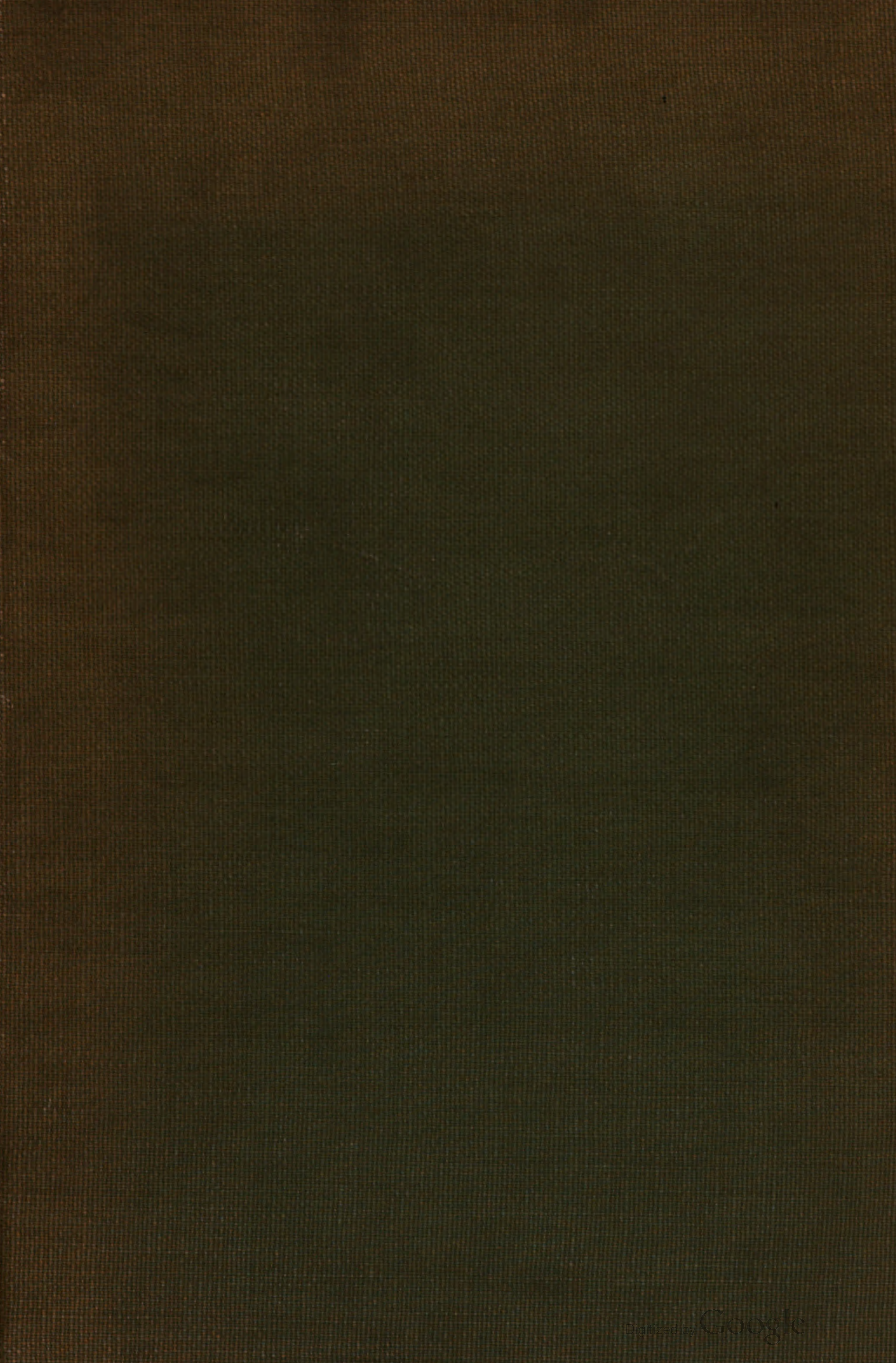


To the Honourable R. C. Winthrop,

Respectfully
presented
by the Author.

COURS

GRADUEL ET COMPLET

DE CHINOIS

PARLÉ ET ÉCRIT

PARIS

IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET Cie
Rue Cassette, 29.

HÉLIOGRAVURE PAUL DUJARDIN
Rue Vavin, 28.

3.

COURS

GRADUEL ET COMPLET

DE CHINOIS

PARLÉ ET ÉCRIT

PAR

Le comte KLECZKOWSKI

Ancien Chargé d'affaires de France à Pékin
Professeur de Chinois
à l'Ecole nationale, spéciale, des langues orientales vivantes

---

VOLUME I.

PHRASES DE LA LANGUE PARLÉE

Tirées de l'*Arte China* du P. Gonçalves

PARIS
LIBRAIRIE DE MAISONNEUVE ET Cie
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1876

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR DROUYN DE LHUYS

Membre de l'Institut

ancien Sénateur et Membre du Conseil privé

Quatre fois Ministre Secrétaire d'Etat

au Département des Affaires étrangères

Grand-croix de la Légion d'honneur

etc. etc. etc.

Cet ouvrage est dédié

comme

une faible marque

de l'affectueuse gratitude

et du respectueux dévouement

de l'Auteur

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

I

Une nation est un groupe, plus ou moins considérable, de familles que rapproche et unit une communauté de traditions, d'intérêts et d'aspirations. Il en est de même d'une famille ; c'est une réunion d'individus qui se rattachent à une seule origine et à chacun desquels l'avenir promet d'autant plus de ressources que tous auront mis en commun plus d'efforts, pour tendre vers un but unique et nettement déterminé.

L'esprit moderne, avec la teinte de socialisme dont il s'est laissé imprégner, s'accommode peu de cette définition. Les prémisses qu'il pose ont, en effet, pour conséquences rigoureuses, la suppression graduelle des familles et des nations. Ces groupes, avec les barrières qui, en les distinguant, les constituent, doivent disparaître au grand

profit, dit-on, de l'humanité, — seule nation désormais, — de même qu'il n'y aura plus d'autre famille que l'individu.

Hélas ! il suffit de jeter un regard, autour de nous, pour comprendre ce qu'il y a, à la fois, de faux, de corrupteur et d'anarchique dans ce cosmopolitisme humanitaire dont les doctrines tendent, pour notre malheur, à se généraliser chaque jour davantage.

Le monde pourtant a déjà vécu assez de siècles pour que son histoire puisse nous servir d'enseignement.

Partout et toujours, elle nous montre les mêmes causes engendrant les mêmes effets. Pas une nation ne se maintient, ne prospère et ne grandit, si le culte passionné de tout ce qui constitue la vie exclusivement nationale, cesse d'être sa préoccupation dominante, si l'essor de sa propre grandeur, de sa grandeur exclusive, n'est plus l'objet de sa jalouse vigilance et de son incessante activité. Jamais, non plus, un individu ne réussit à fonder quoi que ce soit de véritablement stable, de fécond et de grand, si ses ambitions n'ont pas pour centre le foyer d'une famille. Aussi est-ce toujours, en fin de compte, la même science qui doit présider au bon gouvernement des familles comme à celui des nations.

Cette science a deux objets : conserver et développer ; conserver ce dont on a hérité ou ce que l'on a acquis, puis le développer sans cesse, au triple point de vue moral, intellectuel et matériel. C'est la double loi de toute société qui ne veut point périr. Car, s'il est exact qu'on ne puisse développer sans avoir conservé, il est tout aussi vrai qu'on ne peut conserver qu'à la condition de développer. Qui n'avance pas, recule ! Axiome vieux comme le

monde et dont la saisissante vérité se démontre à chaque fait et à chaque pas.

Conservation et développement, — autrement dit, ordre et progrès; — tels sont les deux pôles entre lesquels oscillent, depuis tant de siècles, les destinées des nations et par suite des familles; telles sont les conditions essentielles de toute existence collective; et, pour les exécuter, il n'y a qu'un moyen, — le travail, — cette force d'expansion qui est à l'homme et à toute société d'hommes, ce qu'est à l'arbre la feuille, à un navire la marche, au capital l'intérêt, ce qu'est l'air à tout être vivant, pour ne pas dire la vie même assignée, dès le berceau, par le Créateur à toute créature.

Toutefois, le travail n'est vivifiant, il n'atteint son but qu'à la condition de ne pas s'isoler. Les produits qui sortent de l'intelligence ou des mains de l'homme, n'acquièrent leur véritable valeur qu'autant qu'ils sont demandés. Nul ne saurait être juge de ce qu'il vaut lui-même, c'est-à-dire, de ce que vaut son travail; de là, pour tout homme, comme pour toute société, la nécessité profondément salutaire d'avoir des relations.

Ces relations, à leur tour, choisies avec soin, quelques-unes cultivées avec discernement, selon les intérêts permanents ou passagers, donnent lieu à des alliances qui, suivant leurs résultats, témoignent de la grandeur ou de la décadence des nations comme des familles.

Ainsi, en ce qui touche le devoir et le droit de vivre, maintenir les relations qu'on a, les fortifier, les étendre et s'en créer constamment de nouvelles, c'est, pour tout homme et pour toute nation, l'exercice le plus important

peut-être de ce droit et l'accomplissement le plus strict de ce devoir.

Il arrive, certes, assez souvent, qu'un homme doué d'une rare intelligence, d'une force de caractère hors ligne, — né peut-être au milieu de circonstances favorables, — réussit à se frayer, tout seul, un chemin; à se proposer un but très-élevé et à l'atteindre; à laisser même après soi de longues traces de son utile passage sur la terre. Et ce que nous venons de dire d'un homme peut s'entendre aussi d'une famille et d'un État. Mais ce sont là de bien rares exceptions. Qui sait d'ailleurs de combien cet homme, cette famille et cet État auraient dépassé la hauteur où ils se sont élevés, par leurs seules forces, s'ils avaient pu y joindre l'appui de quelques alliés? N'oublions pas non plus la fragilité des œuvres et des conquêtes qui sont dues à un effort isolé. Que le pied manque à celui qui les a faites, et, si parfois les succès qu'il a obtenus peuvent, durant quelque temps, le défendre contre l'assaut des haines qu'il a excitées, que de fois aussi tombe-t-il pour ne plus se relever!

Mais, si nous sortons de l'exception pour rentrer dans la règle, nous nous trouvons devant une vérité qui est devenue un axiome: c'est que les relations sociales pour les particuliers et les familles, les relations internationales pour les États, sont aussi une condition de leur existence et de leur grandeur. Et, comme on ne sait jamais d'où viendra le péril, d'où viendra le secours, ni qui sera demain l'ami ou l'ennemi, il faut sans cesse étendre ses relations et n'en négliger aucune.

Pour réussir dans cette tâche, il faut d'abord vouloir; puis, bien connaître ceux avec qui l'on se propose de

nouer des relations. Si un philosophe chinois a dit, avant Socrate, que, pour connaître les autres, il faut se connaître soi-même, c'est avec la pensée que la connaissance de soi rend plus sûre la connaissance d'autrui.

Considérez comment, dans une bourgade ou dans une ville, se comporte une famille qui, étroitement unie et bien gouvernée, prospère et grandit aux applaudissements de celles-là même dont elle est nécessairement la rivale, quand elles n'ont pas su s'en faire une alliée. Comme elle ménage ses voisins et s'efforce de conquérir leur amitié! Et, en même temps, avec quel soin elle les étudie! Rien ne lui échappe de ce qui les concerne, ni leurs idées, ni leurs habitudes, ni leurs intérêts, ni leurs moyens, ni leurs préjugés, ni leurs passions. Et puis, comme elle élargit la sphère de son action partout où elle le peut! Rien ne la rebute, ni les difficultés, ni la distance. Que de fois, en effet, un succès obtenu au loin en prépare ou en consolide un autre, tout près de nous! Que de fois la vigueur des branches qui, par leurs extrémités, étendent chaque jour le cercle de l'ombre autour d'un chêne, rend le tronc plus solide et fait pénétrer les racines mêmes plus avant dans le sol!

Ce que fait en petit une famille, l'État doit le faire en grand, et malheur à lui, tôt ou tard, s'il ne le fait pas, ou s'il le fait mal, car il périra indubitablement.

Mais cette œuvre de toutes les heures doit être le résultat d'un plan longuement médité. Ce plan, à son tour, doit se transmettre de génération en génération et s'exécuter non par accès, mais par une marche constante et régulière; il doit être poursuivi avec goût, avec ténacité,

et sans interruption. Le succès — le succès durable — est à ce prix.

Le testament de Pierre le Grand n'est peut-être qu'une légende, mais de quelle vie intense il a animé le peuple russe tout entier ! Que de pas gigantesques il lui a fait faire dans toutes les directions! La diplomatie russe y a certainement puisé une secrète force. Or, qui peut douter que cette étude savante, infatigable, à laquelle la Russie soumet ses relations extérieures et les relations des autres États entre eux, n'ait contribué à sa grandeur au moins autant que les succès de ses armes? N'est-ce pas, en effet, surtout sa diplomatie qui rend aujourd'hui la Russie l'arbitre incontesté et incontestable des destinées de l'Europe ?

Cependant, aux yeux de nos États occidentaux, si fiers de leur civilisation, qu'était ce vaste empire, il y a seulement cent cinquante ans? Un pays de « sauvages », comme on disait alors. Et, si quelque esprit curieux, pratique ou original, s'était avisé d'en apprendre la langue, d'en étudier à fond l'histoire, les institutions, les mœurs, les ressources, d'en soupçonner l'éclatant avenir, pas un probablement de nos hommes d'État d'alors n'eût hésité à dire et à écrire que « la Russie était « trop éloignée du centre d'action de la France pour va- « loir la peine que l'on s'en occupât sérieusement. » — Eh bien, soixante-dix ans à peine s'étaient écoulés et le souverain de ces « sauvages » devenait, comme son neveu l'est aujourd'hui, l'arbitre de l'Europe.

Chose curieuse en même temps! l'arbitrage de la Russie nous a été souvent favorable. Sans doute, des motifs personnels ont pu lui dicter cette conduite ; mais

on ne saurait nier que, sous la Restauration, dans deux circonstances mémorables, l'influence du duc de Richelieu n'y ait été pour beaucoup. Cet éminent homme d'État, s'étant fixé en Russie bien avant l'époque de nos premiers désastres, y devint sympathique, non moins par les connaissances locales, qu'il ne dédaigna pas d'acquérir, que par les services qu'il rendit. Aussi se trouva-t-il plus tard en position de plaider efficacement, auprès de l'empereur Alexandre et des hommes d'État russes, la cause qu'il avait la sainte et patriotique mission de défendre!

II

Le pays que ce livre est destiné à faire étudier, — la Chine, — se trouve être aujourd'hui, relativement, bien plus près de la France que ne l'était la Russie il y a un siècle. Il est vrai que de grands États, l'Allemagne et la Russie, nous en séparent; mais la vapeur, la télégraphie et l'œuvre immortelle de notre Lesseps, le mettent à notre portée immédiate. Plus grand que l'Europe, il est aussi beaucoup plus populeux. Il pourrait, le cas échéant, mettre sur pied une armée aussi nombreuse que toutes les armées de l'Europe réunies. Et elle serait une! Est-on tenté de sourire d'incrédulité à cette idée? Qu'on pense à ce que sont nos armées d'aujourd'hui comparées à celles du commencement de ce siècle. Qu'on se rappelle d'ailleurs Gengiskhan et Tamerlan! Tout aussi absurde aurait paru aux Chinois de 1835

l'idée d'un corps franco-anglais, de quelques milliers d'hommes à peine, dictant les termes de la paix, à Pékin même, en 1860!

Les côtes maritimes de la Chine ont plus de mille lieues d'étendue, et ses marins, notamment ceux du *Kouang-tong* et du *Fo-kienn*, ont toutes les qualités de vrais hommes de mer. Admirablement arrosée, comme nulle autre contrée du monde, par un immense réseau de fleuves, de rivières et de canaux, la Chine produit toute sorte de blés et de grains, du riz, des thés, des soies, des laines, du coton, du lin, du chanvre, des sucres, de l'indigo, du tabac; — les fruits les plus variés, les plantes médicinales les plus efficaces, les arbres les plus recherchés et les plus utiles; — on y trouve le cerf qui donne le musc; on y recueille d'autres parfums et des épices; — le poisson y est aussi renommé qu'abondant; les animaux domestiques et à l'état sauvage y sont sans nombre. Les montagnes et les plaines y regorgent de houille, de minerais de fer, de cuivre, d'étain, d'huiles minérales, de marbres, de pierres précieuses, d'or et d'argent. Comme détentrice de numéraire, elle est probablement le plus riche pays du monde. Il suffit, pour n'avoir là-dessus aucun doute, de supputer les sommes colossales que, depuis trente années, l'Occident a payées à la Chine, aux trois cinquièmes comptant, rien que pour ses thés, ses sucres et ses soies.

Telle est la Chine au point de vue exclusivement matériel. Voyons maintenant ce qu'elle est comme État.

Voilà plus de neuf siècles qu'elle garde, presque intactes, les institutions qui la régissent : une monarchie appuyée

sur des lois, des idées et des mœurs plus démocratiques que chez aucun autre peuple. A première vue, l'administration chinoise paraît, comme chez nous, centralisée à l'extrême. Et cependant, — chose merveilleuse! — en Angleterre même, les communes et les municipalités ne jouissent pas de plus de droits et de priviléges que celles du pays des *Hann*, — tant la tradition et l'indépendance de caractère, en Chine, se maintiennent vivaces, malgré le sentiment profondément unitaire et égalitaire de la nation.

Le code chinois, œuvre admirable d'une longue suite de sages, se transmet d'une dynastie à l'autre, chacune y ajoutant, avec un nom nouveau qu'elle lui donne, ce que lui suggèrent les leçons immédiates de l'expérience. Que l'on nous cite un autre peuple dont les codes aient, depuis plus de vingt siècles, pour un de leurs premiers articles de loi, cette disposition si juste et si féconde, « que « le mérite seul, constaté par des examens publics, donne « *droit* à toute fonction publique. » Quelle est la nation dont le souverain peut être publiquement réprimandé par un certain nombre de ses sujets et porte lui-même cette réprimande, comme pour en faire juger le bien ou le mal fondé, à la connaissance des millions d'hommes qu'il est censé gouverner en maître absolu? Inutile de parler de leur langue, foyer de civilisation pour tant d'êtres humains; de leur littérature, dont les richesses sont à peine soupçonnées en Europe; de leur histoire, où l'on trouve notés, dans un ordre parfait et avec une clarté surprenante, les moindres gestes de tous leurs souverains, hommes d'État, grands capitaines, sages, savants, et jusqu'aux actions des femmes célèbres qui

ont illustré la Chine, ne fût-ce que depuis *K'ong-tseu* (Confucius), c'est-à-dire depuis environ vingt-quatre siècles. Mais ce qu'on ne saurait passer sous silence, ce sont les admirables industries de ce peuple, la patience et la ténacité infatigables des ouvriers chinois, leur sobriété, leur frugalité, leur respect pour l'autorité, leur amour de l'ordre et de la paix, et surtout leur contentement dans la peine comme dans la réussite, leur gaieté au milieu du plus dur labeur! Enfin, l'aptitude du Chinois pour le commerce surpasse même celle de l'Anglo-Saxon.

Telle est la Chine étudiée en elle-même et considérée isolément.

III

Qu'une mine précieuse existe à notre portée, sans que personne l'exploite, il est admissible que personne non plus ne s'en préoccupe outre mesure. Mais que ce réservoir de richesses fasse prospérer et grandir cinq ou six familles du voisinage, une sixième ou septième famille serait-elle excusable d'en dédaigner l'existence, ou de ne pas savoir profiter à son tour des avantages que cette mine peut offrir?

Il y a quelque quarante ans, on eût, à la rigueur, été excusable, — si l'ignorance, surtout en politique et en économie politique, pouvait l'être, — de ne prêter aucune attention à la Chine, quelque digne qu'elle fût, même alors, d'attirer sur elle la sérieuse attention de l'Europe. A cette époque, en effet, l'Occident et l'extrême Orient

s'ignoraient encore presque absolument, du moins au point de vue politique. Il pouvait donc sembler naturel que l'étude de la *vénérable* Chine, — un pays situé aux antipodes, — planât dans le vague des thèses philosophiques, philologiques, ou exclusivement littéraires. On avait, d'ailleurs, pour ce travail spéculatif, tout un trésor accumulé pendant plus de deux siècles, par la légion de nos doctes et vaillants missionnaires catholiques, et on ne s'était pas fait faute d'y puiser largement. Il n'était pas non plus fort étrange que l'idiome chinois fût traité comme nous traitons, même encore aujourd'hui, le grec et le latin, et que le principal, pour ne pas dire le seul mérite des sinologues d'Europe, — ils s'en faisaient gloire, — consistât dans des traductions, de première ou de seconde main, que personne après tout n'avait sérieusement intérêt à contrôler.

A présent, il ne s'agit plus d'étudier la Chine, uniquement pour en rêver, pour en disserter à perte de vue et acquérir ainsi, à peu de frais, le renom de grand savant. Il s'agit de nous la rendre familière, de nous mettre en état de vivre avec elle de la vie quotidienne, et de lui apprendre, à notre tour, par des moyens à sa portée, ce que nous sommes, ce que nous voulons, ce que nous pouvons. Aujourd'hui, d'ailleurs, la Chine et le groupe entier de ses anciens satellites, à l'exception de la Corée, sont liés par de solennels traités avec toutes les grandes puissances de l'Europe et de l'Amérique. Il y a déjà quatorze ans que les représentants de ces États résident à Pékin. Plusieurs d'entre eux viennent même de « *contempler* » enfin, « *les traits célestes du divin Dragon,* » sans avoir pour cela « *mis leurs fronts dans la poussière*, » et quatre ans se sont

écoulés à peine depuis qu'un *véritable* ambassadeur du *Fils du Ciel* exprimait à Versailles les regrets de son souverain pour l'épouvantable massacre de Tienn-Tsinn.

Citons encore d'autres faits d'une grande portée. Voilà plus de douze années qu'un Anglais, ancien vice-consul britannique, occupe, dans la capitale de la Chine, une position qui, par les intérêts politiques et commerciaux dont elle est le centre, par le patronage dont elle revêt son titulaire, par les millions de livres sterling dont elle lui donne la perception et l'emploi, ne le cède en rien à la position de plus d'un ministre des finances en Europe. En même temps, l'Angleterre, établie solidement à Hong-Kong, qui, — en attendant peut-être la conquête de Formose ou des îles Chusan, — lui assure la libre entrée des mers de la Chine et lui sert à la fois d'observatoire politique, d'arsenal et d'entrepôt, a déjà mis un pied sur le continent chinois lui-même par l'annexion, en 1860, de la pointe Kao-lounn (*kiéou-long*), séparée à peine par un bras de mer de cette colonie britannique. Plus au nord, à Chang-Haï, véritable ville libre de l'Asie et berceau probablement de quelque nouvel empire des Indes, notre ancienne rivale, aujourd'hui notre amie, exerce une présidence de droit et de fait, car elle y trouve « le pivot de ses « intérêts dans l'extrême Orient. » Sait-on, d'ailleurs, par quelle somme elle arrive maintenant à chiffrer, chaque année, ses relations commerciales avec la Chine ? par une moyenne d'environ deux milliards de francs. Ajoutons-y une foule d'avantages indirects que retirent de ce commerce ses possessions d'Aden, de Ceylan, des Indes orientales, de Pégou, de Pinang, de Malacca et de Sin-

gapore, dont le Céleste Empire n'est plus en quelque sorte qu'une nouvelle échelle. Cela lui suffit-il? Nullement. Maîtresse de la partie méridionale du pays des Birmans, elle veut se servir du fleuve *Yräouäddy*, pour substituer son influence, par la voie de Bhâmo, où déjà elle entretient un agent, au monopole du souverain-négociant de Mandalay, et rattacher ainsi, commercialement, Bombay, Madras, Calcutta et Rangounn à l'embouchure du Yang-tseu, par les provinces chinoises du sud-ouest, que le cabinet de Pékin vient à peine de reprendre à l'insurrection vivace des mahométans asiatiques. L'Angleterre est si irrésistiblement attirée de ce côté par la force des choses, et l'ouverture, à son profit, d'une route commerciale du Pégou au Yunnann, apparaît désormais, dans le plus proche avenir, un fait tellement certain que, malgré le meurtre récent, par un bandit au service de la Chine, du vaillant et infortuné Margary, à Mannwynne, dans le district chinois de *Tëng-yué* (Momienn), un des principaux soucis du vice-roi des Indes semble être d'éviter, à tout prix, que la frontière éventuelle des possessions britanniques sur les confins du Yunnann touche les limites de *la terre des Hann*. Et voilà comment l'esprit d'entreprise et l'activité des Anglais en Asie se préparent à serrer la Chine, comme dans un étau, au sud-est et à l'est, par la mer et les ports, et au sud-ouest, par un grand fleuve et des « *tracks* » qui, demain au plus tard, vont se métamorphoser en *railways*. Bien au delà, d'ailleurs, de l'Himalaya et des Monts de glace, dans la petite Boukharie, pointe la plus occidentale des dernières conquêtes des *Ts'ïng*, la Grande-Bretagne ne reste pas inactive; du moins, l'Etat naissant de Kashgar a ses plus cordiales

sympathies. Que Yakoub-Beg, en offrant un centre, dans ces contrées, à toutes les forces encore vivantes de l'Islamisme, réussisse enfin à s'affermir, ses amis de Calcutta auront en lui un levier tout prêt pour faire, simultanément, échec aux maîtres de Tachkend, de Khiva et de Merv, et aux propriétaires, quels qu'ils soient, du bassin du Yang-tseu.

Du côté du nord, c'est la Russie, silencieuse comme le destin, qui fascine, étreint et entame le vieux colosse. Déroulant depuis tantôt deux siècles, sans jamais s'arrêter, le fil de sa politique étrangère, l'heureux empire des Tsars est déjà maître de la plus importante partie des deux rives du fleuve Amour. Depuis quinze années, il colonise et fortifie, au nord-est de la Chine, dans le voisinage immédiat du Japon et de la Corée, deux provinces maritimes qui, avant 1860, faisaient partie du patrimoine même des empereurs tatars-mantchoux. Cette conquête, due exclusivement à l'habileté diplomatique du général Ignatieff, et rattachée, dès 1873, à Chang-Haï et, par suite, à toute la côte chinoise, par une ligne de bateaux à vapeur qui s'y rendent de Nicolaïesk, (*embouchure de l'Amour*), par Vladivostock, (*baie d'Anville*) et par Nagasaki, a une valeur d'autant plus considérable que ses havres du sud sont réputés navigables durant toute l'année. L'île de Saghalien, dont le Japon vient de céder la moitié méridionale à la Russie, en échange des îles Kuriles, et dont le sol est si riche en charbons, complète cette annexe territoriale et fait de la Russie, dans ces lointains parages comme ailleurs, une puissance prépondérante.

Le commerce russe ne se contente pas non plus de

ce qui, jusqu'à présent, lui est définitivement et même exclusivement acquis. Aussi se soucie-t-il à peine des comptoirs spéciaux que les derniers traités lui ont accordés, au nord-est : à Kalgan, (*Tchang-Kia-K'éou*), à Ourga, (*Kou-louënn*), à Kiachta, (*Maï-maï-tch'ëng*) ; et, au nord-ouest : à Tchougoutchak (*Ta-eurr-pa-nga-taï*), à Kouldja (*Houëi-yuann-tch'ëng*) et à Kashgar. Son ambition, — et elle n'est que légitime, — c'est de détourner vers l'Ouest le commerce des thés, en l'attirant de la région de *Hann-K'éou*, par Si-ngann et Hami, à Kouldja (1) et, de là, par Semipalatïnsk à Tobolsk ou à Orenbourg. Il profite en même temps, comme le reste de l'Europe, du canal de Suez, pour établir des communications maritimes ininterrompues entre Chang-Haï, Fou-tchéou et Odessa.

Enfin, à l'extrême nord-ouest de l'empire des *Ts'ïng*, le Turkestan oriental ou chinois, témoin intéressé des succès si bien mérités de la Russie dans l'Asie centrale, tend chaque jour à redevenir indépendant, mais en courbant la tête, du moins pour le moment, devant l'active organisation de sa puissante voisine du Nord.

Les Allemands aussi ont pénétré dans les régions de l'extrême Orient. Leur commerce et leur navigation s'y étendent à vue d'œil, au point de devenir pour les Anglo-Saxons même un sujet de préoccupation. Mais la France particulièrement doit se trouver d'autant plus menacée par ces nouveaux concurrents, que l'âpre ténacité de nos voisins de l'Est vise surtout le commerce des soies et la fabrication des soieries, aujourd'hui si active dans les provinces rhénanes. L'agent le plus

(1) Kouldja fait déja partie des possessions russes.

efficace de cette dangereuse rivalité est la ligne de bateaux à vapeur qui va directement de Hambourg à Chang-Haï.

Les Américains, à leur tour, ni moins entreprenants, ni certes moins habiles, multiplient sans trêve leurs relations de voisinage à travers les eaux du Pacifique, et s'insinuent d'autant mieux dans les habitudes des populations du littoral chinois que seuls, par leur attitude, ils ont su les convaincre qu'ils n'avaient point la pensée de les dominer jamais. Aussi les émigrants chinois, quelque dur et inique que soit le traitement qui leur est infligé en Californie, ne cessent d'y affluer et d'enrichir, par leur travail, cette terre si peu hospitalière à leur race. Ils se sont même établis dans quelques États de l'Atlantique, notamment dans le Massachussets, où leur conduite et leur industrie font l'admiration de tout esprit juste et impartial. Il y a plus ; les écoles des États-Unis contiennent déjà plusieurs dizaines de jeunes Chinois qui y ont été envoyés et y sont entretenus par leur pays. D'un autre côté, des maisons américaines, fondées dans les ports de la Chine, sont encore actuellement les seules qu'alimentent les capitaux et la coopération spontanée des indigènes.

Voilà donc la Chine arrachée à son prétendu sommeil de plusieurs siècles et entraînée, *nolens volens,* dans le courant de la politique des peuples qui, comme les Anglo-Saxons et les Slaves, semblent à peine arrivés à l'âge viril, tant leurs facultés pour le travail, la lutte et les conquêtes paraissent ardentes et vigoureuses ! Dans cette situation, — et rien en ce moment ne saurait plus arrêter la marche des choses, — est-il admissible qu'un grand et noble

pays comme la France puisse se désintéresser des affaires de la Chine, ou ne s'en occuper qu'à son corps défendant? Tendance funeste contre laquelle on ne saurait trop s'élever!

Ceux, il est vrai, qui, à leur insu peut-être, en sont les inspirateurs nient qu'elle soit réelle. A les entendre, « il est d'abord douteux que la France ait des intérêts « quelconques dans l'extrême Orient, » « mais supposé « qu'elle en ait, eh bien! elle y veille de la seule manière « qui convienne. » Comme ces intérêts ne peuvent être qu'exclusivement commerciaux, il n'est besoin d'aucune influence pour les protéger; il faut au contraire s'interdire toute influence isolée. Il suffit en effet d'entrer dans un *concert* de toutes les puissances pour participer également à tous les avantages que cette *action commune*, que cette *coopération*, obtient et assure. Voilà la théorie. Elle est la digne sœur de ces belles doctrines cosmopolites et humanitaires qui nous ont déjà fait tant de bien! Le mal, c'est que cette théorie, fût-elle vraie comme appréciation de l'état réel des choses, n'en serait pas moins fausse comme moyen d'atteindre le but, plus que modeste, qu'on se propose si naïvement. Où a-t-on vu des associés accorder à l'un d'entre eux une part égale dans les avantages conquis en commun, s'il n'a apporté à l'association ni capitaux, ni crédit, ni intelligence, ni activité, — en un mot, *aucune influence personnelle?*

Encore faudrait-il, ce nous semble, que l'application de cette fameuse théorie fût matériellement possible. L'est-elle? Ne sommes-nous pas, même en Chine et dans les pays limitrophes, engagés par notre passé? Sommes-

nous libres, en un mot, d'y adopter telle ligne de conduite qu'il nous plaira ?

Que M. de Lagrené ait eu raison ou tort de manifester la sollicitude, désintéressée sans doute mais *officielle*, de la France pour les catholiques chinois, cet acte, corroboré par des traités, s'est changé par là en un droit qui implique un devoir. Chacun indubitablement peut négliger ses droits et oublier ses devoirs; mais nous savons tous ce que coûtent, tôt ou tard, cette négligence et cet oubli. Les faits, d'ailleurs, qui appartiennent à l'histoire et se sont comme incarnés dans une tradition, échappent à toute réglementation et s'élèvent bien au-dessus de toute profession de foi contraire. Est-ce que le traité de Paris a changé quoi que ce soit à la position de la Russie à l'égard des chrétiens d'Orient du rite grec ? D'un autre côté, par une contradiction plus apparente que réelle, combien de nations prospèrent et grandissent qui, pour une cause quelconque, semblent avoir renié leurs traditions et leur passé ?

Que le général de Montauban ait eu raison ou tort d'occuper, de concert avec son collègue anglais, la ville de Pékin et d'y relever, à l'ombre du drapeau de la France, la croix qui gisait abattue depuis si longtemps, il est très-possible que cet acte, dont on parlera toujours comme d'une des plus étonnantes étapes dans la marche du monde, ne nous procure en définitive que des soucis; à qui en serait la faute ? Est-ce qu'on peut se justifier d'avoir dédaigné le fruit de son labeur ? Et puis, est-il au monde une seule idée, grande et noble, dont la conception et la mise en œuvre n'aient valu que des satisfactions à ceux qui l'ont conçue ou appliquée ? Quelle

force plus destructive que la vapeur, — aux mains des inhabiles? — Et, pourtant, que de merveilles ne produit-elle pas, lorsqu'elle est maniée par des gens qui veulent et savent s'en servir!

Enfin, que l'amiral Rigault de Genouilly ait eu raison ou tort de doter son pays de l'admirable port de Saïgon, c'est un fait que d'illustres hommes d'État peuvent considérer comme funeste, car ils ont toujours contesté à la France la possibilité de grandes destinées maritimes et coloniales, — comme si la possession d'une côte maritime n'était point un symbole d'indépendance et une promesse de grandeur! — mais cette conquête a déjà mis dans nos mains six provinces de la Basse Cochinchine et l'excellent traité du 15 mars 1874, qui nous en assure diplomatiquement la possession. Or, si précieuse qu'elle puisse et doive nous être, au triple point de vue politique, maritime et commercial, elle ne saurait avoir pour nous toute sa valeur que si nous tenons un compte sérieux de l'élément chinois qui s'y trouve déjà et doit, naturellement, y grandir sans cesse. Notre colonie, en effet, ne saurait être prospère et tranquille qu'à la condition de maintenir et de développer des relations de bon voisinage et de commerce avec la Chine, non-seulement par mer, vers l'est, mais aussi, directement au nord, par le « fleuve rouge » du Tonkin et par le *Li-houä* du Yunn-nann.

Quand même, donc, il nous semblerait indigne de nous de vouloir profiter, comme les Russes, les Anglais, les Américains et les Allemands, des avantages incontestables et incontestés qu'offre la Chine à ces quatre puissances, nous ne sommes plus libres d'agir en spectateurs

désintéressés et indépendants. Nous sommes engagés comme les autres, ne serait-ce que par les conséquences, directes et indirectes, des trois grands faits que nous venons d'examiner.

Dans cette situation qui, loin de nous permettre de reculer, nous oblige à marcher en avant, pourquoi la Chine, considérée, par toutes les grandes puissances de l'Europe et de l'Amérique, comme une véritable toison d'or, continue-t-elle à ne rencontrer en nous qu'une glaciale indifférence, sinon un profond dédain ?

IV

D'abord, parce que nous éprouvons la plus grande répugnance à nous expatrier, ne fût-ce que pour peu de temps. Néanmoins, ce motif ne saurait plus suffire à expliquer notre peu de goût pour les contrées de l'Asie orientale et notamment pour la Chine ; car beaucoup de nos compatriotes émigrent volontiers dans les deux Amériques. Si la Chine nous est indifférente et si nous ne nous en occupons que comme contraints et forcés, c'est que nous ne la connaissons pas, ou que nous la connaissons mal ; c'est que nos idées sur ce grand peuple sont aussi fausses que préjudiciables aux intérêts respectifs des deux nations. C'est, en outre, que nous avons l'habitude de nous intéresser fort peu aux pays étrangers, à moins que les faits dont ils sont le théâtre ne nous touchent directement et immédiatement. Mais d'autres causes encore expliquent notre ignorance à l'égard de la véritable Chine. C'est le

prétendu esprit de ceux qui, depuis vingt à trente ans, se sont donné pour tâche de nous en parler. Et comme c'est surtout, — on serait tenté de dire, uniquement, — l'esprit que nous admirons et apprécions, il s'ensuit que lorsqu'un voyageur en a beaucoup, — l'abbé Huc, par exemple, — et qu'il s'évertue, deux gros volumes durant, à ridiculiser les Chinois, à les déclarer grotesques, fourbes, haineux, poltrons, il n'y a pas lieu de s'étonner que ces singuliers renseignements, débités sur un ton qui amuse, finissent par acquérir tous les dehors des appréciations justes et impartiales. Parviennent-ils à être regardés comme vrais, — et cela arrive constamment, — par ceux de nos compatriotes, négociants, voyageurs ou agents, qui se rendent en Chine, il est clair que les arrivants rencontreront un mauvais accueil et se verront réduits à l'impuissance, si même, par surcroît, ils n'amènent pas de catastrophes.

Qui de nous, par exemple, n'a pas entendu parler de la lâcheté des Chinois, devenue pour ainsi dire proverbiale ? Que l'on s'étonne ensuite de notre mépris pour eux et, par cela même, de notre disposition à les mener à la baguette ! Et rien, pourtant, n'est moins fondé que cette opinion. Certes, tout, dans leurs mœurs et leur éducation, concourt à leur faire préférer les arts de la paix à l'éclat des exploits guerriers. S'ensuit-il qu'ils craignent la mort ? Nullement. Plus d'un de leurs généraux, il est vrai, a fui du champ de bataille devant les troupes anglaises ou françaises ; mais c'était pour se suicider quelques heures après. A la prise de *Tcha-pou* par les Anglais, le 17 mai 1842, trois cents soldats indigènes qui s'étaient réfugiés dans un temple, s'y défendirent avec une telle opiniâtreté

qu'il n'en restait plus que cinquante vivants au moment de la reddition. Ils avaient d'abord égorgé ou noyé leurs femmes et leurs enfants. Ecoutons aussi ce que dit M. Edouard Plauchut dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er mai 1874, sur le combat livré par le *Bourayne*, à des forbans chinois, dans les parages de Hué. « Le « corps à moitié dans l'eau, se cramponnant aux mâts, « aux gréements, ces malheureux s'obstinèrent à brûler « contre nous leurs dernières cartouches. Il n'y eut pour « eux ni pitié ni merci. Deux embarcations pleines de « fusiliers allèrent achever, presque à bout portant, « l'œuvre de destruction. Le croirait on? Les pirates « ripostèrent même dans cette situation. Tous périrent. » — Le fait est que l'Occident aurait bien grand tort de se fier à *l'indolence* et à *la poltronnerie chinoises*.

De même, chacun de nous est convaincu *à priori* que la mauvaise foi est le trait dominant du caractère chinois. Or, chez aucun autre peuple, les promesses verbales ne sont aussi rigoureusement tenues. En quel autre pays pourrait-on, comme cela se faisait en Chine, même en 1852, confier à des hommes qui ne possédaient rien au monde, 5 à 600,000 fr., en argent ou en traites, avec mission d'aller, dans l'intérieur du *Kouang-tong*, du *Fo-kienn*, du *Tché-kiang* et du *Kiang-sou*, acheter, de village en village, de hameau en hameau, des épices, des sucres, des thés ou des soies? Où trouverait-on d'aussi nombreux exemples de suicide n'ayant d'autre cause que l'impossibilité d'acquitter, aux approches du jour de l'an, — époque à laquelle tous les comptes doivent être absolument liquidés, — des dettes contractées uniquement de vive voix? Où voit-on la probité commerciale poussée

jusqu'à l'héroïsme, comme on l'a vu à Canton, en 1856, à la veille de l'incendie des factoreries étrangères? Le vice-roi *Yé* qui, deux ans auparavant, avait fait décapiter plus de cinquante mille rebelles ou réputés tels, venait de rendre un édit condamnant à la peine de mort tout indigène convaincu d'entretenir le moindre rapport avec les « *barbares* », qui étaient alors en guerre avec la Chine. Les Français, les Anglais s'empressaient de quitter leurs comptoirs. Une nuit, un négociant suisse, — les résidents de cette nation étaient alors sous la protection de notre drapeau, — faisait ses préparatifs de départ. Tout à coup, il voit entrer un de ses clients chinois qui, aidé de plusieurs coulis, lui apportait quelques milliers de piastres en lingots d'argent, dont il était débiteur envers lui. Comme l'Européen lui exprimait sa surprise d'une telle témérité en un pareil moment : « Je n'ai pas voulu, » répondit le chinois, « qu'on pût me croire capable « d'avoir profité du malheur des circonstances, pour ne « pas payer ma dette. » Que faut-il ici admirer le plus, du débiteur s'acquittant au péril de sa vie, ou de ces pauvres portefaix n'ayant pas même la pensée de commettre un vol qui n'aurait point été puni, ni de faire une dénonciation qui, certes, eût été récompensée?

Mais, dira-t-on, supposé que ces éclatants témoignages de probité se rencontrent chez le peuple en Chine, comment espérer en trouver de semblables chez les fonctionnaires de tout rang qui, dans leurs relations quotidiennes avec les étrangers, réussissent toujours à reprendre en détail les concessions que leur gouvernement s'est vu contraint d'accorder en gros? Il nous sied bien, vraiment, à nous autres peuples « civilisés » de l'Europe, — surtout

à l'heure qu'il est, — de parler de bonne foi et de loyauté, dans les relations d'État à État! Les seuls traités bons et satisfaisants et, par suite, exécutables, sont ceux où l'on a tenu compte des intérêts des deux parties. Personne alors, ouvertement ou par des échappatoires, ne cherche à les violer. Aucune loi, divine ou humaine, ne peut imposer le respect des obligations qu'il a fallu souscrire le couteau sur la gorge. L'intérêt momentané du vaincu peut lui conseiller d'obéir à la lettre du traité, si dur qu'il soit. On ne saurait lui en demander davantage. C'est aux vainqueurs seuls qu'échoit la tâche de faire succéder un acquiescement volontaire à une obéissance forcée. Les Chinois, pas plus que nous, ne sont insensibles à une bonne argumentation, et ils discutent fort serré. Qu'on sache obtenir d'eux des engagements contractés en toute liberté, et l'on n'aura pas à craindre de les leur voir violer. Encore faut-il, pour cela, leur donner des raisons qu'ils puissent comprendre et apprécier. Il va de soi que les aperçus et les arguments tirés de nos idées, de nos mœurs et surtout de nos intérêts, doivent les toucher fort peu. Or, si l'on ne connaît rien de leur pays ni de leur langue, comment être en état de se faire comprendre d'eux et de les amener par la discussion à se rendre à nos désirs? Comment éviter les maladresses que font tant d'étrangers auprès des gouvernants de la race jaune? Par la fermeté, — me répondra-t-on. Assurément, c'est très-souvent le moyen le plus sûr, parfois même unique, de réussir avec les Orientaux, — et les Chinois, à cet égard, ne font point exception. Mais, dans les affaires internationales, la fermeté ne saurait être de mise qu'autant qu'elle est à la fois le résultat d'une connaissance appro-

fondie du terrain où elle doit être employée comme dernière ressource, et le point culminant d'une action que l'esprit de suite aura déterminée et graduée à l'avance. Il est naturel alors qu'elle soit tout juste le contraire de l'entêtement et des coups de tête, ces procédés usuels de l'ignorance, qui, huit fois sur dix, ne peuvent aboutir qu'à des échecs, sinon à d'épouvantables catastrophes; car leur point de départ aura été pris, et leurs conséquences, calculées à faux.

On accuse les Chinois d'être ingrats, comme si la reconnaissance était notre qualité dominante ; mais c'est encore une accusation contredite par tous ceux qui ont vécu avec eux intimement et qui n'ont aucun motif pour n'être pas impartiaux. Un de nos bons missionnaires meurt après quinze ans d'apostolat exercé dans le même district. Son esprit de charité, ses bonnes œuvres et surtout son *tact* excitent à la fois les regrets des chrétiens et des païens; les premiers lui font des funérailles selon notre rite, les autres poussent leur reconnaissance beaucoup plus loin; car le conseil de la commune vote que le défunt sera désormais le *poussah,* autrement dit le génie tutélaire de la localité. A présent encore, ils brûlent de l'encens et allument des cierges devant son image. Qu'on interroge aussi tous ceux de nos compatriotes, tous les Anglais et les Américains, qui ont servi ou servent encore la Chine, dans les douanes, dans les arsenaux ou ailleurs. Elle les a tous largement récompensés, et il n'est aucun service rendu aux Chinois qui n'ait été reconnu par eux suivant son importance et son mérite.

On leur reproche encore d'être inhospitaliers, arrogants, pleins de dédain et même de haine envers les étrangers,

qu'ils traitent volontiers de *barbares*. Que de choses il y aurait à dire à ce sujet! Il faut d'abord établir une grande distinction entre les populations de l'intérieur, honnêtes, simples, dignes, polies, et les Chinois des ports ouverts au commerce étranger. Consultons, sur ce point, deux témoignages qui, émanant de consuls anglais, ne sauraient être soupçonnés de partialité pour les Chinois. « Pour apprécier, en toute justice, le caractère des Chi-« nois, » dit M. A. S. Harvey, dans son rapport commercial (1), « il faut faire une remarque au sujet de la « mauvaise impression que produira nécessairement le « brigandage dont il sera parlé plus loin. On s'attendait, « depuis longtemps, que l'usine à vapeur des étrangers « aurait un grand succès, et que, par conséquent, plu-« sieurs fabriques indigènes feraient faillite, privant ainsi « de travail et de salaire des milliers d'ouvriers. Cepen-« dant, durant la construction de l'usine, et, plus tard, « tandis qu'on embarquait, avec toutes les apparences « de la réussite, le résidu des féves en gros pains et « l'huile qui en avait été extraite, on ne vit dans la popu-« lation indigène aucun indice de mauvais vouloir envers « les étrangers. Nulle foule d'ouvriers en fureur ne dé-« nonça les machines comme une œuvre de malédiction « et ne réclama à grands cris le droit au travail. Pas un « mot ne fut prononcé contre la faculté qu'avaient les « étrangers d'anéantir, par la supériorité de leurs engins « industriels, les seuls moyens d'existence de toute cette « population. Et qu'on ne s'y trompe pas : ce n'était ni « par apathie, ni par ignorance, ni par couardise. C'était

(1) Année 1873, p. 72.

« seulement que le peuple chinois aime l'ordre et la paix, « et que, dans des circonstances ordinaires, il est essen- « tiellement calme et bien disposé. »

Comme contraste, écoutons l'autre témoignage. « Les « étrangers qui ont parcouru dernièrement le Chann- « tong, » dit M. W. M. Cooper, consul britannique à Tché-fou, dans son rapport en date du 28 février 1874, « parlent hautement de la politesse et de la confiance qui « paraissent grandir chez les populations de cette pro- « vince, et j'ai pu constater moi-même leur bienveillance. « Je ne connais que deux exceptions à cet égard. Aux « eaux thermales de *Aishann,* il y a quelques années, « un Anglais ayant, par bravade, jeté dans le bain public « un chien galeux, la population en a été tellement ré- « voltée qu'elle s'est refusée jusqu'à ce jour non-seule- « ment à recevoir, mais même à saluer quelque étranger « que ce soit, etc., etc., etc. »

La vérité, c'est que le contact des Chinois du littoral avec nous et avec notre civilisation n'a pas été pour les améliorer. Est-ce à nous de nous plaindre ? Est-il d'ailleurs beaucoup d'étrangers qui aient franchement et sérieusement cherché à se faire bien venir des habitants du Céleste Empire et à pénétrer convenablement dans leur société telle qu'elle est ? Car il est insensé de s'attendre à voir les Chinois changer leurs idées, leurs mœurs et leurs institutions, héritage d'une longue suite de siècles, uniquement pour nous plaire. Ce ne sont pas eux qui viennent chez nous ; tandis que nous, ce qui nous pousse chez eux, c'est notre seul intérêt ; et le plus souvent, nous n'admettons ni obstacles, ni délais ; nous voulons être satisfaits sur l'heure et quand même.

Certes, les Chinois se croient, à tort où à raison, bien supérieurs aux étrangers, et il est naturel que cette prétention nous offusque. Mais les Anglais, avec qui cependant nous avons maintenant, grâce à Dieu, de si bonnes et de si fréquentes relations de toute sorte, n'ont-ils pas précisément le même défaut national? Quel Anglais, dans son for intérieur, ne se regarde, en tant qu'Anglais, comme le fils aîné du bon Dieu?

Sans doute, on a peine à ne pas croire à la haine des Chinois contre les étrangers, en se rappelant les assassinats commis dans les provinces sur nos infatigables et vaillants missionnaires, les meurtres isolés qui ont fréquemment lieu sur la côte, et surtout l'épouvantable tuerie de Tienn-tsinn. Il serait injuste pour la mémoire des victimes, — ces martyrs de leur foi et de leur dévouement aux intérêts mêmes de leurs bourreaux, — il serait faux au point de vue de l'histoire, il serait enfin d'une politique imprudente de nier cette haine, ou du moins d'en contester les explosions accidentelles; mais un fait tout aussi peu contestable, c'est que jamais ces tragédies n'ont eu lieu spontanément. Le vrai peuple n'y a pas eu non plus la moindre part. A l'exception des Fokiennois et des Cantonnais, les Chinois sont plutôt doux, paisibles, inoffensifs, *bons enfants*. Ils ont un sentiment très-vif de la justice, de l'équité et de la dignité humaine.

Dans ces assassinats et ces massacres, dont on se fait une arme contre la nation tout entière, ce sont, comme toujours, les innocents qui paient pour les coupables. N'est-ce pas, d'ailleurs, encourager le retour de ces tragédies que de n'en pas rechercher et punir quand même les *véritables* auteurs, ceux qui les ont conçus, organisés

et si souvent, hélas! franchement ordonnés? Comment couper court à ces assassinats, presque toujours, bien qu'en secret, revêtus plus ou moins de formes judiciaires, si l'on a la naïveté, pour ne pas dire pis, de se contenter d'une indemnité pécuniaire, ou de l'exécution de quelques misérables, déjà condamnés à mort pour d'autres crimes?

Ajoutons que, souvent aussi, ces meurtres peuvent malheureusement, jusqu'à un certain point, réclamer le bénéfice des circonstances atténuantes. Pour n'avoir pas le caractère de férocité propre aux représailles, les provocations n'en finissent pas moins par atteindre à tout ce qu'un peuple, qui n'est point tombé au dernier degré du vasselage, doit considérer comme un inviolable sanctuaire. Se conduire en tout et par tout en conquérant, ne réussit, en définitive, *à personne* et *nulle part*. Dans les relations internationales tout se paye, aujourd'hui ou demain, les commissions comme les omissions. Souvent même, les simples maladresses, ou la dédaigneuse indifférence, sont encore plus dangereuses que les actes qui, au premier abord, paraissent le plus répréhensibles, mais qui ont été accomplis avec vigueur et surtout à propos.

Nous avions, certes, le motif le plus juste et le plus légal pour notre guerre contre la Chine dans le meurtre juridique de l'abbé Chapdelaine, commis en violation de notre traité. Ce qui aggrava encore le grief, ce fut l'insolente réponse faite à notre chargé d'affaires, M. le marquis de Courcy, par *Yé-minn-tchenn,* vice-roi, gouverneur général des deux *Kouang* et ministre, à cette époque, des affaires étrangères. Mais il faut se rappeler aussi quelle outrageante conduite les étrangers venaient de tenir en Chine, à l'égard de la formidable insurrection des *T'aï-p'ing*. Ne

se souvient-on pas du cri de triomphe que poussèrent les deux grandes nations maritimes de l'Occident ? Cette sanguinaire et odieuse rébellion n'était à leurs yeux qu'un *mouvement chrétien,* résultat brillant, et surtout inespéré, de la prédication faite en Chine par les innombrables sociétés bibliques de l'Angleterre et des États-Unis. La suite a prouvé, ce que d'ailleurs un agent français avait affirmé dès l'apparition des *T'aï-P'ïng,* que leurs chefs, les *Hong-siu-ts'iuënn,* les *Yang-siu-ts'iuënn* et autres, bien qu'élèves des ministres protestants de Canton, étaient tout simplement d'affreux bandits. Il faut également reconnaître que cette insurrection, qui a duré plus de dix ans, qui a mis à feu et à sang les provinces les plus florissantes, qui a coûté à la Chine des millions d'existences humaines et probablement plus de quinze milliards de francs, n'aurait été qu'une misérable émeute locale, si les étrangers ne s'en étaient mêlés indirectement. N'a-t on pas vu, en effet, les représentants des trois puissances maritimes *solliciter l'honneur* d'être reçus à Nan-Kin par le prétendu « *Roi céleste,* » entouré de ses grotesques et sanguinaires acolytes ? Et, quelques mois auparavant, cette ignoble suite n'eût pas même été admise à parler, sur le pied d'égalité, aux domestiques chinois de ces trois plénipotentiaires étrangers ! — Voilà où mène l'ignorance.

Assurément, il est des classes en Chine dont rien peut-être, pas même leur intérêt personnel, n'adoucira les sentiments hostiles; toutefois, qu'on se donne la peine de bien étudier la Chine et les Chinois, et on arrivera certainement à discerner ces ennemis irréconciliables et à trouver le moyen de neutraliser leurs agissements haineux. L'influence des autres classes de la société chi-

noise n'y pourrait-elle rien ? Mais il faut vouloir et savoir se la rendre propice.

Jusqu'en 1842, les Cantonnais ont eu le monopole du commerce étranger. Tous les moyens doivent donc leur paraître bons pour faire rompre les traités qui leur ont enlevé ce privilége commercial. De même, les lettrés qui, en Chine, sont la seule classe dirigeante et gouvernante, se voient menacés, dans leurs intérêts les plus chers, par chaque progrès politique que peuvent faire les étrangers. Le christianisme, qui humilie déjà cette classe prépondérante, ne blesse pas moins les bonzes, dont il diminue l'influence et les revenus. Or, on sait que les bonzes sont les prêtres de Bouddha et que le bouddhisme, en Chine, est la religion des masses, partagée, publiquement ou en secret, par presque tous les fonctionnaires. La valetaille des tribunaux qui vit uniquement de contestations, de rixes, de persécutions et de rapines, applaudit tout naturellement au moindre prétexte d'une collision entre les étrangers et les indigènes, entre les chrétiens et ceux qui ne le sont pas. Des soldats isolés, des traînards ou des bandits de profession, se figurent toujours que les étrangers sont cousus d'or et d'argent. A la moindre occasion favorable, ils leur courent sus. Enfin, les procédés hautains et cavaliers de la plupart des étrangers en Chine, agents publics ou simples particuliers, à l'égard des fonctionnaires chinois de tout rang, causent des blessures d'orgueil national que, le plus souvent, rien ne saurait adoucir et encore moins guérir. Or, le Chinois, si paisible et si poli d'ailleurs, ne l'est guère en réalité que par éducation. Acculé et poussé à bout, il perd tout contrôle sur lui-même. Comme sa propre vie n'a plus alors aucune valeur

à ses yeux, la vengeance devient son unique but et rien ne lui coûte désormais pour l'assouvir. Le massacre de Tienn-tsinn, hélas! ne l'a que trop prouvé!

V

Notre ignorance de la Chine et, par suite, notre indifférence à son égard se manifestent, avec non moins de gravité, dans les faits économiques. A force de dire et d'entendre dire que la France ne prend pas de thé; qu'elle a du vin; que la soie de Chine ne vaut pas la nôtre ni celle d'Italie; qu'elle est mal dévidée et mal filée (1); que les Chinois n'achètent point nos étoffes et encore moins nos articles de Paris; tout le monde chez nous, gouvernants et gouvernés, reste convaincu que, commercialement parlant, il n'y a rien ou fort peu de chose à faire, en Chine, pour un Français. Voilà, du moins, ce qui se débitait à l'époque où il fut question d'étendre jusqu'à la Chine nos Messageries maritimes et d'y établir des succursales du Comptoir d'escompte de Paris.

Ces assertions seraient vraies, en tout ou en partie, qu'elles ne prouveraient pas encore l'exactitude des conséquences que l'on est disposé chez nous à en tirer. Et d'abord, où récolte-t-on sans avoir semé? Evidemment, nous ne serions pas fâchés d'avoir un grand commerce

(1) Depuis peu cependant il y a quelque progrès à ce sujet, car voilà que nos Messageries maritimes apportent déjà plus de balles de soie pour la France que pour l'Angleterre.

avec la Chine, et aucun fabricant ou négociant, aucun financier ne fait le moindre effort pour atteindre ce but (1). Est-ce parce que l'ensemble de notre commerce extérieur se chiffre déjà par plus de sept milliards par an? Mais où serait le mal si nos relations avec la Chine ajoutaient à cette somme trois, quatre ou cinq cent millions (2)? Est-il sage de croire que les Chinois, nos aînés de tant de siècles, changeront leurs mœurs, leurs goûts et leurs idées, pour s'accommoder d'étoffes et d'objets qui ne sauraient leur convenir? Les Anglais l'ont compris, et il y a, en Angleterre et en Ecosse, des manufactures où l'on ne fabrique que pour les Chinois, en étudiant leurs besoins et en tâchant de s'y conformer. Aussi, malgré la dureté des temps, en dépit même de la résistance des Chinois à cette espèce de force majeure que représentent l'activité et l'initiative anglaises, le commerce britannique d'*importation* en Chine va grandissant chaque année. Il en est de même des autres nations, la nôtre peut-être exceptée. Pourquoi cela? Il est inadmissible que nous seuls ayons à vaincre des obstacles insurmontables. Mais nous oublions que les meilleures affaires, en définitive, ce ne sont pas celles qui offrent des bénéfices immédiats et considérables. Cinq centimes assurés tous les jours pour une longue suite d'années valent beaucoup plus qu'une pièce

(1) Mentionnons une très-honorable exception à cet égard. En 1867, la *Société générale* eut l'idée de fonder une sorte de grande Compagnie française ayant pour but de commercer avec l'Extrême-Orient et avec l'Amérique du Sud. Idée certes aussi juste que féconde; malheureusement notre public n'a pas même souscrit un tiers des actions émises. Il a préféré prêter son argent aux Turcs, aux Egyptiens, aux Mexicains, aux Péruviens et construire des chemins de fer en Italie, en Espagne, en Roumanie, peut-être même en Allemagne.

(2) En 1874, c'est-à-dire, *trente ans* après la conclusion des premiers traités, elles n'ont encore présenté, dans leur ensemble, qu'environ 150 millions de francs.

de cinq francs réalisée d'un coup mais une seule fois. Combien d'articles de Paris, — pour ne parler que de ceux-là, — conviendraient aux habitants du Céleste Empire, s'ils avaient été spécialement préparés pour eux!

D'ailleurs, l'expérience a déjà prouvé que nos compatriotes peuvent réussir en Chine tout aussi bien que d'autres nations. Depuis trente ans, sur dix Français qui sont allés dans ce pays, il en est six ou sept qui, après des commencements extrêmement modiques, sont revenus chez eux avec des fortunes indépendantes. Rien ne serait plus facile que de citer leurs noms. Or, depuis la conclusion des derniers traités, c'est-à-dire depuis 1860, nos chances de succès dans l'extrême Orient ont certainement plus que doublé. Mais il faut vouloir les connaître et finir par savoir où elles sont, comment s'en servir et agir en conséquence.

Jadis, lorsqu'on abordait en Chine uniquement par Canton, et même plus tard, en 1842, quand on put y pénétrer par les quatre autres ports, Amoy, Fou-tchéou, Nïng-po et Chang-haï, le commerce étranger y avait nécessairement une organisation tout aristocratique. Il se résumait en six, sept ou huit grandes maisons, dominées à leur tour par trois ou quatre autres, plus grandes encore, que l'on désignait par la qualification caractéristique de *princières* et dont la raison commerciale était Jardine Matheson et Cie, Dent et Cie, Russell et Cie, etc. Ces maisons monopolisaient tour à tour, pour ainsi dire, presque la totalité des achats, des ventes, des échanges. Comme autrefois les célèbres marchands de Florence, de Gênes et de Venise, c'étaient ces maisons princières qui, par leurs rapides et hardis *clippers*, recueillaient seules,

ou du moins les premières, tous les renseignements et toutes les nouvelles pouvant influer sur la marche des affaires. Leurs fins voiliers, en effet, après avoir été les seuls moyens de communication entre Bombay, Madras, Calcutta et la Chine, le furent aussi plus tard entre Hong-kong et les quatre nouveaux ports de la côte.

Même organisation commerciale du côté des Chinois. Le traité de Nankin venait, il est vrai, d'abolir chez eux l'ancienne et célèbre ligue des marchands connus sous le nom de *Hanistes*. Mais il n'y a point de traités qui puissent prévaloir, d'un jour à l'autre, contre la nature et la force des choses. Les étrangers ne pouvant pénétrer dans l'intérieur de la Chine, les produits du pays ne leur arrivaient que par l'intermédiaire d'un très-petit nombre de négociants chinois, dont quelques-uns étaient d'anciens Hanistes. Et, comme les capitaux des *princes-négociants* paraissaient inépuisables, c'était tout naturellement avec eux que les comptoirs indigènes, ennemis de tout risque, entraient en relations. Cet état de choses amenait de bonnes et de mauvaises conséquences : d'abord, une confiance réciproque sans limites et, par suite, une facilité surprenante dans les transactions; puis un bon marché relatif pour les consommateurs de thés et de soies en Europe et en Amérique; car les maisons *princières* se réduisant, en somme, à quatre, cinq ou six, s'entendaient à merveille en toutes choses et ne faisaient point hausser artificiellement, par la concurrence, le prix d'achat des marchandises d'exportation, ou baisser celui de l'opium et des cotonnades. Elles ne luttaient entre elles que sur un seul point : nouveaux Mécènes, elles couvraient à l'envi, de leur puissant patronage, quiconque, jeune

commis, voyageur, savant, missionnaire, même agent officiel, sans distinction de nationalité, se présentait chez eux, muni de quelque bonne lettre de recommandation. On leur doit en outre beaucoup d'excellents ouvrages publiés en Chine sur ce curieux pays; et quiconque y a vécu, il y a seulement quinze ans, ne saurait avoir oublié les noms, aimés et universellement estimés, des James et Alexander Matheson, Lancelot et Wilkinson Dent, Paul Forbes, T. C. Beale, David et Joseph Jardine, James Whittall, — pour ne mentionner que ceux-là.

Le mauvais côté de cette situation, c'est que la Chine restait à peu près fermée comme par le passé, et que son gouvernement tenait trop facilement dans sa main, et à son profit exclusif, tous les fils de cette vaste association commerciale. L'Angleterre et les États-Unis s'y trouvant représentés par de très-riches et très-puissantes maisons, le mal pour eux était tolérable. Mais les autres nations de l'Europe, et particulièrement la France, ne pouvaient évidemment, dans de telles conditions, avoir l'espérance de fonder rien de sérieux en Chine. Anglais même ou Américain, on n'arrivait à y faire fortune, que si l'on était employé ou patroné par l'une de ces toutes-puissantes maisons.

Il est à peine besoin d'ajouter qu'avec un tel état de choses, les négociants et les simples particuliers pouvaient presque se dispenser d'étudier sérieusement la Chine, et surtout son idiome. Cinq cents mots, mélange barbare d'anglais, de portugais, de cantonnais et de malais, composaient tout le vocabulaire d'une prétendue langue d'affaires que l'on nommait *pidgeonne-inglisch*. Quoi qu'il

en soit, elle suffisait à tout le monde. Ceux qui la parlaient le mieux, les linguistes, les *compradores* (pourvoyeurs et intendants de maisons) et les *boys* (domestiques), tous cantonnais, étaient en réalité les seuls intermédiaires de toutes les transactions. Leur intérêt les poussait donc à s'opposer à tout rapprochement un peu intime entre les Chinois et les étrangers.

Telle est la situation que les derniers traités ont changée tout à fait, en imprimant au commerce étranger, dans l'Extrême Orient, un caractère essentiellement démocratique.

Dans tous les ports chinois dont l'ouverture venait d'être proclamée, mais surtout à Chang-Haï qui devint le centre de tout ce mouvement, on vit aussitôt des banques européennes se fonder par actions. Obligées, par leur origine, de faire valoir, coûte que coûte, les espèces dont elles disposent, ces banques prêtent à tous ceux qui leur offrent un gage. Or, les marchandises chinoises d'exportation peuvent servir de gage, lorsqu'elles ont été achetées au comptant ou à crédit, et que le chargement sur un navire, ou le dépôt dans un magasin, en a été constaté par un connaissement. Les banques en Chine prêtent sur ces marchandises jusqu'aux deux tiers de la valeur qu'elles sont censées représenter. On se figure aisément la redoutable concurrence que peuvent se faire par ce moyen les acheteurs-emprunteurs, le renchérissement des thés et des soies qui en est la suite, l'encombrement causé par ces produits sur les marchés de l'Europe et des États-Unis, et les mécomptes qui en résultent pour les marchands trop aventureux ou trop pressés. Néanmoins, au Japon comme en Chine, commerce maintenant qui

veut, où il veut, et avec qui il veut. Il est vrai que les traités désignent encore les ports en dehors desquels il n'est pas légal de commercer. Mais, outre que ces centres de négoce sont éparpillés sur toute la côte chinoise, depuis Haï-nann, tout près de la Cochinchine, jusqu'à la frontière de la Corée, les étrangers ont maintenant la faculté de naviguer sur des fleuves tels que le *Tchou-kiang*, le *Minn*, le *Yang-tseu*, le *Peï-ho*, et peuvent même, avec un passeport, pénétrer dans l'intérieur de toute la Chine. Comment donc admettre qu'il reste encore un monopole contre lequel il faille lutter ?

Ce n'est pas à dire que cette transformation, trop brusque peut-être, du commerce étranger dans l'Extrême Orient ne lui ait, depuis 1860, rapporté que des bénéfices. En général, tout ce qui est nouveau attire et enivre, et c'est à en user prudemment qu'il faut mettre toute son attention, si l'on veut éviter les déboires. Toutefois, quoique cette métamorphose en ait amené de nombreux, il n'est pas moins vrai qu'aujourd'hui, moyennant certaines conditions essentielles, et soit qu'on veuille examiner la situation au point de vue des fortunes individuelles, soit qu'on s'arrête à la considérer par rapport aux grands intérêts respectifs des différentes nations, il y a pour chacun plus de chances de réussite. Certes, beaucoup de victimes ont jonché et jonchent encore le champ commercial, parce que, sans compter d'autres causes moins matérielles, trop de négociants, grands et petits, l'obstruaient et l'encombrent encore, et qu'il y a eu trop de capital engagé pour un ensemble d'affaires qui n'en comportait pas autant. Un grand résultat a cependant été obtenu. On a pénétré, coûte que coûte,

jusqu'au centre même des intérêts économiques de la Chine et du Japon, c'est-à-dire jusqu'aux agriculteurs. On a noué des relations avec eux, on leur a donné des habitudes, on a éveillé en eux des goûts et des sympathies qu'aucun gouvernement ni cabale indigènes ne pourront plus détruire. N'est-il pas alors évident que le succès, sur cette route nouvelle, appartiendra à tous ceux qui, connaissant mieux la Chine et sa langue usuelle, n'auront plus besoin de recourir à ces intermédiaires, Cantonnais ou autres, dont la seule apparition d'ailleurs, dans l'intérieur de la véritable Chine, fait fuir les populations laborieuses et fermer à triple serrure les coffres et les maisons ?

VI

Ce n'est pas tout encore. Il est de mode d'accuser le gouvernement chinois d'être plus stationnaire, plus opposé au moindre semblant de progrès qu'aucun autre gouvernement du monde. Cela se dit, cela s'écrit et chacun le répète. Rien de plus naturel. Les étrangers qui se rendent en Chine n'y vont guère que pour y faire fortune, n'importe comment, et aussi rapidement que possible. D'un autre côté, les éléments qui, aux yeux de bien des gens, constituent ce que l'on appelle aujourd'hui le progrès, ce sont la navigation à vapeur, l'exploitation des mines, les chemins de fer et la télégraphie. Si le gouvernement chinois, disent-ils, était libéral et progressiste, il se hâterait de déclarer toute la Chine ouverte,

il la couvrirait de voies ferrées, et mettrait en communication télégraphique toutes les villes et tous les villages, et en exploitation toutes les mines de l'empire. Il est bien entendu que pas une de ces belles améliorations ne se ferait sans l'intermédiaire des capitaux et de la science industrielle des étrangers, qui s'ouvriraient ainsi une nouvelle ère de fortunes colossales. Mais le cabinet de Pékin ne se prête pas à ces projets, du moins pour le moment. Les raisons de cet ajournement peuvent être mauvaises ou bonnes. Il en est, et il en doit être le seul juge. En attendant, il est condamné par les appétits qui s'impatientent.

Qu'on né s'y trompe pas cependant. La Chine marche; car un tel colosse, ébranlé tout à coup, jusque dans ses plus profondes assises, par trois guerres avec les étrangers et par un contact immédiat de plus de trente années avec ses vainqueurs, ne peut s'arrêter sur la pente où il a été si violemment poussé. La Chine marche, et peut-être même plus vite qu'il ne conviendrait pour les intérêts exclusifs de l'Occident. Au sein des sociétés foncièrement démocratiques et fortement centralisées comme la Chine, tout dépend de la valeur personnelle du chef de l'État, s'il représente fidèlement les sentiments et les aspirations de la nation qu'il gouverne. Oui, malgré tant de malheurs subis et de fautes commises, la Chine marche. Seulement, — et cette restriction est heureuse pour elle, — la pente où elle se trouve depuis quatorze ans est assez douce pour correspondre à la fois au génie, aux habitudes et aux intérêts du pays. La Chine sait, en effet, que le progrès véritable consiste, non dans des innovations presque toujours dangereuses, quand elles ne sont pas stériles,

mais dans le développement, régulier et incessant, des résultats déjà obtenus. Bien que trop lents peut-être et même nuls en apparence, les progrès des Chinois n'en sont pas moins réels pour tout observateur sérieux. Il est vrai que, le principal danger à leurs yeux semblant exister du côté de la mer, ils se sont occupés d'abord à se créer une flotte à vapeur et à mettre quelques villes de leurs côtes à l'abri d'un coup de main. Qui pourrait leur en faire un crime? Bien des étrangers, d'ailleurs, et même un grand nombre de nos nationaux, ont été appelés à prendre part à ces constructions et à ces défenses, et y ont réalisé de larges bénéfices. Il suffit de citer, entre autres noms, ceux de MM. Gicquel et d'Aiguebelle, pour faire voir ce que la connaissance pratique de la Chine et de la langue chinoise peut produire à la fois d'honorable et d'utile. Du même coup, le pays où ils sont nés, celui qu'ils ont servi et enfin leur intérêt propre se sont trouvés satisfaits. D'autres progrès s'accompliront à leur tour et en leur temps. Un Anglais, paraît-il, a obtenu la concession de mines d'excellent charbon qui se trouvent aux environs de Pékin et de Tienn-tsinn et dont l'exploitation va enfin donner une nouvelle vie aux abords de l'embouchure du *Peï-ho*. Or, en Chine comme ailleurs, c'est toujours le premier pas qui coûte. Le tour des chemins de fer viendra donc tôt ou tard (1). On annonce, en outre, la conclusion d'un emprunt chinois sur le marché de Londres. Autant de signes infaillibles de ce qui va suivre.

(1) Il paraît qu'une Compagnie anglaise va commencer les études d'un chemin de fer de quelques kilomètres, pour relier Chang-Haï à un village situé au confluent de la rivière *Ou-Song* et du grand fleuve *Yang-tseu*. Nul doute que ce chemin ne soit le précurseur d'un grand nombre de travaux du même genre.

Déjà même, à l'heure qu'il est, bien des vice-rois, bien des gouverneurs de provinces ou intendants de cercles, ne demanderaient probablement pas mieux que d'avoir, sous la main ou à leur service, des étrangers dont ils pourraient tirer parti à leur façon et dans leur intérêt exclusif. Le difficile c'est d'en trouver dont l'intelligence et le caractère s'adaptent convenablement à ce rôle qui, à tous les titres, peut être fort avantageux aux deux parties. Le baron de Méritens, jadis un de nos agents officiels, plus tard commissaire des douanes à Fou-tchéou pendant dix années, s'est acquitté à merveille de ces dernières fonctions, comme serviteur de la Chine et comme Français. Il est à croire que ses propres intérêts n'en ont pas souffert. Toutefois, comme ces commissaires dépendent d'une administration dont la direction est à Pékin, la manière dont parfois ils remplissent leur tâche, souvent très-délicate, laisse fort à désirer, au triple point de vue des intérêts provinciaux, locaux et personnels. C'est une lacune. Il pourrait y avoir grand profit pour quiconque voudrait et saurait la combler.

On voit par ce qui précède qu'à aucun point de vue, les perspectives d'avenir ne manquent en Chine. Ce sont les sujets qui manquent aux situations, pour les mettre en évidence, en les faisant valoir. Faute d'aptitudes d'abord, et ensuite de volonté, on retarde l'heure où doit s'ouvrir en Chine une ère d'activité générale, sinon de prospérité assurée et féconde. A quoi cela tient-il? Toujours et partout aux mêmes causes : à l'ignorance; aux préjugés, à l'apathie et à la routine. Telle chose ayant duré vingt ou trente ans, il faut qu'elle dure toujours. On accuse les

Chinois d'être stationnaires et on ne s'aperçoit pas que, sous bien des rapports, on l'est soi-même davantage. Parce que les Anglo-Saxons dominaient jadis en Chine le commerce étranger, on ne veut pas, aujourd'hui, se rendre à l'évidence et reconnaître que, depuis les derniers traités, ce sont les Chinois qui, à leur tour, dominent leurs anciens dominateurs. Il résulte de ce nouvel état de choses que, pour des esprits jeunes, entreprenants et sagement ambitieux, les conditions de réussite en Chine ont changé du tout au tout. Ce que, désormais, ils doivent se proposer, c'est de s'assimiler, autant que possible, les idées et les sentiments des indigènes; car c'est désormais avec eux, par eux et auprès d'eux que l'on peut le plus sûrement réussir. Cette nécessité d'assimilation peut être pénible à la fierté de l'Occident et à la supériorité qu'il s'attribue; mais il faut la subir, ne serait-ce que passagèrement; c'est la première condition du succès. La seconde, — et elle se rattache à l'autre, — c'est d'acquérir les qualités sans lesquelles toute assimilation est impossible.

VII

Pour tirer parti, soit du pays où l'on va, soit du pays où l'on est, il faut absolument le connaître. Se figure-t-on, par exemple, un Anglais arrivant chez nous, sans capitaux ni recommandations, ne connaissant rien de notre langue, de notre histoire, de nos idées, nous trouvant grotesques, nos coutumes ridicules, et, avec cette belle préparation,

prétendant faire fortune en France, s'il est commerçant, nous convertir s'il est missionnaire, ou, mieux encore, influencer notre politique, s'il est homme d'état, diplomate ou simplement consul. Eh bien, cette énorme absurdité, les étrangers la commettent en Chine tous les jours et en toutes choses, depuis de longues années. Et nous nous étonnons qu'à part les brèches faites par nous en Chine à coups de canons, nous ayons encore si peu réussi à rapprocher les deux races et les deux civilisations!

Pour arriver à connaître en peu de temps un pays, deux conditions sont nécessaires. Il faut d'abord en estimer assez les habitants pour vivre au milieu d'eux, non pas d'une existence *à soi*, mais de leur propre vie; par là seulement on obtient leur confiance, on leur devient même nécessaire, et l'on finit par les faire coopérer, volontairement ou involontairement, à sa propre fortune. Il faut ensuite apprendre la langue du pays et arriver à la bien connaître. Voilà, en y ajoutant une bonne conduite, le véritable secret de réussir en pays étranger. Il n'y en a pas d'autre. Mais, nous objectera-t-on, nous ne voulons pas nous expatrier, et la Chine est encore le pays qui nous attire le moins. Objection de sentiment qui demeure sans force, non-seulement devant les considérations politiques, mais encore et surtout devant la nécessité des choses. Que de révolutions, en effet, que de catastrophes nous seraient épargnées, si le goût des lointaines aventures entrait davantage dans nos ambitions de jeunesse, dans nos calculs de pères de famille, dans les sollicitudes de nos législateurs et de nos hommes d'état (1)!

(1) Ceux qui s'intéressent à ces questions trouveront amplement de quoi

Et, d'autre part, en ce qui touche la Chine, nous n'avons plus à consulter nos goûts et nos répugnances. Le passé nous engage; il s'agit de nous défendre et de ne plus perdre de terrain. Ce but modeste, mais impérieux, nous fait une loi de connaître la Chine et de nous y mettre en rapport avec ceux qui, directement ou indirectement, peuvent nous servir ou nous combattre.

Tout se réduit d'abord, on le voit, à étudier sérieusement et pratiquement la langue chinoise; et, si les considérations qui précèdent ont quelque valeur, il ne serait pas moins imprudent pour nous de négliger l'étude de cette langue, que de négliger aucun des idiomes qui répondent aux cinq ou six grandes existences politiques et commerciales du monde.

Sans doute, il peut arriver, — sir Stratford Canning (*lord Stratford de Redcliffe*) en est un éclatant exemple, — qu'un agent diplomatique rende de grands services à son pays, sans précisément connaître la langue de la nation au milieu de laquelle il vit et agit. Sir Stratford a pu compenser le désavantage de cette lacune par une longue expérience acquise durant toute une carrière, parcourue de grade en grade, sur les lieux mêmes et sans interruption. Mais de telles exceptions sont rares. Aujourd'hui, d'ailleurs, les rapports internationaux ne sont plus les mêmes. Jadis, les cabinets décidaient seuls des destinées des peuples. Il suffisait aux agents diplomatiques ou consulaires, comme aux négociants, de vivre, d'observer et d'agir au milieu d'un cercle restreint, dont la cour était le centre, et

les élucider en consultant l'admirable et patriotique étude : *l'Avenir du commerce extérieur de la France*, publiée par M. René Millet dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er septembre 1875.

la haute société, la circonférence. Tout le monde y parlant français, nous pouvions nous dispenser d'étudier aucune autre langue; bien que, même alors, il eût été plus sûr de contrôler par nous-mêmes la valeur exacte de ce que les étrangers voulaient bien nous dire en français. Aujourd'hui, on n'en est plus là. Dès 1862, chez ce peuple chinois que nous méprisons tant, l'absolue nécessité de savoir les langues étrangères, notamment le français, l'anglais et le russe, était reconnue. L'année suivante, on créait à Pékin une école où ces langues étaient enseignées; et, en 1871, nous pouvions admirer la facilité avec laquelle un des élèves de cette école, l'interprète de l'ambassadeur *Tch'ong* (*Héou*), parlait et écrivait notre langue.

Or, s'il nous est absolument nécessaire de posséder les langues qui se parlent en Europe, dans l'Asie occidentale et les deux Amériques, dont les diverses nations ont avec nous tant de points de ressemblance, combien plus encore il nous est urgent de savoir l'idiome de ce vaste pays où tout est diamétralement opposé à ce qui existe chez nous, langue, religion, idées, mœurs, coutumes, éducation, tout ce qui constitue, en un mot, dans son ensemble et ses détails, la civilisation d'une grande société humaine!

Nous pourrions montrer par de nombreux exemples ce que coûte l'ignorance en matière de langue et de pays; mais pourquoi raviver des blessures qui appartiennent au passé, bien que le présent en pâtisse encore et que l'avenir doive peut-être en souffrir aussi. Bornons-nous donc à citer un fait, tiré de l'histoire diplomatique de l'Angleterre. Quiconque est un peu au courant des affaires de la Chine sait que la prise de Canton, en 1857,

par les marins français et anglais, a eu pour cause déterminante l'ignominieuse exclusion des étrangers de la ville murée de ce port. Cette exclusion était devenue comme un cri de ralliement, comme un brandon de haine pour tous ceux d'entre les Chinois que leurs intérêts ou leurs passions poussaient à tout mettre en œuvre pour retourner à l'état de choses qui avait précédé les premiers traités. Assurément, cette conduite était aussi inique à l'égard des étrangers que préjudiciable aux véritables intérêts de la Chine. Même comme expédient, c'était une mesure inepte, puisque les quatre autres villes murées restaient ouvertes à tout le monde. Il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue strictement légal les Chinois avaient le droit de nous exclure de ces *cinq villes*, et les étrangers le tort d'en exiger l'ouverture. Pourquoi?

C'est que le texte chinois des traités conclus en 1842 et en 1844 ne stipulait nullement l'ouverture des *villes*, c'est-à-dire des cités entourées de *murailles*, comme le sont toutes les villes de Chine, mais seulement des *ports et marchés* qui dépendent des cinq villes nommées dans les conventions. La responsabilité de cette erreur incombe assurément d'autant plus aux interprètes de sir Henry Pottinger, de M. Caleb Cushing et de M. de Lagrené, que le texte anglais rédigé par le premier dit expressément : « *at the cities and towns*, dans les cités et les villes. » Si sir Henry avait su la langue chinoise, ou du moins s'il avait connu les fonctionnaires chinois en 1842, aussi bien que le général Ignatieff les connaissait en 1860, et comme il est encore plus nécessaire aujourd'hui de les connaître, avec leurs qualités et leurs défauts, cette erreur n'eût jamais été commise. Sir Henry avait eu le tort, en outre,

de prendre pour interprètes des missionnaires, dont l'office n'est assurément ni d'étudier les affaires internationales ni de rédiger des traités. Cette erreur, néanmoins, a servi de prétexte fort plausible aux Cantonnais et à leurs amis de la cour de Pékin pour détruire, peu à peu et en détail, tout l'ensemble des avantages conquis sur la Chine par la première guerre des Anglais et pour rendre une deuxième lutte avec eux absolument nécessaire et inévitable.

Cela nous amène à examiner à quel point le système de truchement qui continue d'être pratiqué sur une large échelle dans l'Orient et dans l'extrême Orient, par les grandes puissances de l'Occident, répond encore aux besoins en vue desquels il avait été créé. Que l'on interroge à cet égard et ceux qui ont dû subir l'inconcevable ennui de se servir d'interprètes et ceux que leur mauvaise destinée a condamnés à être employés comme tels. Nul doute que les uns et les autres ne réprouvent impitoyablement ce système. Pourquoi? Parce que, sauf certains cas exceptionnels, deux hommes ne peuvent s'identifier tellement l'un avec l'autre que la pensée de l'un et la parole de l'autre deviennent une seule et même chose. Et si cette identification n'a pas lieu, le résultat de l'interprétation sera toujours ce que les Italiens appellent si bien *traduttore, traditore*. Ou l'interprète est au-dessous de sa tâche, et alors, tôt ou tard, il compromettra en même temps les affaires pour lesquelles on l'emploie et celui qui est chargé de les traiter, ou il est à la hauteur de ses très-difficiles fonctions, et alors il tendra, sans même le vouloir ni s'en douter, à se substituer au fonctionnaire qui se sert de lui; car le savoir a

horreur de l'ignorance, comme la nature, dans l'ancienne physique, avait horreur du vide. On devine sans peine de quelle aménité doivent s'empreindre, à la longue, les rapports entre de tels agents et comme la conduite des affaires doit y gagner!

Mais quand même on en pourrait user ainsi avec les langues à flexions, qui, malgré leurs différences propres, n'en sont pas moins formées d'après le même principe que la nôtre, l'emploi de cette méthode devient presque inapplicable à un idiome comme le chinois, où les flexions n'existent pas, et où le même son devient tour à tour idée, syllabe, particule de liaison ou de rapport, voire un simple moyen de ponctuation. Tout interprète qui, choisi comme intermédiaire entre un Anglais et un indigène, se bornerait à traduire en chinois les paroles de l'interlocuteur européen, ne réussirait qu'à présenter un imbroglio où, sur dix idées, il n'y en aurait pas deux qui fussent identiques au texte original. L'exemple serait encore plus décisif s'il s'appliquait à un Français. Quant aux nuances des idées, qui ont une si grande importance dans la langue diplomatique, on peut d'avance les rayer du dictionnaire des possibilités. Elles sont intraduisibles, littéralement.

L'histoire explique ce fait. Que la race humaine remonte ou non à une même origine, il est certain que, de bonne heure, elle se divisa au moins en deux courants qui se dirigèrent probablement en deux sens diamétralement opposés. L'un, celui de la race jaune, se sera formé tout seul, sans rien recevoir de l'autre, et il a continué à se développer séparément. Or, comme ce travail isolé dure déjà depuis plus de vingt, trente, ou quarante siècles, il est tout simple que, sauf les notions générales inhérentes à toute

société humaine, la race jaune ait des idées, des institutions, des mœurs et des besoins qui diffèrent absolument des nôtres. Comme, en outre, c'est la langue qui reflète ces différences, on peut se figurer combien il doit être facile de rendre instantanément perceptibles, à des Chinois, des idées et des raisonnements qui n'auront peut-être jamais traversé leur cerveau. Le moyen d'y arriver, c'est de leur en présenter des équivalents. Mais, si cela est relativement aisé dans le silence du cabinet et le pinceau à la main, c'est un travail trop compliqué, pour l'intelligence d'un interprète sérieux, que d'avoir à traduire une conversation d'affaires entre deux interlocuteurs qui, au point de vue intellectuel, n'ont absolument rien de commun. On conçoit, au contraire, que cette sorte d'enfantement devienne la chose la plus naturelle du monde pour un agent qui traite seul et par lui-même une affaire. N'ayant plus à traduire, il ne se servira pas d'arguments qui ne prouvent rien à des Chinois, et ce qu'il veut obtenir, il ne le leur présentera pas sous un jour qui, dès les premiers mots, le lui ferait refuser irrévocablement. Mais, pour en arriver là, il faut apporter beaucoup plus de sérieux, d'intelligence et d'étude, beaucoup plus de capacité et d'esprit d'observation, et, par-dessus tout, beaucoup plus de dévouement à la chose publique, que ne l'admettent même de grands diplomates.

D'ailleurs, tout travail et tout mérite, si modestes qu'ils soient, demandent à être, si non récompensés, au moins encouragés. Or, combien d'agents, après avoir commencé à se livrer à cette tâche avec autant d'application que de succès, ont bientôt eu lieu de s'apercevoir qu'ils n'étaient ni compris ni appréciés! N'admettant pas, non plus, qu'au

temps où nous sommes, le *sic vos non vobis* doive remplacer à la fois et l'honneur et l'argent, combien ont fini par abandonner la carrière où ils ne recueillaient plus que des mécomptes, parfois même des humiliations! C'est ainsi qu'au moment peut-être où leur coopération aurait été le plus nécessaire, leur absence a enrayé les résultats acquis et compromis l'avenir.

Le mal toutefois ne resta pas longtemps sans remède. Le gouvernement britannique, éclairé par l'expérience, finit par s'apercevoir qu'il avait suivi jusque-là une fausse route. Aussi, dès 1864, décida-t-il que, désormais, à l'exception des premiers secrétaires de légation, tous les postes diplomatiques et consulaires dans l'Extrême-Orient, y compris les fonctions de deux ministres plénipotentiaires à Pékin et à Yeddo, seraient exclusivement confiés à d'anciens interprètes ou à tout candidat justifiant qu'il savait suffisamment le chinois ou le japonais. Ce système, d'une utilité si évidente, permet de traiter les affaires communes aux deux pays, sans secousses, ni bruit, sans éveiller de nouvelles haines et sans donner lieu à de nouvelles catastrophes. En effet, quand on se comprend l'un l'autre, on arrive presque toujours à s'apprécier mutuellement, ou du moins à ne plus se laisser duper. Dans les deux cas, on évite des froissements, des surprises, des coups de tête et on n'en vient pas à user de procédés indignes des grands pays que l'on représente.

Un autre avantage de ce système, c'est que les agents, assurés désormais que leurs efforts sont appréciés et qu'une belle carrière leur est ouverte, s'appliquent à remplir leur tâche non-seulement avec conscience, mais avec goût et plaisir. En se vouant à l'étude de la langue

chinoise, ils apprennent à connaître la Chine, finissent même par s'y attacher et ne rêvent plus de la quitter le plus tôt possible; chargés de défendre les intérêts de leurs nationaux, ils savent le faire sans heurter les intérêts du pays où ils vivent; car ils se promettent d'y vivre longtemps, ne serait-ce que dans l'espoir d'atteindre au plus haut échelon de leur laborieuse et utile carrière. Et ainsi se trouvent satisfaits tous les intérêts.

Nous-mêmes, à notre tour, nous voilà franchement entrés dans cette voie. Déjà deux anciens interprètes sont actuellement consuls à Fou-tchéou et à Tien-tsinn. Pour regagner le temps perdu, notre gouvernement a fait plus encore. Comme, pour apprendre, il faut étudier, et que, pour étudier, il faut en avoir les moyens, il s'est décidé à réorganiser l'école spéciale des langues orientales vivantes, préparant ainsi les éléments d'une pépinière de futurs agents officiels ou particuliers, diplomatiques ou commerciaux. Et, pour élargir l'effet de cette grande mesure, il encourage les élèves à suivre en même temps les cours de l'école de droit et à étudier, pendant les vacances, l'anglais *en Angleterre*. Avec les perspectives de carrière qui déjà leur sont assurées, l'appui qu'on leur prête est une sécurité de plus pour eux-mêmes et pour le pays. Ils sont, en outre, exemptés du service militaire.

La France est donc en droit d'espérer qu'elle aura toujours, dans l'Extrême-Orient, des serviteurs capables et vraiment dignes de la servir. Préparée déjà, depuis bien des années, par les soins des cinq départements ministériels qui y sont spécialement intéressés et par le concours de son éminent administrateur, M. Schefer, la réorganisation de l'école date du 8 novembre 1869. Mais

elle n'a pris définitivement, corps et vie que le 11 mars 1872. C'est donc surtout à dater de ce jour qu'il a été loisible aux jeunes gens de mettre à profit tous les avantages de la nouvelle institution pour se créer un avenir et trouver, en même temps, le moyen de servir leur pays. Afin de les encourager à entrer dans cette voie, où l'intérêt des familles se lie si étroitement à l'intérêt national, le gouvernement met, à la disposition des meilleurs élèves, des passages gratuits pour Saïgon, Hong-kong, Chang-haï ou Yokohama; il leur accorde même, par exception, des indemnités annuelles variant de mille à quinze cents francs.

VIII

L'étude sérieuse du chinois est-elle donc une entreprise hérissée de difficultés inouïes et peut-être de dangers, pour que l'État semble avoir voulu les faire oublier par l'attrait de si grands avantages? Loin de là. Mais, comme rien n'est plus nuisible à un pays que l'ignorance et les idées fausses, c'est le devoir des gouvernants d'instruire ceux qui ne savent pas et de redresser ceux qui se trompent. Or, nous avons essayé de démontrer à quel point en France on ignorait la Chine et les pays qui l'avoisinent, puisque ces régions si riches et si intéressantes sont relativement négligées par nous et presque par nous seuls.

Il en est de même de la langue chinoise, qui transmet la lumière de la civilisation à plus de cinq cents millions d'âmes et qui, parmi les différents peuples dont elle est

le centre d'action, joue le rôle que jouait autrefois le latin en Europe.

Les théories et les analyses dont elle a été l'objet sont aussi variées que bizarres. Le sens pratique y fait surtout défaut. Selon les uns, cette langue est quelque chose de si prodigieusement difficile, qu'il faut être un génie pour en aborder l'étude, et que, pour arriver à la posséder complétement, ce n'est pas trop de toute la vie. Il est vrai que, si l'on tient bon jusqu'à la fin, on devient un sinologue d'une telle force qu'on en peut remontrer aux membres même de l'institut de Chine. Alors, on est en droit d'aspirer à tout et d'obtenir tout. Au demeurant, la position a été si bonne pour ces grands adeptes, et la renommée leur a été si largement rémunératrice, qu'ils ont été amenés, presqu'à leur insu, à s'enfermer dans leur science, comme dans un impénétrable sanctuaire.

L'école opposée est encore plus étrange. A l'entendre, l'étude du chinois est tellement facile, les combinaisons de cet idiome tellement ingénieuses, que, pourvu qu'on ait le bonheur de les bien saisir, ou d'y appliquer, *le premier*, quelque prodigieux moyen d'analyse, il suffit de *trois mois* pour arriver à traduire, et de *six mois* pour parler avec facilité et élégance. Il y a même un érudit qui, *dans l'espace de dix à quinze jours*, s'est rendu un compte exact de la langue chinoise. Voilà de quoi décourager M. Thomas Francis Wade lui-même! Depuis plus de trente ans, il l'étudie et la parle *dans le pays même;* il a été interprète, vice-consul, secrétaire d'ambassade, puis chargé d'affaires en Chine; il est aujourd'hui ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de S. M. Bri-

tannique à Pékin (1), et pourtant, il est loin de se croire aussi savant qu'aucun de ces esprits privilégiés. Que l'on s'étonne après cela de voir apparaître parmi nous tant de systèmes pour étudier le chinois, tant de dissertations sur les tons, sur les radicaux et sur les signes phonétiques de cet idiome!

La vérité, c'est que le chinois, n'ayant presque rien de commun avec les autres langues vivantes, est par cela même très-difficile à apprendre et exige un travail incessant de trois ou cinq années. Toutefois, les difficultés de cette étude ne dépassent pas, en moyenne, celles que l'on est obligé de vaincre pour être admis à l'Ecole polytechnique et pour en sortir avec honneur. Or, dans les circonstances actuelles, un jeune homme intelligent et actif, qui connaît très-bien le chinois et l'anglais, a devant lui un meilleur avenir, s'il ne lui répugne point de passer quinze à vingt ans dans l'Extrême-Orient, que s'il sortait avec un bon rang de notre première école de mathématiques.

Il y a toutefois une condition essentielle pour obtenir des succès réels et d'une rapidité relative dans cette étude : c'est qu'elle ne se fasse ni au moyen de théories, ni en vue de l'érudition. Afin d'éviter ces deux écueils, il faut : premièrement, un professeur connaissant sérieusement la langue, pour l'avoir pratiquée durant de longues années, *en Chine*, dans des relations quotidiennes d'affaires et de société, avec les principaux dignitaires de l'empire, les autorités subalternes, les lettrés, les com-

(1) Un décret de la reine d'Angleterre vient de lui conférer la croix de commandeur de l'ordre du Bain, qui lui donne le titre *personnel* de *Sir* èt à sa femme celui de *Lady*.



merçants et même les villageois; et, ensuite, des éléments d'étude préparés *spécialement* et *uniquement* en vue d'apprendre et de *pratiquer* le chinois.

Certes, il est fort honorable pour les Anglais de pouvoir comprendre et étudier, dans l'original, les œuvres de nos anciens auteurs. On reconnaîtra cependant qu'il est plus utile, au moins pour la Grande-Bretagne, qu'il y ait des Anglais parlant et écrivant notre langue, de manière à pouvoir vivre parmi nous, à nous observer, à exercer, sur nous et autour de nous, une certaine influence, ne serait-ce qu'en vue de faciliter ainsi le rapprochement si désirable des deux nations et la conciliation de leurs intérêts respectifs. Le superflu est agréable, mais ne saurait jamais remplacer le nécessaire. Est-on même certain de toujours bien comprendre les grands auteurs, si l'on ne parle pas et si l'on n'écrit pas couramment la langue dans laquelle ils ont émis leurs pensées? En ce qui concerne le chinois, — si l'on s'en rapporte à l'opinion de M. T. F. Wade, dont l'autorité, en fait de sinologie sérieuse, ne saurait être, ce semble, contestée par personne,—l'*important*, l'*essentiel*, l'*indispensable* est de le parler et de le parler bien, (*it is his foremost duty to learn the spoken language*), (1) c'est-à-dire IDIOMATIQUEMENT.

Or, qui a jamais appris aucune langue vivante dans des grammaires, syntaxes ou dictionnaires, de façon à la parler comme les indigènes? Personne assurément; tous ceux qui l'ont essayé ne sont arrivés à posséder qu'une langue de convention, que personne ne comprend, et qui

(1) Voyez sa préface du 13 mai 1859, *Book of experiments*.

entrave beaucoup plus qu'elle ne facilite l'acquisition sérieuse et pratique de l'idiome dont on a besoin. Trois mois passés en Angleterre, dans une famille où le français est absolument inconnu, font apprendre beaucoup plus vite l'anglais à un jeune homme intelligent que trois ou quatre années d'étude en France, à l'aide de grammaires et de dictionnaires, même sous la direction d'un professeur anglais qui saurait parfaitement les deux langues. L'anglais est pourtant une langue relativement facile, dont la prononciation seule paraît échapper à toute définition et exige, pour être bien apprise, un milieu anglais. Que penser alors de l'idiome chinois, où tel son peut avoir jusqu'à cinquante et soixante significations entièrement différentes, où un seul et même mot placé en haut signifie *comparer*, mis en bas, *qualité de marchandises*, répété deux fois, *attendre;* sans compter qu'il marque fréquemment le pluriel et peut se traduire aussi par notre expression *le même?* Encore est-ce un des caractères qui donnent le moins de peine à l'élève. Mais que dire, par exemple, du caractère *y*, (afin de), auquel M. Stanislas Julien attribue, à raison ou à tort, jusqu'à *quarante et une* applications distinctes! Quel dictionnaire, quelle grammaire, quelle syntaxe enseigne le moyen de se servir de ce caractère dans le sens qu'il doit avoir, lorsqu'il s'agit de traduire, non du chinois en français, mais du français en chinois, — ce qui, à tous les points de vue, est assurément le principal?

Ceux qui écrivent des dictionnaires, des syntaxes, des grammaires, sont tous des étrangers dont l'esprit a reçu la culture de notre civilisation. Or, cette civilisation procède surtout des Grecs et des Romains et se résume dans

leurs deux langues, dont le caractère idiomatique est d'être des langues à flexions. Il s'ensuit que nous n'avons, à notre disposition, d'autre système linguistique que le système des terminaisons, et que forcément toutes nos grammaires s'en inspirent. Excellentes peut-être pour l'enseignement des langues qui se rapprochent plus ou moins de ce système, elles sont absolument impuissantes pour les langues qui n'ont ni alphabet ni flexions. Or, tel est précisément le caractère de la langue chinoise, qui se trouve aller ainsi presque de pair avec les hiéroglyphes de l'ancienne Egypte. Ce qui la rend maniable, c'est surtout l'association des mots, autrement dit, des *caractères*, devenant souvent, par le fait, de simples syllabes; ce sont les combinaisons de ces mêmes mots, les uns avec les autres; c'est, en dernier lieu, leur position relative dans une phrase, ou dans un membre de phrase. Le caractère *kienn*, par exemple, associé à celui qui signifie *limitation*, ou à celui qui veut dire *stipulation*, se traduit par *économie;* s'il précède celui de *mince*, il se rend par *avarice*. Que ce composé soit suivi de ce que nous appelons un substantif, il aura l'emploi d'un verbe; qu'il soit précédé de ce que nous appelons un verbe, il faudra le traduire substantivement. Ce n'est pas tout encore. Ce qui distingue en outre le français, c'est la logique. Quand nous faisons une énumération, nous procédons, ou du plus petit au plus grand, ou du plus grand au plus petit. Eh bien, en chinois on dit : *Linn-li-chiang-tang*, voisinage (5 familles), hameau (25 familles), bourg (2,500 familles) et village ou clan (500 familles). On dit aussi : *chang-chia*, haut et bas, mais il faut dire *ts'ïng-tchong*, léger et lourd, et non *tchong-ts'ïng*, lourd et léger.

Demandez au Chinois, même le plus instruit, pourquoi cette bizarrerie qui, après tout, n'a sa cause que dans les exigences de la prosodie? Il n'en sait rien, il n'y a même jamais pensé. Sa grande raison, c'est que ses livres *canoniques* et tous les autres livres qui en procèdent, s'expriment ainsi et pas autrement. Ses traditions, voilà sa grammaire et sa syntaxe! Qu'il soit enfant ou jeune homme, dans l'âge mûr ou vieux, il n'a pas d'autre procédé pour étudier sa langue. Il prend les caractères un à un et il examine comment celui-ci ou celui-là se prononce, quel ton il a dans la prosodie, comment il a été employé, dans quel livre, par qui, à quelle occasion, à quels caractères il faut l'associer pour en modifier le sens primitif, originel, et quelle extension il a pu recevoir dans le sens figuré. Le pourquoi, c'est le moindre de ses soucis. Certes, les bizarreries qui se rencontrent dans la langue chinoise ont leurs motifs et parfois si concluants que ces anomalies cessent d'être de purs idiotismes; mais, en Chine, sur dix docteurs ès lettres, il n'y en a pas trois qui connaissent ces motifs, et, s'ils les ignorent, c'est par une raison bien simple, c'est qu'ils n'y pensent jamais. Notre esprit européen, et surtout notre esprit français, nous porte constamment à analyser et à généraliser. De là, notre passion pour les principes, pour les préceptes, les définitions, les abstractions, les constitutions toutes d'une pièce. Eh bien, rien de cela ne peut avoir de prise sur l'idiome chinois. Telle règle, réputée excellente pour trois ou quatre passages, est mise complétement à néant pour trois ou quatre autres. Est-ce bien la peine alors d'en établir? L'idiome chinois ressemble fort à la constitution anglaise, qui consiste surtout dans des précédents

accumulés. Cela manque de logique; mais les Anglais s'en trouvent-ils moins puissants ou moins heureux?

IX

Est-ce à dire que les grammaires, les syntaxes et les dictionnaires, particulièrement les nôtres, ne valent rien et ne servent à rien? Bien loin de là. Il serait injuste, faux et anti-national de nier les éminents services rendus aux études sinologiques, dans le monde entier, par des maîtres comme Abel Rémusat, Stanislas Julien, A. Bazin; par des érudits comme G. Pauthier, E. Biot, T. Pavie; ou par un interprète officiel comme J. Callery, et de ne pas encourager, le plus possible, les efforts que font de nos jours les sinologues sérieux, pour suivre, vaillamment et avec succès, leurs traces. Seulement, ils s'adressent surtout à ceux qui, tant bien que mal, savent déjà le chinois, et qui, passionnés pour l'étude de cette langue, se trouvent avoir le temps de s'y livrer et de s'en délecter tout à leur aise. Cette tendance, avant tout sinon exclusivement littéraire, de nos travaux sinologiques s'explique par le but que nous y avons poursuivi dès l'origine. Ce qui, de tout temps, nous a le plus intéressés parmi les éléments dont se compose la Chine, c'est sa littérature et non les relations que nous pouvions entretenir avec ce vaste pays. Nous nous sommes enquis de la culture intellectuelle du peuple étrange qui l'habite; sa philosophie, ses abstractions, ses œuvres d'imagination ont sollicité notre étude; sa langue, il est vrai, a captivé aussi notre attention, mais

comme objet de curiosité, nullement comme instrument de travail.

Il en a été tout autrement des Portugais, d'abord, puis des Russes, des Anglais et des Américains. Ce n'était pas un but littéraire que poursuivaient, en Chine, ces quatre nations, — c'était un but de commerce et de politique, un but d'affaires. Aussi les éléments d'étude publiés sur le chinois par les Portugais, les Russes, les Anglais et les Américains sont-ils avant tout pratiques. Ils prennent, dès le début, un élève par la main; ils l'instruisent comme un enfant, ne lui enseignent que l'indispensable, et l'amènent peu à peu, mais sûrement, à se suffire à lui-même. Libre à lui de se poser, plus tard, en érudit.

On aurait grand tort, d'ailleurs, de regarder comme peu de chose le résultat qu'on lui a fait obtenir. Quand il s'agit de discuter seul, durant des heures entières, sur des questions souvent épineuses, avec des grands dignitaires chinois, la plupart très-intelligents et très-instruits, — quelques-uns appartenant à l'Institut de Chine, — on ne peut, dans cette discussion laborieuse, obtenir même un semblant de succès que si l'on connaît bien, non-seulement la langue usuelle des Chinois, mais encore, plus ou moins, tous leurs auteurs, leurs classiques, leurs proverbes, leurs traditions, leurs lois, leurs institutions et, surtout, la portée réelle de leur esprit, de leur jugement et de leurs tendances! Que de fois il faut rédiger soi-même, séance tenante, un projet de document officiel, ou rectifier, dans un sens conforme à la dignité et aux intérêts du pays qu'on représente, des actes proposés par des ministres de la cour de Pékin, ou des dignitaires de provinces!

Eh bien, il n'y a, en définitive, que les ouvrages exclusi-

vement *pratiques*, comme l'*Arte China* du Père J. A. Gonçalves, ou l'ouvrage de M. T. F. Wade, qui puissent vous mettre en position de satisfaire aux difficultés multiples de cette tâche délicate. M. Stanislas Julien lui-même, au déclin de sa brillante carrière, a voulu prouver, à son tour, la nécessité de donner une forme plus pratique à l'étude de la langue chinoise, en publiant, dans le premier volume de ce qu'il appelle *Syntaxe nouvelle*, les monographies des caractères qui peuvent être regardés comme la clef de voûte de tout l'édifice et qui se trouvent être, en même temps, les plus difficiles.

Par ce qui précède on voit que la mission du professeur qui, tout à coup, se voyait appelé, il y a trois ans, à occuper la chaire de chinois à l'Ecole nationale et spéciale des langues orientales vivantes, n'était ni aisée, ni enviable. Où pourrait-il trouver les méthodes et les éléments d'étude qui lui étaient nécessaires? Devait-il prendre l'excellent ouvrage de Gonçalves et s'en servir dans l'état où il le trouvait? Certes, il en était bien tenté, d'autant plus que c'était précisément dans l'*Arte China* qu'il avait commencé lui-même à étudier le chinois, il y a aujourd'hui trente ans. Par malheur, l'*Arte China* est épuisé; et, serait-on même disposé à le payer dix fois son ancien prix, on ne pourrait en trouver assez d'exemplaires pour en pourvoir un tiers des élèves qui, depuis 1872, ont suivi le cours de chinois. D'ailleurs, le portugais dans lequel est écrit cet ouvrage est plutôt celui de Macao que la langue de Lisbonne, et n'en est que plus difficile à comprendre. Restait le livre de M. T. F. Wade, excellent ouvrage, non pour nous, mais pour les Anglais, dont la

langue plus maniable, plus libre d'allures, et emprisonnée moins étroitement que la nôtre dans des règles jalouses, offre un contraste moins accusé avec la langue chinoise. Il faut dire pourtant que l'infatigable auteur, passionnément épris de ses études sinologiques, semble attacher trop d'importance à certains détails que des élèves, qui sont pressés par le temps et qui n'ont pas encore l'avantage d'être sur les lieux, peuvent, du moins provisoirement, laisser de côté. Le livre est écrit, en outre, en un anglais plutôt recherché qu'usuel. Or, il est à peine possible que de jeunes Français sachent assez d'anglais pour s'en servir en toute sûreté. De plus, les explications que l'auteur donne du texte chinois, au point de vue de l'anglais, n'auraient, dans bien des cas, aucun sens ou peu de sens au point de vue du français. Quoi qu'il en soit, il aurait fallu traduire ce livre.

Il était donc beaucoup plus simple de préparer, directement, à l'usage des élèves de l'Ecole, un ouvrage écrit en français et pour des Français, sauf à mettre à profit la longue et fructueuse expérience de ceux qui avaient si vaillamment défriché le champ de la sinologie pratique, à savoir le P. Gonçalves, le D[r] Bridgmann et M. T. F. Wade. C'est à ce dernier parti que s'est résigné le professeur. JENN-KI, TCHEU-CHËNG, *Necessitas mater industriæ.*

Ce n'est donc point une œuvre de savant qu'il présente à ses élèves. Il aurait fallu, pour cela, des aptitudes et des goûts qui lui manquent, et qu'il est bien loin de se reconnaître. Il n'ouvre pas non plus des horizons nouveaux à l'étude du chinois, car la sinologie savante, ou prétendue savante, n'a jamais été son but et encore moins

l'objet de sa prédilection. S'il s'est occupé de la langue chinoise, s'il y a même acquis une certaine réputation (1),

(1) En voici quelques preuves :

1. « Le *Tao-taï* sentait bien qu'il n'avait plus affaire aux ennemis naturels de la Chine. Son œil intelligent avait mesuré la mâture et sondait les vastes flancs de la *Bayonnaise*, le plus beau navire qui, jusque-là, eût mouillé sous les quais de Chang-Haï. *Linn-kouei* témoigna le désir de visiter le *sampan* français. Nous promîmes de le lui montrer dans tous ses détails. La cale, le faux-pont, la batterie, l'installation des soutes à poudre, l'appareil distillatoire adapté à notre cuisine, tout servit de texte à de longs commentaires, pour lesquels le vocabulaire de M. Kleczkowski, interprète du consulat de Chang-Haï et longtemps notre compagnon de voyage, ne se trouva pas une seule fois en défaut. Ce jeune sinologue avait quitté la France muni des premiers éléments de la langue chinoise. Une année de travail opiniâtre, secondée par une rare aptitude, l'avait si bien placé à la hauteur de sa tâche, que, mis en présence de sujets si imprévus, il avait pu soutenir avec une remarquable aisance une conversation devant laquelle eût reculé sans honte la science d'un encyclopédiste. »

(Visite de *la Bayonnaise* à Chang-Haï, en janvier 1849. Voyez p. 277, volume I, du voyage de *la Bayonnaise* dans les mers de la Chine, par le vice-amiral Jurien de la Gravière.)

2. « A case, strikingly illustrative of the length to which this policy is carried in other places as well as in Canton, was mentioned to me only two days ago. Count Kleczkowski, the able secretary of the french mission, himself an excellent chinese scholar, assured me, etc., etc. »

(Dépêche de lord d'Elgin au comte de Clarendon, en date du 9 juillet 1857. Voyez p. 19, de *Correspondence relative to the Earl of Elgin's special missions to China and Japan*, 1857-1859, *presented to the House of Commons.*)

3. « Supplementary Memorial of Tsung-lun and his colleagues. November, 1854.

« Further, when the Barbarian chiefs, Mac-Lane and Bowring, were paying their visit on the 13th instant, after they had handed in their papers, another Barbarian suddenly handed in a red visiting card to your slaves. This was the french assistant envoy Kleczkowski. He understood chinese and spoke it distinctly. He stated, etc., etc.

(Voyez p. 295 du même recueil anglais, *Correspondence*, etc. Traduction du chinois en anglais, par T.F.Wade, secrétaire interprète de l'ambassade britannique.

4. « As to the french Barbarian Kleczkowski's appearance at Tienn-tsinn, he made no mention of trade; but whether he was abstaining from the renewal of a discussion in which the English and American had exhausted all their art, or whether it is a fact that he did not come to Tienn-tsinn for such a purpose, Tsung-lun and his colleagues will, of course, have succeeded in making him turn south, and the governors-general and governors afore said will observe his movements from time to time, and devise means of keeping him in hand. »

Extrait du décret impérial de Chine, adressé confidentiellement aux vice-rois et

c'est qu'il a vu, dès son arrivée en Chine, que savoir *bien l'idiome* du pays était une condition *sine qua non* pour servir, *sérieusement*, la France dans l'Extrême Orient.

X

Voici le programme de l'ouvrage que cette préface, déjà trop longue, présente aux élèves de l'école.

La langue usuelle des Chinois ne se compose, en réalité, que d'environ six mille mots ou caractères. Avec ce nombre de mots, *bien appris* et *bien digérés*, on arrive facilement à l'institut de Chine et, souvent, aux premiers postes de l'empire. Il est vrai que cela n'est pas une tâche aussi simple qu'on serait tenté de le croire. Car, si l'on n'admet, en moyenne, pour chacun de ces six mille caractères, que quatre applications distinctes, ce sont déjà vingt-quatre mille signes qu'il faut étudier et retenir. Pour les étrangers, cependant, quatre mille, voire trois mille caractères suffisent; car, si celui qui les a sérieusement étudiés a préalablement fait de bonnes études classiques dans son pays d'origine, il se trouve par cela même avoir

gouverneurs de provinces de la Côte, en date du 21e jour, de la 9e lune, de la 4e année de *Chienn-feung* (11 novembre 1854).

« *Les hautes autorités provinciales doivent mettre à exécution la ligne de politique tracée par Tsung-lun et avoir l'œil sur Kleczkowski.* »

Voyez p. 296 du même recueil anglais, présenté au parlement. Traduction du chinois en anglais par T. F. Wade, secrétaire interprète de l'ambassade britannique.

Série de documents secrets trouvés au palais de *Yé*, à Canton, à la prise de cette ville par des marins français et anglais, le 29 décembre 1857 (1).

(1) Ceux qui n'ont pas l'avantage de savoir l'anglais, trouveront le résumé des extraits ci-dessus dans un excellent travail sur les affaires de Chine, de M. Charles Lavollée, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er décembre 1859, pages 598 et 599.

acquis le moyen de manier ces caractères, ou plutôt les expressions qu'ils forment, avec plus de profit que ne peuvent le faire les indigènes, dont, souvent, toute la science se borne à la connaissance exacte de leur langue, et dont l'esprit est presque entièrement rebelle à toute sorte d'analyse, surtout en ce qui peut ressembler, de près ou de loin, à une innovation. Aussi ne s'agira-t-il, dans cet ouvrage, que de quatre mille caractères, tout au plus, choisis, comme de raison, parmi les plus usités et les plus nécessaires. Les phrases et les dialogues de l'*Arte China* du père Gonçalves en sont le point de départ. La langue employée par cet éminent sinologue portugais n'est ni trop commune, ni trop recherchée, et, bien que le langage du Nord, c'est-à-dire celui de Pékin, lui serve de fond, elle n'affecte aucun particularisme, pas même celui de la capitale. Ces phrases et ces dialogues, composés avec soin, forment un tout qui, malgré ses limites relativement restreintes, contient le résumé complet de tous les rapports que peuvent avoir les Chinois entre eux. Aussi n'y a-t-il encore rien de meilleur à offrir à ceux qui veulent étudier, au point de vue pratique, la langue et la civilisation chinoises.

Pour mettre l'élève en position d'observer *par lui-même* le génie de cette langue, chaque caractère chinois du texte se présente avec sa signification plus ou moins abstraite, c'est-à-dire prise isolément, et avec celle qu'il a relativement aux caractères qui le précèdent ou le suivent. A l'aide de cette méthode, pour ainsi dire synoptique, l'élève pourra saisir, à chaque pas, les différences respectives qui séparent, très-souvent même presque diamétralement, le français et le chinois. L'auteur y

a joint la prononciation, indiquée d'aussi près qu'il est possible en français, et des notes, soit sur la valeur des mots, ou des combinaisons de mots, au point de vue de la grammaire des langues à flexions, soit sur la géographie, l'histoire, les institutions, les coutumes et les idées des Chinois.

L'auteur a voulu par là rendre superflu pour l'élève tout autre livre, excepté, mais seulement après deux ans d'études, le dictionnaire exclusivement chinois de *K'ang-Chi*. A côté de la traduction littérale, se trouve la traduction française, qui donne le sens précis des phrases ou des expressions, suivant la place qu'elles occupent. Lorsqu'elles se représentent plus loin, avec un autre sens et une autre portée, il n'est plus fait mention du premier sens; c'est à l'élève à se le rappeler; et, pour aider sa mémoire, il fera bien de se composer un double vocabulaire, dès le premier feuillet du livre. Deux volumes sont spécialement consacrés à la langue orale; deux autres, à la langue écrite. L'étude en est graduelle et progressive. Elle comprend tous les styles sans exception, donnant ainsi libre accès à toute la littérature chinoise proprement dite. Mais il reste bien entendu que la langue de la bonne société et *des affaires* est le but principal de cet ouvrage.

La condition essentielle pour en tirer tout le parti possible, sans que le cours de cette difficile étude dépasse la limite de quatre ans, c'est d'apprendre strictement par cœur le texte que contient chaque leçon. Il faut aussi que l'élève trouve moyen de ne jamais passer un seul jour sans travailler, ne fût-ce qu'une heure. Deux heures par jour, sans interruption, valent mieux que cinq ou six heures

pendant un jour, deux heures le lendemain et rien le surlendemain. Comme il s'agit de se rendre complétement familier un système dont rien d'approchant n'existe dans aucune des langues qu'on a coutume d'étudier, il faut y apporter une forte mémoire, un jugement sûr, la faculté de l'intuition, — mais surtout beaucoup d'application, de patience et de ténacité. Le succès est à ce prix. Il est vrai que le succès offre en Chine des avantages que l'on ne rencontre plus guère dans notre Occident encombré. Il est indispensable, en outre, que l'élève s'impose, dès le premier jour, le devoir de tracer des caractères au pinceau. C'est un travail qui peut d'abord paraître difficile. Mais combien la tâche se trouvera vite aplanie, si l'on a le bon sens d'y persévérer! Il faut d'ailleurs se pénétrer de cette vérité, que jamais on ne saura bien le chinois, si l'on n'en connaît à fond les caractères, un à un, isolément, et dans toutes leurs diverses applications. Jamais, d'autre part, on ne parviendra à les bien connaître, si l'on ne réussit pas à les écrire correctement et au courant du pinceau.

Si, de mon côté, j'ai encore quelques années devant moi, — car il y a des lenteurs que peut à peine abréger le plus énergique vouloir, — et si la conviction de l'utilité de mon travail me donne, à défaut de talent, la force de l'exécuter comme je l'ai conçu, j'aurai produit un ouvrage qui mettra l'étude du chinois absolument à la portée de tout le monde. Il sera alors tout aussi facile à un jeune homme d'apprendre cette langue, que s'il s'agissait du russe ou de l'allemand. Tel est le principal, sinon l'unique objet de ce livre.

XI

On y pourrait cependant découvrir un autre but qui, certaines circonstances étant données, serait d'un ordre plus élevé.

Depuis 1834, c'est-à-dire depuis la suppression, en Angleterre, du privilége qu'avait la célèbre compagnie des Indes Orientales de commercer seule avec la Chine, l'Empire du milieu, peu préparé à un si brusque changement de ses relations avec *les barbares d'outre-mer*, a passé par bien des vicissitudes et subi de terribles épreuves. Deux fois même, en 1853, à la suite de la prise de Nankin par les rebelles, et, en 1860, à l'arrivée des troupes franco-anglaises devant Pékin, il s'en est fallu de fort peu, du moins en apparence, qu'une épouvantable anarchie ne mît en pièces le céleste Empire, en faisant sombrer tout d'abord sa dynastie, déjà plus de deux fois séculaire. Certes, la politique des gouvernements français et anglais, à ces deux mémorables époques, eut sa grande part dans le choix des mesures qui sauvèrent la Chine. Mais ce serait juger superficiellement les faits qui se passèrent alors sur le *Yang-tsé-kiang* et le *Peï-ho*, que d'attribuer exclusivement à l'assistance des étrangers l'anéantissement de la grande insurrection, ou à leur sagacité politique la conclusion des derniers traités, et, par cela même, le maintien sur le trône de la maison régnante des *Ta-ts'ïng*. Le moment n'est pas venu de dire la vérité, et encore moins toute la vérité sur ce sujet intéressant. Il

est cependant utile d'affirmer, dès à présent, que ce sont surtout les populations elles-mêmes, les *Hounanais* en particulier, groupés autour de leur compatriote *Tsëng-Kouŏ-fann*, qui, les premières, ont enrayé la marche jusqu'alors irrésistible des *T'aï-p'ïng;* comme c'est au sang-froid, au courage des deux impératrices régentes, au patriotisme et à l'habileté hors ligne du prince Kong et du dignitaire *Ouenn* (Siang), que revient le grand honneur d'avoir permis à la Chine d'échapper à peu près saine et sauve aux flots destructeurs qui s'étaient déchaînés sur elle durant le règne de *Chienn-Feung*.

C'est que la Chine, — on ne saurait trop le dire — est une nation dans toute l'énergie du mot; et ses hommes d'état ont beaucoup plus de valeur qu'on ne l'admet généralement en Europe. Sans doute, la Chine a deux fois été conquise par des tribus qui, sous bien des rapports, lui étaient presque entièrement étrangères; mais il est de notoriété historique que cette double conquête fut beaucoup plus apparente que réelle, et c'est plutôt la Chine qui s'est assimilé d'abord les Mongols de *Koublai-k'ann* et plus tard les Tatars Mantchoux.

Aujourd'hui, la mort du jeune empereur qui a régné quatorze ans sous le nom de *T'ong-tché* menace d'ouvrir, pour la Chine, une nouvelle ère de difficultés et de complications. Il y a même lieu de se demander si la nouvelle minorité qui commence (1) ne donnera pas lieu à quelque anarchie, d'autant plus dangereuse que le trône même peut en devenir l'enjeu. On aurait tort, cependant, de trop le

(1) C'est un enfant de quatre ans, autre neveu du prince Kong, qui règne actuellement sous le nom de *Kouang-siu*, continuation (*reverdissement*) de gloire.

craindre ou d'y trop compter. Ceux qui ne cessent de prédire la chute prochaine de ce colosse, et qui, au moment même où ils se préparent à négocier avec ses ministres, vont jusqu'à se partager sa dépouille *dans un livre signé de leur nom*, prouvent par leur langage qu'ils n'ont jamais sérieusement étudié ce pays. Supposons cependant et admettons, par impossible, que ces prédictions si charitables arrivent à se réaliser, que là, comme ailleurs, des compétitions viennent à surgir, que l'anarchie s'établisse, que les appétits du dedans et du dehors se déclarent et cherchent, dans la destruction du pays, la réussite de leurs visées, — n'est-ce pas un motif de plus, pour toute grande puissance de l'Europe et de l'Amérique, d'avoir, en Chine, des agents spécialement formés pour l'extrême Orient, à la fois dévoués et sûrs, connaissant le pays, parce qu'ils en connaissent pratiquement la langue, et pouvant parler et agir dans le milieu chinois, en dehors de tout secours étranger ou indigène (1)?

Encore une fois, tel est le problème dont la solution a été cherchée par l'auteur de cet ouvrage. Il est possible qu'il ne l'atteigne pas du premier effort; car il ne peut se dissimuler qu'elle est très-ardue. Mais les résultats satisfaisants du cours qu'il dirige depuis trois années, l'autorisent déjà peut-être à bien augurer de l'avenir. C'est dans cet espoir qu'il a mis la main à son livre, dont il

(1) « A l'étranger, il y a des journaux. Ceux-là enregistrent avec soin « tout ce qui concerne n'importe quelle nation, et nous avons la faculté de « les avoir. Et puis, *comme les barbares ne peuvent se passer de nos gens* « *dans l'interprétation*, Siu et Yé *trouvent le moyen d'obtenir en secret de* « *leurs employés chinois tous les détails d'affaires, à la fin de chaque mois.* »

Extrait d'une conversation entre l'empereur *Chienn-feung* et le dignitaire *Ki*, grand juge de Canton (p. 235 du recueil anglais, cité précédemment : *Correspondence relative to the Earl of Elgin's mission to China*, 1857-1959).

donne aujourd'hui le premier volume, et dont les autres parties seront publiées aussi rapidement que le permettront les nombreuses difficultés de l'entreprise.

Assurément, ce ne sera même pas l'humble base d'une des nombreuses colonnes qu'il s'agit de remettre debout, pour reconstruire l'édifice écroulé. Ce sera du moins une des pierres sans lesquelles, quoi qu'on fasse, la réédification ne saurait être bien assise et solide. Le seul mérite de l'auteur, — si l'on veut lui en reconnaître un, — ce sera d'avoir apporté cette pierre sur le chantier de la reconstruction nationale, avec autant de respect et de dévouement que l'exigent la sainteté et la grandeur de l'œuvre.

Dinard, ce 17 octobre 1875.

I

PARTIE FRANÇAISE

I

NATURE ET PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'IDIOME CHINOIS.

MANIÈRE DE L'ÉTUDIER ET DE SE L'APPROPRIER.

Veut-on se faire une idée exacte de la nature de l'idiome chinois ? Que l'on observe avec attention le parler des enfants en bas âge. A quoi leur servent nos savantes méthodes pour l'émission de leurs idées si simples? Ne se bornent-ils pas à les exprimer exactement comme elles viennent, sans aucune liaison apparente entre les différents mots et les diverses parties de leur babil ? En sont-ils pour cela moins intelligibles ? Certes, pour les comprendre couramment, il faut avoir la clef de leur parler. Mais il est aisé de l'acquérir, et par elle on saura vite ce qu'ils disent ou ce qu'ils désirent. Eh bien, l'idiome chinois, c'est la langue des enfants; par suite, la plus naturelle du monde. Même absence de cas, de temps, de modes. Même confusion des substantifs, des verbes, des adjectifs, des adverbes. Les pensées se déroulent comme on les conçoit. Celles qui dominent les autres passent les premières. Les résultats ne précèdent pas les causes. Et comme c'est la force des choses, des impressions, des besoins, qui engendre les idées, elles s'expriment en chinois avec une vigueur et une vérité qui manquent très-souvent à notre langage plus étudié et, par cela même, plus artificiel.

Où la comparaison disparaît entre le parler des enfants et la langue chinoise, c'est lorsque les parents, cessant de se délecter

au charme du babil enfantin, se laissent aller à tous les rêves de l'ambition paternelle. Alors, il ne s'écoule pas plusieurs mois avant que les enfants, corrigés sans cesse par leurs bonnes ou leurs mères, aient déjà perdu toute la grâce de leur langage primitif, pour entrer dans le moule universel, où se forment tous les mots, voire toutes les idées de notre Occident.

Par heur ou malheur, les vieux enfants de la Chine n'ont jamais eu personne, du moins jusqu'ici, qui ait pris à tâche de transformer leur langue si essentiellement naturelle. Aussi s'est-elle conservée jusqu'à nos jours telle qu'elle a été créée. A quelle époque remonte-t-elle? Qui peut le dire ? Ce qu'il y a de constant, c'est que, sauf certains perfectionnements qui se font presque tout seuls et que reçoivent peu à peu, dans l'ordre manuel ou intellectuel, la plupart des instruments du travail humain, l'idiome chinois s'est transmis, de siècle en siècle, tel qu'il était il y a peut-être plus de trois mille ans. Même à cette date, il n'avait pas dû changer beaucoup depuis le jour où il prit naissance dans une tribu, groupée autour d'un chef et vivant de la chasse, puis plus tard du labour, sur les bords de quelque fleuve ou de quelque rivière. Ce qui le prouve, c'est la nature essentiellement *idéographique*, pour ne pas dire *imagée*, de cet idiome. Probablement en outre, il a dû naître au sein des régions arrosées par le *Yang-tseu* ou par le *Hann*, peut-être quelque part au-dessus de leur confluent, dans la direction du *fleuve Jaune*. En effet, la plupart des historiens chinois ou européens soutiennent que c'est une grande tribu, descendue des hauts plateaux de l'Asie, par le Turkestan oriental, qui la première a fondé en Chine un Etat, en subjuguant les aborigènes. L'idiome chinois serait donc la langue des premiers occupants du sol, et non de ceux qui les ont conquis. Ceux-ci, à l'exemple de ce qui eut lieu plus tard chez les Mantchoux, les Mongols, les Turks, les Ouïgours, les Affghans, les Persans et autres, auraient laissé une langue plus ou moins alphabétique, tandis que la langue chinoise, à l'exception des hiéroglyphes de l'ancienne Egypte, est la seule de cette forme que l'on ait jamais connue. Il est très-probable, en effet, que le système cunéiforme du groupe assyrien et le *Nahuatl* du

vieux Mexique ne sont que des échos de l'idiome chinois, transmis de l'est à l'ouest par quelque reflux des migrations turko-tatares, et de l'ouest à l'est par un flux direct de chinois, comme il s'en produit de nos jours, exactement dans la même direction, à travers le Pacifique, sur le sol californien. D'ailleurs, pour concevoir la prodigieuse persistance de cette langue, il suffit de se rappeler à quoi se réduisit l'influence, sur la grande nation chinoise, de la dynastie mongole des *Yuänn,* fondée par *Koublaï K'ann.* Ce ne sont pas non plus, il semble, les Mantchoux de nos jours qui ont imposé leur langue ou leurs mœurs à la Chine proprement dite.

Quoiqu'il en soit, il est indubitable que, présentement encore, la langue des Chinois n'est qu'un simple résultat, le résultat naturel des premiers besoins sociaux de ce peuple. Tout y est absolument naïf. De même que l'enfant dit : *Mimi bobo,* le Chinois dira : *temps bon.* L'un et l'autre trouvent, sans raisonnement, qu'il est superflu de préciser que Mimi *a* bobo et que le temps *est* bon, puisque cette constatation résulte de l'énonciation même de deux mots qui, séparés, transmettent des idées différentes. S'agit-il d'exprimer ces mêmes idées au passé ou au futur ? Rien de plus simple. L'enfant et le Chinois ajouteront le mot *hier* ou le mot *demain,* sauf à modifier le degré de ces deux expressions, suivant la nuance de l'idée qu'il faut rendre. Le sens sera forcément que c'*était*, que ce n'*est* plus, que ce *sera*. Seulement, comme la modification que reçoit ici le sens tient surtout à une différence d'aperçu, ce sera tout naturellement par cet aperçu même que débutera l'énonciation de l'idée. Il s'ensuit que, dans la langue chinoise, tout ce qui détermine, modifie ou qualifie, — que ce soit un mot simple, un mot combiné, ou une phrase, — doit précéder ce qui est déterminé, modifié ou qualifié par ces mots ou par cette phrase. Et voilà la première des règles fondamentales de cette langue. L'inversion, pour nous autres Français, en est le principe.

Il est une deuxième règle qui, au premier abord, paraît bien énigmatique. Nulle autre ne donne autant de peine aux étrangers,

notamment aux Français qui ont oublié leur latin, ou qui ne savent pas l'anglais ou l'allemand. On l'appelle *règle de position*, et la formule en doit remonter aux premiers de nos missionnaires qui se sont occupés de la langue chinoise; car, dès le début, elle saute aux yeux de tout étudiant sérieux. L'illustre Abel Rémusat l'a admirablement définie en disant que, dans le chinois, « *c'est la* « *position des mots qui détermine leur valeur* (grammaticale), « *d'après des règles précises et constantes.* » Cette seconde règle consiste dans l'axiome, plus ou moins vrai, que *tout* caractère chinois, par cela même qu'il représente une idée, et non une syllabe inanimée, peut jouer tour à tour, à notre point de vue, le rôle d'un substantif, d'un verbe, d'un adjectif, d'un adverbe, d'une préposition, d'une conjonction, voire d'un explétif, ou même d'un point. D'abord, il est inexact de dire que tout caractère chinois peut subir de telles transformations. Il y a, en effet, beaucoup de caractères qui désignent toujours les objets et jamais l'action, comme d'autres expriment toujours l'action et jamais rien d'inanimé; — sans oublier les particules, qui ne sont en réalité que de simples outils, pour ajuster les phrases et en modifier le sens. A tout prendre, cette fameuse règle de position, fantôme assez effrayant, lorsqu'on s'en tient à distance, devient relativement peu de chose quand on se donne la peine de réfléchir et qu'on parvient, pour un moment, à se dégager des mailles étroites de nos langues d'Europe, surtout de la nôtre. Citons un exemple. Placé après le sujet, le mot *haö*, bien *ou* bon, — même en français, ces deux mots ont presque le même sens, — ne peut signifier que *bien* ou *bon*, ou plutôt *la bonté de*, toujours suivant ce principe, vrai neuf fois sur dix en chinois, et d'ailleurs presque fondamental aussi en allemand et en anglais, que de deux caractères placés l'un après l'autre, le premier est à l'égard du second comme une sorte de génitif par rapport à un nominatif. Disons donc : *jenn-haö*, homme bon, c'est-à-dire : homme est bon, *ou* la bonté de l'homme, la bonté d'homme, bonté humaine, — ce qui, sauf nuance, exprime toujours la même idée. Mais si, à ces deux caractères *jenn-haö*, nous en ajoutons un troisième, par exemple le caractère *lô*, dont le sens général est *se réjouir*,

avoir du plaisir, est-il réellement possible, pour un esprit sagace, de ne pas s'apercevoir à l'instant que, par cette adjonction du caractère *lô*, plaisir, le rôle de *haö*, bon, s'est modifié ; que ce n'est plus un qualificatif, mais une sensation *active;* qu'en un mot, c'est maintenant un verbe donnant l'idée de *trouver bon*, autrement dit d'*aimer*, de *goûter ;* et que ces trois caractères chinois : *jenn-haö-lô*, signifient « l'homme goûte ou aime le plaisir » ? Et, si nous mettons le caractère *ki*, point culminant, entre *jenn*, homme, et *haö*, bon ou aimer, soit : *jenn-ki-haö-lô*, sera-t-il bien difficile de comprendre que ce *ki*, point culminant, joue ici le rôle d'une sorte d'adverbe, placé devant le verbe parce qu'il le détermine, comme on dirait : extrêmement, surtout; et que la phrase chinoise veut dire : c'est surtout le plaisir que l'homme aime ou préfère ? car, — notons-le en passant, — le chinois et le français se construisent chacun de telle sorte que, pour bien traduire une phrase française en chinois, ou une phrase chinoise en français, il faut, huit fois sur dix, prendre la fin de l'une pour en faire le commencement de l'autre. Certes, bien des gens peuvent dire et surtout penser que la démonstration qui précède ne saute pas précisément aux yeux. Il est certain, d'ailleurs, que, dans maint passage des livres ou des écrits chinois, il est encore plus difficile de constater comment et quand tel caractère, celui par exemple qui signifie *pur*, peut arriver, par des transformations de cette sorte, à signifier : *payer pour solde*; mais quelle est donc l'étude qui soit un livre ouvert pour tout le monde ? Il n'en est pas moins vrai que cette *règle de position* n'est pas aussi inabordable qu'on se plaît à l'affirmer ; qu'en tout cas elle est beaucoup plus naturelle que l'échafaudage des déclinaisons et des conjugaisons latines, allemandes ou russes.

L'important pour s'y reconnaître, c'est d'y réfléchir et de se bien pénétrer, à l'avance, de ce qui constitue le caractère distinctif de la langue chinoise. Or, nous l'avons déjà dit, cette langue est essentiellement *idéographique* et, par suite, éminemment *monosyllabique*. Ce sont ces deux principes qui imposent la nécessité de déterminer, dans chaque phrase, le rôle de chaque caractère chinois par rapport à ceux qui le précèdent ou le

suivent. A cette seule condition, on peut saisir exactement et le sens de la phrase et la nuance de ce sens. Rien de plus facile à démontrer.

Dans nos langues européennes, les *mots* ne sont que des parcelles d'idée. Après avoir déterminé trente ou cinquante de ces parcelles, rien ne nous empêche d'y en joindre vingt autres. Il suffit pour cela d'ajouter ou de modifier une terminaison. Nous pouvons en outre prendre quelques lettres de l'alphabet et en composer autant de mots qu'il nous sera nécessaire, sauf à assigner un sens, fût-il le plus abstrait, à chaque mot nouveau. En chinois, tout caractère, disons tout *signe,* représente une idée entière, dans son tout comme dans ses parties. Comment cela? C'est que ce signe, ou ce caractère, n'était à l'origine, si reculée soit-elle, qu'une simple image, tout à fait matérielle. Aujourd'hui encore, malgré les modifications que plus de trente siècles de culture ont dû apporter dans les caractères chinois ou dans leur multiple application, rien ne serait plus facile que d'arriver à y retrouver cette image originelle, cette copie grossière de l'idée primordiale qu'ils représentent. Que l'on examine, par exemple, les caractères simples qui signifient : *soleil, homme, poisson, tortue, char, porte, cerf, garçon, dragon, étoiles, hache* et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer; ou qu'on analyse le signe combiné qui donne l'idée de *splendeur, éclat,* et qui se prononce *yô* ou *yaö,* (ailes *des* oiseaux *éclairées par la* lumière). Dans nos langues alphabétiques, une phrase est une agrégation de parcelles d'idées, chaque parcelle ayant un sens précis et déterminé d'avance. Dans le chinois, une phrase est un mélange, une sorte de pâte d'idées entières. Chaque signe en contient une. Aussi, pour dégager la pensée maîtresse que doit produire le rapprochement des idées réunies dans une phrase ou dans un membre de phrase, il est de toute nécessité de rechercher et de constater comment chaque signe agit sur les autres et les autres sur lui. Recourons encore à un exemple. Quand on trace isolément le caractère *jé,* soleil, personne ne saurait dire *a priori* ce que ce signe veut dire en réalité, ni de quel attribut du soleil il peut être question. Mais qu'on dise :

sans-soleil,-gens-pas-voir, on ne saurait douter que le caractère *soleil* ne transmette ici l'idée de la *lumière* qui fait le *jour*. On remarque, en outre, que, dans cette phrase, le sens du mot *soleil* est précisé par la relation de ce mot avec *voir*, et ne peut l'être avant que l'œil ait aperçu le mot *voir* et que l'esprit en ait compris l'action sur le mot *soleil*. De même, lorsqu'on dira : *sans-soleil,-terre-pas-produire*, il sera clair qu'il s'agira du soleil comme — *chaleur* et non comme — *lumière*. Ce qui nous amène à établir cette troisième règle générale : aucun caractère chinois ne saurait avoir de sens précis pour le regard, avant que l'esprit se soit rendu un compte exact de tous les autres caractères qui s'y rattachent, n'importe comment, ou à quel titre. C'est une sorte de petite société de secours mutuels, qu'il s'agisse de simples caractères, de membres de phrases, de phrases tout entières, voire d'alinéa ou de paragraphes. Il s'ensuit forcément qu'on ne *lit* pas le chinois comme on lit le français ou l'anglais. Les Chinois même ne *lisent* pas leurs livres ou leurs écrits; ils les *méditent*, ou ils les *étudient*, à moins qu'ils ne les *parcourent* de l'*œil*, lorsque ces livres ne méritent pas une attention plus sérieuse.

Il semble, au premier abord, qu'il en doive résulter une épouvantable confusion. Il n'en est rien, ou, du moins, c'est relativement peu de chose dans la pratique; car, après tout, les rapports directs d'une idée à une autre ne sauraient être très-nombreux. Une idée agit, une autre subit l'action. On est, on a, on emploie quelque chose; on donne, on reçoit d'une manière ou d'une autre, que ce soit dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir. L'essentiel, pour se reconnaître dans cet apparent *imbroglio*, c'est de ne pas se complaire dans des généralités de principes et de règles qui, en chinois, risquent à chaque pas de rencontrer des démentis, mais d'étudier les caractères un à un, comme font les indigènes, et d'apprendre par cœur les termes combinés que l'usage a irrévocablement consacrés. *Kou* veut dire *cause, causer quelque chose, ancien, mourir* et *affaire*. Quelle règle générale, établie à notre point de vue, déterminerait, pour un étudiant, l'emploi sûr de ce caractère, lorsqu'il s'essayera à écrire en chinois? CAR C'EST LA LE POINT OU IL FAUT TENDRE! Eh bien,

lorsque l'examen du caractère *kou*, pris isolément, lui aura appris que, pour signifier *la cause* ou *à cause*, ce caractère doit être précédé, soit immédiatement, soit à quelque distance, par le caractère *yuänn*, motif, exprimé ou sous-entendu, et que, dans ce cas, il termine généralement le premier membre de phrase; qu'après la préposition *vou*, sans, ou le pronom *ho*, quel, il a également le même sens; que, pour avoir la signification de : *à ces causes*, *c'est pourquoi*, *de là*, il s'adjoint généralement *cheu*, être, *tseu*, ceci, ou encore l'explétif *eurr*, pour faire : *cheu-kou*, *kou-tseu*, *kou-eurr;* que, pour devenir l'adjectif *ancien*, il se met le plus souvent devant le substantif qu'il s'agit de spécifier; que, pour désigner le *grand deuil*, il est toujours précédé de *ta*, grand; que, pour avoir le sens d'*affaire*, il s'associe à *cheu*, son synonyme dans ce cas-là; que, pour rendre notre verbe *mourir*, on dira dans le style des livres *vou-kou* (devenir objet inanimé) et dans la langue parlée : *ouang-kou*, *chenn-kou*, *pïng-kou*, etc., etc., etc., l'élève ne l'oubliera plus et n'aura pas besoin de recourir à un principe grammatical, qui, sept fois sur dix, porterait à faux. On objectera que cette méthode est ennuyeuse. Du moins sera-ce une peine prise une fois pour toutes, et on aura obtenu un résultat.

Il est une quatrième règle — toujours simplement approximative — que jamais non plus il ne faut perdre de vue dans l'étude du chinois : c'est la modification que reçoit l'idée primordiale d'un caractère, suivant qu'il est associé avec d'autres caractères à idées distinctes et parfois même similaires. Il en est de cela comme de la peinture, où il n'est guère possible de mêler deux couleurs, sans que l'une et l'autre se modifient réciproquement et produisent une troisième couleur, ou seulement une nuance différente. C'est exactement ce qui se passe en chinois, et nous nous trouvons, là, devant une des principales difficultés de cette langue ; car, s'il n'est pas toujours aisé de constater absolument si un caractère doit être pris comme un substantif, un verbe ou un adverbe, il est parfois encore plus difficile de savoir s'il faut prendre ce caractère dans son sens original, ou dans sa signification dérivée au premier, au second, ou au troisième degré. Ainsi

t'ong, avec, signifie également *identique*, *s'assembler;* puis, *camarade*, et enfin, *pactiser*, *aider*. Il est vrai qu'il a rarement ces sens dérivés, sans les avoir empruntés, du moins en partie, aux caractères qui le précèdent ou le suivent, quelquefois même aux uns et aux autres.

Les Anglais triomphent beaucoup plus promptement que nous de ces difficultés. Leur langue, mélange heureux de plusieurs autres de souche différente, telles que le celte, le saxon et le latin, se rapproche davantage des idiomes primitifs. Plus qu'aucune autre langue, le français s'en écarte par sa nature même. Le moyen de vaincre rapidement les obstacles dont paraît être hérissé l'abord de cette espèce de citadelle, qui nous est si étrangère et qui est si étrange, c'est d'y pénétrer tout de suite, en oubliant ce qui est dehors. Moins nous nous souviendrons de nos divisions grammaticales en verbes, substantifs, etc., etc., plus il nous sera facile de nous faire à un langage qui procède avant tout par aphorismes, composés presque toujours de monosyllabes, exprimant chacun une idée à part et cependant si bien coordonnés entre eux que l'idée principale s'en détache le plus souvent avec une merveilleuse vigueur, et qu'il suffit d'un simple acte de réflexion pour la saisir. Qu'on veuille, par exemple, comme cela arrive constamment aux étrangers en Chine, *traduire* en chinois notre proverbe français : *Qui veut la fin, veut les moyens;* jamais on n'y parviendra d'une manière satisfaisante, et on infligera à l'interlocuteur chinois un labeur mental, dont il ne pourra sortir entièrement vainqueur. Mais il en sera tout autrement si on lui dit : *Vou-chouei,-pou-tou-tch'ouann*, sans eau, pas flotter navire. Une tournure grammaticale pourrait-elle donner plus de clarté ou plus d'énergie à ces cinq mots? Mais, dira-t-on, il peut en être ainsi pour un proverbe isolé, tandis que, dans la vie courante, on ne saurait converser par sentences. C'est là une des erreurs les plus accréditées au sujet de la langue chinoise. On en est même arrivé à diviser cette langue en deux grands rameaux et à nommer l'un idiome ancien ou « savant, » l'autre moderne ou « vulgaire »; à établir enfin que le premier est monosyllabique, et l'autre polysyllabique, comme nos langues d'Europe. Rien assu-

rément de plus faux en principe et de moins vrai dans la pratique. Est-ce un proverbe que cette phrase française : *Cela n'a pas de sens*. Le Chinois exprimera absolument la même chose en disant : *pou tch'ëng houä*, pas constituer *(le)* terme; pas compléter *(la)* phrase; la phrase n'est pas complète. Ou celle-ci : Il ne s'agit pas de cela; *pou tsaï houä chia*, pas être (*du*) langage *(au)* bas. Pour dire : Il y a longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous voir, le Chinois dira simplement : *kiéou-oueï*, longtemps tourner le dos. Ces trois exemples, on le voit — et il serait facile d'en citer mille, deux mille autres — sont composés de monosyllabes, et pourtant ils font partie de la langue orale des Chinois, comme notre « bonjour » appartient au français usuel. Aussi, tout le monde en Chine les comprend : car cette manière *impersonnelle, concise, aphorismatique*, constitue précisément le génie même de ce curieux idiome. C'est ainsi qu'il s'est transmis de siècle en siècle, de génération en génération. C'est le même qui a servi à composer les livres sacrés de la Chine, ceux qu'on a écrits depuis, ou qu'on écrit à présent. S'en rapprocher le plus possible, c'est parler et écrire bien le chinois; s'en éloigner trop, c'est parler et écrire mal cette langue. Le chinois, pas plus que le français, n'est divisible et ne saurait être arbitrairement divisé.

Assurément, en chinois comme en français, on ne parle pas comme on écrit; on ne rédige pas une simple lettre comme on fait une dépêche ou une thèse académique; on n'écrit pas un roman avec les expressions relevées et choisies dont on se sert pour écrire l'histoire ou faire un traité de philosophie. Il est vrai également que jadis, à l'origine de la langue, le nombre des caractères étant relativement restreint, il y avait une plus grande variété de sens attachés à chacun d'eux, et qu'aujourd'hui cette pénurie de caractères n'existant plus, il n'est plus nécessaire de tirer du sens primordial un aussi grand nombre de sens dérivés, ce qui rend assurément la langue chinoise des derniers siècles moins énigmatique. Mais c'est toujours la même langue, ayant la même origine, s'inspirant du même génie, observant les mêmes règles fondamentales et subissant les mêmes exigences.

Essentiellement monosyllabique, comme il vient d'être dit,

elle est, par cela même, essentiellement *antithétique*. Une des principales conditions pour la bien apprendre est donc d'en étudier et d'en bien retenir tous les termes opposés qui ont été admis et consacrés par une pratique de plus de trente siècles. Ces sortes d'*antinomies* sont comme autant de couples dont le mariage est indissoluble, sauf à les prononcer suivant l'ordre *prosodique* d'après lequel elles ont été réunies. Si, dans le premier membre de phrase, on s'est servi du mot *léger*, le deuxième doit contenir le mot *lourd* et non *pesant*. Lorsqu'on a dit *époux*, il faut absolument dire plus tard *épouse* et non *femme*. Le mot *monter* correspondra au verbe *descendre*. On ne saurait dire en chinois *s'élever* et *descendre*, ou *s'abaisser* et *monter*. Cela tient à la fois au génie et à l'élégance de la langue.

Ajoutons que, si dans le premier membre de phrase on a employé *cinq* caractères, il est rare qu'un bon écrivain, hors les cas prévus par la prosodie, emploie *quatre* ou *six* caractères dans le deuxième membre. Notons encore que les mots simples, verbes ou substantifs, ne sauraient trouver place à côté des mots composés. Ainsi l'exige la loi du *parallélisme* qui joue dans la langue chinoise, un très-grand rôle et qui échappe aux Européens, lorsqu'ils ne possèdent pas suffisamment cette langue.

Est-ce à dire que ce curieux idiome soit toujours et quand même *monosyllabique* et que toutes les expressions en appartiennent indistinctement à la langue écrite ou parlée ? Assurément non. Comme il est, avant tout, une simple résultante des traditions, de l'expérience et des besoins journaliers de la société chinoise, il s'ensuit qu'il n'a pas de principes abstraits et encore moins absolus. Que l'on se rappelle en effet comment il s'est formé. Chaque signe ou caractère y représentant un objet, une sensation, une action, un rapport, le nombre des caractères a dû forcément s'accroître avec l'accroissement de la société chinoise et des besoins qu'elle faisait naître ou qu'elle développait. De là, tout d'abord, la modification des images simples primitives en signes composés et, plus tard, leur augmentation à l'infini. Cependant le clavier de la voix humaine ayant ses limites, le nombre des sons qu'elle peut produire est forcément limité. A mesure donc que les Chi-

nois se sont multipliés et que leurs besoins se sont accrus par les progrès de la civilisation, ils ont dû s'apercevoir de l'insuffisance des sons dont se composait leur idiome. L'emploi de sons à peu près identiques pour désigner des choses presque distinctes, n'aura pas manqué d'amener dans *le langage* une confusion que les relations journalières de la vie n'auront pu tolérer. Ceux qui les premiers souffrirent de cet état de choses, durent y chercher un remède.

Comment s'y prirent-ils ? Le plus naturellement du monde. D'abord, ils doublèrent presque le nombre des sons alors connus, tantôt en appuyant la voix, tantôt en la laissant glisser, — comme nous faisons nous-mêmes à l'égard du mot *sûr*, certain, et de *sur*, acide, sans compter *sur*, dessus, et comme font aussi les Anglais, les Italiens, les Allemands, les Russes avec une infinité de leurs vocables. Seulement, ce qui chez nous est excessivement rare et constitue une simple accentuation du mot, est devenu chez les Chinois une habitude constante, puis enfin une sorte de système donnant un rôle normal à l'aspiration ou à l'absence d'aspiration. C'est ainsi que le mot *kaö* prononcé légèrement et *k*-h-*a*-*ö* prononcé fortement, c'est-à-dire avec aspiration, deviennent deux mots, presque deux caractères, bien que le signe auquel appartiennent ces deux prononciations, ou plutôt cette double manière de le prononcer, soit pour la vue absolument le même. *Tch'ang*, par exemple, signifie *long* ou *exceller ;* — prononcé *tchang*, il a le sens de : *supérieur*, *grandir*, *élever*, *prospérer*. Le caractère *ti*, frère cadet, prononcé sans aspiration, est un substantif ; aspiré, *t'i*, il devient un verbe et signifie : *agir en frère cadet*, c'est-à-dire : avec déférence pour le frère aîné.

Les Chinois ont imaginé de répéter certains mots pour leur donner le sens du pluriel, *jenn-jenn*, les hommes, *yang-yang*, toutes les sortes ; — ou le sens de la continuité : *tch'ang-tch'ang* (toujours, toujours), constamment.

Prenant ensuite un certain nombre de leurs caractères les plus usuels, ils en ont fait des caractères *assistants*, autrement dits *auxiliaires*, adjoignant ceux qui marquent une action aux caractères qui représentent le mouvement, l'activité, la vie, —

autrement dit : les verbes; et ceux qui subissent l'action, aux caractères qui représentent les objets, palpables ou non, autrement dit : les substantifs. C'est ainsi que *tseu*, fils ou produit; *eurr*, garçon; *t'éou*, tête ou disque; *mienn*, face; *jenn*, créature humaine; *fou*, individu; *tsiang*, ouvrier; *kia*, famille; *chëng*, un être vivant; *ts'aï*, capacité, état; *ts'ïng*, sensation; *kienn*, part; *t'ong*, adolescent; *to*, pédoncule; *k'éou*, bouche, etc., etc., — tout en ayant leur sens propre, — s'ajoutent constamment à d'autres caractères, identiques de souche, et leur servent de simples auxiliaires. Ils ne retiennent, dans ce cas, aucune signification qui leur soit propre. Leur tâche, unique bien que momentanée, est d'indiquer à l'oreille qu'il s'agit de tel caractère représentant telle chose. Ces auxiliaires se placent avant ou après le substantif dont ils sont appelés à déterminer le sens. Placés *avant*, de concert avec un chiffre, ils forment une série, d'environ cent caractères de *particules numérales*, comme lorsque nous disons : une *tête* de bétail, un *mètre* de soie ou de coton, un *ballot* de marchandises. Placés *après*, ils ont la valeur accidentelle de nos terminaisons, comme par exemple : *ité*, dans charité, aménité, — *ance*, dans bienveillance, pétulance, — *ence*, dans patience, fréquence, etc., etc.

Il en est de même pour les verbes. *Ta*, frapper, se mettra comme auxiliaire devant le verbe principal, parce que le fait de *brisure* est ordinairement le résultat d'un coup. Il en sera ainsi des auxiliaires *pâ*, prendre; *tsiang*, saisir; *yaö*, désirer; *houeï*, s'entendre à, se prendre à; *yéou*, avoir; *nëng*, pouvoir; *k'enn*, vouloir; *k'o* autoriser. Mais, lorsqu'on voudra donner le rôle d'auxiliaire aux mots : *laï*, venir; *k'iu*, aller; *tch'ou*, sortir; *tchô* ou *tchaö*, effectuer; *toö*, obtenir, pouvoir; *kï*, atteindre; *kienn*, voir, prendre effet; *chang*, monter; *chia*, descendre ou rester; *taö*, arriver; *léaö*, achever; *kouö*, passer; *k'i*, se lever, etc., etc., il les faudra mettre après les caractères qu'ils doivent définir et compléter. Ils deviendront ainsi de simples compléments de verbes.

De la même façon *jann*, réalité, en réalité, — deviendra notre terminaison *ment* ou *que* : — *tseu-jann*, naturellement, de soi; *soueï-jann*, bien que, quoique; *ki-jann*, puisque.

Ti, clair, net, sera la marque tantôt des adjectifs ou adverbes, tantôt des pronoms, des participes présents ou passés ; quelquefois même il remplacera notre article défini *le, la, les*.

Kouö, passer, indiquera le passé indéfini ; *léaö*, achever, parfaire, le passé défini ; *tsaö*, de bonne heure, notre plus-que-parfait.

Yaö, désirer et *houeï*, s'entendre à, donneront le sens du futur; *pâ*, prendre, *tsiang*, saisir, et *y*, se servir de, — placés devant un substantif, simple ou composé, en feront un régime direct, autrement dit un accusatif, et ils devront presque toujours précéder le verbe dont ils sont le régime.

C'est ainsi encore que d'autres caractères usuels feront penser à notre verbe actif, à notre verbe passif, à nos participes présents ou passés, même à nos gérondifs, subjonctifs, optatifs, — mais jamais de manière que l'on en puisse déduire une règle générale et immuable. La seule conclusion à tirer, c'est que, si le sens d'un caractère dans une phrase est en effet déterminé par la position que ce caractère y occupe, il est vrai aussi que ce caractère ne saurait être associé qu'à des signes dont l'affinité ou l'alliance avec lui est établie et consacrée par les traditions et l'usage.

Nous ne saurions trop le répéter, le principal danger dans l'étude du chinois, c'est d'y appliquer des règles et des préceptes tirés des idiomes de l'Europe. Montrons-le par un exemple. On dit et on a écrit que le caractère *peï*, couvrir, atteindre, préparer, — est comme une marque de notre passif. On se figure alors qu'on peut s'en servir toutes les fois qu'on désire changer un verbe actif en passif. Rien n'est moins vrai. Si le mot *peï* est parfois le signe du passif, c'est qu'il signifie aussi *souffrir, subir*. La logique indique donc qu'on ne peut s'en servir dans ce sens, lorsqu'il ne s'agit pas de quelque préjudice souffert.

Pour ne laisser à l'oreille, lorsqu'on parle, aucun doute sur l'identité des caractères employés, les Chinois très-souvent en associent deux, d'une signification plus ou moins similaire, et donnent ainsi plus de force, ou une certaine nuance, au sens qu'ils veulent rendre. Ils disent donc : *lienn-tch'eu*, candeur et pudeur, pour : modestie, sens moral ou honneur; — *kouang-*

léang, lumière et éclat, pour : clarté, — *kong-kïng*, honorer et vénérer, pour : respecter, etc., etc. Seulement, il faut bien se garder de dire : *tch'eu-lienn, léang-kouang*, ou *kïng-kong*. Des mots transposés de cette manière ne signifieront plus rien du tout, ou auront un sens tout à fait autre.

Remarquons encore que, dans le chinois parlé, la plupart des caractères qui servent à indiquer les occupations ordinaires de l'homme, sont suivis des caractères qui représentent les objets mêmes de ces occupations. Ce sont autant de pléonasmes que l'usage consacre. *Fou*, nager, aura pour complément *choueï*, eau; *chouö*, parler, *houä*, langage; on dira de même *saö-ti*, balayer-terre, *sié-tseu*, écrire-caractères; *yenn-yu*, causer-mots; *tch'eu-fann*, manger-nourriture; *siéou-haö*, réparer-bon; *pann-kia*, déménager-ménage, etc., etc.

En réunissant en un seul mot plusieurs caractères d'une signification diamétralement opposée, on obtiendra un sens collectif qui semble, en effet, résulter forcément du choc de deux idées mises en face l'une de l'autre. *Fou-mou*, père et mère, pour : parents; *fou-t'si*, mari et femme, pour : ménage; *laï-ouang*, allées et venues, pour : relations; *yenn-chïng*, paroles et actes, pour : caractère de l'homme; *jenn-vou*, hommes et choses, pour : nature, etc., etc.

Ce qui démontre pourtant que toutes ces additions, modifications, répétitions, amplifications et pléonasmes ne font réellement pas corps avec la langue même, et ne sont guère que des expédients momentanés, c'est qu'à peine deux Chinois, réunis par le hasard, se sont-ils en quelque sorte dévisagés, au moyen de quelques phrases plus ou moins délayées ou stéréotypées, ils commencent aussitôt à contracter leurs expressions, pour arriver le plus possible à ne se servir que de monosyllabes. Il est vrai qu'alors il est de toute nécessité que l'arrangement de ces monosyllabes soit idiomatique, sous peine d'être absolument inintelligible. Les gens de bonne compagnie ne parlent jamais autrement. Il est loisible de demander à son domestique *ché-mo-jenn-laï-léaö*, quel-le-homme-venir-achever; mais on sera encore mieux compris d'un homme bien élevé, lorsqu'on dira : *choueï-laï*, qui vint; —

pourvu, bien entendu, que ces deux mots simples et monosyllabiques soient prononcés à la chinoise, et non à la française, c'est-à-dire avec l'intonation qui leur est propre. On peut dire : *Sienn-chëng-tô-tâ-nienn-ki,* mon-aîné-beaucoup-grand-année-marque, — pour demander à quelqu'un, quel âge il a. Mais il vaudra mieux se borner aux deux mots : *koueï-këng,* pourvu que l'accent soit sur *kou* et non sur *eï*, et qu'on néglige le *g* qui termine le mot *këng*.

On voit par là à quel péril on s'expose en négligeant d'apprendre les expressions chinoises comme elles sont faites et selon leur sens précis, pour s'amuser à chercher comment les Chinois forment leur passif, leur gérondif ou leur optatif, toutes généralités grammaticales qui sont particulières à l'Europe et dont aucun Chinois n'a même rêvé.

Sans doute, la langue chinoise, comme toute œuvre humaine, a ses épines et ses difficultés. Ces difficultés sont nombreuses. Plusieurs même, grossies encore par la distance et la crainte, semblent d'abord insurmontables. Les sous-entendus et les ellipses n'aident certainement pas à saisir avec rapidité le texte des livres ou des documents diplomatiques; et il y a des tournures de phrases qui semblent pouvoir être traduites de deux ou trois manières presque différentes. Mais, avec de l'expérience, du jugement et de la mémoire, on arrive à triompher de ces obstacles avec moins de peine qu'on ne l'aurait cru. L'allemand et l'anglais, d'ailleurs, présentent à cet égard des analogies, notamment en ce qui concerne l'ellipse de *si*, de *lorsque* et de *quand même*, qu'il est très-utile de se rappeler en étudiant le chinois.

Ce qui cause bien plus de trouble aux élèves, c'est l'emploi des particules, autrement dit des caractères de liaison et de transition, vrais moyens d'ajustage des phrases, qui correspondent assez à nos conjonctions et à nos pronoms relatifs; c'est aussi l'appréciation à faire du rôle très-varié que jouent ces particules dans la construction des périodes. Heureusement, ces caractères d'un emploi si difficile se résument en un groupe d'environ deux cents signes, dont la plupart figurent parmi les plus usuels.

Toutefois, ce sont ces caractères qui rendent relativement si obscur le style des ouvrages sérieux. Comme autant de caméléons, ils changent sans cesse de sens, de nuance et d'application, sans compter que souvent ils sont sous-entendus. Il est vrai que tous les livres anciens, comme la plupart des livres relativement modernes de quelque renommée, sont accompagnés de commentaires autorisés, sans lesquels d'ailleurs ils ne seraient pas compris de la même manière, c'est-à-dire exactement, par tous les savants chinois. M. Stanislas Julien, dans le premier volume de sa *Syntaxe nouvelle*, a rendu un grand service aux études sinologiques en soumettant, d'après les auteurs chinois, à une analyse habile et consciencieuse, le plus grand nombre de ces caractères exceptionnels. Son travail n'a pourtant rien d'encourageant pour les jeunes sinologues; car ils pourraient n'y trouver que des motifs pour renoncer à l'étude d'une langue si peu abordable en apparence. Il convient donc de ne point s'exagérer les difficultés auxquelles donnent lieu ces caractères. Il est au moins inutile de s'imaginer que l'on voit des montagnes là où se trouvent à peine des collines. Quand on vit en Chine et qu'on y pratique l'idiome du pays, c'est-à-dire quand on a commencé l'étude par l'A B C et non par la lecture de Boileau, on acquiert, par une expérience journalière et progressive, une intuition qui n'a que faire des règles de grammaire ou de syntaxe, établies si souvent chez nous par le seul amour de la phrase et de la réglementation. Quel est par exemple l'interprète, même le moins expert, qui ne sait pas que le caractère *y*, — afin que, afin de, pour, — s'emploie constamment, soit avec le sens de *se servir de*, soit comme marque d'accusatif, à l'instar de *tsiang*, saisir, dans la langue écrite, et de *pâ*, prendre, dans la langue orale? Il n'y a presque pas de dépêches où il ne joue ce rôle, et c'est assurément un de ses emplois les plus élémentaires.

En fait, le monosyllabisme et la concision aphorismatique constituent les traits les plus caractéristiques de l'idiome chinois; par suite, ces traits, plus ou moins marqués, constituent à leur tour la physionomie essentielle des principaux styles de cette langue:

— la concision extrême, elliptique, avec l'emploi de mots à sens très-varié, souvent figuré ou dérivé au troisième et quatrième degré, formant le style des livres canoniques et celui de tout livre très-sérieux; — la concision modérée, celui des documents officiels et de la correspondance recherchée; et l'absence relative de concision, la langue délayée, la langue des affaires et de société, la langue de tous les jours. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. La langue parlée n'est délayée qu'autant qu'il le faut momentanément, pour qu'elle soit bien comprise. Les expressions polysyllabiques ne sont en réalité que des expédients fugitifs, appropriés surtout à l'état de culture intellectuelle de l'interlocuteur. *Oueï*, mât, a besoin du mot *kann*, arbre qui pousse droit, pour être compris de quelqu'un qui entend ce mot prononcé *isolément*. Il semble donc que notre mot français *mât* se traduise dans le chinois oral par le mot polysyllabique *oueï-kann*. En effet, cela arrive. Mais si l'on se servait de ce mot composé dans une phrase qui aurait pour un de ses premiers caractères *tch'ouänn*, navire ou bateau, on serait tout aussi amusant qu'un étranger en France qui dirait : cet homme marchant *de ses jambes*. On dira même tout simplement *y-tché-oueï*, un mât, et non *y-tché-oueï-kann*, un mât-perche; parce que la particule numérale *tché*, branche, étant spéciale aux objets élancés, détermine déjà suffisamment ce mot *oueï*. Or, si cela est vrai pour la langue orale, cela l'est encore bien davantage pour la langue écrite. Une cinquième ou sixième dépêche sur un même sujet n'est donc complétement et immédiatement intelligible qu'à ceux qui ont lu et étudié les quatre ou cinq premières; de même ceux qui se fréquentent sans cesse emploient entre eux une langue plus concise que celle dont ils se servent à l'égard d'un nouveau venu. Est-il besoin d'ajouter qu'en chinois comme en français la langue des livres et des écrits est plus recherchée et plus choisie que la langue de la conversation? Il en résulte que celle-ci contient beaucoup de caractères qu'on écarte très-soigneusement du style écrit, surtout des livres sérieux; il arrive même que tel caractère change de portée et de sens, suivant qu'il est écrit ou prononcé. C'est que, prononcé, il aura perdu son sens primordial pour

prendre un sens de convention, ou qu'il est devenu simplement un moyen de liaison ou de transition, voire un son, une virgule ou un point. Mais, avec la tendance naturelle à tout Chinois. instruit de parler un langage aussi choisi que possible, — sans toutefois manquer à la condition de la clarté, — les limites des trois styles principaux sont absolument indéfinissables. Toute règle générale à ce sujet porterait à faux et la pratique seule peut enseigner quels sont les caractères, les expressions ou les tournures de phrases dont on peut se servir en écrivant et quels sont les meilleurs termes pour parler ou pour converser.

Il devient alors évident que, pour bien parler le chinois, on ne saurait se passer de l'étude des écrits et des livres anciens ou modernes, légers ou sérieux, que possède cette langue. Seulement, — à moins de bien connaître le mantchou, qui contient les meilleures traductions de tous les livres chinois de quelque renommée, — on ne peut étudier fructueusement ces livres, si l'on n'a commencé l'étude du chinois par le commencement, c'est-à-dire par la langue parlée, et si l'on n'est arrivé à la manier convenablement. C'est ainsi et pas autrement qu'on finira par acquérir l'intuition des sous-entendus et des ellipses de la langue écrite, et que l'on pourra pénétrer ensuite le sens si souvent énigmatique des livres canoniques, philosophiques, historiques et autres. Qu'on ne se laisse pas aller non plus à cette illusion qu'avec notre habitude de la linguistique, avec notre esprit d'analyse et notre intelligence « *supérieure* », nous pouvons arriver facilement à « *deviner* » le sens des caractères et des expressions que nous n'avons jamais vus. Certes, cela peut arriver. Il y a des gens qui gagnent de gros lots. Mais, le plus souvent, cette présomption mène à des erreurs capitales. Rien n'est plus difficile que de constater le rapport qu'il peut y avoir entre deux caractères représentant deux idées différentes. Et pourtant, surtout dans la langue diplomatique, il est de la plus haute importance que l'on saisisse non-seulement l'idée, mais encore le degré, la nuance de cette idée. Exemple : l'expression de *k'éou-cheu*, — dont le premier caractère signifie ordinairement *bouche* et l'autre *réalité*,

solidité des choses, — correspond parfois à nos expressions : *point de départ*, *prétexte*, et, souvent, a le sens de notre mot : *précédent*, créer *un précédent*. Pourquoi ? parce que le caractère *cheu*, solide, désigne aussi : *le multiplicateur*. L'expression *k'éou-cheu* implique donc la présence d'un outil, d'une force que la *parole* (la *bouche*) emploie pour obtenir la répétition d'un fait dont on a constaté la première manifestation. On avouera que, même en sachant le sens de *multiplicateur* attaché au caractère *cheu*, il faut encore bien de la perspicacité pour arriver au sens d'*un précédent*. Eh bien, c'est une bagatelle, lorsqu'on parle bien le chinois ; car, alors, votre interlocuteur vous expliquera, par des exemples, le sens de l'expression, et vous finirez par y appliquer exactement le mot français, idiomatique et technique.

Ainsi donc, plus on saura de phrases idiomatiques, c'est-à-dire de dictons, de sentences, d'axiomes, de maximes, de proverbes, de phrases en un mot où il n'y a rien absolument à changer, si l'on ne veut les rendre inintelligibles, mieux on parlera le chinois. C'est aussi de la même manière et non par une autre méthode, qu'on peut arriver à bien écrire cette langue et à bien comprendre les livres et les écrits chinois. Il faut apprendre *par cœur*, pour pouvoir les écrire au courant du pinceau, autant de textes chinois que possible, après s'être rendu un compte exact de la valeur de chaque caractère pris isolément, puis de la valeur qu'il acquiert par sa position dans la phrase, relativement à d'autres signes, qui le suivent ou le précèdent. Dès que l'élève aura bien saisi la nature vraie de la langue chinoise, il y fera des découvertes dont la facilité l'étonnera. Les lois qui la régissent se présenteront d'elles-mêmes, sans qu'il soit obligé de les chercher. Il n'aura qu'à les formuler, au fur et à mesure que l'étude et l'expérience les lui offriront. Il apprendra ainsi le chinois sans s'en apercevoir, pouvu toutefois qu'il n'étudie pas en l'air et à demi, et que, s'attachant aux textes, il laisse de côté les généralités, — sauf un petit nombre que nous allons essayer d'indiquer ici, comme de *simples repères*.

1. L'idiome chinois est une langue *idéographique*, c'est-à-dire une agrégation d'emblèmes et de symboles.

2. Elle est *monosyllabique* de sa nature, et ne devient polysyllabique qu'occasionnellement, momentanément et par exception.

3. Elle est *antithétique;* le sens diamétralement opposé de deux caractères, de deux membres de phrase, ou de deux phrases, servant à accentuer avec plus d'énergie le sens propre de chaque partie. Elle est en même temps *parallélique,* soit dans les idées, soit dans le nombre des caractères dont se compose chaque phrase ou chaque membre de phrase.

4. Elle est *impersonnelle*, affectant l'emploi de dictons, d'aphorismes et d'apophthegmes. Elle est extrêmement *concise,* n'employant que des phrases brèves, souvent elliptiques. Très-souvent aussi le sujet y est sous-entendu et le sens d'un mot ou d'une phrase y dépend d'une idée exprimée bien auparavant.

5. Elle est *prosodique* et même *chantante*, — l'accent et le ton variant le sens, ou le rôle des caractères.

6. La plus grande partie des caractères chinois ont d'abord un sens primordial, originel, fourni par une image ou par la réunion d'images primitives; ensuite un sens dérivé et, le plus souvent aussi, un sens figuré. Lorsqu'on réunit plusieurs caractères pour exprimer une seule idée, ces caractères présentent alors un sens combiné.

7. Un certain nombre de caractères, mais à notre seul point de vue européen, jouent toujours le rôle de verbes ou de substantifs. Le plus grand nombre peuvent servir tour à tour de substantifs, de verbes, d'adjectifs, d'adverbes, etc., etc., et même de signes de ponctuation. Cette différence d'emploi dépend de la place que ces caractères occupent dans une phrase, ou du sens et du rôle de ceux auxquels ils sont temporairement associés. Il s'ensuit que l'idiome chinois ignore les déclinaisons et les conjugaisons. Les terminaisons qui les établissent et les précisent chez nous sont remplacées en chinois par certains caractères que l'on met avant ou après celui dont il s'agit de modifier l'application.

8. Toute qualification, sauf le cas où il faut l'établir à nouveau, précède ce qu'elle qualifie ou détermine, et les résultats suivent les causes. La possession précède ce qui est possédé, le

génitif se place avant le nominatif, l'adjectif avant le substantif, l'adverbe avant le verbe, les propositions incidentes avant les principales. Il s'ensuit qu'à notre point de vue français, il faut, le plus souvent, traduire le chinois à rebours, le deuxième caractère ou le deuxième membre de phrase prenant en français la première place et *vice versa*.

9. La construction des phrases chinoises est essentiellement naturelle. D'abord le sujet, — s'il est exprimé, — ensuite le verbe, puis le régime direct et à la fin le régime indirect. Mais toutes les fois qu'il peut y avoir le moindre intérêt à fixer l'attention, soit sur le régime direct, soit sur le régime indirect, on les met devant le verbe qui les régit, en plaçant devant le premier régime les caractères *pâ*, prendre, dans la langue parlée, et *tsiang*, saisir, ou *y*, se servir de, dans la langue écrite; et devant le second, les caractères qui rappellent nos prépositions, nos datifs, nos ablatifs, comme *de, à, par*, etc., etc. *L'inversion* est un des traits dominants de l'idiome chinois.

10. Que dans une phrase, il y ait deux, trois ou quatre substantifs, placés les uns après les autres, on en doit conclure de trois choses l'une : ou que c'est une simple énumération, ou que c'est une réunion de synonymes pour former un sens combiné, ou enfin que l'on se trouve devant une suite de génitifs, terminée par un nominatif.

11. Lorsque plusieurs verbes se suivent, il faut d'abord s'assurer si ce sont des synonymes, ou des verbes accompagnés de leurs auxiliaires. Dans le premier cas, ils concourent à exprimer une idée d'ensemble, de combinaison. Dans le second, les auxiliaires ne sont là que pour donner plus d'énergie aux verbes principaux. Sauf ces deux exceptions, le premier verbe est généralement une sorte d'adverbe, à moins que ce ne soit un verbe employé à l'infinitif comme sujet; le second, un instrument au moyen duquel le troisième verbe devient passif, d'actif qu'il était.

12. Les caractères qui servent de prépositions sont très-souvent des postpositions.

13. Voici d'ailleurs comment les Chinois établissent les *lois de leur langue*, (OUENN-FA). Ils divisent leurs caractères en mots

essentiels, CHEU-TSEU, et en mots *vides*, CHIU-TSEU. Ils subdivisent ensuite les premiers en mots *inanimés*, SSEU-TSEU, qui comprennent les noms des choses et des sensations, et en mots *de vie*, HOUÖ-TSEU, qui indiquent le mouvement, l'action, l'existence. Les mots vides se subdivisent à leur tour : en particules initiales, *k'i-yu-tseu;* en particules finales, *chié-yu-tseu;* en particules de liaison, *tsié-yu-tseu;* en particules de transition, *tchouänn-yu-tseu;* et en particules d'exclamation, *t'ann-yu-tseu.* De leur propre avis, ce sont ces particules, (nos conjonctions, pronoms relatifs, prépositions, adverbes, interjections, etc., etc.,) — véritables outils pour l'ajustage des phrases et changeant sans cesse de sens, de portée et de rôle, — qui constituent la principale difficulté de l'idiome chinois. Heureusement, le nombre en est fort limité. Mais il y faut joindre un certain nombre de *cheu-tseu*, mots essentiels, qui servent constamment de particules, comme *oueï*, faire; *y*, se servir de; *yu*, donner; *yunn*, parler; *nïng*, préférer; *ngann*, tranquillité, etc., etc., etc.

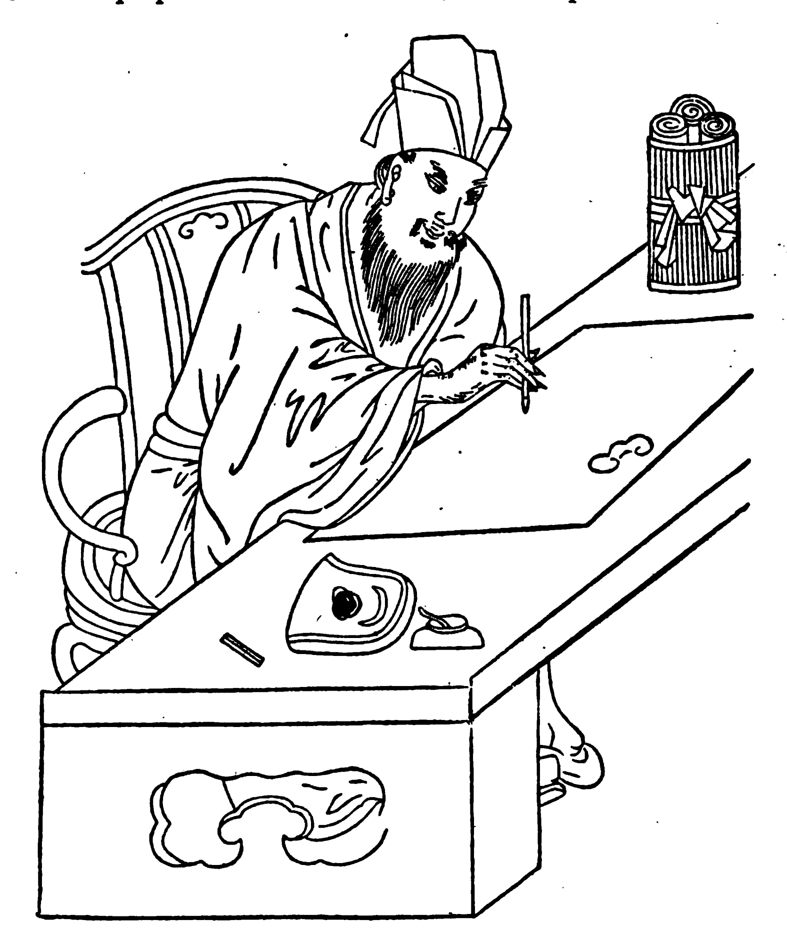
En somme, comme le dit si bien Abel Rémusat, « la langue « chinoise n'ayant pas un système grammatical bien compliqué, « ne laisse pas sentir le besoin d'un traité fort détaillé. » Ce qu'il importe donc *avant tout*, — toujours selon ce même illustre sinologue, — c'est « de s'attacher aux phrases citées et de s'habituer à « les analyser *pour se faire* au goût chinois; » c'est enfin « *de les graver dans sa mémoire*, » pour s'en servir dans l'occasion et rendre, au moyen de ces mêmes phrases *telles qu'elles sont*, les idées françaises qui y correspondent.

II

DE L'ÉCRITURE CHINOISE.

Tous les caractères de la langue chinoise ayant été à l'origine, dans leur ensemble ou dans leurs parties, des images d'objets,

simples ou composés, il est naturel qu'on les trace, non avec une plume, mais avec un pinceau. Se familiariser avec l'emploi exclusif d'un pinceau devient donc le premier devoir de l'élève. Tout d'abord cela peut paraître difficile et ennuyeux. Un seul mois de volonté ferme et d'habitude finit par surmonter cet obstacle qui paraissait inabordable. Le dessin que nous donnons



ici représente un Chinois tout prêt à écrire et indique suffisamment comment il faut tenir le pinceau, pour arriver à écrire convenablement. Pour plus de précision, il est nécessaire de savoir qu'on doit tenir le pinceau *verpendiculairement* et le

papier *droit devant soi*, avec deux presse-papier dessus, pour que la feuille ne bouge pas.

De même que nos lettres se composent de jambages, les signes ou caractères chinois consistent dans la combinaison de traits ou de caractères simples. Il est donc de toute nécessité de savoir d'abord bien tracer les traits simples et de pouvoir se rendre compte, à première vue, de combien de traits se composent les caractères, simples ou composés. On écrit ordinairement le chinois par colonnes de caractères, placées les unes après les autres, de droite à gauche, mais les inscriptions, les titres, les maximes, etc., de deux ou quatre caractères, s'écrivent horizontalement, bien que toujours de droite à gauche. Il importe que les caractères de chaque colonne ou de chaque ligne horizontale correspondent exactement les uns aux autres et forment ainsi des lignes et des colonnes strictement régulières. Les caractères désignant les personnes ou les objets que doit respecter celui qui écrit, se mettent toujours en tête d'une colonne, parfois même un, deux ou trois caractères au-dessus de la première ligne horizontale, la colonne précédente devenant par cela même écourtée et comme inachevée. Les copistes obtiennent le même résultat, en laissant vide, dans le parcours d'une colonne, l'emplacement d'un, de deux ou de trois caractères.

Ouang-yéou-kiunn est considéré par les Chinois comme la principale autorité en fait de calligraphie chinoise. Il a réduit les traits de son écriture à huit, qui, selon lui, se trouvent réunis tous dans le caractère *yong*, éternel. L'expérience démontre qu'il vaut mieux pour les Européens réduire à *neuf* les traits de l'écriture chinoise. On les trouvera détaillés, à côté du caractère *yong*, à la première page de la partie chinoise du présent volume.

L'art du calligraphe chinois consiste surtout dans l'habileté avec laquelle il appuie et laisse glisser sur le papier le pinceau qu'il tient d'une main ferme. Il importe aussi de mesurer d'abord la hauteur et la largeur que doit avoir le caractère dans son ensemble et dans ses détails, — la règle étant que le caractère composé de trois signes simples et, par suite, de seize, vingt ou trente

traits, ne doit pas occuper sur le papier plus de place, en hauteur et en largeur, qu'un caractère absolument simple, qui consiste uniquement en trois ou quatre traits. On obtient ce résultat en amincissant les traits des caractères composés et en grossissant les traits des caractères simples. Il y a encore, pour écrire les caractères composés, certains préceptes qu'il ne faut jamais enfreindre sous peine de tomber dans une écriture difforme. La typographie est moins rigoureusement soumise à ces préceptes. Ils consistent dans la modification de certains traits. Ainsi le caractère *k'éou*, bouche, lorsqu'il devra être écrit isolément, figurera une sorte de carré plus large que haut. S'il doit servir de radical à un autre caractère, il sera plus haut que large, et son trait de base, au lieu d'être horizontal, devra former un angle aigu, de bas en haut, dans la direction du caractère auquel on l'assigne pour radical.

D'autres traits se modifient de la même manière. Ceux-ci, par exemple, et , *tchou* et *p'ié*, lorsqu'ils sont mis l'un à côté de l'autre, deviennent ; comme , *houä* et , *p'ié* s'unissent pour faire . Il est nécessaire de ne pas l'oublier; car, en ces occasions, le caractère se trouve diminué d'un trait et si l'on n'y fait pas attention, on ne peut le reconnaître dans le dictionnaire. Mais on ne saurait donner la liste de ces modifications; car, le plus souvent, l'initiative en est prise par celui qui écrit.

Cela nous amène à constater que l'écriture chinoise se subdivise en plusieurs genres, depuis les caractères dits *anciens*, qui se rapprochent le plus des images primitives et dont les Chinois ne se servent plus que pour les *sceaux*, *marques* d'objets de curiosité, *inscriptions* en guise d'ornements ou d'enseignes, jusqu'à l'écriture absolument *cursive* qui est en usage dans le commerce, mais dont il serait puéril de vouloir étudier les éléments avant d'avoir passé bien des années en Chine à pratiquer sans cesse l'écriture ordinaire. C'est ce dernier genre d'écriture qu'enseigne le présent livre et dont l'écriture officielle ne diffère en rien, sinon par les jonctions de quelques traits. En toute chose, il faut procéder par degrés. Mais pour arriver, il faut du moins ne pas embarrasser sa route de ce qui n'a absolument

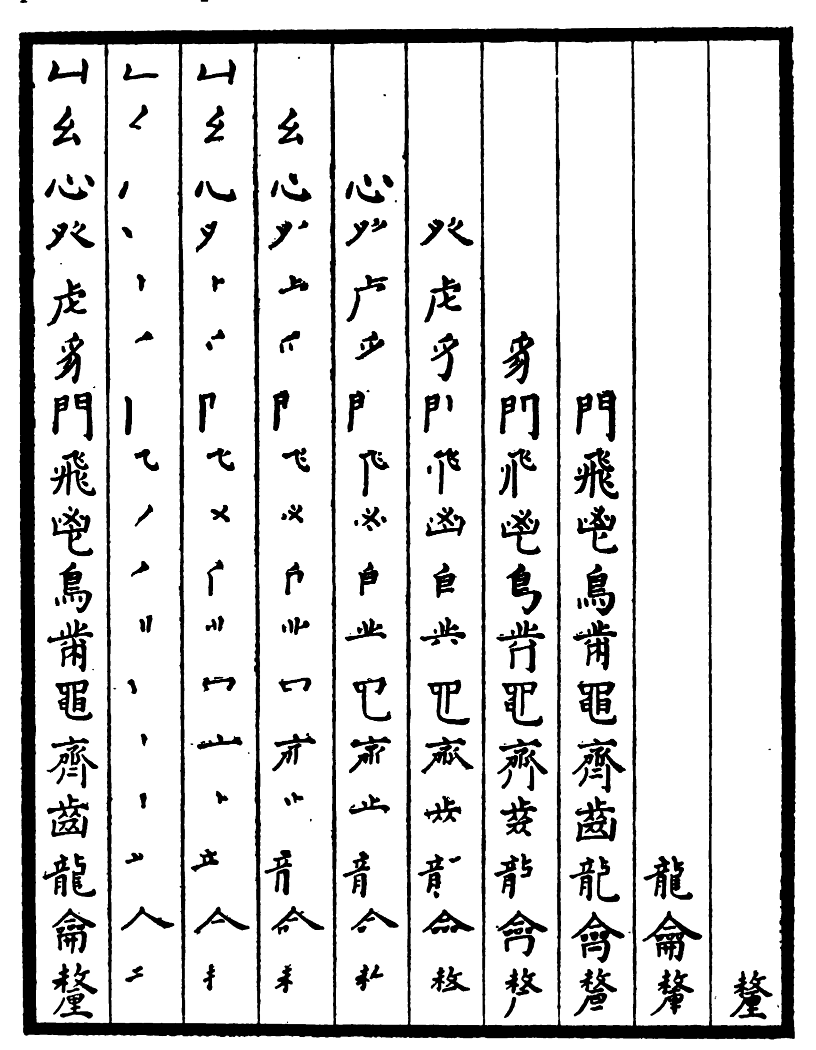
aucune importance, comme par exemple l'écriture ancienne. Connaître deux ou trois cents caractères de cette forme d'écriture spéciale peut poser un érudit. Un sinologue sérieux peut et doit mieux employer son temps.

La forme essentielle de l'écriture chinoise, c'est l'angle plus ou moins aigu que doivent affecter les traits, lorsque, soit du haut, soit du bas, ils doivent passer de la direction horizontale à la verticale et *vice versa*. Ce n'est pourtant pas une règle absolue, et il y a des rondeurs indispensables. Mais il n'y a que l'*imitation*, le *calque* des traits et des caractères bien tracés qui puissent apprendre à l'élève ce qu'il doit savoir. Toute dissertation à ce sujet serait en pure perte. Le principal, c'est de bien tracer les traits isolés et de savoir décomposer le caractère, pour pouvoir ensuite le tracer soi-même dans l'ordre voulu des traits dont il se compose, — autrement il sera laid et difforme. La planche ci-contre, montre la manière dont les caractères se décomposent et l'ordre dans lequel les traits doivent être tracés. Cette règle non plus n'est pas immuable. En théorie, on doit commencer le caractère par en haut et par la gauche, et jamais par un des trois derniers traits, *kiué, t'i* ou *na*. En fait, cela varie beaucoup. Le mieux, c'est d'apprendre à bien tracer d'abord les caractères simples. Ils ne sont pas nombreux et aideront à bien écrire tous les autres.

Les Chinois attachent une importance extrême à la belle écriture. Il y a eu et il y a encore des calligraphes célèbres qui reçoivent de 5 à 600 francs, voire de 2 à 3,000 francs pour une pancarte qui ne contient que quatre caractères, et il y a des individus qui vivent littéralement de l'habileté et de l'élégance avec lesquelles ils tracent les seuls mots : *Bonheur, Félicité,* ou *Longévité* et *Richesses.* L'empereur de Chine ne saurait accorder une plus grande faveur à un de ses sujets, grands ou petits, qu'en lui donnant, comme faisaient *K'ang-chi* et *K'ienn-long,* quelque axiome tracé de sa main. La vérité, c'est que l'écriture chinoise est de toute beauté et constitue à elle seule un des plus précieux ornements des demeures, palais et prétoires de l'Empire.

Il est donc d'une importance capitale, surtout quand on a

quelque aptitude pour le dessin, de s'appliquer à tracer les caractères chinois bien et vite. C'est le meilleur passeport que l'on puisse avoir auprès des Chinois fonctionnaires ou commerçants;



et les relations qu'on voudra nouer avec eux en recevront une grande facilité. La tâche d'ailleurs n'est pas aussi malaisée qu'on peut être porté à le croire, pourvu toutefois, je le répète, qu'on ne se serve absolument et toujours que du pinceau.

Un des élèves de l'Ecole, M. Hippolyte Frandin, — je cite son nom pour encourager ses collègues et ses successeurs, — n'a encore étudié le chinois que depuis à peine trois années, et déjà il sait tracer des caractères si convenablement qu'il ferait prendre le change à l'œil le plus exercé de n'importe quel habitant du céleste Empire. Il peut être certain d'en recueillir tôt ou tard de grands bénéfices. C'est ainsi d'ailleurs et pas autrement que nous arriverons à conduire nos affaires en Chine sans les exposer à aucune indiscrétion indigène ou étrangère.

III

DE LA PRONONCIATION ET DE L'INTONATION.

Les Chinois ont deux manières, à la fois distinctes et simultanées, d'énoncer les signes de leur langue : la prononciation, *k'éou-inn*, et l'intonation, *chëng-inn*. Celle-ci est tellement importante à leurs yeux, qu'ils paraissent indifférents à la prononciation proprement dite, pourvu que le *ton* de l'énonciation soit absolument correct. A ce titre, peu leur importe qu'un caractère soit prononcé *lâ* ou *nâ*. L'essentiel est de lui donner l'intonation qui est propre au cas spécial où il est employé. Partant de là, ils établissent en principe que *cinq* tons distincts, — aucuns disent *quatre* ou *sept*, — régissent d'une manière générale l'énonciation de leurs caractères : le ton *égal-haut*, CHANG-P'ÏNG-CHËNG, qui consiste à se tenir dans le haut de la voix ; — le ton *égal-bas*, CHIA-P'ÏNG-CHËNG, qui consiste à rester dans le bas ; — le ton *ascendant*, CHANG-CHËNG, suivant lequel le mot doit finir plus haut qu'il n'a été commencé ; — le ton *descendant*, K'IU-CHËNG, qui finit le mot d'une voix mourante ; — enfin le ton *rentrant*, JOU-CHËNG, qui est bref et presque saccadé. Il y a même plus : à entendre les Chinois et tous les sinologues étrangers, ce sont ces *cinq* tons, — à Pékin, par bonheur, on n'en connaît que quatre, — qui

seuls établissent la variété et la distinction des sens qu'un seul et même caractère peut et doit avoir.

On conçoit ce que cette théorie, — exacte au fond, — a d'effrayant et de décourageant pour ceux à qui vient l'idée d'étudier le chinois, afin de s'en servir plus tard comme d'un instrument pour faire fortune. Réduite en effet à ces termes et présentée de cette façon, elle implique la nécessité de multiplier par *cinq* ou par *quatre* le nombre des sens que peut avoir chaque caractère. Or, en attribuant seulement quatre significations distinctes à quatre mille caractères et en ajoutant à chaque caractère ses quatre tons, on arrive à trente-deux mille mots qu'il faut absolument se loger dans la mémoire ; car, nous l'avons déjà dit, la langue usuelle des Chinois ne saurait se contenter de moins de quatre mille signes ou idéogrammes.

Heureusement, cette théorie des tons chinois est, comme tous les fantômes, beaucoup plus redoutable de loin que de près. Est-il, d'ailleurs, indispensable, pour prendre une forteresse, de l'attaquer du côté où elle présente le plus d'obstacles ? L'essentiel, ce semble, est de la prendre et de la garder. Le moyen d'y réussir importe peu. Disons donc tout de suite que, du moins sous le rapport des *tons*, l'idiome chinois n'a absolument rien d'exceptionnel ou d'anormal ; car l'intonation, telle que les Chinois la pratiquent, existe dans toutes les langues de l'Europe, à la seule exception de la nôtre. La langue chinoise étant éminemment *chantante*, il serait singulier qu'elle n'eût pas de *tons* et que ces *tons* n'affectassent pas le sens et l'emploi des mots. Ce fantôme de l'intonation chinoise cessera donc bien vite d'être effrayant lorsque, laissant la théorie pour la réalité, on aura constaté qu'elle se réduit, à peu de chose près, aux règles naturelles et invariables de ce que nous appelons, purement et simplement, l'*accent*. Ajoutons toutefois que, même réduite à ces simples termes, l'intonation chinoise exige qu'on s'en occupe beaucoup plus sérieusement qu'on a l'habitude de le faire en France, même en étudiant n'importe quelle langue d'Europe, l'italien ou le russe, l'allemand ou l'anglais — qui est pourtant si facile. Si mal, en outre, qu'un Français parle l'italien ou l'anglais, si faux que soit son accent, placé le plus souvent sur la

dernière syllabe, lorsqu'il faudrait le mettre sur la pénultième, ou même sur l'anté-pénultième, son intention peut encore être saisie tant bien que mal, parce que toutes nos langues, si elles ne sont pas sorties d'un même moule, sont du moins régies par des principes plus ou moins identiques, qui consistent surtout dans des flexions indiquant le genre, le nombre, le cas, le mode, le temps. Or, comme l'idiome chinois a été jeté dans un moule tout à fait à part, que les flexions lui sont entièrement inconnues, et que, huit fois sur dix, ses vocables, bien que sujets sans cesse à des combinaisons, sont monosyllabiques, il va de soi que, si, en se servant de cette langue, on n'observe pas les règles naturelles de l'accentuation, on tombera dans un imbroglio dont il n'y aura absolument rien à tirer.

Prenons un exemple. Le caractère *chang* signifie *dessus*. C'est son sens primordial. Mais, puisque les caractères chinois sont avant tout des idéogrammes, celui-ci parfois peut tout aussi bien exprimer l'*action* d'aller dessus que l'*état* d'être dessus. Ce qui revient à dire que, par sa nature, ce signe sera forcément tantôt un verbe, tantôt une préposition, ou plutôt, en chinois, une *post*-position. Est-il alors surprenant que ce même mot *chang* ne puisse pas et ne doive pas être prononcé de la même manière, — ou plutôt que le *ton* ou l'*accent* dont on l'énonce, ne puisse pas et ne doive pas être le même dans les deux cas ? Aussi *chāng-chăn*n, avec cette forme d'accentuation, signifie : monter une montagne, et, avec cette autre forme, *chānn-chăng*, sur la montagne. Là-dessus, tel savant sinologue objectera que c'est la transposition des deux mots qui a changé le sens. Assurément, c'est bien la position du mot *chang*, tantôt avant le substantif *chann*, montagne, tantôt après *chann*, qui dans le premier cas en fait un verbe et dans le second une post-position. Il n'en est pas moins vrai qu'il est au moins superflu de se creuser la tête pour apprendre *à priori* les quatre ou cinq tons de *chang*, et qu'il est beaucoup plus simple, beaucoup plus sensé, beaucoup plus pratique de constater le vrai sens d'un signe dans une certaine place et de le prononcer, long ou bref, suivant les circonstances. Ici, par exemple, il suffit de dire que, dans le premier cas, *chang* est

long, et *chann*, bref; dans le deuxième, *çhann* long et *chang* bref. Qu'on s'en tienne là, en ajoutant une prononciation exacte, et l'on peut être certain qu'on sera très-bien compris.

Et s'il en est réellement ainsi, que faut-il faire, quels sont les principes à poser, — toujours approximativement, bien entendu, — pour que les *tons* chinois, dont le nombre et l'application, d'ailleurs, changent d'une province à l'autre, soient religieusement et scrupuleusement observés ?

Fort peu de chose : savoir bien exactement ce qu'on dit ; en d'autres termes, se rendre un compte bien net de la valeur grammaticale, à notre point de vue, de chaque signe chinois dont on fait usage, soit pour énoncer des mots composés, soit pour dire une phrase. Or, rien à cet égard n'aidera plus l'étudiant que le soin de ne jamais parler *en traduisant*, mais de se servir des phrases ou des mots composés qu'il aura appris par cœur, après les avoir, au préalable, correctement analysés.

Nous disons « parler ». Il importe, en effet, d'écarter tout d'abord les broussailles qui obstruent l'entrée de la route. Les broussailles ici, c'est l'idée que la théorie des *tons* s'applique à toute la langue chinoise. Certes, pour les Chinois, cela peut être vrai ; et on ne traverse pas un seul village, en Chine, sans être frappé, à quelque coin de rue, par un vacarme que ne saurait s'expliquer un nouveau débarqué. Il est produit par vingt à trente petits garçons qui, sans comprendre parfois un seul mot à ce qu'ils disent, scandent à tue-tête, chacun de son côté, les mots : *tsïng-feung-pang*, *mïng-tëng-tsang*, etc., etc., etc. C'est durant plusieurs années que les Chinois se livrent à cet exercice, salutaire apparemment pour leurs gosiers et pour leurs oreilles. Le résultat le plus clair qu'ils en tirent, c'est de n'en être pas moins obligés, même quand ils sont arrivés à être membres de l'Institut ou ministres de cabinet, à se servir constamment de l'index de la main droite comme d'un pinceau, et de la main gauche comme d'une tablette, pour tracer la figure du caractère qu'ils ont d'abord essayé de faire connaître isolément, en le prononçant avec toute la prétendue perfection tonale dont l'étude leur aura peut-être coûté

quelque trente années de travail, sans qu'ils aient pu réussir à l'acquérir.

Pour les étrangers, il est bon de savoir que les *tons* chinois sont exclusivement applicables à la langue parlée. Aucun *écrit* ou imprimé chinois, en tant qu'écrit ou imprimé, n'a été composé pour être compris par celui qui se bornerait à en *écouter* la lecture. Pour le comprendre, il faut absolument le lire soi-même, à moins qu'il ne s'agisse de compositions spéciales, comme une instruction au peuple, un roman et une pièce de théâtre, destinés à être lus à haute voix. Ainsi donc, sauf dans les cas que nous venons d'indiquer, observer les tons, ou ne pas du tout les observer, c'est entièrement la même chose. La construction même des écrits et des livres chinois en rend impossible l'intelligence par l'ouïe.

D'un autre côté, pour saisir les tons ou l'accent chinois, pour s'approprier les modulations vocales à l'aide desquelles les Chinois *scandent* en quelque sorte leur langage le plus usuel, il n'est aucun besoin de s'astreindre, comme ce peuple, à l'inqualifiable ennui d'étudier les sept, les cinq ou même seulement les quatre tons. Il n'est aucun besoin non plus, — malgré les affirmations, à la fois contraires et peu d'accord entre elles, des sinologues étrangers, — de marquer chaque caractère aux quatre tons et de crier, durant des heures entières, avec force contorsions

chang, — *chang*, — *chang*, — *chang*, comme si l'on avait

pour tâche de sautiller de branche en branche à la façon des oiseaux. Ce système produit souvent des résultats singuliers: celui, entr'autres, de faire crier grâce aux malheureux dignitaires chinois qui se trouvent condamnés à entendre ce *parfait* langage tonique. Au bout d'une demi-heure, ils n'en peuvent plus, et c'est une double torture pour leurs oreilles et leurs cerveaux que cette manière de parler à la fois ridicule, prétentieuse et purement artificielle.

Il y a pourtant deux moyens très-simples d'apprendre à parler

le chinois avec l'accent convenable. Le premier est de s'astreindre à se faire lire tous les jours, durant deux ou trois heures, pendant un an au moins, par un lettré du Nord, d'abord lentement, et, peu à peu, de plus en plus vite, les phrases de la langue parlée et les dialogues, puis de les répéter soi-même, à voix haute, claire et imitative, au fur et à mesure de cette lecture. Inutile d'assaillir de questions son lecteur et d'analyser le genre des *tons*, ou d'essayer de les apprendre par principe. Ce serait peine perdue. On s'assurera soi-même, en peu de temps, que les prétendus tons chinois ne sont que de la prosodie latine, ou de l'accentuation italienne, russe, allemande ou anglaise. Nous ne mentionnons pas ici le français, dont le caractère particulier, à très-peu d'exceptions près, est précisément de n'avoir aucun accent. On verra que, dans le chinois, tout se réduit en fait à des syllabes très-longues, ou simplement longues, très-brèves ou simplement brèves. Qu'on s'habitue à prononcer les mots ou les phrases d'après ce système, autrement dit, à les chanter, à les *scander* à l'unisson de son lettré, et on arrivera à parler le chinois aussi bien qu'il est possible à un étranger, et on sera parfaitement compris de tout indigène instruit, pour l'être ensuite de tout le monde.

Cette méthode a un autre avantage tout aussi sérieux. Elle habitue l'oreille de l'élève à saisir instantanément et à comprendre les mots tels qu'ils sont prononcés, tels enfin que l'élocution courante les abrége et en quelque sorte les mange. Qui donc, en parlant une langue, y apporte l'articulation et le soin qu'il met à lire à haute voix ou à réciter ? Jamais non plus, en parlant, un Chinois ne dira, en toutes lettres, *ni-na* pour *vous*, ou *haï-eurr* pour *marmot*, mais bien plutôt *nine* et *häeurr*. Jamais, sans y avoir exercé son oreille par une constante habitude, on ne parviendra à saisir au vol une conversation, surtout si on n'y prend pas part soi-même. Il serait pourtant de la plus grande importance, pour nos futurs agents en Chine, de pouvoir bien comprendre, sans avoir l'air d'y faire attention, ce qui se dira autour d'eux. C'est assurément un des meilleurs moyens d'être bien renseigné.

Mais comment faire, objectera-t-on, lorsqu'on n'a pas à sa

disposition un lettré chinois, ou qu'on a une oreille un peu rebelle à l'exacte perception des tons? Il faut alors recourir à la réflexion et à la juste appréciation du sens des mots, simples ou combinés, dont se compose la phrase toute faite et apprise par cœur qu'il s'agit de prononcer. On doit, en dernier lieu, s'astreindre à la stricte observation de quelques axiomes généraux que m'a suggérés d'abord à moi-même, il a quelque trente ans, comme éminemment efficaces, ma propre expérienee d'élève, et que plus tard mon expérience de professeur a pleinement confirmés, justifiés, corroborés.

On a vu, dans le premier paragraphe de cette étude, que la langue chinoise *parlée* se sert constamment, bien que par exception, de mots composés. Or, au moment d'aborder l'accentuation de ces mots, il importe de voir comment ils se composent. Sont-ce d'abord des mots, ou des particules? Admettons par hypothèse que ce soient des mots, substantifs ou verbes. Sont-ce des mots à auxiliaires, des mots pléonasmatiques, ou des mots à synonymes? Les adjectifs ou les adverbes sont-ils à compléments, ou sont-ce des combinaisons dont les éléments agissent les uns sur les autres alternativement?

Règle générale, bien que jamais absolue. Tout signe chinois qui, à notre point de vue, sert uniquement de marque grammaticale dans un mot ou dans une phrase, n'a jamais d'accent. Par le fait, il est bref et devient pour ainsi dire une demi-syllabe. Ce qui revient à dire que tous les substantifs, tous les verbes, tous les adjectifs, tous les adverbes, toutes les conjonctions, composés d'un signe principal et d'un complément, ont l'accent tout entier sur le signe principal, leur complément étant toujours bref. Exemples : *fang-tseu*, maison, *taö-tseu*, couteau, *mou-tsiang*, menuisier, doivent être prononcés comme s'il y avait *fangts*, *taöts*, *moutsia*, c'est-à-dire que *tseu* et *tsiang* doivent être à demi mangés. *Tong-toö*, comprendre, *k'i-laï*, se lever, *laï-taö*, arriver, doivent se prononcer comme *tonte*, *k'il*, *laïta*. De même *haöt*, au lieu de *haö-ti*, bon; *mann-mannt*, au lieu de *mann-mann-ti*, lentement; *kija*, au lieu de *ki-jann*, puisque. Dans la réalité, il n'en va peut-être pas tout à fait ainsi. Mais l'important,

c'est d'habituer la voix à *rester* longtemps sur le premier mot et à *tomber* ensuite sur le second, à l'effleurer à peine.

Dans les mots pléonasmatiques, surtout dans les verbes composés de deux mots dont le second présente un véritable pléonasme, comme *fou-choueï*, nager-eau, *saö-ti*, balayer-terre, *sièou-haö*, réparer-bon, etc., etc., l'accent est généralement égal sur l'un et l'autre mot, bien que la voix doive plus appuyer sur le premier que sur le second, sans cependant qu'elle s'y laisse tomber.

Il en est à peu près de même dans les mots composés de synonymes, sauf à accentuer davantage celui de deux signes dont l'action sur l'autre est plus marquée.

Mais il y a des mots où, à notre point de vue, il entre trois et quatre caractères chinois pour faire un seul mot français. Exemples : *k'i-laï* veut dire, se lever; bien qu'en réalité le signe *k'i* tout seul ait déjà ce sens. *Laï*, venir, joue ici le rôle d'auxiliaire; il aide l'oreille à saisir de quel *k'i* il s'agit, et marque en même temps la mise à exécution de l'action de se lever. En outre, comme c'est un mot composé d'un verbe principal et d'un auxiliaire, l'accent est tout entier sur *k'i*, et *laï* est très-bref. Mais si, pour dire : *il s'est levé*, on veut mettre *k'i-laï* au passé, moyennant la préfixe *t'a*, il, lui, et la terminaison *léaö*, marque du passé défini, il est évident que *t'a*, il, lui, gardera son propre accent, et que *k'i* gardera d'autant plus le sien que la voix devra descendre une sorte de cascade formée par deux autres mots, dont le premier deviendra moins bref qu'il n'était, le dernier seul étant tout à fait bref et presque mangé. On devra donc prononcer : *t̄'ā-k̿'i̿-l̄āï-lĕ̆aö*, la voix appuyant spécialement sur *k'i*, parce que c'est *k'i* qui détermine le plus fortement le sens de toute la phrase. Si pourtant l'on veut dire que c'est *lui* qui s'est levé (et non les gens qui l'entouraient), il va de soi que l'accent, tout en restant sur *k'i*, ne devra pas être moins fort sur *t'a*, lui. En un mot, dans la plus grande partie des cas, l'accent est toujours sur le signe qui donne le sens particulier au mot combiné, ou même à une association de mots de cette sorte, autrement dit, à une phrase. Autre exemple : *Pou-tch'ëng-ts'aï*, ne valoir rien,

pas-devenir-matériaux. L'accent le plus fort sera ici sur *ts'aï*, car c'est évidemment le mot capital; *pou*, pas, n'aura pas d'accent; *tch'ëng*, devenir, prendra un accent modéré. Il en sera tout autrement de *k'ong-houö-léaö*, bon à rien, terme composé dont l'analyse donne pour sens : *(il)* aura vécu en pure perte. Il est clair que, dans cette locution, c'est sur *k'ong*, qu'il faut appuyer de toute la force de la voix; ce qui n'empêche pas que *houö*, vivre, ayant un sens à lui, doive également avoir son accent, tandis que *léaö*, simple marque grammaticale n'en a pas du tout. On doit donc dire *k'ong-houö-léaö*.

Voyons encore un autre exemple. *Siang-pou-taö-ti-*, imprévu, ou : n'arrivant pas à la pensée, le non arrivable à la pensée. Pour peu qu'on réfléchisse, on s'apercevra que *taö*, arriver, est ici le moteur, mais que *siang*, penser ou pensée, n'est pas non plus sans importance, tandis que *pou*, pas, et *ti*, ce qui, le, *ble*, sorte de termination, marque d'adjectif, ou de participe, ne sont que de simples moyens d'ajustage; en d'autres termes, des particules de liaison. Il s'ensuit que c'est *taö* qui doit avoir le plus d'accent, que *siang* n'en sera certes pas dépourvu, tandis que *pou* et *ti* n'en auront pas. Et voici la phrase : *siang-pou-taö-ti*. Un dernier exemple : *ouö-meunn-ché-t'a-ti-houö-ki*, nous sommes ses camarades. *Ouö*, je, *meunn*, marque du pluriel des pronoms, *ché*, être, *t'a*, lui, *ti*, de, à, *houö*, compagnon, *ki*, de compte. Ici l'élève est aidé par cet aperçu fugitif qu'en général les signes chinois dont la prononciation figurée en français contient une diphthongue, sont longs. D'ailleurs, c'est *ouö*, je, qui donne le sens au mot combiné *ouö-meunn*, nous; il est donc long, tandis que *meunn* sera bref; *ché*, être, étant un verbe qui marque l'état de choses, doit aussi être accentué; *t'a*, lui, est le mot véritable; *ti*, simple particule, doit forcément être brève; *houö-ki*, deux substantifs synonymes : *compagnons* (pour) *deviser* (ensemble), auront chacun leur accent, mais *houö* aura l'accent le plus marqué; d'abord, à notre sens, parce que c'est une diphthongue, puis parce que *houö* domine *ki*. On dira donc : *ouö-meunn-ché-t'a-ti-houö-ki*.

Qu'on prononce ces mots composés et cette phrase d'après les

explications qui précèdent et qu'on les fasse ensuite prononcer par un lettré chinois, on verra que l'intonation en sera absolument identique. Mais si l'on demande à ce lettré pourquoi il a dit ou plutôt scandé ces mots et cette phrase ainsi, et pas autrement, il répondra : parce que le ton de *k'ong* est ascendant, celui de *pou*, rentrant, celui de *tch'ëng*, égal, etc., etc., etc. On avouera sans peine que, pour les élèves français dont le seul but doit être de comprendre les Chinois et de se faire entendre d'eux, le moyen bien simple que je leur propose paraîtra certainement le plus sensé et le plus pratique. L'expérience d'ailleurs est là qui en confirme l'utilité; car il n'y a pas un seul élève à l'école qui, ayant appris par cœur une phrase chinoise, ne l'énonce avec un accent presque toujours exact.

Il est vrai que, pour faire acquérir aux élèves cet accent si nécessaire, on les y prépare en leur imposant l'habitude d'une prononciation rigoureusement juste. Or, pour arriver à posséder cette prononciation, il est une condition tellement vitale que, faute de vouloir ou de pouvoir la remplir, on ferait bien de renoncer absolument à l'étude du chinois, quelques dispositions d'ailleurs que l'on eût pour cette langue au point de vue littéraire. Et cette condition vitale, indispensable, *sine quâ non*, que, pour des raisons assurément inexplicables, nul ne paraît avoir suffisamment prise au sérieux, ni en Europe, ni même en Chine parmi les sinologues étrangers, *c'est de savoir* ASPIRER. Les aspirations chinoises consistent dans une double opération de la voix. Il faut d'abord aspirer l'*h* initial, comme nous le faisons nous-mêmes dans les mots français *hasard* ou *homard*, mais y mettre trois ou quatre fois plus de force. Cette lettre doit, en effet, sortir du fond du gosier, comme toute autre consonne gutturale. Il faut ensuite la faire sentir aussi énergiquement que possible, dans la plupart des mots chinois qui commencent par *k*, *p*, *t*, *tch* et *ts* suivis d'une voyelle, tout en ne perdant jamais de vue cette vérité essentielle que, quelle que soit la longueur du mot chinois, dont il s'agit de simuler en lettres françaises la prononciation, ce mot ne cesse jamais d'être un.

Veut-on une preuve de l'extrême importance de l'aspiration

en chinois? *Ta* signifie frapper, *t'a*, lui; *ki*, combien, *k'i*, se lever; *pa*, prendre, *p'a*, craindre; *ti*, terre, *t'i*, à la place de. Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini. On voit qu'il est impossible que la voix ne fasse pas une distinction nette et caractérisée entre *ta* et *t'a*. Et pourtant ce sont des mots qui s'écrivent différemment. Mais en voici qui s'écrivent absolument de même et dont la signification propre dépend surtout de l'existence ou de l'absence de l'aspiration. *Tchang*, supérieur, *tch'ang*, long; *pienn*, l'aise, *p'ienn*, le bon marché; *ti*, frère cadet, *t'i*, agir en frère cadet, avec déférence pour le frère aîné; et ainsi pareillement à l'infini. Qu'on se figure alors un de ces beaux messieurs de salon, qui dédaignent de se donner la peine d'aspirer les mots où l'aspiration est nécessaire, qu'on se le figure parlant du bout des lèvres le chinois, cet idiome qui n'a pas de flexions, c'est-à-dire de terminaisons pour indiquer le nombre, les cas, les genres, les modes, les temps, etc., etc. Il produira évidemment une simple accumulation de sons qui n'auront aucun sens, quand bien même, — nous ne saurions trop le répéter, — les expressions et les termes dont il se servirait seraient absolument idiomatiques; car tel mot a deux sens distincts, selon qu'on le prononce avec ou sans aspiration : *p'ienn-y*, à bon marché, et *pienn-y*, à l'aise.

Mais alors, — répondra-t-on, — inutile pour les Français d'étudier le chinois, car leur gosier ne s'y prête pas; leur idiome éminemment « civilisé, policé, élégant », se refusant aux aspirations « barbares » des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Russes, et plus encore à celles des Chinois. Théorie fausse comme la plupart des idées préconçues! Elle érige en défauts naturels de simples faiblesses nationales. Depuis janvier 1872 jusqu'à ce jour, plus de quarante élèves ont suivi le cours de chinois. Il n'y en a pas eu un seul qui n'ait fini par reproduire ces aspirations chinoises avec autant d'aisance et de naturel que s'il était né sur les bords du fleuve Bleu ou de la rivière Jaune. Le tout, c'est de vouloir s'en donner la peine, toute la peine, aussi bien les professeurs que les élèves. L'indolence et la routine ne mènent à rien de bon. Ces *aspirations* sont au moins aussi importantes que les *tons*; rien ne saurait les remplacer. Mais nos

sinologues ne s'en sont jamais préoccupés suffisamment, parce qu'elles leurs paraissaient condamnées par la langue française. Les sinologues étrangers, à leur tour, n'ont pas appelé sur ce point toute l'attention voulue, parce que leurs langues ayant de ces aspirations à foison, elles leurs semblaient n'avoir pas besoin de démonstration et devoir s'enseigner d'elles-mêmes. Telle est la principale raison pour laquelle l'étude du chinois parlé n'a point encore fait de progrès sérieux, et surtout *pratique*, en Europe; elle a toujours manqué par la base; elle a toujours été arrêtée par le dédain d'un de ses éléments les plus essentiels, je veux dire ses nombreuses et presque constantes aspirations.

Sont-elles d'ailleurs aussi difficiles qu'on veut bien le croire et le dire? pas le moins du monde. Elles exigent un exercice forcé d'à peine quelques jours, et voici le moyen bien simple de s'y habituer. Que l'on se fasse une loi de répéter, durant une semaine, cinquante à soixante fois, tous les matins et autant de fois le soir, les syllabes suivantes :

1. *K'a,—k'é,—k'i,—k'o,—k'ou.*
2. *P'a,—p'é,—p'i,—p'o,—p'ou.*
3. *T'a,—t'é,—t'i,—t'o,—t'ou.*
4. *Tch'a,—tch'é,—tch'i,—tch'o,—tch'ou.*
5. *Ts'a,—ts'é,—ts'i,—ts'o,—ts'ou.* — L'effort et la peine consistent dans l'énonciation, nette et distincte, bien que simultanée, de la consonne initiale, simple ou composée, et de l'*h* : *k-h-â,—p-h-â,—t-h-â,—tch-h-â,*— et *ts-h-â.* Il va sans dire que cet *h* doit être aspiré aussi fortement que possible, exactement comme si l'on voulait cracher. Au commencement, cela peut paraître rude, dur, difficile et gênant. Que l'on essaye de faire cet effort d'abord vingt fois de suite. On trouvera que la difficulté diminuera au fur et à mesure de la persistance, et qu'au bout de peu de jours cet épouvantail de l'aspiration chinoise aura disparu aussi vite que le fantôme des tons. L'aspiration initiale ou intermédiaire deviendra absolument naturelle et, par cela même, on ne peut plus facile. Mais il est de toute nécessité de la marquer, même pour les signes chinois où elle

n'est qu'accidentelle; à plus forte raison pour ceux où elle doit toujours se faire sentir.

Arrivons maintenant à la prononciation proprement dite et disons tout d'abord qu'elle ne diffère pas beaucoup de la nôtre et qu'elle n'exige aucun effort surhumain, ni aucune contorsion des lèvres ou de la figure. La langue chinoise bien parlée est certainement bien moins dure à entendre que l'allemand. Bien des sinologues français ou étrangers se sont servis, pour indiquer la prononciation chinoise, de sons empruntés à des langues étrangères. Constamment, les élèves se voient renvoyés par eux tantôt à un son latin, tantôt à un son allemand, tantôt à l'alphabet des Portugais, des Grecs ou des Russes. Méthode encourageante pour celui qui hésite encore à aborder une étude dont on ne lui montre, comme à plaisir, que les épines et les fossés. La vérité est que, sauf les aspirations qui, après tout, ne sont pas absolument nouvelles pour la langue française, il n'y a pas un son chinois qui ne puisse être parfaitement indiqué et figuré par des lettres et des sons exclusivement français. Aussi, le présent ouvrage, destiné avant tout, sinon exclusivement, aux Français, n'a recours, pour indiquer la prononciation, à aucune langue étrangère. Il sera facile de le démontrer en suivant l'ordre des lettres de l'alphabet.

La lettre *a* n'existe en Chine, comme initiale, que tout à fait dans le Nord, notamment à Pékin. Partout ailleurs, elle est remplacée par le son *nga*, les consonnes *n* et *g* devant se prononcer distinctement, quoique simultanément.

Il en est de même de nos voyelles *e* et *o*, employées comme initiales. En Chine, sauf à Pékin, elles deviennent, *ngé* et *ngo*. Nous avons conservé ici les sons *nga, ngé, ngo*, parce que la prononciation de Pékin n'est, après tout, que du particularisme. Mais on devra se rappeler que ces sons correspondent à nos *a,e,o*, employés comme initiales, et on pourra les prononcer comme nos trois voyelles, au lieu de dire *nga, ngé, ngo*. On prononcera donc *ad libitum: ngann* ou *ann*, — *ngenn* ou *enn*, — *ngo* ou *o, ouö*, suivant les cas.

Comme voyelle finale, *a* ne varie jamais; tandis que *e* est *muet*

dans les mots qui ne reçoivent pas d'accent, et *grave* dans les mots dont l'accent est modéré. *E* devient la diphthongue *eu* dans les mots qui sont aspirés, ou qui reçoivent toute la force de l'accent.

L'*o* non accentué reste ce qu'il est; il se prononce très-souvent *ouö*, lorsqu'il est long, c'est-à-dire accentué.

L'*u* est très-mouillé, surtout lorsqu'il est long et que, par suite, il porte tout le poids de l'accent. Le son *ou* se prononce comme en français.

La consonne *b* n'existe pas en chinois.

La consonne *c* non plus; car, avec *a*, elle forme *k*; avec *e*, les sons *tché*, *tch'é*, *tsé*, *ts'é*. De même avec *o* ou *ou*. Avec *u*, elle forme *ts*, très-mouillé.

La consonne *d* n'existe pas.

F a le même son qu'en français.

G s'emploie très-rarement et devient presque toujours *gue*.

H initial s'aspire *fortement*; comme intermédiaire, cette lettre, dans notre ouvrage, sera toujours indiquée par ', c'est-à-dire par une apostrophe jetée au milieu d'un mot, comme ceci : *k'a*. Mais toutes les fois que l'*h* initial est suivi d'un *i*, il se prononce dans toute la Chine, sauf dans l'extrême Sud, *chi*. A Pékin on dit même *si*. Cependant, comme il y a une foule d'autres signes dont la prononciation commence par la véritable lettre *s*, nous avons conservé le son *chi* partout où, en réalité, on devrait écrire *hi*, sauf à le prononcer en sifflant. Par là, nous distinguerons les signes qui commencent par un *h* et ceux qui commencent par un *s*.

La consonne *k* présente une difficulté pareille, lorsqu'elle est suivie de la voyelle *i*. Dans le Sud, on dit *ki*, *kia*, *kié*, *kio*, *kiu*, exactement comme on dirait en français. Mais, à mesure qu'on remonte vers la Chine centrale et surtout en avançant vers le Nord, *k* suivi de l'*i* devient *tsi*. Il semblerait donc tout simple que l'on écrivît *tsi*, comme font d'ailleurs en Chine la plupart des sinologues étrangers. Eh bien ! non; car, alors aucune distinction ne pourrait être établie entre les mots qui s'écrivent, soit par un véritable *ts*, soit avec le *k* mouillé par l'*i*. Quoi qu'on ait pu dire, en effet, il existe, à Pékin même, une distinction entre *tsi* et *ki*. Voici en quoi elle consiste : le *k* mouillé par un *i* se prononce en appuyant

la langue contre les dents supérieures, exactement comme si l'on avait le défaut de *bredouiller*. — *Tsi*, au contraire, doit être prononcé en appuyant la langue contre les deux rangées des dents et en produisant le son sifflant. Aussi, pour établir cette distinction, nous avons conservé la lettre *k*, soit qu'elle précède un *a*, soit qu'elle précède un *i*, sauf aux élèves à prononcer *ki*, *kia*, *kié*, *kio*, *kiaö*, comme s'ils bredouillaient, et *tsi*, *tsia*, *tsié*, *tsio*, *tsiaö*, en les mouillant très-fortement et en leur donnant un son très-sifflant.

Nous ne nous arrêterons pas sur les consonnes *l*, *m*, *n*, *p*, *t*, *v*, dont le son est identique en chinois et en français. *Tch* et *ts* représentent suffisamment les sons qu'ils doivent figurer; seulement, il faut prononcer *tch* avec les dents serrées et *ts* en sifflant.

Pour indiquer un son *nasal* et *long*, nous nous sommes servi de la terminaison *ng*, — qu'il s'agisse de *ang* ou de *ëng*, — en lui donnant la valeur qu'elle a dans beaucoup de mots français, dans celui de *sang*, par exemple, où le *g* final ne se prononce pas. Il est donc bien entendu qu'on ne dira jamais *tchangue*, *tchëngue*, *tchongue*; *mangue*, *meungue*, *mongue*; *nangue*, *nëngue*, *nongue*, etc., etc.; on dira tout simplement *tchang*, *tchëng*, *tchong*, etc., etc., — sans faire sentir le *g* final, mais en donnant aux sons *ang*, *ëng*, *ong* un caractère *très-long* et *très-nasal*.

La lettre *i*, toute seule, est brève; la lettre *y* est longue.

Il y a une distinction à établir entre *ou* et *vou*, entre *o* et *ouö*. Bien des mots d'ailleurs qui, dans les autres provinces de la Chine, se prononcent simplement *o* long, acquièrent à Pékin la valeur de la diphthongue *ouö*.

A *wa*, *wé*, *wang*, *wong*, nous avons substitué *ouä*, *oué*, *ouäng*, *ouöng*.

Les *ï* marqués d'un tréma doivent garder le son *i* et ne pas prendre le son *ang*, *ëng*, ou *oä*.

De même, un tréma placé sur les *a*, les *e*, ou les *o*, a pour but de leur conserver leur valeur primordiale.

Bien des fois l'*o* des Chinois, particulièrement des Chinois du nord et de Pékin, acquiert la valeur de *aö*, mais il doit toujours se prononcer comme une seule voyelle et non comme *a* et *o*. C'est

le *ton*, ou plutôt l'*accent* qui produit cette transformation. Prenons pour exemple la locution *k'o-y*, cela se peut. On doit la prononcer *k'aö-y*, mais de manière que *aö* ne fasse qu'une seule et unique syllabe. Cette prononciation se réduit à appuyer sur *k'o*, pour lui donner plus de valeur qu'au son auxiliaire *y*, dont le simple rôle ici est d'être un complément de verbe.

La différence entre l'*e* fermé et l'*eu* diphthongue est très-sensible, bien que difficilement appréciable ; car ce son varie non-seulement du nord au sud, de l'est à l'ouest, mais même d'une province ou d'un district à l'autre. En thèse générale, l'*e* précédé d'une aspiration devient forcément *eu*.

Sous la réserve des observations qui précèdent, les prononciations figurées dans cet ouvrage doivent se lire, entièrement et exclusivement, à la française, mais de façon à conserver toujours aux signes ou caractères chinois leur nature monosyllabique, quelle que soit la manière dont nous en ayons figuré la prononciation avec des lettres françaises.

IV

DES RADICAUX ET DÈS PHONÉTIQUES.

Rien n'est plus confus et même énigmatique au premier abord que la masse de signes dont se compose la langue chinoise. Il est vrai qu'à l'instar d'une rangée de hautes montagnes qui de loin paraissent inaccessibles, cette masse de caractères se régularise et se simplifie pour qui se donne la peine de les étudier. Comment d'ailleurs la société chinoise s'en serait-elle servie depuis tant de siècles, si elle n'y avait trouvé des classifications et des méthodes, ces outils dont il n'est jamais donné à l'esprit humain de se passer entièrement, à quelque degré de culture qu'il soit parvenu. On peut même dire qu'à ce seul point de vue la langue chinoise a une supériorité incontestable sur nos langues

d'Europe. Pour un philologue, en effet, qui s'occupe de l'histoire comparée des langues, rien ne saurait être plus instructif ni plus attrayant que d'étudier à fond la formation de ce curieux idiome. Quelle source inépuisable d'aperçus ingénieux! A n'observer même que les rapports, toujours visibles quoique toujours voilés, qui existent entre les besoins d'une grande société humaine et les images dont elle a fait, à la longue, des mots, des syllabes et des lettres, quels précieux moyens d'analyse pour quiconque épie, scrute et compte les vibrations de l'esprit humain, depuis la nuit si obscure qui enveloppe la création de l'univers? Par là s'explique en outre pourquoi en Europe, et notamment en France, il y a tant d'érudits qui s'occupent avec une ardeur si tenace de cet idiome, bien qu'a première vue leurs recherches ne paraissent pas toujours présenter de résultats appréciables. Qui sait pourtant si, quelque jour, ce ne sera pas l'étude, abstraite et toute théorique, de la langue chinoise, qui nous aidera à élucider *scientifiquement* les problèmes encore si peu résolus touchant notre commun berceau et les premières ramifications de l'espèce humaine?

Quant à nous, professeur, et à nos élèves, il nous suffit de savoir qu'à l'origine, non de la langue chinoise, mais de la culture régulière de cet idiome, ceux qui tentèrent d'en réunir et d'en constituer les premiers éléments, n'avaient, en définitive, à leur disposition qu'environ trois mille caractères d'une extrême simplicité, qu'ils classaient en six sections, — partant toujours de cette notion, assurément très-naturelle, que ces caractères étaient, avant tout, des symboles et des emblèmes.

Or, par cela même que c'étaient des symboles, ceux qui se rapprochaient le plus des objets auxquels ils correspondaient, formèrent nécessairement la première section, celle des symboles IMITATIFS, *siang-chïng;* par exemple, les signes qui donnent l'idée d'*homme*, de *cheval*, de *tortue*, de *poisson*, etc., etc. Il est de toute évidence que cette première section fut et dut être la base de toutes les autres.

La seconde comprit tous les caractères INDICATIFS, *tché-cheu*,

comme ceux par exemple qui donnent l'idée de *deux* ou de *trois*.

La troisième dut être déjà moins simple, car les premiers philologues chinois y rangèrent tous les signes à COMBINAISONS D'IDÉES, qu'ils appelèrent *houeï-y*, comme par exemple le caractère qui a le sens de *coagulation* et qui se compose du signe *eau*, c'est-à-dire *liquide*, et du signe *ceinture*.

La quatrième section comprit les caractères INTERVERTIS, *tchouänn-tchou;* exemple : *chang* haut et *chia* bas, qui ne forment, après tout, qu'un seul et unique caractère représenté assis, pour signifier *haut*, et renversé, pour donner l'idée de *bas*.

La cinquième section réalisa un progrès encore plus sensible; elle inaugura le système des sons pris à part et abstraction faite de l'idée. Elle fut appelée section des SYLLABES OU RHYTHMES, *kié-chëng*, et présente quelque analogie avec les syllabes finales de notre versification; exemple : *feung* abondant et *feung* immortel; c'est-à-dire un caractère simple et un caractère composé, mais tous les deux se prononçant absolument de même.

La sixième section enfin, celle des caractères à MÉTAPHORES, *kia-tsié*, — exemple : *sinn*, cœur, *jenn*, humanité, *y*, pensée, etc., — devint le véritable point de départ de presque tous les caractères chinois qui sont encore aujourd'hui en usage, ou en voie de formation, ou même qui peuvent jamais être formés.

On conçoit cependant que ce classement des signes chinois, si excellent qu'il pût être au point de vue de la philologie pure, ne devait point suffire comme instrument quotidien; en d'autres termes, comme système de dictionnaire courant. Les Chinois s'ingénièrent donc à en chercher et à en inventer d'autres qui fussent plus en rapport avec leurs besoins de tout instant. Ils ont fini par en trouver trois : méthode naturelle, méthode analytique et méthode rhythmique ou tonique.

Par méthode *naturelle*, les Chinois entendent le groupement des signes de leur langue, suivant l'affinité plus ou moins grande qui existe entre ces signes et les idées qu'ils expriment. Ainsi le *ciel*

préside à toute la série des corps célestes ou des idées qui s'y rattachent immédiatement. La *terre* forme un groupe d'objets n'ayant que la terre proprement dite pour point de départ. Tous les *animaux* constituent un autre groupe; les *poissons* ont le leur; les *oiseaux* forment une section à part; puis les *arbres;* les *plantes;* les *montagnes;* les *cours d'eau;* les *demeures;* les *insectes;* les *outils*, etc., etc. Le monument littéraire où, pour la première fois, se trouve exposé ce système, date d'environ onze cents ans avant notre ère. Il est intitulé : *Eurr-yâ* ou *Vade mecum*. Il fut suivi de *T'aï-yâ*, puis de *P'i-yâ*, sortes d'*oracles* linguistiques qu'on respecte d'autant plus qu'on s'en occupe moins. Ajoutons que ces trois monuments primitifs de la langue chinoise, notamment le premier, n'ont été achevés qu'après la mort de Confucius, par un de ses élèves.

Le système *analytique* répond assurément le mieux à la nature même du plus grand nombre des caractères chinois. Qu'est-ce en effet qu'un caractère chinois composé ou combiné? Une sorte d'image devenue un idéogramme, mais impliquant à la fois le sens de l'idée représentée par cette image, la nuance du sens originel et le son qui doit le rendre perceptible à l'ouïe. Comment une image, après être graduellement arrivée à ne plus représenter qu'une de ses propres nuances, en est-elle venue enfin à ne plus être que le signe d'un simple son, c'est une étude qui touche de trop près à l'histoire et à la philosophie du langage, pour pouvoir, même en passant, être abordée dans un ouvrage spécialement élémentaire (1). Ce qu'il nous importe de savoir avant tout, c'est que, — sauf un très-petit nombre de signes chinois qui aujourd'hui encore se rapprochent le plus des objets dont ils étaient originellement les images les plus fidèles et que les premiers philologues chinois, comme nous l'avons vu tout à l'heure, rangèrent dans la catégorie des *signes imitatifs*, — la *théorie* veut que tout caractère, composé ou combiné, contienne d'abord un signe

(1) L'éminent directeur des Archives nationales, M. Alfred Maury, en a donné un lumineux aperçu, merveilleux à la fois de clarté et d'enchaînement, dans son étude sur : *Les origines de l'Ecriture*, insérée dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er septembre 1875. On fera bien d'y avoir recours, si l'on se livre sérieusement à l'étude du chinois.



simple pour indiquer *grosso modo* l'idée générale représentée par le caractère, puis un autre signe, simple ou composé, pour en *préciser* le son et l'idée. Prenons pour exemple le signe simple *niu,* femme ou femelle; ajoutons-y le signe, également simple, *mou,* mère; nous aurons un caractère composé qui se prononcera *mou* et signifiera *maîtresse d'école,* c'est-à-dire, une *femme* devenue, par vocation ou autrement, la *mère intellectuelle* des enfants d'autrui. Malheureusement, il en est de cette belle théorie comme de tous les principes auxquels on peut avoir recours pour soumettre la langue chinoise à une systématisation qui est absolument incompatible avec sa formation historique; ce n'est le plus souvent qu'une simple théorie. Il arrive en effet sans cesse que l'idée primordiale des caractères simples se trouve comme noyée dans les sens qui procèdent de cette idée, ou qu'un caractère composé de deux ou trois signes simples, ne garde le son d'aucun d'eux et se prononce tout différemment. Quoi qu'il en soit, si, d'une part, on se rappelle toujours la première origine des signes chinois, et si, d'une autre part, on tient compte de notre tendance naturelle à simplifier les outils de notre activité, on comprendra sans peine que cette classification, parfois hypothétique, des caractères chinois en signes, dont les uns, tant bien que mal, donnent le sens, tandis que d'autres, en certains cas, ne fournissent que le son, est encore la plus rationnelle et la plus pratique. C'est qu'elle découle, — répétons-le, — de la nature même de l'idiome. Aussi, a-t-elle été adoptée par les Chinois, il y a plus de vingt siècles. Elle eut même, bien certainement, été adoptée beaucoup plus tôt, si, avant Confucius ou de son temps, le nombre des caractères chinois n'eût été si restreint. D'ailleurs, les hommes d'État et les philosophes ont, en général, fort peu de goût pour la linguistique. Et Confucius était avant tout l'un et l'autre. En somme, c'est une méthode fondamentale. Nous y reviendrons tout à l'heure pour l'examiner et l'étudier complétement.

Reste la troisième et dernière méthode, celle des rhythmes, autrement dite, syllabique ou tonique. C'est la méthode qui s'éloigne le moins de notre propre système alphabétique. Elle

suggère donc l'idée que l'origine n'en est pas exclusivement chinoise. Ce sont en effet les bouddhistes qui l'ont introduite en Chine, vers l'an 500 de notre ère. Comme elle ne peut procéder à l'étude des tons, autrement dit des *rhythmes*, qu'en établissant une distinction entre les initiales et les finales, il va de soi que, par cela même, elle aborde, indirectement, une région plus ou moins alphabétique. Aussi est-ce la méthode qui trouve le plus de faveur auprès des sinologues étrangers. Ils se flattent qu'un temps viendra, où l'influence croissante de leurs travaux, — d'ailleurs fort louables et même fort utiles, — jointe à toutes les sortes de *supériorité* de la civilisation occidentale, finira par s'imposer avec une telle force à l'*infériorité* de la civilisation de l'Extrême Orient, que même la langue chinoise, le plus ancien idiome du monde peut-être, fondra comme de la neige aux ardents rayons de nos langues à flexions, notamment de l'anglais, qui tend à « *devenir de plus en plus universel* ».

Ils oublient que ce système n'a rien de neuf pour les Chinois; que, du moins en principe, ils le connaissent depuis environ quatorze siècles, et que ceux dont ils le tiennent n'ont pas même réussi à entamer la langue chinoise, même après avoir converti au culte de Bouddha la plus grande partie de la nation qui parlait et cultivait cette langue. Inutile de rechercher les causes de ce fait, quoiqu'elles se présentent presque d'elles-mêmes. Mais on est autorisé à croire que les efforts dirigés vers le même but par les Européens n'atteindront pas, en somme, un résultat bien différent. L'idiome fondé par plus de trente siècles de besoins, de mœurs, d'institutions et de traditions, est un monument assez solide pour repousser les assauts les plus violents, fussent ceux de la marée toujours montante des Anglo-Saxons. Il n'y a que des cataclysmes qui puissent abattre de tels rocs. Et peut-être la Chine n'est-elle pas destinée à en subir.

Pour nous autres Français, d'ailleurs, ce système ne ferait qu'augmenter les difficultés déjà très-considérables de l'étude de la langue chinoise; car il ne présente rien de stable, rien de précis. C'est du sable mouvant dans du brouillard. Que peut-on bâtir, en effet, sur les *règles* de la prononciation anglaise? Que l'on

examine les systèmes de prononciation du chinois, préconisés par Morrison, Medhurst et Wade, Anglais tous les trois, en y joignant celui de Wells Williams, un Américain. Ce sont pourtant ces quatre sinologues, d'un grand mérite assurément, qui ont produit les meilleurs dictionnaires, sans parler de celui du P. Gonçalves, écrit en portugais. Total : — cinq systèmes différents de prononciation du chinois.

Quoi qu'il en soit, l'esprit humain se laissant toujours et partout séduire à ce qui est nouveau, les Chinois même ne purent échapper entièrement au charme d'un système si peu d'accord pourtant avec la méthode qui répond à la nature de leur antique idiome. Aussi dès l'apparition du bouddhisme chez eux, dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère, se mirent-ils à « *tournasser* » leur langue à *idées*, d'après le modèle des langues à *sons* qui leur arrivait. C'est ainsi qu'à la longue, ils ont fini par produire, au commencement du siècle dernier, un dictionnaire — le plus colossal qu'il y ait sans doute, — composé de cent dix volumes et connu sous le nom de *p'eï-ouenn-ynn-fou*, trésor des sons rhythmiques pour la mémoire des caractères. C'est ainsi, pareillement, que les différentes régions de leur vaste pays et que toutes leurs provinces, sinon tous leurs départements, ont chacune un ou plusieurs dictionnaires chargés de *thésauriser* aussi les *rhythmes* ou les *tons* particuliers à chacune d'elles. Cela seul dénote la fausseté du point de départ et l'inefficacité du système ; car les *rhythmes* ou les *tons* varient nécessairement, plus ou moins, avec les localités. Il s'ensuit que, quel que puisse être le penchant des Chinois, et surtout des sinologues étrangers, à employer et à composer à l'infini des dictionnaires toniques et par cela même syllabiques, ils ne le font jamais qu'à titre d'expédient. Qu'il s'agisse d'une difficulté sérieuse à vaincre, d'un problème littéraire ou même d'une simple question de linguistique à résoudre, force leur est d'avoir recours au seul système qui ne saurait leur faire défaut, le système *analytique*, qui est celui des *radicaux* et *phonétiques ;* c'est le seul en effet qui tienne compte de l'origine et de la nature de l'idiome, sauf à l'étudier lui-même

avec soin dans les développements que comportent nécessairement cette origine et cette nature.

Quant à nous, personnellement, dont le but est de hâter le plus possible en France l'étude *pratique* du chinois *pratique*, nous avons dû écarter le système des *tons*, comme à la fois superflu et peu abordable, et le remplacer en quelque sorte, — ne serait-ce que pour les commençants, — par celui de l'*accent*. La méthode *analytique*, à ce point de vue, c'est-à-dire la méthode des *clefs* et des *sons*, est la seule, qui puisse et doive avoir de la valeur. En quoi consiste-t-elle?

Quelque varié et subdivisé que puisse être le *développement* des idées primordiales de l'homme, elles se réduisent, en principe, à un bien petit nombre. Dieu, le ciel, la terre, l'homme. En haut: le soleil et la lune; en bas : l'eau, les poissons, les montagnes et les vallées, les arbres et les plantes, les animaux de toute sorte, les oiseaux. Entre le ciel et la terre : l'air et le feu. Qu'on examine l'homme ou toute autre créature vivante, on y distingue la tête, le corps, les mains ou les ailes et les pieds. La tête à son tour a des cheveux, des poils ou des plumes, des yeux, un nez, une bouche, une langue, des dents, des oreilles. Tout être en vie a en outre du sang et le pouvoir de sentir, quel que soit le nom qu'on donne à cette faculté, qu'on l'appelle cœur, esprit ou instinct. Qu'on se figure ensuite des images, grossières ou déjà ingénieuses, représentant ces idées et ces choses à la fois primordiales et principales. Ne se trouve-t-on pas, immédiatement, en présence du point de départ de la langue chinoise, et, en même temps, du système, essentiellement naturel, de sa classification première et de ses subdivisions ultérieures? La moindre réflexion, alors, suggérera que ces notions primordiales et principales constituent, par la nature même du système de langue qui en découle, autant de grandes divisions, autant de moules ou de matrices, destinées à contenir et ensuite à laisser se développer à l'infini, dans chaque direction première, toutes les notions secondaires et partielles. Ce sont encore autant de points de départ,

autant de sources pour toutes les combinaisons auxquelles peuvent donner lieu les caractères chinois. C'est ce que nous autres Européens nous appelons les *radicaux*. Les Chinois les nomment *Tseu-pou*, en écrivant, et *pou-chéou*, en parlant.

Reste à savoir combien il doit y avoir de ces grandes divisions. Ceci, par malheur, dépend un peu du jugement d'un chacun, et il n'est pas aisé de se mettre tous et immédiatement d'accord sur la question de savoir si telle notion est primordiale et principale, si telle autre est ultérieure et accessoire. Aussi, quelque ancienne que soit chez les Chinois la méthode analytique, il n'y a environ que cent cinquante ans qu'ils ont fini par limiter à deux cent quatorze le nombre des caractères radicaux, — dont, suivant Sir Thomas Wade, trente appartiennent au style élevé et cent trente-sept au langage de tous les jours, sans en oublier quarante-sept qui tombent de plus en plus en désuétude.

Le premier dictionnaire que les Chinois aient eu d'après ce système porte le nom de *Chouö-ouenn* ou *Science des mots*. Il date de l'an 123 avant Jésus-Christ et contient cinq cent quatorze caractères radicaux. Plus tard, cependant, on trouva que ce nombre ne suffisait pas et on le porta à cinq cent quarante-deux, voire à cinq cent quarante-quatre. Mais, sous la dynastie des *Mïng*, on les réduisit derechef, dans le *Tseu-Houeï*, « Dictionnaire, » à trois cent soixante et enfin à deux cent quatorze, dans le *K'ang-chi-tseu-tienn*, « Statut des caractères ». C'est le dernier ouvrage de ce genre qu'aient écrit les Chinois. Il est pour eux ce que le Dictionnaire de l'Académie française est pour nous.

Ce n'est pas à dire pourtant que ce nombre de deux cent quatorze ne puisse être réduit davantage. Le P. Gonçalves l'essaya dans son excellent Dictionnaire chinois-portugais, et n'admit que cent vingt-sept radicaux. Mais ce savant sinologue compliqua sa tentative d'une prétendue méthode alphabétique, qui ne saurait trouver grâce auprès de quiconque veut sérieusement étudier la langue chinoise. D'ailleurs, cette réduction de deux cent quatorze à cent vingt-sept radicaux est l'œuvre d'un étranger et, par suite, ne peut l'emporter, auprès des Chinois, sur

ce qu'ils ont jugé convenable de fonder eux-mêmes et de maintenir.

Il y a donc, dans la langue chinoise, deux cent quatorze caractères ou signes *radicaux*, desquels sont censés procéder tous les autres. En fait, à part leur sens propre et leur emploi spécial comme caractères isolés, ce sont tout simplement des têtes de chapitre ou de série, sous lesquels sont rangés, classe par classe, jusqu'à la deux cent quatorzième inclusivement, tous les signes dont la réunion constitue la langue chinoise. La première série débute par le caractère qui n'a qu'un seul trait, et la dernière, c'est-à-dire la deux cent quatorzième, par un caractère composé de dix-sept traits. Les subdivisions de ces deux cent quatorze chapitres consistent dans l'adjonction, à gauche et à droite, en haut ou en bas, parfois même au beau milieu, d'un, de deux ou de plusieurs traits, — soit que ces adjonctions forment autant de caractères de signification différente, soit, comme il arrive quelquefois, que leur signification leur vienne uniquement de leur association avec le radical qu'ils accompagnent, pour en préciser ou en nuancer l'idée, ou pour en indiquer simplement le son. De cette manière, la première subdivision de n'importe quel des deux cent quatorze chapitres consistera dans le radical et l'adjonction d'un seul trait, la deuxième dans le radical et l'adjonction de deux traits, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la liste des caractères qui se rattachent à un radical soit entièrement épuisée.

Ces radicaux, du moins dans nos traités européens, étant numérotés, rien de plus facile que de les apprendre par cœur et d'arriver à les connaître par la même méthode qui nous rend familières les lettres de notre alphabet, sauf bien entendu la différence qu'il y a entre vingt-quatre et deux cent quatorze, et sous la condition de se rappeler par exemple que, dans l'alphabet chinois comme dans le nôtre, *d* suit immédiatement *c*, et que *r*, précède toujours *s*.

On voit, par là, que ce système de *radicaux*, si naturel à la langue chinoise dont il forme la base, n'est après tout qu'un simple expédient pour bien ranger les caractères chinois dans un

dictionnaire et les rendre faciles à trouver toutes les fois qu'on ne peut en reconnaître, à première vue, ni le sens originel, ni le sens composé, dérivé ou figuré, ni même la prononciation. Telle est la principale, sinon la seule utilité de ce système.

Ces caractères ont d'ailleurs été si naturellement choisis pour former deux cent quatorze têtes de série que, sauf un très-petit nombre dont le radical ne se démêle pas toujours facilement, le radical des autres caractères se détache en quelque sorte de lui-même des formes composées dont il fait partie, et il suffit de quelques mois de pratique pour se les rendre familiers.

La difficulté, c'est de bien compter les traits qui s'ajoutent à un radical pour faire un caractère combiné ou composé, et elle s'augmente considérablement lorsqu'il faut lire, non des livres imprimés, mais des manuscrits; car les Chinois, pour aller plus vite, surtout dans les relations d'affaires ou même de société, ne se gênent pas pour employer des abréviations, sans compter les erreurs de toute sorte qu'ils commettent par oubli, par laisser-aller ou par ignorance. Mais l'habitude amène à triompher de tous ces obstacles.

Qu'est-ce donc que ces traits additionnels qui, sans faire partie d'un radical, forment cependant avec lui un caractère dont il faut savoir la prononciation et le sens, à quelque point de vue qu'on l'examine, soit en lui-même, soit dans ses rapports avec d'autres caractères?

Ces traits additionnels, pris dans leur ensemble et abstraction faite de leur nombre, se nomment communément en Europe *phonétiques*. Les Chinois les appellent *tseu-mou*, moules ou *maternités de caractères*, par opposition avec *tseu-pou*, gouvernements ou *paternités de caractères*, nom sous lequel, comme nous l'avons vu, ils désignent les radicaux de leur idiome.

D'où viennent ces éléments *phonétiques* et quel est leur rôle?

Ils procèdent des *radicaux* exactement comme les radicaux d'aujourd'hui ont eu pour *matrices* les copies grossières des

objets que les premiers Chinois aperçurent pour la première fois et d'où ils tirèrent leurs premières idées. Cela est si vrai que la plus grande partie des radicaux comme *y*, crochet; *jenn*, homme; *pâ*, huit; *ki*, banc; *taö*, couteau; *li*, force, etc., etc., servent à la fois de signes *phonétiques* et de *radicaux*, suivant les circonstances. Seulement la plupart des signes phonétiques sont, dans leur forme et surtout dans leur sens principal, beaucoup moins simples que les radicaux; ils présentent déjà des combinaisons bien plus compliquées, ou plutôt des dérivations produites, avec le temps, par les transformations diverses et successives de l'usage et des besoins de la société chinoise. Aussi, leur présence dans un caractère composé a pour but, à la fois, d'en indiquer le son et d'en préciser ou d'en nuancer le sens déjà exprimé, ou simplement indiqué *grosso modo*, par le radical. Exemple : les radicaux *niaö*, oiseau, *yu*, poisson, et *mou*, arbre, indiquent presque toujours qu'on veut parler d'un oiseau, d'un poisson ou d'un arbre quelconque. Le signe *phonétique*, — que ce soit un autre radical ou simplement la combinaison de quelques traits partiels, — du moment qu'il est joint à l'un de ces trois radicaux, indique *le plus souvent* le son du caractère qui en a été formé et en même temps l'espèce de l'oiseau, du poisson ou de l'arbre, ou encore la nature et le degré de l'idée, — peut-être de la métaphore, — que l'on s'est proposé de rendre, en prenant pour point de départ un oiseau, un poisson ou un arbre.

Nous disons *le plus souvent*, car il arrive sans cesse que la prononciation d'un caractère composé n'est indiquée ni par un signe phonétique, ni par un radical, et qu'elle lui vient de l'amalgame des prononciations respectives des deux signes, ou encore d'une cause dont le souvenir s'est perdu dans la nuit des temps.

Et comme, après tout, la bouche humaine ne peut émettre qu'une quantité de sons relativement fort restreinte, même en tenant compte des modifications que l'aspiration y ajoute, les Chinois, puis les sinologues étrangers, ont été amenés par la nécessité la plus simple à examiner ces sons, à les supputer, à les trier et à les distribuer dans les cadres d'un système, — les uns,

comme nous venons de le dire, les nommant *tseu-mou,* maternités de caractères, les autres les appelant *primitifs* ou *phonétiques.* On a constaté qu'il y a environ quatre mille *tseu-mou* ou maternités s'ajoutant, une fois au moins, à un radical ou paternité, *tseu-pou,* et formant ainsi tous les caractères, simples ou composés, de la langue chinoise telle qu'elle existe aujourd'hui. Mais, comme la moitié des signes phonétiques ne s'ajoutent que très-rarement deux fois à un même radical, on est arrivé à conclure qu'il n'y a, en réalité, que mille neuf cent trois signes primitifs ou phonétiques, y compris deux cent quatorze radicaux employés comme des signes phonétiques, ou comme de simples additions à quelques caractères de leur propre classe. Une fois ce nombre déterminé, on en a fait une classe et on a trouvé qu'elle pouvait à son tour se partager en cinq subdivisions. La première comprend les deux cent quatorze radicaux qui perdent, momentanément, mais sans cesse, leur nature de caractères *idéographiques,* pour devenir de simples *sons,* ou des signes de nuances d'idées. La seconde est la classe des caractères composés; elle comprend les signes phonétiques formés de radicaux auxquels on a ajouté un ou plusieurs traits. Isolés, ces traits n'ont aucun sens. La troisième comprend les signes phonétiques formés de deux radicaux, dont l'un reste ce qu'il est par sa nature, tandis que le second devient un signe phonétique. La quatrième embrasse tous les caractères phonétiques composés de trois ou quatre radicaux, dont un seul indique le sens et dont les autres indiquent le son, formé généralement de la combinaison de deux ou trois sons différents. La cinquième, enfin, présente une série de caractères se composant de ceux qui en eux-mêmes ne sont déjà plus simples et constituent autant de combinaisons dérivées des caractères simples. Les trois dernières séries ne contiennent que des caractères *composés,* dont les parties, réunies ou isolées, présentent toujours un sens, par opposition à la seconde série qui ne contient que des caractères *combinés,* où les traits additionnels n'ont absolument aucun sens isolément.

La mémoire jouant un très-grand rôle dans l'étude de la langue chinoise, — puisqu'on ne saurait *bien* parler le chinois si l'on ne sait l'écrire *correctement,* et qu'on ne saurait le faire si l'on ne se

rappelle l'exacte composition d'un caractère, — cette formation de la plupart des signes chinois, au moyen d'un radical, *tseu-pou*, ou *pou-chéou*, gouvernement ou paternité de caractères, et d'un signe phonétique, *tseu-mou*, moule ou maternité de caractères, exige que l'élève s'y arrête. En s'appropriant les caractères simples et les traits de pinceau qui les constituent, il aidera grandement sa mémoire à retenir tous les caractères, *combinés* ou *composés*, dont il a besoin.

M. J. Callery, qui avait passé bien des années dans l'intérieur de la Chine et qui, plus tard, devint l'interprète officiel de notre première mission officielle en Chine, mettant à profit les idées conçues à ce sujet par un de nos plus éminents évêques-missionnaires, Mgr Desflèches, et s'inspirant des travaux faits avant lui dans ce sens par le Dr Marshmann et le P. Gonçalves, a fini par réduire à mille quarante le nombre des signes phonétiques, et les a groupés méthodiquement en un ensemble, où chacun d'eux se présente, plus ou moins complétement, avec ses dérivés plus ou moins légitimes. Par malheur, livré à ses seules forces et entravé par de jalouses rivalités, cet habile sinologue n'a pu développer et parfaire son œuvre, qui, au lieu de devenir véritablement pratique et féconde, est restée forcément à l'état d'embryon. Linguiste hors ligne, comme le regretté G. Pauthier fut un érudit hors ligne, J. Callery est mort aussi à la peine, en ne laissant que des indices de ce qu'il aurait pu faire, s'il avait été intelligemment soutenu et libéralement aidé. Ne dirait-on pas que, dans les états démocratiques, il y a pléthore de vrais talents, puisqu'au lieu de les encourager quand il s'en présente, on ne fait aucun effort pour les tirer des ronces et des épines où ils laissent le plus clair de ce qui les rend supérieurs aux autres.

Pour en revenir aux *radicaux* et aux signes *phonétiques*, voici, en fin de compte, et au point de vue général, en quoi consistent leur nature et leur emploi.

Les uns et les autres font partie essentielle de tout caractère chinois, combiné ou composé, sauf, bien entendu, les deux cent quatorze radicaux employés isolément. De même que les *radi-*

caux ne donnent pas toujours le sens du mot, quoiqu'ils en indiquent toujours le germe, de même les signes *phonétiques* ne donnent pas toujours le son, c'est-à-dire la prononciation du mot, quoique, plus ou moins directement, ils contribuent toujours à le donner et servent à préciser ou à nuancer le sens indiqué par les *radicaux*. Si donc il est absolument nécessaire d'apprendre les *radicaux* par cœur, il est au moins fort utile de connaître les signes *phonétiques*, dont plusieurs, non sans quelque ressemblance avec les rapports qui unissent nos consonnes et nos voyelles, s'ajoutent d'une manière uniforme à soixante-quatorze *radicaux* différents et forment ainsi une espèce d'alphabet de mille quarante lettres. Ces lettres, il est vrai, comme il arrive d'ailleurs aux consonnes des alphabets de l'Europe, ne gardent pas toujours, en s'ajoutant à un radical, la prononciation qui leur est propre lorsqu'elles sont isolées. Ainsi *ko* devient *ho* ou *lo*, et même *lou;* comme *hïng* se transforme en *hang* ou *hëng*, etc., etc. Néanmoins, puisque notre esprit européen, et surtout notre esprit français, a besoin absolument d'un système, même dans les choses, qui *à priori*, comme l'idiome chinois, n'en admettent pas, eh bien, en voilà un qui du moins peut aider à retenir les caractères dont la connaissance est aussi indispensable que la matière et les outils le sont à l'ouvrier.

Certes, nous l'avons déjà dit, ce qui importe avant tout aux élèves sérieux, c'est d'étudier et d'apprendre par cœur les caractères chinois, *tels qu'ils sont*, avec leur sens primordial et leurs sens dérivés ou figurés, sans se préoccuper du comment ni du pourquoi qui ont présidé à la formation et aux combinaisons de leurs éléments. Mais il en est de cette étude comme de la vie humaine. Dieu nous a donné tout ce qu'il faut pour la prolonger au delà du terme ordinaire, et nous l'abrégeons en développant surtout les principes destructeurs qui sont en elle. De même, en étudiant le chinois, nous nous attachons surtout à des systèmes, à des analyses, à des classifications qui, *en réalité*, ne font que retarder les progrès de notre étude. Mais, comme, en toute chose, il ne faut pas moins tenir compte des faiblesses que de la vigueur et des ressources de l'esprit humain, la grande divi-

sion de l'idiome chinois en *radicaux* et en signes *phonétiques*, présente au moins cet avantage qu'elle procède de la nature même de cet idiome. On pourrait la comparer à un axe sur lequel il pivote, suivant les besoins moraux, intellectuels et matériels de l'innombrable race qui s'en sert constamment, depuis une si longue suite de siècles.

En somme, les deux cent quatorze radicaux, *tseu-pou* ou *pou-chéou*, — pères de caractères, — et les mille quarante signes phonétiques, *tseu-mou*, — mères de caractères, — par cela même qu'ils ont une signification primordiale et intrinsèque, sont employés sans cesse *isolément*, comme autant de mots *essentiels*. Mais ils n'en contractent pas moins entre eux de constantes unions d'où est sortie et sort encore une nombreuse progéniture, qui constitue aujourd'hui toute la masse des signes ou caractères chinois. Il est aussi indispensable de les bien étudier et de les bien connaître que de savoir les lettres de notre alphabet pour arriver à lire le français. Le radical ou le père ne donne pas toujours l'idée principale du caractère qu'il fait *concevoir;* l'élément phonétique non plus, autrement dit la mère, ne laisse pas toujours à l'enfant qu'elle *met au monde* le nom, c'est-à-dire, le son qui lui est propre; la fidélité mutuelle n'étant point la vertu distinctive de ces sortes de mariages, et les rôles respectifs du père et de la mère étant un peu différents de ce qu'ils devraient être, d'après nos idées occidentales. Néanmoins, ce sont les seuls géniteurs de la grande famille des caractères chinois. Et comme, dans les relations quotidiennes de la société, il est assez difficile de bien connaître quelqu'un sans savoir au juste d'où il vient et qui il fréquente, de même il est mal aisé d'apprendre le chinois de manière à s'en servir *en toute sûreté,* si l'on ne s'est d'abord bien rendu compte des origines et des relations de chacun des caractères dont il se compose, c'est-à-dire des *deux cent quatorze* RADICAUX et des *mille quarante* PHONÉTIQUES qui forment l'ensemble de ses éléments.

Ajoutons que les *radicaux*, — sauf quarante-sept mis hors

d'usage par leur vétusté, — et les mille quarante *phonétiques* sont précisément les caractères dont on se sert à chaque instant pour les besoins les plus journaliers de la vie. Ce sont donc ceux-là, au nombre d'environ *mille cent* à *mille deux cents*, qu'il faut d'abord le mieux apprendre.

Voilà pourquoi ils entrent à peu près seuls dans la composition des phrases de la langue parlée, que donne ci-après, en douze chapitres, notre premier volume. C'est comme une sorte de préparation à l'étude plus étendue et plus approfondie qui sera l'objet des autres volumes.

La réunion de tous les *radicaux* en usage, comme éléments de la langue de tous les jours, et des mille quarante signes *phonétiques*, dans des phrases graduées, offre deux avantages : elle les rend plus faciles à retenir, puis elle permet de s'en servir, quoique d'une manière relativement restreinte, dès la première page du texte chinois de notre livre. Nous ne saurions donc y appeler trop sérieusement toute l'attention de l'élève. Seulement, comme les *radicaux* ont cette double supériorité sur les mille quarante signes *phonétiques*, que, tout en s'employant isolément, ils sont la vraie source des signes phonétiques, et qu'ils servent en outre de têtes de chapitre pour toute la masse des caractères chinois, le présent volume en contient une liste spéciale placée à la suite des douze chapitres de phrases dont nous venons de parler. Il s'ensuit que l'élève, eût-il parfaitement appris ces douze chapitres, ne devra ouvrir le deuxième volume qu'après avoir repassé *tous les radicaux* dans cette liste spéciale, pour n'avoir plus à y revenir et pour se livrer tout entier aux parties plus importantes de notre difficile étude.

V

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE.

« Si l'on n'apprend pas la poésie, » — dit Confucius, — « on « ne saura jamais bien parler. »

Cette maxime, considérée d'une manière abstraite, peut nous sembler paradoxale. En Chine, elle est l'expression rigoureuse de la vérité; car le mot *poésie* n'était évidemment, dans la bouche du *plus Saint des Saints*, que l'équivalent et comme la quintescence du mot LETTRES. Or, les *Lettres*, pour un Chinois, c'est à la fois la source où l'esprit doit s'abreuver, le moule où le cœur doit se former, le but suprême où l'on doit faire tendre, plus ou moins directement, toutes ses idées et toutes ses actions, si l'on veut répondre tant soit peu aux exigences générales de la société dont on est membre, quel que soit d'ailleurs le rang que l'on y occupe.

En Europe et en Amérique, la religion et la littérature font sans doute aussi partie de toute éducation véritablement bonne; mais déjà elles ont cessé d'être étroitement unies, de manière à régir d'une façon absolue l'homme tout entier et la société tout entière. Chez les Chinois, du moins jusqu'à présent, elles ne font qu'un. Pour eux, être *instruit* ou *lettré*, c'est être *correct* et *sage;* c'est être à la fois vertueux, poli, digne et heureux. A cette seule condition, on fait ou l'on peut faire partie de la première classe de la société, et l'on est en droit de gouverner les laboureurs, les industriels et les marchands. Or, on ne saurait être *Lettre* ni *Sage*, on ne saurait maintenir intactes, comme homme public ou privé, les cinq relations sociales : de prince à sujet, de père à fils, d'époux à épouse, de frère aîné à frère cadet, d'ami à ami; — ni pratiquer sérieusement les cinq vertus cardinales : Humanité, Rectitude, Convenances, Sagesse et Sincérité, — sans les avoir étudiées, discernées et apprises dans la *vraie Littérature.*

Cette vraie Littérature à son tour, quels que soient le champ où elle doive agir et celle des facultés humaines au service de laquelle il lui faille se mettre, n'a d'autre point de mire que de faire naître et de développer les cinq relations sociales et les cinq vertus cardinales, en prenant pour moyen l'*unité* de la route et pour seul but la simplicité — l'*uniformité* — des mœurs.

Or, la *vraie*, la seule Littérature a pour unique base les enseignements de Confucius, tels qu'ils ont été recueillis, consignés et

transmis par ses disciples, notamment par Mencius (*Meung-tseu*). Ces enseignements, en même temps, sont la seule *religion*, ou, pour mieux dire, la seule *Morale* que la civilisation exclusivement nationale et officielle de la Chine ait jamais définitivement connue. Toute opinion qui s'en écarte est une hérésie; et aucun *vrai* Lettré ne saurait s'y arrêter, encore moins l'étudier, à quelque point de vue et pour quelque motif que ce soit. Confucius et *ses quatre disciples*, successivement immédiats — *Yenn-tseu, Tsëng-tseu, Tseu-sseu* et *Meung-tseu*, — comme d'ailleurs la plupart des *Sages* qui leur ont succédé, mais n'ont été que les commentateurs plus ou moins fidèles de la doctrine du Maître, sont autant de divinités philosophiques qui, après une suprématie d'une longue série de siècles, président encore aujourd'hui aux destinées de la Chine. Dans ce vaste pays, il n'y a pas une bourgade, si pauvre soit-elle, où ne s'élève un temple en leur honneur, et où les autorités et le peuple ne prodiguent à leur mémoire un tribut d'hommages, à certaines époques déterminées par la loi.

Ne les envisagerait-on qu'au point de vue de cette souveraine et persistante influence, ils auraient déjà droit à notre plus sérieuse attention. Ils ont pourtant un autre mérite, et certes bien plus considérable, — celui d'avoir civilisé la Chine et les pays qui l'avoisinent. Il s'ensuit que, quelles que soient les différences intellectuelles et physiologiques qui distinguent entre eux les habitants du céleste Empire, ils se ressemblent tous par l'éducation. Il s'ensuit pareillement que, s'il n'est guère possible de bien connaître un pays, sans en bien connaître les habitants, on ne saurait bien connaître les Chinois, sans connaître la littérature où ils ont puisé toutes leurs idées, tous leurs sentiments et jusqu'aux mobiles de leurs actions.

Or, si cette connaissance est nécessaire à tout étranger pour entrer en communication avec la masse du peuple, combien doit-elle l'être plus encore, surtout aux agents diplomatiques et consulaires, pour fréquenter et, au besoin, influencer la classe *correcte*, c'est-à-dire la partie *dirigeante* de la nation, en

d'autres termes les *Lettrés,* qui sont à la fois le type et le produit de l'éducation chinoise !

Mais qu'est-ce au fond que cet enseignement, que cette doctrine ou philosophie de *K'ong-tseu?* A en croire *les Livres* de la Chine, ce *premier Sage de l'humanité* n'aurait jamais émis la prétention de l'avoir conçue ou inventée lui-même. Jamais non plus, il est vrai, il ne lui a attribué une origine divine. Contrairement à Moïse, qui a reçu la Loi des mains de Jehovah sur le Sinaï, Confucius a puisé tout simplement la sienne dans les traditions, dans quelques fragments d'écrits, tels que ballades, hymnes, énigmes ou récits historiques. Ces traditions, à leur tour, ne lui ont transmis que les impérissables vérités, qui sont comme les fruits naturels de la conscience de l'homme. Voilà quel est, du moins à première vue, le point de départ tout humain de la doctrine de Confucius. Toutefois, et malgré le long intervalle d'environ dix siècles qui sépare les deux législateurs, on peut se demander si *K'ong-tseu* n'a pas eu quelque connaissance de la Loi de *Moïse.* L'affirmation sur ce point n'est peut-être pas tout à fait impossible, quoique, jusqu'à présent, — soit incompétence des *Lettrés* qui naturellement ignorent nos traditions religieuses, soit insuffisance de nos propres exégètes qui ne possèdent point assez la langue chinoise pour se passer du secours des commentateurs chinois, — la question n'ait pas pu être élucidée. Rien pourtant, ni dans l'enseignement de Confucius, ni dans les premiers monuments littéraires de la Chine, où il a puisé les éléments de sa doctrine, ne s'oppose à l'existence, chez les anciens Chinois, des idées de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la récompense éternelle du juste, — telles que les comprenaient Moïse et le peuple Juif, et que nous les comprenons maintenant nous-mêmes. Dans les Livres Canoniques de la Chine, comme dans les nôtres, il est parlé d'une époque primitive où l'homme était parfait et absolument heureux; puis, avec le cours des âges, la corruption amena la misère. La différence qui, sur ces questions, existe présentement entre les Chinois et nous, vient de la différence actuelle de leur

idéal et du nôtre. Tandis que, rejetant, comme un obstacle au progrès de la civilisation, l'idée religieuse de la félicité originelle, nous transportons le bonheur dans l'avenir et que nous nous précipitons vers ce but jusqu'à en perdre haleine, les Chinois, fidèles à l'idée fondamentale de la doctrine de leur *premier Sage*, persistent dans leur croyance à la bonté, à la félicité des premiers hommes. Ils préconisent le retour aux mœurs simples et honnêtes des temps de *Yaö* et de *Chouënn*. Ils donnent même en exemple les mœurs du règne plus ou moins fabuleux de *Fou-chi*, dont l'existence pourtant ne paraissait point douteuse à Confucius, et en qui peut-être un jour on finira par reconnaître quelque grande figure de l'Ancien Testament.

Ce serait un important problème à résoudre que de remonter ainsi, d'époque en époque, jusqu'à la source, nécessairement commune, où les deux fleuves des deux civilisations primitives, se séparant l'un de l'autre, finirent chacun par couler dans un sens diamétralement opposé. Il est vrai que, pour essayer d'atteindre à cette grande solution, il faudrait avoir acquis une connaissance, ou plutôt posséder une intuition de la langue chinoise que très-peu d'Européens veulent et peuvent avoir, mais qui cependant n'est pas au-dessus de nos forces, comme le démontre l'illustre exemple de nos premiers missionnaires catholiques en Chine. Le renom de savants dans les lettres chinoises qu'ils obtinrent, même parmi les Chinois, ne contribua pas peu à leurs éclatants succès en tout genre, sur ce terrain de la vieille Chine, regardé aujourd'hui comme si ingrat, si inculte et si stérile.

Par malheur, le *véritable* enseignement de Confucius et les traditions primitives dont il était en quelque sorte l'exposé, eurent à subir bientôt l'irréparable dommage des vicissitudes humaines. Bien que, entre la mort de Confucius et la naissance de Mencius (478-371 av. J. C.), il ne se soit écoulé que 107 ans, et que cet intervalle, ait été largement comblé par *Tsëng-tseu* et *K'ong-ki* ou *Tseu-sseu*, — le premier, disciple de Confucius et maître de *K'ong-ki ;* le second, petit-fils et quelque peu disciple de Con-

fucius, puis, dit-on, maître de Mencius, — à peine ce dernier philosophe fut-il mort (288 av. J. C.) que déjà *l'on commençait à faire violence* « au sens des doctrines du Saint des Saints ». Mais comment s'en étonner, puisque Mencius même, tout en exaltant Confucius comme *une perfection humaine*, s'éloigne un peu de lui dans sa définition de la vertu et des devoirs de l'homme et, à son insu peut-être, trace comme une première ébauche de ce matérialisme qui constitue aujourd'hui le caractère essentiel de la *Morale* chinoise.

Ce fut d'ailleurs peu de temps après la mort de Mencius que l'empereur *Ché*, de la dynastie de *Ts'inn*, fit périr un grand nombre de Lettrés et brûler tous les livres, sauf *le Livre des Changements* et les ouvrages sur l'agriculture et la médecine. Il paraît que *Li-ki* ou *Mémorial des Rites*, dont quelques parties remonteraient à plus de huit siècles avant notre ère, aurait souffert de cette sauvage exécution plus que les autres Livres Canoniques. Quoi qu'il en soit, il est certain que, même bien avant cette catastrophe littéraire, les *Conversations* ou Analectes de Confucius, qui renferment peut-être le meilleur exposé du fond de sa doctrine, comptaient déjà deux textes assez dissemblables ; et, lorsque les empereurs de la dynastie victorieuse des *Hann* firent rechercher, pour en reconstituer une bibliothèque nationale, les exemplaires gravés ou écrits des Livres Canoniques et autres qui avaient échappé au désastre, il parut, vers l'an 153 avant notre ère, un troisième texte de ces Analectes. Il avait été trouvé, dit-on, avec d'autres ouvrages, — le *Livre des Annales*, le *Livre de la Piété filiale*, le *Printemps* et l'*Automne*, — dans le mur de la maison où Confucius avait habité. L'un des fils de l'empereur *Chiaö-Kïng* la fit abattre pour élargir son palais. Suivant une autre légende, on aurait trouvé, vers l'an 279 de notre ère, dans le tombeau du roi *Siang* des *Oueï*, des tablettes de bambou, — ce bois d'un usage si universel en Chine, — sur lesquelles était gravé le texte d'environ vingt ouvrages de toute sorte. Parmi ces ouvrages figuraient deux ou trois Livres Classiques, qui n'étaient plus conformes au texte officiel dont on se servait à l'époque de cette fameuse trouvaille. Les caractères de ces tablettes auront-

ils été mal copiés, soit parce qu'ils étaient trop anciens et *à sceaux*, soit par suite de l'état de vétusté du bambou ? On ne peut que le présumer ; mais il est tout naturel que la réunion de ces diverses causes frappe d'un doute persistant l'authenticité des premiers Livres Classiques de la Chine. Il faudrait d'ailleurs bien peu connaître la nature humaine pour admettre que les empereurs, et surtout les fondateurs des dynasties qui, depuis l'incendie des Livres, se sont succédé sur le trône de Chine, aient eu un autre but, en faisant rechercher les débris de ces monuments littéraires, que de s'en servir pour la consécration de leurs droits comme souverains et des devoirs de leurs sujets envers eux ; sans compter que la plupart de ces débris retrouvés par eux furent encore engloutis plus tard dans une suite de commotions politiques, dont la Chine n'a pas été plus exempte que tout autre pays.

C'est pourquoi, à l'avénement des *Song* du Nord au Trône, vers 960 de notre ère, puis des *Song* du Sud vers 1127, les grands Lettrés *Tchéou-tseu*, *Tch'ëng-tseu* et *Tchang-tseu*, — pour ne mentionner que ceux-là, — interprétèrent les Livres Canoniques et Classiques absolument à leur gré. Mais c'est particulièrement sous le pinceau du célèbre *Tchou-chi* (1163-1225), que l'idée ultra-païenne de l'*Etat* fut érigée en principe de toute société, de même que le salut de l'Etat devint la base de toute morale, collective ou individuelle. En d'autres termes, vivre paisiblement et satisfait, sans se préoccuper de ce qui peut advenir après la mort, c'est le suprême but que l'on doit se proposer en ce monde, *en s'efforçant de conserver, jusqu'à son dernier soupir, le respect de soi-même, pour être en droit de se faire respecter par autrui*. L'autorité dont *Tchou-chi* sut revêtir cette prétendue interprétation de la doctrine de Confucius fut telle qu'à dater de cette époque, on ne put s'en écarter, sous peine d'être traité comme hérétique. L'identification de la loi morale et de la loi de l'Etat était complète. L'Etat devint ainsi, en Chine, l'expression suprême de la société.

Certes, cette définition de la morale chinoise ne peut, à aucun

point de vue, soutenir la moindre comparaison avec la morale chrétienne; et les panégyristes enthousiastes qu'elle a trouvés parmi nous, ou ne la connaissaient que superficiellement, ou, déjà possédés de l'esprit du scepticisme, se sentaient heureux de découvrir en Chine la prétendue réalisation de leur idéal philosophique. Néanmoins, cette morale des Lettrés chinois contient, à peu de choses près, tout ce que la raison humaine, livrée à elle-même et privée de toute lumière d'en haut, peut imaginer de *sage* pour la vie d'ici-bas. Quels que soient du reste ses mérites et ses défauts, elle a résolu ce difficile problème d'avoir été, depuis tant de siècles, et d'être encore le seul phare, à la fois religieux et intellectuel, politique et social, des idées, des mœurs et des institutions de tant de millions d'âmes. Principe et moyen de l'éducation des masses, c'est par elle que la société chinoise est arrivée, d'une manière si universelle, à poursuivre le même idéal de bonheur, à rechercher les mêmes qualités et à fuir les mêmes défauts; à s'efforcer surtout de rester maître de soi-même, en vertu de ce principe, que chacun doit être satisfait de son sort, sauf à l'améliorer par l'éducation, c'est-à-dire par des examens ou des concours publics.

Sans doute, l'application journalière et pratique de ce grand principe de la société chinoise a pu laisser beaucoup à désirer, surtout dans ces derniers temps. C'est néanmoins pour elle une boussole et une ancre de salut. Aucun changement de dynastie ne s'est fait en Chine depuis plus de vingt siècles, sinon sous le prétexte, plus ou moins justifié, plus ou moins plausible, de faire *revivre* et *épanouir à nouveau* cette Morale obligatoire, que les dynasties déchues, et dès lors *ipso facto* condamnées par le Ciel, avaient laissée périr. Le premier soin d'un fondateur de dynastie a toujours été d'honorer par-dessus tout *la Doctrine*, en faisant fleurir *les Lettres;* et il suffit de citer les règnes de *Koublaï-K'ann* de la dynastie mongole des *Yuänn,* et de *K'ang-Chi* de la dynastie régnante des *Ts'ïng,* pour démontrer la vitalité et en même temps l'excellence relative de cette morale tout humaine. Ainsi, les conquérants même qui subjuguèrent la Chine ne le firent qu'en rendant hommage au principe qui

la maintient après l'avoir constituée, et qui, du moins jusqu'ici, donne à l'apparent vainqueur la situation d'un véritable vaincu. Tel est en outre le respect de toute la société chinoise pour le grand législateur à qui, directement ou indirectement, elle doit sa formation et sa durée toujours vivace que, malgré l'esprit profondément égalitaire des lois et des mœurs du pays, le descendant, vrai ou présumé, de Confucius porte le titre de *Duc toujours saint*. Sa résidence *K'iué-li*, dans le Chann-tong, est comme un sanctuaire national, où chaque souverain, une fois au moins durant son règne, envoie ses *hommages* par un délégué spécial. Chaque année, en outre, ce Duc *toujours vénéré* reçoit une sorte de tribut, qui lui est religieusement payé par le trésor public, quel que soit l'état financier de l'Empire. Plusieurs empereurs se sont agenouillés eux-mêmes devant le tombeau du « plus Saint des Saints ». *K'ang-chi*, l'an 23 de son règne, a mis par trois fois sa tête illustre dans la poussière, devant une simple image du *Bienfaiteur de la Chine*. Le plus beau temple de l'empire tout entier, c'est celui qui couvre le tombeau du *Sage des Sages*, et, depuis l'an 628 de notre ère, toutes les villes de la Chine ont un *temple* de *littérature* et de *savoir*, où, le premier de chaque lune, on fait une offrande de fruits et de légumes aux mânes des plus grands philosophes du pays des *Hann*, et où, le quinze, on brûle de l'encens en leur honneur; sans compter deux grandes fêtes nationales, au printemps et en automne, qui leur sont aussi consacrées et où les plus grands dignitaires de l'empire officient solennellement. Est-il une seule autre nation qui rende un tel culte à ses grands hommes?

Il est encore un point de vue d'où l'on peut envisager cette philosophie pratique, soit qu'elle réponde toujours au modèle qu'en aurait transmis Confucius, soit que, devenue presque un simple souvenir légué de siècle en siècle, elle ait fini par recevoir, de l'énergique pinceau du dernier « grand Sage, » *Tchou-Chi*, un nouveau corps et une nouvelle âme.

Dans une société où, pour des raisons particulières peut-être à l'Asie, l'exubérante fécondité de la race ne saurait être en

proportion avec l'étendue et la fertilité du sol, — comme le prouvent d'ailleurs les continuelles émigrations des Chinois, — les vices, cette suite presque inséparable de la profonde misère, pullulent, et ils y semblent, à première vue, plus repoussants qu'ailleurs. Ajoutons-y l'opium étranger, et, à sa suite, l'opium indigène, dont la consommation, toujours croissante, mine les populations avec une force d'autant plus irrésistible que, dans la plupart des cas, elles s'y livrent surtout pour échapper, durant quelques heures, au sentiment de leur détresse. Eh bien! malgré ces deux terribles dissolvants, la société chinoise, celle notamment qui se trouve éloignée des points habités ou fréquentés par les étrangers, satisfait généralement, et dans une large proportion, aux exigences de sa Morale traditionnelle et de sa Loi nationale. Le niveau de cette double Loi peut ne pas être très-élevé, surtout si on la considère à la lumière divine du Christianisme. Mais, telle qu'elle est, les Chinois la pratiquent *sérieusement*, et leurs mœurs simples et patriarcales pourraient être enviées par bien des nations qui les considèrent comme entièrement dépravées et barbares.

Comment s'étonner après cela qu'en regard du stérile scepticisme où notre Occident menace de se dessécher, il se rencontre, parmi les populations de l'extrême Orient, des centaines de chrétiens qui savent mourir pour la vieille foi de nos ancêtres? Sans doute, ils ont été évangélisés par les Clavelin, les Gotteland, les Poissemeux, les Maresca, les de Maistre, les Chapdeleine, les Renou, les Berneux, les Daveluy, les Mouly, — ces sublimes apôtres que j'ai connus, admirés, enviés et pleurés, — mais leur éducation et leurs coutumes les ont préparés aux convictions sérieuses. Nos saints dogmes, semés par de telles mains dans de tels esprits, doivent nécessairement y produire des résolutions inébranlables. Pour atteindre à la vie meilleure que leur assurent ces dogmes, peuvent-ils craindre d'affronter la mort, même la plus lente, la plus cruelle, et ne doivent-ils pas au contraire la regarder comme une heureuse et glorieuse délivrance?

Le rôle social, moral et politique de la littérature chinoise

ainsi constaté, il est facile de conclure que se refuser à l'étudier lorsqu'on s'est déjà donné la grande peine d'apprendre les premiers rudiments de la langue même, ce serait se priver volontairement du moyen de tirer le meilleur parti possible des connaissances qu'on a déjà eu le courage ou la bonne fortune d'acquérir. Pour un agent officiel, les conséquences de ce refus seraient encore plus graves. L'étude de la Littérature chinoise, et par suite de la vraie Chine, lui assurerait une influence personnelle sur ceux au milieu desquels il vit,— tandis que négliger cette étude le mettrait dans la presque impossibilité de remplir la plus importante partie de ses devoirs : celle qui consiste à observer avec justesse, à transmettre des informations consciencieuses, puisées *à de bonnes sources*, et à protéger *efficacement*, mais *discrètement*, les intérêts dont il a la charge.

Voyons maintenant quels sont les éléments de cette Littérature et quels ouvrages en présentent le plus strict résumé. La réponse à ces deux questions est facile. Toute la Littérature chinoise procède, directement ou indirectement, des Livres Classiques et n'en est que le développement plus ou moins ample, plus ou moins varié. L'étude des Classiques rend donc superflue l'étude du reste. Or, le nombre de ces Livres est assez restreint. *Officiellement*, on en compte *treize*. En réalité, ils se réduisent à *cinq Livres Canoniques* et à *Quatre Livres* par excellence; total, *neuf* Classiques. Mais, comme les Chinois considèrent habituellement les *Quatre Livres* comme autant de chapitres distincts, qui ne forment qu'un seul *T'aö* ou *série*, on arrive, en fin de compte, à *six* ouvrages qu'il est utile d'étudier et de s'assimiler. Ces *six* ouvrages sont pour les Chinois, selon la juste remarque de M. Pauthier, ce que l'Ancien Testament est pour les Juifs, les Lois de Manou pour les Indiens, le Coran pour les Mahométans et les deux Testaments pour nous autres Chrétiens.

Mais, puisque la Loi chinoise reconnaît *treize* Classiques, dont le texte, gravé sur treize séries de pierres et tenu aujourd'hui pour officiel, est déposé comme un précieux trésor au *Kouö-tseu-kienn*,

Collége de Chine, à Pékin, examinons ces *treize* Classiques. Seulement, comme ils n'ont entre eux, pour la plupart, aucun lien matériel ou chronologique, l'usage permet de les classer et de les étudier comme on veut, ou plutôt suivant les conditions intellectuelles, professionnelles et sociales de chaque élève.

Aussi, quoique les *Quatre Livres,* — en chinois, *Sseu-chou,* — soient un ouvrage assurément postérieur aux *Cinq Canons* ou cinq Livres Canoniques, *Ou-kïng*, ce sont eux néanmoins qui, généralement, ouvrent la série des Classiques et que l'on met en premier lieu aux mains des élèves assez préparés pour les aborder avec fruit. Il y a deux motifs pour l'emploi de cet ordre. Le premier, c'est que, pour qui n'a pas étudié au préalable les *Quatre Livres*, les *Cinq Canons* sont à peu près inintelligibles au moins dans certaines parties; le second motif, c'est que les *Quatre Livres* sont réputés suffisants pour l'éducation générale des masses, c'est-à-dire pour les agriculteurs, les industriels, les commerçants, voire pour les maîtres d'école de hameaux et de villages; tandis qu'un *Lettré*, titulaire ou candidat, doit savoir par cœur aussi bien les *Cinq Livres Canoniques* que les *Quatre Livres.*

Examinons maintenant ces *Quatre Livres*, ou, selon la désignation officielle qu'on leur donne, *le premier* ouvrage *Classique.*

I. C'est le lettré *Tch'ëng-tseu* qui l'a arrangé et publié dans son état actuel, il y a environ huit siècles. Il contient, comme nous venons de le dire, *Quatre Livres* ou chapitres et emploie 2,328 caractères distincts. Le troisième chapitre se divise en deux parties, et le quatrième en trois, ce qui donne, pour ces *Quatre Livres*, sept fascicules ou petits volumes.

A. Ordinairement, c'est par *Ta-Chio* ou *Grande Étude* qu'on aborde les *Quatre Livres*. C'était jadis un chapitre du commentaire des deux *Taï* (l'oncle et le neveu) sur le cérémonial des *Tchéou*, (dynastie qui régna sur la Chine de 1122 à 246 avant Jésus-Christ). On l'attribue, du moins en partie, à Confucius; mais ce n'est qu'un résumé de ses sentiments et de ses idées, fait par *Tsëng-tseu*, le plus célèbre de ses disciples. Il y est parlé : du

perfectionnement de soi-même, de la direction d'une famille, de l'administration d'un état et du gouvernement d'un empire.

B. Le deuxième des *Quatre Livres* est connu sous le nom de *Tchong-yong* ou *Dû Milieu* (juste milieu), et c'est *K'ong-ki*, appelé communément *Tseu-sseu*, petit-fils de Confucius et disciple de *Tsëng-tseu*, qui en est l'auteur; mais il s'y inspire des idées et des sentiments de son illustre grand-père. Ce livre faisait jadis partie du *Li-ki* ou mémorial des Rites. L'idéal que l'auteur s'y propose, est celui d'un Sage *correct* et à la dignité sans tache, également éloigné des deux extrêmes.

C. Le troisième des *Quatre Livres* intitulé *Louënn-yu*, Conversations, ou plutôt *Analectes*, se compose de deux parties ou fascicules. Ce sont les entretiens de Confucius avec tous ses disciples, (ils étaient environ trois mille), mais surtout avec soixante-dix-sept d'entre eux, qui seuls étaient parvenus à approfondir son enseignement. Dans ces Analectes, ils ont soigneusement noté les dires, faits et gestes de leur Maître.

D. Le quatrième et dernier des *Quatre Livres* est à lui seul aussi étendu que les trois autres. C'est l'œuvre exclusive de *Mëng-tseu* ou Mencius. Il se compose de trois fascicules. Chose étrange! Cette œuvre paraît avoir échappé à la destruction ordonnée par *Ché*. Pour expliquer ce fait, on prétend que les maximes de Mencius n'offraient aucun danger à l'intronisation de la dynastie des *Ts'inn*. D'ailleurs, c'est relativement assez tard que l'œuvre de Mencius fut admise parmi les Livres Classiques. On n'est pas non plus d'accord sur le nombre des chapitres qu'il a réellemenr laissés, ni sur le nombre de ceux qui lui ont été attribués par ses disciples. En outre, la croyance générale qui fait de Mencius le disciple de *Tseu-sseu*, petit-fils de Confucius, ne s'appuie sur aucune preuve décisive. Néanmoins, comme *doctrine* et comme *principes généraux*, Mencius est incontestablement le continuateur de la tâche civilisatrice du plus *Saint des Saints*. Toutefois d'assez graves nuances existent entre les deux doctrines. Pour Confucius, c'est l'*humanité* qui est le point de départ de l'excellence de l'homme. Mencius ne sépare jamais l'*humanité* de la *rectitude*. Le premier n'a en vue que l'*esprit*

de l'homme; le second s'occupe surtout de notre *nature* et de nos *passions*. Soit prudence, soit modestie, Confucius ne dédaignait pas de dissimuler; au moins ne disait-il pas *toute* la vérité. Mencius était d'une franchise qui touchait à l'incivilité. Aussi les Chinois comparent-ils l'enseignement de Confucius à une pierre précieuse, qui est plus ou moins dégagée de sa gangue et qui, pour n'être pas transparente, n'en a pas moins une solidité à toute épreuve et une profondeur sans limites; tandis qu'ils comparent l'enseignement de Mencius à la transparence d'un morceau de glace, qui laisse voir sa pureté, mais aussi ses défauts. La saveur des écrits de Mencius, disent-ils, est piquante, mais elle passe; celle de l'enseignement de Confucius peut paraître fade au premier abord, on finit par la trouver délicieuse et on ne cesse de s'en délecter.

Suivant Mencius, et contrairement à l'opinion générale de ses contemporains, la nature de l'homme est essentiellement bonne. Dépravée, elle doit être ramenée à son état originel par le *perfectionnement* continu de l'individu. C'est aussi Mencius qui le premier émit cette doctrine, que le peuple peut et doit déposer le prince qui ne serait pas à la hauteur de ses hautes destinées; car, disait-il, un tel souverain se serait métamorphosé lui-même en un *ennemi* commun. Aussi, en 1372, quatre ans après l'avénement au trône de *Hong-Vou*, fondateur de la dynastie de *Mïng*, Mencius, qui avait été revêtu du titre posthume de quatrième assesseur de Confucius, et dont la tablette figurait dans le *Temple* (du) *Savoir*, fut dépouillé de ce double honneur. Mais un grand dignitaire ayant, au risque d'être immédiatement puni de mort, présenté une requête en faveur de la mémoire du Philosophe, la tablette de Mencius fut remise à sa place, à l'extrême droite de la tablette de Confucius, et tous ses anciens titres lui furent solennellement rendus. Aujourd'hui encore, il fait partie du groupe des cinq principales divinités philosophiques qui président aux destinées de la Chine.

Pour nous autres Occidentaux, qui devons au Christianisme notre civilisation, les *Quatre Livres* (par excellence), en d'autres termes, *le premier Livre Classique* des Chinois, se résument, sui-

vant S. Wells Williams, dans un passage d'où ressort énergiquement la différence qui existe entre une doctrine conçue par des hommes, éminents sans doute, mais abandonnés à leurs seules forces, et la sublimité des dogmes puisés aux sources divines. Interrogé sur le caractère ou signe chinois qui pouvait indiquer la meilleure conduite à tenir pour un homme durant toute sa vie, Confucius répondit que c'était le caractère 恕 *chou,* que l'on peut traduire par nos mots : *sympathie, bonté* ou *bienveillance;* et il en expliqua le sens par cette maxime : *Il ne faut pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fît.* Mais il s'arrêta là. L'idée ne lui vint pas que sa maxime était toute négative, et il n'ajouta pas *qu'il fallait faire aux autres ce qu'on voudrait qu'on nous fît.* Encore moins pensa-t-il à étendre ce vivifiant principe de notre charité chrétienne jusqu'à nos ennemis mêmes, et il nia qu'on dût payer l'ingratitude par de nouveaux bienfaits, ou des offenses par de la bonté. Aussi la *vengeance* n'est point blâmable chez les Chinois, et il importe que les étrangers le sachent dès leur premier pas sur la terre de Chine.

Voici maintenant les *Cinq Canons* ou Livres Canoniques, *Ou-Kïng.* Le premier en date est incontestablement le *Livre des Changements,* que suit le *Livre des Annales;* mais, comme le *Canon des Odes,* qui est en vers, se peut retenir plus facilement, c'est ordinairement par là que l'on commence la lecture et l'étude des *Cinq Livres Canoniques.*

II. Le *Canon des Odes* ou *Cheu-Kïng* contient 310 pièces dont quelques-unes remontent jusqu'aux temps les plus reculés, et dont d'autres descendent jusqu'à Confucius, qui passe pour les avoir recueillies, examinées, triées et enfin éditées. C'est probablement la plus ancienne collection de ce genre.

Elle se divise en trois sections : celle des *Airs nationaux* et ballades ou *Kouö-feung;* celle des *Éloges,* privés ou officiels, *Siaö-ya* et *Ta-ya;* enfin celle des *Cantiques de louanges,* chantés jadis durant les sacrifices que les souverains des dynasties des *Chang* et des *Tchéou* offraient au Ciel et à la Terre. En somme, c'est une col-

lection d'espèces de sonnets, dont quelques-uns ressemblent à des idylles; d'autres sont des récits allégoriques ou des explosions de sentiments. Les Chinois se plaisent à réciter ces poésies à tout propos; ils en citent des passages ou de simples expressions dans leurs essais littéraires et même dans la conversation, en guise de maximes.

III. Le *Chou-Kïng* s'appelle communément *Livre des Annales*. Quoiqu'il soit postérieur en date au *Livre des Changements*, on l'étudie auparavant, parce qu'il est nécessaire à la claire intelligence de celui-ci. C'est le plus ancien recueil de documents historiques qui existe. Les traditions chinoises veulent qu'il ait été compilé par Confucius et que même plusieurs passages en remontent jusqu'aux temps de *Yaö* et *Chouëun*, époque du déluge chinois, c'est-à-dire à plus de vingt siècles avant Jésus-Christ. Par malheur, il n'est rien moins que certain, comme nous l'avons déjà vu, que le texte du *Chou-Kïng* actuel soit celui du *Chou-Kïng* laissé par Confucius et qu'il ait échappé à l'incendie ordonné par *Ché*.

Comment le texte de ces livres brûlés s'est-il retrouvé?

Bien des auteurs chinois et des sinologues étrangers ont soutenu, par des raisons qui peuvent être fort bonnes, qu'il ne saurait y avoir aucun doute sur l'authenticité du texte des Livres Canoniques. D'autre part, il est constant que le texte de *Chou-kïng* n'a pas été retrouvé en un seul tout, mais en deux parties bien distinctes, l'une par *Fou-chëng* et l'autre par *K'ong-ngann-kouö* (descendant de Confucius). On raconte même que le premier, ayant perdu l'original du texte, dut avoir recours à sa seule mémoire, bien qu'il eût déjà quatre-vingt-dix ans, pour faire écrire sous sa dictée ce qu'il croyait pouvoir donner comme le véritable *Livre des Annales;* et, comme l'extrême vieillesse rendait sa parole confuse, il prit pour secrétaire, en cette occasion, sa petite fille, qui seule pouvait le comprendre. Aussi la partie qui concerne les *Tchéou* est-elle par endroits d'une impénétrable obscurité, tant les phrases y sont incomplètes.

Quoi qu'il en soit, voici les éléments dont se compose ce troi-

sième Classique, ou *Livre des Annales*. La préface en est attribuée à Confucius. Viennent ensuite *cinq* grandes parties intitulées :

A. Annales de *T'ang* ou le canon de *Yaö*, prince très-célèbre qui a dû régner de 2357 à 2255.

B. Annales de *Yu*. Elles commencent par le canon de *Chouënn*, successeur du précédent, de 2255 à 2205, et donnent ensuite, sous le nom de *Conseils*, en trois chapitres distincts, les maximes qui, à cette époque et notamment durant le règne du grand *Yu*, de 2205 à 2197, prévalurent pour le gouvernement de l'État. La mémoire de ces trois souverains, des deux premiers surtout, est l'objet d'un véritable culte en Chine. Il est à remarquer qu'ils ne sont point parents, l'avénement au trône de *Chouënn* et de *Yu* ayant eu lieu par le choix et l'adoption.

C. Annales des *Chia*, première dynastie chinoise, dont le fondateur, *Yu* ou Grand *Yu*, occupa le trône jusqu'en l'année 1766 avant Jésus-Christ.

D. Annales des *Chang*, deuxième dynastie, de 1766 à 1122.

E. Annales des *Tchéou*, troisième dynastie, qui dura jusqu'à 246. — Les parties du *Livre des Annales* qui concernent les dynasties des *Chang* et des *Tchéou* sont les plus volumineuses et contiennent le plus de chapitres. Ce n'est point de l'histoire proprement dite, bien qu'un grand nombre d'événements historiques y soient relatés et élucidés. C'est encore moins une histoire *chronologique*, car il s'y rencontre constamment de regrettables lacunes, soit que des chapitres entiers n'aient pu être retrouvés après l'incendie, soit que Confucius, se proposant exclusivement l'édification de ses lecteurs par le récit de grands exemples, ait cru devoir passer sous silence des siècles entiers qui n'offraient rien de remarquable. En somme, ce que l'on est convenu de nommer le *Livre des Annales* n'est guère qu'un recueil des documents. Ce que l'on y trouve surtout, ce sont des déclarations de principes, des édits, des ordonnances, des projets de lois, des délibérations, des mandements, des vœux, etc., etc. Plusieurs chapitres portent pour titres, soit une expression qui s'y trouve, soit les deux premiers mots qui les commencent, absolument comme on fait pour désigner chacun des Livres du Pentateuque.

Ce qui caractérise le *Livre des Annales*, c'est une pureté de morale et une excellence de principes, qui assureraient le bonheur commun, si on les mettait sérieusement en pratique. Selon les Chinois, le deuxième Livre canonique, *Chou-Kïng*, contient en germe le principe de tout bon gouvernement et de toute bonne éducation nationale. C'est en outre, comme le dit très-justement S. Wells Williams, la pierre angulaire de tout le système politique des Chinois, le fondement de leur histoire, de leurs rites religieux, de leur stratégie et de leur astronomie. C'est, en un mot, la source où peuvent largement puiser les besoins multiples de leur culture intellectuelle.

Achevons le résumé de ce célèbre Livre en citant les deux périodes qui le terminent. Elles sont instructives pour tout le monde, et particulièrement opportunes en ce moment. « Si le *ministre*, « lorsqu'il trouve des gens capables, en devient jaloux et les prend « en haine; si, lorsqu'il trouve des hommes accomplis et sages, il « les combat et ne souffre pas qu'ils s'élèvent, il ne saurait servir « les intérêts du prince ni ceux du peuple. N'est-il pas alors émi- « nemment dangereux ? » Et puis : « Un seul homme peut causer « la prospérité ou l'anarchie d'un État; mais la gloire et la tran- « quillité d'un État peuvent être aussi l'œuvre de l'excellence « d'un seul homme. »

IV. Le *quatrième Livre Classique* est le premier en date. Il porte le nom de *Y-Kïng* ou *Livre des Changements*. On peut tout aussi bien le nommer le *Livre des Enigmes*. Il contient deux parties ou deux volumes : *Chang-Kïng* et *Chia-Kïng*. Les Chinois le considèrent comme un vrai puits de toute sagesse, mais, par-dessus tout, de science occulte. Il sert de base à toute sorte d'arts cabalistiques ; et l'on sait que les Chinois sont portés d'instinct à ces recherches surnaturelles. Il paraît que jadis, avant l'incendie des Livres, la Chine possédait deux autres Livres de ce genre : *Lienn-chann*, Monts en un tout, ou Terre à l'état informe, et *Koueï-ts'ang*, Recueil des premières causes. Dans le premier, c'étaient les *Monts* qui étaient le point de départ de tout ; dans le second c'était l'*Eau*. C'est le *Ciel*, dans celui qui nous occupe et

qui a seul survécu. Ce *Livre des changements*, composé, dit-on, par *Ouenn-ouang*, père du fondateur de la troisième dynastie chinoise, celle de *Tchéou*, aurait été commenté par *Tchéou-kong*, son fils puîné, et, six siècles plus tard, par Confucius. Il daterait ainsi d'environ 1150 avant notre ère. Mais il a pour base le système de *Fou-chi*, qui fut ou aura été le premier souverain de la « période des cinq rois, » environ 2850 ans avant Jésus-Christ. C'est à la fois une sorte de « Genèse » et de traité de cosmographie. Ce qu'il y a de plus remarquable, à notre point de vue, dans ce Livre, c'est un passage où il est dit que « *lors du débrouillement du Chaos, il y eut un jour de repos.* »

Le système de *Fou-chi* consiste dans huit diagrammes ou huit triades de lignes horizontales, superposées les unes aux autres, tantôt uniques et longues, tantôt coupées chacune en deux lignes courtes. Les Chinois les appellent *pâ-kouä*. Mais ces huit triades procèdent de deux lignes simples, également horizontales, dont la première, qui est unique et longue, représente le principe *mâle*, tandis que l'autre, coupée en deux lignes courtes, représente le principe *femelle*. Entre les deux lignes d'en haut et les huit triades d'en bas, il y a quatre dyades de lignes semblables, représentant les quatre points cardinaux, tandis que les huit triades désignent les huit points du compas et ont aussi le sens de : ciel, vapeurs, feu, tonnerre, vent, eau, montagnes et terre, — avec la plupart des développements que ces choses comportent. C'est en réunissant deux à deux les huit diagrammes et en les entourant des modifications auxquelles ils se prêtent, que les Chinois arrivent à en composer soixante-quatre nouveaux, dont chacun a un nom et un chapitre particuliers dans une des six sections de l'ouvrage. Le tout démontre, en définitive, comment le bien tire son origine du principe mâle, et le mal du principe femelle ; le premier finissant toujours par l'emporter sur le second dans cette lutte perpétuelle qui met aux prises la matière active et la matière passive. Les diagrammes ne sont que les symboles de ces deux adversaires.

Quelque fantaisiste que soit la base d'un semblable système, les Chinois y ont attaché de tout temps la plus grande impor-

tance ; et toutes leurs idées, toutes les combinaisons qu'ils imaginent en vue de l'existence journalière, s'en ressentent inévitablement. Aussi les traités sur ces matières abondent parmi eux, et il en paraît constamment de nouveaux ; car les Chinois y cherchent les pronostics de l'avenir, comme ils croient y trouver la meilleure explication du passé. Mais le commentaire le plus célèbre du *Livre des énigmes* est celui qui a pour auteur le grand philosophe des *T'ang*, nommé *Li-tïng-tsou.*

V. Le cinquième Livre Classique, *Li-ki*, est le plus volumineux des Livres Canoniques. Il y occupe la quatrième place. On l'appelle communément *Le Mémorial des Rites.* En réalité, c'est un véritable code des convenances morales, sociales et politiques. Il daterait, en partie, d'environ 1100 ans avant notre ère, puisque c'est *Tchéou-kong*, mentionné plus haut, qui, d'après les traditions, en aurait été le premier auteur. Vers 130 ans avant Jésus-Christ, on y ajouta le commentaire qui en fut fait par les deux *Taï*, oncle et neveu, et leur disciple *Ma-yong*. C'est, dit-on, le seul Livre Canonique auquel *Confucius* n'aurait point collaboré ; et pourtant il n'offre, en réalité, que le développement et la mise en pratique de toutes les idées, de tous les sentiments, — en un mot, de la lettre aussi bien que de l'esprit de l'enseignement du célèbre Philosophe. Il est donc probable que ce Livre, au lieu d'être, en partie, de *Tchéou-kong*, comme on le prétend, n'est que le commentaire de quelque ouvrage de Confucius, qui se sera perdu et dont on n'a pas retrouvé la moindre trace depuis l'incendie des Livres. On rencontre, en effet, dans les autres Livres Canoniques, des passages où il est dit que « *Confucius* fit la révision des poésies, des « Annales, des Rites et de la Musique. » Est-il admissible qu'il ait pu faire cette révision, sans écrire sur la Musique et sur les Rites, puisqu'il a écrit sur les Annales et sur les Odes ?

Dans le *Mémorial des Rites*, les Chinois trouvent des conseils et des prescriptions pour tous les actes et pour toutes les situations de la vie, qu'il s'agisse d'actes privés ou publics, de devoirs nationaux ou internationaux, ou même tout simplement de besoins journaliers. Les principes de morale enseignés par Con-

fucius qui les avait recueillis dans les traditions, sont le point de départ de ce Livre Canonique.

Aussi, le *Ministère des Rites* est-il une des six Secrétaireries d'Etat qui constituent le *Cabinet* de Pékin et le conseil des ministres. C'est même le plus important ministère, puisque toute la constitution politique, sociale et religieuse de la Chine y trouve son origine et son point d'appui. Et comme la *Piété Filiale* est à la fois l'essence et la force motrice de l'Etat tout entier, elle s'infiltre et s'incarne dans les esprits avec d'autant plus de puissance qu'elle agit sur eux dès qu'ils s'ouvrent aux premières notions du bien et du mal, et que tout le monde, à tous les degrés, aussi bien les particuliers que les familles, est intéressé à ce qu'il en soit de même dans toute la suite des générations.

Le *Mémorial des Rites*, dans sa forme actuelle, date au plus tard de la fin du premier siècle de notre ère, et se divise en quarante-neuf chapitres ou livres. Mais, comme l'usage veut que *Ta-Chio*, grande Etude, et *Tchong-Yong*, Dû Milieu, qui en font partie, soient publiés séparément ,il ne reste plus que quarante-sept chapitres. D'autre part, *Fann*, le célèbre lettré des *Yuänn*, en a retranché onze, parce qu'ils se rapportaient aux cérémonies de deuil, qui sont considérées par les Chinois comme portant malheur. Il avait d'abord abrégé le texte original, qui était plein de longueurs et parfois confus. Reste donc en définitive trente-six chapitres, les uns ayant pour titre les mots par lesquels ils commencent, les autres indiquant nettement les matières qu'ils traitent. Il en est qui renferment une doctrine pure, élevée; mais il s'en trouve qui, par les inégalités du fond et de la forme, portent à croire que ce sont de simples compilations assez semblables au *Tchéou-Li* et au *Y-Li* dont nous parlerons tout à l'heure.

Le chapitre 5ᵉ s'occupe des différents degrés de noblesse, ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons; le chapitre 7ᵉ de l'éducation que doivent recevoir les enfants des grands. Il y a un chapitre qui donne des règles de conduite pour les jeunes gens; un autre leur enseigne la manière d'étudier. Le chapitre 16 traite de la musique, « dont le but et l'effet immédiat sont *d'établir,* « *entre les hommes, l'union des cœurs et l'harmonie des senti-*

« *ments;* » tandis que « le but et l'effet immédiat des Rites sont « au contraire d'*établir des distinctions entre les hommes, en « plaçant chacun au rang qui lui convient.* » Les chapitres 18, 19 et 20 concernent les sacrifices à offrir aux dieux. Ils en précisent le rituel, le sens et l'idée générale.

VI et VII. Les *sixième* et *septième* Classiques sont *Tchéou-Li*,— les Rites des *Tchéou*,—et *Y-li*,— Etiquette et Convenances. Ces deux Livres semblent être presque aussi anciens que le *Mémorial des Rites*, quoique, suivant les traditions, ce soit encore *Tchéou-Kong* qui ait écrit le *Tchéou-Li*. Cependant, comme en réalité ce dernier ouvrage n'est que la continuation du *Li-Ki*; et *Y-Li*, celle de *Tchéou-Li*, le bon sens indique qu'ils sont quelque peu postérieurs au *Mémorial des Rites*, et que c'est un ou plusieurs Lettrés de la dynastie des *Hann* qui les auront compilés des anciens ouvrages ou tout simplement des traditions. Dans tous les cas, leur mérite est bien loin de celui que le *Mémorial des Rites* ou *Li-ki* a certainement aux yeux de tout Chinois orthodoxe. Aussi, le *Li-Ki* a-t-il été admis au rang des *Livres Canoniques* dès la fin de notre premier siècle, tandis que le *Tchéou-li* et le *Y-li* sont simplement rangés parmi les *Livres Classiques*. La principale raison de cette différence est que le *Tchéou-li* contient des doctrines qui ne sont pas tout à fait d'accord avec celle de Confucius et qu'*Y-li* est plus qu'incomplet.

VIII. Nous voici arrivé au *huitième* Livre Classique, *cinquième* et dernier *Livre Canonique*, — connu sous le nom de *Tch'ouënn-Ts'ieou*, c'est-à-dire, *Printemps* et *Automne*. Il serait, dit-on, tout entier l'œuvre de Confucius. Le titre, quelque peu bizarre, qu'il porte, lui vient de ce que « les éloges et les recommanda- « tions qu'il contient vivifient comme l'air du *Printemps*; et que « le blâme et les critiques qu'il inflige, flétrissent comme le vent sec de l'*Automne*. » En réalité, c'est une continuation, sur une petite échelle, du *Livre des Annales*. Confucius y raconte les événements qui se sont passés, durant deux cent quarante ans, dans le petit royaume de *Lou*, sa patrie. Il flagelle les passions anarchiques de cette époque de féodalité chinoise et leur oppose

sans cesse les heureux temps des anciens rois. Son récit s'arrête à l'année 560 avant Jésus-Christ et forme avec le « *Livre des Annales* » deux documents d'une authenticité suffisante sur les temps antérieurs à Confucius.

Les « *Quatre Livres* » (par excellence) et les « *Cinq Livres Canoniques* » ne contiennent que 4601 caractères distincts.

IX. Le *neuvième Classique* porte le titre de *Tso-Tchouänn* ou Chronique de *Tso*, qui fut le contemporain et l'ami de Confucius. C'est une sorte de commentaire du Livre précédent.

X. Le *dixième Classique* appelé *Kong-yang-tchouänn*, ou Chronique de *Kong-yang*, qui eut pour maître un disciple de Confucius, n'est guère que la continuation du Classique précédent.

XI. Le *onzième Classique*, ou *Kou-léang-tchouann*, est en quelque sorte un troisième commentaire de « *Printemps* » et « *Automne* » et par conséquent une continuation du dixième Classique. C'est l'œuvre de *Kou-léang*, qui eut aussi pour maître un disciple de Confucius.

XII. Le *douzième Classique* est un des plus importants; c'est le *Chiaö-kïng* ou *Livre* sur la *Piété filiale*. Aussi, bien qu'il ne fasse point partie des *Cinq Livres Canoniques*, il est qualifié, comme eux, de *canonique;* puisé, en effet, par les disciples immédiats de Confucius, dans ses apophtegmes et dans ses entretiens particuliers avec *Tsëng-tseu*, c'est lui qui donne vie et corps à la meilleure partie de l'enseignement du Moïse chinois. On ne sait pas au juste quel est l'auteur de ce Livre, mais les Chinois l'admirent, le révèrent, l'étudient et le commentent à l'infini. Il contient dix-huit chapitres, tous plus intéressants les uns que les autres. C'est l'A B C de toute éducation chinoise, et il n'y a pas de forme littéraire à laquelle les Chinois n'aient recours pour vulgariser les principes posés et développés dans ce Classique. On en fait des livres pour les enfants, et on y raconte vingt-quatre histoires de vingt-quatre individus considérés comme les modèles hors ligne de la piété filiale.

XIII. Le *treizième* et dernier *Classique* se nomme *Eurr-yâ*

ou *Vade-mecum*, sorte de Dictionnaire dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent.

Ces *treize Classiques* n'emploient que 6544, — chiffre fort éloigné, comme on le voit, des trente ou quarante mille caractères qu'il faudrait, dit-on, apprendre pour savoir la langue chinoise.

Voilà les treize puissants et bienfaisants cours d'eau dont la réunion forme le grand fleuve de la civilisation morale, sociale et politique de la Chine. Mais, quelque profond et impétueux qu'il ait été et qu'il soit encore, il s'est établi sur ses rives bien des flaques dont le triste privilége est d'empoisonner ceux qui s'y arrêtent, au lieu de suivre le courant. Ces flaques, disent les Lettrés, ce sont les fausses doctrines qui détruisent le bonheur préparé et assuré par la « *Vraie Doctrine,* » celle de Confucius et de ses disciples. Et pourtant de ces prétendues hérésies sont nées des religions qui luttent de vitalité et d'influence avec celle de l'État.

Le Bouddhisme y joue certainement le premier rôle; car maintes fois encouragé pendant les quinze derniers siècles par les Souverains mêmes de la Chine, il constitue aujourd'hui non pas précisément *la religion,* — l'esprit des Chinois étant fort peu porté vers le spiritualisme, — mais assurément *le culte extérieur* des masses, à qui « *la Vraie Doctrine* » de Confucius n'offrait rien d'absolument tangible. Cependant, à côté et autour du Bouddhisme subsiste une quantité innombrable de systèmes prétendus religieux, qui donnent lieu à des associations plus ou moins licites, plus ou moins subversives et dont quelques-uns, surtout depuis le commencement du siècle, ont déjà enfanté bien des conspirations, bien des émeutes, bien des révolutions. Il en est cinq, d'origine indigène et très-anciens, que la célébrité littéraire des ouvrages où ils étaient exposés ont plus particulièrement répandus. Le premier en date est celui de *Laö-tseu,* contemporain de Confucius et auteur de *Taö-toö-kïng* ou *Livre* (sur la) *voie* (qui seule mène à la) *vertu.* » La secte qui s'est formée de ce système se nomme « *Secte de la raison suprême* ». Au fond, elle ne diffère pas beaucoup des doctrines émises par les philosophes ortho-

doxes. Dans la pratique, les principes de *Laö-tseu* se sont tellement dénaturés que les adeptes en sont, aujourd'hui, universellement méprisés. Vient ensuite le système mi-religieux et mi-philosophique de *Tchouang*, également contemporain de Confucius et dont l'ouvrage *Nann-houä-kïng*, ou *La Lumière du Sud*, trouve grâce même auprès des Lettrés. Tout entier en paraboles, il joint habilement le sérieux au plaisant et ne cesse d'amuser, même quand il ne réussit pas à instruire. Puis, succède la secte de *Siunn-tseu*, un contemporain de Mencius. Elle a été préconisée par *Yang*, sous la dynastie des *Hann*, dans un ouvrage qui porte pour titre : *T'aï-yuänn-fa-yenn*, Exposé du grand mystère. Citons enfin la secte de *Ouang* de la dynastie des *Soueï*, auteur de *Ouenn-tchong-tseu*.

Le caractère distinctif de ces anciens *Livres* et en général de tous les Classiques chinois, c'est l'extrême convenance de la forme aussi bien que du fond. On peut les mettre dans les mains de tout le monde. Nous autres Européens en pouvons-nous dire autant de tous nos Classiques?

A côté de ces ouvrages fondamentaux, — *Canoniques* ou *Classiques*, — qu'on pourrait en outre nommer *constitutifs* et *orthodoxes*, sans parler des ouvrages si nombreux qui s'en écartent et qui par cela même sont reprouvés, il serait surprenant qu'une nation aussi grande et aussi ancienne que la Chine ne possédât pas de trésors littéraires dans toutes les branches des connaissances humaines. Le cadre de notre modeste étude ne nous permettant pas de nous appesantir sur ce point, bornons-nous à dire que, dans la littérature chinoise, ce sont surtout les ouvrages d'histoire, de chronologie et les encyclopédies qui abondent.

En histoire, c'est *Yu-p'i-tseu-tcheu-t'ong-kienn*, — Miroir général pour aider à gouverner, — publié *par Ordre*, qui fait loi. Ce livre se compose de six séries et de quarante-huit volumes. C'est une œuvre de la plus haute valeur, rédigée par les historiographes officiels de *K'ang-chi* et de *K'ienn-long;* elle résume dans un ordre parfait les vingt-quatre Chroniques ou Mémoires histo-

riques de la Chine, depuis *Fou-chi* jusqu'à la fin de la dynastie des *Mïng*. Parmi ces chroniques, celles du célèbre *Sseu-ma-tsienn*, historien du temps de la dynastie des *Hann*, environ un siècle avant Jésus-Christ, tient la première place, autant par la vigueur du style et l'importance des recherches que par la nouveauté de l'entreprise. Elle est divisée en cinq parties et se compose de cent trente volumes ou grands chapitres. Continuée par *Pann-kou*, elle fut reprise à sa mort par *Pann-Tchaö*, sa sœur cadette. Ils ont tous les deux vécu sous les *Hann* orientaux et laissé une œuvre intitulée *Ts'ienn-Hann-chou* ou Annales des premiers *Hann*. Sous les *Song du Nord*, au XIe siècle, la Chine eut un autre grand historien, qui fut aussi un homme d'État, nommé *Sseu-Ma-Kouang*; et plus tard, sous les *Song du Midi*, vers l'an 1163 de notre ère, le célèbre *Tchou-chi*, déjà fort connu et apprécié comme philosophe et commentateur des Livres Canoniques, se distingua en outre par son *Kang-Mou* ou Résumé analytique des événements que *Sseu-Ma-Kouang* venait de relater dans son *T'ong-kienn* ou Miroir historique. Citons aussi un ouvrage très-renommé et connu sous le titre d'*Annales des Trois États* (ou *Sann-kouö-tcheu*), à savoir *Ouei*, *Chou* et *Ou*, qui, de 221 à 265-280 ans après Jésus-Christ, formèrent les trois grandes divisions de la Chine. Le premier auteur de ce véritable roman historique fut *Tch'enn-Chéou*; transfuge du royaume de *Chou*, il n'aura pas été par cela même un narrateur suffisamment fidèle des événements qui s'y seront passés. Aussi *Loö-kouäng-tchong*, sous la dynastie mongole des *Yuänn*, entreprit-il de refaire les « *Annales des Trois États* », qui furent plus tard traduits en mantchou. C'est cette œuvre que nous avons en France. Les Chinois ne se servent que de la troisième version de ces romanesques Annales, donnée par *Maö-chenn-chann*, qui a vécu sous les *Mïng*. Quant à l'histoire de la dynastie actuelle, qui est la XXIIe dans l'ordre chronologique, elle remonte à l'année 1644, époque de l'entrée de *Chouënn-tcheu* à Pékin, et elle est écrite, comme les Annales précédentes, au fur et à mesure des événements; mais l'étiquette impériale veut que cette histoire reste secrète jusqu'à ce que la dynastie ait disparu. Il circule pourtant

des récits partiels de tout événement notable qui a eu lieu dans des localités de quelque importance; sans compter la publicité officielle que donne la « *Gazette de Pékin* » à tous les faits qui émanent du gouvernement ou qui concernent l'État, tels par exemple que l'audience accordée, il y a peu de temps, par le souverain de la Chine aux ministres étrangers en résidence à Pékin.

Au point de vue de la géographie et de la statistique, les Chinois possèdent un ouvrage qui a été publié en 1764, par ordre de l'empereur *K'ienn-long* et qui, probablement, n'a pas d'égal dans les autres pays. Il est intitulé *Ta-ts'ïng-y-t'ong-tcheu*, soit *Description de tout l'empire des* Ts'ÏNG, et se compose de 500 volumes. Il contient la description topographique, physique, administrative, commerciale et historique, non-seulement de chaque région, de chaque province et de chaque département, mais encore de toutes les villes de première, deuxième et troisième classe. Le palais d'Été qui, naturellement avait une bibliothèque pour l'usage personnel du souverain, possédait une copie de cet ouvrage. C'était une merveille calligraphique.

La Chine compte une véritable légion d'encyclopédistes. C'est *Ma-touänn-linn* qui est le plus célèbre. Son recueil intitulé : *Ouenn-chienn-t'ong-k'aö*, — examen approfondi des écrits du passé ou des monuments littéraires, — peut former à lui seul toute une bibliothèque, comme l'a si bien dit notre illustre Abel Remusat. Il se divise en 348 livres ou chapitres. Malheureusement, *Ma-touänn-linn*, qui passe pour avoir été élève de *Tchou-chi* et qui vivait de 1245 à 1325, n'a pu nécessairement mener ses savantes et laborieuses recherches que jusque vers la fin du XIIIe siècle. Il est vrai que, sous les *Mïng*, il parut un *Supplément* à l'ouvrage principal de ce célèbre encyclopédiste, et que plus tard, sur l'ordre des empereurs *K'ang-chi* et *K'ienn-long*, on s'occupa aussi de compléter ce « *supplément* » par un ouvrage du même genre, publié en 1771, sous les auspices du Souverain. Mais ces deux suppléments, produit collectif de plusieurs érudits, ne sauraient valoir l'œuvre due exclusivement à *Ma-touänn-linn*. Toutefois, on a ainsi le moyen de suivre, pas à pas, depuis la plus haute antiquité chinoise, une suite ininterrompue de travaux littéraires faisant

connaître à fond les progrès accomplis dans toutes les branches des connaissances, par une des plus nombreuses familles de l'espèce humaine. Certes, la perspective de pénétrer dans un tel trésor doit inspirer à la fois le désir et le courage d'étudier une langue qui en donne la clef. Il convient néanmoins d'ajouter que, quelque grand que soit le mérite de *Ma-touänn-linn,* sa renommée est bien plus considérable à l'étranger, et surtout chez nous, en France, que parmi les Chinois eux-mêmes.

La culture des champs, si instamment recommandée par tous les « *Grands Sages* » de la Chine, comme sœur jumelle de la culture des lettres, et par suite comme une des bases, sinon la base même de toute morale et de la vraie prospérité de l'empire, ne pouvait pas ne pas être l'objet d'intéressantes études, et par suite d'une infinité de traités théoriques et pratiques. Le plus renommé est *Chéou-ché-t'ong-k'aö,* c'est-à-dire *Étude approfondie et complète des saisons selon l'ordre où elles évoluent;* sans compter des traités spéciaux sur la culture des vers à soie, de l'arbrisseau à thé, du coton, du bambou et d'autres arbres ou arbrisseaux précieux, du raisin et d'autres fruits, des poissons et des plantes aquatiques comestibles, et une quantité à peine concevable d'herbiers, de livres sur les fleurs, sur la minéralogie et sur d'autres sciences naturelles.

Tous les *Lettrés* chinois, comme ceux qui prétendent à le devenir, étant plus ou moins médecins, les livres sur la médecine se comptent en Chine par dizaine de mille. Il va sans dire que la législation, l'astronomie, la stratégie, les arts et l'industrie n'y ont pas été négligés non plus, et qu'une foule d'excellents ouvrages y sont consacrés.

Les pièces de théâtre et le roman sont, pour ainsi dire, la monnaie courante de la vie quotidienne des Chinois. Il y a tel roman, en deux ou trois volumes, qui coûte à peine 2 à 3 de nos sous. Quant aux spectacles, les riches, à l'occasion de toutes les solennités, gaies ou tristes, qui surviennent dans leurs familles, donnent des représentations théâtrales où se pressent de véritables foules; et ce n'est pas seulement dans les villes, c'est jusque dans les villages et les hameaux que ces divertissements ont lieu. Par

malheur, la licence y règne en maîtresse. C'est elle aussi qui gâte les romans. Mais on remarque, dans les uns comme dans les autres, un grand esprit d'invention et d'observation. Mainte comédie offre des situations qui seraient applaudies sur n'importe quel théâtre de l'Europe ou de l'Amérique. Les femmes, en Chine, ne paraissent pas sur la scène.

Nous pourrions terminer ici ce rapide examen de la littérature chinoise; mais nous écrivons surtout pour nos élèves. Il nous faut donc leur parler encore de deux ouvrages qui, à notre avis, sont comme deux portes ouvrant directement sur ce monde à part que l'on nomme la Chine et les choses chinoises.

Le premier remonte à l'époque de la dynastie des *Song*. *Ouang-pi-héou*, l'auteur de cet ouvrage, l'avait écrit pour une école de tout jeunes enfants, qu'il dirigeait lui-même. Ce livre contient cent soixante-dix-huit vers doubles; chaque vers simple y est formé de *trois* caractères, — total 1,068 caractères simples. On l'appelle *Sann-tseu-kīng*, Livre Canonique (*à rangées*) de trois caractères. Son seul titre pour être qualifié de *canonique*, c'est qu'il a pour but de donner plus ou moins l'essence des Livres qui le sont. Tous les enfants en Chine l'apprennent par cœur. C'est à la fois un résumé et un programme de ce qu'un Chinois doit étudier et savoir pour devenir un membre utile de la société. Ajoutons que le principal objet de l'ouvrage est de faire connaître aux enfants la forme des caractères les plus usuels, ainsi que leur intonation et leur prononciation. De plus, il est écrit dans la langue des livres, et offre une excellente initiation pour l'étude de cette forme particulièrement elliptique.

L'autre ouvrage, connu sous le nom de *Chĕng-yu-kouang-chiunn*, c'est-à-dire « *Commentaire développé du Saint Edit* (de l'illustre empereur *K'ang-chi*), est un traité de morale *appliquée*, et d'économie politique pour la vie de tous les jours, d'autant plus utile à consulter, que non-seulement il donne un aperçu admirable des idées, des mœurs et des institutions de la Chine, mais qu'il y emploie les deux formes de style, le style écrit et le style parlé. Il offre ainsi à l'élève, par la comparaison, le moyen de saisir en peu de temps les traits qui

rattachent ces deux styles à leur commune origine, et les traits qui les distinguent. Cet ouvrage, tout à fait hors ligne par l'élévation des idées et aussi par la beauté et le naturel de la forme, débute par *seize* maximes de sept caractères chacune. *K'ang-Chi*, prince très-lettré, les écrivit lui-même en 1670, pour donner à son peuple un résumé de morale pratique qui lui permît de réaliser la somme de bonheur dont l'homme peut jouir ici-bas. Elles furent commentées et développées en 1724, par *Yong-Tchëng*, fils et successeur immédiat de *K'ang-Chi*. Ce commentaire où l'auteur s'est servi de la langue écrite, et qui se divise en autant de chapitres qu'il y a de maximes, forme la seconde partie du Livre. La troisième partie, dont le style appartient exclusivement à la langue parlée, contient une glose relativement étendue de ces *seize* chapitres. C'est un dignitaire nommé *Ouang-yu-pö* qui en est l'auteur. Le premier et le quinzième jour de chaque lune, cette glose est lue, chapitre par chapitre, sur toute la surface de l'empire, dans le *Temple* (du) *Savoir*. Telle fut en effet la volonté exprimée par l'empereur *K'ang-chi* dans l'édit où il promulgua les *seize* maximes. Les élèves qui se destinent à la carrière chinoise feront bien d'apprendre par cœur les seize chapitres de la Glose, sinon ceux du Commentaire. Rien ne les aidera mieux à saisir le tour particulier de la langue chinoise, et, par suite, à la bien parler et à la bien écrire. La tâche est d'ailleurs fort aisée, car les trente-deux chapitres qui comprennent le Commentaire et la Glose forment à peine un petit volume. Voici du reste les *seize Maximes* traduites sommairement :

1. Pratiquez la piété filiale, pour donner le poids qui convient aux relations sociales.

2. Ne perdez pas de vue vos aïeux, pour manifester l'esprit de famille.

3. Maintenez l'union dans votre voisinage, pour mettre fin aux litiges.

4. Honorez l'agriculture, pour subvenir à la subsistance du peuple.

5. Estimez la frugalité pour ménager votre fortune.

6. Exaltez l'éducation pour maintenir les Lettrés dans le droit chemin.

7. Chassez les faux principes pour révérer la vraie doctrine.

8. Expliquez la loi, pour avertir l'ignorance.

9. Rendez intelligibles les convenances, pour améliorer les mœurs.

10. Adonnez-vous aux occupations essentielles pour affermir le bon sens dans les populations.

11. Instruisez la jeunesse, pour l'empêcher de se dévoyer.

12. Désistez-vous des délations, pour sauvegarder les innocents.

13. Gardez-vous bien d'abriter les fugitifs, pour éviter d'être compromis par eux.

14. Acquittez les impôts pour prévenir leur aggravation par les poursuites.

15. Prêtez la main à la police pour extirper le brigandage.

16. Dissipez les animosités, pour donner le poids qui convient à la vie humaine.

Encore un mot et nous avons fini. Le principal but de cet ouvrage, c'est de réunir en un tout relativement restreint, ce que doit savoir strictement et absolument, quiconque se propose d'aller en Chine pour tenter d'y faire fortune. Mais un tel *Vade-mecum* ne saurait être de courte haleine. Déjà près de quatre années se sont écoulées depuis le jour où nous avons jugé nécessaire d'y mettre la main, et c'est à grand'peine que nous avons pu réussir à publier ce premier volume. Aussi, ne serait-il pas impossible que bien d'autres années s'écoulassent avant que d'autres volumes l'aient suivi. En attendant, et grâce à l'appui que nous avons trouvé, grâce surtout à la bonne volonté de nos élèves, notre enseignement produit des résultats d'une évidente efficacité. Cependant les jeunes gens qui partent pour la Chine courraient le risque de perdre le fruit de leur premier et pénible labeur, s'ils ne pouvaient emporter avec eux quelques outils intellectuels qui leur permissent au moins de poursuivre avec

succès, sur les lieux mêmes, la difficile étude si bien commencée par eux à notre école. Il est donc naturel qu'ayant été leur professeur à Paris et leur prédécesseur en Chine, comme agent diplomatique, nous leur indiquions les ouvrages qui, dès ce moment, leur sont, à notre avis, absolument nécessaires ou seulement utiles. En voici la liste.

Nous n'avons, par malheur, aucun dictionnaire chinois-français à leur recommander. Il n'en existe d'ailleurs qu'un seul, celui du Père Basile, édité par de Guignes. Tolérable peut-être pour l'étude du chinois d'amateur, il est absolument insuffisant pour le chinois pratique, celui des affaires; car les expressions combinées et composées y font presque complètement défaut, et celles, en très-petit nombre, qui s'y trouvent n'y sont données qu'en lettres latines, ce qui réduit leur utilité à néant. Ce dictionnaire est d'ailleurs tellement volumineux qu'on a matériellement de la peine à s'en servir. Introuvable en outre et par suite fort cher, il ne saurait plus avoir que la valeur d'un simple cadre pour qui oserait tenter de le mettre au niveau des nécessités actuelles. Aussi, ceux qui se rendent maintenant en Chine n'ont que deux partis à prendre. S'ils ont l'avantage de savoir l'anglais, ils feront bien de se pourvoir, le plus tôt possible, du dictionnaire publié en 1874 à Chang-Haï, par l'éminent sinologue américain S. Wells Williams. Cette œuvre aussi belle qu'utile prend pour point de départ le système tonique ou syllabique, méthode gênante pour qui n'est pas bien au courant des bizarreries de la prononciation anglaise. Mais des tables de renvoi, placées à la fin du volume et conçues d'après le système des 214 clefs, réparent ce qu'il y a de fâcheusement spécial dans l'emploi de l'alphabet anglais compliqué des quatre *tons* chinois de Pékin.

Ceux qui ne sauraient pas l'anglais, mais qui n'ont pas oublié le latin, peuvent, après quelques semaines d'exercice, se servir utilement du Dictionnaire chinois portugais du Père Gonçalves. Malheureusement, il est devenu fort rare. M. J. Callery avait commencé un dictionnaire qui, à en juger par le premier fascicule, eût été la gloire de la sinologie française. Mais, on le sait de reste, rien n'est plus difficile en ce monde que de rendre un vrai

service. Donc, c'est une œuvre à recommencer ou seulement peut-être à continuer. Il est vrai qu'il faut satisfaire à tant de conditions pour être en mesure de la mener à bonne fin!

Le Dictionnaire franco-chinois de l'abbé Perny est le seul de ce genre que nous ayons. Il est donc indispensable à qui se rend en Chine. L'Appendice qui y est joint et qui forme un deuxième volume contient des informations précieuses que, peut-être, on chercherait vainement, même en compulsant maints et maints ouvrages.

Quant au choix d'une grammaire, *supposé qu'il en faille absolument une,* nous recommanderons *les Éléments de la Grammaire chinoise* par Abel Rémusat, et la *Grammaire de la langue chinoise*, par Paul Perny. Mais nous signalerons surtout le *premier* volume de la *Syntaxe Nouvelle* de feu Stanislas Julien. C'est un livre qui ne devrait jamais sortir des mains d'aucun sinologue sérieux.

Comme texte appartenant au style élevé, le *Li-ki* ou le *Mémorial des Rites,* avec sa traduction, — une merveille, — par J. Callery, suffira amplement. On peut y ajouter, comme texte facile de langue parlée, le roman *P'ïng chann-lëng-yenn,* ou *Les deux jeunes filles lettrées,* par Stanislas Julien. Ceux qui savent l'anglais feront bien d'acheter, s'ils peuvent la trouver, la *Chrestomathie de Bridgmann;* ainsi que le *Documentary Series* de sir Thomas Wade, y compris, bien entendu, ce qu'il appelle *Key*, c'est-à-dire la traduction et les notes.

Pour se bien renseigner au sujet des *Choses* de la Chine, il faut étudier : *Chine,* par G. Pauthier; *Chine moderne*, par le même et par A. Bazin; *l'Empire du milieu,* par le marquis de Courcy; *Recherches sur l'Agriculture* et *l'Horticulture des Chinois*, par le marquis d'Hervey Saint-Denys; et enfin, *le Christianisme en Chine,* par l'abbé Huc; — ouvrages excellents à bien des titres, chacun dans son genre, sauf quelques erreurs inévitables chez ceux qui n'ont pas été en Chine, ou qui, ayant été dans ce pays, ne l'ont étudié qu'en passant. Enfin, l'ouvrage en deux volumes, de S. Wells Williams, *The middle Kingdom,* vaut certainement, autant pour les *Choses* de la Chine, que le premier

volume de la Syntaxe nouvelle de Stanislas Julien, pour la *Langue* chinoise.

VI

CLEF DE LA PARTIE CHINOISE DU PRÉSENT VOLUME.

Le texte chinois des *douze* chapitres de phrases, dont se compose ce volume, consiste dans 107 tableaux placés en regard et *à droite* de la traduction. Le premier ne donne que de simples *traits* et n'a, pour lui faire face, que le caractère *yong*, éternel, qui est censé les réunir et résumer tous. A chacun des 106 autres tableaux répond une double traduction placée sur la page *de gauche*.

Tout tableau chinois *complet* contient 49 signes ou caractères dont les significations en français, — mais *abstraites*, — se trouvent sur la page de gauche, sous la rubrique de *Traduction littérale*.

Ces significations sont séparées les unes des autres par le signe typographique (—) qu'on appelle *moins*. Ainsi, pour savoir quel est le sens *abstrait*, autrement dit *primordial*, d'un caractère chinois, on n'a qu'à compter quelle place d'ordre il occupe dans les 49 signes chinois de *droite*, et on le trouvera exactement à la même place parmi les significations abstraites, sur la page de *gauche*, sous la rubrique de *Traduction littérale*.

Les tableaux qui, donnant la fin ou le commencement d'un chapitre, se trouvent par suite avoir moins de 49 caractères, ont moins aussi de *significations abstraites* en français ; le nombre de celles-ci sur la page de *gauche*, correspondant toujours exactement au nombre des caractères chinois sur la page de *droite*.

Les caractères chinois de chaque tableau forment des phrases d'inégale longueur, dont le nombre, par tableau, ne peut être rigoureusement déterminé; tel tableau en contenant plus, et tel

autre moins. Les phrases se suivent sans aucune séparation apparente. Elles ne sont séparées les unes des autres que par des astérisques, en forme de cercle, dont la circonférence seule est en noir, et qui sont placés au bas et à la droite du caractère final. Placées au bas et à la droite des caractères, les virgules séparent, comme chez nous, les membres de phrase.

Ces astérisques circulaires et par suite les virgules, répondent exactement aux chiffres d'ordre de chacune des phrases traduites, qui se trouvent sur la page de gauche. D'un côté comme de l'autre, le nombre de phrases est le même. Il va de soi que les phrases françaises, placées sous la rubrique de *Traduction littérale*, n'ont pas plus de significations *abstraites*, que la phrase chinoise n'a de caractères. Ainsi, la première phrase chinoise du tableau de la page 2, ne se composant que de *trois* caractères, la phrase n. 1, de la *traduction littérale* ne compte également que *trois* significations abstraites, séparées par deux *moins* (—), et terminées par un point. C'est ainsi encore que la deuxième phrase chinoise *à droite* ayant *quatre* caractères, sa *traduction littérale* à *gauche*, n° 2, n'a que quatre significations abstraites, séparées les unes des autres par trois *moins* (—) et terminées par un point. Quand un tableau finit par le début d'une phrase, — comme on en voit un exemple à la page 2, où le commencement de la phrase se réduit à un seul caractère, placé tout à fait au bas de la septième colonne, en allant de droite à gauche, et correspondant au n° 15 de la page qui est à gauche, — la phrase interrompue se poursuit dans le tableau suivant, sans y recevoir aucun numéro; et c'est la phrase ultérieure, à partir du premier astérisque circulaire, qui, dans ce nouveau tableau, porte le n° 1.

Quant aux traductions *littérale* et *usuelle* (française), placées l'une à côté de l'autre, sur la page de gauche, il est évident que les n°s 1 et 2 de la *Traduction usuelle* sont la traduction exacte, en bon français, des *trois* et *quatre* significations *abstraites* que donnent les n°s 1 et 2 de la *Traduction littérale*. De cette façon, les numéros de la *Traduction usuelle* (française), correspondent aux numéros de la *Traduction littérale*, comme ceux-ci aux astérisques ou points qui séparent les phrases du tableau chinois,

et comme le nombre des significations abstraites et isolées correspond au nombre des caractères chinois de chaque tableau. Les virgules de chacune de ces trois divisions correspondent en outre les unes aux autres dans le même ordre d'idées, la phrase *française* étant absolument ponctuée comme la phrase chinoise.

La prononciation de chaque caractère étant indiquée avec des lettres françaises et placée immédiatement au-dessous du signe auquel elle se rapporte, il suffit de rappeler que chaque caractère chinois doit, par conséquent, se prononcer à la française, le plus naturellement du monde, sauf la nécessité absolue d'observer l'aspiration qui est indiquée par une apostrophe, placée au point précis où cette aspiration doit se faire sentir, sauf en outre le soin qu'il faut prendre de prononcer chaque mot, toujours et quand même, comme une seule et unique syllabe.

Les lignes perpendiculaires, en rouge, en guise d'accolades, placées à la droite de deux, de trois ou de quatre caractères, indiquent que, *dans cet endroit* et *momentanément,* ces deux, trois ou quatre caractères se réunissent pour constituer un seul mot, *à notre point de vue français.* Quand l'extrémité d'une de ces lignes perpendiculaires touche à la partie inférieure du cadre qui contient chaque tableau, et qu'à la colonne suivante une autre de ces lignes atteint la partie supérieure de ce même cadre, c'est que le dernier caractère chinois de la colonne précédente et le premier de la colonne qui succède immédiatement à celle-ci, sont dans le même rapport, l'un envers l'autre, que les deux, trois ou quatre caractères dont nous avons parlé tout à l'heure.

Les chiffres, en rouge, qu'on trouvera aussi dans les tableaux, à la droite ou au bas d'un caractère, ou entre deux caractères, renvoient à des notes qui, marquées d'un chiffre noir correspondant au chiffre rouge, sont placées au bas de chaque tableau et se continuent parfois au bas de la page de gauche, voire, — faute de place, — au bas du tableau suivant.

L'objet principal que l'on a eu en vue dans le système qui vient d'être exposé, c'est de fournir aux élèves le moyen d'arriver

par *eux-mêmes* à surprendre les secrets de grammaire et de syntaxe, s'il y en a, de la langue chinoise. Ils y arriveront facilement en comparant avec soin et avec suite, les *significations abstraites* ou *isolées* des caractères chinois avec les *sens relatifs* qu'ils acquièrent, lorsqu'ils sont placés les uns après les autres pour former des membres de phrases ou des phrases entières. C'est le but des deux traductions, *littérale* et *usuelle* (française), placées en regard l'une de l'autre.

Il y a encore une autre remarque à faire ici. Il arrive constamment qu'une seule et même *expression*, composée de signes parfaitement identiques, quel que soit d'ailleurs le nombre des caractères dont elle est formée, peut signifier *blanc* sur une page et *noir* sur une autre. Cette contradiction apparente dépend souvent du sens général de la phrase tout entière, ou de la différence des styles, — ordinaire, épistolaire, recherché ou très-élevé. *Këng*, par exemple, dont le sens primordial est *davantage*, peut se traduire par notre *plus* ou par notre *moins;* selon le sens du mot qui le précède ou qui le suit. *Siéou-haŏ* signifie, lorsqu'on parle, *réparer*, *raccommoder* ou *suppléer*. Dans les écrits ou dans les livres, il signifie le plus souvent *fomenter l'amitié* ou *faire fleurir le bien*. L'expression *Tong-Si* indique, dans le style familier, *une chose*, *un objet* quelconque qu'on peut avoir sous la main, *à gauche* ou *à droite* de soi; dans le style élevé, il veut dire presque toujours l'*Orient* et l'*Occident*; parfois la *civilisation* et la *barbarie*. Le terme *Kia-chĭng-fâ*, — appliquer des lois pénales, — infliger un châtiment, — devient, dans le langage des sbires et des geôliers, *mettre à la torture*. Or, le présent volume ne contenant que des phrases empruntées à la langue la plus usuelle, ne donne le sens des expressions qui les forment que dans leur acception la plus commune.

Quant à la prononciation observée dans ce volume, elle peut présenter quelques différences avec la prononciation des dialogues que contiendra notre deuxième volume. C'est que les phrases du premier volume, bien qu'appartenant à la langue la plus ordinaire,

peuvent, à la rigueur, presque aussi bien s'écrire que se parler, tandis que les dialogues sont faits *uniquement* et *exclusivement* en vue de la conversation. Ainsi, *dire* ou *parler*, se lit *chô* et se dit *chouö*. Labourer, se lit *këng* et se dit *kïng*. Menacer, se lit *hô* et se dit *chia*.

Il en est de même des idées ou des observations sur la Chine et les Chinois, qui sont émises dans les *Notes* du présent volume. On pourra trouver parfois qu'elles ne cadrent pas tout à fait avec celles qu'on aura puisées ailleurs et même dans les monuments littéraires chinois. Cette différence s'explique par ce dicton qui est familier en Chine, — *c'est la loi*, CE N'EST PAS L'USAGE. Les renseignements donnés dans les *Notes* ont pour but de faire connaître la Chine et les Chinois *comme ils sont* et non comme ils devraient être d'après leurs Livres Canoniques et leurs lois écrites ; — de les montrer, en un mot, *en déshabillé* et non *dans leurs costumes d'apparat*.

Est-ce à dire que ce volume ne contienne point d'erreurs, peut-être même beaucoup d'erreurs? Qu'on veuille bien se rappeler ce que nous avons dit dans l'*Avant-Propos*. Ce livre, et particulièrement ce premier volume, était une œuvre *de la plus urgente nécessité*. Il fallait donc se hâter, et lorsqu'on est pressé, il est bien rare que la qualité du travail ne s'en trouve pas atteinte. En toute chose, outre les aptitudes spéciales, il faut de l'expérience. Il faut, comme on dit, se faire la main; et ce n'est que peu à peu qu'on arrive à réaliser ce qu'on désire, s'il est donné à l'homme d'y arriver jamais. Quoi qu'il en soit, si le premier volume laisse encore beaucoup à désirer, les autres, je l'espère, seront plus satisfaisants. Il ne serait ni juste ni équitable de juger de l'ensemble d'un ouvrage par celle de ses parties, qui, sous quelques rapports, est la moins importante.

Étant donné d'ailleurs que le principal sinon le seul but de notre enseignement, est de former de jeunes agents, officiels ou commerciaux, diplomatiques ou consulaires, en leur apprenant *à parler*, *à lire* et *à écrire* le chinois *tel qu'on en a besoin* pour les affaires, nous avons tout lieu de croire que la méthode résumée dans le présent livre n'est pas sans efficacité; car, au vu et au su des

personnes qui ont bien voulu nous faire l'honneur d'assister aux examens de notre cours à l'École, au mois de juillet 1875, plusieurs de nos élèves, et notamment M. de Bielke, qui vient de partir pour la Chine, ont appris à parler *couramment* le chinois et à traduire, *tout seuls et sans dictionnaire,* des dépêches relativement faciles. On voudra bien admettre qu'un tel résultat, obtenu au bout de trois années d'études *à Paris,* n'est pas à dédaigner. C'est du reste la première fois, ce nous semble, qu'il est atteint. Rien peut-être ne nous autorise à nous en prévaloir, et nous nous empressons de constater nous-même que la présence, à notre École, d'un répétiteur indigène, aussi distingué et aussi dévoué que notre excellent Lettré *Liéou,* — bien qu'il ne sache pas un mot de français, — peut et doit y être pour beaucoup. Néanmoins, ne serait-ce que dans l'intérêt de l'Ecole et des élèves, il importe de constater cet important résultat.

Les succès des uns aplaniront les difficultés des autres. Avec l'élévation du niveau des études grandira aussi le mérite des candidats aux postes officiels de l'extrême Orient ; et les rapports de la France avec ces lointaines contrées deviendront forcément plus faciles, plus étendus et, espérons-le, plus profitables à tous. Ce sera une vraie récompense pour les peines de tout genre que l'exécution de l'œuvre dont nous présentons ici le premier volume aura nécessairement coûtées.

FIN

DE LA PARTIE FRANÇAISE.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

EMPLOYÉES DANS LA *Traduction littérale* QUI SE TROUVE EN REGARD DES TABLEAUX DU TEXTE.

---

1. *p. n. g.* indiquent : particule numérale générale.
2. *m. p. d.* — marque du passé défini.
3. *c. s.* — complément d'un substantif.
4. *m. ad.* — marque d'un adjectif.
5. *c. p.* — complément d'un pronom.
6. *c. v.* — complément d'un verbe.
7. *m. p. in.* ou *i.* — marque du passé indéfini.
8. *m. p.* — marque du pluriel.
9. *m. ac.* — marque de l'accusatif.
10. *c. adv.* — complément d'un adverbe.
11. *m. p. p.* — marque du pluriel des pronoms.
12. *m part. pass.* — marque du participe passé.
13. *p. n.* — particule numérale (*spéciale*).
14. *m. f.* — marque du futur.
15. *p. n. s.* — particule numérale spéciale.
16. *m. p. prés.* — marque participe présent.

Liste des caractères qui se trouvent dans les *Notes* et qui ne figurent pas dans le texte.

69 Kîng.	52 T'aï.	35 Tch'éou.	18 Hong.	1 p'i.	69 景	52 臺	35 綢	18 紅	1 匹
70 tché.	53 vann.	36 touann.	19 Hou.	2 tche.	70 致	53 灣	36 緞	19 湖	2 枝
71 chia.	54 Tsëng.	37 tché.	20 Minn.	3 fouŏ	71 廈	54 曾	37 織	20 閩	3 佛
72 yéou.	55 fann.	38 tsaŏ	21 Tchoŏ-tché	4 sseu.	72 麀	55 藩	38 造	21 浙	4 巳
73 mi.	56 tsinn.	39 héou.	22 li.	5 K'ang.	73 麋	56 津	39 厚	22 隸	5 康
74 K'ienn.	57 ynn.	40 Hoŏ.	23 Chiuann.	6 chi.	74 牽	57 尹	40 荷	23 懸	6 熙
75 yuann.	58 Ki.	41 lann.	24 Hann.	7 K'ienn-Kann.	75 員	58 急	41 蘭	24 漢	7 乾
	59 Kouä.	42 yŏ-yaŏ.	25 mienn-minn	8 long.		59 扑	42 藥	25 旻	8 隆
	60 K'ang.	43 pouŏ.	26 nïng.	9 Kiunn.		60 炕	43 波	26 寧	9 君
	61 tch'ou.	44 yenn.	27 tchou.	10 poŏ.		61 亍	44 衍	27 珠	10 伯
	62 t'ong.	45 K'ong.	28 Sou.	11 li.		62 銅	45 孔	28 蘇	11 理
	63 feï.	46 tch'ëng.	29 Houeï	12 si.		63 翡	46 澄	29 徽	12 璽
	64 ts'oueï.	47 Vou.	30 Hang.	13 T'ienn.		64 翠	47 梧	30 杭	13 天
	65 chienn.	48 Kienn.	31 t'ang.	14 Toŏ.		65 鹹	48 建	31 堂	14 德
	66 Hou.	49 tsïng.	32 p'aŏ.	15 y		66 忽	49 靖	32 袍	15 夷
	67 Ki.	50 ché.	33 Poŏ.	16 Meung.		67 極	50 施	33 柏	16 懞
	68 fou.	51 lang.	34 tsiunn	17 Kouann.		68 窩	51 琅	34 俊	17 關

Traduction isolée et abstraite des caractères ci-dessus, avec le renvoi aux pages et aux *Notes* auxquelles ils se rapportent.

1. Appareiller, *particule numérale spéciale des chevaux*. Page 3, note 2.
2. Branche, *p. n. s. des pinceaux*, des plumes, des fleurs, des flèches. Page 2, note 2.
3. Grand, opposé, déraisonnable. *Bouddha* ou *clarté*. Page 8, note 19.
4. La *sixième* des 12 divisions *horaires* que les Chinois appellent *Branches* et qui, combinées avec 10 *troncs*, constituent un Cycle de 60 ans. Cette heure chinoise commence à 9 heures et finit à 11 heures du matin. C'est aussi la 4e lune de l'année, arrivant dans notre mois de mai. Page 15, note 24.
5. Joie, sensation de vigueur, Repos. Première partie du nom du plus illustre souverain de la dynastie régnante. Page 18, note 44.

6. Fleurir. Splendeur, prospérité éclatante. Deuxième partie du nom de *K'ang-chi*. Page 18, note 44.
7. Caractère qui a une double prononciation; prononcé *kann*, il signifie sec, épuisé, sécheresse; prononcé *K'ienn*, il a le sens de *Ciel*, de *mouvement perpétuel*. Première partie du nom du petit-fils de *K'ang-chi*, avec le sens d'*incessant*. Page 18, note 44.
8. Grandeur, puissance, Eminence, *Gloire*. C'est avec ce dernier sens qu'il fait partie du nom de *K'ienn-long*, 4e souverain de la Dynastie régnante. Page 18, note 44.
9. Le prince, le souverain, mais souvent aussi *le Sage*, homme parfait. Page 37, note 43.
10. Le frère aîné du père. Souvent : un frère aîné; parfois : *comte* ou chef d'un département ministériel. Page 37, note 43.
11. Raison. Juger. Discuter. Page 37 note 43
12. Grand sceau de l'Etat. Page 37, note 43.
13. Ciel, (visible et invisible) ; parfois : *temps*. Page 37. note 43.
14. Vertu, valeur, vaillance, sagesse. Page 37. note 43.
15. Barbare, rude, non civilisé et par suite *étranger*. Page 61, note 72.
16. Inintelligent, obtus, lourd. Page 75, note 16.
17. Barrer. Poste de douane. Issue de quelque chose. Conséquence. Sceau officiel d'un fonctionnaire chargé d'une mission temporaire ou extraordinaire. Page 75, note 17.
18. Rouge. Fortuné. Charmant. Sang. P. 84, note 15.
19. Lac. Région des lacs *ou* V. Royauté des deux *Hou*. Page 87, note 38.
20. Le principal fleuve du *Fo-Kienn* ; jadis, le nom de cette province. Page 87, note 38.
21. Le principal fleuve du *Tché-Kiang*. Ras de marée, très-fort à l'embouchure de ce fleuve. Page 87, note 38.
22. Administration directe, comme celle de la province où siége le gouvernement. Mais aussi : ignoble, abject, subalterne. Page 87, note 38.
23. Suspendre. Hésiter, s'attendre à. Page 88, note 48.
24. Nom de la rivière qui à *Hann-K'éou* se jette dans le *Yang-tseu*. Les Chinois. Un homme vaillant. Homme dans toute la force de l'expression. Page 88, note 49.
25. Un ciel d'automne. Mélancolique. Page 90, note 75.
26 Repos. Calmer. Consoler. Préparer. Plutôt. Page 90, note 75.
27. Perle. Page 94, note 8.
28. Thym. Encourager. Heureux. Page 95, note 21.
29. Embellir. Son d'un luth. Vêtements d'une reine. Page 95, note 21.
30. Bac. Page 95, note 21.
31. Voûte. Château. Temple. Estrade. Chambrée. Cour. Tribunal et ceux qui le composent. C'est aussi la *particule numérale. spéciale* des jugements et des monuments funéraires. Page 95, note 21.
32. Vêtement qui descend jusqu'aux pieds. Robe habituelle des Chinois. Page 98, note 44.
33. Cyprès. Cèdre. Insister. Page 100, note 55.
34. Éminent. Un entre mille. Talent hors ligne. Page 100, note 55.
35. Soierie particulière à la chine et connue sous le nom de crêpe. Page 101, note 3.
36. Soierie de premier ordre, satin, (damassé ou non.) Page 101, note 3.
37. Tisser. Tisserand. Navette. Page 101, note 3.
38. Construire, élever, édifier, accomplir. Amasser. Faire des versements. Survenir. Partie dans un procès. Page 101, note 3.
39. Substantiel, épais, libéral, généreux. Sérieusement. Page 101, note 4.
40. Herbe. Minuscule. Critiquer. Vexer. Nom donné à la Hollande. Page 102, note 9.
41. Orchidée. Plante odoriférante. Joie. Délices. Page 102, note 9.
42. Plante médicinale. Médecine, remède. Page 102, note 9.
43. Une vague. Flots. Communiquer. Agé. Clignement de l'œil. Page 90, note 75.
44. Inonder. Abondant. Continuité de générations. Perpétuité. Page 102, note 11.
45. Confucius. Excellence. Supériorité hors ligne. Ouverture. Excessivement. Page 102, note 11.
46. Clair, limpide, pur. Page 102, note 11.
47. Un arbre renommé par l'égalité de la fibre de son bois. Page 102, note 11.
48. Établir. Constituer. Instituer. Page 102, note 11.
49. Pacifier. Régler. Mettre en ordre. Page 102, note 11.
50. Distribuer. Développer. Concéder. Autoriser. (Ce caractère a deux autres prononciations). Page 102, note 11.
51. Scintillement des pierres précieuses. Page 102, note 11.
52. Estrade. Élévation. Titre de respect. Page 102, note 11.
53. Hâvre. Baie. Plage. Page 102, note 11.
54. Nom de famille. Déjà. Cependant. Toutefois. Page 103, note 11.
55. Haie. Frontière. Marche de frontière. Page 103, note 11.
56. Un gué. Confluent de plusieurs cours d'eau. Page 103, note 11.
57. Gouverner. Chef. Guide. Page 106, note 36.
58. Presser. Anxiété. Talonner. A l'extrémité. Page 107, note 49.
59. Diagrammes de divination, notamment ceux de *Fou-chi*. Page 109, note 12.
60. Sécher au feu. Puis, sorte de lit en briques sur lequel on dort, mais qui sert en même temps de poêle pour chauffer la chambre. Par extension, un canapé, principal meuble d'un salon chinois. Page 109, note 17.
61. Le pas que les Chinois font avec le pied droit, c'est-à-dire le 2e pas; car ils commencent la marche du pied gauche. Page 110. note 60.
62. Cuivre rouge ou jaune. Page 111, note 67.
63. Un très-bel oiseau, bleu et vert, de la famille des martins-pêcheurs. Page 112, note 96.
64. Les plumes de ce même oiseau. Page 112, note 96.
65. Un des cinq goûts. Saler. Amer. Page 112, note 99.
66. Fil de soie sortant d'un cocon. Dix *hou* font un *sseu*. Page 113, note 120.
67. Un pôle, donc une extrémité. Au plus haut point. Souverainement. Page 113, note 122.
68. Pourrir. Réduire en poudre. Inerte. Page 114, note 151.
69. Brillant éclat du soleil. Illumination. Aspect. Imagination. Une rareté, charme, forme, style, mode. — Considérer quelqu'un avec affection. — Une ombre. Page 116, note 182.
70. Aller ou faire aller, marque du superlatif. Secret. (*Caractère fort important qui demande une étude toute spéciale.*) Page 116, note 182.

71. Cerf mâle. Daim. Page 116, note 198.
72. Femelle du Daim. Biche. Page 116, note 198.
73. Portée des cerfs. Quelquefois un animal ressemblant à nos élans. Page 116, note 198.
74. Haler. Traîner. Induire. Page 119, note 209.
75. Rond. Circuler. Officier. *Particule numérale spéciale des fonctionnaires publics.*

ERRATA

Page 11. *Premier* caractère de la 5e colonne, *jo*, lisez *joŏ*, et ainsi partout où l'on rencontrera ce même caractère.

Page 12. *Quatrième* caractère de la 6e col., *ho*, lisez *houŏ*, et ainsi partout ailleurs.

Page 13. *Quatrième* caractère de la 6e col., *cho*, lisez *chouŏ*, et ainsi partout ailleurs.

Page 20. *Troisième* caractère de la 3e col., *tch'ée*, lisez *tch'oŏ*, et ainsi partout ailleurs.

Page 25. *Premier* caractère de la 2e col., *k'é*, lisez *k'o*, et ainsi partout ailleurs.

Page 36. *Premier* caractère de la 5e col., *kéou*, lisez *kéou*, mais *en parlant* prononcez *k'o*.

Page 46. *Cinquième* caractère de la 5e col., *tchang*, lisez *tch'ang*.

Page 57. Note 29. Ajoutez à la fin de la note : *se mesurer avec quelqu'un*.

Page 71. *Quatrième* caractère de la 7e col., *tchenn*, lisez *tch'enn*, et ainsi partout ailleurs, dans le *texte* comme dans les *Notes*.

Page 76. *Sixième* caractère de la 2e col., *héou*, lisez *yéou*.

Page 91. Note 84. Ajoutez *immédiat* ou *maison attenante*.

Page 95. Mettez le point après le 2e caractère de la 1re col., après le 3e de la 2e et après le 5e de la 6e.

Page 95. Note 21, à l'endroit où il s'agit des *thés*, ajouter : *surtout* des thés *verts*.

Page 99. *Troisième* caractère de la 6e col., *Léou*, lisez *Liéou*.

Page 104. *Troisième* caractère de la 1re col., *ts'at*, lisez *tsat*.

Page 112. Signification n° 121. Ajoutez à la fin : *Poterie*.

II

PARTIE CHINOISE

LE CHINOIS

S'ÉCRIVANT ET SE LISANT

EN COLONNES DE CARACTÈRES,

PLACÉES LES UNES A LA SUITE DES AUTRES,

DE DROITE A GAUCHE

LE COMMENCEMENT

DE CETTE PARTIE DE L'OUVRAGE

SE TROUVE

A LA FIN

DE CE

VOLUME.

182. Précédé du caractère qui signifie *grand*, il a donné leur nom aux terribles coups de vent qui sévissent dans les mers de Chine, et qu'on appelle *typhons*.

Il indique aussi l'*art* dont se servent les femmes pour captiver le cœur ou exciter les passions des hommes, et on l'appelle *feung-yué*.

Les Chinois considèrent le vent (le zéphyr), la fleur, la neige et la lune, comme les plus jolies *choses* de ce monde. *Feung*, *houa*, *siué*, *yué*, — *king-tché* (vent, fleur, neige, lune, charmants à l'extrême).

184. Dans le sens de *nourriture* à *prendre*, il se prononce *ché*. Lorsqu'il exprime l'idée de *nourrir*, de *présenter les aliments*, on doit le prononcer *sseu*.

188. A souvent le sens de *corps tout entier*.

189. On se sert de ce caractère pour désigner la *Corée*, et on dit *Kao-li-kouo*.

190. Il se prononce *châ*, lorsqu'il désigne les *ailes* d'une *maison*.

191. Moyens de lutte *Tôou*, s'en servir *kio*.

193. Se prononce *ko*, lorsqu'il signifie *partager*, *diviser*.

194. Indique toute sorte de superstitions. Entre autres : *Koueï-ho*, feu de démon qu'on aperçoit la nuit dans les cimetières ou sur les places d'exécution, où parfois en Chine on décapite plusieurs dizaines d'hommes en un seul jour.

195. A quelquefois le sens de *lettre attendue longtemps*. Cette acception vient d'un fait historique d'il y a quinze ou vingt siècles.

197. Bien que ce caractère signifie *sel*, on ne s'en sert pas dans la conversation pour indiquer cet indispensable ingrédient de la nourriture de l'homme. On dit *yenn*, pour désigner le *sel* déjà *préparé*.

198. Nom générique des cerfs. Mais le mâle s'appelle *chia*, la femelle *yéou*, et les petits *mi*.

199. Dans le *Tché-li*, on dit *maï*. Dans le *Chann-tong*, on dit *mô*. Partout ailleurs *meï*. On distingue plusieurs sortes de ce blé. *Ta-maï*, c'est le blé qu'on sème et récolte dans une seule saison. *Siao-maï* indique les grains qu'on sème en automne pour les récolter l'été suivant.

200. Ce caractère, suivi de celui qui signifie *sources*, sert à indiquer « les régions des morts ; » — sources jaunes, *houang-k'iuênn*. Il est vrai qu'on dit aussi, dans ce sens, *kiéou-k'iuênn*, neuf sources.

202. On distingue deux espèces particulières de millet. S'il est gélatineux, on en fait une sorte d'eau-de-vie. Lorsqu'il ne l'est pas, on en mange.

203. Ordinairement ce caractère se prononce *heï*, par opposition à *paï*, blanc. Mais très-souvent aussi on le prononce *ho*, surtout dans la Chine centrale. Ailleurs, on dit *hé*.

205. On le prononce indifféremment *meung* ou *mienn*. Dans le sens de : *faire un grand effort*, on dit *ming*.

208. Nom générique des rats, parmi lesquels, en Chine, on comprend les *lapins* et les *écureuils*. Communément, ce caractère se prononce *hao*, et l'on dit *hao-tseu*, pour indiquer un rat. *Chou-tseï*, petit voleur, (se *dissimulant* comme un *rat*).

209. Le sens originel de ce caractère est : *le premier*, ou l'*origine* de toute chose. Cette acception repose sur une idée particulière aux Chinois. Ils pensent que la formation de l'enfant, dans le sein de sa mère, commence par le nez. De là, *pi-tsou*, indique le premier ancêtre, le fondateur d'une famille, d'une race. — L'expression *k'ienn-pi*, mener quelqu'un par le nez, s'applique, en guise d'injure, aux fonctionnaires, prévaricateurs ou extorqueurs.

211. Sert de complément au radical 92, pour indiquer, communément, *les dents*. On dit ainsi *ya-tch'é*.

213. Les Chinois croient qu'il n'y a point de mâles parmi les tortues et que la continuation de l'espèce se fait par les serpents.

214. Dans le sens d'*harmonie*, d'*union*, il se prononce *hô*.

FIN

DE LA LISTE DES RADICAUX.

190. Cheveux (*longs*). — Ailes d'un édifice.
191. Se battre; lutter.
192. Coupe à vin dont on se sert pour les sacrifices. — Plantes odoriférantes. — Joie, amusement, gaieté.
193. Trépied, vase pour les grains. — Répartition de quoi que ce soit. — Ce que les deux mains réunies peuvent prendre et contenir.
194. Un revenant, un diable, un fantôme. — Nuire, porter atteinte à, haïr. — Tromper. — La distance que personne ne peut franchir. — Terme d'injure et de haine à l'adresse des étrangers.
195. Poissons, (*nom générique*).
196. Oiseaux, (*nom générique*).
197. Terrain qui produit du sel; par suite : inculte, *stérile*. — Sel. — Simplicité, grossièreté, bêtise. — Faire quoi que ce soit à tort et à travers. — Violenter. — Tout ce qui fait partie du cortége de l'empereur, lorsqu'il sort, et des ornements placés le long de la route qu'il suit.
198. Cerf, (*nom générique*). — Vélocité.
199. Toute espèce de blé, surtout le froment.
200. Chanvre. — Marques de la petite vérole. — Instrument de musique.
201. Couleur de la terre, jaune, couleur impériale. — Nom du deuxième grand fleuve de la Chine, ayant son cours dans le nord.
202. Millet. — Sorgo.
203. Noir. — Obscurité. — Contrebande.
204. Art de broder, broderies. — Bariolage.
205. Grenouille. — S'efforcer de faire quelque chose malgré tous les obstacles, s'efforcer quand même.
206. Trépied avec deux anses. — Solide, ferme sur ses pieds. Etablir fermement, solidement.
207. Tambour.
208. Rat, (*écureuil*, *lapin*.)
209. Nez, et aussi prendre ou faire sortir de l'air par le nez, *renifler*. — Premier ancêtre de qui que ce soit. — Fonctionnaire prévaricateur.
210. Égalité (du terrain). — Quelque chose qui est correct. — Corriger, mettre en ordre. — Discernement. — Quelque chose de très-satisfaisant. — Prestesse. Tout ensemble. — Réunion.
211. Dents supérieures. — Étapes de la vie humaine. — Repartir les hommes ou les choses. — Souvent *peuple*, *population*.
212. Serpent de mer, dragon. Emblème des empereurs de la Chine, et, souvent, empereur ou impérial.
213. Toute sorte d'animaux ayant une carapace; par suite, tortue.
214. Flageolet, toute sorte d'instruments de musique à vent. — Mesure de capacité.

---

dical 163, mais se place à gauche des traits additionnels.

171. Dans le sens de *joindre*, il se prononce *taï*. Dans celui de *racine*, *point de départ*, on le prononce *y*. Il a encore une troisième prononciation, celle de *ché*. On lui donne alors le sens de *surplus*.

172. Veut souvent dire *grandiose*.

174. C'est surtout le caractère servant à désigner toute sorte de nuances bleues, vertes et grises.

175. Ce radical indique avant tout *ce qui n'existe pas*, *ce qui n'est pas réel*, par conséquent toute sorte de *fictions* et, en même temps, d'*obscénités*.

176. Est souvent une marque d'adverbe.

177. Dans le sens de *maladie arrivée à l'état aigu*, on prononce ce caractère *tsié* ou *tsi*.

180. Sert aux Chinois pour indiquer la *prononciation* de leurs caractères d'écriture. Mais ordinairement on le fait précéder du caractère *k'éou*, bouche, et l'on dit : *k'éou-ynn*, son de bouche, c'est-à-dire, *la prononciation*, (pour la distinguer de l'*intonation*).

181. Jadis on le prononçait *yé*, maintenant on dit *chié*.

N°	Clef	Prononciation
190	髟	piao, châ
191	鬥	tóou, k'io
192	鬯	tch'ang
193	鬲	li, lô
194	鬼	kouei
Clefs de onze traits		
195	魚	yu
196	鳥	niao
197	鹵	lou
198	鹿	lou
199	麥	maï, mo
200	麻	ma
Clefs de douze traits		
201	黃	houang
202	黍	chou
203	黑	heï, ho
204	黹	tché
Clefs de treize traits		
205	黽	meung
206	鼎	ting
207	鼓	kou
208	鼠	chou
Clefs de quatorze traits		
209	鼻	pi
210	齊	ts'i
Clef de quinze trait		
211	齒	tch'é
Clefs de seize traits		
212	龍	long
213	龜	kououï
Clef de dix-sept traits		
214	龠	yô

l'Empereur, lorsqu'il se rend au temple du Ciel, ou à celui de la Terre, pour y offrir des sacrifices en sa qualité de Fils du Ciel, on dit *kiéou-long-kiu*, char de neuf *dragons*.

162. Ne s'emploie guère isolément. Cependant, lorsqu'il signifie *s'arrêter tout court*, il se prononce *tch'ou*.

163. La variante de ce radical ressemble beaucoup à celle du radical qui porte le N° 170. Seulement, les traits additionnels se placent à sa gauche.

165. Ce caractère s'écrit de deux façons et, par suite, a deux prononciations.— En premier lieu, il se compose du trait *p'ié*, tracé horizontalement et du caractère *mi*, riz, qu on écrit dessous. Il a alors la prononciation de *pienn* et signifie *les griffes d'un animal déchirant quoi que ce soit;* — de là, *séparer, diviser*. — En second lieu, on trace d'abord la variante du radical 87, et, au-dessous, le radical 75, *mou*, bois. On a alors le caractère *ts'aï*, avec le sens de *bariolage*, *variété de couleurs*, *nuages*, etc. La première façon d'écrire présente *sept* traits, la deuxième *huit*. Néanmoins, la *règle* VEUT que ce caractère soit considéré comme un radical de 7 traits.

166. Lorsque ce caractère signifie *village*, il est généralement précédé d'un ou de deux caractères spécifiant la localité. C'est surtout dans la Chine centrale qu'on se sert de ce caractère avec le sens de *hameau*.

168. Dans le sens de *longueur*, on le prononce *tch'ang*. Dans celui de *grandir* ou de *vieux*, on dit *tchang*, par opposition à *yéou*, jeune, tendre.

169. A souvent le sens de *chapitre* d'un livre, de *série* d'un ouvrage, parce qu'il veut dire *classe*, *classement*, *un ordre d'idées ou d'objets*. Par exemple, *t'ienn-ouenn-meunn*, série de corps célestes; — *ti-li-meunn*, série d'objets terrestres.

170. Sa varian e ressemble à celle du ra-

157. Pied, y compris la cheville. — Suffire. — Accumuler graduellement. — Simuler le respect.
158. Corps humain. — Je (*moi*). — Enfant dans le sein de sa mère.
159. Char, chariot, voiture, — quelquefois roue. — Mâchoire.
160. Âcre, amer, piquant. — Fatigue. — Terme de la division du temps.
161. Matin, la matinée de 7 à 9 heures. — Exciter le mouvement. — Temps (*durée*), comme aussi le soleil, la lune et les étoiles, dont les mouvements servent de mesure à la durée.
162. Suivre une voie. — Marcher en hésitant, sans savoir où aller.
163. Tout endroit habité par une multitude, cité ou village, — et aussi suffocation.
164. Maturité. — Vieillesse. — Élégance. — Huitième lune. — Soir, de 5 à 7 heures. — Toute chose dont on peut faire du vin.
165. Griffes de l'animal lorsqu'il déchire. — Cueillir, en choisissant, les feuilles d'un mûrier, ou d'un arbrisseau à thé. — Variété de couleurs; par suite, nuage, bariolage.
166. Trois cent soixante pas, soit une lieue chinoise. — Hameau de 25 feux. — Tristesse.
167. Or, métal. — Quoi que ce soit de très-dur, objet ou homme. — Un morceau d'or d'un pouce carré, soit 16 taëls.
168. Longueur. — Seniorité — Continuité. — Grandir ou s'étendre, se développer.
169. Porte à deux battants. — Sein d'une société; *donc :* famille, religion, profession, corporation.
170. Monticule de terre. — Abondance, nombre, grandeur, épaisseur.
171. Atteindre, — s'étendre pour arriver à un point déterminé.
172. Oiseaux à queue courte. — Hauteur. — Forêt tremblant sous un ouragan.
173. Pluie.
174. Couleur des plantes à leur sortie de la terre. — Souvent, l'azur du ciel. — Pâle. — Quelque chose qui n'est pas encore mûr.
175. Pas, ce qui n'est pas. — Ce qui est opposé à ce qui est droit. — Vicieux. — Sevrer. — Punir les coupables.
176. Face ou figure humaine. — Surface, superficie. — D'abord. — Devant.
177. Toute espèce de peau d'animal, qui n'a plus de poils, mais qui est encore crue. — Changer, destituer (*des fonctionnaires*). — Ailes d'oiseau. — Instruments de musique faits de peau. — Parties de la bride qu'on met sur la tête et sur le poitrail du cheval. — Agonie.
178. Lier. — Peau d'animal déjà préparée. — Pervers, récalcitrant.
179. Poireaux, ail.
180. Son. — Musique. — Nouvelles de quoi que ce soit, ou de qui que ce soit.
181. Tête humaine. — Numéral des feuilles de papier.
182. Vent. — Coutume. — Répandre instruction. — Disperser comme le fait le vent. — Prestesse. — Insanité.
183. Voler (*avec des ailes*), vélocité.
184. Nourrir et nourriture; par suite : manger. — Mentir. — Défaire ce qui a été fait, *donc* se rétracter, (*manger ses paroles*).
185. Tête, (*chef*,) commandant, initiateur. — Manifester. — S'avancer. — Commencement, origine de quoi que ce soit. — Faire une délation. — *Premier prince de la terre*, (celui qui a fait sortir la nature du chaos où elle était).
186. Toute sorte de parfums.
187. Cheval, ses quatre pieds. — Ramper. — Débarcadère. — Gendre d'empereur.
188. Os. — Fibres de plantes. — Souvent aussi : corps humain.
189. Terrasse, éminence, grandeur.

---

réel, par opposition à quelque chose qui est du domaine de la fantaisie.

159. La véritable prononciation de ce caractère, c'est *kiu*. Mais on le prononce constamment *tch'öo*. Toutefois, quand on veut désigner le char attelé de neuf chevaux blancs que monte

185 首 chéou	179 韭 kiéou	174 青 ts'ing	170 阜 fou	166 里 li	162 辵 tch'ŏ, tch'ou	157 足 tsou, tsiu
186 香 chiang	180 音 inn	175 非 feï	阝	Clefs de **huit** traits	辶	⻊
Clefs de **dix** traits	181 頁 yé, chié	Clefs de **neuf** traits	隶 taï	167 金 kinn	163 邑 y	158 身 chenn
187 馬 ma	182 風 feung	176 面 mienn	171 隹 tchoueï	168 長 tch'ang	阝	159 車 tch'ŏ, kiu
188 骨 kou	183 飛 feuï	177 革 ko, tsié	172 雨 yu	镸	164 酉 yéou	160 辛 sinn
189 高 kao	184 食 ché	178 韋 veï	173 ⻗	169 門 meunn	165 釆 pienn, ts'aï	161 辰 tchenn

rangs. — et *rayures perpendiculaires du papier à écrire.*

145. La variante de ce caractère se confond souvent avec celle du radical 113. On fera bien d'y prendre garde.

146. *Yâ* ou *chia*, indifféremment. Il est peu en usage, pris isolément.

147. Dans le sens de *voir*, *prendre effet*, on le prononce *kienn*. Dans le sens de *manifester*, on dit *chienn*.

149. Jadis, il désignait une *aile* de corps d'armée et chaque corps avait huit ailes. — Il signifie aussi *flûte*. — Dans le *Tché-li*, les trombes de vent, qui y sont fréquentes, se nomment *yang-kio-feung*, vent pareil à des *cornes* de mouton.

150. Bien que signifiant *vallée*, il indique surtout *un cours d'eau qui se fraye son chemin entre deux collines.* Il est vrai que ces deux sens sont constamment confondus, problablement parce qu'il n'y a pas de *vallée* sans fleuve, rivière ou ruisseau. — Jadis, on prononçait ce caractère *kou;* maintenant on dit *kou* ou *yu*, indifféremment.

151. Un des termes désignant les sacrifices qu'on offre au Ciel, à la Terre et aux Ancêtres. — Comme *fève*, il figure dans le nom d'un blanc-manger, *Téou-fou*, sorte de fromage, très-blanc et très-frais que les Chinois aiment beaucoup et qui coûte fort peu.

153. Se prononce *tché*, mais on dit, communément, *tchaï*. — Souvent, il a le sens d'*étendre*, *se développer*. — Les Chinois trouvent qu'il y a quelque chose de *gracieux* dans la manière dont se meuvent les reptiles. De là l'expression appliquée aux femmes : *tchaï-ching*, marcher en reptile.

155. Signifie souvent *stérile*, comme synonyme de *nu*.

157. Dans le sens de : *simuler le respect;* il se prononce *tsiu*.

158. A souvent le sens de *personnel* et de

125. Vieillesse de 70 ans. — Vénérabilité. — Terme de compliment, de respect, d'éloge.
126. Poil de la figure humaine. — Particule de liaison entre les phrases. — Toi *ou* vous.
127. Instruments d'agriculture. — Groupe de fruits sur un arbre.
128. Oreille — Anse ou poignée de n'importe quoi.
129. Pinceau. — Raconter.— Donc, (*particule*).
130. Viande. — Dureté à comprendre.
131. Serviteur. — Fonctionnaire. — Homme d'État. — Vénérer. — Terme qui remplace le pronom *je*, *moi*, dans les placets adressés à l'Empereur par ses ministres ou ses mandataires.
132. Soi-même. — De, (*point de départ*), dès. — Naturellement.
133. Arriver, atteindre. — Aller *ou* venir. — Dernière limite. — Solstices. — Quant à. — En ce qui concerne. — Marque du superlatif.
134. Mortier.
135. Langue.
136. Errer. — Contredire.
137. Barque, navire, bateau. — Transporter d'un lieu à un autre.
138. Limiter. — Haïr. — Difficile. — Extrêmement, beaucoup.
139. Manifestation des sentiments par le changement de couleur de la figure; *donc*, couleur. — Qualité d'un objet ou d'un individu. – Description d'un individu ou d'un objet. — Luxure. — Manière d'être.
140. Toute sorte de plantes ou d'arbrisseaux.
141. Taches de peau de tigre.
142. Serpent et toute sorte d'insectes.
143. Sang.
144. Se mettre en mouvement. — Agir, faire, opérer. — Maison de commerce. — Eléments. (Les Chinois en comptent *cinq*: métal, bois, eau, feu, terre. L'*air* n'y figure pas). — Intrépidité. — Compagnie de 25 soldats. Classe de société, *couche sociale*. — Mort de l'Empereur, (*grand voyage*).
145. Vêtements.
146. Couvrir. — Faire ombre.
147. Voir. — S'effectuer. — Marque du passif. — Entrevue. — Se révéler.
148. Corne. — Coin. — Un quart de quoi que ce soit. — Particule numérale des documents publics.
149. Parler, parole.
150. Vallée. — Vent d'est. — Passage étroit à travers les montagnes.
151. Fèves. — Vase. — Mesure (*de capacité*).
152. Toute espèce de race porcine, cochon.
153. Reptiles. — S'étendre, se développer.
154. Écaille d'huître, (*qui jadis a servi de moyen d'échange, de monnaie*), et par suite, richesse, trésor.
155. Couleur d'un enfant qui vient au monde, *donc* rouge. — Nudité.
156. Plier le pied ou la jambe pour faire un pas. — Marcher.

---

132. Signifie souvent *naturel* et parfois *égoïste*.

138. Dans le sens de *tirer*, il se prononce *henn*.

140. Se prononce *tch'ôo* pour dire l'*herbe qui paraît à peine*.

141. Bien que le terme *lâo* implique toujours l'idée de *respect* mêlé d'*affection*, les Chinois l'emploient, par exception, comme appoint du mot *tigre*. Le mot *vieux* prend alors le sens de *roi* (des animaux). Le lion n'est connu en Chine que comme un animal fabuleux.

142. Espèce se dit *houeï*; individu *tch'ong*.

143. Se prononce *chiué;* on dit pourtant constamment *chié*.

144. Se prononce *hang*, lorsqu'il signifie : *maison de commerce*, — *air martial dans les*

151 豆 töou	Clefs de sept traits	145 衣 y	卄	135 舌 chöo	130 肉 jou, jöou	125 老 lào
152 豕 ché	117 見 kienn, chienn	衤	艹	136 舛 tch'ouann	月	耂
153 豸 tchaï	148 角 kio	衣	141 虍 hou	137 舟 tchéou	131 臣 tchenn	126 而 eurr
154 貝 peï	149 言 yenn	146 西 yâ	142 虫 houeï, tch'ong	138 艮 kenn	132 自 tseu	127 耒 leï
155 赤 tch'ée	訁	覀 si	143 血 chiué, chié	139 色 chöo	133 至 tché	128 耳 eurr
156 走 tséou	150 谷 kou, yu	覀 si	144 行 chïng, hang	140 艸 ts'aö	134 臼 kiéou	129 聿 liu

s'appelle *hou*, et c'est seulement une *dizaine* de ces *hou* qui forment un *sseu*, indiqué par ce caractère. — En même temps, c'est un terme générique pour tout ce qui est le produit du ver à soie.

122. Ce caractère a souvent le sens de : *sans*, — par exemple *ouang-ki*, sans limites, sans bornes, *indéfini*.

123. Les Chinois pensent que de toutes les *créatures*, ce sont les brebis qui souffrent le moins en donnant naissance à leurs petits. De là, ce caractère a souvent le sens de : *aisément*, *facilement*.

125. Terme spécial pour désigner les personnes de soixante-dix ans. — C'est encore une formule d'éloge qui peut s'appliquer indifféremment à des personnes ou à des choses.

126. Particule de *liaison*, qu'on peut rendre par un grand nombre de nos conjonctions. — Souvent, elle répond à notre expression restrictive : *et cependant*.

128. On dit *eurr-souenn*, petit-fils *par ouïe*, pour indiquer un petit-fils qui n'a pas connu son grand'père. — De même, *eurr-jouann*, tendre d'oreille, désigne quiconque croit tout ce qu'on lui dit.

129. Particule initiale, qu'on peut rendre par nos : *en conséquence*, *cependant*, *que*, *mais*, *d'où*, etc., etc. — Dans le sens de *légèreté de caractère*, elle se prononce *tch'oueï*.

130. Quand il signifie *chair*, il se prononce *jou;* lorsqu'il a le sens de *bord* (d'un *objet*), il se prononce *jöou*. — Cette clef a une variante qui ressemble beaucoup au radical 74. De là, mille ennuis, mille erreurs.

131. Pour tous les fonctionnaires *chinois* de l'empire, y compris même les simples bacheliers ès lettres, ce caractère remplace *je*, lorsqu'ils s'adressent à l'empereur, par écrit ou de vive voix. Il en est de même pour les fonctionnaires *Mantchoux*, lorsqu'ils agissent *de concert* avec leurs collègues chinois. (Dans toute autre occasion, ils se désignent par l'expression *nou*, esclaves).

95. Couleur du ciel. — Distance où la vue se perd. — Sombre et, souvent, *noir*.
96. Joyau, pierre précieuse. — Harmonie des saisons. — Mesure en tout, l'à-propos en toute chose.
97. Courge, melon, concombre. — Ovale de figure.
98. Tuile, terre glaise.
99. Toute douceur, (*au propre comme au figuré*). — Spontanéité. — Flatterie.
100. Naître, faire naître. — Existence humaine. — Quelque chose qui n'est pas mûr. — Un inconnu. — Acteur.
101. Usage, se servir, employer. — But à atteindre. — Agir.
102. Champs. Culture. Cultiver.
103. Suffire. — Correct. — Pièce (*de soie*). Numéral propre aux étoffes.
104. Maladie. Douleur.
105. Se mettre en route. — Deux hommes dos à dos.
106. Blanc, (*inutile*). — Expliquer. — Intelligent.
107. Peau. — Toute sorte de couverture, et, par suite, *le dehors*.
108. Vase à contenir quoi que ce soit.
109. Œil. — Nombre. — Chef.
110. Lance. — Contradiction.
111. Flèche. — Jurer. — Incontinence alvine.
112. Pierre. — Mesure (*contenant* 10 *boisseaux ou* 100 *livres*.) Se prononce alors *tann*.
113. Signe de la volonté du ciel, et, par conséquent, toute proclamation émanant des autorités constituées. — Déclarer, ordonner, enjoindre.
114. Pied d'un animal qui marche.
115. Blés ou grains qui, semés au printemps, sont récoltés dans l'automne *de la même* année.
116. Habitations, ou trous faits dans la terre. — Caverne, repaire.
117. Etre debout. — Instituer, ériger, établir. — Immédiatement.
118. Bambou.
119. Riz qui n'a plus d'écorce, mais qui n'est pas encore cuit.
120. Fil d'un cocon de *soie*. — Un tout petit peu, un brin.
121 Jarre. — Bassin.
122. Filet, (*au propre comme au figuré*). — Tromper. — Calomnier. — Pas, sans.
123. Brebis. — Chaleur. — Excellence de caractère.
124. Plumes d'oiseau. — Sorte d'ancien spectre.

---

du caractère *t'ou*, terre, auquel on superpose le caractère *y*, un ou premier, — ce qui veut dire, le premier de la (*de cette*) terre, en d'autres termes, *le prince*.

99. Ce terme indique l'eau *douce*, en opposition avec l'eau *salée; kann-chouei*, — *chienn-chouei*. — Paroles douces, *kann-yenn*, indique *flatterie*.

100. *Vie* en opposition avec *mort*.

101. Très-souvent ne signifie que : *par*, *avec*, *moyennant*.

103. Quand il signifie *suffire*, il se prononce *sou*. Quand il a le sens de *correct*, on le lit *ya*. Ordinairement, il se prononce *p'i* et sert de numéral propre aux étoffes.

104. Communément on le prononce *ni*, et il signifie alors maladie. Avec la prononciation *tch'ouang*, il a le sens de, *s'appuyer sur quelque chose, lorsqu'on est malade*.

105. Signifie aussi *marcher*, mais avec les pieds tournés complétement en dehors, de manière que les talons se touchent.

106. *Paï*, quand il signifie *blanc*; et *pô*, avec le sens d'*intelligent* ou *net*. Cependant, ce n'est pas une règle absolue.

Quand un homme n'a rien absolument à faire aux choses du gouvernement, lorsqu'il n'est même pas un *lettré* ou *étudiant*, on l'appelle *pô-ting*, ou *paï-ting-hann*, homme libre de toute attache gouvernementale.

Kao-po, annonce d'un *particulier* qu'on affiche sur des portes ou sur des murs. (Les annonces des autorités s'appellent *kao-ché*).

112. Ce caractère a souvent le sens de *stérilité*.

118. Le bambou est assurément le produit de la terre qu'on peut appeler le produit chinois par excellence. On ne saurait en effet se figurer les *innombrables* usages auquel il sert. On en mange, on s'en vêt, on en bâtit des maisons, on administre avec, on orne avec, on en fait des couleurs, on écrit avec et dessus on s'y assied, on en boit, comme vin et médecine, etc., etc. On dirait que sans bambou la Chine n'existerait pas.

119. Ce caractère indique souvent *les graines* des plantes lorsqu'elles ressemblent aux grains de riz.

120. Quand il se prononce *mi*, il signifie *la soie* LA PLUS FINE. — Le fil sortant d'un cocon



C'est une idée répandue en Europe que les Chinois se nourrissent de chiens. Rien de plus absurde. Il y a en effet, *à Canton*, des individus qui élèvent une race de chiens comestibles, et des *gourmets* assez *raffinés* pour en manger; mais c'est un goût qui sent trop la recherche et que ridiculise et réprouve la masse des habitants de la ville même de Canton. Sauf cette exception, il arrive souvent que des malheureux n'ayant pas autre chose à manger, mangent du chien, comme ils mangent d'autres choses bien plus répugnantes selon nos idées. Mais il ne faut pas oublier que les Chinois représentent plus de quatre cent millions d'âmes et que la nourriture manque trop souvent, hélas! à une population si nombreuse.

95. Ce caractère avait jadis un trait de plus, le trait *tchou* qui le terminait. Mais, depuis qu'il a servi de nom personnel à l'empereur, connu sous le nom de son règne *K'ang-Chi*, il a été modifié et n'a plus que sa forme actuelle.

96. Bien que ce caractère indique toute sorte de pierres précieuses, il a surtout le sens de *jade*, blanc ou vert. On n'ignore pas que le JADE (*vert*), sorte de *serpentine* ayant acquis, à la suite du travail des siècles, la transparence de l'émeraude, est en Chine la *pierre précieuse par excellence.* Quelques-unes sont exclusivement réservées à l'Empereur, et il y a peine de mort contre celui des mineurs qui se les approprierait. La qualité la plus élevée du *jade vert* s'appelle *fei-tsouei*, du nom d'un oiseau mâle, produit du *Yunn-nann*, dont les plumes sont d'un vert admirablement beau et brillant.

La variante de ce caractère se prononce communément OUANG. Mais, en réalité, ce n'est pas le même caractère, puisqu'il signifie tout autre chose, c'est-à-dire *roi*, (toujours TRIBUTAIRE), ou prince. On le forme alors,

64. Main.
65. Branche d'arbre, ramification.
66. Un coup (*frappé légèrement*).
67. Littérature, élégance, civilisation, bonnes manières. — *Civil*, (par opposition à *militaire*.)
68. Boisseau, (*mesure*).
69. Une livre (*poids*). — Hache.
70. Carré.—Comparaison.—Pointu, (*mal commode*). — Alors.
71. Sans, pas, (*ce qui manque*, ce dont il n'y a pas).
72. Soleil, *jour*. — Principe mâle.
73. Dire, *prononcer* une *parole* ou une *phrase*,
74. Lune. — Principe femelle.
75. Bois.
76. Manquer, manquer de quelque chose. — Devoir quelque chose à quelqu'un, être endetté. — S'étirer les membres en tous sens, après être resté longtemps sans mouvement.
77. S'arrêter.
78. Mauvais, vice, le mal.
79. Frapper (*à mort*).
80. Pas (*au sens prohibitif*). Gardez-vous bien de.
81. Comparer.
82. Poils, (surtout *des animaux*).
83. Nom de famille de femmes, celui qui leur est propre, non celui qui leur vient de leurs maris.
84. Air, vapeur, colère, miasme. Principe vital de toute créature, de tout objet naturel.
85. Eau.
86. Feu.
87. Ongles, griffes.
88. Père.
89. Imiter. — Symbole d'une forme de l'art divinatoire, appelé *pa-koua*.
90. Un homme appuyé sur quelque chose, fort, vigoureux, un bon mâle.
91. Éclat de bois ou de toute autre chose.
92. Dents de devant.
93. Bœuf (ou *vache*).
94. Chien, animal.

80. Négation prohibitive. — Dans la langue écrite, ce signe est souvent employé comme point d'interrogation. — Ne pas confondre ce caractère avec celui qui signifie *mère*.

82. L'usage en Chine étant de raser un peu le devant de la tête de toute jeune fille qui se marie, le terme *mao-niu* signifie *vierge*.

85. Ce caractère a souvent le sens de *marée*; puis, de *voyage*.— Souvent aussi, il signifie : *s'accommoder aux circonstances;* — parfois même, on l'emploie pour indiquer l'*intelligence*. — Joint au caractère *inn*, argent, il veut dire *le mercure*. — Le premier des *cinq éléments* des Chinois.

86. Le deuxième des *cinq éléments* des Chinois.

87. Dans une maison où il y a un intendant, tous ceux qu'il emploie et dont naturellement il répond, s'appellent : *Maï-pann-tchao*, ongles d'intendant.

88. Est souvent pris dans le sens de *ciel*, comme le caractère *mou*, mère, dans celui de *terre*. — Complément de tous les substantifs qui indiquent *les anciens* d'une famille. — Terme de respect. — Parfois, il signifie l'autorité *locale*, le *magistrat*.

89. Quand on se sert de ce caractère dans les pratiques de l'art divinatoire, il se prononce *yao*.

90 et **91.** Ces deux caractères ont souvent le sens, le premier, du côté *gauche* d'une planche, le second du côté *droit*. Ils forment une antithèse de mots, pour indiquer la *contradiction*, — un *changement d'opinion par trop subit*. Cette acception toutefois n'existe que dans la langue écrite.

92. A souvent le sens de *bourgeon*. — L'étendard *personnel* d'un commandant en chef s'appelle aussi *yâ*. — Parfois, ce caractère indique l'*ivoire*. — Dans le commerce, il signifie toute sorte de *courtiers officiels*, — comme par exemple nos *agents de change*, etc. Mais les courtiers chinois n'aiment pas à s'entendre appeler ainsi; ils préfèrent le titre de *King-ki*, secrétaires.

93. En général, on ne mange pas de bœuf en Chine. Cette nourriture est proscrite par la loi et les idées, surtout chez les sectateurs de Boudha. On n'emploie pas non plus, comme aliment, le lait de vache, sauf dans le nord. A vrai dire, c'est de *bon ton* que de ne pas manger de bœuf, et *les lettrés*, ceux-là même qui affichent le plus grand mépris pour la religion de Boudha, partagent, sur ce point, les prescriptions de ses sectateurs.

94. Souvent ce terme indique les *enfants*, mais les enfants *à soi*, et on les appelle : premier chien, deuxième chien, etc., etc. C'est alors un terme de tendresse, comme chez nous : *petite chatte*, *petit chat*. — Trois sortes d'animaux symbolisent cette idée d'affection : les bœufs, les moutons et les chiens. Jamais les chats.

91 片 p'ienn	爫	83 氏 ché	歺	72 日 jé	攵	64 手 chéou
92 牙 yâ	87 爪 tchäo	84 气 k'i	78 歹 taï	73 曰 yué	68 斗 téou	扌
93 牛 niéou	爫	85 水 choueï	79 殳 chou	74 月 yué	69 斤 inn, chinn	65 支 tché
牜	88 父 fou	氵	80 毋 vou	75 木 mou	70 方 fang	66 攴 p'ou
94 犬 k'iuënn	89 爻 yiao, chiao	氺	81 比 pi	76 欠 k'ienn	71 无 vou, mô	夂
犭	90 爿 tch'ouang	86 火 hô	82 毛 mäo	77 止 tchée	旡	67 文 ouënn, venn

nérations, les lignées et, en même temps, par extension, *mesurer*.

67. *Éducation, civilisation, élégance, politesse, civil*.— Ce caractère indique aussi, mais seulement dans la langue écrite, la fraction la plus minime de la monnaie chinoise, c'est-à-dire, ce que nous appelons *le sapèque*. On dit communément *t'ong-t'sienn*, monnaie de cuivre. — Quand ce caractère se prononce *venn*, il signifie *cacher* ou *couvrir* la faute qu'on a commise.

69. Employé fréquemment pour indiquer une *livre* de marchandises, en d'autres termes, 16 taëls ou *léang*. — Quand il se prononce *chinn*, il signifie : *paternel, bienveillant, sollicitude*.

70. Caractère ayant toute sorte de significations, entr'autres, celles : d'*anguleux*, — et, en même temps, de *correct, régulier*. Il signifie en outre : *moyen, ordonnance de médecin, possession* et *prise de possession, impliquer, alors, ne que, document écrit*, etc., etc. On voit par là que ce caractère demande une étude toute spéciale. — Joint au caractère *quatre*, il veut dire l'univers, *sseu-fang*, c'est-à-dire, les quatre coins du monde.

71. Quand ce caractère se prononce *mô*, il représente une locution particulière aux boudhistes, *Na-mô* étant évidemment un mot indou, introduit dans l'idiome chinois.

72. A surtout le sens de *principe mâle*. Il signifie *soleil, lumière, jour*, — principe *vital* du monde.

73. Ne veut jamais dire ce que nous entendons par le mot *parler, converser* ou *causer*.

74. Ce caractère s'applique surtout à ce qui constitue la nature particulière de la femme, et est pris constamment dans le sens de *principe femelle*, par opposition au *principe mâle*, représenté par le *soleil*. Aussi *soleil* et *lune* signifient-ils souvent *actif* et *passif*.

75. L'un des *cinq éléments* des Chinois. — Il a souvent aussi le sens de *raide*, de quelqu'un *qui ne plie pas*.

33. Lettré, savant, sage. — Nom de la première des quatre classes, entre lesquelles se répartit la société chinoise.
34. Suivre, être derrière quelqu'un.
35. Marcher lentement.
36. Commencement de la nuit, soir.
37. Grand, puissant, *indépendant.*
38. Créature du genre féminin, femelle.
39. Tout ce qui est produit, tout ce qui est né d'un être, fils. — *Homme* (dans sa plus haute valeur), et par suite, philosophe, un sage.
40. Toit, abri.
41. Le dixième d'un pied chinois, *un pouce.* Mesure.
42. Petit, humble.
43. Boîter d'un pied, autrement dit, corps penché d'un côté.
44. Cadavre. — Effigie d'un mort, pompeusement habillé pour être vénéré par ses descendants.
45. Bouton de plante, de fleur ou d'arbre.
46. Montagne.
47. Cours d'eau.
48. Œuvre, travail. — Loisir.
49. Soi-même.
50. Serviette, mouchoir, un morceau de toile, toile.
51. Bouclier. — Coupable. — Secourir.
52. Tendre (jeune), maigre, petit.
53. Protéger, abri fourni par le toit d'une maison.
54. Long voyage, toujours marcher.
55. Fermer et joindre les deux mains et les lever pour saluer (*à la chinoise*).
56. Un dard.
57. Arc (*pour tirer des flèches*).
58. Tête de porc.
59. Poil, cheveux.
60. Pas d'homme, celui de devant.
61. Cœur, sentiment, essence de toute chose.
62. Lance, javelot.
63. Toute ouverture de maison, porte à *un* battant. — Foyer, *feu*, (*pour compter le nombre des habitants d'un village.*)

---

indique la nuque, qui, *penchée définitivement*, annonce inévitablement la mort.

47. Bien que les trois variantes de ce caractère existent réellement, on ne s'en sert presque plus.

48. Terme qui sert à désigner l'un des six ministères à Pékin, *Kong-pou*, celui des travaux publics. — *Touann-kong*, courte œuvre, signifie *tâche*, travailler à la tâche. — Lorsqu'on est *tch'ang-kong*, serviteur à l'année, et que, sans raison plausible, on est renvoyé avant le terme, on a droit au salaire d'une année, quand même on ne serait resté au service que trois jours.

49. Il y a *trois* caractères qui sont constamment confondus l'un avec l'autre et qui font partie de cette section : d'abord ce radical; puis le caractère qui signifie *déjà* et qui se prononce *y*; enfin le caractère *sseu*, qui indique l'intervalle de temps entre les neuf et onze heures du matin. C'est le plus ou le moins de hauteur donnée au trait d'en bas, au trait *y*, qui fait cette triple différence.

51. Caractère qui a un grand nombre de significations opposées, en apparence, l'une à l'autre : frontière, culpabilité, conséquence d'un crime, résister, un cours d'eau entre deux rives élevées, etc., etc. — Il demande donc à être étudié d'une manière toute spéciale.

57. Mesure agraire, comprenant *cinq* pieds. Mais on ne se sert de ce caractère que pour mesurer, et non pour exprimer cette contenance, qu'on appelle *pou*. — Il est bon de savoir que 360 de ces *pou* (et en réalité de ces *Kong*), constituent la longueur d'un *li* ou d'une lieue de Chine.

60. Ce caractère indique le premier pas de la marche. En Chine, quand on commence à marcher, on part toujours du *pied gauche*. La réunion de ce caractère à celui de *tch'ou*, le second pas, *le pas* de derrière, c'est-à-dire, celui que les Chinois font avec *le pied droit*, constitue l'action de *marcher*, désignée ci-après par le radical n° 144.

61. D'après les Chinois, c'est le cœur qui est le siége du libre arbitre. Ils le considèrent ainsi comme le premier moteur, le régulateur de l'intelligence, qui, à son tour, a son siége dans la tête.

63. Comme ce caractère signifie surtout *habitation*, il indique aussi très-souvent celui qui en est le *maître principal.*

64. Ce caractère indiquant surtout *la main*, il s'ensuit qu'il comprend tout ce que la main peut faire ou produire. Aussi les caractères de cette section sont-ils extrêmement nombreux.

65. Avec son sens de *branche*, ce caractère donne l'idée de tout ce qui se *divise naturellement.* Il signifie, par conséquent, les gé-

N°	Clef	Prononciation
33	士	ché
34	夂	tché
35	夊	soeï
36	夕	si
37	大	ta, taï, t'aï
38	女	niu
39	子	tseu
40	宀	mienn
41	寸	ts'öunn
42	小	siao
43	尢	ouang
	尣	
	兀	
44	尸	ché
45	屮	tch'ö
46	山	chann
47	巛	tch'oann, k'ouenn
	巜	tch'oann, kiuann
	巜	k'ouaï, kouann
	川	
48	工	kong
	工	
49	己	ki
50	巾	kinn
51	干	kann
52	幺	yäo
53	广	yenn
54	廴	ynn
55	廾	kong
56	弋	y
57	弓	kong
58	彐	ki
	彐	
	彑	
59	彡	chann
60	彳	tch'é
Clefs de quatre traits		
61	心	sinn
	忄	
	⺗	
62	戈	ko
63	戶	hou

Anciennement, il se prononçait *taï*. Aujourd'hui, on a créé un autre caractère pour cette prononciation : on ajoute un *tchou* ou point, entre les deux jambes de l'ancien caractère. L'un et l'autre, pourtant, sont très-fréquemment pris l'un pour l'autre. — Pour désigner un médecin, on ne dit pas *ta-fou*, mais *taï-fou.*

38. Ce caractère désigne tout ce qui, dans la nature, est du genre *féminin*. Il représente en conséquence *le principe femelle*, c'est-à-dire l'élément *passif* de la nature. Aussi, d'anciens sages de Chine refusaient-ils toute qualité morale à la femme, soutenant que l'*obéissance* était son seul et unique attribut. De là, à très-peu d'exceptions près, tous les caractères impliquant quoi que ce soit de mauvais, sont rangés sous ce radical.

39. Caractère fort important, comme indiquant tous les *produits* de la nature. C'est dans ce sens qu'il sert de complément à un très-grand nombre de substantifs. — Il désigne également le quatrième titre de noblesse chinoise, lequel répond à notre terme de *vicomte.* — Ordinairement, appeler quelqu'un *tseu*, c'est lui donner une marque de profonde vénération.

On voit par là toutes les difficultés de la langue chinoise, puisque, *communément*, ce caractère *tseu* signifie *fils*. — Très-souvent, ce caractère désigne *Confucius*.— Joint au caractère *T'ienn*, ciel, il sert à former le titre que les Chinois sont toujours très-portés à donner à leur souverain : *T'ienn-tseu*, fils du Ciel.

48. Ne s'emploie pas isolément.

46. Ce caractère, placé devant celui qui signifie *boisseau* et qui se prononce *téou*, forme un des plus beaux compliments du style épistolaire chinois; — la personne à qui on l'adresse, étant comparée *ainsi* à une montagne célèbre du *Chann-tong* et même au *pôle Nord*, —« tant sa *renommée* de *grand sage* — est haute.» — *Chann-kenn*, racine de montagne,

1. Un. — Principe mâle. — Commencement de la numération.
2. Descendre. (*On ne s'en sert pas*).
3. Maître. (*On ne s'en sert pas*).
4. Penché vers la terre, tendu. (*On ne s'en sert pas*).
5. Un. — On s'en sert pour la division du temps.
6. Bec d'un crochet.
7. Deux. — Principe femelle.
8. Pas de sens. — Abréviation du caractère qui signifie *tête*.
9. Créature humaine. — Homme qui est debout.
10. Créature humaine. — Homme qui marche.
11. Entrer.
12. Huit, (*nombre*).
13. Limite au delà de laquelle l'œil n'aperçoit plus rien. — Désert.
14. Couvrir.
15. Glace, froid.
16. Table, banquette.
17. Bâiller.
18. Couteau.
19. Force, le nerf.
20. Envelopper.
21. Cuillère.
22. Réceptacle de toute sorte.
23. Réceptacle dans le sens de tiroir.
24. Dix, (*nombre*).
25. Jeter des sorts, prognostiquer.
26. Nœuds d'un bambou. — Jadis, on les coupait en deux, pour en faire soit un *cachet*, soit *un signe d'alliance*. Chaque contractant en prenait et en gardait une moitié, pour la rejoindre à l'autre, à un jour donné.
27. Abri, formé par un pan de rocher.
28. Privé, par opposition à *public*. — Quelque chose, ou quelqu'un dont on ne connaît pas le nom, en d'autres termes, *un tel* ou *une telle*.
29. Derechef. — Main.
30. Bouche, embouchure.
31. Enclos. *Jadis* : royaume, état.
32. Terre, terroir, terrain.

table qu'on pose les éternelles tasses de thé qu'on sert au visiteur et au maître de la maison, aussitôt que le premier s'est assis. On appelle cette table *K'ang-ki* et le canapé *K'ang*, tout court.

18. Nom d'une ancienne monnaie de cuivre, en forme de couteau.

19. A surtout le sens de *nerf*, moyennant quoi on parvient à tout.

21. Ce caractère a une forme toute différente, lorsqu'il doit figurer sur un cachet. Il prend alors celle du caractère *jenn*, homme, mais homme *renversé*.

22. Vase qui ne contient qu'un boisseau, *téou*, — de quoi que ce soit.

23. Ce caractère ressemble beaucoup au précédent, mais le premier veut dire : *contenir;* celui-ci, *mettre* pour préserver.

24. Dixième chiffre de la numération; n'est pas en usage dans la comptabilité.

25. Ce caractère indique toute opération d'astrologie, de divination. Et il y a, en Chine, une foule de gens qui ne vivent que de cela. La phrénologie, entre autres, y est très-pratiquée.

26. Ne s'emploie pas isolément.

28. Se prononce *sseu*, pour signifier *privé*, par opposition à *public*.— Mais, pour exprimer notre locution *un tel*, *une telle*, il faut dire : *môou* (jenn), *môou* (niu). Dans ce sens, ce caractère est presque tombé en désuétude, bien qu'on l'écrive fréquemment à la place d'un autre caractère, dont la prononciation est la même et dont le sens est *un tel*, *une telle*.

29. Signifie *encore*, mais dans le sens d'*une autre fois*, *derechef*. On ne s'en sert donc pas pour dire : cela n'est pas *encore* fait.

30. S'emploie très-souvent pour dénombrer soit les gens, soit les bêtes. Tant de *bouches*, d'*hommes*, ou de *bétail*. En un mot, ce caractère désigne *toute* OUVERTURE, *toute* ENTRÉE.

31. Jadis, avait le sens d'*Etat*, de *royaume*, de *pays*.

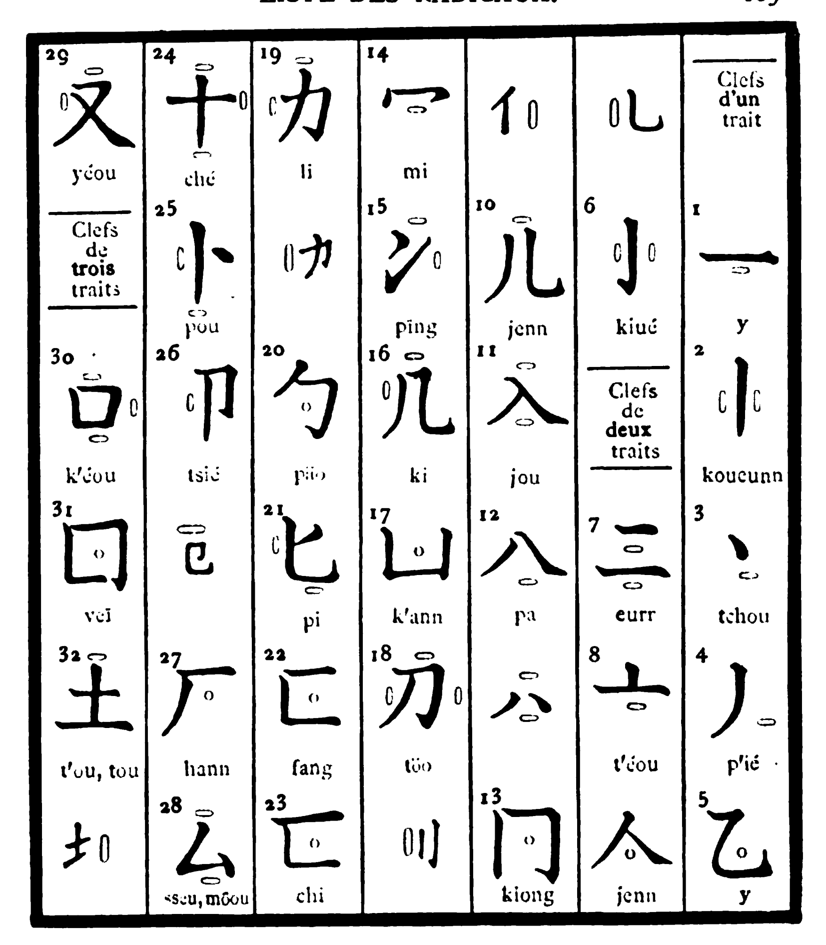
32. Un des cinq *éléments* des Chinois; a souvent le sens de *territoire*, *patrie*, et aussi celui de *terroir*, *climat*. — Se prononce *tou*, pour signifier la racine des arbres, des plantes.

33. La société chinoise est répartie en quatre classes ou castes : lettrés, laboureurs, industriels et commerçants. C'est ce caractère qui désigne les *lettrés*. Ils constituent une sorte d'aristocratie chinoise et, comme signe de leur qualité, portent, en général, les ongles démesurément longs. Sauf de très-rares exceptions, cette classe fournit tous les fonctionnaires de l'Empire, grands et petits.

34. Ce caractère diffère excessivement peu de celui qui le suit. On fera bien de remarquer et de *retenir* cette très-*minime* différence.

36. Caractère dont le sens est opposé à celui de *Tchao*, matin. — Il *signifie* aussi LA COUR; mais, quand il a cette signification, *il se prononce différemment*. Ainsi : *Tchao-si*, matin *et* soir.— Joint au caractère *tann*, qui pareillement veut dire *matin*, il a le sens d'*imminent*. Exemple : *Tann-si-lai*, on arrive à l'instant.

37. Ce caractère a trois prononciations.



1. Premier chiffre de la numération, mais on ne s'en sert pas dans la comptabilité, comme trop facile à modifier.

2, 3, 4. Trois caractères n'ayant d'emploi que comme radicaux.

5. Ne s'emploie qu'en composition, sauf dans la secte de *Tao.*

6. Ne s'emploie qu'en composition.

7. Deuxième chiffre de la numération, mais on ne s'en sert pas dans la comptabilité.

8. Simple abréviation.

9. Signifie *homme*, mais toujours dans le sens d'*être intellectuel.*

10. Ne s'emploie qu'en composition.

11. Caractère opposé à celui de *tch'ou*, sortir. Seulement on ne dit pas en chinois *entrer* et *sortir*. On dit *sortir* et *entrèr*.

12. Ce caractère a une foule d'emplois, pour indiquer toute sorte d'objets d'importance capitale. — Ainsi, *pa-fang*, quatre points cardinaux et leurs quatre principales subdivisions, c'est-à-dire, le nord, le midi, l'est et l'ouest; le nord-est, le sud-est, le nord-ouest, le sud-ouest. — *Pa-koua*, système de divination. — *Ouang-pa*, terme d'opprobre pour désigner un homme qui vit des déréglements de sa femme. — Signifie aussi *séparation.*

13. On se sert de ce caractère pour indiquer ce qui n'est plus un *faubourg*, ni une propriété *communale*, ni un *bois*. C'est alors un *kiong.*

14. Ne s'emploie pas isolément.

15. Id. id.

16. En répétant ce caractère, *ki-ki*, on a le sens de *fermeté*, de quelqu'un qui est *posé.* — C'est aussi le nom d'une petite table basse, oblongue et quadrangulaire, placée au centre d'un grand canapé qui est toujours le principal meuble de tout salon chinois, et surtout de toute salle d'audience, grande ou petite. Ce canapé, par le fait de cette petite table, se trouve être à deux places. Ce sont les places d'honneur, celle de gauche surtout. C'est sur cette petite

LISTE

DES 214 CLEFS OU RADICAUX

(*Têtes de chapitres, moules* ou *matrices*),

dont parle la note 116, page 44.

---

a. Les signes en rouge, de forme ovale ou ronde, indiquent l'emplacement des traits, simples ou groupés en caractères, qui, en composition, s'ajoutent au radical.

b. Les caractères qui n'ont pas de numéros d'ordre, sont les variantes des radicaux qui les précèdent immédiatement. Ces variantes ne s'emploient jamais isolément.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
une grande calamité.	*p. n. g.* — grand — tribulation — difficulté.

écrite, le caractère ***hôann*** est employé comme verbe avec le sens de : ***craindre***, ***avoir le regret***, avoir la tristesse.

Le caractère ***nann*** sert à former une expression dont les Chinois se servent constamment, ***ki-nann***, pressante difficulté, — et qui répond très-bien à nos mots français ***embarras***, ***malheur***, ***catastrophe***.

FIN

DES PHRASES DE LA LANGUE PARLÉE.

個 ko 47
大 ta
患 48 hoann
難 nann 48 。

48. *Ko*, pour *y-ko*, un, une.

49. *Höann-nann*, difficulté (*de*) tristesse, c'est-à-dire, *malheur*, *calamité*, sujet (*de*) chagrin. Substantif composé de deux synonymes.

Très souvent, et surtout dans la langue

Traduction française.

pays.
1. C'est le département de *Chouenn-t'ienn* qui l'administre.
2. Y a-t-il ici des cocons de soie?
3. Jadis, il y avait des gens qui élevaient des vers à soie, après une armée est venue camper, et a détruit les magnaneries, en emportant tous les cocons qu'elles contenaient.
4. Ce fut

Traduction littérale.

district.
1. Être — conformité — ciel — département — administrer — juridiction.
2. Celui-ci — lieu — avoir — ver à soie — cocon — ?
3. Tête — lieu — avoir — gens — élever (*nourrir*) — vers à soie — insecte, — après — venir — avoir — soldat — cheval — être placé (*à*) — celui-ci — un — fragment — garçon (*c. s.*) — planter — camp, — prendre (*m. ac.*) — ver à soie — pavillon — entièrement (*m. p.*) — renverser — briser — *m. p. d*; — ce qui — avoir — le (*m. p. p.*) — cocon — soie grége — entièrement — changer de place — terre — carré.
4. Être —

On n'a pas dit ici *tch'a*-LÉAO-*yng*, (ils) *on: campé*, parce que les adverbes *t'éou-li*, jadis. et *héou-laï*, après, indiquent suffisamment qu'il s'agit du passé.

45. *Ts'ann-léou*, pavillons (*à*) vers-à-soie, c'est-à-dire *magnaneries*.

46. *Kienn-sseu*, soie en cocons, *les cocons*.

Le caractère *sseu* est le terme générique des *soies*, comme *tch'a* des thés. On rencontre souvent ces deux caractères réunis ensemble, pour indiquer les principaux produits de la Chine, *sa richesse hors ligne*.

47. *No-ti-fang*, changer (*d'*) endroit, *déplacer*, emporter.

縣 chienn • 是 ché 順 chouenn 35 天 t'ienn 35 府 fou 35 管 kouann 36 轄 chia 36 o

這 tché 裏 li 有 yéou 蠶 ts'ann 37 繭 kienn 37 麼 me o 頭 t'éou 38

裏 li 38 有 yéou 人 jenn 養 yang 39 蠶 ts'ann 40 蟲 tch'ong 後 héou 41

來 lai 41 有 yéou 兵 ping 42 馬 ma 42 在 tsaï 這 tché 一 y

塊 k'ouaï 兒 eurr 插 tch'a 43 營 yng 43 把 pa 蠶 ts'ann 樓 léou 44

都 tou 拆 tch'aï 壞 hoaï 了 liao 所 so 有 yéou 的 ti

繭 kienn 45 絲 sseu 45 都 tou 挪 no 46 地 ti 46 方 fang 46 o 是 ché

36. *Chouenn-t'ienn-fou*, ville (*fondée par*) obéissance (*au*) Ciel, — c'est-à-dire, la capitale, résidence du souverain, — ***Pékin***. Le préfet de ce département a le rang de gouverneur de province et s'appelle non *Tché-fou*, mais *Fou-ynn*.

37. *Kouann-chia*, administrer (*en*) juridiction, c'est-à-dire, administrer (***juridiquement***).

38. *Ts'ann-kienn*, cocons de vers à soie. L'usage veut que l'élève du ver à soie et la manipulation des cocons soient l'occupation presqu'exclusive ***des jeunes filles***. Cela tient à l'excessive propreté qu'exige cette industrie. Or, dans une famille chinoise, ce sont les femmes ***mariées***, et surtout ***les brus***, à qui incombent les soins ***vulgaires*** du ménage.

39. *T'éou-li*, au commencement, ***d'abord***, jadis. Adverbe, où *li* n'est qu'un complément.

40. *Yang*, nourrir, cultiver, ***élever***. On ne lui donne pas ici son complément ordinaire, *ho*, vivre, parce que le régime qui le suit en accentue suffisamment la signification.

41. *Ts'ann-tch'ong*, ver (*à*) soie.

42. *Héou-laï*, après; — l'opposé de *t'éou-li*, d'abord. Le caractère *laï* n'est ici qu'un complément.

43. *Ping-ma*, soldats *et* chevaux, c'est-à-dire, ***armée***. Si on avait dit *ma-ping*, c'eût été : soldats (*à*) cheval, — ***cavalerie***.

44. *Tch'a-yng*, planter-camp, — ***camper***.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
per, je lui ai donné un coup de pied, (*sur quoi*) il m'a injurié en marmottant, (*et comme*) il n'y avait rien à faire, s'en est allé.	venir, — je — donner des coups de pied — lui — un — pied, — lui — murmurer, — parole — injurier — je, — pas — comment — lequel — marcher — *m. p. d.*
1. Traduisez-le donc en justice.	1. Traiter les affaires (*officielles*) — lui — achever.
2. L'administration des fonctionnaires qui ont autorité sur les frontières n'est pas sévère, (*sérieuse et*) les soldats s'en donnent à cœur joie à tyranniser, c'est un renversement de la justice.	2. Bord — frontières — terre — carré (*c. s.*) — prendre — autorité (*pouvoir*) — de (*m. part. prés.*) — fonctionnaire — administrer — le — pas — rigueur, — soldat — suivre — fantaisie — tyranniser — voie, — être — pas — quel — cime — renverser.
3. De quel district, au point de vue administratif, fait partie ce	3. Celui-ci — le (*c. p.*) — terre — carré — appartenir à — juridiction — quel — le (*c. p.*) —

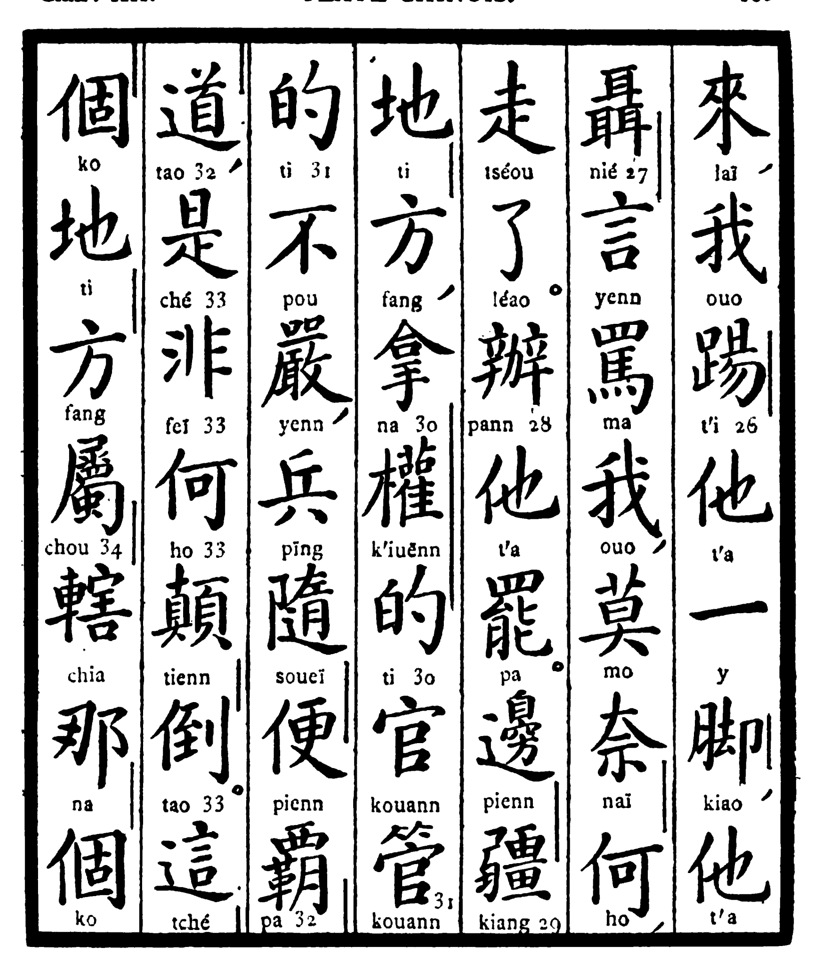
l'administrant, — sévèrement. Dans les deux cas, le caractère *ti* serait la marque du participe présent. Toutefois, c'est la première manière qui, grammaticalement, est la plus correcte.

33. *Pa-tao*, suivre la *voie* de la *tyrannie*. Le caractère *tao* n'est ici que le complément du caractère *pa*. Cependant, comme sa signification principale est : *voie*, *manière d'être*, *doctrine*, *point de repère*, il implique l'idée de *gouverner*, donc celle de *pressurer*, d'*agir en maître*.

Jadis, ce caractère indiquait une division administrative de l'empire, *une province*, — maintenant, il ne désigne plus, comme nous l'avons déjà dit, qu'un *cercle* de deux à trois départements, situés pour la plupart, soit sur les frontières, soit sur les bords de la mer ou de grands fleuves. Les *dignitaires* qui les administrent, plus ou moins militairement, sont appelés *Ping-peï-tao* ou plutôt *Tao-taï*, dignitaires-intendants. Les traités les assimilent à nos consuls de 2e classe.

34. *Ché-feï-ho-tienn-tao*, quel dessus dessous (*de ce qui*) est *ou* n'est pas, (au point de vue du *droit*, de la *justice*); quel *sommet en bas* de ce qui constitue la *justice*, la *vérité*, — locution proverbiale. *Che-feï* est ici un substantif mis, par position, au génitif et signifie *justice éternelle*, le caractère *ho* un pronom, *quel*, et *tienn-tao*, un substantif et un sujet, signifiant *renversement*, c'est-à-dire *la mise en bas* de ce qui devrait être *en haut* et *en haut* de ce qui devrait être *en bas*.

35. *Chou-chia*, terme administratif, — *appartenir* (comme) *juridiction*, c'est-à-dire, *relever administrativement de*. Dans la langue écrite, le caractère *chou* a très-souvent le sens de notre verbe *être*.



來 laï 我 ouo 踢 t'i 26 他 t'a 一 y 脚 kiao 他 t'a
聶 nié 27 言 yenn 罵 ma 我 ouo 莫 mo 奈 naï 何 ho
走 tséou 了 léao 辦 pann 28 他 t'a 罷 pa 邊 pienn 疆 kiang 29
地 ti 方 fang 拿 na 30 權 k'iuënn 的 ti 30 官 kouann 管 kouann 31
的 ti 31 不 pou 嚴 yenn 兵 pïng 隨 soueï 便 pienn 霸 pa 32
道 tao 32 是 ché 33 非 feï 33 何 ho 33 顛 tienn 倒 tao 33 這 tché
個 ko 地 ti 方 fang 屬 chou 34 轄 chia 那 na 個 ko

27. *T'i* veut dire par lui-même : *donner des coups de pied*. On lui donne, pour complément, le substantif *kiao*, pied, comme dans les verbes : *siéou-hao*, réparer-bon, *sao-ti*, balayer-terre, etc., etc. Les mots *kiao*, *hao* et *ti* sont là uniquement pour rendre le verbe perceptible *à l'oreille*.

28. *Nié-yenn*, (avec des) *paroles murmurées*, et, par suite, murmurer, *marmotter*.

29. Ici, le caractère *pann* a le sens de : *accuser*, *traduire en justice*, — pour que l'*affaire* de l'accusé y soit *traitée*. En thèse générale, *pann*, qu'il soit employé tout seul, ou suivi de *li*, (*pann-li*, traiter les affaires *officielles*), implique toujours une action *officielle* quelconque.

30. *Pienn-kiang*, frontières, confins, — substantif formé de deux synonymes.

31. *Na-k'iuënn*, prenant autorité *ou* exerçant autorité. Le caractère *ti* qui suit cette locution, peut être pris ici, soit comme la marque du participe présent, soit comme signifiant *ceux qui*, le verbe *avoir* étant, dans ce cas là, sous-entendu.

32. *Kouann-ti*, administration-la. Ici le caractère *kouann*, administrer, étant le sujet, et, par suite, pouvant être pris pour un nominatif, le caractère *ti* qui le suit, est l'article qui le détermine. Cependant, on peut traduire cette phrase différemment et dire : les fonctionnaires *qui ont* l'autorité sur les frontières, ne l'administrent pas, — c'est-à-dire, ne sont pas

Traduction française.

l'autre jour, au beau milieu de notre bosquet, (*et*) le voilà qui, pris d'un accès de démence, veut me frapper, mais je m'accroche à une branche d'arbre et je grimpe dessus — (*encore bien*) heureux qu'il n'eût pas de hache pour couper l'arbre; en attendant, le jour baissa, il gela, neigea, — lui essaya de grim-

Traduction littérale.

voir — lui — être placé — je — *m. p.* — celui-là — le (*c.p.*) — arbre — forêt — lieu (*dans*) — tête (*c. adv.*), — lui — émettre — rage (*la gale*) — sommet (*folie*) — vouloir — frapper — je, — je — aussitôt — tirer à soi — un — *p.n.s.* — branche — fils (*c.s.*), — ramper — monter — aller; — beaucoup — faute, (*le manque*) — lui — pas — hache — fils (*c.s.*) — tailler (*couper*) — arbre. — poursuivre — ciel — noir — *m.p.d*, — tomber (*bas*) — gelée, — bas (*tomber*) — neige, — lui essayer — essayer — expérimenter — ramper — monter —

25. Toutes les fois qu'il tombe quoi que ce soit d'en haut, les Chinois expriment cette action par le verbe *chia*, (en bas) *tomber* ou *descendre*, en y ajoutant le substantif qui exprime ce qui tombe, — que ce soit de la pluie, de la neige, de la rosée, de la grêle, des coups, etc., etc. Nous aussi disons : *il tombe* de la pluie.

26. *Ché-t'ann*, essayer, — verbe formé de deux synonymes.

見 kienn 20	樹 chou	顛 tienn 21	一 y	多 to 23	樹 chou	下 chia 25
他 t'a	林 linn	要 yao	條 t'iao	虧 k'oeï	赶 chann 24	雪 siué
在 ts'aï	裏 li	打 ta	枝 tché	他 t'a	天 t'ienn	他 t'a
我 ouo	頭 t'éou	我 ouo	子 tseu	沒 meï	黑 heï	試 ché 26
們 meunn	他 t'a	我 ouo	爬 p'a 22	斧 fou	了 léao	探 t'ann
那 na	發 fa 21	就 tsiéou	上 chang 22	子 tseu	下 chia 25	爬 p'a
個 ko	瘋 feung	攀 pann	去 k'iu 22	砍 k'ann	霜 chouang	上 chang

20. ***Yu-kienn***, rencontrer, — verbe où ***kienn***, voir, joue le rôle d'auxiliaire. Au négatif présent, la négation ***pou***, pas, doit donc être placée entre les deux caractères.

21. *Fa-feung-tienn*, émettre (*produire*) de la rage, ***en avoir un accès***, — démence.

22. *P'a-chang-k'iu*, aller (*en*) montant (*et en*) rampant, — ***grimper***.

23. *To-k'oueï*, (de) *beaucoup* — *manquer*, — locution qui répond aux nôtres : ***encore bien***, ***heureusement***, ***grâce à Dieu***, ***par*** CHANCE. Le caractère ***k'oeï*** veut dire aussi : ***perdre***. Dans le commerce, on dit constamment : ***tch'é*** — ***k'oei***, manger la perte (*la chance*), subir une perte, ne pas faire ses affaires : ou ***k'oei*** — ***peunn***, perdre (*risquer hasarder*) du capital, perdre de la ***mise***.

24. *Kann*, poursuivre, — est pris ici impersonnellement, dans le sens de : (*le monde*) POURSUIVANT (*son cours*), — ***plus tard***, ***dans la suite***, ou ***peu à peu***.

Traduction française.

de, d'ailleurs mon père m'en empêche, (*et*) ne me permet pas d'y aller.

1. C'est vraiment bien malheureux, — (*cela compte comme une vraie misère*); moi, je n'ai personne qui m'ennuye à la maison; mais, dans le voisinage, demeure un individu qui est véritablement une peste, une véritable malédiction.

2. Je l'ai rencontré,

Traduction littérale.

vide, — je — père — parent — encore — prohiber — s'arrêter — je — pas — permettre — aller.

1. Ceci — le(*c. p.*) — compter — être — le — ce qui est pénible — labeur (*difficile*); — je — maison — lieu (*dans*) — pas — gens — frotter — difficile — je, — aussitôt — être — un — *p. n. g.* — voisinage (*proche*) — demeurer — de (*m. p. prés.*) — vraiment — être — le — petit — haine — foyer, — un — *p. n. g.* — petit — haine — châtiment naturel d'une faute.

2. Je — celui-là — un — jour — survenir —

---

16. ***Kienn-nann***, substantif composé de deux synonymes, — ***difficulté***, ***misère***, ***ennui***, ***embarras***, ***calamité***, ***malheur***.

17. ***Mo-nann***, frotter (***pour créer une***) peine, et, par suite, ***fatiguer quelqu'un***, ***ennuyer***, assommer, ***agacer***.

18. ***Siao-youenn-kia***, locution répondant à notre expression de ***pétaudière***, ou même de ***peste***. Le caractère ***kia*** a ici le sens de ***foyer***, foyer de ***haine***, d'***envie***.

19. ***Siao-youenn-nié***, — locution qui se rapproche de la précédente, mais qui est plus forte. Le caractère ***yé*** dont le sens est: ***le châtiment naturel qui entraîne après soi toute faute***, — forme aussi l'une des plus grossières injures de la langue chinoise; on s'en sert dans le sens de: ***enfant de prostituée***. Il peut être ici fort bien rendu par: ***une vraie malédiction***.

虛 chiu 我 ouo 父 fou 親 ts'inn 又 yéou 禁 kinn [14] 止 tché

我 ouo 不 pou 許 chiu 去 k'iu 這 tché 個 ko 算 souann [15]

是 ché [15] 個 ko [15] 艱 kienn [16] 難 nann 我 ouo 家 kia 裏 li

没 meï 人 jenn 磨 mo [17] 難 nann 我 ouo 就 tsiéou 是 ché

一 y 個 ko 隣 linn 居 kiu 的 ti 真 tchen 是 ché

個 ko 小 siao [18] 寃 yuĕnn [18] 家 kia [18] 一 y 個 ko 小 siao [19]

寃 yuĕnn 孽 nié [19] 我 ouo 那 na 一 y 日 jé 遇 yu [20]

en faveur de *Tseng-kouo-fann* (mort il y a environ deux ans), et qui avait repris, en 1865, la ville de Nankin, restée pendant dix ans au pouvoir du « *Père-Céleste* », chef de la terrible insurrection de *T'aï-ping*. C'est durant l'administration de ce nouveau marquis, gouverneur général de la province impériale du *Tché-li*, qu'eut lieu, en 1870, l'épouvantable massacre de *Tienn-tsinn*, auquel, suivant toutes les probabilités, il n'aura pas été étranger.

12. *Pann*, traiter (*les affaires*). Lorsqu'on y ajoute, pour complément, le caractère *li*, raison, droit, discuter le droit, — il a le sens de : ***traiter*** les affaires ***officielles*** ou ***officiellement***, et, dans le monde des fonctionnaires, on se sert constamment de cette locution, soit en parlant, soit en écrivant.

13. *Houann-nang*, bourse (*de*) fonctionnaire (bien remplie), — par extension ***porte monnaie***. Substantif composé de deux synonymes.

14. *Kinn-tché*, prohiber *et* arrêter, pour : ***défendre*** quelque chose. Verbe composé de deux synonymes.

15. *Souann-ché-ko*, compter — être — le en y joignant le caractère *y*, un, on aurait *y-ko*. un *ou* une. Il vaut mieux pourtant prendre le caractère *ko* comme signifiant *le* ou *la*, dans l'acception de : ***véritable***; le verbe *souann*, compter, avec son complément *ché*, etre, répondant à notre verbe : ***former***. La phrase alors sera : ***Ceci forme*** (fait, crée) ***une*** (vraie) ***misère***, — ***voilà ce qui s'appelle***, ***voilà ce qui est une*** (vraie) ***misère***. Ainsi donc, *souann-ché*, compter pour, compter comme.

Traduction française.

le bazar de la grande rue.

1. Avez-vous entendu dire qu'il y eût là des ignames et des patates douces ?

2. Il y en a, comme aussi des voleurs qui sont en train de voler et des hommes titrés (*des nobles*), tous s'en vont-là pour y traiter de leurs affaires; — moi de même j'avais l'intention d'y aller, mais ma bourse est vi-

Traduction littérale.

mêler — marchandise — boutique — acheter — de (*m. part. pass.*).

1. Ecouter — voir — dire, — celui-là — lieu — aussi — avoir — blanc — pomme de terre — patate douce — tête (*c. s.*)

2. Avoir, — frapper — voler — de (*m. p. près.*) — voleurs, — avoir — dignité — personnalité — de (*m. p. près.*) — homme, — aussi — tous — arriver — celui-là — lieu — traiter — lui — *m. p.* — de — affaire — chose ; — je — aussi — avoir intention — aller (*vers*) — celui-là — lieu — aller, — arriver — fond — fonctionnaire (*bourse, porte-monnaie*) — sac — vide —

peunn-tsio, moi-seigneur, pour : *je*, lorsque c'est un noble titré qui écrit.

Il y a plusieurs sortes de titres nobiliaires en Chine. Il y a d'abord *six* titres mantchoux, servant à classer les membres de la famille impériale et ayant cela de particulier, qu'à moins d'un décret tout à fait spécial, motivé généralement par quelque service hors ligne rendu à la dynastie, le titre diminue d'importance à chaque génération. Il y a toutefois dix ou douze familles princières, dont les chefs sont pour toujours princes (ou *Rois*) de 1re classe. Le prince *Kong*, en ce moment premier ministre et oncle de l'empereur régnant, est dans cette catégorie depuis 1864. D'autres familles, également peu nombreuses, conservent à perpétuité le titre de prince (ou *Rois*) de 2e classe.

Une curieuse observation à faire : le *sixième* titre nobiliaire des membres de la famille impériale, — titre qui lui-même comprend quatre classes, est *tsiang kiunn*, maréchal ; — ce qui rappelle cet ancien usage de la cour de France, qui faisait considérer les « *maréchaux* » comme « COUSINS » du roi. Il s'agit cependant de deux pays, bien dissemblables en apparence.

Les titres exclusivement chinois sont tantôt *héréditaires perpétuels* et tantôt *héréditaires-temporels*. Ces derniers disparaissent avec la 3e génération.

Parmi les premiers, il y a *deux* seigneurs-ducs.

1° Le « *duc-toujours-vénéré* » (saint), *Yenn-cheng-kong*, est le représentant de Confucius (*K'ong-tseu* ou *tseu*). Son titre *actuel* date du règne de *Hong-vou*, fondateur de la dynastie nationale des *Ming* (XIVe siècle de notre ère) et son domaine inaliénable, institué par l'État. est situé dans la province maritime du *Chann-tong*. On lui sert en outre une rente annuelle de 600 *taels* ou onces d'argent.

2° Le duc de *Haï-tch'eng*, en chinois *Haï-tch'eng-kong*, est le descendant de *Houang-vou*, un des lieutenants du célèbre patriote-pirate *Koxinga*. Ce titre lui a été octroyé pour le récompenser d'avoir livré, aux troupes de *K'ang-chi*, la ville (*une île*) de *Haï-tch'eng* (environs d'Amoy), dans le *Fou-kienn*, dernier centre de la résistance nationale contre la conquête des Tatars Mantchoux.

Parmi les *seigneurs-marquis*, il y a celui de *Tsing-Haï* (mer pacifiée). C'est encore une récompense pour un éminent service rendu à la dynastie régnante. *Ché-lang*, qui était aussi un des lieutenants de *Koxinga*, reçut ce titre de marquis pour avoir remis aux Mantchoux la partie *occidentale* de *T'aï-ouann*, ou île de Formose. La partie orientale appartenait aux aborigènes, et leur appartient encore.

De nos jours, on créa un marquisat perpétuel

雜 tsa 7 貨 ho 7 鋪 p'ou 7 買 maï 的 ti 聽 t'ing 見 kienn

說 cho 那 na 裏 li 也 yé 有 yéou 白 paï 8 薯 chou

蕷 yu 9 頭 t'éou 有 yéou 打 ta 10 竊 ts'ié 10 的 ti 10 賊 tseï 10

有 yéou 爵 tsio 11 位 oueï 的 ti 人 jenn 也 yé 都 tou

到 tao 那 na 裏 li 辦 pann 12 他 t'a 們 meunn 的 ti

事 ché 情 ts'ing 我 ouo 也 yé 想 siang 往 ouang 那 na

裏 li 去 k'iu 到 tao 底 ti 宦 hoann 13 囊 nang 空 k'ong

6. ***Maï-ti***, acheté *ou* acheta-*ble*, — le caractère *ti* servant ici de marque d'adjectif, aussi bien que de participe passé.

7. ***Tsa-ho-p'ou***, boutique (*aux*) marchandises (*de*) toute sorte (*mêlées*), — espèce de bazar, assez semblable à la plupart de nos magasins d'épiceries, ceux de campagne surtout.

8. ***Paï-chou***, igname, sorte de pomme de terre tout à fait *blanche* et sans goût.

9. ***Yu-t'éou***, patate douce, pomme de terre des pays chauds.

Il existe pourtant des pommes de terre pareilles aux nôtres à Macao et aux environs de Pékin, notamment dans ce qu'on appelle la *Mongolie intérieure*. On les appelle à Macao, *Ho-lann-chou*, patates de Hollande. Dans le Nord, elles sont connues sous le nom de *chann-yao*, médecine (*de*) montagne.

10. *Ta-ts'ié-ti-tseï*, voleurs volant, voleurs qui volent, qui méditent le vol, ou *qui sont en train de voler*.

11. *Tsio-oueï*, dignité (*de*) seigneur, pour: *titre nobiliaire*. Le caractère *tsio* est le complément obligé des *cinq* caractères : *kong*, *héou*, *po*, *tseu*, *nann*, qui répondent à nos titres de : duc, marquis, comte, vicomte et baron. Il remplace également, précédé du caractère *peunn*, origine, dans la langue écrite, le pronom *je*, *moi*, pour tout membre de la famille impériale portant un titre héréditaire. Aussi peut-on le traduire par notre mot : *Seigneur*. On dira donc en chinois : duc-seigneur marquis-seigneur, comte-seigneur, etc., etc.; et

Traduction française.	*Traduction littérale.*
les habitants des autres provinces en font autant.	différent (*autre*) — province — de — homme, — aussi — être — celui-là — manière.
1. Vous ne vous trompez pas, (*vous avez raison.*)	1. Pas — erreur.

CHAPITRE XII.

2. Excellent ami, quoi de précieux (*quel trésor*) tenez vous à la main ?	2. Vieux — frère aîné — main — lieu (*dans*) — prendre — quel — le (?) — précieux — richesse.
3. Du taffetas vert.	3. Vert — gaze de soie — soie.
4. Il est bien fin et j'en voudrais pour doublure ; où l'avez-vous acheté ?	4. Extrêmement — fin — de (*m. adj*) — vouloir — celui-ci — façon — faire — lieu — produit (*c.s.*) ; — quel — lieu — acheter — de (*m. adj.*)
5. Cela a été acheté dans	5. Grand — rue — dessus —

ment de la dynastie régnante, que personne ne peut exercer aucune fonction dans la province où il est né. On veut éviter par là les influences de famille ou de clocher, et rendre l'influence personnelle moins facile à acquérir

62. *Pou-ts'o*, pas (*d'*) erreur, — locution usuelle pour dire à quelqu'un : « *Vous avez raison.* »

CHAPITRE XII.

1. *Lao-chiong*, vieux *et* frère aîné, pour : ***mon cher et respectable ami.*** Locution de ***déférence***, mais en meme temps d'***intimité***, par conséquent ***familière*** et ne s'employant qu'entre égaux ***se connaissant de longue date.***

2. ***Pao-pei***, ce qui est précieux, un trésor, un bijou (***au propre comme au figuré***). C'est un substantif composé de deux synonymes.

3. *Ling-lo*, taffetas.

Il y a, en Chine, ***quatre*** grandes catégories de soieries. ***ling***, foulard, ***lo***, taffetas, ***tch'éou***, crêpe, et ***touann***, satin. Mais ces quatre divisions se subdivisent à l'infini. Ce ***ling-lo*** en est un exemple, puisqu'il s'agit d'un ***taffetas*** de ***foulard***, c'est-à-dire, d'une soierie de la deuxième catégorie ***modifiée*** par la manière dont on fait la première.

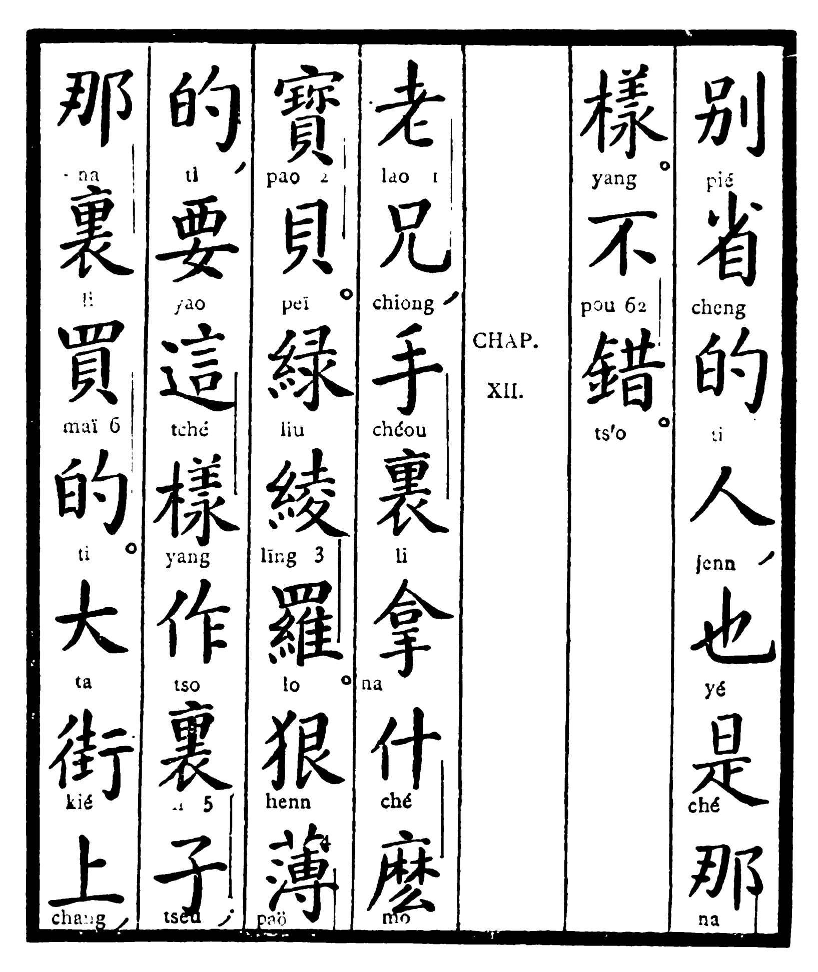
Les villes de ***Nankin*** (KIANG-NING), ***Sou-tchéou*** et ***Hang-tchéou*** sont les trois centres principaux de la fabrication des soieries. Le gouvernement y a ses propres fabriques, dirigées par des surintendants qu'on nomme ***Tché-tsao.***

On fait aussi des soieries à Canton, mais en vue de l'exportation, notamment les crépons ou châles brodés sans envers. Les indigènes ne s'en servent jamais et, en général, apprécient fort peu tout ce qui se fabrique dans cette ville, seul et unique marché, jusqu'en 1842, du commerce de la Chine avec l'étranger (***les barbares***).

On ignore peut-être que tout ce qui concerne la sériciculture, l'industrie sérigène et jusqu'à nos expressions françaises de « ***soie*** » et de « ***satin***, » nous vient, quoique indirectement, de la Chine centrale, car le premier mot dérive évidemment du mot chinois ***sseu***, soie (grège), et le second du substantif composé ***sseu-touann***, satin ***de*** soie. A ce seul titre, la première patrie du précieux ver à soie mériterait peut-etre plus de ***sérieuse*** attention que nous ne voulons bien lui en accorder.

4. Ce caractère se prononce, véritablement ***po***; mais, lorsqu'il signifie, comme ici, ***fin***, en opposition avec ***héou***, épais, on doit le prononcer ***pao***.

5. ***Li-tseu***, doublure. Le caractère ***li***, lieu, signifie aussi, comme on l'a fréquemment vu, le ***dedans***. Or, la doublure est toujours ***en dedans***, (en dessous).


別省的人也是那
pié cheng ti jenn yé ché na
樣不錯
yang pou 62 ts'o

CHAP. XII.

老兄手裏拿什麼
lao 1 chioug chéou li na ché mo
寶貝綠綾羅狠薄
pao 2 peï liu ling 3 lo henn paö
的要這樣作裏子
ti yao tché yang tso li 5 tseu
那裏買的大街上
na li maï 6 ti ta kié chang

annuel ou triennal. Et alors la désolation est grande.

57. *Tché-chienn*, connaissant *(des affaires du)* district, pour *magistrat*, chef de district, qui réside dans les cités de 3ᵉ classe. Substantif semblable par sa composition à ceux de *Tché-fou*, préfet et de *Tchou-kiao*, évêque.

Le grade entre celui de *préfet* et de magistrat est celui de sous-préfet. *Tché-tchéou*, c'est-à-dire, *connaissant* (des affaires de l') *arrondissement*. Mais il y a d'autres *sous-préfets* qui ne sont pas à la tête d'une division administrative. Ils ne résident pas dans les villes de 2ᵉ ordre et ne sont que des *alter ego* de préfets. Ils remplissent un service spécial sur les côtes ou sur les frontières. On les appelle *T'ong-tché*, substituts de préfets, agissant *avec* le *préfet*.

Ainsi, — *fou*, ville de 1ᵉʳ ordre, *tché-fou*, préfet ; — *tchéou*, ville de 2ᵉ ordre, *tché-tchéou*, sous-préfet, ou magistrat de 1ʳᵉ classe ; — *chienn*, ville de 3ᵉ ordre, *tché-chienn*, magistrat *(ordinaire)*. — En dehors de cet ordre administratif, *T'ong-tché*, substitut de préfet.

58. *Tsong-tou*, gouverneur général, vice-roi.

59. *Tch'ou-chenn-ti*, sortis-de-corps, nés, *natifs*, *originaires*.

60. *Ti-oueï*, personnalité *(du)* pays, — pour *dignité*, *dignitaire*.

61. *Ti-mienn*, substance *et* face, pour *honneur*, *haute position*.

C'est la loi en Chine, surtout depuis l'avéne

Traduction française.

membre de l'Institut (*impérial*) de Chine.

1. Il y en a, il y a des bacheliers ès lettres, des licenciés ès lettres, des docteurs ès lettres, des magistrats, des vice-rois, natifs de cette province, mais ils n'arrivent à occuper ces positions que dans d'autres provinces, — chez eux, jamais ils ne peuvent atteindre à de tels honneurs.

2. Naturellement, —

Traduction littérale.

pinceau — forêt — cour (*institut*).

1. Avoir — en (*de*), — élégant — capacité — lever en haut (*élever*) — homme, — entrer — savant, — connaître — distinct, — généralité — commander — tout, — avoir — ceci — un — province — sortir — corps — de (*m. part. pass.*), — arriver — fond — lui — *m. p.* — déménager — arriver (*à, vers*) — différent — province, — alors — pouvoir — obtenir (*atteindre*) — celui-ci — *m. p.* — terre — personnage; — être placé — famille — généralement — pas — arriver — celui — le (*c. p.*) — substance — face (*honneur*).

2. Naturel — *m.adv.* —

dans quelques provinces, les porteurs de chaises et les bateliers (voués depuis des siècles, comme à Canton et à Ningpo, à une sorte d'ignominie et ne se mariant qu'entre eux). Ces exclusions ont lieu jusqu'à la troisième génération. Un riche comédien ou proxénète voulut se passer la fantaisie de devenir licencié ès lettres et, ayant donné de grosses sommes aux représentants féminins de la famille du premier examinateur *Pô-tsiunn*, qui était en même temps l'un des principaux ministres, finit par avoir le diplôme. Protestation de tous les licenciés de l'Empire. *Pô-tsiunn* fut mis en jugement, condamné à mort et exécuté, bien que, personnellement, il eût ignoré la manœuvre dont il fut la victime.

56. *Siéou-ts'aï*, élégante capacité (*pas encore* EFFECTIVE), — *kiu-jenn*, hommes (*déjà*) élevés *ou* supérieurs, — et enfin *tsinn-ché*, (les) entrés (*dans la*) science, *ou* adeptes de la science; — en d'autres termes : les bacheliers, les licenciés et les docteurs ès lettres. Ce sont là les trois premiers grades *littéraires*, soit *civils*, soit *militaires*, bien que pour l'armée, les examens soient moins sérieux.

Pour obtenir le premier grade, celui de *siéou-ts'aï*, il faut passer par trois épreuves, l'une dans la ville du district où l'on est, l'autre dans la ville de préfecture et la troisième au chef-lieu de la province. Ces examens sont annuels et, selon le lieu où ils se tiennent, sont présidés par le magistrat, le préfet, ou le chancelier départemental de l'instruction publique. Les bacheliers ne sont considérés que comme *candidats* aux fonctions publiques.

Pour la licence, les examens se passent tous les trois ans, dans les chefs-lieux de province, et ce sont des commissaires impériaux envoyés de Pékin qui les président en grande pompe. Cependant, tout bachelier, reconnu apte à se présenter pour la *licence*, peut se rendre dans la capitale et demander à y concourir pour ce grade, au même titre que les candidats nés dans la province impériale du *Tché-li*.

Les examens pour le doctorat ne peuvent avoir lieu qu'à Pékin, — il est vrai que l'État paye les frais de voyage des candidats; — ils se tiennent également tous les trois ans, mais jamais en meme temps que les examens pour la licence

Quelquefois, à l'occasion d'un heureux événement national ou impérial, le souverain octroie la *grâce* d'une session d'examens hors saison. On la considère toujours comme un bienfait extraordinaire. Parfois aussi, ou punit une province entière en la privant de l'examen

翰 hann 55 林 linn 55 院 55 youënn° 有 yéou 的 ti 秀 siéou 56 才 ts'aï

舉 kiu 56 人 jenn 進 tsinn 56 士 ché 知 tché 57 縣 chienn 總 tsong 58

督 tou 58 都 tou 有 yéou 這 tché 一 y 省 cheng 出 59 tch'ou

59 身 chenn 的 ti 59 到 tao 底 ti 他 t'a 們 meunn 搬 pann

到 tao 別 pié 省 cheng 纔 ts'aï 能 neng 得 too 這 tché

些 sié 地 ti 60 位 oueï 60 在 tsai 家 kia 總 tsong 不 pou

到 tao 這 tché 個 ko 體 t'i 61 面 mienn ° 自 tseu 然 jann

55. ***Hann-linn-youënn***, cour (*de la*) forêt (*de*) pinceaux, — répondant exactement à notre *Institut de France*, si ce n'est que les Chinois n'y arrivent qu'à la suite de plusieurs examens, où règne, le plus souvent, une extrême rigueur.

Pour prétendre à être SIMPLE *membre de l'Institut*, il faut être *docteur ès-lettres* et avoir un numéro de réception très-élevé. L'examen pour être *simple* membre de l'Institut a lieu à Pékin, *au palais Impérial*, et les examens pour être *membre de* 1re ou *de* 2e *classe*, sont quelquefois présidés par le souverain lui-même, — dans tous les cas, on les passe toujours en son « *auguste* » présence.

Ces nombreux examens, réglémentés dans leurs plus petits détails par un Manuel officiel, qu'on réimprime tous les dix ans, sont l'institution fondamentale de l'Empire chinois, *la loi* voulant que *le mérite seul*, constaté par ces examens, motive les nominations *à tous les emplois*. Dans la pratique, cela n'existe pas très-rigoureusement, surtout depuis quinze à vingt ans, — bien des grades, bien des positions s'acquérant à beaux deniers comptants. Mais ce ne sont jamais que des exceptions. Ce qui est plus positif, c'est que les examens pour le Doctorat et pour l'Institut sont très-rarement entachés de corruption, car même la peine de mort menace également les corrompus et les corrupteurs. On en a eu un grand exemple en 1859. La loi exclut des examens littéraires certaines classes d'individus, comme les esclaves, les proxénètes, les comédiens, les sbires, les musiciens, les bourreaux, voire les barbiers et les tailleurs, et

Traduction française.	*Traduction littérale.*
un on-dit en l'air que rien ne justifie; il est vrai que les gens y sont un peu grossiers, (*et ont*) la figure passablement mélancolique.	le (*c. p.*) — être — homme — fabriquer (*construire*) — de (*m. part. pass.*), — pas — venir — expérimenter — de (*m. part. pass.*) — langage; — aussitôt — être — homme — grossier — rustique — un peu, — visage — dessus — porter — de (*m. part. près :*) — tristesse — mélancolie.
1. Bien qu'il en soit ainsi, pendant mon séjour à Pékin, il y avait un de mes intimes, le nommé *Léou*, natif de cette province, qui était cependant la politesse même; c'était un	1. Bien que — *m. adv.* — comme — ceci, — je — être placé (*à*) — capitale — lieu (*dans*), — avoir — un — *p. n. g.* — connaître — mûrir — le — nom de famille — tuer (*Léou*, nom propre), — être — cette — un — province — de — homme, — extrêmement — ceci — élégance (*éducation*), — être — le —

53. *Léou* est ici un nom de famille, parce qu'il est précédé du caractère *sing*, famille, nom de famille, *le nommé*.

54. *Sseu-ouenn*, — expression répondant à notre : *elégance même*, ou, *politesse même*. Le caractère *sseu* appartient surtout à la langue écrite, où il signifie *ceci* ou *cela*. C'est dans cette acception qu'il veut dire ici *même*, en accentuant le caractère *ouenn*, littérature, — c'est-à-dire, *politesse*, *bonne éducation*, que produit, nécessairement, la littérature (*l'étude*), au moins suivant les idées des Chinois.

個 ko 是 ché 人 jenn 47 造 tsao 47 的 ti 47 沒 meï 48 來 laï 48
歷 li 48 的 ti 48 話 houa 就 tsiéou 是 ché 49 人 jenn 粗 ts'ou
魯 lou 些 sié 臉 lienn 上 chang 帶 taï 50 的 ti 憂 yéou 51
悶 meunn 51 雖 soeï 然 jann 如 jou 此 tseu 我 ouo 在 tsaï
京 king 裏 li 有 yéou 一 y 個 ko 認 jenn 52 熟 chou 52
的 ti 52 姓 sing 劉 léou 53 是 ché 這 tché 一 y 省 cheng
的 ti 人 jenn 狠 henn 斯 sseu 54 文 ouenn 是 ché 個 ko

47, *Jenn-tsao-ti*, ce qui est fabriqué par les gens, — *le* — *fabriqué* — (des) *gens*, — forgé, dans le sens figuré, *quelque chose qui n'a jamais existé*.

48. *Meï-laï-li-ti*, ce qui n'est pas venu (*arrivé*), et n'a pas été expérimenté.

Ces deux dernières locutions sont deux adjectifs. Néanmoins, le caractère *ti*, qui est plutôt ici la marque du participe passé, peut se prendre pour le pronom *ce qui*, ou pour l'article *le*.

49. *Tsiéou-ché*, voilà que. — locution très-usuelle où le verbe *ché* n'est qu'un simple complément de *tsiéou*, aussitôt. On peut aussi bien la traduire par : *la vérité est que*.

50. *Taï-ti*, (les) — portant, *ou*, qui portent.

51. *Yéou-meunn*, tristesse *et* préoccupation, pour *mélancolie*. Substantif composé de deux synonymes.

52. *Jenn-chou-ti*, celui qu'on a eu *le temps* de bien connaître (*avec maturité*), — un intime.

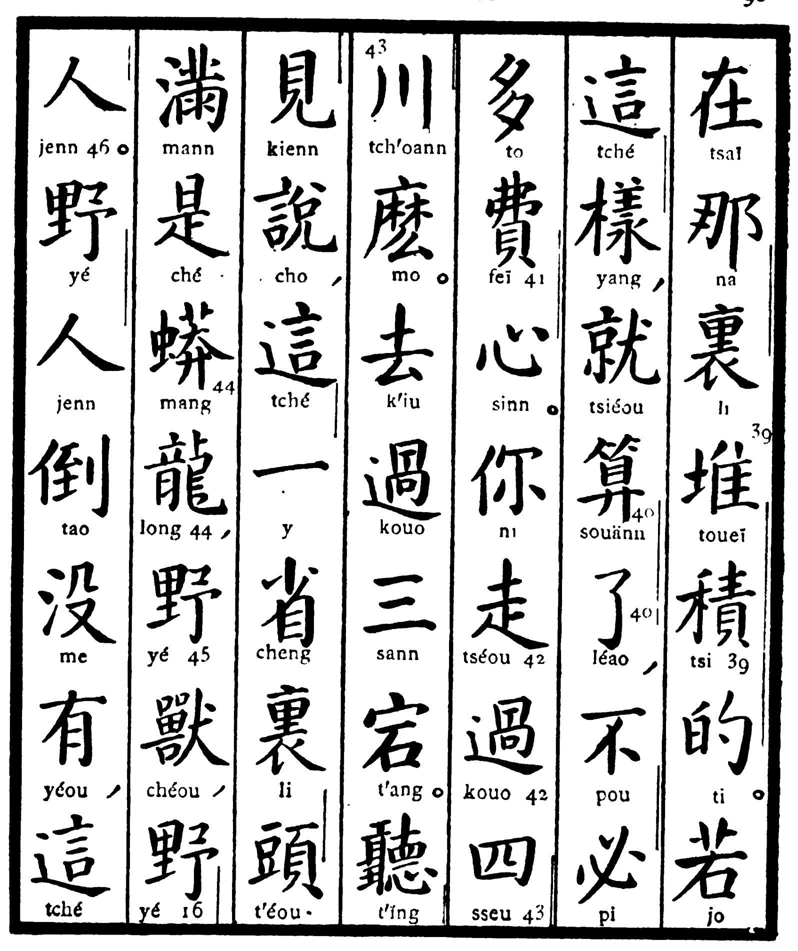
Traduction française.	*Traduction littérale.*
amoncelé par là.	être placé (*à*) — celui-là — lieu — amonceler — agglomérer — de (*m. part. pass.*).
1. S'il en est ainsi, le compte est bientôt fait, (*n'en parlons plus*,) — il est inutile de vous donner trop de peine.	1. Si — cette — manière, — aussitôt — compter — *m. p. d.* — pas — certainement — beaucoup — dépenser — cœur.
2. Etes-vous allé dans le *Sseu-tch'ouann?*	2. Toi — marcher (*aller*) — passer (*m. p. ind.*) — quatre — cours d'eau — ?
3. J'y suis allé trois fois, (*à trois reprises.*)	3. Aller — passer — trois — reprise (*mais*).
4. Avez-vous entendu dire que, dans cette province, il y ait des serpents (*fabuleux*), de terre et de mer, des bêtes féroces extraordinaires et des sauvages?	4. Ecouter — voir — dire, — celui-ci — un — province — lieu — tête (*c. s.*) — plein — être — serpent — dragon, — sauvage — bête féroce, — sauvage — homme.
5. Il n'y a certes pas de sauvages, c'est	5. Sauvage — homme — au contraire — pas — avoir, — ceci —

empereurs de la Chine, comme jadis la fleur de lis était celui des rois de France, ou l'aigle, celui des empereurs romains et des empereurs français. « *Divin dragon* » signifie presque toujours *Empereur*.

Ces deux serpents, *mang* et *long*, sont la marque distinctive des costumes officiels de la Chine. *Mang-p'ao*, tunique à serpents (*de terre*), signifie donc, *costume officiel*. L'Empereur, toutefois, ne porte, brodés sur ses habits, que des *long*, c'est-à-dire des *dragons* ou serpents (*de mer*), et ces dragons ont *toujours cinq* griffes. Les fils du souverain et, parmi les princes de sa famille, ceux des cinq premiers rangs, portent à la fois, sur leurs tuniques des *long* et des *mang;* un *long* sur la poitrine, un autre sur le dos, et deux sur les deux épaules; des *mang* garnissent le bas du vêtement, par devant et par derrière. Mais les *long* des princes n'ont jamais que *quatre* griffes. Il en est de même pour les tuniques *dragons* que le souverain confère parfois, à titre de faveur spéciale, aux personnages de la cour ou à ceux qui ont rendu de grands services à l'État. Ces tuniques sont de couleur jaune, c'est-à-dire de couleur impériale.

45. *Yé-chéou*, toute sorte de bêtes féroces, dans le sens de quelque chose de *fabuleux*. Le caractère *chéou* indique déjà par lui-même les bêtes féroces, comme le tigre, le loup, la panthère, etc., etc.

46. *Yé-jenn*, hommes sauvages, dans le sens de *gorilles*.


在 tsaï 那 na 裏 li 堆 toueï 積 tsi 39 的 ti 若 jo
這 tché 樣 yang 就 tsiéou 算 souänn 40 了 léao 40 不 pou 必 pi
多 to 費 feï 41 心 sinn 你 ni 走 tséou 42 過 kouo 42 四 sseu 43
川 tch'oann 麼 mo 去 k'iu 過 kouo 三 sann 宕 t'ang 聽 t'ing
見 kienn 說 cho 這 tché 一 y 省 cheng 裏 li 頭 t'éou
滿 mann 是 ché 蟒 mang 44 龍 long 44 野 yé 45 獸 chéou 野 yé 16
人 jenn 46 野 yé 人 jenn 倒 tao 没 me 有 yéou 這 tché

39. *Toueï-tsi*, amasser, amonceler, mettre ensemble,— verbe composé de deux synonymes.

40. *Souann-léao*, c'est compté, le compte est fait, c'est bon, *il n'y a plus rien à dire*, — locution dont on se sert constamment dans le sens de : *n'en parlons plus*, *qu'il n'en soit plus question*. Le caractère *Souann*, compter, verbe semblable à celui de *K'ann*, regarder. On dira donc pour : comptons *ou* comptez : *souann-y-souann*, compter un compte. Par suite, il a aussi le sens de *calculer*, mais non au figuré. *Souann-pann*, tablette à compter, dont se servent les Chinois pour toute espèce de comptes, et, à leur exemple, les Russes.

41. *Feï-sinn*, dépenser (*du*) cœur, pour : *se donner de la peine*. On dit constamment par forme de politesse : *feï-sinn*, — *feï-sinn*, vous vous donnez vraiment trop de peine.

42. *Tséou-kouo*, passer par, aller dans, — *kouo* sert ici de verbe auxiliaire et de complément au verbe *tséou*, aller, marcher.

43. *Sseu-tch'ouann*, quatre cours d'eau, — nom de la province la plus occidentale de la Chine. Elle touche au Thibet, qui est tributaire de la Chine et où le vice-roi de *Sseu-tch'ouann* remplit les fonctions de commissaire impérial, sorte d'ambassadeur-protecteur. Cette province forme à elle seule une vice-royauté.

44. *Mang*, le plus grand des serpents connus, — mais serpent de *terre*. *Long*, serpent de *mer*, autrement dit *dragon*, emblème des

Traduction française.

nécessaire (*tout ce dont vous avez besoin*).

1. Comptant sur votre libéralité, je vais jeter un regard sur tous ces objets admirables, (*qu'on ne trouve que si rarement*).

2. Je vais vous dire un mot de sincère vérité, j'ai déjà écoulé tout ce que j'avais en fait de bonnes marchandises, — tout ce qui en est resté n'est que du rebut,

Traduction littérale.

nécessaire.

1. Se fier — compter sur — toi — félicité (*c. p.*) — de — sentiment — part, — je — penser — regarder — un — regarder — celui-ci — *m. p.* — pouvoir — recueillir — rare — de (*m. adj.*) — objet — chose (*c. s.*).

2. Je — vouloir (*m. f.*) — accuser — dire — toi — un — phrase (*p. n. s.*) — vieux — sincère — langage, — je — ce qui — avoir — de (*m. part. pass.*) — bon — marchandise, — entièrement — vendre — sortir — aller — *m. p. d.* — ce qui reste — bas (*c. adj.*) — de (*m. adj.*) — entièrement — être — être délabré — marchandise, —

ment le verbe auxiliaire du verbe principal *mai*, vendre.

37. *Cheng-chia*, le reste (*en quoi que ce soit*). Substantif ou adjectif, suivant les circonstances. *Chia*, en bas, *ou* descendre, tomber. C'est ici le complément de *cheng*.

38. *Ts'ann-ho*, marchandise (*de*) débris, *le rebut*.

緊 kinn	分 feunn 31	些 sié	我 ouo	老 lao 35	好 hao	剩 cheng 37
托 t'o 30	我 ouo	可 k'o 33	要 yao	實 ché	貨 ho	下 chia 37
賴 laï 30	想 siang 32	納 na 33	告 kao	話 houa 34	都 tou	的 ti
你 ni	看 k'ann	罕 hann 33	訴 sou	我 ouo	賣 maï 36	都 tou
納 na	一 y	的 ti 33	你 ni	所 so	出 tch'ou	是 ché 38
的 ti	看 k'ann	物 vou	一 y 34	有 yéou	去 k'iu 36	殘 ts'ann
情 ts'ing 31	這 tchĕ	件 kienn	句 kiu 34	的 ti	了 léao	貨 ho 38

30. *T'o-laï*, se fier à quelqu'un, compter sur quelqu'un, faire cas de quelque chose, profiter de quelque chose, — verbe composé de deux synonymes.

31. *Ts'ing-feunn*, part (*de*) sentiments (*dévolue à chacun*), et, par suite, *libéralité*, *obligeance*, *complaisance*.

32. *Siang*, penser, avoir l'intention, — a ci le sens de notre mot: (je) *vais*, sorte de marque du futur.

33. *K'o-na-hann-ti*, ce qu'on peut prendre (recevoir) rarement, ce dont on est *gratifié* rarement, — *admirable*, *excellent*.

34. *Y-kiu-houa*, une parole, — *kiu*, phrase n'est ici qu'une particule numérale.

35. *Lao-ché*, vieille sincérité, sincérité à la manière antique, à la manière des vieux, — pour *sincère*. Mais, très-souvent, cette locution a le sens de *naïveté*, et meme de *bêtise*.

36. *Maï-tch'ou-k'iu*, vendre, écouler, — verbe dont les deux derniers caractères for-

Traduction française.	*Traduction littérale.*
que produit-il?	sortir (*produire*) — quoi —?
1. Il produit de l'encre, des pinceaux, des meules (*de moulin et à aiguiser*), les meilleures toiles de coton (*connues sous le nom de* « Nankin »), sans compter une foule d'autres choses.	1. Sortir (*produire*) — encre — pinceaux — polir — pierre, — suprême — bon — de (*m. adj.*) — coton — fleur — toile, — produire — sorte — le (*m. part. pas.*) — rendre (*encore*) — avoir — sans — nombre — de (*m. adj.*) — Orient — Occident.
2. Est-ce à vendre ce qu'il y a ici?	2. Ceci — lieu — avoir — de (*ce qui*) — vendre —?
3. Certainement.	3. Avoir.
4. Tant mieux.	4. Ceci — le (*c. p.*) — dépasser — émettre — bon.
5. Choisissez à votre aise, dans le magasin que je tiens, tout le	5. Je — ouvrir — un — face (*p. n. s.*) — boutique. (*magasin*) — produit (*c. s.*), — toi — suivre — aise — choisir — choisir (*résumer*) — ce qui — vouloir —

26. *Yué-fa*, comme on l'a vu plus haut, *d'autant plus*, qui, joint à *hao*, bon, fait *d'autant mieux*.

27. *K'aï-p'ou-tseu*, ouvrir, *tenir* boutique.

28. *Mienn*, face, n'est ici que la particule numérale des choses qui ont une *façade*.

29. *Kienn-siuänn*, choisir, — verbe composé de deux synonymes. Il a aussi le sens de *résumer* quelque chose, — faire un *extrait*.



出 tch'ou 什 ché 麼 mo ° 出 tch'ou 墨 mo 筆 pi 磨 mo

石 ché 最 ts'oueï 好 hao [22] 的 ti 22 綿 mienn [23] 花 houa 23 布 pou [23]

出 tch'ou [24] 等 teng 24 的 ti 24 還 hann-haï 有 yéou 無 vou 數 chou

的 ti 東 tong 西 si ° 這 tché 25 裏 li 25 有 yéou 25 的 ti 25

賣 maï 25 麼 mo 25° 有 yéou ° 這 tché 個 ko 越 yué 26 發 fa

好 hao ° 我 ouo 開 k'aï 27 一 y 面 mienn 28 鋪 p'ou 27 子 tseu

你 ni 隨 soueï 便 pienn 揀 kienn 29 選 siuänn 所 so 要 yao

22. *Tsouei-hao-ti*, le meilleur, — *tsoueï*, marque du superlatif, *ti* marque de l'adjectif.

23. *Mienn-houa*, fleur (flocon) *de* coton, — *mienn-houa-pou*, toile (*de*) flocon (*de*) coton, — *cotonnade*. Celle qu'on fait dans le *Kiang-nann* est connue sous le nom de *Nankin*. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas ici des (*arbres*) cotonniers, mais d'une *plante* dont le coton est le fruit arrivé à sa maturité.

24. *Tch'ou-teng-ti*, des sortes produites, en fait de produits. — *Ti* est ici une simple marque du génitif *ou* du participe passé, tandis que *teng* est un substantif mis à l'accusatif par rapport au verbe *tch'ou*, dont il est par cela même le régime direct. Ainsi, littéralement : « des sortes produites (*par le* KIANG-NANN), il y a encore « d'innombrables objets. »

25. *Tché-li-yéou-ti-maï-mo*, — *ti* le, *yéou* qu'on a (*ou* étant), *tché-li*, ce lieu, *maï* (se) vend, *mo*, ? — ; c'est-à-dire, *ce qui existe ici est-il vendable?*

Traduction française.	*Traduction littérale.*
(*et*) de l'or.	or — produit (*c. s.*).
1. D'où viennent les nids d'hirondelles?	1. Hirondelle — nid — de (*point de départ*) — quel — lieu — venir — de (*m. p. pr.*) —?
2. Il en arrive par mer, à bord des navires.	2. Être — mer — lieu (*dans*) — tête (*c. s.*) — navire — sur — venir — de (*m. p. p.*).
3. Et l'opium?	3. Corbeau — planche —?
4. Il paraîtrait que vous voulez savoir de moi si je fais le commerce de cette marchandise de contrebande.	4. Regarder — se lever — venir, — toi — vouloir — aller tout autour — interroger — je — détailler — vendre — ceci — un — espèce (*genre*) — secret — marchandise.
5. Je n'ai pas le moins du monde cette intention.	5. Pas — être, — un — point — aussi (*cependant*) — pas — avoir — celui-ci — le (*c. p.*) — intention — pensée.
6. Le *Kiang-Nann*	6. Fleuve — sud —

tsinn, en 1858, qui a légalisé le commerce de l'opium. De 1842 a 1858, il n'était que toléré, les *navires-dépôts* (les pontons) étant obligés de rester à l'ancre en dehors des cinq ports. Mais les autorités n'opposaient aucun obstacle à ce commerce lucratif; elles en profitaient, au contraire, en pressurant, de temps en temps, ceux de leurs administrés qui s'y livraient.

Il est à remarquer, qu'à part les Chinois qui sont en constantes relations d'affaires avec les étrangers, ce sont les gens qui tiennent de plus près au gouvernement, qui s'adonnent précisément le plus à ce vice, à la fois déplorable et dégoûtant.

21. *Kiang-nann*, le *sud* du *fleuve*, — nom d'une des plus belles contrées de la Chine centrale.

Cette province est située sur les deux rives du fleuve *yang-tseu-kiang*, fleuve-fils de-l'Océan, que l'on nomme le *Kiang* par excellence, car c'est le fleuve le plus considérable de la Chine et de l'Asie. Jadis, le *Kiang-nann* formait une seule province, avec Nankin pour chef-lieu. Actuellement, il est divisé en *Kiang-sou* et *Ngann-houei*, qui, avec le *Kiang-si* forment la vice-royauté des deux *Kiang*, dont l'étendue comprend les territoires situés entre le grand fleuve et le fleuve jaune, ainsi que les territoires qui sont au sud et à l'ouest du « fleuve » par excellence. C'est une division administrative qui contient environ 80 millions d'habitants. On peut d'après cela se faire une idée de la puissance du vice-roi des deux *Kiang*, c'est-à-dire de Nankin. Cette vice-royauté compte comme la partie la plus riche, la plus fertile et la plus florissante de l'empire, car elle produit des thés (*verts*), des soies et des cotons. C'est *Chang-Haï* qui en est le principal port de commerce, pendant que *Sou-tchéou*. chef lieu du *Kiang-sou*, est considéré comme une sorte de paradis terrestre. Les Chinois, comme les Napolitains, ont un dicton pour célébrer l'excellence de cette ville, à la fois curieuse, riche et belle. Il disent : *Chang-yéou-t'ienn-tang, chia-yéou-sou-hang*. On a en haut la voûte azurée du ciel, et, en bas, les villes de *Sou-(tchéou)* et de *Hang-(tchéou)*. Cette dernière ville est le chef-lieu du *Tché-Kiang*.

Ce qui distingue surtout cette partie de la Chine, c'est une prodigieuse quantité de canaux de toute dimension, un véritable labyrinthe de cours d'eau, naturels et artificiels. Il n'est pas rare de se trouver sur un point, sorte de lac ou étang, d'où rayonnent dix, douze, vingt canaux, dans autant de directions différentes.

有 yéou	貨 ho 20	我 ouo	看 k'ann	船 tch'ouann	來 laï	金 kinn
這 tché	不 pou	販 fann	起 k'i 16	上 chang	的 ti	子 tseu
個 ko	是 ché	賣 maï 18	來 laï 16	來 laï	呢 ni	燕 yenn
意 y	一 y	這 tché	你 ni	的 ti °	是 ché	窩 vo 13
思 sseu	點 tienn	一 y	要 yao	鴉 ya 15	海 haï	從 ts'ong 14
江 kiang 21	也 yé	種 tsong 19	盤 p'ann 17	片 p'ienn	裏 li	那 na 14
南 nann	没 me	私 sseu 20	問 ouenn	呢 ni °	頭 t'éou	裏 li 14

13. *Yenn-vô*, nid d'hirondelle, — locution commerciale pour désigner une matière gélatineuse dont, en effet, les hirondelles font leurs nids, dans les îles de la Sonde, et que les Chinois recherchent beaucoup, comme favorisant la procréation d'enfants mâles. Cette matière ressemble à du macaroni desséché.

14. *Ts'ong-na-li*, de quel lieu, *d'où*.

15. *Ya-p'ienn*, terme dont les caractères n'ont ici aucune signification. Ils ne servent qu'à imiter les sons des deux syllabes, dont se compose, en anglais, le mot *o-pium*.

16. *K'ann-k'i-laï*, il *se lève* pour être *vu*, — *il ressort*, — *il paraît*. Verbe dont les deux derniers caractères forment un verbe auxiliaire. On dira donc : *K'ann-pou-k'i-laï*, cela n'apparait pas, cela ne résulte pas.

17. *P'ann-ouenn*, rôder tout autour de quelqu'un avec des questions insidieuses, faire subir à quelqu'un un interrogatoire. Terme judiciaire et verbe formé de deux synonymes.

18. *Fann-maï*, commercer, vendre en détail, *trafiquer*.

19. *Tchong*, espèce. Ce caractère représente ici la particule numérale des marchandises, et, pour cela, il se prononce *tsong*.

20. *Sseu-ho*, marchandise-secrète, (privée), — objet de contrebande.

Ce n'est que le traité anglais, signé à Tienn-

Traduction française.

(*pour que*) vous me donniez un récit détaillé (*minutieux*) du commerce de tous les pays, (*car*) je désire savoir quelles sont les marchandises que chaque pays produit.

1. Le *Kouang-tong* produit des sapins, (*et*) des bois rouge et noir, (*bois de fer et d'ébène*); le *Kouang-si* produit du froment, du riz, des céréales, et toute sorte de poterie; le *Yunn-nann* produit de l'argent,

Traduction littérale.

félicité (*c. p.*) — donner — je — détail — détail — de (*m. adj.*)—réciter(*raconter*), — chaque — terre — carré — de — naître (*vie*) — pensée; — vouloir — connaître — instruire — chaque — terre — carré — sortir — quel — ? — marchandise — objet.

1. Étendue (*vaste*) — Est — sortir — pin — arbre, — jaune — noir — arbre; — étendue (*vaste*) — Ouest — sortir — blé — riz — les grains — produit (*c. s.*) — chaque — espèce — de — tuile (*glaise*) — ustensile; — nuage — sud — sortir (*produire*) — argent — produit (*c. s.*), —

l'affaire se traitant, exclusivement, entre les enfants du destinataire et le donateur. C'est, en général, la gratitude pour quelque grand bienfait, qui motive ce genre de présent.

10. *Kouang-si*, province située à l'ouest de la précédente et formant avec elle la vice-royauté des *deux Kouang*.

C'est dans cette province qu'eut lieu, à *Si-linn*, le meurtre juridique de l'infortuné abbé Chapedelaine, première cause de *notre* guerre avec la Chine.

C'est ici également que prit naissance, en 1850, la terrible insurrection, connue sous le nom de Taï-p'ing, qui ravagea la Chine durant quinze années consécutives et faillit précipiter du trône la dynastie régnante.

11. *Maï* veut dire *blé*, mais plutôt *froment*, tandis que *Kou-tseu* désigne toute sorte de céréales.

12. *Yunn-nann*, province du sud-ouest, touchant à la Birmanie, au pays de Siam et au Tonquin de la Cochinchine. Elle forme avec le *Koueï-tchéou*, la vice-royauté de *Yunn-koueï*.

納 na 給 keï 我 ouo 細 si 細 si 的 ti 講 kiang

各 ko 地 ti 方 fang 的 ti 生 cheng 意 y 要 yao

知 tché 道 tao 各 ko 地 ti 方 fang 出 tch'ou 6 什 ché

麼 mo 貨 ho 7 物 vou 廣 kouang 東 tong 8 出 tch'ou 杉 cha 9

木 mou 黄 houang 烏 ou 木 mou 廣 kouang 西 si 10 出 tch'ou

麥 maï 米 mi 穀 kou 11 子 tseu 各 ko 樣 yang 的 ti

瓦 oua 器 k'i 雲 yunn 12 南 nann 出 tch'ou 銀 inn 子 tseu

6. *Tch'ou*, sortir, signifie ici *produire*.

7. *Ho-vou*, marchandise, — substantif où le second caractère est le complément du premier, tout en signifiant par lui-même *objet*. Ce mot fait plutôt partie de la langue écrite, — on s'en sert néanmoins constamment dans la société des gens comme il faut. Son équivalent dans la langue *commune* est le terme : *Tong-si*, (ce qu'on a à son *Est* et à son *Ouest*, à sa *gauche* et à sa *droite*.

8. *Kouang-tong*, nom d'une province appliqué par les étrangers au chef-lieu de cette division territoriale : car, en Chine, il n'existe pas de ville qui s'appelle *Canton*. C'est l'extrémité sud-est de la Chine.

Cette province a pour principal cours d'eau le « fleuve des perles, » le *Tchou-Kiang*, que bien des voyageurs, même célèbres, ont appelé *le Tigre*, parce que les indigènes en nomment l'embouchure « porte à tigre », *Hou-meunn*, à cause d'une montagne adjacente, qui a l'apparence d un tigre couché.

9 *Cha-mou*, espèce de sapin plus ou moins odoriférant, dont les Chinois font surtout des cercueils, qui se conservent un temps infini. Mais d'autres espèces de bois sont encore plus appréciées pour cet usage; il n'est pas rare, en effet, de voir des cercueils conservés intacts depuis 7 et 800 ans.

C'est une grande politesse à faire à *une famille* que de lui offrir un beau cercueil. Mais il va sans dire que celui ou celle à qui ce présent est *spécialement* destiné, n'en sait rien,

CHAPITRE XI.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
1. De quel pays êtes-vous, monsieur ?	1. Toi — félicité (*c. p.*) — noble — lieu.
2. Je suis originaire du *Chann-si,* mais il y a quelque dix années, que je fais le commerce au dehors.	2. Je — origine — être — douane—occident—homme, —arriver — fond — avoir — dix — plusieurs — année — être placé (*à*) — dehors — tête (*c. s.*) — faire — acheter — vendre.
3. Et quelle est votre occupation particulière ?	3. Faire — quel —? — naître (*vie*) — pensée.
4. Je fais le commerce approprié au pays où je vais, (*où je passe, où je me trouve*).	4. Marcher (*aller*) — quel — le — terre — carré, — aussitôt — faire — quel — le — acheter — vendre.
5. Je vais encore vous importuner	5. Encore (*rendre*) — vouloir — troubler — toi —

Chann-si, ou plutôt *Chenn-si*, avec la province limitrophe, qui est plus à l'est, c'est-à-dire plus près de Pékin et se prononce à peu près de même, mais qui signifie *l'ouest* des *montagnes*, *l'ouest* au delà des *montagnes*. Celle-ci est administrée par un gouverneur, qui n'a pas de vice-roi au-dessus de lui.

4. *Maï-maï*, acheter *et* vendre, pour *commercer*, *négoce*, *commerce*, *trafic*.

Les sinologues qui aiment à se tracasser au sujet des *tons*, diront, naturellement, que le ton de *maï*, acheter, est ascendant, et celui de *maï*, vendre, descendant. Certes, quand on dira *maï-maï*, on est toujours sûr d'être compris, exactement comme on l'est, en disant *fou-mou*, parents, quelle que soit d'ailleurs la perfection ou l'incorrection de l'intonation. Mais il est positif que, sur dix Chinois, il n'y en a pas *deux*, qui puissent faire comprendre à ceux à qui ils parlent, de quel *maï* il s'agit, — de celui qui veut dire *acheter*, ou de celui qui signifie *vendre*, — s'ils se contentent de ne se servir que du mot *maï*, tout seul ! Tandis que, si, pour exprimer l'idée d'*acheter*, on dit *maï-laï*, acheter *et* venir, et pour celle de *vendre*, *maï-k'iu*, vendre *et* aller, tout le monde absolument comprendra ce que l'on veut dire, que l'intonation soit bonne ou mauvaise. Et c'est précisément *l'essentiel*, pour ceux surtout qui *commencent* à parler le chinois. Quant à l'intonation, elle viendra toute seule, si on converse beaucoup avec les Chinois qui parlent bien, et si l'on prête soigneusement l'oreille à leur manière d'accentuer. Or, pour cela, rien n'est meilleur que de faire lire, à haute voix, un Chinois, durant des mois entiers, *et journellement*, et de répéter, aussi à haute voix, au fur et à mesure de la lecture, ce qu'on vient d'entendre.

5. *Cheng-y*, pensée (*qui préside à la* vie,) — *occupation*, *métier*, *profession*, *genre de commerce*, *commerce*.

CHAP. XI.

你 ni 納 na 貴 kouei [1] 處 tch'ou [1] ° 我 ouo 原 [2] youënn 是 ché

陝 chann [3] 西 si [3] 人 jenn 到 tao 底 ti 有 yéou 十 ché

幾 ki 年 nienn 在 tsaï 外 ouaï 頭 t'éou 作 tso 買 maï [4]

賣 maï [4] ° 作 tso 什 ché 麼 mo 生 cheng 意 [5] y [5] ° 走 tséou

什 ché 麼 mo 地 ti 方 fang 就 tsiéou 作 tso 什 ché

麼 mo 買 maï 賣 maï ° 還 hann 要 yao 煩 fann 你 ni

CHAPITRE XI.

1. *Koueï-tch'ou*, noble lieu, pour *votre* lieu (de naissance). Suivant ce qu'il a été déjà dit dans la note 81 du chap. IX, la politesse chinoise exige que tout ce qui appartient à celui à qui l'on parle, soit *noble*, tout ce qui concerne celui qui parle étant, *pauvre*, *petit*, *misérable*, *vil*. Par suite, le caractère *Koueï*, noble, devient le pronom *vous*, *vôtre* et les appellatifs opposés, *je*, *moi*, *mien*.

Ainsi, *Koueï-tch'ou*, noble *ou* votre pays d'origine, et *Koueï-sing*, noble *ou* votre nom (de famille), sont les deux termes de politesse par où débute toute conversation avec quelqu'un que l'on ne connait pas. Et, comme par cela meme tout le monde les comprend, il est bon de s'en servir, car c'est à l'aide de pareilles phrases, très-courtes et très-connues, que l'on habitue l'oreille de son interlocuteur à l'intonation, bonne ou mauvaise, que l'on peut avoir soi-même.

2. *Youënn*, origine, veut dire *originaire*, *natif*.

3. *Chann-si*, province du nord-ouest qui, avec la province du *Kann-sou*, située encore plus à l'ouest, forme la vice-royauté du *Chann-Kann*. Elles touchent toutes les deux aux Mongolies intérieure et extérieure.

Il ne faut pas confondre cette province de

Traduction française.

ce garçon.

1. Arrivé là, il vit que ce garçon était, effectivement, deux fois plus grand que le sien, il rendit donc confiance à sa femme et vécut bien avec elle comme d'habitude.

2. Ce conte est bien fait, il augmente considérablement la somme des caractères *(à étudier)*, et, puis, il est agréable à entendre.

Traduction littérale.

beaucoup (*combien*) — grand.

1. Arriver — *m. p. d.* — celui-là — lieu, — regarder — bambin — fils (*c. s.*) — effet — *m. adv.* — avoir — lui — de (*m. adj.*) — bambin — fils (*c. s.*) — deux — le double — grand, — aussitôt — croire — s'adapter — lui — de (*m. adj.*) — épouse — foyer (*c. s.*) — refléter (*d'après*) — toujours — mutuellement — honnête.

2. Celui-ci — le (*c. p.*) — ancien — affaire (*histoire*) — faire — de (*m. p. p.*) — bon, — encore — être — augmenter — ajouter — bien — des — le (*c. p.*) — caractères, — encore — être — bon — écouter.

---

93. *Kia-t'ienn*, augmenter *et* accroître, pour *ajouter*, — verbe composé de deux synonymes.

94. *Hao-sié-ko*, trois caractères répondant identiquement à nos trois mots : *bien-de-les* c'est-à-dire, *bien de-s*, — *bien des*.

95. *Hao-t'ing*, bon (*à*) entendre, agréable, *harmonieux*.

多 to 87 大 ta ° 到 tao 了 léao 那 na 裏 li 看 k'ann

孩 haï 子 tseu 果 kouo 然 jann 有 yéou 他 t'a 的 ti

孩 haï 子 tseu 兩 léang 倍 peï 88 大 ta 就 tsiéou 信 sinn

服 fou 他 t'a 的 ti 妻 ts'i 89 室 ché 照 tchao 90 常 tch'ang 90

相 siang 91 善 chann 91 ° 這 tché 個 ko 故 kou 事 ché 作 tso

的 ti 92 好 hao 又 yéou 是 ché 加 kia 93 添 t'ienn 好 hao 94

些 sié 94 個 ko 94 字 dzeu 又 yéou 是 ché 好 hao 95 聽 t'ing °

87. *To*, beaucoup, a très-souvent, comme ici, le sens de *combien*.

88. *Peï*, veut dire *le double*, c'est-à-dire, une fois encore au-dessus de ce qu'on a. On peut donc le traduire par *fois* et dire : *léang-peï*, deux fois, *sann-peï*, trois fois, et ainsi de suite, — pourvu qu'il soit suivi d'un adjectif établissant la comparaison.

89. *Ts'i-ché*, épouse, dans le sens plutôt de *ménagère*, car *ché* signifie *maison*, *demeure*. Ici, c'est un complément de *Ts'i*, ou, un synonyme, si l'on veut admettre, comme le font les Chinois, qu'il ne saurait y avoir une BONNE *épouse*, sans qu'elle soit *bonne intendante* (de maison).

Suivant cette acception, il arrive souvent aussi que le terme *kia-li*, à la maison signifie pareillement *épouse*, *ménagère*.

90. *Tchao-tch'ang*, comme toujours, d'après l'habitude, *comme à l'ordinaire*.

Le caractère *tchao* a très-souvent cette acception de *comme*, *d'après*, surtout dans la langue écrite.

91. *Siang-chann*, mutuellement *et* honnête, *s'entr'estimer*, c'est-à-dire, se traiter mutuellement en *honnêtes* gens.

92. Dans cette phrase, le caractère *ti* peut aussi bien avoir la valeur de l'article *le*, *la*, que servir de marque du participe passé. Car on peut dire également : la facture de ce conte est bonne, — *et* ce conte est bien fait; — les deux caractères *tso-ti* signifiant indifféremment *la facture* ou *fait*.

Traduction française.

solitaire, (*pour*) se recueillir et trouver le moyen d'examiner à fond cette affaire.

1. A peine arrive-t-il dans le jardin, qu'il entend dire à l'étage (*du pavillon*), que la famille du voisinage venait d'avoir un garçon.

2. Il profite immédiatement de cette occasion, (*pour*) voir de quel grandeur était

Traduction littérale.

terre — carré (*monde*), — recevoir — cueillir (*demander*) — soi-même — soi-même — de (*m. adj.*) — cœur, — penser — moyen — produit (*c. s.*) — scruter — examiner — ceci — le (*c. p.*) — affaire — chose (*c. s.*).

1. Justement (*à peine*) — arriver — fleur — enclos — produit (*c. s.*) — lieu (*dans*), — écouter — voir — gens — être placé — pavillon (*étage*) — sur — dire, — voisin (*proche*) — demeure — famille — naître — *m. p. d.* — garçon — fils (*c. s.*).

2. Lui — aussitôt — monter (*se mettre à cheval sur quelque chose*) — ceci — le (*c. p.*) — ressort (*secret*) — réunion, — regarder — celui-là — le (*c. p.*) — bambin — fils (*c. s.*) —

84. *Linn-chöo*, proche demeure, — *voisinage.*

85. *Tch'eng*, monter, dans l'acception propre, — *monter* un cheval, et, au figuré, *enfourcher* une occasion, c'est-à-dire, *en profiter, en tirer parti*. Il se prononce alors *tch'enn* et non *tch'eng*.

Le terme *héou-tch'eng*, attendre (*la*) montée, (*qu'on*) monte, — désigne la politesse qu'on fait à quelqu'un, de le reconduire jusqu'à sa chaise à porteurs ou à son cheval et d'*attendre* qu'il y *monte*.

86. *Ki-houeï*, réunion (*de*) ressorts, (*qui fait mouvoir toute chose*), — par suite, *occasion, opportunité*.

Le caractère *ki* est fort important; il indique les ressorts, les engins cachés, de toute action et, par suite, de l'action de l'Etat. Il veut donc dire encore *politique* et, précédé du caractère *kiunn*, armée, — qui est *la défense, la sauvegarde* du pays, — il entre dans la composition du titre affecté aux principaux serviteurs de l'Empereur, qui sont ses *conseillers intimes*, membres de son *conseil privé* et qu'on appelle *kiunn-ki-ta-tchenn*, ministres (*des*) ressorts (*de l'*)armée. Rien ne se fait en Chine sans leur aveu. Ce sont eux qui préparent et soumettent à la signature du souverain, les décrets les plus importants. Rarement le nombre de ces *conseillers d'Etat* s'élève au-dessus de sept. Généralement, ils sont cinq, et, naturellement, tout puissants.

Par le développement de l'idée *ressort*, le caractère *ki* a souvent le sens de *stratagème*, surtout lorsqu'il est précédé du caractère *sinn*, cœur *ou* esprit.

地 ti	心 sinn ´	個 ko	子 tseu [83]	上 chang	兒 eurr	機 ki 87
方 fang ´	想 siang 81	事 ché	裏 li ´	說 cho ´	子 tseu °	會 houei ´
收 chéou	法 fa 81	情 ts'ing °	聽 t'ing	隣 linn 85	他 t'a	看 k'ann
斂 [80] lienn	子 tseu	剛 kang	見 kienn	舍 chöo	就 tsiéou	那 na
自 tseu	查 tch'a	到 tao	人 jenn	家 kia	來 [86] tch'enn	個 ko
己 ki	考 [82] k'ao	花 [83] houa	在 tsai	生 cheng	這 tché	孩 hai
的 ti	這 tché	園 youënn	樓 léou 84	了 léao	個 ko	子 tseu

79. *Chéou-lienn*, ramasser *et* demander, pour *recueillir*, — verbe composé de deux synonymes. Joint à : *le cœur de soi-même*, il signifie évidemment se recueillir en soi-meme, c'est-à-dire, *interroger* son *cœur* et en *recevoir* la réponse.

80. *Siang-fa-tseu*, penser aux moyens, *ou* trouver le moyen.

81. *Tch'a-k'ao*, scruter *et* examiner, pour *examiner à fond*. Terme constamment usité dans la langue officielle et verbe formé de deux synonymes.

82. *Houa-youënn-tseu*, enclos de fleurs *ou* enclos à fleurs,— *jardin*.

On ne saurait se figurer avec quel art les Chinois réussissent à faire paraitre démesurément grands les jardins, souvent microscopiques, qui entourent la partie réservée de leurs habitations. Rochers, piscines, grottes, tunnels, prés, arbres, arbrisseaux et fleurs, tout y est arrangé de manière, que le promeneur passe d'une surprise à l'autre et peut s'imaginer, que chaque partie est à une distance prodigieuse de l'entrée et de la sortie du jardin. C'est que *la patience* dans l'emploi des moyens pour arriver à un but déterminé, est un des traits dominants du caractère de ce peuple *vieil-enfant*.

83. *Léou* veut dire avant tout *étage*. Mais, comme tous les pavillons sont à *étages*, ce caractère a les deux acceptions, avec cette réserve qu'il désigne seulement les étages supérieurs au rez-de-chaussée.

Traduction française.

ment ne saurait vivre, regardez comme il est petit, je préfère qu'il ne me vienne pas de garçons, plutôt que de les voir mourir aussitôt en ma présence.

1. Le Mahométan n'en était que plus troublé, cependant il n'a rien dit, (*mais*) fuyant le monde, il se rendit dans un endroit

Traduction littérale.

regretter — vivre — pas — accomplir, — toi — épier (*regarder*) — ceci — *signe d'interrogation* (*c. p.*) — petit, — je — plutôt — vouloir — pas — donner naissance — garçon — fils (*c. s.*), — pas — vouloir — lui — *m. p.* — être placé (*à*) — je — œil — devant — aussitôt — mourir — *m. p. d.*

1. Celui-là — le (*c. p.*) — retourner — fils (*c. s.*) — dépasser (*excéder*) — émettre — cœur — lieu (*dans*) — trouble, — avec (*mais*) — pas — avoir — sortir — son, — éviter — gens — arriver (*à*) — un — *p. n. g.* — pur (*net*) — silence — de (*m. adj.*) —

77. Ici, le caractère *ping*, peut bien être traduit par *cependant* ou *mais*, mais toujours dans le sens d'*avec cela* (en outre).

78. *Ts'ing-tsing*, silence pur ou absolu, c'est-à-dire, *silence complet*, pour : *silence* ou *silencieux*, *calme*, *quiétude*, SOLITUDE.

惜 si 活 ho 不 pou 了 léao 73 你 ni 瞧 ts'iao 74 這 tché 75

麼 mo 75 小 siao 我 ouo 寧 nïng 76 要 yao 76 不 pou 生 cheng

兒 eurr 子 tseu 不 pou 要 yao 他 t'a 們 meunn 在 tsaï

我 ouo 眼 yenn 前 ts'ienn 就 tsiéou 死 sseu 了 léao ○ 那 na

個 ko 回 houeï 子 tseu 越 yué 77 發 fa 心 sinn 裏 li

亂 löann 並 pïng 78 沒 me 有 yéou 出 tch'ou 聲 cheng 避 pi

人 jenn 到 tao 一 y 個 ko 清 ts'ïng 79 靜 tsing 的 ti

72. Nouvel exemple du caractère *léao*, achever, parfaire, — très-bien rendu par notre expression *saurait*, lorsqu'il est précédé de la négation *pou*, pas, et d'un verbe.

73. *Ts'iao*, veut dire avant tout *scruter*, *épier* la vérité sur la figure de quelqu'un, donc : *regarder, voir soi-même.*

74. *Tché-mo* ceci *et* point d'interrogation, pour *comment*, — locution dont le sens peut aussi bien être *comme*, que, *à quel point.*

75. *Ning*, ce que désire le cœur, repos, préférence, et, par suite *plutôt*. De là : *ning-yao*, préférer.

Jadis, ce caractère s'écrivait différemment. Mais il a acquis sa forme actuelle, depuis qu'il a servi de nom personnel *Mienn-ning*, au grand père de l'empereur régnant, connu sous le nom de *Tao-kouang*. A dater de ce jour, le Chinois qui s'en servirait dans sa forme primitive, commettrait une sorte de sacrilége, et, ne commettrait-il que cette seule erreur aux examens, il ne pourrait être reçu.

Ning-po, flots tranquilles, l'un des ports ouverts au commerce.

76. *Yué-fa*, locution qui répond à la nôtre *de plus en plus.*

Traduction française.

dans ses bras un petit garçon, et voilà que le doute s'étant élevé dans son esprit, il se dit : ce n'est assurément pas mon garçon à moi.

1. La femme s'en est aperçue immédiatement et lui a répondu : Cher mari, inutile de me blâmer, ce garçon est né avant le terme, (*et*) malheureuse-

Traduction littérale.

lieu (*dans*) — embrasser (*serrer*) — un — *p. n. g.* — bambin — fils (*c. s.*), — aussitôt — doute — soupçon — se lever — venir — *m. p. d,* — cœur — lieu (*dans*) — dire : — ceci — pas — être — je — de (*m. adj.*) — garçon — fils — voilà.

1. Épouse—créature humaine— aussitôt — raisonner — s'entendre à — vis-à-vis — lui — dire : — honnête — homme, — pas — certainement — étrange (*blâmer*) — je, — ceci — le (*c. p.*) — bambin — fils (*c. s.*) — lune — part — pas — pied (*suffire*) — naître — descendre — venir, — pouvoir —

59. *P'ong-kienn*, se *voir* en se *heurtant*, c'est évidemment *se rencontrer*. Verbe où le deuxième caractère est un auxiliaire.

60. *Fou-jenn*, épouse de tout fonctionnaire c'est-à-dire la *première* femme, la femme *légale*, — et celle de tous ceux *à qui l'on parle*. Par conséquent, c'est un terme de relations officielles ou de simple politesse.

61. *Hôaï*, sein, ou *dans les bras*.

62. *Hoaï-li*, bras *et* dedans, *dans* les bras, ou plutôt *sur* son sein.

63. *Pao*, envelopper, signifie ici *serrer* ou *tenir*.

64. *Y-ho*, doute, soupçon, — substantif ou verbe, composé de deux synonymes.

65. *Sinn-li-cho*, dire dans son cœur, *se dire à soi-même*.

66. *Li-houeï*, s'apercevoir, — *s'entendre à quelque chose* — *immédiatement*.

67. *Toeï-cho*, dire à, dire *vis-à-vis* (de quelqu'un), c'est-à-dire, *répondre*. Il va sans dire que le pronom personnel du régime se met après *toei* et avant *cho*.

68. *Léang-jenn*, honnête homme, brave homme, *excellent ami*, — terme d'appellation que toute femme donne à son mari, en lui parlant.

69. *Koaï*, étrange, extraordinaire, — est employé ici comme verbe, dans le sens de *trouver étrange;* donc, *blâmer*.

70. *Yué-feunn-pou-tsou*, quotité (nombre) des mois ne suffisant pas. *Feunn* est ici au nominatif, *yué* au génitif, par sa position. *Tsou*, veut dire *pied*, mais lorsqu'il est employé comme verbe, il signifie *suffire*. Or, il est ici au participe présent, cette locution, composée de quatre caractères, formant un adverbe : *avant terme, trop tôt*.

71. On a déjà vu que le verbe *cheng* signifie à la fois, *donner naissance* et *naître*. Quand on veut s'en servir comme d'un verbe neutre, on y ajoute, comme ici, le verbe auxiliaire *chia-laï*, descendre *ou* tomber. Pour lui conserver sa forme active, on le fait suivre, immédiatement, de son régime direct.

裏 li 62 抱 pao 63 一 y 個 ko 孩 haï 子 tseu ⁄ 就 tsiéou

疑 y 64 惑 ho 起 k'i 來 laï 了 léao ⁄ 心 sinn 65 裏 li

說 cho 65 : 這 tché 不 pou 是 ché 我 ouo 的 ti 兒 eurr

子 tseu 罷 pa ° 婦 fou 66 人 jenn 就 tsiéou 理 li 67 會 houeï ⁄

對 toeï 68 他 t'a 說 cho 68 : 良 69 léang 人 69 jenn ⁄ 不 pou 必 pi

怪 koaï 70 我 ouo ⁄ 這 tché 個 ko 孩 haï 子 tseu 月 yué 71

分 71 feunn 不 pou 71 足 tsou 71 生 72 cheng 下 chia 來 laï ⁄ 可 k'o

51. *Tch'ang*, chanter, — veut dire ici *jouer* et n'est intelligible que parce qu'il précède le caractère *chi*, pièce de théâtre.

Pour dire *chanter*, dans le sens français du mot, il faut ajouter un synonyme au caractère *tch'ang*.

52. Comme toute pièce de théâtre chinoise a presque autant de vers que de prose et qu'on chante les vers, comme chez nous les couplets, on ne dit pas *jouer*, mais *chanter* la *comédie*, ou plutôt la *pièce de théâtre*, le caractère *chi* ne désignant aucun genre particulier.

Jamais aucune femme ne paraît sur la scène. Ce sont de jeunes gens qui jouent les rôles des femmes.

53. *Fa-chienn*, manifester, montrer, démontrer, — verbe formé de deux synonymes.

54. *Chouenn-pienn* comme *soueï-pienn*, à son aise, à son gré.

55. *Yong-kann* ou *Jong-kann*, vaillance, intrépidité, bravoure, substantif composé de deux synonymes.

56. *Li-k'o*, immédiatement, à la minute.

57. *Chia*, descendre, faire descendre, donc *jeter* (en bas).

58. *Kienn-lao*, prison, cachot, — substantif composé de deux synonymes.

Il faut *voir* les prisons en Chine, afin de se faire une juste idée du malheur de ceux qui les habitent, sans avoir de quoi rendre leur sort moins misérable. Voilà les êtres que Dante aurait pu avoir en vue, en s'écriant « *Lasciate* OGNI *speranza*. »

Traduction française.	*Traduction littérale.*
comédie et faire une grande bravade.	pièce de théâtre, — émettre — montrer (*apparaître*) — grand — courage — produit (*c. s.*).
1. Le mahométan (*y*) arriva, (*et*) écouta la pièce à son aise, — ayant fini de l'écouter, (*et*) ne craignant point leur bravoure, (*il*) les fit immédiatement jeter tous en prison, (*puis, il*) retourna à la maison.	1. Celui-là — le (*c. p.*) — retourner (*mahométan*) — produit (*c. s.*) — arriver — *m. p. d.*, — conformément — aise — écouter — pièce de théâtre, — écouter — achever — *m. p. d.*, — pas — craindre — lui — *m. p.* — de (*m. adj.*) — vaillance — audace, — debout — quart d'heure — prendre (*m. ac.*) — lui — *m. p.* — tout — descendre — inspecter (*prison*) — geôle — retourner — maison — aller.
2. Arrivé chez lui, (*il*) rencontra sa femme (*qui*) tenait	2. Arriver — *m. p. d.* — celui-là — lieu, — s'entrechoquer — — voir — lui — de (*m. adj.*) — épouse — créature humaine, — sein —

Le caractère *t'ai* est le même que celui qui est employé dans le mot *forteresse*, estrade ou terrasse (*élévation*) à canons. Seulement ici il est au complet, tandis que là, il n'est qu'une abréviation de lui-meme.

En Chine, il n'y a pas de théâtres, isolés et spéciaux, comme en Europe. Mais il y toujours, dans tous les *temples* et *prétoires*, une *estrade*, plus ou moins élevée, qui sert de scène. En dehors de ces élévations par appropriation, on en élève de provisoires, devant la maison de celui qui en commande, suivant les besoins des individus ou des localités.

48. *Koua*, suspendre. Il suffit ici pour exprimer l'idée, parce qu'il est suivi du substantif *k'i*, drapeau. Autrement, on y ajouterait un synonyme, pour former le verbe *suspendre, accrocher*, et on dirait : *chiuann-koua.*

49. *K'i*, drapeau ou *bannière*.

Ce caractère mérite une attention toute particulière comme servant à répartir en *huit corps*, appelés *pa-k'i*, huit bannières, toute la nation tatare mantchoue, — en tant qu'elle est distincte du peuple chinois ; — y compris les Tatars Mongols et le *Hann-kiunn*, ou descendants de ceux des Chinois qui, *les premiers*, se sont joints aux Mantchoux pour la conquête de l'Empire. De là, *k'i-jenn* veut dire LES MANTCHOUX, en opposition avec *Hann-jenn*, LES CHINOIS. (Le caractère *Hann* est le nom d'une dynastie qui a régné sur la Chine, de l'an 202 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 220 de notre ère). Personne absolument ne saurait éviter d'être inscrit sous une de ces huit bannières, — quels que soient sa naissance, son âge, sa position. Les trois premières : l'une bordée de jaune, l'autre jaune et la troisième blanche, sont du premier rang ; les cinq autres, du second, à savoir : les bannières, bordée de blanc, rouge, bordée de rouge, bleue et bordée de bleu. Jusqu'ici du moins, ç'a été, en Chine la seule armée, — sorte de garde impériale, — relativement bien organisée, bien disciplinée et bien commandée. Partout où ces divisions ou brigades tiennent garnison, elles occupent un quartier spécial de la ville et n'ont rien de commun avec les populations locales ou indigènes. Chose étrange, cependant ; il est douteux que, sur plusieurs milliers d'hommes d'une division, il y ait une centaine d'individus sachant dire cent mots mantchoux.

50. *Tsai*, signifie ici *dans*, *sur* (ce lieu, cette estrade) ; — *na-li* remplaçant le substantif *chi-t'ai*, théâtre.

戲 chi 52 發 fa 53 顯 chienn 大 ta 膽 tann 子 tseu 。那 na

個 ko 回 houeï 子 tseu 到 tao 了 léao 順 choueunn 便 54 pienn

聽 t'ing 戲 chi 聽 t'ing 完 ouann 了 léao 不 pou 怕 p'a

他 t'a 們 meunn 的 ti 勇 yong 敢 kann 55 立 li 56 刻 k'o

把 pa 他 t'a 們 meunn 都 tou 下 chia 57 監 kienn 牢 lao

回 houeï 家 kia 去 k'iu 到 tao 了 léao 那 na 裏 li

59 摓 p'ong 59 見 kienn 他 t'a 的 ti 婦 fou 60 人 jenn 懷 hoaï 61

tionnaire (*qui*) conduit (*les*) affaires. Ce terme est entré, définitivement, dans le style officiel et, par suite, dans la langue parlée de la Chine. Aujourd'hui, ces trois caractères ne forment qu'un seul mot, comme celui de *Consul.* On dit même déjà fréquemment *Ling-ché*, tout court. Ces consuls sont assimilés aux « intendants de cercles », ou *Tao-taï*, officiers plus ou moins militaires, chargés spécialement de la surveillance des frontières, et des côtes maritimes ou fluviales — ayant, par suite, leur résidence dans les ports de mer ou de fleuves, où résident également les consuls étrangers. Comme ces intendants ont droit au titre de *Ta-jenn*, puisque c'est par eux que commence la série des *dignitaires*, il s'ensuit que les consuls sont traités aussi, en Chine, de *Ta-jenn*, c'est-à-dire d'*Excellence.*

41. *Tch'aï-jenn*, messagers, sbires, agents de police, — en d'autres termes *hommes* d'*envoi*, (de *commission*).

42. *Tch'a-na*, examiner *et* prendre, — terme qui signifie *saisir* judiciairement, *arrêter.*

43. *Ping*, veut dire *pareil*, *égal;* mais lorsqu'il est suivi d'une négation, il a le sens de : *absolument*, et devient alors un adverbe.

44. *Ynn-ts'ang*, cacher *et* céler, pour *cacher*, *se cacher*, — verbe formé de deux synonymes.

45. *Siang-fann*, mutuellement — opposés, — a ici le sens de : *tout au contraire.*

46 *Ta*, frapper, — est employé ici dans le sens d'*ériger* quelque chose à force de coups (*frappés*).

47. *Chi-t'aï* estrade (*de*) pièce de théâtre, pour *théâtre.*

Traduction française.

était un magistrat adjoint, le vice-roi (gouverneur général) l'a chargé en toute hâte de se mettre à la tête des agents de police et d'aller les arrêter.

1. Ces voleurs étaient bien au courant de toute cette affaire, mais ils ne se sont pas cachés, ils ont au contraire érigé un théâtre (*et*) arboré force drapeaux, pour jouer sur cette scène la

Traduction littérale.

être -- le — prétoire — sceau (*cachet*) — fonctionnaire, — généralité — commander — aussitôt — déléguer — *m. p. d.* — lui, — guider — messager — gens (*c.s.*) — examiner par interrogatoires — prendre — lui — *m. p.*

1. Celui-là — *m.p.* — voleur — connaître — être instruit — ceci — le (*c.p.*) — affaire — chose (*c. s*) — le moins du monde — pas — avoir — occulte — se cacher, — mutuellement — contraire — frapper— un — *p. n. g.*— comédie — élévation (*terrasse*), — suspendre — promettre — beaucoup — de (*m. adj.*) — bannière — produit (*c. s.* — être placé (*à*) — celui-là — lieu — chanter —

En Chine aussi, le fonctionarisme et l'idée qu'on y attache sont une véritable peste du pays. On n'y est quelque chose que lorsqu'on est *fonctionnaire*.

38. *Tsong-tou*, gouverner (*en*) généralissime, c'est-à-dire, *gouverner en chef*. Terme qui est tantôt un verbe, tantôt un substantif, composé de deux synonymes.

C'est surtout le titre des plus hauts fonctionnaires administratifs de la Chine, chefs de vice-royauté, par conséquent vice-rois, véritables *potentats*, puisqu'ils gouvernent, *presqu'*en maitres absolus, de vastes territoires et des populations de 40, 50 ou 60 millions d'âmes. En général, un vice-roi gouverne deux provinces, — celui de *Nankin* en gouverne trois, — comme les vice-rois des deux *Kouang*, des deux *Hou*, de *Yunn-koueï*, de *Minn-tché* et de *Chann-kann*. Mais il y en a deux, — ils sont huit en tout, — qui n'administrent qu'une seule province, ceux du *Tché-li* et du *Sseu-tch'ouëen*, — le *Tché-li* ayant l'honneur de posséder la résidence impériale et le *Sseu-tch'ouèen* étant trop vaste, sans compter que le vice-roi de cette dernière province exerce, au nom de l'Emperenr de la Chine, les hautes tonctions de « commissaire impérial protecteur » auprès du Dalaï Lama du Thibet.

39. *Oueï*, déléguer, charger de, envoyer en mission.

On a déjà vu ce même caractère signifier *injustice*, dans le sens de quelque chose qui est *tortueux*. Or, ce caractère, avec sa signification principale de *déléguer*, sert avant tout à désigner les officiers *en expectative*, que l'on charge de différentes missions ou affaires spéciales, et dont un certain nombre se trouvent toujours auprès d'un titulaire, en qualité d'officiers d'ordonnance de tout grade. On les nomme *oueï-youënn*. Le caractère *oueï* est celui qui fait l'objet de cette note. On verra plus loin le caractère *youënn*, officier. Ces *oueï-youënn* n'ont pas d'appointements, ils grugent donc un chacun tant qu'ils peuvent, et leur titre qu'on peut, *d'une manière abstraite*, traduire aussi bien par : *officiers d'injustice* que par *officiers en délégation*, peint admirablement cette classe de véritables chacals de la société chinoise.

40. *Ling*, conduire, commander, ou plutôt *guider*.

Lorsque, dans les négociations du traité de Nankin, en 1842, on s'occupa de la question des *Consuls*, la première condition fut de trouver un mot qui exprimât bien la chose. On créa donc le terme *Ling-ché-kouann*, — fonc-

的 ti	一 y	没 me	知 tché	察 tch'a 42	就 tsiéou	是 ché 36
旗 k'i 49	個 ko	有 yéou	道 tao	拿 na	委 ouei 39	個 ko
子 tseu	戲 chi 47	隱 inn 44	這 tché	他 t'a	了 léao	37 署 chou
在 tsai 50	臺 t'ai	藏 ts'ang	個 ko	們 meunn	他 t'a	印 inn 37
那 na	掛 koua 48	相 siang 45	事 ché	那 na	領 ling 40	官 37 kouann
裏 li	許 chiu	反 fann	情 ts'ing	些 sié	差 tch'ai	總 tsong 38
唱 51 tch'ang	多 to	打 ta 46	並 ping 43	賊 tsei	人 41 jenn	督 tou

36. Ici, le verbe *ché*, être, doit être mis à l'imparfait et non au présent, parce que, dans le deuxième membre de phrase, il y a le caractère *léao*, qui est la marque du passé. Ce qui prouve une fois de plus qu'avant de commencer à traduire une phrase chinoise, il faut, pour en saisir l'idée dominante, se rendre bien compte de tous les détails qui forment l'ensemble.

37. *Chou-ynn-kouann*, fonctionnaire (*de*) sceau (*de*) prétoire.

Le caractère *chou*, prétoire, — appartient avant tout à la langue écrite; on ne s'en sert, dans la langue parlée, que lorsqu'il est joint, comme ici, en qualité d'attribut, à d'autres caractères.

Le caractère *inn* qu'on a déjà vu plus haut, signifie *cachet;* mais, précédé du caractère *chou*, il acquiert le sens de *sceau* de *prétoire*, bien que, dans le style officiel, on désigne encore *le sceau* par une autre expression.

Le terme *chou-inn*, précédant le caractère *kouann*, fonctionnaire, indique que le fonctionnaire dont il s'agit, n'est qu'un intérimaire, quelquefois un *adjoint*, c'est-à-dire qu'il n'a pas de *sceau* qui lui soit personnel, mais qu'il se sert du *sceau* attaché au poste dont il est chargé tout seul ou en double. Il y a beaucoup de ces magistrats, préfets, intendants, etc., etc. *en expectative*. On leur donne d'abord le *bouton* d'un grade, ce qui les fait magistrats, sous-préfets ou préfets suppléants, ou *honoraires*, — ensuite le *grade;* puis on les charge d'une gérance ou d'une mission, et ce n'est qu'au bout de plusieurs années qu'ils arrivent parfois à obtenir un poste répondant à leur grade.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
son âge, elle avait chez elle un grand train et du luxe, s'est mis à bien peser le pour et le contre (*et*) a fini par trouver le moyen de l'épouser.	année — inscription — grand, — famille — lieu (*dedans*) — arrangement — élégance — dépenser — le brillant, — aussitôt — peser — mesurer — un — *p. n. g.* — sept — huit — part, — penser — moyen — produit (*c. s.*) — épouser — *m. p. d.* — lui.
1. Quelques mois étant passés, il s'est formé, à peu de distance de leur habitation, un repaire de voleurs, comme ce mahométan	1. Passer — *m. p. d.* — pas — beaucoup — quelques — le (*m. p.*) — lune, — distance — lui — *m. p.* — celui-là — lieu — pas — loin, — devenir (*se former*) — *m. p. d.* — un — *p. n. g.* — voleur — nid, — parce que — le fait est que — celui-ci — le (*c. p.*) — retourner (*mahométan*) — produit (*c. s.*) —

On remarquera, en relisant toute cette phrase, combien la syntaxe chinoise diffère de la nôtre. Bien souvent le nominatif, c'est-à-dire le sujet, est tout à fait relégué à la fin de la phrase. Ici, par exemple, les sujets : *ki-ko-yué*, plusieurs mois, et *y-ko-tsei-vô*, un repaire, n'arrivent, le premier qu'après *quatre* caractères et le deuxième après *neuf*.

年 nienn 紀 ki 大 ta 家 kia 裏 li 齊 ts'i 27 整 tcheng

奢 chöo 28 華 houa 就 tsiéou 估 kou 29 量 léang 一 y 30 個 ko

七 ts'i 30 八 pa 30 分 feunn 30 想 siang 31 法 fa 31 子 tseu 娶 ts'iu

了 léao 他 t'a 過 kouo 了 léao 不 pou 多 to 幾 32 ki

個 ko 32 月 yué 離 li 33 他 t'a 們 meunn 那 na 33 裏 li

不 pou 遠 33 youënn 34 成 tch'eng 了 léao 一 y 個 ko 賊 tseï 35

35 窩 vo, ô 因 inn 爲 oueï 這 tché 個 ko 回 houeï 子 tseu

27. *Ts'i-tcheng*, arrangement *et* ornement, pour dire : l'*élégance*, le *train de maison*. Substantif composé de deux synonymes.

28. *Choo-houa*, prodigalité *et* splendeur, pour *luxe*. Substantif composé de deux synonymes.

29. *Kou-léang*, réfléchir, *considérer*. Verbe composé de deux synonymes.

30. *Y-ko-ts'i-pa-feunn*, — locution qui répond à notre expression : *tant et tant qu'à la fin*.

31. *Siang-fa-tseu*, penser à un moyen, aviser aux moyens; et aussi : *trouver le moyen*. Quand, au bout d'une discussion, le Chinois se sert de cette locution *siang-fa-tseu*, c'est qu'il aura pris le parti de se rendre à ce qu'on lui demande.

32. *Ki-ko*, plusieurs; *ko* étant ici le complément du pronom *ki*.

33. *Li*, distance, — ne signifie ici que *de*, qui marque le point de départ. *Li-t'a-meunn-na-li-pou-youën*, — de leur *lieu* pas loin, — *pas loin de leur* CHEZ EUX.

34. *Tch'eng*, devenir, et aussi : *venir au jour*, *se créer*, *se former*, *s'élever*, *prendre naissance*.

35. *Tseï-ô*, nid (*de*) voleurs, *repaire*, tanière. Le deuxième caractère se prononce souvent *vô*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
garçon, (*qui*) monterait au ciel (*pour*) suppléer (*l'enfant qui en a été exclu*) par la faute (*commise*) anciennement; (*et*) voulant, en outre (*en deuxième lieu*), continuer la descendance, pour ne pas interrompre la lignée.	*p. n. g.* — garçon — produit (*c. s.*) — monter (*s'élever*) — ciel, — raccommoder (*réparer*) — de — avant — de (*m. adj.*) — faute (*crime*); — deux — venir, — encore — vouloir — continuer — se succéder — lui — de (*m. adj.*) — après — génération, — pas — vouloir — couper — lignée.
1. Personne ne se doutait de son intention, mais soudain, un turc, bien avisé, (*sagace*) et au long flair, voyant que, malgré	1. Gens (*on*) — tous — penser — pas — arriver — lui — de (*m. adj.*) — intention — pensée, — aussitôt — être — sagacité — prudence — haut — nez — produit (*c. s.*) — de (*m. adj.*) — un — *p. n. g.* — retourner — produit (*c. s.*), — regarder — elle — bien que — *m. adv.* —

23. *Jenn-tou*, gens *et* tous, tous les gens, c'est-à-dire *on*. Mais, comme il y a ensuite une négation, cette locution a le sens de *personne*. Encore un exemple démontrant que *tou*, marque du pluriel, se met toujours après le substantif.

24. *Siang-tao*, penser *et* arriver, pour *prévoir*, deviner, saisir par l'esprit. Verbe composé d'un verbe principal et d'un auxiliaire. Donc : je ne prévois pas, *siang-pou-tao*. Je n'ai pas prévu, *mé-yéou-siang-tao*. De là : *siang-pou-tao-ti*, ce qu'on ne prévoit pas, ce qu'on ne saurait prévoir, et aussi : *à l'improviste*, d'une manière imprévue.

25. *Joueï-tché*, juger profondément *et* être prudent, pour : *avoir le jugement sûr*, *être bien fin*, *bien avisé*. Le plus grand compliment qu'on puisse adresser à un homme en Chine.

26. *Kao-pi-tseu-ti*, ayant le nez haut, — c'est-à-dire : *ayant un flair à longue portée*, qui pressent les choses de très-loin ; — répond fort souvent à notre expression de *rusé*.

D'après les Chinois, la plus grande partie de notre cervelle (*de notre intelligence*) a son siége à la naissance du nez, entre les yeux. De là, plus la naissance du nez est élevée, plus on est réputé bon observateur. C'est de cette idée également que provient, en grande partie, le mépris insurmontable que tout Chinois a pour les nègres. Etre pris pour un nègre ou comparé à un nègre, serait une insulte qu'un Chinois ne pardonnerait jamais.

個 ko	睿 joueï 25	到 tao 24	要 yao	繼 ki 20	前 ts'ienn	個 ko
囘 houeï	智 tché 25	他 t'a	絕 tsiué	緒 siu	的 ti	兒 eurr
子 tseu	高 kao 26	的 ti	戶 hou 22	他 t'a	罪 tsoueï	子 tseu
看 k'ann	鼻 pi 26	意 y	人 jenn 23	的 ti	二 eurr	升 cheng 18
他 t'a	子 tseu 26	思 sseu	都 tou	後 héou 21	來 laï	天 t'ienn
雖 soueï 28	的 ti	就 tsiéou	想 siang 24	代 taï	又 yéou	補 pou 19
然 jann	一 y	是 ché	不 pou	不 pou	要 yao	從 ts'ong

18. *Cheng*, monter, mais plutôt dans le sens de *s'élever*. Verbe formant antithèse avec le caractère *kiang*, descendre, *s'abaisser*, qu'on vient de voir tout à l'heure.

Cheng-kouann, monter-fonctionnaire, — signifie : *monter en grade;* terme dont on se sert constamment, dans la société officielle, en le redoublant : *cheng-kouann, cheng-kouann*, je vous souhaite de l'avancement.

19. *Pou* signifie d'abord *réparer* et, comme tel, s'adjoint fréquemment au caractère *siéou*, que l'on a remarqué précédemment dans la locution *siéou-hao*, raccommoder. On dit *siéou-pou* ou *siéou-hao* indifféremment, bien que ce dernier terme indique plutôt l'achèvement de la réparation. Mais, fort souvent aussi, ce caractère *pou* veut dire : SUPPLÉER *à ce qu'on a fait manquer*, par conséquent *dédommager*, *parfaire*. Avec ce sens, on s'en sert beaucoup dans le style des prétoires. Parfois aussi il a le sens de *rédemption*.

20. *Ki-siu*, faire quelque chose sans interruption, *continuer*. Verbe formé de deux synonymes.

21. *Héou-taï*, génération (*d*)'après, c'est-à dire : *postérité*.

22. *Hou*, porte, — a souvent le sens de *feu*, *foyer*, pour indiquer le nombre de familles dans un hameau ou village. Ici, ce caractère signifie : *la lignée* de la femme, ses *descendants*, qui pourraient venir prier sur sa *tombe*, mais il n'implique nullement l'idée d'illustrer la famille.

Traduction française.

sait.

1. Peu d'années (*après*), le garçon mourut effectivement. La nuit du jour suivant, sa mère, couchée et rêvant, le voit descendre dans l'enfer. S'en trouvant très-affectée le lendemain, elle forme la résolution de se remarier, pensant d'abord à avoir un autre

Traduction littérale.

lui.

1. Pas — beaucoup — quelques — année, — bambin — produit (*c. s.*) — effet (*fruit*) — *m. adv.* — mourir — *m. p. d.*
2. Le — deux — jour — soir — sur, — lui — de (*m. p.*) — mère — parent — dormir — sentir — faire — rêve, — voir — garçon — produit (*c. s.*) — descendre — terre — prison.
3. Intelligent (*demain*) — ciel — cœur — lieu (*dans*) — extrêmement — passer — pas — aller, — aussitôt — déterminer — cœur — changer — mariage, — un — venir, — penser — derechef — naître (*donner naissance*) — un —

---

remarier, — c'est-à-dire : *changer* de *clan*, en prenant un autre nom de famille, *sing*.

On se rappelle que, pour rendre l'idée de *remariage* comme de *mariage*, il faut prendre un caractère spécial, quand elle concerne l'homme, *kia* ne s'appliquant qu'aux femmes.

17. *Tsaï-cheng*, de nouveau *et* (faire) naître, ou plutôt *re-procréer*, c'est *avoir un autre* (enfant).

他不多幾年孩子
t'a pou to ki 11 nienn haï 12 tseu

果然死了第二日
kouo jann 13 sseu léao ti eurr jé

晚上他的母親睡
ouann chang t'a ti mou t'sinn choueï 14

覺作夢見兒子下
kiao 14 tso 15 meung kienn eurr tseu chia

地獄明天心裏狠
ti yu mîng t'ienn sinn li henn

過不去就定心改
kouo pou k'iu tsiéou tîng sinn kaï 16

嫁一來想再生一
kia 16 y laï siang tsaï 17 cheng y

11. *Pou-to-ki-nienn*, pas-beaucoup — quelques — années; — cette locution exige soit, au commencement de la phrase, la préposition *dans*, soit, à la fin, la préposition *après;* car, on sous-entend ici le mot *écoulées*, *passées*.

12. *Haï-tseu* veut dire *bambin*, *marmot*, mais plutôt dans le sens de garçon; quand il s'agit d'une petite fille, on dit généralement *niu-hai-tseu*.

Ce mot *hai* prend aussi fort souvent le complément *eurr* au lieu de *tseu*, et on a *Haï-eurr;* mais alors, l'ï disparait complétement et on prononce, à Pékin surtout, *Hâ-eurr*.

13. *Kouo-jann*, effectivement, — le premier de ces deux caractères est le même que celui dont on se sert pour désigner *les fruits* qui ne sont, après tout, que les *effets*, les résultats d'un arbre.

14. *Choeï-kiao*, comme plus haut, *choueï-tcho*, dormir; — *kiao*, sentir, *tcho*, prendre effet, ne sont que des auxiliaires, comme *ki*, atteindre; *laï*, venir; *tao*, arriver; *kienn*, voir; *tch'ou*, sortir; *k'iu*, aller; *too*, obtenir; *tchou*, maitriser; etc., etc.

15. *Tso-meung*, faire (*des*) rêves, *rêver*.

Un des meilleurs moyens d'apprendre le chinois parlé est de lire et de relire un roman chinois intitulé « les songes au pavillon rouge » *Hong-léou-meung*.

16. *Kaï-kia*, changer *et* mariage, pour *se*

Traduction française.

écouter.

1. Il y a eu une veuve, c'était une chrétienne, qui avait chez elle tout ce qui lui était nécessaire, — bien qu'elle ne comptât pas parmi les riches, elle avait cependant de quoi vivre.

2. Elle avait seulement un garçon, qui venait tous les jours lui demander de le bénir (*et*) elle au contraire le maudis-

Traduction littérale.

écouter.

1. Avoir — un — *p. n. g.* — veuve (*peu*) — épouse, — lui — être — le — religion — camarade, — maison — dedans (*lieu*) — le nécessaire — se servir — tout — avoir, — bien que — en vérité (*c. adv.*) — pas — compter — riche — noble (*cher*), — arriver — fond — passer — obtenir — jour — produit (*c. s.*).

2. Lui — seulement — seulement — de (*m. adv.*) — avoir — un — *p. n. g.* — garçon — produit (*c. s.*), — lui — ciel — ciel — venir — supplier — descendre — bonheur, — lui — au contraire — descendre — malheur —

9. *Kiang-fou*, — comme *kiang-houo*, — (faire) *descendre* soit le *bonheur* soit le *malheur* (sur quelqu'un). En d'autres termes, *bénir* ou *maudire*. Deux verbes composés chacun d'un verbe et d'un substantif.

On a déjà vu que ce caractère *kiang* se prononce *siang*, quand il signifie *se soumettre*.

10. Ici, c'est le caractère *tao*, au contraire, — qui exige que le dernier *t'a*, lui, s'applique *à la veuve* et non au garçon.

聽 t'ing ° 有 yéou 一 y 個 ko 寡 koua 2 婦 fou / 他 t'a

是 ché 個 ko 教 kiao 3 友 yéou / 家 kia 裏 li 需 siu 4

用 yong 4 都 tou 有 yéou / 雖 soueï 然 jann 不 pou 算 souann

富 fou 5 貴 koueï / 到 tao 底 ti 過 kouo 6 得 too 日 jé

子 tseu ° 他 t'a 單 tann 單 tann 的 ti 有 yéou 一 y

個 ko 兒 eurr 7 子 tseu / 他 t'a 8 天 t'ienn 天 t'ienn 來 lai

求 k'ieou 降 kiang 9 福 fou 9 / 他 t'a 倒 tao 10 降 kiang 9 禍 houo

2. *Koua-fou,* femme (*de*) peu, c'est-à-dire, *veuve.* Cependant le caractère *koua*, signifie déjà par lui-meme *veuve*, bien qu'il soit nécessaire d'y joindre, dans la langue parlée, le complément *fou* pour obtenir le sens précis de *veuve.*

C'est de ce caractère *fou*, femme, ou plutôt *épouse,* joint au caractère *jenn*, créature humaine, qu'il faut se servir pour désigner la femme de celui à qui on parle, — bien que ce soit un sujet banni à peu près de toute conversation, sauf entre parents et intimes amis. En dehors de cette acception, c'est *le titre officiel* de toute *épouse*, c'est-à-dire de la femme *légale* de tout fonctionnaite, grand ou petit.

3. *Kiao-yéou,* ami (*de la*) religion, — est un terme usité actuellement en Chine pour indiquer un chrétien catholique.

4. *Siu-yong*, le *nécessaire* à l'*usage*, — signifie *le nécessaire.* C'est un substantif, composé d'un adjectif et d'un verbe.

5. *Fou-koueï*, riche *et* noble, pour *riche.*

6. *Kouo-too,* passer, pouvoir, *jé-tseu*, (ses) jours, — locution familière qui répond à notre *vivre modestement.*

7. *Eurr-tseu*, fils. On voit que, dans la langue parlée, *tseu* ne veut jamais dire *fils* et sert simplement de complément au caractère qui signifie *garçon.*

8. Le caractère *t'a*, lui, se rapporte ici au garçon, parce que c'est du garçon qu'il a été parlé en dernier lieu.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
de chanvre (*chinois*), un thermomètre, je veux des œufs — des oranges (*et*) des cédrats (*qu'on appelle* DOIGTS DE BOUDHA.)	toile, — un — *p. n. g.* — froid — chaud — montre, — vouloir — poule — œuf, — orange — produit (*c. s.*), — Boudha — main doigt.
1. Les fruits ne sont pas encore mûrs.	1. Fruit — produit (*c. s.*) — encore — pas — avoir — mûrir — *m. p. d.*
2. Je désire tâter de ces prunes.	2. Vouloir — palper — celui-là — *m. p.* — prune — produit (*c. s.*).
3. Cela ne se peut pas, il n'est pas permis d'y toucher.	3. Pas — pouvoir, — pas — permettre — remuer (*bouger*) — main.
4. Ayons donc patience.	4. Patience — tolérance.

CHAPITRE X.

5. Je vais vous raconter une histoire, vous (*allez*)	5. Je — raconter — un — *p. n. g.* — ancien — affaire, — toi —

ordinaire. *Ki*, poule, *yé-ki*, faisan ou poule sauvage.

94. *Kiu-tseu*, terme générique pour *oranges*. Le sud de la Chine possède les espèces d'orangers les plus variées, chacune ayant un nom spécial.

95. *Fo-chéou-tché*, espèce de cédrat, très-jaune et d'un parfum délicieux. Sa forme rappelle *les doigts de la main de Boudha* assis, comme on le représente dans les temples. Les Chinois en font des confitures et se servent aussi de ce fruit comme d'un ornement ou pour parfumer l'intérieur de leurs maisons.

C'est ce caractère *Fo* ou *Fou* qui servait jadis à désigner en chinois la France. Mais comme il signifie aussi : *contraire, repoussant, déraisonnable*, on a jugé utile de le changer.

96. *Kouo-tseu*, terme générique pour les *fruits*.

Le caractère *kouo*, signifie en outre *effet, réalité;* joint à la marque d'adverbe *jann*, il fait *kouo-jann*, effectivement, — terme très-usité.

97. *Chou*, mûr, est employé ici comme verbe, *mûrir*. Dans la conversation, on prononce ce caractère *chéou*.

98. *Li-tseu*, espèce de prunes particulières à la Chine.

99. *Tong-chéou*, remuer (*la*) main, pour *toucher*. Le caractère *tong*, employé seul, signifie surtout *bouger*. Ainsi, *pou-yao-tong*, ne bouge pas. Mais, si quelque caractère antérieur indique qu'il s'agit de *toucher*, alors, même tout seul, *tong* signifie : *toucher*. C'est comme on a vu précédemment : balayer-terre, pour *balayer;* nager (dans) l'eau, pour *nager*. De même on dit toucher (*avec la*) main, pour *toucher*.

CHAPITRE X.

1. *Kiang-kou-ché*, raconter-ancienne-affaire, — pour, conter une histoire, un conte.

布 pou 一 y 個 ko 寒 hann 92 暑 chou 92 表 piao 92 要 yao

鷄 ki 93 蛋 tann 橘 kiu 94 子 tseu 佛 fo 95 手 chéou 95 指 tché 95 o

果 kouo 96 子 tseu 還 hann 没 me 有 yéou 熟 chou-chéou 97 了 léao 97 o

要 yao 摩 mo 那 na 些 sié 李 li 98 子 tseu o 不 pou

能 neng 不 pou 許 chiu 動 tong 99 手 chéou o 忍 jenn 耐 naï o

CHAP. X.

我 ouo 講 kiang 1 一 y 個 ko 故 kou 1 事 ché 1 你 ni

88. *Pou*, gouverner, — est ici un numéral et ne signifie qu'un *exemplaire* de livre (*d'ouvrage*). Pour indiquer un *volume*, il faut se servir du caractère *peunn*.

89. *Houei*, veut dire par lui-même *dictionnaire*. On le fait précéder de *dzeu*, caractère, pour le rendre plus perceptible à l'oreille.

Il se prononce aussi *vei* et signifie alors *ver*. Est-ce parce que les dictionnaires étant beaucoup plus volumineux et certainement moins feuilletés que les autres livres, se mangent plus facilement aux vers? Il est bon cependant d'ajouter que le ver *vei* n'est pas de ceux qui mangent les livres.

90. *P'i*, pièce (de *toile* ou de *soie*), — n'est ici qu'une particule numérale spéciale de l'étoffe dont il s'agit.

91. *Ko*, plante dont les Cantonnais font une belle toile blanche, délicieuse à porter *en été*. Rien ne surpasse sa *blancheur*. Cette toile, espèce de tissu de *chanvre*, est connue dans le commerce sous le nom anglais « GRASS-CLOTH, » toile d'herbe.

92. *Hann-chou-piao*, montre (*de*) chaud (*et de*) froid, — c'est évidemment un thermomètre. De là : *ché-tchenn-piao*, montre ordinaire, c'est-à-dire *montre d'heures*. Cependant, on dit communément, *piao*, tout court.

On remarquera comment s'écrit le caractère *piao*. Il nous présente le radical *y*, vêtement, — dans lequel on a introduit le radical *t'ou*, terre.

93. *Ki-tann*, œuf (*de*) poule, pour *œuf*

Traduction française.	*Traduction littérale.*
1. Qu'est ce qui vous amène jusqu'ici ? — qu'avez-vous d'important à faire ?	1. Quel — le (*c. p.*) — vent — souffler — toi — arriver (*à*) — ceci — lieu — venir, — avoir — quel — noble — prudence (*ce qu'on a à faire*).
2. J'ai à acheter quelques petites choses.	2. Avoir — peu — de reste — fraction — de (*m. adj.*) — Orient — Occident — acheter.
3. Nous avons ici une abondance de toute sorte d'objets tout prêts.	3. Je — *m. p.* — ceci — un — fragment — garçon (*c. s.*), — manière — manière — en entier (*m. p.*) — abondant — florissant — présenter — devenir — le (*m. adj.*)
4. Je vais acheter quelques peaux de martre zibeline, deux exemplaires d'un dictionnaire, six pièces de toile	4. Vouloir— acheter —quelques — longueur (*p. n. s.*) — martre zibeline — rat — peau, — deux — exemplaire — caractère — agglomération, — six — pièce — plante dont on fait de la toile dans le sud de la Chine —

—*pi-tch'ou-Ning-po*, vil lieu *Ning-po*, pour : je suis né à *Ningpo*. Dans le style officiel, jamais on ne se sert du pronom *vous* pour s'adresser à celui à qui on écrit. S'il est préfet, on remplace ce pronom *vous* par *kouei-fou*, noble préfet.

Le caractère *kann*, signifie également : *habileté*, *les moyens*. Par exemple : *Neng*-KANN-*ti-jenn*, homme qui a des moyens, homme fort capable, homme de haute valeur, *homme qui peut traiter* (les affaires).

82. *Ling-souei*, deux synonymes pour dire *fraction*. Le caractère *ling* remplace souvent notre *zéro* et forme ainsi le quatorzième caractère de la numération chinoise. (*Voyez note I, Chapitre II.*) *Souei* veut dire : *ce qui reste*. Les deux caractères réunis ont le sens de : *coupon*, *bagatelle*, *petite chose*, *niaiserie*.

83. *Tong-si*, expression *familière* pour indiquer toute sorte de menus objets dont on a besoin à tout instant et que l'on tient à sa portée, tantôt à gauche, tantôt à droite, c'est-à-dire, tantôt à l'*est*, tantôt à l'*ouest* de soi, — la personne qui parle étant supposée tournée au *midi*, vers le *soleil*, principe vital du monde.

84. *Y-k'ouai-eurr*, un fragment, — est pris ici dans le sens d'*un réduit*, d'*un trou* (indigne de la présence des *illustrations*), la politesse chinoise ne permettant pas qu'on appelle *sa* boutique *un magasin*. Par conséquent : *tché-y-k'ouai-eurr*, veut dire simplement *ici*, *chez nous* (pauvres diables). Le caractère *eurr* n'est qu'un complément de substantif.

85. *Yang-yang*. La répétition d'un mot en fait souvent un pluriel. *Sorte*, *sorte*, veut donc dire ici : *toutes les sortes*, comme *jé-jé*, tous les jours, *jenn-jenn*, les hommes *ou* tous les hommes.

86. *Chienn-tch'eng-ti*, le, devenu, (*à*) présenter, présentable, — quelque chose qui est *tout prêt*, qui n'a pas besoin d'être commandé à l'avance.

87. *Tiao-chou*, rat (*de*, *du genre de*) martre zibeline, pour *martre zibeline*. Le caractère *chou*, rat, n'est ici que le complément du substantif *Tiao*. Ces sortes de rats abondent dans la Mantchourie, mais les martres de la Sibérie donnent de plus belles fourrures. Les Chinois ont aussi la mauvaise habitude de *teindre* toutes leurs fourrures, ce qui en réduit encore la valeur.

兩 léang	要 yao	樣 yang 84	我 ouo	些 sié	裏 li 80	什 ché
部 pou 88	買 maï	都 tou	們 meunn	零 ling 82	來 laï 79	麼 mo
字 dzeu	幾 ki	豐 feung	這 tché	碎 soueï	有 yéou	風 feung
彙 89 houeï	條 t'iao	盛 cheng	一 84 y	的 ti	何 ho	79 吹 tch'oeï
六 léou	貂 tiao 87	現 chienn	塊 k'ouaï	東 tong 83	貴 koueï 81	你 ni
疋 p'i 90	鼠 chou	86 成 tch'eng	84 兒 eurr 84	西 si	幹 81 kann	到 tao 79
葛 ko 91	皮 p'i	86 的 ti	樣 yang 85	買 maï	有 yéou	這 tché 80

locution que les étrangers doivent éviter d'employer.

77. *K'inn-kinn*, adjectif composé de deux synonymes, — veut dire : appliqué *et* diligent, pour *sagace*, dévoué.

78. *Tchong-tchenn*, ministre (serviteur) *de* loyauté, ministre (*de*) fidélité. Ces deux caractères forment un seul mot, qu'on peut très-bien traduire par notre : *bras droit du prince.*

79. *Tch'ouei-tao-laï*, souffler, arriver, venir, — trois mots composant un verbe qui veut dire *amener*. Expression familière que l'on joint au substantif *feung*, vent, pour exprimer l'agréable surprise de voir chez soi quelqu'un qui y vient fort rarement.

80. *Tché-li*, ce-lieu, pour *ici.*

81. *Kouei-kann*, noble *et* talent pour les affaires, pour *affaire*. Le premier de ces deux caractères a ici le sens de *vous, votre*, — le second signifie surtout : *aptitude pour les affaires, traiter les affaires ;* de là aussi le sens de *affaire*. Réunis, ces deux caractères signifient : *affaire* dont vous *daignez* vous occuper.

Le caractère *koueï* est constamment employé dans le sens de : *Vous, votre*, — en opposition avec *tsienn*, peu de valeur, ou *pei*, *pi*, vil, — à la place des pronoms *moi, je, mien.* Ainsi : *Koueï-sing*, noble nom, pour *votre* nom, — *kouei-tch'ou*, noble lieu, pour : *votre* lieu (de naissance). Et on répond, *tsienn-sing*, FA, pauvre nom FA, pour : je m'appelle FA ;

Traduction française.

votre patrimoine doive subir dans l'avenir (*quelque*) préjudice, il n'y aura cependant pour votre personne aucun détriment; — la troisième (*enfin veut dire que*), dans la suite, vous serez certainement fait (*institué*) empereur et moi votre ministre de confiance (*votre bras droit*).

1\. Bien des obligations pour votre explication; je vous prie et supplie d'être pour moi un premier ministre tout dévoué.

Traduction littérale.

toi — patrimoine — propriété — à l'approche — venir — vouloir (*m. f.*) — subir — dommage, — cependant (*mais*) — toi — corps — substance — sans — nuire (*préjudice*) — embarras; — le — trois, — jour — après — certainement — déterminer — debout (*établir*) — toi — faire — empereur — supérieur, — je — au contraire — faire — toi — de (*m. adj.*) — trépied — serviteur public.

1\. Affection — remercier — toi — de (*m. adj.*) — dénouer — dire, — instances — supplier — toi — faire — le — diligent — circonspect — de (*m. adj.*) — loyal — serviteur (*ministre*).

---

aussi, il est vrai, dans cette locution, le caractère *yao*, vouloir, falloir, — qui, le plus souvent, sert également de marque du futur, mais ce caractère *yao* correspond davantage à notre mot *aller*, employé au lieu du futur, comme : Vous *allez* voir, vous *allez* sortir; — ce qui indique, après tout, aussi bien le présent que le futur, dans le sens de : Vous êtes *sur le point* de voir ou de sortir, — sans qu'il soit certain que cela *sera* immanquablement.

On a une excellente démonstration du rôle constamment double de ce caractère *tsiang*, lorsqu'on analyse le mot chinois, *tsiang-tsiéou*, qui veut dire *superficiel*. C'est comme si l'on disait : « à peine telle chose est-elle *saisie* pour être faite, qu'elle est *aussitôt* faite. » Matériellement, le mot chinois n'exprime que *saisir* et *aussitôt*. Il n'est cependant pas possible de se tromper sur le vrai sens de ce mot, quand on s'est déjà pénétré suffisamment de la valeur *respective* des caractères chinois et des idées qu'ils expriment dans tel ou tel sens.

69. Comme nous l'avons déjà dit, *vou* est une négation. Mais elle implique toujours l'idée d'*avoir*. Il vaut donc mieux traduire *vou* par notre mot *sans*, que par la négation *pas*. Jamais non plus ce caractère ne se met devant un verbe ou un adjectif, à moins que ce verbe ou cet adjectif ne soit employé substantivement.

70. *Haï-ngaï*, dommage *et* embarras, pour *détriment*, — substantif composé de deux synonymes.

71. *Jé-héou*, après (*ce*) jour, c'est-à-dire, *dans la suite*, *plus tard*.

72. *Pi-ting*, adverbe composé d'un adverbe et d'un verbe : *certainement déterminé* pour *positivement*.

73. *Li*, debout, — est employé ici comme verbe et signifie : *mettre* quelque chose *debout*; donc : *ériger*, *instituer*.

74. *Ting-tchenn*, locution employée surtout pour désigner les hommes d'État qui ont aidé leurs princes à conquérir ou à reconquérir un trône, et l'histoire de la Chine en enregistre plusieurs qui, à ce point de vue, sont très-célèbres. Mais, en même temps, cette expression a le sens de : *premier ministre*, *ministre tout-puissant*, ministre de confiance, un *alter ego* du prince.

75. *Kann-sié*, remercier *avec* effusion — verbe composé de deux synonymes. Ordinairement, on dit *siè-sié*, remercier *et* remercier, pour *remercier*.

76. *K'enn-k'iéou*, litt. : conjurer *et* supplier, *ou* supplier (*étant*) prosterné. C'est donc une

你 ni	損 souenn	礙 ngaï 70	立 li 73	作 tso	你 ni	作 tso
産 tch'ann 67	但 tann	第 ti	你 ni	你 ni	的 ti	個 ko
業 yé 67	你 ni	三 sann	做 tso	的 ti	解 kié	勤 k'inn 77
將 tsiang 68	身 chenn	日 jé 71	皇 houang	鼎 ting 74	說 cho 76	謹 kinn
來 laï 68	體 t'i	後 héou	上 chang	臣 tchenn	懇 k'enn	的 ti
要 yao 68	無 vou 69	必 pi 72	我 ouo	感 kann 75	求 k'iéou 76	忠 tchong 78
受 chéou 68	害 haï 70	定 ting	倒 tao	謝 sié	你 ni	臣 tchenn 78

ensemble, couvre le plus de papier. On le rencontre toujours et partout, écrit, peint, découpé, gravé de mille manières. Si l'on devait l'en croire, la Chine serait le pays le plus heureux de l'univers.

Fou-ki est un substantif composé de deux synonymes.

66. Comme on l'a vu précédemment, le caractère *ti* est la marque des nombres ordinaires. Il équivaut à notre terminaison *ème*, dans les mots deux*ième*, trois*ième*, etc., etc. Seulement, en Chine, il se place devant le nombre.

67. *Tch'ann-yé*, équivalent de *Kia-tch'ann*, que nous connaissons déjà, c'est-à-dire *patrimoine*, la *fortune de chacun*, son avoir. Le caractère *yé* a surtout le sens de *propriété en biens-fonds*.

68. *Tsiang-laï*, à l'avenir, dans l'avenir, *à venir*. Comme l'emploi du caractère *tsiang* est varié, il n'est pas toujours facile d'en déterminer, dans une phrase donnée, le sens exact, le rôle qu'il joue positivement. Mais, en thèse générale, c'est la marque de l'accusatif, c'est-à-dire, du régime direct, *dans la langue écrite*, et la marque du futur, à l'actif ou au passif, *dans la langue parlée*. Dans cette dernière acception, il repond très-bien à la désinence latine *urus* et à toutes les flexions qui servent, en français, à former le futur, n'importe à quelle personne, au singulier ou au pluriel. Ici, par exemple, *tsiang-lai-yao-chéou* veut, tout simplement, dire : *recev*-RA ou *subi*-RA. Il y a

Traduction française.

explication.
1. Jadis, je n'en ai eu que trop de semblables, mais jamais je ne les ai vues se réaliser.

2. Naturellement, parce que vous n'avez point pénétré leur sens figuré (*sens d'emprunt*).

3. La première pensée veut dire que, peu à peu, il va vous arriver un très-grand bonheur; — la deuxième que, bien que

Traduction littérale.

dénouer (*délier*) — dire.
1. De (*point de départ*) — avant — beaucoup — avoir — ceci — manière — de (*m. adj.*), — arriver — fond — généralement — pas — voir — effet (*imiter*) — vérifier.

2. Naturellement (*de soi-même*) — vrai (*m. ad*), — parce que — le fait est que — toi — pas — avoir — pénétrer — comprendre — lui — de (*m. adj.*) — emprunter — idée.

3. Tête — un — *p. n. g.* — pensée — tête (*c. s.*) — dénouer — dire, — toi — lent — lent — avoir — extrêmement — grand — de (*m. adj.*) — bonheur — prospérité; — le — deux, — bien que — vrai (*m. c.*) —

60. On a déjà vu ce caractère *tseu* avec la signification *soi-même* et joint à *ki*, dont le sens est le même. On l'a vu ailleurs avec le sens de *de*, *dès*, joint au caractère *ts'ong*, qui tout à l'heure était uni à *ts'ienn*. Mais ce caractère *tseu* a une troisième signification : *ce qui va de* soi, et par suite, *naturelle*-MENT, le caractère *jann* étant ici la marque d'un adverbe.

61. *T'éou-tch'oo*, pénétrer, — verbe formé de deux synonymes.

62. *Tsié-y*, idée (*d'*) emprunt, pour *sens figuré*.

63. *T'éou-y*, premier (*de*) tête pour *le premier* ou *la première*. *Ti-y*, signifie *le premier*, comme *ti-eurr* signifie *le second* et *ti-sann*, le troisième, etc., etc.; — mais *t'éou-y* indique mieux *le commencement* de l'énumération, et on s'en sert de préférence.

Voilà un membre de phrase où le caractère *t'éou*, tête, est employé deux fois dans deux acceptions tout à fait distinctes. Ceux d'entre les « *sinologues*, » qui aiment à s'occuper des *tons* chinois, ne manqueront pas de dire à ce propos que la différence des deux sens, donnés ici au même caractère *t'éou*, vient de la différence du *ton* dont il faut le prononcer. Or, il est assurément plus facile de comprendre, *et surtout de se* RAPPELER, que c'est le sens qui modifie l'intonation, et non l'intonation, le sens. Comme *t'éou-y* signifie *un d'abord*, — et que le mot *abord* tient ici le rôle principal, il faut le prononcer *fortement* et en bien accentuer l'*h* aspiré. Il en résultera que *y* sera bref et *ko* plus bref encore. *T'éou* prendra ainsi une grande importance. Tandis que, dans le substantif composé *siang-t'éou*, pensée, *t'éou* n'est qu'un complément, — l'accent est sur *siang* et *t'éou* est bref, son *h* aspiré se faisant à peine entendre.

Voilà donc la différence des deux manières de prononcer ce même caractère. Il est clair que, prononcé ainsi *différemment*, il ne peut pas avoir *le même* sens dans les deux cas, puisqu'il sert à *deux usages* distincts.

64. *Mann-mann*, lentement, — adverbe formé par la répétition du même mot. On peut cependant y ajouter le caractère *ti*, marque ordinaire des adverbes, et dire *mann-mann-ti*, peu à peu, lentement. Expression opposée à celle de *K'ouai-k'ouai* ou *K'ouai-k'ouai-ti*, vite, promptement.

65. *Fou-ki*, bonheur *et* prospérité, pour *bonheur*.

Le caractère *Fou* est peut-être celui qui, de tous les caractères de la langue chinoise réunis

解	樣	效	没	意	說	的
kié 56	yang	chiao 59	me	y 62	cho	ti
說	的	驗	有	頭	你	福
cho	ti	yenn	yéou	t'éou 63	ni	fou 65
從	到	自	透	一	慢	吉
ts'ong 57	tao	tseu 60	t'éou 61	y	64 mann	ki
前	底	然	徹	個	慢	第
ts'ienn	ti	jann	tch'öo	ko	mann	ti 66
多	總	因	他	想	有	二
to	58 tsong	inn	t'a	siang	yéou	eurr
有	不	爲	的	頭	狠	雖
yéou	pou	ouei	ti	t'éou 63	henn	souei
這	見	你	借	解	大	然
tché	kienn	ni	tsié 62	kié	ta	jann

faire (des) *nœuds*, — le caractère *meung* est un substantif et indique le *serment* qui rend un contrat valable. De là, le sens d'*alliance*, puis l'acception de *faire* (des) *alliances* ou *traités*.

54. *Kiang-p'ing-ho*, discuter (*la*) paix (*et l'*) harmonie. *Kiang* veut dire tout aussi bien *raconter* que *discuter*. Le substantif *P'ing-ho*, composé de deux synonymes, signifie *la paix*, dans le style officiel, comme dans le langage familier. *Discuter la paix*, c'est évidemment en discuter *les termes*.

55. *K'ann-k'ing*, regarder (*à la*) légère, *mépriser*, — verbe composé d'un verbe et d'un adverbe, opposé au verbe *K'ann-tchong*, regarder (*avec*) poids, c'est-à-dire, considérer, respecter, regarder quelqu'un comme ayant du *poids*.

56. *Kié-cho*, expliquer, — verbe composé de deux caractères, dont le premier est employé comme adverbe. Toutefois ce verbe joue ici le rôle d'un substantif et signifie *explication*, *sens*.

57. *Ts'ong-ts'ienn*, terme dont le sens le plus général est : *jadis*, *anciennement*, *auparavant*. Le premier des deux caractères dont il se compose garde ici sa signification de *point de départ*.

58. *Tsong-pou*, généralement *et* pas, pour *jamais*. Le caractère *tsong* a aussi très-souvent le sens de : en *résumé*, en *définitive*.

59. *Chiao-yenn*, effet (*qui se*) vérifie, — tantôt un verbe, tantôt un substantif composé de deux synonymes : *résultat* ou *résulter*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
ne recevant aucune atteinte; une autre fois, je pense (*que*) le peuple chinois tout entier arrive pour m'acclamer empereur, (*que comme tel*) j'offre des sacrifices à l'Être suprême sur le sommet du *T'aï-chann* (et *qu'après en être*) descendu, je contracte des alliances avec des pays étrangers (*et*) discute (*les termes de*) la paix.	pas — avoir — subir — blessure (*dommage*); — un — temps, — penser — noir (*tous*) — population — tout — venir — nommer — appeler en criant — je — faire — dix mille — année, — être placé à — paix (*abondance*) — montagne — comment — dessus — sacrifice — offrir en holocauste — supérieur — empereur, — descendre — venir — avec — dehors (*étranger*) — état (*royaume*) — nouer — alliance, — discuter — paix — harmonie.
1. Il ne faut pas mépriser toutes ces pensées, toutes ont leur	1. Pas — falloir — prendre (*m. ac.*) — celui-ci — *m. p.* — penser — tête (*c. s.*) — regarder — légèrement, — tous — avoir — lui — de —

Le caractère *t'aï* signifie *très-grand, excellent*, et, en même temps, *paix, quiétude*. C'est dans cette acception que l'ont employé, pour se désigner eux-mêmes, les chefs de la grande rébellion de 1853-1864, connue sous le nom de *T'aï-p'ing*. Ces deux caractères réunis promettaient au monde «*paix universelle*, autrement dit : *paix* SOCIALE.» L'histoire, en effet, ne présente pas un seul autre exemple d'une aussi *pacifique* effusion de sang!

50. *Tsi-chienn*, offrir (*des*) sacrifices, — locution pour désigner la cérémonie des prières publiques que le souverain de la Chine, soit personnellement, soit par ses délégués spéciaux, offre au Ciel (*Etre suprême*), à la Terre ou à ses ancêtres.

51. *Chang-ti*, supérieur *et* souverain, pour *Etre suprême.* Il est très-possible, presque certain, que, *jadis*, dans des temps fort reculés, cette locution avait pour but de désigner *Dieu*. Il n'en est pas moins vrai que, dans la secte de *Tao*, contemporaine au moins de Confucius, (550 *ans avant Jésus-Christ*), il y a plusieurs *Chang-ti*, c'est-à-dire, plusieurs *dieux suprêmes*. Cela n'empêche pas, comme il est dit plus haut, que les ministres protestants américains ne se servent actuellement de ce terme pour indiquer notre Dieu unique.

Le caractère *Chang* prend ici le rôle accessoire d'un adjectif et signifie *supérieur* (à tous,) — tandis que c'est le caractère *ti*, souverain, qui tient le rôle principal.

Lorsqu'on a à désigner *officiellement* et *par écrit* le souverain de la Chine, on joint ce caractère *ti* au caractère *Houang*, précédé du caractère *ta*, (grand, puissant), et on forme ainsi le titre le plus respectueux qu'on *puisse* donner à un monarque de la terre. *Ta-Houang-Ti*, grand et auguste souverain, puissant monarque, potentat exalté! Il est vrai que les Chinois appellent souvent aussi leur souverain, *Tienn-tseu*, « fils du Ciel; » mais c'est une expression inadmissible pour les étrangers, car elle implique forcément l'idée de la *suzeraineté universelle*, dont le *k'o-t'éou* (trois génuflexions et neuf prosternations) est l'attribut tout naturel.

52. *Ouaï-pang*, royaumes (*de*) dehors, royaumes étrangers, — expression trop recherchée, — *pang*, état, empire, étant plutôt un mot de la langue écrite. Ordinairement, on dit *ouaï-kouo* pour *nations étrangères* et *ouaï-kouo-jenn* pour *étrangers*. Souvent, on omet le caractère *kouo* et on dit tout simplement *ouaï-jenn*, étrangers, en opposition avec *neï-jenn*, indigènes ; autrement dit : *gens du dehors* et *gens du dedans*.

53. *Kié-meung*, nouer (*des*) alliances. Terme officiel. *Kié* est un verbe et signifie *nouer*,

没 me 有 yéou 受 chéou 45 傷 chang 一 y 時 ché 想 siang

黎 li 46 民 minn 都 tou 來 laï 稱 tch'eng 47 呼 hou 47 我 ouo

作 tso 萬 ouann 48 歲 soueï 在 tsaï 泰 t'aï 49 山 chann 頂 tïng

上 chang 祭 tsi 50 獻 chienn 上 chang 51 帝 ti 51 下 chia 來 laï

與 yu 外 ouaï 52 邦 pang 52 結 kié 53 盟 meung 講 kiang 54 平 p'ing 54

和 ho 54 不 pou 要 yao 把 pa 這 tché 些 sié 想 siang

頭 t'éou 看 k'ann 55 輕 k'ing 55 都 tou 有 yéou 他 t'a 的 ti

45. *Chéou-chang*, recevoir *et* blessures, *être blessé*.

46. *Li-minn*, un des termes dont les Chinois se servent volontiers pour se désigner : *population* (de) *noir*, c'est-à-dire, *race aux cheveux noirs*. En effet, sauf quelques « albinos, » tous les Chinois ont les cheveux et les yeux noirs. — Bien que le caractère *li* signifie *noir*, on ne s'en sert que dans le sens indiqué ci-dessus et pour désigner l'aurore, *li-ming*.

47. *Tch'eng-hou*, verbe composé de deux synonymes ; — employer envers quelqu'un le titre, l'appellation, qui lui appartient ; — *traiter* quelqu'un d'*excellence*, de *grandeur*, ou de *majesté*. Donc *proclamer*, *acclamer*.

48. *Ouann-soueï*, dix mille années, — un des termes employés, pour désigner familièrement l'empereur; c'est en effet le cri d'allégresse dont le saluent, quand il entre dans la salle du trône, tous les personnages de sa cour, prosternés et frappant la terre de leurs fronts. *Ouann-soueï, ouann-soueï, yé!* Dix mille années, dix mille années, au Seigneur (à l'*aïeul*) ! Exclamation assez semblable à nos: *Vive l'empereur, vive le roi !*

49. *T'ai-chann*, litt. : grande montagne, ou *montagne* (de la) *paix*, — l'une des cinq montagnes sacrées de la Chine. Elle est située dans la province maritime du *Chann-Tong* et on l'appelle quelquefois : « Montagne de l'Est. » Tous les ans, au printemps, le délégué spécial de l'empereur y offre des sacrifices « au *Ciel*, » c'est-à-dire à *l'Etre suprême*, pour obtenir la bénédiction de la germination.

Traduction française.

nuit, il m'arrive les idées les plus saugrenues.

1. Quelles sont les idées qui vous viennent?
2. Je me figure, un moment, que j'expose des doctrines mystérieuses à une assemblée d'esprits (*surnaturels*); tantôt, je pense qu'un volatile m'est tombé sur le crâne, que, soudainement, un coup de tonnerre a tué cet oiseau, moi, cependant,

Traduction littérale.

vêtir (*prendre effet*), — stupide (*bouché*) — avoir idée — trouble — penser.

1. Penser — se lever — quel — le (*c. p.*) — venir.
2. Un — temps — penser — avec — saint — homme célèbre — assemblée — réunion — dire — mystérieux — ingénieux — de (*m. adj.*) — doctrine — principe, — un — temps, — penser — avoir — un *p. n. g.* — voler (*avec des ailes*) — volatile — tomber — je — cervelle — sac — dessus, — soudain — vrai (*m. adv.*) — foudre — bruit des chars — frapper — mourir — celui-là — le (*m. p.*) — oiseau — garçon (*c. s.*) — je — au contraire —

qui (*seule*) mène à la RAISON, à ce qui constitue le DROIT.

40. *Feï-k'inn*, gent ailée, *substantif* d'un seul mot.

41. *Nao-taï*, sommet de la tête, c'est-à-dire *sac à cervelle*.

42. *Ngéou-jann*, soudaine-*ment*. Le caractère *jann*, marque d'adverbe.

43. *Leï-hong*, bruit (*de la*) foudre, pour *foudre*.

44. *Niao-eurr*, oiseau. *Eurr*, simple complément de *niao*.

着 tcho	什 ché	聖 cheng 35	的 ti	一 y	袋 taï 41	死 sseu
糊 hou 34	麼 mo	賢 chienn	道 tao 39	個 ko	上 chang	那 na
思 sseu 34	來 laï	聚 tsiu 36	理 li	飛 feï 40	偶 ngéou	個 ko
亂 loänn 34	一 y	會 houeï	一 y	禽 k'inn	然 jann 42	鳥 niao 44
想 siang 34	時 ché	說 cho 37	時 ché	落 lo, lao	雷 leï 43	兒 eurr
想 siang	想 siang	奧 ngao 38	想 siang	我 ouo	轟 hong	我 ouo
起 k'i	與 yu	妙 miao	有 yéou	腦 näou	打 ta	倒 tao

34. *Hou-sseu-lôann-siang*, deux verbes et deux adverbes enchevêtrés, — association qui donne une des plus jolies formes de l'idiome chinois. *Hou-lôann* est un adverbe et *sseu-siang* un verbe, composés chacun de deux synonymes.

35. *Cheng-chienn*, substantif composé de deux synonymes, — désigne les hommes célèbres *béatifiés*, après leur mort, par les empereurs des différentes dynasties de la Chine.

36. *Tsiu-houeï*, s'agréger *et* se réunir, pour *assemblée*. On a déjà vu le dernier de ces deux caractères signifier *s'entendre à*, *savoir*.

37. Ici, le caractère *cho*, dire, a le sens d'*exposer*, de *développer*.

38. *Ngao-miao*, adjectif composé de deux synonymes.

39. *Tao-li*, raisonnements *de* doctrine, — *les principes* ou *la doctrine*, ou plutôt, voir

Traduction française.	*Traduction littérale.*
(*pour*) s'exercer à manier l'épée (*et*) ils ont eu l'idée de couper la colonne. A ce moment-là, des soldats ennemis se sont jetés sur eux et les ont tous emmenés prisonniers.	observer (*essayer*) — s'exercer, — brandir — couteau (*épée*), — penser — tailler — casser — colonne — produit (*c. s.*) — celui-là — temps — attente — avoir — ennemi — royaume — de — soldat — un — attaquer — assaillir, — prendre (*m. ac.*) — lui — ***m. p.*** — tout — enlever — ravir — aller — ***m. p. d.***
1. Ces individus non-seulement ont été stupides, mais encore ils n'ont eu ni honte ni pudeur.	1. Ceci — ***m. p.*** — gens, — pas — seulement — seulement — stupide — ignorant, — encore — être — pas — avoir — économie (*probité*) — honte (*rougir*) — de — degré.
2. Ne pouvant dormir la	2. Je — soir — sur — dormir — pas —

31. ***Lienn-tch'é***, substantif composé de deux synonymes.

Le deuxième caractère s'écrit de deux manières différentes; le radical ***eurr***, oreille, ayant tantôt à sa droite, comme ici, le caractère ***tché***, s'arrêter, tantôt celui de ***sinn***, cœur. Les deux formes sont également admises par l'usage.

32. ***Peï*** est avant tout la marque du pluriel des pronoms : ***ouo-peï***, nous, ***ni-peï***, vous; mais il signifie aussi : ***sorte***, ***degré***, ***classe***, ***catégorie***. Ainsi : ***t'ong-peï***, du même ordre, de la même ***catégorie***. Souvent aussi on peut le traduire par notre : ***ni*** (celui-ci), ***ni*** (celui-là), — surtout quand le substantif qui le précède, étant composé, comme ici, de deux synonymes peut se dédoubler.

On traduit encore ce caractère par notre locution : ***à aucun degré***.

33. ***Choueï***, dormir, — prend pour complément tantôt, comme dans cette phrase, le verbe auxiliaire ***tcho***, avoir effet, tantôt celui de ***kiao***, sentir. On dit ainsi, indistinctement, pour, dormir, ***choueï-kiao*** ou ***choueï-tcho***. Au négatif présent, la négation se place entre les deux caractères.

操 t'sao 24	柱 tchou	國 kouo 27	他 t'a	這 tché	蠢 tch'oueunn 29	之 tché
練 lienn	子 tseu	的 ti	們 meunn	些 sié	還 hann	輩 peï 32
舞 vou 25	那 na	兵 ping	都 tou	人 jenn	是 ché 30	我 ouo
刀 tao	時 ché	一 y	擄 lou 28	不 pou	没 me	晚 ouann
想 siang	候 héou	攻 kong	掠 lio 28	單 tann	有 yéou	上 chang
砍 k'ann 26	有 héou	擊 ki	去 k'iu 28	單 tann	廉 lienn	睡 choueï 33
斷 touann	敵 ti 27	把 pa	了 léao	愚 yu 29	耻 tch'é	不 pou

24. *Ts'ao-lienn*, s'essayer, s'exercer, — verbe composé de deux synonymes. *S'exercer* à quoi que ce soit.

25. *Vou* signifie déjà par lui-même *brandir une épée*. Mais, *en parlant*, on lui donne pour complément *tao*, épée; comme, plus haut, on a donné pour compléments à *fou*, nager, *choueï*, eau ; à *siéou*, réparer, *hao*, bien ; à *sao*, balayer, *ti*, terre. On voit par là que ce verbe *vou-tao* est de formation identique à celle des verbes *fou-choueï*, nager, *siéou-hao*, réparer, et *sao-ti*, balayer, — composés tous d'un verbe principal et du substantif *ou* de l'adverbe qui leur sert de complément. Il s'ensuit qu'au passé défini, le caractère *léao*, marque de ce passé, sera mis *après* le verbe principal et *avant* son complément. Ainsi : j'ai joué de l'épée : *Vou-léao-tao*, et non pas *vou-tao-léao*.

26. *K'ann-touann*, couper, *faire des incisions*, — verbe formé de deux synonymes, dont le premier signifie plutôt *entailler* et le second *mettre en deux*.

27. *Ti-kouo*, pays *(d')* opposition, pays en guerre, l'*ennemi*.

28. *Lou-lio-k'iu*, emmener prisonnier, *lou-lio*, faire prisonnier.

29, *Yu-tch'oueunn*, bouché *et* obtus, pour *stupide* (comme une bûche).

30. Ici, le caractère *ché*, être, n'est que le complément de l'adverbe *houann*, — il ne se traduit donc pas. A Pékin, le caractère *houann*, quand il signifie *encore*, se prononce *hann* ou *haï*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
ne sauront rester debout et s'écrouleront à la fois, (*en même temps*).	être debout — pas — maîtriser, (*se rendre maître*), — un — morceau — garçon (*c. s.*) — tout — crouler — descendre — venir.
1. Mais je ne me rends pas compte d'où viennent ces marques qui sont sur la colonne.	1. Arriver — fond — pas — se douter de (*avoir perception*) — obtenir (*c. v.*), — colonne — produit (*c. s.*) — depuis — de — celui-là — ***m. p.*** — signe (***cachet***, ***sceau***) — produit (*c. s.*) — de (***point de départ***) — quel — lieu — venir — de (***m. p. p.***).
2. Je ne les vois pas distinctement, — ah, voici que l'idée m'en vient.	2. Regarder — pas — pur (***net***) — ressortir (*apparaître*), — penser — se lever — venir — ***m. p. d.***
3. Un jour, des officiers étant bien pris de vin, sont sortis	3. Avoir — un — ciel (*jour*), — celui-là — ***m. p.*** — militaire — fonctionnaire — boire — enivrer — ***m. p. d.*** — vin, — sortir — venir —

commissaires impériaux s'appelle ***kouann-fang***, parce qu'on le restitue à l'empereur une fois que la ***mission*** est terminée.

18. On a vu précédemment le caractère ***ts'ong*** signifier ***suivre, se conformer***. Souvent, cependant, comme ici, il a le sens de ***dès***, ***de***, indiquant un point de départ, surtout lorsqu'il est suivi de l'adverbe ***na-li***, quel lieu, ***où***. Dans cette acception, il doit être précédé du caractère ***tseu*** (soi-même), qui prend ***alors*** le sens de ***depuis***. Ainsi : — depuis quand : ***tseu-ts'ong-ché-mo-ché-héou***.

19. ***Ti***, est ici la marque du participe passé.

20. ***Ts'ing-tch'ou***, net et saillant, pour ***distinct***, clair.

C'est le premier de ces deux caractères qui, précédé du caractère ***ta***, grand, puissant, désigne la dynastie régnante dont l'avénement remonte à 1644. Ainsi : les ***Ts'ing***, comme chez nous les ***Bourbons*** ou les ***Bonaparte***.

Dans cette locution, ***k'ann-ts'ing-tch'ou***, dont les trois caractères ne forment qu'un seul verbe, ***k'ann*** signifie ***voir***, ***distinguer***, mais non ***regarder***.

21. ***Siang-k'i-laï***, venir à l'idée, ***concevoir se rappeler***.

22. ***Vou-kouann***, autorités militaires, comme ***ouenn-kouann***, autorités civiles.

23. ***Ho-tsouei***, s'enivrer (***en***) buvant, pour ***ivre***. Si l'on ajoute, comme ici, ***tsiéou***, vin, cette expression signifiera ***ivre*** de ***vin*** ou ***pris*** de ***vin***.

站 tchann[13] 不 pou 住 tchou[13] 一 y[14] 塊 k'ouaï 兒 eurr 14 都 tou

崩 peung[15] 下 chia[15] 來 laï 15 到 tao 底 ti 不 pou 懂 tong 16

得 too 16 柱 tchou 子 tseu 上 chang 的 ti 那 na 些 sié

印 inn 17 子 tseu 從 ts'ong 18 那 na 裏 li 來 laï 的 ti 19

看 k'ann 20 不 pou 清 ts'ing 20 楚 tch'ou 20 想 siang 21 起 k'i 21 來 laï 21

了 léao 有 yéou 一 y 天 t'ienn 那 na 些 sié 武 vou

官 kouann 22 欵 ho 23 醉 tsoueï 23 了 léao 酒 tsiéou 23 出 tch'ou 來 laï

13. *Tchann-tchou*, verbe composé d'un verbe principal et d'un auxiliaire, — *rester* ou *se maintenir* debout. Le caractère *tchann* se joint habituellement au caractère *li*, debout, qu'on a déjà vu dans la locution *li-k'o*, tout de suite, — mais la forme *tchann-tchou* est plus élégante, surtout au négatif présent, avec la négation *pou*, pas, placée entre les deux caractères. On a vu pareillement l'auxiliaire *tchou* entrer dans la composition du verbe *jenn-naï-pou*-TCHOU, s'impatienter.

14. *Y-k'ouaï-eurr*, un morceau, un fragment. C'est ici un adverbe, *d'un morceau*, *en une fois*, *ensemble*, *tout d'une pièce*.

15. *Peung-chia-laï*, verbe où les deux derniers caractères forment un verbe auxiliaire, — *descendre* en *croulant*.

16. *Tong-too*, verbe qui, *le plus souvent*, pour ne pas dire *toujours*, dans la conversation, signifie *comprendre*, *se rendre compte de*. Mais, en réalité, le caractère *tong* veut dire *douter*, *avoir l'esprit confus*. Voilà donc un même caractère servant *à* exprimer deux sens entièrement opposés, comme on l'a déjà vu dans *kong-fou*, ouvrage *et* loisir. C'est que, en ce qui concerne le caractère *tong*, on lui donne, pour chaque sens, un autre complément. Ici, par exemple, on lui adjoint le verbe signifiant : *prendre effet*; il est donc impossible que *tong* ne veuille pas dire *comprendre*; — tandis que, pour avoir le sens de *confus*, on dira *meung-tong*.

17. *Ynn*, signe, marque, incision, *cachet sceau officiel* des prétoires; celui cependant des

Traduction française.

inclinée et c'est uniquement à cause de ce canal; il faut le boucher, sinon, la colonne sera par terre à la première grande pluie qui peut survenir; cela pourrait encore aller, si les maisons voisines étaient neuves, mais elles sont vieilles, que la colonne tombe, les maisons non plus

Traduction littérale.

m. p. d., — en entier — être — parce que — le fait est que — celui-là — le (*c. p.*) — ea — canal — produit (*c. s.*); — falloir — remplir (*surajouter*) — limiter (*fermer*) — lui, — pas, — vraiment, — survenir — voir — grand — pluie, — aussitôt — renverser — descendre — venir — *m. p. d*; — si — voisin — proche — de — maison — produit (*c. s.*); — être — neuf — de (*m. adj.*), — encore — parfaire — achever, — arriver — fond — être — ancien (*usé*) — de (*m. adj.*), — colonne — produit (*c. s.*) — un — renverser, — maison — produit (*c. s.*) — aussi —

8. *Tao-chia-laï*, renverser *et* tomber, pour *tomber*, — c'est-à-dire : tomber d'une hauteur. *Chia-laï* est ici l'auxiliaire de *tao*, et *laï* celui de *chia*. Il s'ensuit que l'accent est sur *tao*.

9. *Linn-kinn-ti*, voisin *et* proche, pour *avoisinant*, — adjectif composé de deux synonymes et de la marque des participes présents.

10. — *Sinn-ti*, — *kiéou-ti*, neuf *et* vieux, — deux adjectifs opposés qui s'appliquent aux *objets*, jamais aux individus.

11. *Pa-léao*, locution, composée de deux verbes, qui répond à la nôtre : *cela peut aller* Ici, on peut encore la traduire par : *Il n'y aurait rien à dire*.

12. *Y-tao*, une chute, une fois tombé, *que* (la maison) *tombe*.

了 léao	都 tou 2	是 ché	因 inn 3	爲 oueï	那 na	個 ko
水 choueï 4	溝 kéou 4	子 tseu	要 yao	塡 t'ienn 5	塞 saï	他 t'a
不 pou 6	然 jann 6	遇 yu 7	見 kienn	大 ta	雨 yu	就 tsiéou
倒 tao 8	下 chia 8	來 laï 8	了 léao	若 jo	隣 linn 9	近 kinn
的 ti 9	房 fang	子 tseu	是 ché	新 sinn 10	的 ti	還 hann
罷 pa 11	了 léao	到 tao	底 ti	是 ché	舊 kiéou 10	的 ti
柱 tchou	子 tseu	一 y 12	倒 tao	房 fang	子 tseu	也 yé

2. *Tou*, en entier, a ici le sens d'*uniquement*.

3. *Ynn-oueï*, bien qu'il signifie toujours *parce que*, doit être rendu ici par : *à cause*.

4. *Choueï-kéou-tseu*, conduit (*d'*) eau, *canal*, aqueduc.

5. *T'ienn-saï*, boucher *et* remplir, pour *boucher*, — verbe composé de deux synonymes.

6. *Pou-jann*, pas *et* effectivement, pour *sinon*. Locution fort usitée.

7. *Yu-kienn*, survenir, arriver inopinément. *Kienn*, auxiliaire et complément. *Yu-kienn*, qu'il *arrive* de *voir*, qu'il *arrive* d'être *vu*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
eventails de paille, des rideaux et toute sorte d'objets de ce genre.	herbe — éventail — rideau — produit (*c. s.*), — tel — objet — chose — en entier — vouloir (*falloir*).
1. En voilà une où il ne manque rien de ce dont on peut avoir besoin.	1. Ceci — un — assise (*p. n. s.*) — charger (*avoir besoin*) — quoi — le (*c. p.*) — par — manquer — peu.
2. Maintenant, louons des porteurs pour déménager.	2. Comme — à présent — vouloir — prendre à gages — beaucoup — peu — porter sur les épaules — travailleur — produit (*c. s.*) — changer de place — famille.

CHAPITRE IX.

3. Cette colonne de pierre s'est	3. Ceci — un — longueur (*article*) — pierre — colonne — produit (*c. s.*)— pencher (*incliner*) —

CHAPITRE IX.

1. *T'iao*, particule numérale des objets longs, — signifie donc souvent *longueur*, *article*, (de règlement ou de traité).



草 ts'ao	扇 chann	帳 tchang	子 tseu	等 teng 104	物 vou	件 kienn
都 tou 105	要 yao	這 tché	一 y	座 tso 106	任 jenn	什 ché 107
麼 mo 107	不 pou	缺 k'iué 108	少 chao	如 jou	今 kinn	要 yao
僱 kou 109	多 to	少 chao	挑 t'iao 110	夫 fou	子 tseu	搬 pann 111
家 kia 111						

CHAP. IX.

這 tché	一 y	條 t'iao	石 ché	柱 tchou	子 tseu	偏 p'ienn

104. *Teng* est ici un adjectif, *tel*, *un tel*, *de tels*, et, en même temps, marque du pluriel. Pris substantivement, il signifie *sorte*, *série*.

105. *Tou-yao*, je veux de tout, — locution qui termine une énumération en la résumant.

106. Le caractère *tso*, assise, étant le numéral de la série des bâtisses, remplace ici le substantif *fang-tseu*, maison, — mais uniquement parce que ce substantif a été mentionné dans la phrase précédente.

107. *Ché-mo*, signifie ici *quoi que ce soit*, c'est-à-dire, *rien*, parce que ces mots sont suivis d'une négation.

108. *K'iué-chao*, manquer *et* diminuer, pour *manquer*, — verbe composé de deux synonymes.

109. *Kou* veut dire *louer*, mais il ne s'applique qu'aux hommes, dans le sens de *prendre à gages*.

110. *T'iao-fou*, travailleurs *et* porteurs sur épaules, pour *porteurs*, — terme qui désigne ce qu'on est convenu d'appeler, dans l'extrême Orient, des *coulis*.

111. *Pann-kia*, changer de place *et* famille (*foyer*), pour *déménager*, — verbe composé d'un verbe et d'un substantif. Il s'ensuit que *léao*, marque du passé, se place après *pann* et avant *kia*.

Traduction française.

tent; (*et*) tout cela parce qu'il avait rendu de grands services à l'époque de la grande révolution (*qui avait bouleversé*) l'Empire tout entier.

1. J'ai l'intention de louer une maison et tout ce qui est nécessaire en fait d'ustensiles et de mobilier, je veux de tout cela; des échelles, des coffres, des théières, des jeux d'échecs, des selles de cheval, des

Traduction littérale.

lui; — ceci — le (*c. p.*) — en entier — être — parce que — il est de fait que — universel — ciel — dessous — grand — trouble — de — temps — attente, — avoir — grand mérite — peine.

1. Je — penser (*avoir intention*) — louer (*prendre à terme*) — un — s'asseoir (*particule numérale des bâtisses*) — maison, — un — ensemble — ce qui — falloir — nécessaire — de (*m. adj.*) — ustensiles — outils, — mobilier — ornement — tout — vouloir; — échelle — produit (*c. s.*) — boîte — produit (*c. s.*) — thé — vase, — éléphant — échecs, — cheval — selle — produit (*c. s.*) — acorus (*plante aquatique*) —

101. On remarquera qu'ici on n'ajoute pas le caractère *tseu*, produit, au substantif *fang*, maison; c'est que ce substantif *fang* est suffisamment déterminé par son numéral *tso*, assise.

102. *Y-lienn*, tout avec, *en même temps que*.

103. *Tchouang-ché*, mobilier *et* ornements (*de tête surtout*), pour *mobilier*, biens paraphernaux.

壺 hou	都 tou	要 yao	賃 linn 100	候 héou	普 p'ou	他 t'a
象 siang	要 yao	緊 kinn	一 y	有 yéou	天 t'ienn 98	這 tché
棋 k'i	梯 t'i	的 ti	座 tso 101	大 ta	下 chia	個 ko
馬 ma	子 tseu	傢 kia	房 fang	功 kong 99	大 ta	都 tou
鞍 ngann	箱 siang	伙 ho	一 y 102	勞 lao 99 °	亂 loänn	是 ché
子 tseu	子 tseu	裝 tchouang	連 lienn	我 ouo	的 ti	因 inn
蒲 p'ou	茶 tch'a	飾 ché 103	所 so	想 siang	時 ché	爲 ouei

98. *T'ienn-chia*, dessous (*du*) ciel, — la terre, — terme dont les Chinois se servent soit dans le sens de l'*Univers*, soit dans le sens d'*Empire*. Il est vrai que, pour beaucoup d'entre eux, sinon pour tous, *leur Empire* c'est la *terre tout entière*, — leur souverain, en sa qualité de *Fils du Ciel*, étant au moins le *Suzerain* de l'univers. Les agents étrangers ne tolèrent pas, bien entendu, cette expression, du moins dans les documents qui leur sont adressés.

99. *Kong-lao*, mérite *et* peine, pour *mérite* ou *service rendu au pays*. Y-a-t-il, en effet, un *vrai* mérite qui n'ait coûté beaucoup de peine?

100. *Linn*, louer, mais à bail *temporel*. Il y a un autre caractère pour désigner *bail* ou affermage *à perpétuité*.

Traduction française.	*Traduction littréale.*
donc ?	donc.
1. C'est que votre grand père (*maternel*) est arrivé, allez donc le recevoir.	1. Toi — de — dehors — aïeul — venir — *m. p. d.*, — aller recevoir quelqu'un — recevoir (*quelqu'un* ou *quelque chose*) — lui.
2. Vous parlez en l'air ; quel bonheur ce serait, s'il arrivait réellement ?	2. Toi — dire — vide — parole, — si — lui — venir, — aussitôt — bien — *m. p. d.*
3. Tous les braves gens sont ses amis, l'Empereur même a beaucoup de considération pour lui, et les plus puissants ministres (*personnages*) de la cour le respec-	3. Avoir — vertu — agir (*c. s.*) — de — gens — en entier (*m. p.*) — avec — lui — mutuellement — bien, — même — cour (*matin*) — salle du trône (*palais*) — aussi — regarder — lui — lourd, — cour — lieu — de — suprême — vénérable — noble (*riche*) — de (*m. adj.*) — grand — fonctionnaire — en entier (*m. p.*) — respecter — vénérer —

9. *K'ann-tchong*, regarder (*avec*) poids, — comme *k'ann-k'ing*, regarder (*sans*) poids, égèrement, — *considérer* et *mépriser*. Deux verbes composés chacun du même verbe *regarder* et d'un adverbe différent. Remarquons en outre que, le verbe seul prenant des modifications, le caractère *léao*, marque du passé défini, se place après le mot *regarder* et avant l'adverbe *avec poids* ou *sans poids*.

94. *Tch'ao-li*, intérieur (*de*) Cour, pour *la Cour*, — comme précédemment *Tch'eng-li*, intérieur (*de*) cité, *pour* la cité, *Fou-li*, intérieur (*de*) palais, *pour* le palais, — *ya-meunn-li*, intérieur (*du*) prétoire, *pour* le prétoire.

95. *Tsoueï*, excellent, — est la marque du superlatif.

96. *Tsouenn-koueï*, vénérable *et* noble, pour *puissant*, ou *personnage*.

97. *Ta-tchenn*, grand fonctionnaire, — terme qui indique les fonctionnaires d'un rang très-élevé et qui correspond à notre expression de *ministre*. Les vice-rois et les gouverneurs de province n'ont pas même droit à ce titre, s'ils ne font partie du cabinet, ou s'ils ne sont *commissaires impériaux* délégués spécialement pour une mission quelconque.

Quand un *Ta-tchenn* écrit une dépêche et qu'il lui faut se servir du pronom *je*, il écrit *peunn-ta-tchenn*, moi ministre, — sauf pourtant lorsqu'il s'adresse à l'Empereur, auquel cas il dit simplement *tchenn*, en plaçant ce caractère un peu à droite de la colonne d'écriture. S'il est cependant mantchou, il s'intitule *nou*, esclave.

Le caractère *ta*, grand, de *ta-tchenn*, est une partie indivisible du mot. Il ne faut donc pas le traduire séparément. Comme ce mot *ta-tchenn*, signifie *ministre*, et qu'il implique toujours l'idée d'une délégation spéciale du souverain, il rentre dans la composition des titres officiels de nos chefs de légations à Pékin.

麼 mo ° 你 ni 的 ti 外 ouaï 86 祖 tsou 來 laï 了 léao

迎 inn 87 接 tsié 他 t'a ° 你 ni 說 cho 虛 chiu 88 話 houa

若 jo 他 t'a 來 laï 就 tsiéou 好 hao 了 léao ° 有 yéou

德 toö 89 行 chīng 的 ti 人 jenn 都 tou 90 同 t'ong 他 t'a

相 siang 91 好 hao 連 lienn 朝 tch'ao 92 廷 t'īng 也 yé 看 93 k'ann

他 t'a 93 重 tchong 94 朝 tch'ao 裏 li 94 的 ti 最 95 tsoueï 尊 96 tsoueunn

96 貴 koueï 的 ti 大 ta 97 臣 tchenn 都 tou 恭 kong 敬 kīng

86. *Ouaï-tsou*, aïeul (*de*) dehors, — c'est-à-dire, aïeul qui ne porte pas le même nom de famille, en d'autres termes : *aïeul extérieur*, père de la mère.

En Chine, comme en France, les femmes mariées portent deux noms, celui du mari qui est *sing*, nom de *famille* ou du *clan*, et leur nom de naissance, qui, chez nous est indiqué par le mot *née*, et en chinois par le caractère *ché*, famille *de femme*. Ce caractère est le même que celui de *ti*, fond, moins le trait *tchou*, qui est en bas.

87. *Inn-tsié*, recevoir les personnes, non les choses, — verbe formé de deux synonymes. Pour exprimer l'idée de recevoir quelque chose, il faut dire : *tsié-chéou*, ou *chéou-chia*, expressions qu'on a déjà vues plus haut.

88. *Chiu-houa*, vide *et* paroles, pour *contes;* de là : *cho-chiu-houa*, parler en l'air.

89. *Too-chīng*, vertueusement agir, pour *vertu*, — substantif composé d'un substantif et d'un verbe, celui-ci employé comme complément. *Too-chīng-ti*, vertueux.

90. Le caractère *tou* indique ici le pluriel et, en même temps, la généralité. Il faut donc le traduire.

91. *Siang-hao*, être bien réciproquement, l'un pour l'autre, *être amis*, mais pas *intimes*.

92. *Tch'ao-t'ing*, litt. : salle (*de la*) Cour, pour *Cour*. Ici, il indique l'Empereur. Nous-mêmes aussi nous disons dans ce même sens : *la Cour*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
licat.	tendre (*efféminé*).
1. Je m'étais enrhumé il y a quelques jours, hier, j'ai eu la fièvre, aujourd'hui je n'ai pris qu'un peu d'eau de riz, que j'attrape maintenant un coup de soleil et la maladie reviendra, — je n'ai pourtant personne pour me soigner.	1. Je — avant — quelques — ciel (*jour*) — endommager (*blesser*) — *m. p. d.* — vent (*habitude*), — hier — jour — émettre — brûler (*dessécher*), — à présent — jour — pas (*ne*) — passer (*que*) — boire — peu — clair (*pas dense*) — eau de riz, — comme — à présent — un — luire, — maladie — aussitôt — retourner — *m. p. d.* — aussi (*cependant*) — pas — avoir — gens — refléter (*communiquer*) — soigner (*s'intéresser à*) — je.
2. Je vous plains. (*Vous êtes à plaindre*).	2. Pouvoir — plaindre — toi.
3. Qui est arrivé ?	3. Quel — le (*c. p.*) — homme — venir — *m. p. d.*
4. Compliments et félicitations.	4. Respect — joie, — salutations — félicitations.
5. Pourquoi	5. Faire — quoi —

ici comme verbe, avec le sens de *retourner*, — qu'il s'agisse de retourner où l'on a été, ou de *retourner quelque chose*, dans un sens ou dans un autre.

82. *Tchao-kou*, communiquer *et* se soucier, pour *entourer de soins*, soigner. Verbe composé de deux synonymes. *Tchao* veut dire, avant tout, *rendre* ce qu'on a *reçu*, puis, *communiquer*, *donner*. Il implique le sens de l'égalité entre ceux qui donnent et ceux qui *reçoivent*. On s'en est donc servi pour former le verbe : *communiquer par dépêche*, bien entendu *entre égaux*. On ajoute pour cela au caractère *tchao*, le verbe *houeï*, s'entendre à, savoir, entrevue. Et alors *tchao-houeï*, dépèche, signifie : *communiquer* quelque chose afin qu'on *sache*.

Comme *tchao* à le sens de *rendre* ce qu'on a *reçu*, il signifie *refléter*, et on s'en est servi pour indiquer la *photographie*, qu'il s'agisse de l'action ou de l'effet.

Kou, prendre soin de quelqu'un. — C'est aussi un des cent noms de famille.

83. *K'o-lienn*, veut dire *plaindre*, *être à plaindre*, et non *pouvoir plaindre*. Le caractère *k'o* est ici un verbe auxiliaire, comme *ta*, frapper, *fa*, émettre.

84. *Kong-chi*, respect *et* joie, — locution très-usitée, surtout aux environs du jour de l'an, où l'on n'entend que ces deux mots, suivis presque toujours de deux autres, *fa-ts'aï*, faire fortune. Elle signifie : Je vous sonhaite *respectueusement* de la *joie* et que vous *fassiez* prompte *fortune*. Seulement on répète *kong-chi*, en ne prononçant *fa-ts'aï* qu'une fois. *Kong-chi, kong-chi, fa-ts'aï.*

85. *K'ing-ho*, offrir (*ses*) félicitations, à l'occasion d'un heureux événement.

Le deuxième caractère *ho* est souvent un nom de famille.

Ces deux locutions *Kong-chi*, — *k'ing-ho*, — sont employées ici par quelqu'un qui vient d'arriver dans une maison.

嫩 75 noueunn°	風 76 feung ↗	不 pou 78	今 kinn	也 yé	可 k'o 83	了 léao°
我 ouo	昨 tso	過 kouo	一 y	没 me	憐 lienn	恭 kong 84
前 ts'ienn	日 jé	欱 ho	曬 chaï 80 ↗	有 yéou	你 ni°	喜 chi ↗
幾 ki	發 fa 77	些 sié	病 ping	人 jenn	什 ché	慶 k'ing 85
天 t'ienn	燒 chao ↗	稀 chi 79	就 tsiéou	照 tchao	麽 mo	賀 ho°
傷 chang 76	今 kinn	粥 tchou ↗	反 81 fann	82 顧 kou	人 jenn	爲 oueï
了 léao	日 jé	如 jou	了 léao ↗	我 ouo°	來 laï	什 ché

75. *Kiao-nouenn*, délicat *et* tendre, pour *femmelette*.

76. *Chang-feung*, blesser (*le*) vent, pour *s'enrhumer*, prendre froid. Cette locution est inspirée par la croyance qui fait de *feung-chouei*, vent *et* eau, une sorte de divinité *locale* et même *personnelle*. Le caractère *feung* veut dire ici l'*air* qu'on respire habituellement et qui nous tient en équilibre. Qu'on *blesse*, qu'on porte *atteinte* à cet *air* et on sera malade. Or, toutes les maladies, ou presque toutes, commencent par un *froid*. De là *chang-feung*, prendre froid. Verbe composé d'un verbe et d'un substantif.

77. *Fa-chao*, émettre (*le*) brûler, pour *avoir la fièvre*. Verbe formé de deux verbes, dont le premier sert d'auxiliaire, comme le verbe *ta*, frapper. Aussi le place-t-on au commencement du mot.

78. *Pou-kouo*, pas *et* passer, pour *ne-que*, seulement. Cette expression appartient exclusivement à la langue parlée.

79. *Chi-tchou*, infusion de riz, eau de riz très-claire qu'on donne en Chine à ceux qui sont affectés d'une diarrhée ou d'une dyssenterie. Substantif composé d'un adjectif et d'un substantif.

80. *Chaï*, l'action, le rayonnement du soleil, *coup de soleil*. — Principal danger pour les Européens en Chine.

81. *Fann*, opposé, rebelle, — est employé

Traduction française.

certainement, notre affaire.

1. Il ne faut pas concevoir de mauvais sentiments, il ne faut pas s'adonner aux pensées impures; parlons d'autre chose.

2. Le temps était, tout à l'heure, couvert et frais; maintenant les nuages se sont dispersés, et voilà qu'il fait chaud; allons acheter un parasol pour nous garantir du soleil.

3. Vous êtes bien dé-

Traduction littérale.

fixer — harmonie — modèle — de (*m. adj.*).

1. Pas — falloir (*vouloir*) — lever (*se lever, donner origine*) — mauvais (*vicieux*) — cœur, (*sentiment*) — pas — falloir — penser — pas — propre (*net*) — pur — de — idée — tête (*c. s.*); — dire — différent — le (*m. adj.*).

2. Commencement — lieu — ciel — nébuleux (*couvert*), — frais — vite (*agréable*), — comme — à présent — nuage — bigarrure — en entier (*m. p.*) — disperser — *m. p. d.* — aussitôt — chaud; — je — *m. p.* — aller — acheter — un — *p. n. s.* — par-à — protéger (*couvrir*) — soleil — tête (*c. s.*).

3. Toi — bien — délicat —

70. *Tou*, en entier, — indique qu'il faut mettre *nuage* au pluriel.

71. Comme un pare-à-*sol*, ou pare-à-*pluie*, a un manche, c'est le caractère *pa*, saisir, qui lui sert de numéral.

72. *Sann*, pare-à; — en y ajoutant *yu*, pluie, on aura *parapluie*. Tout seul, il signifie plutôt *ombrelle*. Mais comme, — les femmes ne sortant pas, — ce sont surtout les hommes qui en portent, ces ombrelles sont de véritables *parasols* grands et lourds, car ils sont faits, le plus souvent, de bambou et de papier huilé.

73. Le caractère *jé* indique soit le *jour* que fait le *soleil*, soit le *soleil* qui fait le *jour*. La différence est dans le choix du complément *tseu*, fils, produit, pour signifier *jour*, et du complément *t'éou*, tête, (*disque*), pour rendre notre mot *soleil*.

74. *Hao*, bon, — est ici un adverbe, *bien*, *grandement*.

定 tîng 合 ho 64 式 ché 64 的 ti ° 不 pou 要 yao 起 65 k'i

惡 ngo 心 65 sinn 不 pou 要 yao 想 siang 66 不 pou 潔 kié

淨 tsîng 的 ti 念 nienn 頭 t'éou 說 cho 别 pié 67 的 ti °

頭 t'éou 裏 li 天 t'ienn 陰 inn 涼 68 léang 快 68 k'ouaï 如 jou

今 kinn 雲 yunn 69 采 69 ts'aï 都 tou 70 散 sann 了 léao 就 tsiéou

熱 joö 我 ouo 們 meunn 去 k'iu 買 maï 一 y 把 pa 71

傘 72 sann 遮 tchoö 日 jé 73 頭 t'éou ° 你 ni 好 hao 74 嬌 kiao 75

64. On remarquera qu'*à première vue*, toute cette phrase paraît manquer de verbe et n'est composée que d'adjectifs. A vrai dire, il n'en est pas ainsi, car le caractère *ho*, unir, correspondre avec, répondre à, — est employé ici comme verbe et signifie : *répondre au modèle donné*, le caractère *ché* indiquant ce *modèle* ou cette *idée*, — tandis que le caractère *ti*, marque du participe présent, a ici le sens de *qui est*, *étant*.

65. *K'i-sinn*, faire *lever* (des) *sentiments*, concevoir (*des*) passions, — est un verbe composé d'un verbe et d'un substantif, et signifie : *avoir des conceptions*. Inutile d'ajouter que, si l'on veut déterminer ces sentiments, ces conceptions, — il faut placer le qualificatif *devant* le substantif et *après* le verbe. Il en sera de même, si l'on veut mettre le verbe au passé, à l'aide du caractère *léao*.

66. *Siang*, penser, mais *penser* d'une manière abstraite, pendant que *nienn-t'éou* indique l'*idée* déjà conçue. Le caractère *t'éou* n'est encore ici que le complément du substantif *nienn*.

67. *Pié-ti*, différent, autre, *autre chose*.

68. *Léang-k'ouaï*, frais *et* agréable, pour *fraicheur*, frais, — adjectif composé de deux synonymes.

69. *Yunn-ts'aï*, nuage *et* variété de nuances, pour *nuage*, substantif composé, où *ts'aï*, joli, orné, *bigarrure*, fait l'office de complément.

Traduction française.

sa figure et ses façons; parfois, aussi, il vous permet secrètement de jeter sur elle un regard à la dérobée.

1. Voilà que je comprends, — allons chercher un entremetteur.

2. Celui qui vient là, celui (*qui*) porte des habits longs(*et dont*) la barbe (*est*) blanche, fera,

Traduction littérale.

figure (*humaine*), — littérature (*éducation*) — raisonner, — quelle — la — manière, — aussi — avoir — temps — attente (*c. s.*) — permettre — toi — en secret — en secret — de (*m. adv.*) — voler — regarder — elle — un — œil.

1. Aussitôt — intelligent — blanc (*clair*) — *m. p. d.*, — je — *m. p.* — chercher — procurer — un — *p. n. g.* — entremettre — créature humaine (*c. s.*) — aller — achever (*explétif*).

2. Celui-là — lieu — venir — de (*marque du participe présent*), — celui-là — le (*c. p.*) — endosser — long — vêtement — s'adapter (*c. s.*) — blanc — barbe — produit (*c. s.*) — de, — certainement —

posé de deux synonymes. Mais, lorsqu'on intervertit la position respective de ces deux caractères, le deuxième ne se prononce plus *siunn*, mais *sinn*, et alors le verbe *sinn-tchao* signifie *trouver* et non *chercher*.

On se sert également de ce même caractère, en le prononçant *sinn*, pour exprimer l'idée de quelque chose d'*ordinaire;* on lui donne alors pour complément le caractère *tch'ang*, toujours. Ainsi : *tchao-siunn*, chercher, *sinn-tchao*, trouver, et *sinn-tch'ang*, ordinairement, ou, habituel.

61. On remarquera encore que le caractère, *k'iu*, aller, mis par nous autres Français au commencement de la phrase, est ici tout à fait à la fin.

62. *Na-li-laï-ti*, — le meilleur exemple pour montrer comment le caractère *ti* est souvent la marque du participe présent : *le venant là*, ou, si l'on veut, *celui qui* vient là.

63. Le caractère *ti* régit ici tout aussi bien *tch'ouann-tch'ang-y-fou* que *paï-hou-tseu* et fait de ces deux expressions un adjectif, ou plutôt un participe présent, — le verbe *avoir* étant sous-entendu dans la dernière.

On remarquera qu'*ici* le caractère qui signifie *blanc* se prononce *paï*, tandis qu'à la 4e colonne, dans la composition du verbe *comprendre*, il se prononçait *po*. C'est qu'il signifiait *clair*.

貌 mao 52 / 文 ouenn 53 理 li 53 / 怎 tseng 54 麼 mo 54 樣 yang / 也 yé

有 yéou 55 時 ché 55 候 héou 許 chiu 你 ni 暗 ngann 56 暗 ngann

的 ti 56 偷 t'éou 57 看 k'ann 他 t'a 一 y 眼 yenn ° 就 tsiéou 58

明 ming 58 白 po 63 了 léao 58 / 咱 tsann 59 們 meunn 找 tchao 60 尋 siunn 60

一 y 個 ko 媒 mei 人 jenn 去 k'iu 61 罷 pa ° 那 na 62

裏 li 62 來 lai 62 的 ti 62 / 那 na 個 ko 穿 tch'ouann 63 長 tch'ang 63

衣 y 63 裳 chang / 白 pai 63 鬍 hou 子 tseu 63 的 ti / 必 pi

52. *Jong-mao*, figure humaine, — deux substantifs synonymes n'en faisant qu'un.

53. *Ouenn-li*, élégance *et* principes. — c'est-à-dire, *manière d'être*, principes d'élégance.

54. L'adverbe *tseng-mo-yang*, comment, — placé à la fin d'une phrase, implique nécessairement l'idée du verbe *être* (sont).

55. *Yéou-ché-héou*, il y a des temps, — *parfois*.

56. *Ngann-ngann-ti*. Mystérieuse-*ment*. C'est l'adjonction du caractère *ti* qui en fait un adverbe, ou un adjectif.

57. *Téou-k'ann*, voler *et* regarder, pour *regarder à la dérobée*.

58. *Tsiéou-ming-po-léao*. Voilà qui est compris. — *Tsiéou*, qui généralement est la marque du futur, signifie ici *voilà*. L'expression *ming-po* a surtout le sens d'*intelligent*. Si l'on y ajoute *ti*, il veut dire *intelligible*. Comme verbe, il signifie *comprendre*, se rendre compte de ce qu'on nous explique, de ce que nous entendons.

59. Le caractère *tsann* ou *tsa* n'est en usage que dans le nord de la Chine. Il signifie généralement *je*, *moi*, mais seulement au pluriel et lorsqu'il précède le caractère *meunn*. Ainsi, *tsann-meunn*, nous. C'est par exception qu'on l'ajoute au caractère *to*, beaucoup, pour former la locution *to-tsann*, quand, lorsque.

60. *Tchao-siunn*, chercher, — verbe com-

Traduction française.

ainsi, supposé que je m'aperçoive, après mon mariage, (*que*) ma femme (*est*) laide, (*et que son*) caractère ne s'accorde pas avec le mien, comment faut-il (*faire*)?

1. C'est impossible; (*Impossible qu'il y ait une telle chose*); il y a toujours un vieux bonhomme qui (*se*) fait intermédiaire, il vous dit minutieusement comment sont

Traduction littérale.

celui-ci (*ceci*), — comparer — carré — je — épouser une femme — proche — pour — après, — regarder — je — femme — créature humaine (*c. s.*) — vilain — laid — tempérament — air (*vapeur*) — pas — faire paire (*répondre à*), — falloir — quel — la — manière.

1. Pas — pouvoir — avoir — de (*m. adj.*) — affaire — chose (*c. s.*); — toujours — avoir — un — *p. n. g.* — vieux — tête — garçon (*c. s.*) — faire — entremetteur — créature humaine (*c. s.*), — lui — aussitôt — détail — détail — de (*m. adv.*) — accuser — exposer — toi, — elle — de — visage —

Le rapprochement de ces caractères est le moyen le plus pratique pour les apprendre et les retenir.

47. *Kaï*, falloir, — a ici le sens de *falloir* FAIRE.

48. *Pou-neng-yéou-ti*, impossible, — adjectif composé de quatre mots.

49. *Lao-t'éou-eurr*, vieille tête, pour *vieillard*, vieux bonhomme. Le caractère *eurr* ne signifie rien ici. Ce n'est que le complément du substantif *t'éou*.

50. *Meï-jenn*, homme (*d'*) entremise, — *intermédiaire de mariage*. Le caractère *jenn*, complément du substantif *mei*, joue ici le même rôle que la finale *aire* dans le mot *intermédi*-AIRE.

51. *Si-si-ti*, minutieuse-*ment*, — comme *ts'ou-ts'ou-ti*, grossière-*ment*, — ou plutôt, *en gros*. Ainsi, *ts'ou-si*, en gros *et* en détail, en gros *ou* en détail, — en général *ou* minutieusement.

此 tseu 比 pi 40 方 fang 我 ouo 娶 ts'iu 41 親 ts'inn 以 y 42

後 héou 42 看 k'ann 我 ouo 女 niu 人 jenn 43 醜 tch'éou 44 陋 léou

脾 p'i 45 氣 k'i 不 pou 對 toeï 46 該 kaï 47 怎 tseng 麼 mo

樣 yang 不 pou 48 能 neng 48 有 yéou 48 的 ti 事 ché 情 ts'ing

常 tch'ang 有 yéou 一 y 個 ko 老 lao 49 頭 t'éou 49 兒 eurr

做 tso 媒 meï 50 人 jenn 他 t'a 就 tsiéou 細 si 51 細 si

的 ti 告 kao 訴 sou 你 ni 他 t'a 的 ti 容 jong 52

40. *Pi-fang*, terme qui répond très-bien à notre expression : *par exemple*. Littéralement : *carré* (de) *comparaison*.

41. *Ts'iu-ts'inn*, se marier, — expression qui s'applique exclusivement aux hommes. On connaît déjà le caractère *ts'inn*, qui signifie proche, parent, *clan*. Il sert ici de complément au verbe *ts'iu*, prendre femme.

42. *Y-héou*, pour *et* après, pour *après*, dans la suite. Opposé à *t'éou-li*, d'abord. C'est aussi une *post-position*.

43. *Niu-jenn*, veut dire ici *épouse*, mais il n'y a que le mari qui puisse se servir de cette expression, en parlant de sa femme. Encore ne faut-il pas qu'il soit fonctionnaire public, au quel cas il dirait *t'aï-t'aï*.

44. *Tch'éou-léou*, adjectif composé de deux synonymes.

45. *P'i-k'i*, le *naturel*, le *tempérament*, (sur lequel l'éducation ne peut *rien*). Le caractère *k'i*, vapeurs, n'est ici que le complément de *p'i*.

46. *Toeï*, opposé, vis-à-vis. De là, *y-toeï*, une paire, *toeï*, faire la paire, se convenir, correspondre à.

Toeï-dzeu, inscription sen caractères rouges ou noires, d'égale grandeur, qu'on suspend, comme ornement ou souvenir, des deux côtés de la table-autel dans la salle des ancêtres, ou des deux côtés de la porte d'entrée, et même dans le salon ou dans la salle à manger. *Toeï-mienn-dzeu*, caractères de signification opposée, comme : bon *ou* mauvais, blanc *ou* noir, haut *ou* bas.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
que toutes seraient des vieilles femmes, ou seraient (*déjà*) mariées (*et devenues*) de bonnes vieilles, vieilles mamans?	arriver — tous — être — vieux — trop — trop, — tous — être — sortir — *m. p. d.* — mariage des femmes, — année — registre (*âge*) — grand — de (*m. adj.*) — vieux — aïeul — produit (*c. s.*)
1. Il n'en est pas ainsi, il ne leur est pas permis de voir un seul homme avant leur mariage.	1. Pas — être, — elle — *m. p.* — pas — avoir — mariage d'un homme — union (*faire compagnie*) — de — tête (*commencement*) — dedans (*c. adv.*) — pas — permettre — voir — un — *p. n. g.* — homme du genre masculin — créature humaine (*c. s.*)
2. Est-ce possible? (*peut-il y avoir une telle chose?*)	2. Pouvoir — avoir — ceci — façon — de (*m. adj.*) — affaire — chose (*c. s.*) — ?
3. C'est vrai.	3. Vrai — de (*m. adj.*)
4. Puisqu'il en est	4. Puisque — vraiment (*c. c.*) — comme —

37. On a déjà vu le caractère *chiu* signifier *beaucoup*. Ici, il a le sens de *permettre*, *autoriser*, qui est d'ailleurs sa signification principale.

38. *Nann-jenn*, mâle *et* créature humaine, pour *homme* (dans l'acception masculine). *Jenn* est ici le complément de *nann*, qui est l'opposé de *niu*, femme, femelle.

39. *Ki-jann*, puisque, comme *souei-jann*, quoique. Dans l'un comme dans l'autre cas, *jann* est la marque de la conjonction, — par suite, un simple complément.

情 ts'ing	人 jenn ｏ	裏 li 36	們 meunn	的 ti	是 ché 31	道 tao 29
麽 mo ｏ	可 k'o	不 pou	沒 me	老 lao 33	出 tch'ou	都 tou
真 tchenn	有 yéou	許 chiu 37	有 yéou	婆 p'o 33	了 léao	是 ché
的 ti ｏ	這 tché	見 kienn	婚 houeunn 35	子 tseu ｏ	嫁 kia 31	老 lao 30
既 ki 39	樣 yang	一 y.	配 p'ei	不 pou 34	年 nienn 32	太 t'aï 30
然 jann	的 ti	個 ko	的 ti	是 ché	紀 ki	太 t'aï
如 jou	事 ché	男 nann 38	頭 t'éou 36	他 t'a	大 ta	都 tou

30. Le terme *t'aï-t'aï*, est le titre familier attribué aux épouses *légitimes* des fonctionnaires. *Lao-t'aï-t'aï* est le titre donné à leurs mères ou à leurs belles-mères. En général, ces locutions répondent à nos expressions *dame* et *vieille dame*.

31. *Tch'ou-kia*, sortir (*pour être*) mariée, — *se marier*, lorsqu'on parle *des femmes*. Le caractère *léao* n'est placé ici entre ces deux verbes que pour l'élégance. On peut le mettre tout aussi bien à la fin. *Tch'ou-léao-kia* comme *Tch'ou-kia-léao*, elle s'est mariée, je me suis mariée.

32. *Nienn-ki*, année *et* annotation, pour *âge*. Le caractère *ki* veut dire *inscription*. Autant de fois l'âge a été inscrit *à chaque anniversaire de naissance*, autant on a d'*années*.

33. *Lao-p'o-tseu*, femme hors d'âge, *une vieillotte*, — terme d'humilité, quand les gens du commun parlent de leur femme.

34. *Pou-ché*. Ici, le caractère *ché* ne signifie plus *être*, mais il reprend une des significations qu'il a dans la langue écrite, et il doit être traduit par *ainsi* ou *ceci*.

35. *Houenn-p'ei*, se marier, — verbe composé de deux synonymes, s'applique *davantage* aux hommes. On s'en sert néanmoins dans le sens général de *se marier*.

36. *T'éou-li*, adverbe qui est ici un *post-verbe*. Le caractère *li* n'est que le complément de *t'éou*, d'abord, avant, — *préalable*-MENT.

Traduction française.

en quelqu'endroit que ce soit de la campagne, sont jolies, toutes sont honnêtes, bien élevées et bonnes couturières.

1. Mais avez-vous causé avec elles?

2. Je n'ai pas encore vu une seule jeune fille, bien que j'aie parcouru déjà ce village deux ou trois fois.

3. Est-ce

Traduction littérale.

carré (*monde*) — en entier (*m. p.*) — naître — de — bon — regarder, — en entier — être — paisible — honnête — *m. adj.* — modération — harmonie — *m. adj.* — bon — aiguille — broder.

1. Arriver — fond — toi — avec — lui — *m. p.* — dire — *m. p. d.* — langage — ?

2. Bien que — en vérité — rôder — se mettre en mouvement — passer (*m. p. i.*) — ceci — le (*c. p.*) — hameau — produit (*c. s.*) — deux — trois — fois, — encore (*retourner*) — pas — avoir — voir — passer (*m. p. i.*) — un — *p. n. g.* — appartement réservé aux femmes — femme (*espèce féminine*).

3. Difficile —

27. *P'ienn-ching*, à la ronde — aller, pour *parcourir*, — verbe composé de deux verbes.

28. *Kouei-niu*, appartement réservé aux femmes, *et* femme, pour *vierge*. On s'en sert aussi dans le sens de *jeune fille*.

29. *Nann-tao*, difficilement *et* arriver; — locution qui signifie : *est-ce que par hasard*.

方 fang 都 tou 生 cheng [23] 的 ti 好 hao 看 k'ann 都 tou

是 ché 良 léang [24] 善 chann 的 ti 温 ouenn [25] 和 ho 的 ti

好 hao 針 tchenn 黹 tché 到 tao 底 ti 你 ni 同 t'ong

他 t'a 們 meunn 說 cho 了 léao 話 houa 麽 mo 雖 soueï [26]

然 jann [26] 徧 p'ienn [27] 行 chïng 過 kouo 這 tché 個 ko 村 ts'ouënn

子 tseu 兩 leang 三 sann 次 tseu 還 hann 没 me 有 yéou

見 kienn 過 kouo 一 y 個 ko 閨 koueï [28] 女 niu [29] 難 nann

23. *Cheng-ti*, de naissance, né, née, — participe passé.

24. *Léang-chann-ti*, probe *et* bonnête, pour *honnête*, — adjectif composé de deux synonymes.

25. *Ouenn-ho-ti*, adjectif semblable au précédent, — modéré (en tout) *et* harmonisant, pour *bien élevé*.

26. *Soueï-jann*, locution très-usitée, *bien que, quoique*. Le caractère *jann*, marque d'adverbe ou de conjonction, n'est ici que complément.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
profonde, on ne peut pas passer; (*si*) nous nous mettons à nager, le courant nous entraînera jusqu'à la mer.	profond, — passer — pas — aller, — vouloir — nager — eau, — eau — un — courant, — aussitôt — traîner — je — *m. p.* — mer — lieu (*dans*) — tête (*c. adv.*) — aller — *m. p. s.*
1. Ce n'est pas à craindre; dans le haut, la rivière est large, l'eau peu profonde; mettons-nous à nu jusqu'à mi-corps et l'affaire sera faite.	1. Pas — craindre — le (*m. adj.*), — être placé — dessus — face (*c. adv.*) — rivière — large, — eau — superficiel (*peu profond*), — dénuder — moitié — corps — produit (*c. s.*), — aussitôt — obtenir — *m. p. s.*
2. Les demoiselles d'ici sont-elles jolies?	2. Ceci — lieu — de — tante paternelle — demoiselle — bon — regarder — ?
3. Toutes celles qui sont nées	3. Faut — être — campagne — bas — terre —

aller. Il y en a plusieurs du même genre, comme par exemple *na-k'iu*, prendre *et* aller, pour *emporter*. Mais on remarquera à quel point, dans cette phrase, les deux parties de ce *seul* verbe sont loin l'une de l'autre, puisqu'on trouve entre elles *cinq* caractères composant le régime direct et indirect.

13. *Li-t'éou*, dedans (*le deuxième caractère n'est ici qu'un complément*), — est une postposition, et voilà pourquoi elle suit le caractère *haï*, mer, au lieu de le précéder, comme en français.

14. *Pou-p'a-ti*, ce qui n'est pas craint, ce qui n'est pas *à craindre*. Les deux caractères *p'a-ti* forment donc une sorte d'adjectif. Comme si l'on disait : *craind*-ABLE, *redout*-ABLE.

15. *Tsaï*, être placé, — a ici la signification *dans le*, c'est-à-dire, *au* (haut).

16. *Chang*, sur, dessus, monter, a *ici* le sens de *haut*, — substantif complété par le caractère *mienn*, face, surface, qui rentre, parfois, dans la catégorie des substantifs auxiliaires comme *tseu*, fils, *t'éou*, tête, *eurr*, garçon, *tsiang*, ouvrier, *ts'ai*, capacité, etc., etc. Mais ces substantifs perdent, pour ainsi dire, au moins en très-grande partie, leur sens *propre*, en devenant de simples compléments de substantifs. Qu'on n'oublie pas non plus qu'*alors* ils n'ont jamais d'accent, étant toujours *brefs*, sinon *muets*.

17. *Loo*, veut dire *nu*, mais, ici, il est employé comme verbe. Il faut donc le traduire par : *se mettre à nu*, ou *dénuder*.

18. *Tsiéou-too-léao*, — locution employée constamment pour finir une période. *Et voilà qui est bien, — et voilà qui dit tout, — et voilà qui achève tout.*

19. *Kou-niang*, tante *et* femmelette, pour *jeune fille*, — expression désignant toute femme qui n'est pas prise pour *femme* ou *concubine* par un *acte* de *mariage* ou d'*achat*. C'est *niang* qui a surtout ce sens-là, *kou*, tante, n'étant ici que pour déterminer, à l'oreille, la signification du deuxième caractère.

20. *Hao-k'ann*, bon (*à*) regarder, — terme le plus usuel pour exprimer l'idée de quoi que ce soit de *joli*.

21. *Fann-ché*, n'importe quel — être, — est un terme répondant au nôtre: qui que ce soit, *quel que soit*.

22. *Chiang-chia*, le bas (*de la*) campagne, l'*assise* (de la) *campagne*, l'étendue (*de la*) campagne, pour *la campagne*. Le caractère *chia* n'est ici que le complément du caractère *chiang*, lequel est juste l'opposé de *tch'eng*, cité, ville. Lorsque ces deux caractères sont employés ensemble, c'est-à-dire, l'un après l'autre, ils n'ont pas besoin de compléments, car ils se déterminent réciproquement, comme *t'ienn-ti*, ciel *et terre*, *fou-mou*, père *et* mère, ou *tch'ang-touann*, long *et* court.

深 chenn 8	水 chouei 11	海 haï	的 ti 14	浅 ts'ienn	了 léao 18	看 k'ann 20
過 kouo 9	一 y	裏 li 13	在 tsai 15	倮 loo 17	這 tché	麼 mo
不 pou	流 léou 11	頭 t'éou	上 chang 16	半 pann	裏 li	凡 fann 21
去 k'iu 9	就 tsiéou	去 k'iu 12	面 mienn	身 chenn	的 ti	是 ché
要 yao	拉 la 12	了 léao	河 ho	子 tseu	姑 kou 19	鄉 chiang 22
浮 fou 10	我 ouo	不 pou 14	寬 k'ouann	就 tsiéou 18	娘 niang	下 chia 22
水 chouei	們 meunn	怕 p'a 14	水 chouei	得 too	好 hao 20	地 ti

8. *Chenn*, profond, *ts'ienn*, peu profond, — deux adjectifs de sens opposé.

9. *Kouo-k'iu*, passer *et* aller, pour *passer*, — verbe composé de deux verbes auxiliaires, mais dont le dernier seulement retient *ici* cette qualité.

10. *Fou*, nager, — verbe qui ressemble à *sao*, balayer, *léou*, couler, *siéou*, réparer, — en ce que tous les quatre, pour être intelligibles à l'oreille, ont besoin d'un substantif exprimant la chose à laquelle ils se rapportent, — à moins que le commencement de la phrase, où ils jouent le rôle principal, ne détermine à l'avance leur sens. Voilà pourquoi, ici, on a ajouté au verbe *fou*, nager, le caractère *chouei*, eau, pour en faire un complément.

11. *Choueï-y-léou*, mot-à-mot : l'*eau d'un courant*, c'est-à-dire d'*un* même *flot*. En chinois, l'*eau* est ici au nominatif et *y-léou* est un adverbe. Mais le mot français *courant* donnant par lui-même l'idée d'*eau*, ces trois caractères *choueï-y-léou* peuvent très-bien se traduire par notre seul mot : *le courant*, — le caractère *chouei*, eau, devenant par sa position un génitif et restant sous-entendu. Il n'en est pas moins nécessaire de se rappeler que de pareilles expressions, comme celle de *y-léou*, d'*un flot*, ou celle de *y-tséou*, d'*un pas*, lorsqu'elles suivent un caractère pris substantivement, expriment très-souvent, le plus souvent même l'*action* et ne doivent pas être considérées comme des sujets, c'est-à-dire, des nominatifs.

12. *La-k'iu*, traîner *et* aller, pour *entraîner*. C'est évidemment un seul verbe, composé d'un verbe principal et de l'auxiliaire *k'iu*,

Traduction française.	*Traduction littérale.*
sera dit.	être — achever.

CHAPITRE VIII.

1. Je suis triste, et bon à rien, passons de l'autre côté de la rivière, vers ce village, (*pour y*) jouir du site et du paysage.	1. Je — cœur — dedans — émettre — tristesse, — pas — recevoir — se servir (*usage*), — je — *m. p.* — passer — rivière — celui-là — un — bord — arriver (*vers, dans la direction de*) — celui-là — le (*c. p.*) — hameau — village, — regarder — celui-là — le (*c. p.*) — terre — circonstances (*aspect*), — joli — contour (*circonstances*).
2. Eh bien, allons-y.	2. Marcher — donc.
3. Aï, cette eau est trop	3. Terme d'exclamation — terme d'exclamation, — ceci — le (*c. p.*) eau — trop —

sition opposée à celle de *Tché-y-pienn*, de ce côté ci.

3. *Ts'ouenn-tchouang*, hameau *et* village, pour *village*, — substantif composé de deux synonymes. On se sert souvent, dans le même sens, du premier de ces caractères avec le complément de substantif *tseu*, fils ou produit.

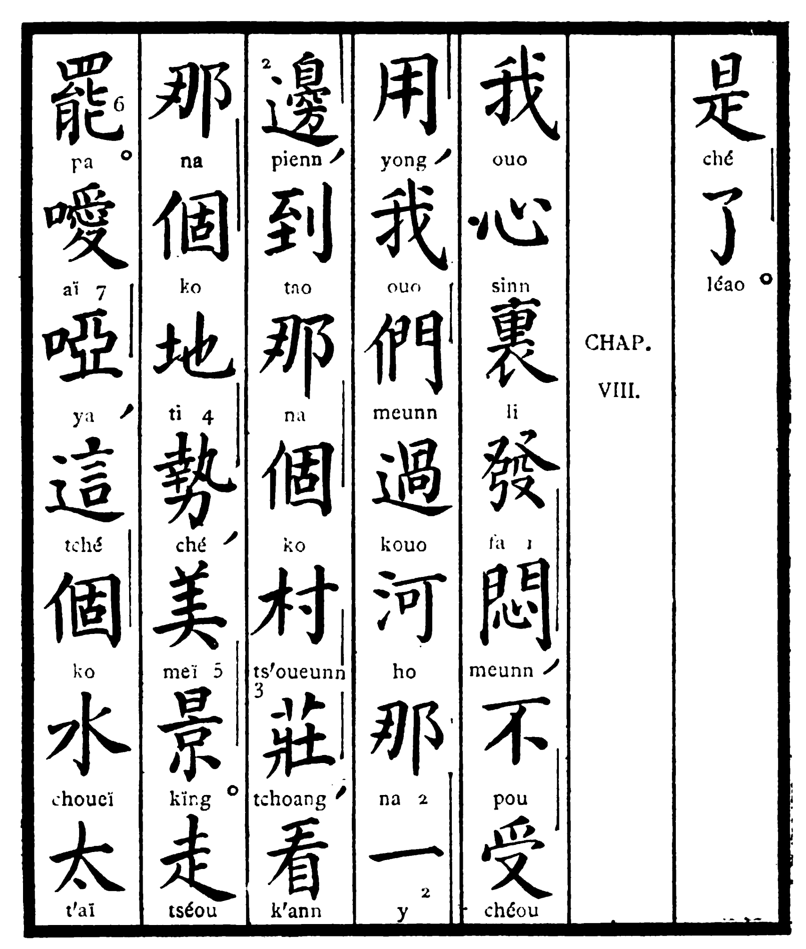
4. *Ti-ché*, contour (*de la*) terre (*qu'on aperçoit*), les *accidents* (d'un) *terrain*, c'est-à-dire un *paysage*, — substantif composé de deux substantifs.

5. *Meï-king*, joli site, pour *site*. Autre substantif composé d'un adjectif et d'un substantif. *King* veut dire aussi *aspect* et a le sens de *grand*, bien *développé*.

6. *Pa*, achever, n'a ici aucune signification et n'est qu'explétif.

7. *Aï-ya*, une des formes d'exclamation chinoises.

En général, tout caractère chinois pourvu, à sa gauche, d'un petit caractère *k'éou*, bouche, — comme les deux caractères auxquels se réfère cette note, — se prononce, *sans qu'on doive le traduire*. Cela arrive fréquemment lorsqu'il s'agit de rendre, en caractères chinois, des mots étrangers, notamment mantchoux, mongols ou européens.



part les lanternes, ces enseignes sont assurément ce qui égaye le plus les rues des villes ou villages de la Chine.

78. *Tch'aï-chia-laï*, détruire, mettre en pièces, — verbe composé de trois verbes, dont les deux derniers sont auxiliaires.

79. *Yé-ti-fang*, sauvage endroit, c'est-à-dire, *désert*, — substantif composé d'un adjectif et de deux substantifs, dont le dernier n'est qu'un complément.

80. *Tsaï*, derechef, *de nouveau*, encore, — signifie ici *plus*, dans le sens négatif.

81. *Ts'aï*, alors, — sert volontiers à rendre notre expression *venir de*, car il signifie très-souvent : *tout à l'heure*, *il y a peu d'instants*. Dans cette acception, il se double du caractère *fang*, carré, et on dit, *fang-ts'aï*, alors, *tout à l'heure*. Mais on se sert, fort souvent, de ces deux caractères séparément, pour exprimer ce sens d'*alors*; — auquel cas, le caractère *ts'aï* fait plutôt partie de la langue orale, et celui de *fang*, de la langue écrite.

CHAPITRE VIII

1. *Fa-meunn*, il *naît* de la *tristesse*, être triste, *broyer du noir*, — un seul verbe composé d'un verbe et d'un substantif; mais, dans cette phrase on ne peut le rendre en français que par plusieurs mots.

2. *Na-y-pienn*, de l'autre côté, — postpo-

Traduction française.

s'éloigneront tous de moi et je n'aurai à mes côtés que des gens de rien; j'ai envie d'arracher moi-même mon bouton (*de fonctionnaire*), de mettre en pièces mes tablettes (*de cortége*, MES PORTE-TITRES), et de m'en aller dans un désert pour y vivre tout seul. Alors, cela sera bien.

1. Je vous y suivrai et tout

Traduction littérale.

gens — en tout (*m. p.*) — vouloir (*m.f.*) — distance — ouvrir — je — loin, — vil — bon marché — de — gens — en tout (*m. p.*) — vouloir (*m. f.*) — proche (*près*) — je — venir; — soi-même — soi-même — penser (*avoir intention*) — arracher — ceci — le (*c. p.*) — sommet — porter sur la tête, — prendre (*m. ac*) — celui-là — le (*c. p.*) — appeler — étiquette — détruire (*déchirer*) — descendre — — venir, — arriver (*vers, dans la direction de*) — sauvage — terre — carré — celui-là — lieu — derechef — pas — voir — gens, — alors — bien.

1. Je — être sur les talons de quelqu'un — suivre — toi, — aussitôt —

1er rang doit être en rubis, — du 2e en corail rose, — du 3e en saphir, — du 4e en lapis-lazzuli, — du 5e en cristal de roche, — du 6e en jaspe blanc, — du 7e en or, — du 8e en or peu ouvragé, — du 9e en cuivre doré et très-ouvragé, — ce dernier étant aussi de moindre dimension. Mais, *d'après l'usage*, les dignitaires des deux premiers rangs portent, sauf de rares exceptions, un bouton en corail *rose*, plus ou moins grand, plus ou moins ouvragé, — voire en quartz rose, car la plupart d'entre eux, surtout les militaires, ne sont pas assez riches pour s'en procurer un en corail. Quant au saphir, au lapis-lazzuli, au cristal de roche et au jaspe blanc, ils sont presque toujours remplacés par du verre bleu ou blanc. Entre les boutons de même couleur, la priorité appartient toujours au bouton *transparent*. Les trois derniers rangs portent un bouton de cuivre doré, sauf quelques différences, à peine perceptibles, dans la grosseur et dans le travail.

Le bouton est le principal insigne des fonctionnaires chinois; il n'est pas le seul. Mais il a cela de particulier qu'on doit toujours le porter, à moins qu'on ne soit seul chez soi, ou tout à fait *en famille*.

77. *Tchao-p'ai*, tablettes de cortége *ou* porte-titres, *enseignes*. Ce sont des planchettes oblongues, assujetties à des hampes, le tout peint en rouge. De beaux caractères en or tracés sur ces planchettes expriment les titres et les attributs du fonctionnaire. On les porte, deux à deux, devant sa chaise, ou, si c'est un militaire, devant son cheval. Telle de ces enseignes dit au peuple : de *se taire*, — telle autre de *trembler*, — une troisième, de *faire place*. Et comme, derrière ces enseignes, il y a généralement des bourreaux armés de chaines, de verges, de cordes et de glaives *tout aiguisés*, il n'est pas étonnant que le premier coup de tamtam (*gong*) qui précède le cortége, fasse vider la rue en un clin d'œil. Si c'est un *dignitaire* qui passe, une paire d'enseignes annonce que sa nomination a eu lieu par *décret impérial*. A l'arrivée du cortége au prétoire, ces enseignes sont rangées des deux côtés de la grande porte.

Il convient d'ajouter que les *enseignes* de négociants ou de boutiquiers s'appellent aussi *tchao-p'ai*, mais elles sont généralement suspendues à demeure, de chaque côté de la porte du magasin, et elles sont presque toujours suffisamment grandes pour remplir tout l'espace entre l'extrémité du toit et le sol de la rue. A

人 jenn	卑 peï 75	我 ouo	個 ko	牌 p'aï 77	方 fang 79	纔 ts'aï 81
都 tou	賤 tsienn	來 laï	項 ting 76	拆 ch'aï 78	那 na	好 hao
要 yao	的 ti	自 tseu	戴 taï 76	下 chia 78	裏 li	我 ouo
離 li 74	人 jenn	己 ki	把 pa	來 laï 78	再 tsaï 80	跟 kenn
開 k'aï 74	都 tou	想 siang	那 na	到 tao	不 pou	隨 soueï
我 ouo 74	要 yao	拔 pa	個 ko	野 yé 79	見 kienn	你 ni
遠 youënn	近 kinn	這 tché	招 tchao 77	地 ti 79	人 jenn	就 tsiéou

74. *Li-k'ai-youenn*, s'éloigner. — Le caractère *li*, distance, entre dans la composition des phrases où il s'agit d'exprimer le rapport de voisinage ou d'éloignement. Ainsi, pour rendre cette pensée : *Y a-t-il loin de la France à la Chine?* — il faut dire en chinois: *Francs — empire — distance — milieu — empire — beaucoup — loin*, c'est-à-dire : *Fa-kouo-li-tchong-kouo-to-youenn*, la réponse sera : La *distance* est de *dix mille lieues* (de Chine). *Li-y-ouann-li*. Les éléments dont se compose le verbe *éloigner* sont donc : le caractère *li*, distance; le verbe *k'ai*, ouvrir, se mettre en route, partir; enfin, l'adverbe *youenn*, loin, — sauf à mettre le régime après *k'ai* et avant *youenn*.

75. *Peï-tsienn*, vil *et* pas cher, — quelque chose qui n'a aucune valeur, ou qui en a fort peu; — terme opposé à celui de *t'i-mienn*, biens *et* honneurs. *Tsienn* veut dire aussi *à bon marché*, et alors il est opposé au caractère *koueï*, cher (*noble*).

76. *Ting-taï*, bouton que les Chinois portent au sommet de leurs bonnets officiels et qui désigne les différents degrés de la hiérarchie civile et militaire. Sauf l'empereur, le prince impérial, les frères et les fils de l'empereur *régnant*, tous les fonctionnaires en portent, depuis les princes du sang de 1re et de 2e classe, jusqu'au plus infime scribe ou caporal. C'est aussi la marque distinctive, sauf la couleur, des *véritables* lettrés, bacheliers ou licenciés ès lettres ou ès armes, docteurs ou membres de l'Institut de Chine. Il y a neuf rangs de boutons, chaque rang se subdivisant en deux classes. *D'après la loi*, le bouton du

Traduction française.

énumérer en un instant.

1. Quelle profession exercez-vous? (*Quel métier faites-vous?*)
2. Je suis maréchal de l'Empire, (*commandant en chef un corps de troupes, ou une garnison* MANTCHOUS); mes parents (*mes proches*) et mes amis me traitent avec une grande considération, (*mais*) je n'en suis pas pour cela plus à mon aise, (*car*) ayant dissipé tout mon patrimoine, je ne puis pas continuer (*maintenir*) la splendeur de ma famille; dans peu de temps, les gens comme il faut

Traduction littérale.

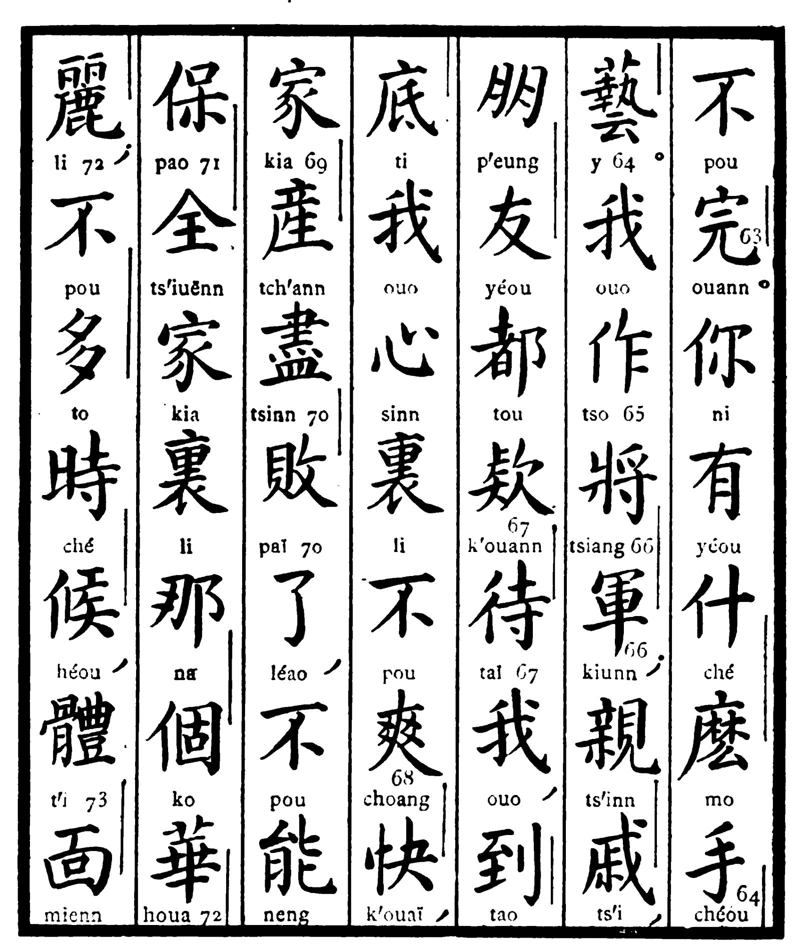
pas — achever.

1. Toi — avoir — quel — ? — main — occupation journalière.
2. Je — faire — prendre en main — armée; — parents (*alliés*) — proches, — ami — camarade — en tout (*m. p.*) — sincérité — traîter quelqu'un — je, — arriver — fond — je — cœur — dedans — pas — clair — vite, — famille — ce qu'on possède — épuiser — être vaincu — *m. p. d.* — pas — pouvoir — protéger — entièrement — famille — dedans — celui-là — le — ornements (*civilisation*) — ce qui est joli, — pas — beaucoup — temps — attente (*c. s.*) — substance — visage —

71. *Pao-ts'iuënn*, protéger (*pour que quelque chose reste*) intact, *maintenir*. Mais, comme le pronom *na-ko*, celui-là, indique quelque chose d'éloigné, le verbe *protéger* signifie ici *continuer intact* ce qui *existait.*

72. *Houa-li*, élégance *et* splendeur, pour *luxe*. C'est ce caractère *houa* dont se servent les Chinois, pour se désigner eux-mêmes, en opposition avec les étrangers qu'ils traitent de *y*, BARBARES. Il arrive donc fréquemment que le terme *houa-jenn*, gens d'élégance, gens de bonnes manières, gens de civilisation, ne signifie que *les Chinois*, ou plutôt *les civilisés*.

73. *Ti-mienn*, substance *et* face, biens *et* honneurs, pour *honneur, honorable*. De là, *t'i-mienn-jenn*, gens comme il faut, (gens de *biens* et d'*honneurs*).


不完你有什麼手
pou ouann 63 ni yéou ché mo chéou 64

藝我作將軍親戚
y 64 ouo tso 65 tsiang 66 kiunn ts'inn ts'i

朋友都款待我到
p'eung yéou tou k'ouann 67 taï 67 ouo tao

底我心裏不爽快
ti ouo sinn li pou choang 68 k'ouaï

家產盡敗了不能
kia 69 tch'ann tsinn 70 paï 70 léao pou neng

保全家裏那個華
pao 71 ts'iuënn kia li na ko houa 72

麗不多時候體面
li 72 pou to ché héou t'i 73 mienn

63. *Cho-ouann*, finir (*à*) dire, raconter jusqu'à la fin, *énumérer*, — verbe composé de deux verbes.

64. *Chéou-y*, main *et* art, pour *métier*, art manuel, office, fonction (*mais pas publique*), profession, — substantif composé de deux substantifs.

65. *Tso*, faire, agir, — a ici le sens de *tang*, avoir charge, — que l'on a vu précédemment joint au caractère *ping*, soldat, sauf cette différence que le caractère *tso* n'implique pas l'idée d'un devoir, — un maréchal étant libre de l'être ou de ne pas l'être, tandis qu'il n'en est pas de même d'un soldat.

66. *Tsiang-kiunn*, maréchal de l'empire (*mantchou* ; n'est jamais chinois); — *ts'inn-ts'i*, parents (*autres que père et mère*) ; — *p'eung-yéou*, amis, — trois substantifs dont on se sert comme de trois mots simples, bien qu'ils se composent chacun de deux caractères.

67. *K'ouann-taï*, traiter quelqu'un largement, avec libéralité, *en vrai ami*.

68. *Chouang-k'ouaï*, clair *et* libre, c'est-à-dre, n'ayant rien de pesant sur le cœur. Dans cette phrase le verbe *ché*, être, est sous-entendu.

69. *Kia-tch'ann*, patrimoine, l'avoir laissé par les parents, et non pas la fortune qu'on a acquise par soi-même.

70. *Tsinn-paï*, entièrement *et* être vaincu, pour : *être ruiné*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
beaucoup d'argent, mais n'en lâche pas pour faire l'aumône ; grossier dans sa manière d'être, indiscret (*compromettant*) dans son langage, entêté (*et*) n'écoutant personne ; sa chambre est sale et il ne la balaye pas, sa maison fait eau et il ne la répare pas ; il a encore beaucoup d'autres défauts qu'on ne saurait	argent — produit (*c. s.*) — beaucoup, — arriver — fond — abandonner (*lâcher*) — pas — obtenir — agir (*faire*) — commisération — compatir ; — corps — dessus — grossier — terrain stérile (*sel*), — dire — langage — compromettre — excroissance de chair — *m. adj.* — ferme — s'attacher à (*soutenir avec la main*) — pas — écouter — gens, — chambre — *c. s.* — pas — sec — propre, — cependant — pas — balayer, — maison — *c. s.* — couler (*faire eau*) — cependant — pas — réparer ; — encore (*retourner*) — avoir — promettre (*beaucoup*) — beaucoup — de — pas — bon, — un — temps — dire —

ou-tseu. Seulement, le substantif *fang-tseu*, maison, exige le numéral *tso*, assise, — tandis que *ou-tseu*, chambre, demande celui de *kienn*, dedans. On dira donc : *y-tso-fang-tseu*, une maison; *y-kienn-ou-tseu*, une chambre.

58. *Kann-tsing*, sec *et* pur, pour *propre*.

59. *Balayer* se dit, comme on l'a déjà vu, *sao-ti*, balayer — terre. Mais la phrase, ici, commençant par « *chambre*, » elle est parfaitement intelligible, et ce serait un pléonasme que d'ajouter le caractère *ti* à celui de *sao*. On voit encore par cet exemple que la *concision* est le caractère dominant de l'idiome chinois, sans qu'il cesse d'être clair, même dans ses idiotismes.

60. *Chiu*, veut dire également *permettre* ou *promettre*, suivant la phrase où il se trouve. Dans le sens de *promettre*, il signifie aussi *beaucoup*, probablement parce qu'il est aussi facile de promettre beaucoup que de promettre peu. Dans notre phrase, les trois caractères *chiu-to-ti* (nombre-beaucoup-*able*), signifient : *innombr-able*.

61. Il en est des caractères *léou*, couler et *siéou*, réparer, comme tout à l'heure du caractère *sao*, balayer. Tous les trois, ils ont chacun besoin d'un complément spécial, pour être intelligibles à l'oreille, lorsqu'on les prononce séparément et d'une manière abstraite. Ainsi, comme on dit, pour balayer, *sao-ti*, balayer-terre, on dit également, pour couler, *léou-choueï*, couler-eau, et, pour réparer, *siéou-hao*, réparer-bon. Seulement, ces trois verbes étant ici précédés des mots qui en *précisent* le sens à l'avance, il est superflu de leur appliquer en outre leurs compléments ordinaires.

62. *Pou-hao*, pas-bon, — employé ici substantivement pour dire : *défaut*, *ce qui manque*, *ce qui n'est pas bon dans l'homme*.

多 to	漏 léou 61	乾 kann 58	執 tché 56	鹵 lou	得 too 51	銀 inn
的 ti	也 yé	淨 58 tsïng	不 pou	說 cho	行 chïng	子 tseu
不 pou 62	不 pou	也 yé	聽 t'ing	話 houa	哀 ngaï 52	多 to
好 hao	修 61 siéou	不 pou	人 jenn	累 leï 55	矜 kïng	到 tao
一 y	還 hann	掃 sao 59	屋 ou 57	贅 tchoeï	身 53 chenn	底 ti
時 ché	有 yéou	房 57 fang	子 tseu	的 ti	上 chang	捨 51 chöo
說 cho 63	許 chiu 60	子 tseu	不 pou	固 kou 56	粗 ts'ou 54	不 pou

51. *Chôo-too*, délaisser, abandonner, se séparer de, *lâcher*, — verbe composé d'un verbe et de l'auxiliaire *too*. La négation au présent se mettra donc entre les deux mots.

52. *Ngaï-kïng*, aumône, — substantif composé de deux synonymes qui, précédés du verbe *chïng*, agir, ou plutôt ici *commettre*, signifient : exprimer *par des actes* le sentiment de la pitié, — le mot *actes* étant sous-entendu.

53. *Chenn-chang*, littéralement *de corps*, (sur le corps), autrement dit : *de sa personne*, *dans son maintien*, ou *sa manière d'être*.

54. *Ts'ou*, gros (comme le caractère *si* veut dire *menu*, *mince*). En ajoutant au caractère *ts'ou* celui de *lou*, sel, — chose très-commune et synonyme de *terrain qu'on ne saurait cultiver*, on a l'adjectif très-expressif de *grossier*.

55. *Leï* veut dire *entraîner*, engrener ; — *tchoeï*, excroissance de chair, quelque chose qui est superflu, *bavard*. Les deux caractères réunis forment l'adjectif *indiscret* ou *compromettant*, selon le sens général de la phrase.

56. *Kou-tché*, ferme (*constant*) *et* s'attacher à quelque chose, — d'où vient l'adjectif *entêté*, *ferme*, *inébranlable*, suivant les circonstances.

57. Le terme le plus général pour désigner *les habitations* est le mot composé *fang-ou*, maison *et* chambre, pour *demeure*. En ajoutant à l'un ou à l'autre le substantif auxiliaire *tseu*, fils (*produit*), on a *séparément* soit la MAISON, *fang-tseu*, soit la CHAMBRE,

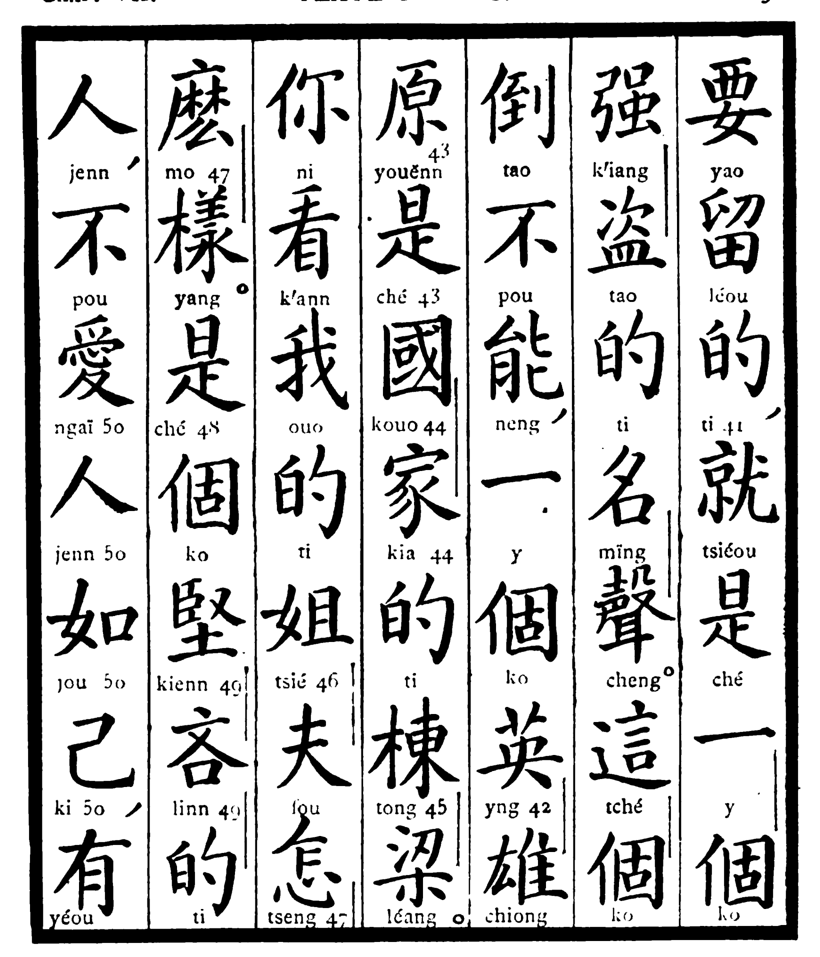
Traduction française.	*Traduction littérale.*
la réputation que vous laisserez ne soit celle d'un bandit.	vouloir (***marque du futur***) — — laisser — ce que (le), — aussitôt — être — un — ***p. n. g.*** — violence — voleur — de — nom — son.
1. Cela cependant n'est guère possible, les héros ont été de tout temps les colonnes de la patrie.	1. Ceci — le — au contraire — pas — pouvoir, — un — ***p. n. g.*** — excellent — oiseau mâle — origine — être — empire — famille — de — faîte de la maison — ***maîtresse*** poutre.
2. Que pensez-vous de mon beau-frère? (***frère aîné du mari*** ou ***mari de la sœur aînée.***)	2. Toi — regarder — je — de — sœur aînée — individu — comment — quelle — manière.
3. C'est un avare qui s'aime davantage qu'il n'aime son prochain, — il a	3. Etre — le — ferme — avare — ***m. adj.*** — homme, — pas — aimer — gens — comme — soi-même, — avoir —

47. On remarquera que le mot *comment*, par où, en français, commence la phrase, doit, en chinois, la terminer, sinon elle sera inintelligible.

48. *Ché-ko* est ici l'abréviation de *ché-(y)-ko*, c'est un.

49. *Kienn-linn*, avare (*de*) fermeté, avare (*d'*) entêtement, en un mot, dur *et* avare, pour *avare*, — adjectif formé de deux synonymes.

50. *Ngaï-jenn-jou-ki*, aimer gens (*son prochain*) comme soi-même, — encore une phrase où il n'y a que des monosyllabes et qui, pourtant, est claire pour tout le monde. C'est une preuve de plus qui démontre la belle utilité des grammaires à l'européenne pour analyser la langue chinoise.



41. Ici, le caractère *ti* doit évidemment se traduire par l'expression pronominale *ce qui ;* — ce que vous laisserez, — ou plutôt : *ce que vous aurez laissé.* Comme il est suivi du verbe *ché*, être, mis également au futur à l'aide du caractère *tsiéou*, aussitôt, — la phrase entière sera : « Je crains (*que*) CE QUE vous aurez « laissé, CE NE SOIT (ce *sera*) la réputation d'un bandit. »

42. *Ynn-chiong*, coq (*par*) excellence, batailleur, *héros*.

C'est du premier de ces deux caractères que se servent les Anglais pour se désigner en chinois, parce qu'il se prononce comme la première syllabe du mot anglais *English* (ingliche), et qu'en outre, comme il a été dit plus haut, il offre à l'esprit une idée favorable. En effet, *Ing-jenn*, les Anglais, veut dire, mot-à-mot : *gens par excellence.*

43. *Youenn-ché*, être (*de*) tout temps, *depuis l'origine des temps.*

44. *Kouo-kia*, famille (*de*) royaume, famille nationale, — *patrie.*

45. *Tong-léang*, poutre *et* solive, — substantif composé de deux synonymes, — *colonne*, *point d'appui*, *cheville ouvrière*, *maîtresse poutre.*

46. En chinois, il faut se demander de quel *beau-frère* il s'agit, si c'est *l'homme* ou *la femme* qui parle, si l'on parle du mari de la sœur *aînée*, ou du mari de la sœur *cadette.*

Traduction française.	*Traduction littérale.*
à me faire plutôt casser une autre jambe que de ne pas me venger; tout m'est indifférent, que je sois riche, ou que je sois pauvre, que les montagnes croulent, ou que la terre s'entr'ouvre; mais je veux tenter l'impossible pour faire passer mon nom à la postérité.	frapper — casser — *m. p. d.* — celui-là — un — *p. n.* — jambe, — vouloir — correspondre à — inimitié; — bonheur — noblesse — pauvreté — indigence, — montagne — crouler — terre — se fendre — je — entièrement — pas — craindre, — mais — vouloir — épuiser — cœur — tarir — force, — laisser — nom — à — après.
1. Le proverbe dit : Il en est de la réputation des hommes comme du chant des oiseaux qui passent.	1 Commun — parole — dit : — homme -- passer — laisser — nous, — oiseau — passer —laisser — son.
2. Vous vous êtes trompé, — je crains que	2. Toi — penser — erreur — *m. p. d.* — craindre — toi —

même : *à la postérité*, c'est-à-dire : *à l'après*, (sous-entendu *moi*).

38. *Sou-yu*, parole de tous les jours, *proverbe*.

39. Comme on le voit, ce proverbe n'est composé que de monosyllabes. Et cependant tout le monde le comprend.

40. *Siang-ts'o*, se tromper en pensant, *cho-ts'o*, se tromper en parlant, et ainsi de suite; — verbe composé de deux verbes, dont le second constate le résultat (*mauvais*) du premier.

聲 cheng 39	人 jenn 39	留 léou	怕 p'a	山 chann 35	要 yao	打 ta 31
你 ni	過 kouo 39	名 ming	但 tann	崩 peung 35	報 pao 33	破 p'o
想 siang 40	留 léou 39	於 yu 37	要 yao	地 ti 35	仇 tch'éou	了 léao 32
错 ts'o 40	名 ming	後 héou	盡 tsinn 36	裂 lié 35	富 fou 34	那 na
了 léao	鳥 niao 39	俗 sou 38	心 sinn 36	我 ouo	貴 koueï	一 y
怕 p'a	過 kouo	語 yu	竭 kié 36	都 tou	貧 p'inn 34	條 t'iao
你 ni	留 léou 39	說 cho	力 li	不 pou	窮 k'iong	腿 t'oeï

31. *Ta-p'o*, casser, briser, — nouvel exemple des verbes auxquels se joint et que précède toujours, en ce cas, le verbe auxiliaire *ta*, frapper.

32. La position assignée ici au caractère *léao* exige que toute la phrase soit mise au conditionnel passé. En la traduisant mot à mot, il faut dire : *je désirais* (ou, j'aurais *désiré) que je me fusse cassé*, — — — *en voulant me venger*.

33. *Pao* veut dire *reconnaître*, *correspondre à*. Joint au mot *inimitié*, il signifiera *venger ;* au mot *bienfait*, il voudra dire *être reconnaissant*. Ces verbes, on le voit, sont composés d'un verbe et d'un substantif, — d'où il résulte qu'au passé, il faudra dire *pao*-LÉAO-*tch'éou*, je me suis vengé, — ou, *pao*-LÉAO-*ngenn*, j'ai prouvé ma gratitude.

34. *Fou-koueï*, richesse, — *p'inn-k'iong*, pauvreté, — substantifs composés chacun de deux synonymes. *K'iong* veut dire aussi *fond d'un abîme*, *extrémité*, et rend d'autant plus expressif le mot de *pauvreté*.

35. *Chann-peung-ti-lié* est une locution très-commune signifiant : *n'importe quoi de terrible et d'imprévu*.

36. *Tsinn-sinn-kié-li*, autre locution également fort usitée, répondant à la nôtre : *faire l'impossible*.

37. L'expression *yu-héou* signifie en elle-

Traduction française.

(*et*) commettait des crimes de toute espèce; — qu'il lui soit arrivé maintenant une égratignure, (*à peine a-t-il eu un nerf forcé*) le voilà tout impotent et bon à rien, — heureux châtiment du ciel, qui nous épargne bien des grandes calamités.

1 J'espérais, moi, qu'ils s'approcheraient un peu de moi, — j'aurais immédiatement essayé de les empoigner, disposé comme je l'étais

Traduction littérale.

commettre — chaque — espèce — de — crime (*faute*); — comme — maintenant — un — tourner — *m. p. d.* — nerfs, — aussitôt — douillet — faible — pas — centre — se servir; — ciel — égorger (*punir*) — de — bon, — excepter — épargner — je — *m. p.* — beaucoup — peu — grand — nuire (*malheur*).

1. Je — jeter des coups d'œil — espérer — lui — *m.p.* — proche — venir — je — un peu, — aussitôt — vouloir — essayer — un — essayer — recevoir — prendre par la main (*saisir*) — lui — *m. p.* — sentiment — désirer —

---

nonymes, — *s'attendre à quelque chose, aspirer après.*

27. *Kinn-laï*, s'approcher. Le régime se place indistinctement soit après les deux caractères, soit au milieu. *Kinn-ouo-laï* ou *kinn-laï-ouo*, s'approcher de moi.

28. *Ché-y-ché*, essayer un essai, essayer un peu, *essayer d'essayer.*

Le caractère *ché* est ici mal écrit; il doit avoir pour radical le caractère *yenn*, paroles et non *chéou*, main. Tel qu'il est écrit, il signifie : *frotter, essuyer, enlever une tache,* et non pas *essayer.*

29. *Chéou-ché*, verbe composé de deux synonymes, — *se saisir de quelqu'un* ou *de quelque chose,* — *empoigner,* — *mettre la main sur.*

30. *Ts'ing-youenn*, verbe double signifiant : *aspirer à quelque chose, être porté vers, désirer.* Mot-à-mot : *désirer* (du fond des) *sentiments.*

犯 fann[18] 各 ko[19] 樣 yang[19] 的 ti[19] 罪 tsoueï[18] 如 jou 今 kinn

一 y 轉 tchoann[20] 了 léao 筋 kinn[20] 就 tsiéou 耎 joann[21] 弱 jo

不 pou 中 tchong 用 yong 天 t'ienn 殺 cha[22] 的 ti 好 hao[23]

除 tch'ou[24] 免 mienn 我 ouo 們 meunn 多 to[25] 少 chao 大 ta

害 haï 我 ouo 盼 p'ann 望 ouang[26] 他 t'a 們 meunn 近 kinn[27]

來 laï[27] 我 ouo 些 sié 就 tsiéou 要 yao 拭 ché[28] 一 y[28]

拭 ché[28] 收 chéou 拾 ché[29] 他 t'a 們 meunn 情 ts'ing[30] 願 youénn

18. *Fann-tsoueï*, commettre des crimes, — *fann-tsoueï-ti*, crimes-commet-ant, *criminel.*

19. *Ko-yang-ti*, de toute sorte, toutes les espèces, tous les genres.

20. *Tchoann-kinn*, forcer *ou* tordre un nerf, avoir un petit *bobo*. Dans cette phrase le caractère *y*, un, signifie, comme on l'a déjà vu précédemment, *à peine*.

21. *Joann-jo*, adjectif composé de deux synonymes, — *faible*, *cassé*, *être par terre*, *lâche*.

22. *Cha*, égorger, tuer, — ne signifie dans cette phrase que *châtier*.

23. *Hao* est ici un substantif au nominatif, dans le sens de : *bon résultat*, *excellent effet*, *bienfait*, *une vraie bonne surprise* (de la *punition* du *ciel*).

24. *Tch'ou-mienn*, verbe composé de deux synonymes. — *mettre quelqu'un en dehors de quelque chose*, épargner. *Tch'ou* veut dire par lui-même *excepter*, mais, pour qu'il conserve cette signification, il faut y ajouter le mot *ouaï*, dehors. Le régime de ce verbe se met alors entre les deux caractères dont il est composé. Excepté moi : *Tch'ou-ouo-ouaï ;* — la femme exceptée, *tch'ou-niu-jenn-ouaï ;* — tandis que le verbe *tch'ou-mienn*, épargner ne se décompose pas.

25. *To-chao*, beaucoup-peu (*combien*), veut dire ici *plusieurs*.

26. *P'ann-ouang*, verbe formé de deux sy-

Traduction française.	*Traduction littérale.*
une jambe ; j'ai eu un mal insupportable, et jai crié (*beuglé*) comme un bœuf ; puis j'en suis devenu vraiment hébété.	long (*branche*, *article*) — jambe, — avoir douleur — de — supporter — pas — obtenir, — appeler — crier — comme — avec — bœuf — un — *p. n. g.* — façon ; — après — venir, — vraiment — hébété (*opaque*) — stupide — *m. p. d.*
1. (*Voilà que*) tout le monde accourt pour m'injurier en disant : En voilà un va-nu-pieds de matamore (*qui*) a un fameux toupet ; tout à l'heure, il s'en donnait à cœur joie à insulter les gens, à faire des infamies,	1. Multitude — gens — aussitôt — venir — insulter — porter sur les épaules — je — dire ; — celui-ci — le — coq de village (*héros*) — violence — de (*m. adj.*) — lumière (*nu, ce qui n'est pas couvert*) — bâton — bon — pas — nuire — rougir ; — tête (*commencement*) — lieu — suivre — fantaisie — insulter — gens, — commettre (*agir*) — illicite — impureté, —

et d'une préposition, — signifie : *au commencement*, *auparavant*, *d'abord*, *tout à l'heure*. Le caractère *li* ne joue ici que le rôle de complément.

16. *Chīng*, a, dans cette phrase, le sens d'*agir*, c'est-à-dire de *faire*.

17. *Sié-ynn*, excès, impureté, déréglement, — substantif composé d'un adjectif et d'un substantif.

A la fin d'une phrase, le caractère *sié* se prononce *yé* et n'a alors aucune signification comme purement explétif.

條 t'iao 5 腿 t'oeï 疼 t'eng 的 ti 受 chéou 不 pou 得 too

叫 kiao 6 喚 houann 如 jou 7 同 t'ong 牛 niéou 一 y 個 ko

樣 yang 後 héou 8 來 laï 真 tchenn 糊 hou 9 塗 t'ou 了 léao

衆 tchong 10 人 jenn 就 tsiéou 來 laï 欺 k'i 負 fou 我 ouo

說 cho 這 tché 個 ko 豪 hao 11 强 k'iang 的 ti 光 kouang 12

棍 koueunn 好 hao 13 不 pou 害 haï 14 羞 siéou 頭 t'éou 15 裏 li

隨 soueï 便 pienn 罵 ma 人 jenn 行 ching 16 邪 sié 17 淫 inn

5. Le caractère *t'iao* n'a pas ici de signification. C'est la particule numérale des objets longs; par suite, elle est applicable aux jambes.

6. *Kiao-houann*, crier à tue-tête, — verbe formé de deux synonymes.

7. *Jou-t'ong*, à l'égal de, comme.

8. *Héou-laï*, après, ensuite.

9. *Hou-t'ou*, verbe composé de deux synonymes : *être bête comme une cruche.*

10. *Tchong-jenn*, foule, tout le monde, *multitude.*

11. *Hao-k'iang*, emphase (*et*) violence, — expression désignant un fier-à-bras, un batailleur, un spadassin. Elle est employée ici adjectivement, comme l'indique le caractère *ti.*

12. *Kouang-kouenn*, lumière (*et*) bâton, — locution employée pour peindre un pauvre diable qui n'a qu'un *bâton* (étincelant à la) *lumière*, c'est-à-dire dépourvu de tout et qui s'en va duper qui il peut; — en d'autres termes : *une canaille.*

13. *Hao* est employé ici adverbialement et signifie : *grandement.*

14. *Haï-siéou*, rougir, avoir honte, — verbe composé de deux synonymes.

15. *T'éou-li*, adverbe formé d'un substantif

Traduction française.	*Traduction littérale.*
pas d'une brute.	pas — avoir — le — quel — division — séparation.
1. Ce que vous dites est malsonnant. (*désagréable à entendre*).	1. Toi — dire — le — pas — entrer au centre — écouter.
2. (*Mais*) c'est son précepteur lui-même qui a prononcé toutes ces paroles.	2. Ceci — *marque du pluriel des pronoms démonstratifs* — parole — en entier — être — lui — de — maître — précepteur — parent (*propre*) — bouche — dire — le.

CHAPITRE VII.

3. J'ai bu hier un verre de vin de trop (*et*), d'un saut, je me suis cassé	3. Hier — jour — beaucoup — boire — *m. p. d.* — un — coupe (*verre*) — vin, — un — sauter — casser — briser — *m. p. d* — un —

2. *Y-pei-tsiéou*, un verre (*de*) vin, — *tsiéou-pei* verre (*à*) vin.

Il ne s'agit pas ici de notre vin d'Europe. C'est une espèce d'eau-de-vie que l'on tire des graines, du riz, des fruits, des fèves, etc., etc. Il y a cependant, aux environs de Pékin et de Tienn-tsinn, de très-beau raisin, mais on se borne à le manger. Les Chinois savent le conserver *absolument frais*, parfois même jusqu'à l'apparition de la nouvelle récolte.

3. *Y-t'iao*, d'un saut, comme on a vu *y-tséou*, d'un pas, *y-teng*, d'une attente (d'*un* moment d'*attente*).

4. *Touann-choo*, casser *et* briser, pour *casser*, — verbe composé de deux synonymes. Aussi *léao*, marque du passé, se place-t-il après le second.

沒 me 有 yéou 什 ché 74 麼 mo 分 feunn 75 別 pié ° 你 ni

說 cho 的 ti 不 pou 中 tchong 76 聽 t'ing ° 這 tché 77 些 sié 77

話 houa 77 都 tou 77 是 ché 他 t'a 的 ti 78 師 ché 傅 fou

親 ts'inn 口 k'éou 說 cho 78 的 ti °

CHAP. VII.

昨 tso 日 jé 多 to 欱 ho 了 léao 一 y 2 杯 pei 2

酒 tsiéou 2 一 y 3 跳 t'iao 3 斷 touann 4 捨 choo 了 léao 一 y

74. Ici, le terme *ché-mo* signifie : quel qu'il soit, c'est-à-dire, *aucun*, *aucune*.

75. *Feunn-pié*, différence, — substantif composé de deux synonymes.

76. *Tchong-t'ing*, adjectif formé de deux verbes, — ou d'un verbe et d'un substantif, si on traduit *t'ing* par *ouïe*. Il signifie : convenable à entendre, c'est-à-dire, *biensonnant*. *Pou-tchong-t'ing* veut donc dire : *malsonnant*. On a vu précédemment *pou-tchong-sinn*, antipathique, *tchong-sinn*, sympathique.

77. *Tché-sié-houa*-TOU, ces paroles *en entier*, c'est-à-dire, *toutes* ces paroles. Le pluriel est indiqué ici de deux manières : d'abord, par le caractère *sié*, qui fait partie du pronom *tché*, et par le caractère *tou*, qui suit immédiatement le substantif *houa*.

78. Dans cette phrase, le caractère *ti* indique le participe passé. *Ce sont les paroles* (qui) *toutes* (ont été) *dites* (par) *son professeur lui-même* (de la propre bouche de celui-ci).

CHAPITRE VII.

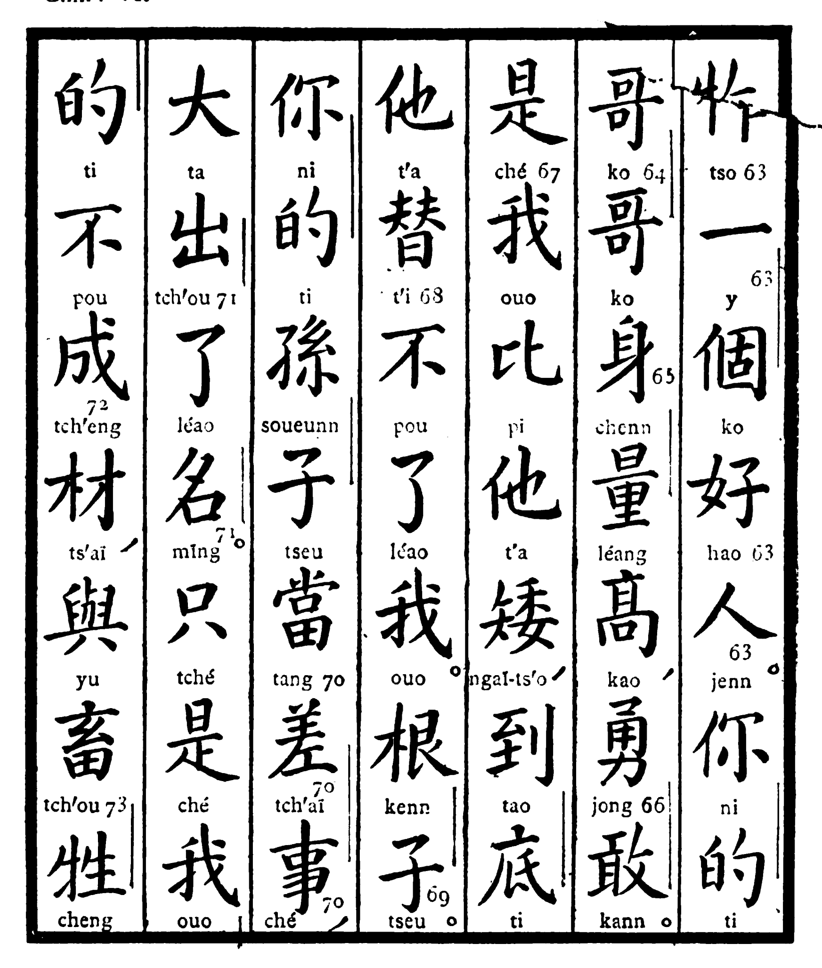
1. Placé comme il l'est, le caractère *to*, beaucoup, signifie *trop*. Pour lui conserver son sens ordinaire, il eût fallu dire : *ho-léao-to*, j'ai bu beaucoup.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
homme de devoir.	faire — un — *p. n. g.* — bon — homme.
1. Votre frère aîné est grand et vaillant.	1. Toi — de — frère aîné — frère aîné — corps — mesure — haut, — vaillant — oser.
2. Il est vrai que je suis plus petit que lui, mais il ne saurait me valoir (*comme santé*).	2. Etre — je — comparer — lui — petit (*bas, peu élevé*), — arriver — fond — lui — troquer — pas — achever — je.
3. En effet.	3. Racine — produit (*c. s.*).
4. Votre-petit fils a une position officielle et s'y acquiert une grande renommée.	4. Toi — de — enfant des enfants — produit (*c.s.*) — avoir charge — délégation — affaire, — grand — sortir — *m. p. d.* — nom.
5. (*Je puis*) seulement (*dire*) du mien qu'il ne vaut rien du tout et qu'il ne diffère	5. Seulement — être — je — de — pas — devenir — matériaux, — avec — animal — bête —

substantif. — *Léao*, qui le modifie au passé, doit donc être mis entre les deux mots. *Tch'ou-léao-mïng*, il s'est distingué, il s'est fait un nom, il a fait *sortir* son *nom* (de l'obscurité).

72. *Tch'eng-ts'aï*, verbe qui par sa facture ressemble au précédent; il signifie : *devenir bon à quelque chose*, *devenir matériaux*, c'est-à-dire, *acquérir* (de la) *valeur*.

73. *Tch'ou-cheng*, brute, animal. Ce caractère signifie aussi *nourrir*, *garder*, *soigner*, mais alors il se prononce *siu*.


作 (tso 63) 一 (y 63) 個 (ko) 好 (hao 63) 人 (jenn 63) 。你 (ni) 的 (ti)
哥 (ko 64) 哥 (ko) 身 (chenn 65) 量 (léang) 高 (kao) 、勇 (jong 66) 敢 (kann) 。
是 (ché 67) 我 (ouo) 比 (pi) 他 (t'a) 矮 (ngaï-ts'o) 、到 (tao) 底 (ti)
他 (t'a) 替 (t'i 68) 不 (pou) 了 (léao) 我 (ouo) 。根 (kenn) 子 (tseu 69) 。
你 (ni) 的 (ti) 孫 (soueunn) 子 (tseu) 當 (tang 70) 差 (tch'aï 70) 事 (ché 70) 、
大 (ta) 出 (tch'ou 71) 了 (léao) 名 (mìng 71) 。只 (tché) 是 (ché) 我 (ouo)
的 (ti) 不 (pou) 成 (tch'eng 72) 材 (ts'aï) 、與 (yu) 畜 (tch'ou 73) 牲 (cheng)

63. *Tso-y-ko-hao-jenn*, se conduire en homme bon, c'est-à-dire, *remplir tous ses devoirs*, — *être homme de devoir*.

64. *Ko-ko*, frère ainé, — le seul terme dont se servent les frères puinés en parlant au premier fils de la famille, ou en parlant de lui.

65. *Chenn-léang*, stature.

66. *Jong-kann*, vaillant (*et*) osé, c'est-à-dire, *brave*, — parfois, *dur à la fatigue*.

67. *Ché*, être, — placé ainsi au commencement d'une phrase, il se traduit fort bien par : *en effet*, ou *c'est que*.

68. *T'i*, troquer, échanger, *valoir*, *mettre à la place de*. Ainsi, *T'a-t'i-pou-léao-ouo*, lui, ne saurait me valoir, moi, — il ne saurait me *remplacer* avec avantage.

69. *Kenn-tseu*, locution qui, employée toute seule, signifie : *assurément*, c'est-à-dire : *il en est ainsi au fond*, — radicalement.

70. Comme on l'a vu précédemment, *tang-ping* signifie : faire les fonctions de soldat, avoir charge de soldat. *Tang-tch'aï-ché*, avoir charge de fonctions publiques, *avoir* charge d'un *emploi*, — avoir charge d'une *affaire* (de) *délégation*, puisque tout fonctionnaire n'est qu'un délégué du souverain. *Tch'aï-ché*, un seul mot, qui signifie : *place de gouvernement*.

71. *Tch'ou-mìng*, se distinguer, se faire un nom, — verbe composé d'un verbe et d'un

Traduction française.

Comme berger le bétail, je tue des lapins avec mes flèches pour les lui donner à manger, et il trouve encore que c'est peu ; je le traite bien, je le console, je m'occupe, pour lui, de ses affaires, et il fuit jusqu'à mon ombre ; il n'y a vraiment pas moyen (*de le satisfaire*).

1. De cette façon, vous voilà

Traduction littérale.

berger (*pasteur*) — un tout jeune homme — poursuivre — bétail — bouche, — lancer — flèches — frapper — lapin — garçon (*c.s.*) — donner — lui — manger ; — lui — encore — se plaindre — peu ; — traiter quelqu'un — lui — bien, — tranquillité — consoler — lui, — donner (*à*) — lui — traiter — raison — affaires — choses (*c.s.*), — lui — avec (*même*) — je — de — ombre — garçon (*c.s.*) — cependant — pas — vouloir — voir ; — vérité — être — pas — avoir — moyen — garçon (*c. s.*).

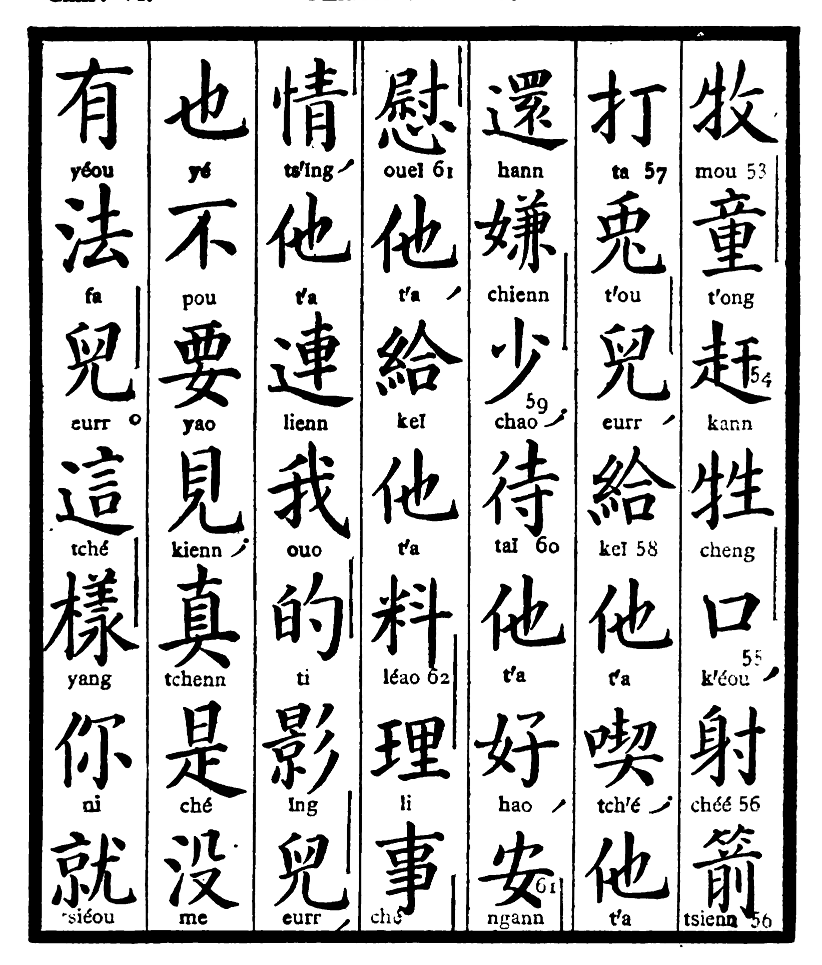
1 Ceci — manière — toi — aussitôt —

trop long et que c'est trop court, — se plaindre à tout bout de champ, — ne pas savoir ce qu'on veut.

60. *Taï*, traiter, — ne s'applique qu'aux personnes.

61. *Ngann-oueï*, verbe composé de deux synonymes : *tranquilliser, consoler, apaiser quelqu'un.*

62. *Léao-li*, manier une affaire *et* en chercher le pour et le contre, — verbe composé de deux synonymes. Il signifie *traiter les affaires*, mais non *officiellement*, non comme *fonctionnaire ;* car, alors, on emploie le terme, tout à fait spécial, de *pann-li.*



牧 mou 53 童 t'ong 赶 kann 54 牲 cheng 口 k'éou 55 射 chéé 56 箭 tsienn 56

打 ta 57 兎 t'ou 兒 eurr 給 keï 58 他 t'a 喫 tch'é 他 t'a

還 hann 嫌 chienn 少 chao 59 待 taï 60 他 t'a 好 hao 安 ngann 61

慰 oueï 61 他 t'a 給 keï 他 t'a 料 léao 62 理 li 事 ché

情 ts'ing 他 t'a 連 lienn 我 ouo 的 ti 影 ing 兒 eurr

也 yé 不 pou 要 yao 見 kienn 真 tchenn 是 ché 沒 me

有 yéou 法 fa 兒 eurr 這 tché 樣 yang 你 ni 就 tsiéou

53. ***Mou-t'ong***, berger, pasteur. Très-souvent, ***mou*** signifie ***chef***, ***magistrat***, quelquefois ***évêque***. Le caractère ***t'ong***, garçon qui n'a pas dépassé quinze ans, est ici un complément de substantif, comme ***tseu***, fils, — ***t'éou***, tete, — ***eurr***, garçon, — ***ts'ai***, capacité, etc.,etc.

54. ***Kann*** signifie ***poursuivre***, et on s'en sert pour exprimer le mot ***garder*** le bétail, parce que, évidemment, c'est à force de courir après le bétail qui s'éloigne, que l'on réussit à le garder.

55. ***Cheng-k'éou***, bouches (*de*) bêtes, — comme nous disons : têtes de bétail. ***K'éou*** n'est ici cependant qu'à titre de complément de substantif. Il n'a donc pas d'accent.

56. ***Chéé-tsienn***, lancer (*des*) flèches, — c'est-à-dire, tirer de l'arc.

57. ***Ta***, frapper, signifie ici ***tuer***.

58. Ce caractère a deux prononciations dans la langue parlée, suivant le sens qu'il exprime. Il se prononce ***kei***, lorsqu'il signifie ***donner***, et que son régime est direct. Il se prononce ***ki***, lorsqu'il peut être traduit par nos prépositions ***à*** ou ***pour*** et que son régime est indirect. Dans les livres, on doit toujours le prononcer ***ki***.

59. ***Chienn***, se plaindre, ***envier***, jalouser. ***Chienn-chao***, se plaindre que c'est peu ; — ***chienn-to***, se plaindre que c'est trop. ***Chienn-tch'ang***, ***chienn-touann***, se plaindre que c'est

Traduction française.	*Traduction littérale.*
quelques scélérats (*qui*) conspirent contre lui et qui l'injurient, il n'a cependant pas de fils pour prendre soin de lui pendant sa vieillesse ; (*aussi*) est-il, toute la journée de mauvaise humeur au delà de toute expression.	avoir — beaucoup — peu — larron — espèce (*genre*) — gens, —faire des plans, des projets — nuire — lui, — charger de sottises — affront — lui, — encore (*cependant*) — pas — avoir — garçon — produit (*c. s.*) — nourrir — vivre — lui — vieux — homme — famille (*c.s.*) ; — lui — un — ciel (*jour*) — arriver (*à*) — soir — exiger injustement (*extorquer*) — corde (*procurer*) — de (*m. adj.*) — achever — pas — obtenir.
1. Veuillez me dire comment vous pratiquez la piété filiale.	1. Prier — interroger, — toi — comment — quel — manière — piété filiale — vénérer — père — mère.
2. Je fais tout mon possible (*à cet effet*), — je garde	2. Je — épuiser (*entièrement*) — force — mesure, — faire —

plaint constamment, — qui s'ennuie et par cela même ennuie les autres.

51. *Chiao-king*, pratiquer la piété filiale envers quelqu'un, — ce qui, en Chine, est la première vertu, la première qualité, la première nécessité, — en un mot, la base de l'existence sociale, administrative et politique.

Ici, ces deux caractères forment un verbe actif, le second est le complément du premier. Mais, ils sont aussi employés substantivement et alors ils ne signifient que *piété filiale*, le deuxième caractère devenant substantif auxiliaire.

52. *Tsinn-li-léang*, épuiser sa force, — *faire tout son possible*. *Li-léang*, force, (*le poids*, *la mesure* de la force), bien que *léang* ne soit ici qu'un complément de substantif.

有多少匪類人謀
yéou to chao feï leï jenn moou 45

害他凌辱他又没
haï 45 t'a lîng jou 46 t'a yéou me

有兒子養活他老
yéou eurr tseu yang ho 47 t'a lao 48

人家他一天到晚
jenn 48 kia t'a y 49 t'ienn 49 tao 49 ouann

勤索的了不得請
loo 50 ssoo 50 ti 50 léao pou too ts'îng

問你怎麽樣孝敬
ouenn ni tseng mo yang chiao 51 kîng

父母我盡力量作
fou mou ouo tsinn 52 li 52 léang tso

45. Le caractère *moou*, faire des projets, — a un grand nombre d'autres significations, suivant le complément de verbe ou de substantif qui lui est adjoint. Ici, par exemple, il veut dire *conspirer*, parce que le complément de verbe qui lui sert d'auxiliaire est *hai*, nuire. Mais, avec le caractère *ché*, affaire, il signifiera : *peser les chances* ou *les risques d'une affaire;* — avec *tou*, règle, — *calculer les moyens*. Précédé du caractère *jenn*, homme, il se rendra par *stratagème*. Parfois aussi, il a le sens de : *se consulter* avec quelqu'un, *conférer*, ou *s'ingénier à*.

46. *Ling-jou*, insulter quelqu'un et en même temps lui porter préjudice, faire affront, — verbe composé de deux synonymes.

47. *Yang-ho*, nourrir (*pour faire*) vivre, c'est-à-dire, *élever*, *soigner*, *cultiver*.

48. *Lao-jenn-kia*, vieux bonhomme, — mais dans un sens affectueux.

49. *Y-t'ienn-tao-ouann*, un jour jusqu'au soir, — *toute la journée*.

50. *Lée-soo-ti*, quelqu'un qui gémit, qui se

Traduction française.

1. Qu'est-ce que c'est ? les cheveux de votre père ont tous blanchi et il a l'air cassé.

2. Cela ne saurait étonner, parce que, d'abord, le climat d'ici ne lui convient pas ; ensuite, il souffre beaucoup de rhumatismès et reste constamment couché ; — outre cela, il y a encore

Traduction littérale.

1. Quel — le — affaire, — toi —père — parent (*proche*) — de — tête — cheveux — en entier — blanc — ***m. p. d.*** — grand — débilité — être vaincu — ***m. p. d.***

2. Ceci — le (*c. p.*) — extraordinaire (*étonner*) — pas — obtenir, — parce que — le fait est que — un — venir, — lui — pas — s'accommoder (*répondre à*) — ceci — lieu — de — eau — terre, — deux — venir, — lui — de — côte d'homme — os — avoir douleur — de — profit — endommager, — toujours — s'étendre — lit (*canapé*) ; — reste — dehors, — retourner (*encore*) —

40. *Chouei-t'ou*, eau *et* terroir, pour *climat.*

41. *Lei-kou*, côtes *et* os ; — y avoir mal, c'est, pour les Chinois, avoir des rhumatismes.

42. *Li-haï*, locution fort usitée pour exprimer l'idée d'un *surcroît.* Elle signifie *extrêmement*, *énormément*, — par la raison que *li* veut dire, ici, aigu ; et *haï*, nuisible. Mais, dans la langue écrite, quand ces deux caractères sont employés séparément, en une seule phrase, ils forment une opposition : *li* signifiant, alors, *profit*, et *haï* ayant le sens de *perte.*

43. Le verbe *tcho*, que l'on a déjà vu comme auxiliaire dans le sens de : *produire résultat*, signifie souvent *être étendu*, *être couché*, *s'étendre.*

44. *Ling-ouaï*, adverbe composé de deux synonymes, — *à part cela*, — *en dehors de.*

什 ché 32 麼 mo 32 事 ché 32 你 ni 父 fou 33 親 ts'inn 的 ti
頭 t'éou 髮 fa 34 都 tou 35 白 paï 36 了 léao 大 ta 37 衰 choaï
敗 paï 37 了 léao 這 tché 個 ko 怪 kouaï 38 不 pou 得 too 38
因 inn 爲 ouei 一 y 來 laï 39 他 t'a 不 pou 服 fou
這 tché 裏 li 的 ti 水 chouei 土 t'ou 40 二 eurr 來 laï
他 t'a 的 ti 肋 lei 骨 kou 41 疼 t'eng 的 ti 利 li 42
害 haï 42 常 tch'ang 着 tcho 43 牀 tch'ouang 另 ling 44 外 ouaï 還 hann

32. ***Ché-mo-ché***, quelle affaire, ***qu'y a-t-il.***

33. ***Fou-ts'inn***, père *et* proche parent, pour ***père***. Le caractère ***ts'inn***, qui signifie ***clan, tribu, proche parent*** et qui, bien souvent, a aussi le sens de ***soi-même, en personne***, est employé ici comme complément du substantif ***fou***, père. On l'ajoute également au caractère ***mou***, mère, lorsqu'il s'agit de désigner, individuellement, ***la mère***. C'est comme si l'on disait : ***père*** à ***moi-même***, ou ***mère*** à ***moi-même***. Mais lorsqu'on veut désigner le père et la mère ***collectivement***, on dit simplement, comme on l'a déjà vu, ***fou-mou***, père *et* mère, pour ***parents***.

34. ***T'éou-fa***, cheveux (*de*) tête, c'est-à-dire, ***cheveux***.

35. ***Tou***, en entier, en tout, — est employé ici adverbialement. Il joue le rôle de la marque du pluriel.

36. Par l'adjonction du caractère ***léao***, l'adjectif ***paï***, blanc, est devenu un verbe.

37. Il en est de même pour l'adjectif ***choaï-paï***, débile, vaincu, cassé, ***tout cassé***.

38. ***Kouaï-too***, étonner, surprendre, — parce que tout ce qui est ***extraordinaire*** doit nécessairement ***surprendre***. Le caractère ***too*** est un verbe auxiliaire.

39. Le caractère ***laï***, venir, sert aussi à former des adverbes numéraux. Ainsi, ***y-laï***, premièrement, — ***eurr-laï***, deuxièmement, — ***sann-laï***, troisièmement. Et ainsi de suite.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
s'il y a, ou s'il n'y a pas les bâtonnets et les tasses à thé nécessaires.	avoir — falloir — nécessaire — de (*m. adj.*) — vite (*bâtonnets*) — produit (*c. s.*) — thé — tasse — pas — avoir.
1. (*Si*) le repas est prêt, servez-le.	1. Repas — convenable — achever, — présenter — repas — venir.
2. Veuillez, je vous prie, vous asseoir à la place d'honneur. (*à gauche*).	2. Prier — monter — asseoir
3. Il vaut mieux obéir que respecter. (*Le respect ne vaut pas l'obéissance.*)	3. Respecter — vénérer — pas — comme — suivre — ordre.
4. Vous êtes trop bon, — mangez donc encore un peu.	4. Bien — dire, derechef — se servir — un — peu.
5. J'ai mangé suffisamment. (*Je suis rassasié.*)	5. Manger — satisfaire faim (*satiété*) — *m. p. d.*
6. Le thé n'est pas infusé, ajoutez donc du thé.	6. Ceci — (*c.p.*) — thé — pas — avoir — teinte — couleur, — derechef — ajouter — thé — feuille.
7. Il ne faut pas, il ne faut pas.	7. Pas — falloir, — pas — falloir.

26. *Kong-king*, respecter, et *ts'ong-ming*, obéir, — deux verbes composés chacun de deux synonymes.

27. *Pou-jou*, pas — comme, — pour *ne pas valoir*.

28. *Y-sié*, un peu, infiniment peu, — locution composée de deux mots n'en faisant qu'un.

29. *Tch'é-pao*, manger à satiété, se rassasier, manger à son appétit.

30. *Yenn-choo*, couleur *et* teinte, pour *couleur*, — substantif composé de deux synonymes.

31. *Tch'a-yé*, feuilles *de* thé, pour *thé*. C'est de là que vient le mot russe *Tchaï*, thé.


有 yéou 要 yao 21 緊 kinn 的 ti 21 快 k'ouaï 子 22 tseu 茶 tch'a
盌 ouann 没 me 有 yéou 飯 fann 便 pienn 23 了 léao 送 song 24
飯 fann 來 lai 24 請 ts'ing 上 25 chang 坐 tso 25 恭 kong 26 敬 king
不 27 pou 如 jou 從 ts'ong 命 ming 好 hao 說 cho 再 tsaï
用 yong 一 28 y 些 sié 喫 tch'é 飽 pao 29 了 léao 這 tché
個 ko 茶 tch'a 没 me 有 yéou 顔 yenn 色 choo 30 再 tsaï
添 t'ienn 茶 tch'a 31 葉 yé 不 pou 要 yao 不 pou 要 yao

21. *Yao-kinn-ti*, ce dont il faut se servir, *nécessaire*.

22. *K'ouaï-tseu*, les *bâtonnets* dont se servent les Chinois pour manger, — ce qui *active* l'action de manger, — car ce caractère signifie surtout *vitesse*. Rien n'est, en effet, plus surprenant que la prestesse avec laquelle les mets, et jusqu'aux liquides, disparaissent dans la bouche des Chinois, qui, pourtant, n'emploient que ces bâtonnets.

23. *Pienn*, aise, commodité, — est ici un verbe, comme l'indique *léao*, marque du passé défini. Il faut donc traduire : *accommoder*.

24. *Song-laï*, verbe qui signifie : *présenter avec déférence*. On ne saurait donc en faire usage, en demandant quoi que ce soit à un égal, encore moins à un supérieur, si ce n'est dans le sens de leur *offrir* SOI-MÊME quelque chose. C'est exactement, comme chez nous, le mot *donner*, dont on ne se sert pas en *donnant* n'importe quoi à une personne envers qui on veut être poli, ou seulement convenable. Néanmoins, c'est un caractère qui n'implique pas l'idée dégradante de vasselage; c'est-à-dire que, pour « présenter »; *song*, on ne se met pas à genoux, tandis qu'il y a d'autres caractères signifiant *présenter*, d'où ressort absolument l'idée de *s'agenouiller*.

25. *Chang-tso* est ici un seul mot et signifie : *s'asseoir en supérieur*, c'est-à-dire *à une place supérieure*. La première place chez les Chinois est toujours *à gauche*, comme chez les Russes.

Traduction française.

n'en suis pas digne. (*c'est trop d'honneur; — vous me confondez*).
1. Cela vous est dû de toutes les façons.
2. Eh bien, je vais vous servir et cela arrangera tout. (*Eh bien, j'assisterai au repas, et voilà tout*).
3. C'est bien aimable ce que vous dites.
4. Quelqu'un.
5. Voilà.
6. Le repas est-il prêt?
7. A peu près.
8. Combien de plats y a-t-il?
9. Aujourd'hui, tout est maigre — il n'y a pas de plats gras.
10. Peu importe, — (*cela ne fait rien*), — mettez vite la table, préparez huit couverts, voyez

Traduction littérale.

oser — falloir (*devoir*).
1. Raison — devoir.
2. Je — être à l'ordre — attendre, — aussitôt — être — achever.
3. Bon — dire.
4. Venir.
5. Avoir.
6. Nourriture (*repas*) (repas) — manier (*préparer*) — bien — achever — ?
7. Errer — pas — beaucoup.
8. Toi — avoir — combien — espèce — mets — ?
9. Maintenant — jour — tout (*en entier*) — être — simple (*habituel*) — mets, — pas — avoir — gras (*de viande*) — mets.
10. Pas — mutuellement — bouclier (*toucher*), — vite — disposer bien (*étendre*) — natte (*table*); — à l'avance — préparer — huit — personne (*couvert*), — regarder —

de celui de *yang*, espèce, qui sert ici de particule numérale.

16. *Sou-ts'ai*, mets maigres, dont se compose exclusivement l'ordinaire chinois pendant les jours de jeûne, qui sont assez fréquents et d'où sont exclus non-seulement les viandes et le poisson, mais meme les assaisonnements comme l'ail, l'oignon, le poivre, etc., etc.

17. La locution *pou-siang-kann*, employée sans régime direct ou indirect, répond exactement aux nôtres : *peu importe*, *n'importe*, *cela ne fait rien*.

18. *Si*, veut dire *natte*; mais, comme on met toujours une natte sur la table à manger, ce caractère a souvent le sens de *table*, surtout lorsqu'il est précédé du caractère *p'ai*, mettre en ordre, disposer.

19. *Yu-pei*, préparer, faire quoi que ce soit à l'avance. Verbe composé de deux synonymes.

20. *Ouei*, personne, — signifie ici *couvert* pour une personne.

敢 kann 9	就 tsiéou	飯 fann	多 to 14 o	今 kinn	有 yéou	排 paï
當 tang 9 o	是 ché	弄 nong 13	你 ni	日 jé	葷 houeunn	席 si 18
理 li 10	了 léao o	好 hao 13	有 yéou	都 tou	菜 ts'aï o	預 yu 19
當 tang o	好 hao	了 lao	幾 ki 15	是 ché	不 pou 17	備 peï
我 ouo	說 cho o	麼 mo o	樣 yang	素 sou 16	相 siang	八 pa
伺 tseu-sseu 11	來 laï 12 o	差 tch'a 14	菜 ts'aï	菜 ts'aï	干 kann 17	位 oueï 20
候 héou	有 yéou o	不 pou	呢 ni o	没 me	快 k'ouaï	看 k'ann

9. *Pou-kann-tang*, formule de politesse, qui veut dire qu'*on n'ose pas prétendre à un tel honneur*, et dont on se sert pour répondre à un compliment, ou à une gracieuseté.

10. *Li-tang*, — autre formule de politesse, qui veut dire que : *tout vous est dû ; rien ne saurait être trop bon pour vous.*

11. *Tseu* ou *sseu-héou*, se tenir derrière quelqu'un pour attendre ses ordres, — verbe composé de deux synonymes.

12. *Laï*, venir, — *yéou*, avoir. De ces deux mots, l'un sert à appeler les domestiques, — l'autre leur sert de réponse.

13. *Nong* ou *long-hao*, tenir prêt, — verbe composé d'un verbe et d'un adjectif, — *manier* quelque chose jusqu'à ce que cela soit *bon*. C'est ainsi que l'on dit : *chio*, étudier, *chio-hao*, apprendre.

14. *Tch'a-pou-to*, errer-pas-beaucoup, — locution répondant à notre : *à peu près*, *presque*.

15. *Ki*, combien. Au lieu d'employer la forme interrogative *to-chao*, est-ce *beaucoup*, est-ce *peu*, pour *combien*, — on emploie de préférence le mot *ki*, lorsque l'objet, ou l'espèce, dont on désire connaitre la quantité, est déjà divisé, réparti. Mais c'est un adjectif qui exige l'adjonction d'une particule numérale. Ainsi, *to-chao-jenn*, combien d'hommes, — et *ki-ko-jenn*, combien *d'unités* d'hommes.

Dans cette phrase, on s'est servi du caractère *ki* et non pas de la locution *to-chao*, parce que le caractère *ts'aï*, mets, est précédé

Traduction française.	*Traduction littérale.*
on a ainsi le caractère ***meunn***, (***qui est la marque du pluriel*** des individus), et voilà.	cette — façon — « ***meunn*** » (***marque du pluriel des pronoms***), — être — achever.

CHAPITRE VI

1. Me voici arrivé exprès pour m'instruire dans votre honorable société.	1. Exprès — venir — prier — instruction.
2. Comment oserais-je prétendre à un tel honneur ? — Veuillez me dire, je vous prie, l'heure qu'il est.	2. Est-ce que — oser, — prier — interroger — quel — le — temps — attendre (*c. s.*).
3. Il est onze heures moins un quart.	3. Dix — coups (***ce qui tombe en bas***) — trois — quart d'heure.
4. Vous arrivez, Monsieur, bien à propos, (***car***) justement nous allons manger, — veuillez, je vous prie, prendre part à notre repas de famille. (***à notre ordinaire***, ***à notre pot-au-feu***).	4. Toi — félicité (*c. p.*) — venir — de — ingénieux (***à propos***). — justement — justement — je — ***m. p.*** — vouloir — aller — manger — nourriture (***riz cuit***), — prier — manger — famille — toujours — nourriture (***repas***).
5. Je	5. Pas —

asseoir ; — ***ts'ing-tch'é***, veuillez donc manger, etc., etc.

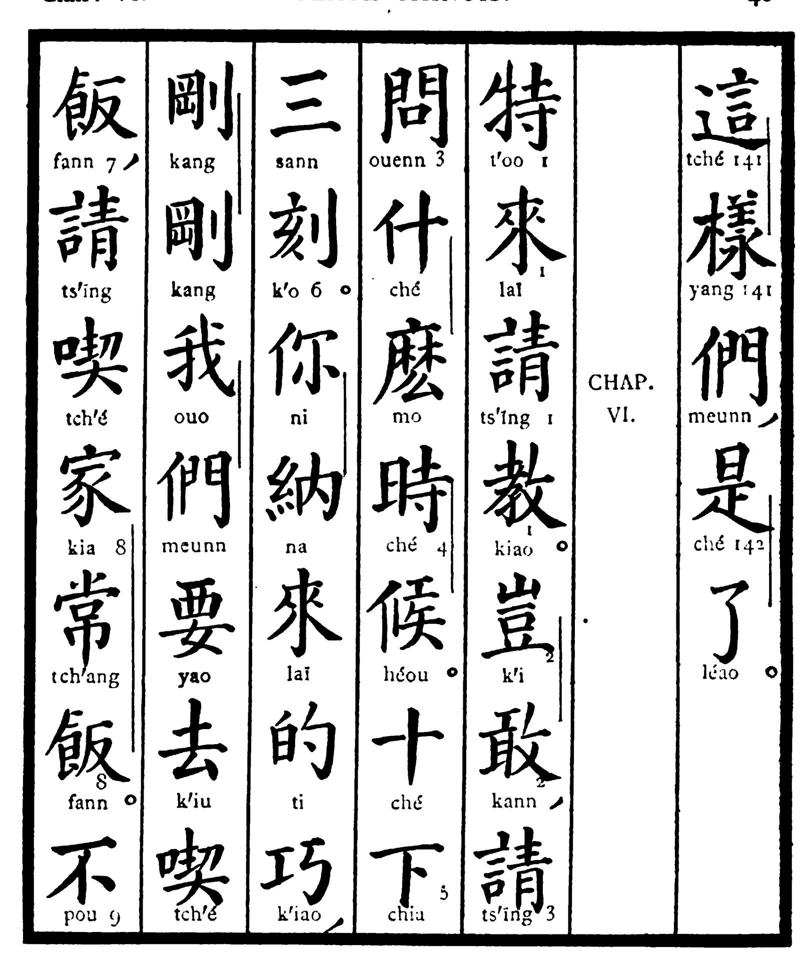
4. ***Ché-héou***, temps ***et*** attendre pour ***temps***, — substantif composé d'un substantif et d'un verbe qui lui sert de complément, — ***temps*** (pour) ***attendre***.

5. Le caractère ***chia***, en bas, signifie aussi ***coup***, par la raison qu'un coup tombe plus ou moins de haut et ***reste*** en place. On se sert aussi de ce caractère pour désigner les ***coups*** frappés sur le timbre d'une horloge.

6. ***K'o***, comme on l'a déjà vu, est le huitième d'une heure chinoise, ***un quart*** de la nôtre.

7. ***Fann*** signifie avant tout le ***riz cuit***, mais comme le riz constitue presque autant la nourriture du peuple en Chine, que le pain chez nous, on se sert de ce caractère pour désigner toute sorte de ***nourriture*** ou plutôt de ***repas***, — et voilà pourquoi c'est le complément ordinaire du verbe ***tch'é***, manger ; — ***tch'é-fann*** ne signifie donc pas manger du riz, mais tout simplement ***manger***.

8. ***Kia-tch'ang-fann***, repas de toujours, (***à la***) maison, — ***le pot-au-feu***.


這 tché 141 樣 yang 141 們 meunn 是 ché 142 了 léao o

CHAP. VI.

特 t'oo 1 來 laï 1 請 ts'ing 1 教 kiao 1 o 豈 k'i 2 敢 kann 2 請 ts'ing 3

問 ouenn 3 什 ché 麼 mo 時 ché 4 候 héou o 十 ché 下 chia 5

三 sann 刻 k'o 6 o 你 ni 納 na 來 laï 的 ti 巧 k'iao

剛 kang 剛 kang 我 ouo 們 meunn 要 yao 去 k'iu 喫 tch'é

飯 fann 7 請 ts'ing 喫 tch'é 家 kia 8 常 tch'ang 飯 fann 8 o 不 pou 9

141. *Tché-yang*, ainsi, (*de*) cette manière.
142. *Ché-léao*, locution qui, placée à la fin d'une phrase, signifie : *et voilà qui est tout à fait bien.*

CHAPITRE VI.

1. *T'oo-laï-ts'ing-kiao,* phrase d'entrée d'un *ami*, au moment où il aborde le maître de la maison, — comme si l'on disait : « Il y a longtemps que je n'ai pas eu *l'honneur* de vous voir. »

On remarquera que c'est encore une phrase où il n'y a que des monosyllabes, et cependant tout le monde la comprend, même les simples porteurs de chaises.

2. *K'i-kann*, locution dont on se sert constamment en Chine, parmi les gens comme il faut, pour répondre au moindre compliment. Cela veut dire : *mais vous me confondez, — c'est trop d'honneur.*

3. *Ts'ing-ouenn*, prier, interroger, — formule dont on se sert pour s'adresser à quelqu'un sur quelque sujet que ce soit. Le caractère *ts'ing*, prier, répond à notre expression : *j'ai l'honneur de,* ou *permettez-moi.* Ainsi on dira : *ts'ing-ouenn*, permettez-moi de vous demander; — *ts'ing-tso,* veuillez bien vous

Traduction française.

tention.

1. Il arrive constamment qu'on oublie le caractère, (*que l'on voulait écrire*) en prenant le pinceau.

2. On veut écrire le caractère « *Dzeu* » (*caractère*), et on ne se rappelle pas la manière de le faire.

3. C'est d'abord, en haut, le caractère « *mienn* » (*toit* ou *couvrir*), — (*et*) en bas, le caractère « *tseu* » (*fils*), — n'est-ce pas ?

4. C'est d'abord, d'un côté, le caractère « *jenn* » (*homme*), mais debout, (*c'est-à-dire la variante du caractère* « jenn » *dont on se sert dans les caractères composés de ce radical*), et de l'autre côté le caractère « *meunn* » (porte),

Traduction littérale.

pensée.

1. Prendre — pinceau, — oublier — *m. p. d.* — caractère (*lettre*), — toujours — avoir — de — affaire — chose (*c. s.*).

2. Vouloir — écrire — un — *p. n. g.* — caractère, — pas — se rappeler — obtenir — comment — lequel — manière — écrire — moyen — garçon (*c. s.*).

3. Être (*c'est*) — le — « *mienn* » (*couvrir*) — caractère — tête (*au-dessus*), — dessous — en bas — un — *p. n. g.* — fils, — pas — être.

4. Etre — le — mettre debout — homme — côté (*épaule*), — celui-là — un — bord — un — *p. n. g.* — « *meunn* » (*porte*) — caractère, —

---

138. Après avoir tracé, en haut, le caractère *mienn*, toit, — on écrit en bas le caractère *tseu*, fils, et alors on a le caractère composé et complet *dzeu* qui signifie : *caractère* (lettre chinoise).

139. *Li*, debout, est ici au génitif, — comme si l'on disait : c'est le caractère *jenn* de debout.

Lorsque ce caractère *li* est employé comme verbe, il a le sens d'*ériger*, d'*établir*, d'*instituer*.

140. *P'ang* est employé ici adverbialement, et voici la traduction littérale de la phrase : *C'est le caractère de* HOMME SUR PIED (qui est mis) *de côté*.

思 sseu 132	有 yéou 133	個 ko	樣 yang 135	字 dzeu 136	不 pou	那 na
拿 na	的 ti	字 dzeu	寫 sié	頭 t'éou	是 ché	一 y
筆 pi	事 ché	不 pou	法 fa	底 ti 137	是 ché	邊 pienn
忘 ouang	情 ts'ing	記 ki 134	兒 eurr	下 chia	個 ko	一 y
了 leao	要 yao	得 too	是 ché 136	一 y 138	立 li 139	個 ko
字 dzeu	寫 sié	怎 tseng 135	個 ko	個 ko	人 jenn	門 meunn
常 tch'ang 133	一 y	麼 mo	宀 mienn 136	子 tseu 138	旁 p'ang 140	字 dzeu

133. *Tch'ang-yéou-ti,* ordinaire, *ce dont il y a toujours* (toujours-*arriv*-ANT).

134. *Ki-too,* se rappeler, *pou-ki-too* ne pas se rappeler, *ki-pou-too,* ne pas pouvoir se rappeler.

135. *Tseng-mo-yang,* comment-quelle-manière, — pour *comment.*

136. Cette phrase indique l'ordre que l'on doit suivre dans la composition, dans l'exécution du caractère *dzeu,* qui signifie précisément *caractère,* et il va sans dire que l'on commence par tracer le caractère simple qui doit être mis en haut, ou plutôt au-dessus, et qui signifie *toit* (radical ou clef n° 40).

137. *Ti-chia,* en bas, est l'opposé de *chang-t'éou,* en haut.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
(*et qui*) m'ont fait manquer mes affaires.	se tromper (*faire manquer*) — *m. p. d.* — je — de — affaires — choses.
1. Ceci ne me concerne en aucune façon et ne regarde que vous.	1. Ceci — le — cause (*jouir de sa liberté*) — *obtenir* — toi, — avec (*à*) — je — pas — mutuellement — bouclier (*toucher*, *avoir responsabilité*).
2. Quelle idée ! — Est-ce que je pouvais faire qu'ils ne fussent pas des gens d'importance et qu'ils fussent au contraire les premiers venus, — je ne m'en serais certainement pas soucié ; — (*mais cette fois-ci, j'ai dû m'occuper d'eux*) d'autant plus, qu'ils étaient venus dans une bonne in-	2. Celui-là — lieu — de — langage, — je — plût à Dieu — pas — obtenir — lui — *m. p.* — pas — avoir — mérite — nom, — être — égal — toujours — cent — famille, — je — aussitôt — pas — administrer (*s'occuper de*) — lui — *m. p.* — d'autant — encore, — lui — *m. p.* — venir — de — bon — intention —

129. *Kong-ming*, litt. : réputation (*de*) mérite. Cette locution indique seulement ici le bouton que les Chinois portent au sommet de leurs chapeaux et qui est censé constater les grades littéraires, ou les fonctions publiques de ceux qui le portent. Il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui ces sortes d'insignes s'achètent pour ainsi dire aux enchères et que, par suite, leur valeur honorifique est minime, celle surtout des boutons en cuivre doré.

130. Le caractère *kouann* veut dire avant tout : *administrer, s'occuper de quelque chose.* De là, le sens de *gouverner.* Or, s'occuper de quelque chose, c'est évidemment *s'en soucier.* Cette locution est très-usitée.

La composition de ce caractère est fort expressive. On y voit, pour radical, la clef de *bambou,* et pour caractère phonétique celui qui signifie *fonctionnaire.* De là l'idée que c'est avec *le bambou* que les fonctionnaires gouvernent le pays. Et cette idée est assez juste.

131. *K'ouang-tsié*, que nous connaissons déjà, peut se traduire indifféremment par *d'autant plus* ou *d'autant moins*, suivant le sens de ce qui précède. Ici, il faut le traduire par *d'autant plus*, mais en se gardant d'oublier qu'il implique *juste le contraire* de ce qui vient d'être dit, c'est-à-dire : qu'on *ne* se soucierait *pas*. On voit par là, combien il est nécessaire, pour le traducteur, de se rendre toujours exactement compte de la position spéciale et relative que les caractères chinois occupent dans chaque phrase.

132. *Y-sseu*, intention, pensée, idée, — substantif composé de deux synonymes.

悞 ou 125 了 léao 我 ouo 的 ti 事 ché 情 ts'ing ° 這 tché.

個 ko 由 yéou 126 得 too 你 ni 與 yu 我 ouo 不 pou

相 siang 126 干 kann ° 那 na 127 裏 li 127 的 ti 話 houa 127 我 ouo

巴 pa 128 不 pou 128 得 too 128 他 t'a 們 meunn 没 mo 有 yéou

功 kong 名 mîng 129 是 ché 平 p'ing 常 tchang 百 po 姓 sing

我 ouo 就 tsiéou 不 pou 管 kouann 130 他 t'a 們 meunn 况 k'ouang 131

且 tsié 131 他 t'a 們 meunn 來 lai 的 ti 好 hao 意 y 132

125. Le verbe *ou* signifie d'abord *omettre* ou *se laisser séduire*; puis, *manquer à quelque chose, à son devoir*. Dans cette phrase, il y a une ellipse : « en bavardant une demi-journée, — *(ils ont fait que)* — j'ai manqué à mes affaires. » Le verbe se rapporte à celui qui parle et non pas à ceux dont il parle.

126. Les deux verbes composés : *yéou-too* et *siang-kann* signifient à peu près la même chose : *concerner, avoir responsabilité de quelque chose*. On peut traduire l'un et l'autre par *concerner* et *regarder* (dans le sens de *toucher*). Mais leur emploi n'est pas le même, — car si l'on doit se servir de *yéou-too* dans le sens actif, *siang-kann* exige le régime indirect, précédé de la préposition *yu* (avec *ou* à). Exemple : ceci n'a aucun rapport *avec* moi; *ou*, ceci ne se rattache pas *à* moi. — Le régime indirect se *place* ici *avant* le verbe, tandis que *yéou-too* doit etre *suivi* de son régime direct.

127. *Na-li-ti-houa*, avec un fort accent sur le mot *na*, — locution qui répond à nos expressions *: quelle histoire, quelle farce!* Mot à mot : Mais *d'où* (de quel lieu) vient donc ce langage !

128. *Pa-pou-too*, idiotisme employé seulement au négatif, signifie : *Plût à Dieu que, — je ne puis pas empêcher que*. Il arrive fort souvent que le premier de ces trois caractères, *pa*, plût à Dieu (*utinam*), est remplacé par *pa*, SAISIR, POING, marque du régime direct, — car les Chinois sont très-sujets à de semblables erreurs. Mais même alors, cette locution ne change point de sens.

Traduction française.

grave pas dans ma mémoire *je ne l'ai pas digérée, je ne me la suis pas assimilée)*; l'idée ne m'était pas venue que j'irais aujourd'hui à l'école, je suis très-éreinté, n'ayant pas un seul instant à moi (*n'ayant pas même un peu de repos*); avant-hier, j'ai reçu des visites; hier c'est moi qui suis allé en rendre; — voilà qu'aujourd'hui, il m'arrive cinq ou six amis (*pour*) bavarder toute une demi-journée;

Traduction littérale.

en bas (*descendre*) — aller; — penser — pas — arriver — maintenant — jour — monter — étude (*école*), — grandement — amer — pénible, — un — point — garçon (*c.s.*) — vide (*loisir*) — *c.s.* — cependant — pas — avoir; — auparavant — jour, — avoir — hôte — gens (*c.s.*) — venir — visiter — lever les yeux vers, — hier — jour, — je — aller — retourner — visiter, — maintenant — ciel, — encore — avoir — cinq — six — *p.n.g.* — amis — camarades — venir — dire — moitié — — ciel (*jour*) — de — langage, —

lorsqu'on salue, en joignant les mains fermées à la hauteur du visage, on doit lever les yeux sur celui que l'on salue. Et lorsqu'on lève ainsi les yeux, c'est qu'on s'attend à quelque chose. Le caractère *ouang* signifie donc aussi *espérer*.

124. *Cho-houa*, parler. Mais comme c'est un verbe composé d'un verbe et d'un substantif, il faut, pour qualifier le substantif, le faire précéder immédiatement de ce qui le qualifie; ainsi CHO-*pann-t'ienn-ti*-HOUA et non pas CHO-HOUA-*pann-t'ienn-ti*.



下 chia [119] 去 k'iu 想 siang [120] 不 pou 到 tao [120] 今 kinn 日 jé
上 chang 學 chio [121] 大 ta 辛 sinn 苦 k'ou 一 y 點 tienn
兒 eurr 空 k'ong 兒 eurr 也 yé 没 me 有 yéou [122] 前 ts'ienn
日 jé [122] 有 yéou 客 k'o 人 jenn 來 laï 拜 paï [123] 望 ouang
昨 tso 日 jé 我 ouo 去 k'iu 回 houei 拜 paï 今 kinn
天 t'ienn 又 yéou 有 yéou 五 ou 六 léou 個 ko 朋 p'eung
友 yéou 來 laï 說 cho [124] 半 pann 天 t'ienn 的 ti 話 houa [124]

119. *Chia-k'iu*, en bas *et* aller, pour *descendre*, par conséquent *digérer*, surtout si ces deux caractères sont précédés de celui qui signifie *manger*. Ici, cette locution veut dire simplement : *apprendre par cœur, apprendre bien*.

120. *Siang-tao*, venir à l'idée, prévoir, — verbe composé de deux verbes, dont le second est auxiliaire. Donc, — *ne pas prévoir*, se dit en chinois, *siang*-POU-*tao* et non : POU-*siang-tao*. En ajoutant à ce verbe composé, mis au négatif, *siang-pou-tao*, le caractère *ti* (marque d'adverbe), on aura l'adverbe *siang-pou-tao-ti*, qui veut dire *à l'improviste*, *sans parti pris*, *d'une manière imprévue*, qu'il s'agisse d'une *chance* ou d'un *risque*, — tandis que le caractère *mao* (mal à propos), employé dans le sens de : *à l'improviste*, implique exclusivement l'idée de quelque chose *de désagréable*.

121. *Chio*, étudier, — est ici l'abréviation de *chio-fang*, maison d'étude, ou école.

122. *Ts'ienn-jé*, avant-hier, comme *tso-jé*, hier, et *kinn-jé*, aujourd'hui.

123. *Paï*, faire des visites, saluer. On ajoute à ce verbe, pour complément, le caractère *ouang*. lever les yeux vers, — parce que,

Traduction française.	*Traduction littérale.*
vois pas, je ne le distingue pas, c'est qu'il n'y a pas de lumière; ah voilà, -- l'un, c'est le caractère *jong*, — l'autre est le caractère *inn*.	pas — voir, — regarder — pas — sortir — venir, — pas — avoir — lumière — éclat; — être — achever, — un — *p. n. g.* — être — le — occupé — caractère, — celui-là — un — *p. n. g.* — être — le — incertain — caractère.
1 A quel radical appartiennent-ils?	1. Entrer (*appartenir*) — quel — le — gouverner (*radical*).
2. Tous les deux font partie du radical *Kiong* (désert).	2. Tous deux — les (*p. n. g.*) — en tout (*m. p.*) — entrer — désert — gouverner (*radical*, *série*, *matrice*).
3. Avez-vous appris par cœur votre leçon?	3. Toi — de — livre (*leçon*) — dos — obtenir — monter — venir — ?
4. Je ne l'ai pas apprise par cœur, elle ne se	4. Dos — pas — monter — venir, — dos — pas —

le traduit-on par le substantif *radical*, c'est-à-dire, caractère qui en produit d'autres.

Voici en effet comment se forment les caractères chinois : chacun d'eux, — à moins qu'il ne soit *radical* lui-même et rien que *radical*, en d'autres termes *moule* ou *matrice*, — se compose d'un caractère qui est *radical* et qui *est censé* donner au caractère composé sa *signification;* puis d'un caractère *phonétique* qui *est censé* lui donner le son, c'est-à-dire : sa *prononciation*. Nous disons : *censé*, car c'est une théorie qui est, le plus souvent, démentie par la pratique.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que, depuis surtout le célèbre empereur, connu sous le nom de son règne, *K'ang-chi*, tous les caractères chinois sont groupés sous 214 *clefs*, *radicaux* ou *matrices*, — en chinois *pou*, 214 *pou*, et c'est ce caractère qui, tout en signifiant *gouvernement*, *administration*, a néanmoins le sens de *radical* ou *clef*, formant de cette manière 214 *gouvernements distincts* qui embrassent tous les caractères chinois.

C'est le dictionnaire : « Loi des caractères par K'ang-chi, » — *K'ang-chi-dzeu-tienn*, qui est *le père adoptif* de ce système, et il est en Chine ce qu'est chez nous le Dictionnaire de l'Académie.

117. Comme on l'a vu précédemment, *chou* veut dire aussi bien *lettre* que *livre*. Il signifie en outre assez souvent *écrire*. Ici, il a le sens de *leçon*. C'est surtout, en effet, dans les livres qu'on trouve des leçons à apprendre.

118. *Peï-too-chang-lai*, verbe composé d'un substantif et de trois verbes auxiliaires, dont l'un, *too*, indique le *résultat;* la réunion des quatre caractères signifie : *apprendre par cœur*, — tandis que *pei-chang-lai*, c'est-à-dire la même locution, mais privée du caractère *too*, prendre effet, — veut dire *étudier par cœur*.

L'emploi du mot *pei*, dos, dans cette locution, vient de l'habitude qu'on a, dans les écoles de Chine, de faire tourner le dos à l'élève qui récite sa leçon. Nous aurions mauvaise grâce à nous en étonner, car le mot *dos*, quand la mémoire seule est en jeu, n'est pas plus extraordinaire que le mot *cœur*.

不 pou	有 yéou	是 ché	是 ché	部 pou 116	你 ni	麼 mo
見 kienn 111	光 kouang 113	個 ko	個 ko	兩 léang	的 ti	背 peï
看 k'ann 112	亮 léang 113	冗 jong 115	冘 inn	個 ko	書 chou 117	不 pou
不 pou	是 ché 114	字 dzeu	字 dzeu	都 tou	背 peï 118	上 chang
出 tch'ou 112	了 léao	那 na	入 jou	入 jou	得 too	來 laï
來 laï	一 y	一 y	什 ché	冂 kiong	上 chang 18	背 peï
没 me	個 ko	個 ko	麼 mo	部 pou	來 laï 118	不 pou

112. *K'ann-tch'ou-laï*, distinguer, ressortir, faire ressortir, — verbe composé de trois verbes, dont les deux derniers forment un seul verbe auxiliaire. Il en résulte qu'*au négatif présent*, la négation *pou*, pas, se placera immédiatement après le verbe principal, — et on dira : *k'ann-pou-tch'ou-laï*, je ne distingue pas. Comme nous l'avons dit plusieurs fois, dans les verbes de cette catégorie, l'accent est toujours sur le verbe principal, jamais sur les auxiliaires, autrement dit, sur les compléments.

113. *Kouang-léang*, lumière *et* éclat, pour *lumière*, — substantif composé de deux synonymes.

114. Ici, *ché-léao* ne saurait être traduit autrement que par : *ah, voilà qui est bon maintenant.*

115. Comme il s'agit seulement ici de reconnaître le caractère, et, pour premier indice qu'on le reconnaît, d'en donner la prononciation, ce caractère ne doit pas être traduit. On remarquera, — et il est bon de le répéter sans cesse, — qu'en français nous disons : c'est le caractère *jong;* tandis qu'en chinois il faut dire juste le contraire : c'est *jong* le caractère.

116. Le caractère *pou*, fort important par l'usage qu'on en fait, signifie avant tout *gouverner*, *administrer* et, comme tel, a le premier sens de : *ministère* ou *département ministériel*, (il y en a *six* à Pékin) et entre dans la composition des titres officiels des vice-rois et des gouverneurs de province. Mais en même temps et par cela même, il a le sens de *tête de chapitre*, *tête de série*, *mère de genre*. Aussi

Traduction française.	*Traduction littérale.*
est vraiment bien bornée ; je vous donne (*je vous fais l'aumône de*) trois feuilles, mais je ne vous permets pas de les gâcher.	caractère (*le naturel*) — avoir — limites (*borner;*) — compatir — se prêter à — toi — trois — feuilles (*p. n.*) — pas — permettre — toi — mal à propos — se servir — lui.
1. Jamais, je n'oserai frustrer les espérances de mon bienfaiteur.	1. Dix mille fois — pas — oser — culpabilité — porter sur les épaules (*charge*) — bienfait — maître — de — pointer avec le doigt — espérer.
2. Il ne faut pas dire ce qu'on ne pense pas ; ce qu'il faut, c'est que la bouche et le cœur soient à l'unisson.	2. Pas — falloir — bouche — être — cœur — pas ; — falloir — cœur — bouche — comme — un.
3. Très-bien, — adieu.	3. Etre — achever, — prier — achever.
4. Revenez ici, connaissez-vous ce caractère ?	4. Derechef — venir, — toi — connaître — obtenir — ceci — le — caractère — ?
5. Je ne le	5. Regarder —

l'*espérance*, c'est-à-dire *attente*, *espérance*, vues sur quelqu'un ou sur quelque chose.

106. Ces deux phrases démontrent à quel point on a tort de vouloir réduire à *nos* termes de grammaire la construction des phrases chinoises et de soutenir, entre autres choses, que le chinois *parlé* est une langue *polysyllabique*, tandis que le chinois écrit serait *monosyllabique*. Car, voilà deux phrases qui sont composées de onze caractères ou mots *absolument distincts* et que comprend néanmoins le premier venu en Chine, pourvu qu'elles soient convenablement prononcées.

107. *Ché-léao*, être *et* achever, — locution qui répond à la nôtre : *c'est fort bien*, *vous avez raison*, *c'est comme cela*, et qui sert à terminer la conversation.

108. *Ts'ing-léao*, litt. : j'ai fini de prier, mes prières sont achevées, je n'ai plus rien à dire ou à faire. — C'est une locution d'adieu. On s'en sert *en la répétant et en saluant*. Elle est l'équivalent de notre : *adieu, adieu*.

109. *Tsaï-laï*, verbe composé d'un verbe et d'un adverbe. On peut fort bien le considérer comme un seul mot et le rendre par notre *re-venir*. Mais on peut aussi traduire ces deux caractères séparément et dire : *venez sur vos pas*, ou *venez encore* ou *venez derechef*.

110. *Ienn-too*, reconnaître *et* obtenir, c'est-à-dire, *connaître* — (avec) *effet*, — verbe où le caractère *too*, ioue à la fois le rôle d'auxiliaire et de complément d'un verbe. Ce verbe s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses, tandis que le verbe *tché-tao* signifie plutôt *savoir* et ne saurait être employé lorsqu'il s'agit des individus.

111. *K'ann-kienn*, regarder *et* voir, pour *voir*, — verbe composé de deux synonymes, dont le deuxième est en même temps un verbe auxiliaire, qui exige qu'*au négatif présent*, la négation *pou*, pas, soit placée entre les deux verbes.

性 sing 有 yéou 98 限 chienn 哀 ngaï 矜 king 99 你 ni 三 sann

張 tchang 100 不 pou 准 tchouënn 101 你 ni 冒 mao 102 用 yong 他 t'a

萬 ouann 103 不 pou 103 敢 kann 辜 kou 負 fou 104 恩 ngenn 主 tchou

的 ti 指 tché 望 ouang 105 不 pou 106 要 yao 口 k'éou 106 是 ché 106

心 sinn 106 非 feï 106 要 yao 106 心 sinn 口 k'éou 106 如 jou 106 一 y 106

是 ché 107 了 léao 請 ts'ing 了 léao 108 再 tsaï 來 laï 109 你 ni

認 jenn 110 得 too 這 tché 個 ko 字 dzeu 麽 mo 看 k'ann 111

98. *Yéou-chienn*, avoir (*des*) limites, autrement dit : *être borné*, — surtout si l'on ajoute à ces deux caractères celui de *ti*, marque de l'adjectif.

99. *Ngaï-king*, compatir *et* se prêter à, — constituent un verbe composé, signifiant : *faire aumône*, qui, pris substantivement, veut dire tout simplement *aumône*. Dans la bouche d'un supérieur parlant à un inférieur, cette locution répond à notre expression : *je daigne*.

100. Le caractère *tchang* veut dire ici *feuilles*, parce que la demande de l'élève en a précédemment déterminé le sens. Autrement ce caractère ne serait pas compréhensible. D'un autre côté, ce serait commettre un pléonasme que de répéter *ici* le mot *papier*.

101. *Tchouenn*, permettre, concéder. *Dans le style officiel*, ce caractère se traduit fort bien par notre expression : *avoir l'honneur de recevoir*. C'est comme si l'on disait : La dépêche ou la lettre que vous m'avez *concédée*, dont vous m'avez *gratifié*, que vous m'avez *permis* de tenir de vous.

102. On a déjà vu précédemment le caractère *mao* (mal à propos) joint à un autre verbe et lui donnant la signification : *à l'improviste*. Ici, il précède le caractère *yong*, se servir, et en fait le verbe *gâcher, se servir mal* de quelque chose.

103. *Ouann-pou*, jamais, au grand jamais.

104. *Kou-fou*, frustrer, réduire à néant, *faire manquer*, — en d'autres termes : *porter sur ses épaules la faute* (le manque) *de*. Verbe composé de deux synonymes.

105. *Tché-ouang*, ce qui est le *but* de

Traduction française.	*Traduction littérale.*
jettent des racines (*s'implantent*) en Chine.	être placé (*à, dans*) — milieu — empire — planter (*perforer*) — *m. p. d.* — racine — produit (*c. s.*).
1. Je vous supplie, maître, de me prêter une feuille de papier.	1. Supplier — antérieur — naître — prêter — je — un — étendre (*particule numérale de tout ce qui est en feuilles*) — papier.
2. Pourquoi en voulez-vous ? (*qu'en voulez-vous faire ?*)	2. Vouloir — lui — faire — quoi — ?
3. Il m'en faut un peu sous la main (*de tout prêt*), pour m'en servir au besoin (*quand il faudra*); je vais faire un calepin pour prendre des notes (*y inscrire mes affaires*).	3. Vouloir — beaucoup — peu — apparaître (*présentement*) — devenir — de (*m. adj.*) — beaucoup — je (*soi-même*) — falloir — nécessaire, — aussitôt — se servir; — vouloir — faire — un — origine (*particule numérale des volumes d'un ouvrage*) — langage — volume (*c. s.*) — se rappeler — monter — affaire — objet (*c. s.*).
4. C'est bien, — votre mémoire	4. Faire — obtenir; — origine — venir, — toi — de — se rappeler —

92. *Chienn-tch'eng-ti*, devenu présentable, — se rend très-bien par notre expression *tout prêt*. Les Chinois s'en servent pour désigner tout ce qui se fait sans avoir été spécialement commandé. Le caractère *chienn*, joint à celui de *tsaï*, être placé, exister, — signifie *actuellement;* s'il précède le caractère *kinn*, maintenant, — il veut dire : *présentement*, *au moment même*.

93. *To-tsann*, beaucoup soi-même; — expression employée exclusivement dans le nord et surtout à Pékin, signifie : *quand*. Elle est très-usitée. Le caractère *tsa*, *tsann*, s'écrit différemment *à Pékin*, lorsqu'il signifie *je*, *moi*, ou plutôt *nous*. Il est alors suivi de *meunn*, marque du pluriel des pronoms. *Tsann-meunn*, nous, nous autres.

94. *Y-peunn-houa-peunn*, un calepin. Dans ce mot composé, le caractère *peunn* est d'abord un numéral, puis un complément de substantif.

95. *Ki-chang*, verbe composé de deux verbes, — *chang* ayant ici le sens d'*introduire*, *faire entrer* (dans les livres), *inscrire*.

96. *Ché-too*, est l'expression qui répond le mieux à notre *oui* dans une conversation du monde. Le mot *ché*, être, qui *tout seul* en est la traduction la plus littérale, est particulier aux domestiques, qui ne manquent jamais de le prononcer dix ou vingt fois, — comme les Anglais ont parfois l'habitude de répéter *yes*, *yes*, *yes*, — lorsque le maître leur fait quelque recommandation.

97. *Peunn-laï*, venu d'origine, — se traduit mieux, comme on l'a déjà vu, par : *vraiment*,

在 tsaï 中 tchong [87] 國 kouo 插 tch'a [87] 了 léao [87] 根 kenn 子 tseu ○

求 k'iéou [88] 先 sienn 生 cheng 借 tsié [89] 我 ouo 一 y [90] 張 tchang

紙 tché ○ 要 yao 他 t'a 作 tso 什 ché 麼 mo ○ 要 yao

多 to [91] 少 chao 現 chienn 成 tch'eng [92] 的 ti 多 to [93] 咱 tsann

要 yao 緊 kinn 就 tsiéou 用 yong 要 yao 作 tso 一 y [94]

本 peunn [94] 話 houa 本 peunn [94] 記 ki 上 chang [95] 事 ché 情 ts'ing ○

使 ché [96] 得 too 本 peunn 來 laï [97] 你 ni 的 ti 記 ki

87. On voit encore par cet exemple à quel point l'ordre grammatical dans une phrase chinoise est l'opposé du nôtre. Le chinois dit : *il ne faut pas que de fausses doctrines* (étant) *en Chine*, (y) *aient jeté des racines.* Suivant cet ordre, le régime indirect précède le verbe pour le déterminer. On voit aussi dans cette phrase un nouvel exemple de *tsai*, être placé, exister, — comme préposition; tandis que *léao* sert, pour la première fois, de complément au verbe *tch'a*, planter, — ce qui d'ailleurs est tout naturel; «*le planter*,» l'action de planter, n'ayant son effet qu'autant que ce qui est planté *aura été* introduit dans la terre. Or, c'est précisément le caractère *léao* — partout ailleurs marque du passé défini — qui donne *ici* le sens de notre expression *aura été.*

88. *K'iéou*, supplier, *prier avec instances*, — est un terme employé, presque exclusivement par un inférieur envers un supérieur. On ne s'en sert entre égaux que très-rarement, dans une très-grande intimité.

89. *Tsié* veut dire *prêter*, mais il signifie aussi *emprunter*, si on y ajoute le caractère *laï*, venir, — tandis que, pour rendre plus expressif et plus clair le mot *prêter*, on y joint le caractère *k'iu*, aller. C'est exactement comme pour le verbe *tchao*, qui signifie : chercher ou trouver, selon qu'il est suivi du verbe auxiliaire *k'iu*, aller, *ou* de *laï*, venir.

90. Le caractère *tchang*, signifie ici *feuille.*

91. Nouvel exemple de *To-chao*, employé comme adjectif, *aucun*, *quelque*. Du reste, notre expression : *plus* ou *moins*, en est l'équivalent.

Traduction française.

étaient affiliés à ces bandits, il a, en conséquence, publié un décret, pour qu'ils fussent mis à la torture avec toute la rigueur possible, afin de leur faire signer l'acte d'apostasie ; s'ils ne le voulaient pas, on leur accorderait encore trois jours (*de répit*), passé lesquels on les étranglerait, (*car*) il ne faut pas que de fausses doctrines

Traduction littérale.

enfiler (*des perles*) — avec — celui-là — *m. p.* — voleurs, — ce qui — afin de — sortir (*publier*) — *m. p. d.* — ordre, — prendre (*m. ac.*) — lui — *m. p.* — gravement — gravement (*lourd*) — de (*m. adv.*) — augmenter (*mettre*) — punition — loi (*moyen*), — appeler (*faire faire*) — lui — *m. p.* — rédiger (*signer*) — dos (*tourner le dos*) — religion — de — nœud (*acte*) ; — si — être — lui — *m. p.* — pas — vouloir, — derechef — s'arrêter — trois — ciel (*jour*), — si — pas — changer, — prendre (*m. ac.*) — lui — *m. p.* — étrangler — mourir, — pas — falloir (*vouloir*) — illicite (*faux*) — doctrine —

peut avoir des substantifs pour régimes; *k'enn* exige des verbes. Aussi *yao* se traduit-il mieux par notre mot *falloir*.

85. *Kiao-sseu*, strangulation (*jusqu'à la*) mort, pendaison, — peine plus légère que la décapitation. En effet, à la suite de cette dernière peine, « le mort n'arrive pas dans l'autre monde *tout entier* ».

A la suite du coup d'État de 1861, les huit régents furent condamnés à diverses peines. Des trois qui payèrent leur « crime » de leur vie, il n'y eut que le principal favori, *Sou-chouenn*, qui fut décapité en place publique; — son frère ainé et un autre prince furent autorisés à se pendre chez eux, à une poutre de la salle des ancêtres.

86. Le terme *sié-kiao*. doctrines (*de ce qui est*) illicite, illicites doctrines, — s'applique indistinctement à toutes les religions, la seule *vraie* doctrine étant celle de Confucius, Mencius et des autres *sages*.

串 tch'oann [79] 同 t'ong 那 na 些 sié 賊 tseï 所 sso [80] 以 y.

出 tch'ou 了 léao 命 ming 把 pa 他 t'a 們 meunn 重 tchong

重 tchong 的 ti 加 kia [81] 刑 chîng [81] 法 fa 叫 kiao 他 t'a

們 meunn 具 [82] kiu 背 peï [83] 教 kiao 的 ti [83] 結 kié [83] 若 jo

是 ché 他 t'a 們 meunn 不 pou 肯 [84] k'enn 再 tsaï 停 t'ing

三 sann 天 t'ienn 若 jo 不 pou 改 kaï 把 pa 他 t'a

們 meunn 絞 kiao [85] 死 sseu 不 pou 要 yao 邪 sié [86] 教 kiao

79. *Tch'oann-t'ong*, verbe composé d'un verbe et d'un adverbe, — *s'affilier à, faire société, être de connivence.*

80. *Sso-y*, terme usité constamment. comme on l'a déjà vu, — *voilà pourquoi, c'est pourquoi, en conséquence.*

81. *Kia-chîng-fa*, est un terme reçu pour désigner *la mise* à la torture, premier moyen employé par toute instruction criminelle. Mais les deux caractères *chîng-fa* pris isolément ont le sens de : *lois pénales.*

C'est le caractère *chîng*, punition, qui, en Chine, remplace notre mot de *justice* dans le titre du ministère qui préside à l'ordre judiciaire.

82. *Kiu*, instrument, ustensile, — par extension, *préparer, dresser, rédiger, instrumenter*, — lorsqu'il s'agit d'actes ou de contrats.

83. *Peï-kiao-ti-kié*, engagement de tourner le dos à la religion, — autrement dit : *acte d'apostasie.*

Une des particularités de la procédure chinoise, c'est que tout procès, civil ou criminel, doit absolument se terminer par un acte que signent les parties, même les condamnés à mort. Il leur faut acquiescer à l'arrêt qui les frappe, en reconnaître l'équité et exprimer leur reconnaissance à l'Empereur de ce qu'il leur fait appliquer la loi.

84. *K'enn*, vouloir, — diffère de *yao* vouloir, en ce sens que ce dernier caractère, sauf le cas où il désigne le futur, est toujours plus ou moins prohibitif, — tandis que *k'enn* implique l'idée de libre arbitre. Autre différence; — *yao*

Traduction française.

dans une colère au delà de toute expression, tout en ayant au cœur une douleur insupportable, il a (*donc*) fait dégrader une moitié des autorités civiles et militaires, a envoyé l'autre moitié en exil et (*a fait*) arracher les yeux à tous les rebelles qui avaient suivi les mahométans; réfléchissant ensuite que les chrétiens

Traduction littérale.

de — achever — pas — — obtenir (*atteindre*), — cœur — lieu (*dedans*) — douleur — avoir mal — de — recevoir (*subir*) — pas — obtenir (*atteindre*), — prendre (*m. ac.*) — beaucoup — peu — littérature (*civil*) — instruments de guerre (*militaire*) — fonctionnaire, — un — moitié — peau d'animal (*dégrader*) — *m. p. d.* — celui-là — un — moitié — exiler — armée — *m. p. d.*; — prendre — suivre — retourner — produit (*c. s.*) — de (*m. part. pass.*) — contraire — le dos (*opposé*) — tous — extraire — *m. p. d.* — œil — la prunelle des yeux; — après — venir, — il — évaluer — mesurer (*peser*) — ciel — seigneur — doctrine — homme —

---

déjà vu plus haut, *aucuns*, *quelques-uns*, *quelques*.

73. *Ouenn-vou-kouann*, autorités civiles et militaires, — locution *officielle* et *immuable*.

74. *Tch'ong*, indique l'exil vers les frontières de la Russie au nord ou au nord-ouest, où même d'anciens généraux sont parfois réduits à servir comme simples soldats. Voilà pourquoi le caractère *kiunn*, armée, sert de complément au verbe *tch'ong*, exiler.

75. On a vu, précédemment, que *pa*, prendre, était le plus souvent la marque de l'accusatif. On voit ici qu'*au point de vue français*, il est la marque du datif. En réalité, ce caractère sert à indiquer le régime du verbe, que ce régime soit direct ou indirect.

76. *Fann-pann*, opposants, rebelles, — mais c'est une expression dont on se sert fort peu dans le monde officiel chinois, — le mot le plus usuel, comme on l'a déjà vu, étant *tsei*, voleurs ou bandits.

77. *Yenn-tsing*, substantif composé de deux synonymes.

78. *Kou-léang*, peser le pour et le contre, *considérer*, — terme officiel très-usité.

他 t'a	都 tou	把 pa 75	了 léao	少 chao 72	痛 t'ong	的 ti
估 kou 78	挖 oua	跟 kenn	那 na	文 ouënn 73	的 ti	了 léao 69
量 léang 78	了 léao	回 houei	一 y	武 vou 73	受 chéou 70	不 pou
天 t'ienn	眼 yenn 77	子 tseu	半 pann	官 kouann 73	不 pou	得 too 69
主 tchou	睛 tsing	的 ti	充 tch'ong 74	一 y	得 too 70	心 sinn
教 kiao	後 héou	反 fann 76	軍 kiunn 74	半 pann	把 pa 71	裏 li
人 jenn	來 lai	叛 pann	了 léao	革 ko	多 to 72	疼 t'eng

(*sa*) tête une obscurité et une opacité, — en d'autres termes : ***devenir stupéfie abasourdi, perdre la tête.***

68. Ce caractère, qui ailleurs se prononce *cheng* (voir la note 37 de ce même chapitre) et signifie ***diminuer, épargne, province,*** — se prononce ici *sing* et signifie avant tout : ***examiner scrupuleusement.*** De là lui vient le sens de : ***s'éveiller, jouir de toutes ses facultés.*** De là aussi lui vient quelquefois le sens de ***matin,*** c'est-à-dire : du ***moment où l'on s'éveille.*** Voilà pourquoi ***tchenn-sing-li*** signifie : le devoir (le rite) de dire le bonjour au père et à la mère.

Ici, les caractères *sing* et *ou* sont synonymes et forment un verbe qui veut dire : ***revenir à soi, revenir d'une torpeur.***

69. *Léao-pou-too* est un idiotisme chinois qui répond exactement à notre locution : ***au delà de toute expression ;*** — ne pouvoir achever, ne pouvoir atteindre (***la limite***) ; en d'autres termes : ***il n'y eut pas de limite à*** (***de***) ***sa colère,*** — le caractère ***li*** étant ici la marque du génitif ou encore du participe présent ; c'est comme si l'on disait : ***écumant d'une colère sans bornes.***

70. Même tournure de phrase que la précédente, formant un autre idiotisme : ***chéou-pou-too,*** insupportable, ce qu'on ne saurait supporter, ***ce qu'on ne subit pas.***

71. *Pa*, prendre, étant ici la marque de l'accusatif, n'a aucune signification et ne doit pas être traduit.

72. *To-chao* signifie ici, comme on l'a

Traduction française.

populations, — sans qu'il y ait quoique ce soit (*aucun crime*) qu'ils n'aient commis.

1. Effectivement, dans notre bon (*divin*) pays de Chine, il y a beaucoup de mahométans, qui se sont tous immédiatement soumis et ont aidé (*les rebelles*) ; l'Empereur ayant appris ces nouvelles, en a complétement perdu la tête; mais, un instant après, revenu à lui-même, il s'est mis

Traduction littérale.

de — gens,—sans (*pas*) — ce qui — pas — faire.

1. Origine — venir, — je — *m. p. p.* — règle — empire — lieu — tête (*c. s.*) — avoir — retourner — produit (*c. s.*) — beaucoup, — il — *m. p. p.* — — debout — un quart d'heure — jeter en bas — descendre, — mutuellement — aider — lui — *m. p. p.*; — Empereur — supérieur à tous — un — écouter — ces — *m. p. p.* — croyance — connaissance, — tête — obscurcir — opaque (*stupide*) — *m. p. d.*, — attendre — un — retour — garçon (*c. s.*) — réveiller — s'apercevoir (*intelligence*) — *m. p. d.*, — colère — indignation —

57. *Tou*, tout, ***en entier***, ***en général***, — est une marque de pluriel, mais il se place toujours ***après*** les objets dont il ***résume*** la pluralité.

58. *Too-cheng*, obtenir, — vaincre, pour *vaincre*, — verbe composé de deux verbes. Il est du même groupe que les verbes auxquels se joint l'auxiliaire *ta*, frapper. Le verbe *too*, obtenir, est le plus souvent auxiliaire.

59. *K'i-fou*, insulter. Ici, le verbe *fou* n'est que le complément du verbe *K'i*, bien qu'au fond il signifie : porter, ***supporter l'insulte***.

60. *Vou-so-pou*, il n'y a rien qui ne, — est une locution dont les Chinois aiment beaucoup à se servir. Les deux négations ***vou*** et ***pou*** jouent ici le rôle principal et en même temps font ressortir chacune leur valeur spéciale, — la première, ***vou***, précédant les substantifs et la seconde, ***pou***, s'adjoignant avant tout aux verbes et aux adjectifs.

En se servant de cette tournure de phrase, on forme avec les deux négations ***vou*** et ***pou*** une foule de locutions qui se ressemblent. Exemple : ***Vou-tch'ou-pou-k'iu***, il n'y a pas d'endroit où il n'aille; ***vou-yenn-pou-yu***, il n'y a pas de paroles qu'il ne dise; ***vou-jenn-pou-kienn***, il n'y a pas d'homme qu'il ne voie; ***vou-tsouei-pou-fann***, pas de crime qu'il ne commette, etc., etc. ***Vou-so-pou-oueï*** ou ***pou-tso***, signifie litt. : ***il n'y a rien qu'ils n'aient fait***, — ***il n'y a rien qu'ils ne fassent***.

61. *Youenn-laï*, peut se traduire par ***: en effet***, ***effectivement***, ***la vérité est que***, — ce qui se transmet de siècle en siècle, étant le moins contestable.

62. Le caractère ***tou***, règle, mesure, — est employé ici dans le sens que nous donnons quelquefois au mot ***bon*** ou ***bonne***. Notre ***bonne*** France, — notre ***bonne*** mère. Mais il implique aussi l'idée de l'excellence de la Chine, à tel point qu'on pourrait traduire l'expression ***tou-kouo*** par ***divin pays***.

63. *Li-t'éou*, dedans, dans, — est une post-position opposée à celle de ***ouaï-t'éou***, dehors, — le caractère ***t'éou***, tête, n'étant, dans les deux cas, que le complément de ces deux expressions.

64. *T'éou-siang*, se rendre, se soumettre, — verbe composé de deux synonymes. Le deuxième caractère se prononce ***Kiang***, lorsqu'il signifie ***descendre***.

65. *Y-t'ing*, une fois qu'il a entendu.

66. Le caractère ***sié*** signifie ***quelque peu***, lorsqu'il est précédé du caractère ***y***, un. Mais, placé à la suite d'un pronom démonstratif, il lui donne la valeur du pluriel : ***tché-sié-jenn***, ces hommes-ci; ***na-sié-jenn***, ces hommes-là.

67. *T'éou-houenn-mi-léao*, il s'est fait dans

的 ti · 人 jenn · 無 vou 60 · 所 so 60 · 不 pou 60 · 爲 oueï 60 · 原 youënn 61

來 laï 61 · 我 ouo · 們 meunn · 度 tou 62 · 國 kouo · 裏 li 63 · 頭 t'éou

有 yéou · 囘 houeï · 子 tseu · 多 to · 他 t'a · 們 meunn · 立 li

刻 k'o · 投 t'éou · 降 siang 64 · 相 siang · 帮 pang · 他 t'a · 們 meunn

皇 houang · 上 chang · 一 y 65 · 聽 t'ing · 這 tché · 些 sié 66 · 信 sinn

文 ouenn · 頭 t'éou 67 · 昏 houeunn 67 · 迷 mi 67 · 了 léao 67 · 等 teng · 一 y

囘 houeï · 兒 eurr · 省 sing 68 · 悟 ou 68 · 了 léao · 忿 feunn · 怒 nou

en chef. C'est une expression ancienne et peu en usage actuellement. *Youënn* signifiant *origine* a ici le sens de *premier*, ce qui donne le sens total de : *premier chef.*

55. *Tsiang-kiunn*, ayant dans la main — armée, — *maréchal.* Ce vocable s'applique toujours au grade militaire le plus élevé des Mantchoux qui, comme nation, sont répartis et enrégimentés sous *huit bannières.* On sait que les Mantchoux sont les Tatares qui ont conquis la Chine, il y a plus de deux siècles. Aujourd'hui, ils sont plutôt absorbés par les vaincus qu'ils ne les dominent. — Dans les villes qui servent de résidences à des gouverneurs généraux ou à des gouverneurs de provinces, il y a toujours une garnison tatare commandée par un *tsiang-kiunn*, ou maréchal de l'empire. L'étiquette veut que ce maréchal soit l'égal du vice-roi qui, le plus souvent, est Chinois. En réalité, il n'y a pas entre eux d'égalité, l'élément civil ayant toujours la prédominance sur ce qui est militaire. Cependant, en cas de mort ou d'absence du vice-roi, c'est ordinairement le maréchal qui, *par intérim*, le remplace.

Cette institution de garnisons tatares n'a aucun rapport avec les troupes chinoises des provinces, qui sont commandées par des généraux chinois portant un titre distinct.

56. Voilà un exemple du caractère *kouann* pris exclusivement dans le sens de *gouvernement.* C'est d'ailleurs sa signification la plus générale, la plus commune. Il en résulte que ce caractère signifie aussi : *excellent, tout ce qu'il y a de meilleur*, surtout comme marchandises; les marchandises étant dites *gouvernementales*, si elles sont hors ligne.

Traduction française.

y a aussi, en dehors de la Chine proprement dite, des mahométans révoltés, (*qui*) ont coupé la tête au commandant en chef et réduit en esclavage trois maréchaux; (*et qui*) entrés ensuite sur le territoire de l'empire, ont attaqué, dans toutes les provinces, les troupes du gouvernement et les ont vaincues, insultant à leur aise nos

Traduction littérale.

bouche (*port de mer* ou *poste de douane*)—dehors,—encore — avoir — retourner (*mahométan*) — produit (*c. s*) — faire — troubles — se lever — venir — *m. p. d.* — prendre (*m. ac.*) — origine — commandant (*chef*) — trancher — *m. p. d.* — tête — degré (*particule numérale des têtes coupées*), — prendre — trois — *p. n. g.* — proche — armée — faire œuvre — esclave — capacité (*c. s.*); — après — venir (*c. adv.*) — entrer — milieu — empire — terre — carré, — être placé (*à, dans*) — chaque — province — attaquer — fonctionnaire (*gouvernement*) — soldat (*troupes*) — tous (*marque du pluriel*) — obtenir — *m. p. d.* — vaincre, — suivre — aise — insulter — porter sur les épaules (*complément de verbe*) — je — *marque du pluriel des pronoms* —

---

lieu, du pays. Cette locution répond exactement à notre expression : *autorités locales*, civiles ou militaires, mais presque toujours en sous-ordre, comme préfets et magistrats.

50. *Mienn-li*, verbe composé d'un verbe et d'un substantif, se rend très-bien par : *faire tout le possible*, *s'efforcer*.

51. *Tssou-tang*, verbe composé de deux synonymes. Il signifie : *mettre obstacle*, *barrer le chemin*, par conséquent *empêcher*.

52. *K'éou-ouaï*, litt. : en dehors de la bouche, — c'est-à-dire, en dehors du port de mer ou d'un poste de douane établi à l'une des portes fortifiées de la grande muraille. Cette locution désigne les *dépendances immédiates* de la Chine, considérées comme des colonies et placées naturellement en dehors des dix-huit provinces de la Chine proprement dite. Ces *dépendances immédiates* sont, ou plutôt, étaient, il y a quelque vingt années, au nombre de quatre, savoir : Mantchourie, Mongolie intérieure, Mongolie extérieure et *Ili* ou Turkestan oriental, avec leurs divisions de second ordre. Depuis, deux provinces de la Mantchourie sont devenues russes, et la plus grande partie de l'*Ili* s'est déclarée plus ou moins indépendante.

Ces territoires sont toujours gouvernés par des généraux et non par des vice-rois ou gouverneurs, comme les dix-huit provinces.

53. *Houeï-tseu*, mot à mot, les *turbanés*. On s'est servi du caractère *houeï*, retourner — pour désigner les mahométans, très-nombreux en Chine, à cause de leur coiffure, qui a besoin d'être plusieurs fois *retournée* pour former un turban. On doit ajouter que le turban a pu être jadis une marque distinctive des mahométans, peut-être même l'est-il encore dans les provinces de l'Ouest, surtout là où les mahométans s'insurgent. Sur le littoral, comme dans l'intérieur de la Chine, rien en apparence ne distingue les Mahométans des Juifs ou des sectateurs de Bouddha ou de Confucius.

54. *Youënn-chouaï* indique le *commandant*

勝 cheng 58	省 cheng	進 tsinn	將 tsiang 55	斬 tchann	亂 loänn	口 k'éou 52
隨 soueï	攻 kong	中 tchong	軍 kiunn 55	了 léao	起 k'i	外 ouaï 52
便 pienn	官 kouann 56	國 kouo	當 tang	首 chéou	來 laï	又 yéou
欺 k'i 59	兵 pïng	地 ti	奴 nou	級 ki	了 léao	有 yéou
負 fou 59	都 tou 57	方 fang	才 ts'aï	拿 na	把 pa	回 houeï 53
我 ouo	得 too 58	在 tsaï	後 héou	三 sann	元 youënn 54	子 tseu
們 meunn	了 léao	各 ko	來 laï	個 ko	帥 chouaï	作 tso

45. Voilà une phrase dont la construction grammaticale, au point de vue français, n'est pas facile à établir. C'est que le sujet est évidemment exprimé par les caractères *tché-ko*, ceci, — *t'a*, lui, étant au génitif ou même au datif : *à lui*, *pour lui*. Littéralement, la phrase doit être rendue par : *pour lui*, *ceci est cependant sans moyen* (quand même il le voudrait). En d'autres termes : *Il n'en est pas pour lui le moyen.*

46. *Yunn-nann*, litt. : *le* sud *des* nuages, au *sud* des *nuages*. C'est la partie de l'empire qui touche au pays des Birmans et au Tonquin de la Cochinchine, et qui, située au sud des montagnes dont les sommets sont presque toujours couverts de nuages, forme l'une des dix-huit provinces de la Chine proprement dite. Dernièrement encore, elle était au pouvoir des mahométans indigènes, insurgés depuis plusieurs années. Mais la prise toute récente de *Ta-li-fou* a mis fin à l'insurrection dont cette ville était le siége principal.

47. *Miao-tseu*, moissons sur pied, moissons qui poussent. Cette locution désigne toutes les tribus aborigènes que les Chinois n'ont jamais pu soumettre complétement, et qui, plus ou moins éparpillées, habitent les montagnes du sud-ouest de la Chine et sont notamment répandues dans les provinces du *K'uoang-si*, du *Yunn-nann* et du *Kouei-tchéou*.

48. *Ta-kié*, frapper *et* piller. Encore un verbe ayant pour auxiliaire le verbe *ta*, — frapper, — comme *ta-sseu*, tuer, *ta-tchang*, se battre.

49. *Ti-fang-kouann*, fonctionnaires du

Traduction française.	*Traduction littérale.*
l'Empereur de la Chine tyrannisait son peuple au suprême degré.	empire — empereur — supérieur (*à tous*) — cruel (*opprimer*) — tyrannie — cent — famille, — arriver — fin — fin — achever — garçon (*c. s.*) — de — terrain — pas.
1. Il n'en a cependant pas le moyen, parce que, dans le Yunn-nann (*province de l'extrémité sud-ouest faisant avec le* KOUEÏ-TCHÉOU *la vice-royauté de* YUNN-KOUEÏ), les *Miao-tseu* sont descendus des montagnes, pillant et volant, pendant que les autorités locales ne faisaient absolument rien pour les en empêcher.	1. Lui — ceci — le (*c. p.*) — cependant — est — pas — comment — lequel, — parce que — le fait est que — être placé (*à*) — nuage — sud — blés sur pied — produit (*c. s.*) — descendre — montagne, — frapper — piller — voler — est — ouest, — terre — carré — fonctionnaire — au contraire — pas — s'efforcer (*animer*) — force — empêcher — faire obstacle — lui — *m. p.*
2. Il	2. Etre placé (*à, dans*) —

rendre par nos locutions : *il ressort, comme, être en face l'un de l'autre.*

42. *Moou-toueunn*, lance *et* bouclier. — Employés dans leur position de combat, ils sont nécessairement opposés l'une à l'autre; — de là leur sens figuré de : *contradiction.*

43. *Houang*, empereur, auguste, souverain, suzerain, — l'un des titres officiels donnés au chef suprême de l'empire de Chine. On y ajoute, communément, *dans la langue parlée*, le caractère *chang*, qui signifie alors *supérieur à tous*, mais qui n'est, grammaticalement, que le complément du substantif *Houang*. Veut-on désigner *par écrit* le souverain de la Chine, on se sert du caractère *ti*, comme complément du caractère *houang*, l'un et l'autre étant précédés, dans le style officiel, du caractère *ta*, grand, puissant. Ainsi on dit : *Houang-chang*, et on écrit : *Ta-Houang-Ti.*

A l'époque des premiers traités à conclure avec la Chine, en 1842 et en 1844, lorsqu'il fallut désigner la souveraine de l'Angleterre et le président des États-Unis, grand fut l'embarras des interprètes. S'attachant aux *mots* et perdant de vue la *chose* que ces mots devaient indiquer, les interprètes anglais désignèrent leur souveraine par les caractères *kiunn-tchou*, princesse — maîtresse, — expression qui, tout en écartant l'idée de *vasselage* et de *tribut*, n'en met pas moins, pour les Chinois, la reine d'Angleterre au-dessous de *Ta-Houang-Ti*, leur empereur. Les Américains ont encore été plus maladroits, car ils ont imaginé d'appliquer au chef de l'Union américaine des caractères chinois pris uniquement comme *sons*. Il en résulte que le président des États-Unis n'est connu en Chine que comme *Ta-pè-lé-si-teng-té*. Il faut connaître la Chine et les Chinois pour comprendre l'hilarité que produit ce mot vraiment *barbare* sur tous les *civilisés* qui l'entendent prononcer solennellement par les interprètes américains. Il va sans dire que le choix des caractères dont on s'est servi pour former cette *belle* expression a été fait avec soin. Mais il faudrait voir les caractères *dont se servent*, pour le même but, les Chinois *dans leur intimité!* On peut être sûr que pas un Américain n'en serait ni flatté ni amusé. Il est vrai, hélas! que, du moins pour le moment, nous autres Français, nous nous trouvons exactement dans la même position.

Dans le traité français, M. Callery n'hésita pas un instant à désigner S. M. le roi Louis-Philippe par les caractères *Ta-Houang-Ti*, et, certes, il eut mille fois raison.

44. Dans ce membre de phrase, *tao* signifie évidemment *au*, tandis que *mo-mo-léao-eurr-ti* doit être rendu par *suprême* ou *dernier*, et *ti-pou* par *degré* ou *pas* (passage).

國 kouo 皇 houang 43 上 chang 暴 pao 虐 nio 百 po 姓 sïng ˏ

到 tao 44 末 mo 44 末 mo 了 léao 44 兒 eurr 的 ti 44 地 ti

步 pou ∘ 他 t'a 45 這 tché 45 個 ko 也 yé 是 ché 没 me 45

奈 naï 45 何 ho ˏ 因 inn 爲 oueï 在 tsaï 雲 yunn 46 南 nann

苗 miao 47 子 tseu 下 chia 山 chann ˏ 打 ta 48 刼 kié 偷 t'éou

東 tong 西 si ˏ 地 ti 49 方 fang 官 kouann 49 倒 tao 不 pou

勉 mienn 力 li 50 阻 tsou 51 擋 tang 他 t'a 們 meunn ∘ 在 tsaï

il conserve, comme dans la plupart des autres cas où il est employé, sa signification fondamentale, qui est : *faire*, *produire*, *opérer*. Du reste, si l'on se dispensait de se servir des mots *pour*, *afin de*, et si on se contentait du mot *faire*, mis au participe présent, la phrase n'en serait pas moins compréhensible.

37. Le caractère ***cheng*** a plusieurs significations. Employé et prononcé comme ici, il donne l'idée d'***économie***, de ***retranchement***, de ***diminution***, d'***épargne***. C'est pourquoi il désigne aussi la ***province***, qui n'est qu'une diminution de l'empire, et le ***dedans du palais***, qui, étant habité soit par un souverain, soit par un vice-roi, n'est, à son tour, qu'une diminution de la province. On verra plus loin la deuxième prononciation de ce caractère et les différents sens qui y sont attachés.

38. La locution *hao-cho*, bien-dire, — répond à la nôtre : ***c'est bien aimable***, dite sérieusement ou avec ironie.

39. *Ts'ienn-yenn-pou-fou-héou-yu*, — proverbe dont le sens est : ***s'embrouiller dans son dire***.

40. On a déjà vu précédemment le caractère ***tseu*** signifier, comme ***ki***, soi-même. Ici, il a le sens de : ***naturellement***. Si pourtant on veut bien réfléchir, on s'apercevra que ce sens n'est que la conséquence du premier, car ce qui vient ***naturellement*** vient de ***soi-même***. Voilà aussi pourquoi ce même caractère a parfois le sens de : ***dès***, ***à partir de***, et indique ***le point de départ***. On verra un peu plus loin ce caractère employé dans ce sens.

41. *Siang*, mutuellement, — veut dire ici ***s'observer réciproquement***. On peut donc le

Traduction française.	*Traduction littérale.*
une tempête (*des flots de vent*) dans la plaine et je ne vous ai pas vu venir, je ne m'en suis pas aperçu; — si vous m'aviez appelé à votre arrivée, je me serais empressé de me mettre à genoux devant vous et de faire acte de soumission, pour ne pas causer des embarras.	vent — flot, — je — pas — avoir — regarder — voir — toi — félicité (*complément honorifique de ce pronom*) — venir, — pas — raisonner (*venir à la raison*), — s'entendre à; — si — être — toi — un — venir —, — aussitôt — appeler avec la main — appeler en criant — je — un — son, — je — aussitôt — s'agenouiller — bas — se prosterner (*frapper*) — tête, — afin de — diminuer (*économiser*) — affaire.
1. C'est bon, vous parlez à tort et à travers (*ce que vous dites maintenant ne répond pas à ce que vous disiez tout à l'heure*) et n'avancez qu'une contradiction.	1. Bon — dire, — avant — parole — pas — s'accommoder (*répondre à*) — après — énonciation, — naturellement — mutuellement (*s'observer*) — lance — bouclier.
2. Avez-vous entendu dire que	2. Ecouter — voir — dire — milieu —

33. *Y-cheng*, un son, — comme on dirait : *d'un mot*, *d'un cri*.

34. On dit *kouei-chia*, comme on a vu plus haut : *fang-chia*, placer, *tso-chia*, s'asseoir, — *chia*, en bas, servant de *complément* et indiquant l'effet du verbe.

En Chine, c'est en s'agenouillant qu'on salue son supérieur ; celui-ci peut essayer de l'empêcher, si la personne qui s'agenouille est digne d'une telle marque de condescendance.

35. *Kéou-t'éou*, ou, comme on dit dans le Nord, surtout à Pékin, *k'o-t'éou*, (en se servant d'un caractère différent), littéralement *frapper* (de la) *tête*, — locution indiquant un usage de première importance. C'est l'acte de vasselage, de soumission absolue aux ordres de celui devant qui on l'accomplit. Il consiste dans *trois* génuflexions et *neuf* prosternations. On s'agenouille, on frappe trois fois la terre avec sa tete, on se relève; — derechef on s'agenouille, derechef on frappe la terre avec sa tête, — on se relève encore, on s'agenouille une troisième fois, on frappe la terre; puis enfin, se relevant on reste debout. Ce rite ne s'exécute dans toute sa rigueur que devant le Souverain de la Chine, qui y a droit comme *Fils-du-Ciel* et *Suzerain universel du monde*. Personne absolument n'en est exempt, ni les princes du sang, ni les ministres, ni les plus hauts dignitaires de la cour, — encore moins *les envoyés étrangers*, qui, d'ailleurs, *jusqu'à ces derniers temps*, n'ont jamais été connus que comme *porteurs de tribut*. Aussi, durant ces deux derniers siècles, plusieurs ambassadeurs d'Europe se sont soumis, *par ignorance*, à cette dégradante cérémonie, au grand amusement de la cour, parce qu'ils s'en acquittaient mal. C'est ce *k'o-t'éou*, par l'idée, par le principe qui y est attaché, qui a toujours été la pierre d'achoppement dans toutes les relations de l'étranger avec la Chine. — et la récente réception où les ministres de France, d'Angleterre, de Russie et de Hollande se sont présentés devant l'Empereur de la Chine *sans être astreints à cette forme de salut*, doit *peut-être* inaugurer une ère nouvelle dans les rapports de l'Occident avec l'extrême Orient.

Il est vrai que les termes du décret impérial publié dans la *Gazette de Pékin* (journal officiel), ne sont guère calculés pour faire croire aux populations de la Chine que les représentants étrangers *ont été admis à contempler les traits divins du céleste Dragon* sans être astreints à l'humiliante cérémonie du *k'o-t'éou*.

36. Ici le caractère *ouei* doit être traduit par notre expression : *pour*, ou *afin de*. Mais

風 feung [29] 波 po 我 ouo 没 me 有 yéou 看 k'ann 見 kienn

你 ni 納 na [30] 來 laï 不 pou 理 li 會 houeï [31] 若 jo [32]

是 ché [32] 你 ni [32] 一 y [32] 來 laï [32] 就 tsiéou 招 tchao 呼 hou

我 ouo 一 y [33] 聲 cheng 我 ouo 就 tsiéou 跪 koueï [34] 下 chia

叩 kéou [35] 頭 t'éou 爲 oueï [36] 省 cheng [37] 事 ché 好 hao [38] 說 cho [38]

前 ts'ienn [39] 言 yenn [39] 不 pou [39] 符 fou [39] 後 héou [39] 語 yu [39] 自 tseu [40]

相 siang [41] 矛 moou [42] 盾 toueunn [42] 聽 t'ing 見 kienn 說 cho 中 tchong

29. *Feung-po*, flots de vent, tempête (*sur terre*), — c'est-à-dire tourbillon de vent ou plutôt de poussière soulevée par le vent, — comme il s'en élève beaucoup dans le nord de la Chine, notamment dans la province du *Tché-li*. Le vent du Nord-Ouest y arrive des hautes montagnes, à travers le désert, et y apporte des flots de sable qui obscurcissent l'atmosphère au point de laisser à peine au soleil l'apparence d'un point vaguement lumineux. Ces tempêtes durent parfois deux ou trois jours et ensevelissent souvent, sous des amas de poussière, hommes et bêtes.

30. *Ni-na*, votre félicité, — autrement dit : *vous*. On a vu, plus haut, que, sauf ses enfants, ses infimes subordonnés et ses domestiques, on ne tutoyait personne en Chine. Or, ce serait tutoyer que de se servir du caractère *ni*, tout seul. Cependant, on a sans cesse à parler à des gens qu'on ne peut raisonnablement appeler *sienn-cheng*, mon aîné, — et encore moins votre honneur, votre grandeur ou votre excellence. On leur dit alors *ni-na*, locution qui répond un peu à notre *vous* adressé à un seul individu. Le caractère *na*, qui en lui-même signifie *agréer*, a aussi le sens de *félicité*, et c'est dans cette dernière acception qu'il sert de *complément* au pronom *ni*, toi, et en fait une formule moins sèche.

31. *Li-houeï*, verbe composé de deux synonymes, — *avoir raison, donner raison, raisonner* et *s'entendre à*. Ce terme répond exactement à notre verbe *s'apercevoir* et indique surtout le passage de l'état d'inattention à la perception d'une idée.

32. *Io-ché-ni-y-laï*, Si vous nous arrivez une fois, — *une fois que vous êtes arrivé.*

Traduction française.	*Traduction littérale.*
ainsi qu'on les représente (*qu'ils sont peints*) dans les temples.	tête (*c. adv.*)—peindre (*une ligne*)—le (*marque du participe passé*) — être — ceci — façon.
1. Brûle-t-on de l'encens devant eux (*à leurs pieds*)?	1. Lui — *m. p.* — aussi — être placé (*à*) — lui — talon (*pied*) — devant— brûler —parfum — ?
2. Les coutumes de tous les pays ne sauraient être les mêmes, il n'y a pas de règle fixe (*à ce sujet*).	2. Chaque — lieu — de — coutume (*vent*) — habitude — pas — obtenir (*exister*) — un — façon, — pas — avoir — un — déterminer — de (*m. adj.*) — règle — modèle.
3. Vous avez bien de l'audace d'oser jouer ainsi à votre fantaisie en ma présence!	3. Toi — bien — grand — audace (*courage*) — produit (*c. s.*), — oser — être placé — je — ce qu'il faut (*supporter*) — visage — suivre — aise — jouer — folâtrer.—
4. Il s'est élevé	4. Egal — terrain — se lever —

des lois qui régissent l'immuable principe de *feung-chouei*. C'est par le même motif que les Chinois n'aiment pas à voir s'élever, dans leurs villes, les tours, plus ou moins hautes, de nos églises ; ces tours, disent-ils, coupant le bienfaisant fluide de *feung-chouei*.

Ici, *feung-sou* signifie seulement *habitudes*, — *coutumes*.

19. *Pou-too*, ne sauraient être, ne peuvent être, ne *sont* pas, — le caractère *too*, ayant ici la signification qu'a souvent, en anglais, le verbe *obtain*, c'est-à-dire : *être*, *exister*, *avoir vie*, *prendre effet*.

20. *Y-yang*, la même chose, *unique*.

21. *Y-ting-ti*, fixé, déterminé une fois pour toutes.

22. *Kouei-Kiu*, règle, précepte, prescription. Substantif composé de deux synonymes.

23. Ce sont les caractères *Tann-tseu*, courage, vaillance, — qui sont au nominatif, — la traduction littérale de la phrase étant : (*L'audace à vous*) votre audace (*est*) bien grande.

24. Encore un exemple de *tsaï* devant être traduit par *en*.

25. *Tang-mienn*, à supporter (*ma*) face, — autrement dit : *en* (ma) *présence*. C'est une locution dont on se sert constamment, mais *tsaï* y précède toujours le caractère qui désigne l'individu auquel se rapporte le mot : *présence*.

26. *Soueï-pienn*, — locution qu'on traduit aussi bien par : *à son aise*, que par : *à son gré*, *à sa fantaisie*.

27. *Ouann-choa*, verbe composé de deux synonymes : jouer ou folâtrer, *s'amuser*.

28. *P'ing-ti*, terre d'unité, d'égalité, terrain égal, c'est-à-dire, *la plaine*.

頭 t'éou	畫 houa	的 ti 12	是 ché	這 tché 13	樣 yang ○	他 t'a 14
們 14 meunn	也 yé	在 tsaï	他 t'a	跟 16 kenn	前 ts'ienn	焚 feunn
香 chiang	麼 mo ○	各 17 ko	處 17 tch'ou	的 ti	風 18 feung	俗 18 sou
不 19 pou	得 19 too	一 20 y	樣 yang ↗	没 me	有 yéou	一 21 y
定 21 tǐng	的 21 ti	規 koueï	矩 22 kiu ○	你 ni	好 hao	大 ta
膽 tann	子 23 tseu ↗	敢 kann	在 24 tsaï	我 ouo	當 tang	面 25 mienn
隨 soueï	便 26 pienn	玩 27 ouann	耍 choa ○	平 28 p'ing	地 ti	起 k'i

12. *Ti* est ici la marque de l'adjectif formé par le participe passé du verbe : *peindre.*

13. *Tché-yang*, de cette façon, ainsi.

14. *T'a-meunn*, eux, s'applique ici aux individus qu'on ne nomme pas et qui sont chargés de brûler de l'encens dans les temples. Cette forme répond à notre expression *on* et encore davantage à celle des Anglais *they*, (ils) — indiquant un sujet impersonnel.

15. *Tsaï*, qui plus haut signifiait : *être placé*, — à, — doit être traduit ici par notre préposition *en.*

16. *Kenn* veut dire : *le pied*, *le talon*, le bas de quoi que ce soit; de là, *Kenn-ts'ienn*, devant le pied, au pied, devant.

17. *Ko-tch'ou*, tout lieu, tous les pays.

18. *Feung*, vent, — indique fréquemment *coutume*, *habitude*, comme l'*odeur* d'une localité. C'est de là que vient l'idée innée chez les Chinois que tout village a son *odeur*, (il ne s'agit pas ici de l'odeur *matérielle* des villages qui, généralement, est infecte), son *vent* à lui, comme il a son *eau; — feung-choueï*, c'est-à-dire, « *vent* et *eau*, » formant une sorte de divinité locale, instituée et régie par des causes surnaturelles, dont il n'est permis à personne d'enfreindre les lois, encore moins d'interrompre la marche, l'existence. C'est la principale difficulté que rencontrent les étrangers du littoral de la Chine pour établir, entre autres choses, des télégraphes, — les fils de ces appareils dérangeant, au dire des Chinois, l'action continue

Traduction française.	*Traduction littérale.*
sais pas quelle figure ont les esprits.	connaître — savoir (*doctrine*) — dieu — génie (*esprit*) — être — un — *p. n. g.* — lequel — quoi (*c. p.*) — façon — produit (*c. s*).
1. Ils ont la figure d'un adolescent, et parcourent, en un instant, des espaces de mille ou dix mille lieues; s'il vente, leur vol est d'une rapidité qu'on ne saurait décrire.	1. Etre (*c'est*) — un — *p. n. g.* — année — tendre (*jeune*) — de — façon — garçon (*c. s*); — un — temps (*moment*) — courir — mille — dix mille — lieue de Chine; — si — avoir — vent — souffler, — davantage — voler (*avec*) des ailes — de — vitesse; — dire — pas — venir.
2. Mais cela paraît une fable.	2. Image (*sembler*) — paraître — faux — de (*m. ad.*) — affaire (*chose*) — sentiment (*objet, c. s*).
3. On ne saurait le garantir, mais c'est	3. Garantir — pas — déterminer, — arriver — fond — temple — dedans —

9. *Siang-sseu*, sembler, paraître, avoir forme de, — verbe composé de deux synonymes, quoique *siang* signifie avant tout, *image, figure palpable*, et indique notamment les dieux faits en bois, ou en argile, dont on remplit les temples.

10. *Pao-ting*, garantir, — verbe composé de deux synonymes. Le caractère *pao* joue un grand rôle dans la vie sociale des Chinois, car il indique toute sorte de garanties réclamées dans les diverses transactions de la vie; *pao-jenn*, les répondants, payant même de leur liberté, sans parler de leur fortune, les méfaits ou les erreurs de ceux pour qui ils ont *répondu*. Or, il n'y a pour ainsi dire pas d'acte, consenti ou signé, qui n'ait son *répondant*, pas de négociant, pas d'employé, pas de domestique, qui puisse faire quoi que ce soit sans avoir *de répondant*. C'est ainsi que jadis, à Canton, les étrangers étaient toujours admirablement servis, car tous les Chinois en service étaient *garantis* par le « *compradore* » ou intendant chinois de la maison, *garanti* lui-même par quelque riche négociant.

11. *Miao* désigne seulement les *temples*, — et non ce qu'on a l'habitude d'appeler *pagode*. Une pagode est généralement une tour de 5, 7 ou 9 étages.

知 tché [2]	道 tao	神 chenn	仙 sienn	是 ché	一 y	個 ko
什 ché	麼 mo	樣 yang	子 tseu [3]	是 ché	一 y	個 ko
年 nienn [4]	幼 yéou [4]	的 ti	樣 yang	兒 eurr	一 y [5]	時 ché [5]
跑 p'ao	千 ts'ienn	萬 ouann	里 li	若 Jo	有 yéou	風 feun [6]
吹 tchoeï [6]	更 keng [7]	飛 feï	的 ti	快 k'ouaï	說 cho [8]	不 pou
來 laï [8]	像 siang [9]	似 sseu [9]	假 kia	的 ti	事 ché	情 ts'ing
保 pao [10]	不 pou	定 tîng [10]	到 tao	底 ti	廟 miao [11]	裏 li

2. *Tche-tao*, savoir, connaitre quelque chose (non pas *connaître quelqu'un*); — verbe composé du verbe *connaître* et du substantif *doctrine*, *voie*, qui sert ici de complément au verbe.

3. Les caractères *yang-tseu*, figure, sont au nominatif et *chenn-sienn*, par leur position, au génitif. En voici la traduction littérale : *Je ne sais quelle est la figure des esprits;* en d'autres termes : *Je ne connais pas la figure des esprits.*

4. *Nienn-yéou-ti*, celui qui est tendre d'années, adolescent, jeune homme.

5. *Y-ché*, un temps, *un instant.*

6. Dans cette locution *feung-tchouei*, le deuxième caractère n'est que le complément du premier, qui est un substantif. Mais, à la rigueur, on peut le traduire, et, alors, le sens de la phrase sera : *Qu'il y ait du vent* qui *souffle.*

7. *Keng*, davantage, est ici la marque du comparatif et régit *k'ouaï*, vite. Mais la phrase, faite comme elle l'est, est plus expressive, car elle est plus courte. On l'aurait allongée si on avait mis *keng* immédiatement devant *k'ouaï*. Le caractère *feï*, voler (*avec des ailes*), quoique verbe en lui-même, est ici substantif. *Ti* est un simple article — *le.*

8. *Cho-laï*, expliquer, décrire; *cho-pou-laï-ti*, quelque chose qu'on ne peut expliquer; — l'*inexplicable*, ce qu'on ne saurait décrire.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
d'avoir gâché (***dépensé pour rien***) tant d'argent.	***m. p. d.*** — beaucoup — peu — argent — produit (*c. s.*), — cœur — dedans — extrêmement — passer — pas — aller.
1. Cette maison là menace ruine. (***va décidément tomber***).	1. Celui-là — le (***compl. pro.***) — maison — produit (*c. s.*) — orient — renverser — occident — obliquer.
2. Là, il y a beaucoup de pots de fleurs, mais il n'y a pas même une seule fleur.	2. Celui-là — lieu — fleurs — pot — beaucoup, — avec — un — pédoncule (***particule numérale des fleurs***) — fleur — cependant — pas — avoir.

CHAPITRE V.

1. Avez-vous jamais vu des génies? Je ne	1. Toi — voir — passer (***m. p. i.***) — esprit — génie — ?; — pas —

CHAPITRE V.

1. ***Chenn*, Divinité, — un des innombrables *dieux* de la Chine, esprit.**

C'est le caractère dont se servent, le plus souvent, les ministres protestants *anglais* pour exprimer l'idée de Dieu unique.

***Sienn*, génie, sage, héros déifié, les immortels. Ces deux caractères réunis indiquent un être surnaturel, quelquefois même un revenant, et surtout les hommes qui, à force de se détacher du monde et des choses humaines, sont passés à l'état d'êtres surnaturels.**

了 léao 多 to[129] 少 chao 銀 inn 子 tseu 心 sinn[130] 裏 li

狠 henn 過 kouo[130] 不 pou 去 k'iu[130] ° 那 na 個 ko 房 fang

子 tseu 東 tong[131] 倒 tao[131] 西 si[131] 歪 ouaï[131] ° 那 na 裏 li

花 houa 盆 p'eunn[132] 多 to 連 lienn[133] 一 y 朶 to 花 houa

也 yé[133] 沒 me 有 yéou °

CHAP. V.

你 ni 見 kienn 過 kouo 神 chenn[1] 仙 sienn[1] 麼 mo 不 pou

129. Dans cette phrase, la locution *to-chao*, beaucoup — peu, — ne signifie plus : *beaucoup* ou *combien*, mais *quelque*, *tant* (d'argent). Ce sens est indiqué par les deux membres de phrase, entre lesquels se trouve placée cette locution.

130. *Sinn-li-kouo-k'iu* — *sinn-li-kouo-pou-k'iu*, — idiotisme chinois indiquant : *qu'on se sent à l'aise*, ou : *qu'on a du chagrin* ; — la circulation du sang au cœur se faisant librement, — ou étant obstruée.

131. *Tong-tao-si-ouaï*, élégante manière de parler avec des mots à significations opposées. *Tao-ouaï* est un seul verbe signifiant : branler au manche, menacer ruine. *Tong-si*, à l'*est* et à l'*ouest*, — à *droite* et à *gauche*.

132. *Houa-p'eunn*, pots *de* fleurs, ou, pots *à* fleurs. *P'eunn-houa*, fleurs en pots. *Y-p'eunn-houa*, un pot de fleurs.

133. *Lienn-yé*, placés comme ils le sont dans cette phrase, — signifient toujours *pas même*.

Traduction Française.

donné l'ordre de lui dire que j'étais sorti.

1. Je m'en vais, puisqu'il n'y a pas moyen (*de faire autrement*). Mais c'est ma faute à moi, puisque je ne m'en suis pas allé.
2. C'est comme de la pluie qui vous tombe, à l'improviste, par un ciel bleu et en plein soleil. (*Voilà ce qui s'appelle recevoir à l'improviste une tuile sur la tête.*)
3. Le voilà encore revenu; décidément ma patience est tout à fait à bout. (*Je n'ai pas une telle patience*).
4. C'est bien dommage, j'ai infiniment de peine

Traduction littérale.

toi — accuser — énoncer — lui, — je — sortir — *m. p. d* — porte.

1. Pas — comment — lequel, — je — aller, — soi-même — soi-même — de — pas — être, — je — pas — marcher — *m. p. d.*
2. Bleu — ciel, — blanc — soleil — tête (*c. s.*), — mal à propos — sortir — pluie — venir — *m. p. d.*
3. Lui — encore — venir — *m. p. d*, — je — pas — avoir — ceci — le — grand — de — patience — mansuétude.
4. Pouvoir — regretter, — extravagant — dépenser —

sonnellement : *il tombe de la pluie*, *il pleut*, — et non pas, *la pluie tombe*.

126. Dans cette phrase, les mots *tché-mo* signifient, *une telle*, *tant de*.

127. *K'o-si*, on peut regretter, regrettable, c'est-à-dire *à regretter*.

128. *Ouang-feï*, verbe composé de deux synonymes.

你 ni	告 kao	訴 sou	他 t'a	我 ouo	出 tch'ou 122	了 léao
門 122 meunn	没 me	奈 naï 123	何 ho 123	我 ouo	去 k'iu	自 tseu
己 ki	的 ti	不 pou	是 ché 124	我 ouo	没 meï	走 tséou
了 léao	青 ts'ing 125	天 125 t'ienn	白 paï 125	日 jé 125	頭 t'éou	冒 mao 125
出 tch'ou	雨 yu 125	來 laï	了 125 léao	他 t'a	又 yéou	來 laï
了 léao	我 ouo	没 me	有 yéou	這 tché	麽 mo 126	大 ta
的 ti	忍 jenn	耐 naï	可 k'o 127	惜 si	妄 ouang	費 feï 128

122. *Tch'ou-meunn*, étant un verbe composé d'un verbe et d'un substantif, la marque du passé, *léao*, se place nécessairement après le verbe et avant le substantif.

123. Le caractère *naï*, signifie en réalité *faire*, *produire*. Mais, très-souvent, il se joint à *ho*, comment, lequel, — et signifie alors : *faisable*, *remède*, *moyen*.

124. Ici, les deux caractères, *pou-ché*, pas-être, — constituent un seul mot et signifient : *culpabilité*, *faute*, *erreur*.

125. Toute cette phrase en dix caractères est un proverbe indiquant quelque chose qui nous arrive mal à propos et de la manière la moins attendue. *Mao* veut dire aussi *à l'improviste*, mais, le plus souvent, il a le sens de : *à tort*, *mal à propos*, *au rebours du bon sens*. Les deux mots *mao-tch'ou* se trouvant placés avant le substantif *yu*, pluie, il faut les traduire imper-

Traduction française.	*Traduction littérale.*
quelqu'un de ce côté là ?	avoir — gens — ? —
1. Il n'y a absolument personne (*il n'y a même pas un seul individu*), il n'y a qu'une visite.	1. Un — *p. n. g.* — aussi — pas — avoir, — pas (*ne*) — passer (*que*) — avoir — un — personne (*particule numérale s'appliquant aux personnages*) — hôte (*convive*) — créature humaine (*c. s.*) — venir — voir.
2. Dites que je ne suis pas chez moi, et voilà tout.	2. Toi — dire — je — pas — être placé — famille (*maison, chez soi*), — aussitôt — être — achever.
3. Cela ne saurait jamais être, je perdrais à l'avenir ma réputation et on me considérerait comme un vaurien.	3. Ceci — le (*p. n. g.*) — dix mille — pas — pouvoir, — prendre (*marque du futur*) — venir — laisser tomber — *m. p. d.* — je — de — nom — son, — gens (*on*) — prendre (*m. a.*) — je — pas — faire la tâche de — homme.
4. Je vous avais (*je vous ai déjà*)	4. Déjà — passé — ordre — *m. p. d.* —

121. *Y*, déjà, — différant peu, par la manière dont il est écrit, du caractère *ki*, soi-même ; joint au caractère *kinn*, qui lui sert de complément et dont la signification, *livres canoniques*, implique nécessairement l'idée des temps reculés, — il constitue, très-souvent, la marque de notre plus-que-parfait. *Y-king* (j'ai) *déjà*, c'est-à-dire : *j'avais.*

有 yéou	有 yéou	人 jenn	在 tsaï 115	萬 ouann	我 ouo	不 pou
人 jenn	不 pou	來 laï	家 kia 115	不 pou 116	的 ti	當 tang 120
麼 mo ○	遇 kouo	見 kienn ○	就 tsiéou	能 neng	名 118 mîng	人 120 jenn ○
一 y .	有 yéou	你 ni	是 ché	將 117 tsiang	聲 118 cheng	已 y 121
個 ko	一 y	說 cho	了 léao ○	來 laï 117	人 jenn	經 kîng 121
也 yé 113	位 oueï	我 ouo	這 tché	丟 tiéou	把 pa 119	命 mîng
没 me	客 k'o 114	不 pou	個 ko	了 léao	我 ouo	了 léao

113. Le caractère *yé*, aussi, — lorsqu'il est suivi d'une négation, signifie toujours : *pas même.*

114. *K'o* veut dire *visiteur*, puis *étranger à la maison.* Il s'applique, par suite, à tous les *clients* des maisons de commerce et, par cela même, aux commerçants en voyage. La qualité de *visiteur* donne droit, d'après les rites chinois, à une foule de priviléges.

115. *Tsaï-kia*, être chez soi, *pou-tsaï-kia*, ne pas être chez soi.

116. *Ouann-pou*, dix mille (*fois*) pas, *à tout jamais.*

117. *Tsiang-laï*, à l'avenir.

118. *Mîng-cheng*, réputation, renommée, — substantif composé de deux synonymes.

119. Ici le caractère *pa* n'est pas la marque de l'accusatif et signifie : *prendre pour*, *considérer comme.*

120. *Tang-jenn*, être homme, *remplir la tâche d'homme*, — comme on a dit précédemment *tang-ping*, être soldat, *remplir la tâche de soldat.*

Traduction française.

certainement avoir beaucoup d'argent, (*puisque*) vous avez des relations avec les gens de la ville.

1. Ainsi donc vous avez un penchant pour la richesse. (*Vous vous laissez donc ainsi éblouir par la richesse*).

2. Je l'admets bien, ce que vous dites est exact, ce que vous venez de prononcer est conforme à la raison.

3. Je ne puis cependant pas m'en disculper, je n'ai rien à y dire.

4. Y a-t-il

Traduction littérale.

cité — lieu — tête (*c. s.*) — de — gens — avoir — venues — allées, — un — fixer — avoir — argent (*monnaie*) — produit (*c. s.*) — beaucoup.

1. Toi — ceci — le (*complément de pronom*) — manière — garçon (*c. s.*), — cœur — aveugler (*avoir penchant à*) — donner (*à*) — richesse — soies.

2. Cela — le (*c. p.*) — je — recevoir (*admettre*) — reconnaître, — dire — de (*ce qui*) — être, — parole (*parler*) — de (*ce qui*) — avoir — raison.

3. Je — cependant — pas — pouvoir — repousser — expression (*allégation*), — pas — avoir — parole — dire.

4. Celui-là — un — côté —

chinois, l'article suit le participe passé, au lieu de le précéder.

109. Le caractère *tché* appartient avant tout à la langue écrite, où il joue à peu près le même rôle que le caractère *ti* dans la langue parlée; c'est-à-dire que, tout en signifiant par lui-même : *ceci*, *se diriger vers*, — il indique le plus souvent le génitif, sert de pronom et, en bien des cas, peut se traduire par nos expressions : *ce qui*, *celui qui*.

Quoique tirée des livres, cette locution *yenn-tché-yéou-li* fait partie de la langue usuelle, de celle, il est vrai, qui est en usage dans la bonne compagnie.

110. *Toeï-tseu*, repousser — allégation, c'est-à-dire, s'excuser, *se disculper*, *nier*; — verbe composé d'un verbe et d'un substantif.

111. Exemple qui montre à quel point tout caractère chinois peut changer de signification, suivant la place qu'il occupe. On a vu précédemment l'expression *cho-houa*, dire (*des*) paroles, dire (*le*) langage, c'est-à-dire, *parler*. Ici, *houa* étant avant *cho*, retient son sens propre, au lieu de se confondre avec *cho*, et signifie : *paroles* (à dire).

112. *Na-y-pienn*, de ce côté-là, est l'opposé de *Tché-y-pienn*, de ce côté-ci.

城 tch'eng 裏 li 103 頭 t'éou 的 ti 人 jenn 103 有 yéou 來 laï 104
往 ouang 104 一 y 定 tĭng 有 yéou 銀 inn 105 子 tseu 多 to
你 ni 106 這 tché 個 ko 樣 yang 兒 eurr 心 sinn 106 迷 mi 106
於 yu 106 財 ts'aï 帛 po 106 那 na 個 ko 我 ouo 承 tch'eng 107
認 jenn 107 說 cho 的 ti 108 是 ché 言 yenn 之 tché 109 有 yéou 109
理 li 109 我 ouo 也 yé 不 pou 能 neng 推 t'oeï 110 辭 tseu 110
沒 me 有 yéou 話 houa 111 說 cho 111 那 na 112 一 y 112 邊 pienn 112

103. *Tch'eng-li-t'éou-ti-jenn*, — citadins, gens du dedans de la ville, — substantif composé de cinq caractères.

104. *Laï-ouang*, venues *et* allées, c'est-à-dire, *les allées* et *les venues*, — autrement dit : relations de société. (*Voir la note II de ce chapitre.*)

105. Le caractère *inn* indique, avant tout, le métal *argent*. Mais, comme en Chine, les payements de quelque importance se font toujours *en lingots d'argent*, aussi purs de titre que possible, il arrive que ce même caractère est pris, le plus souvent, dans le sens de *monnaie*, *richesse*.

106. Dans cette phrase, le caractère *ni*, toi, et *sinn*, cœur, peuvent être mis indistinctement, à tour de rôle, soit au nominatif, soit au génitif, suivant la forme que l'on voudra donner à sa pensée. On peut dire tout aussi bien : Vous penchez *de cœur* vers la richesse, — que : Votre cœur, c'est-à-dire le cœur *de* vous s'aveugle par la richesse, — le caractère *yu*, donner, à, — étant fréquemment employé comme marque de l'ablatif.

107. *Tch'eng-jenn*, accepter pour avéré, *admettre*, s'y rendre ; — verbe composé de deux synonymes.

108. Ici encore le caractère *ti* signifie *ce qui*, ou *le*. C'est comme si nous disions : *le dit* (ce qui est dit) *est*, — avec cette différence qu'en

Traduction française.	*Traduction littérale.*
peu importe, il ne leur aurait pas été difficile de mettre leurs griffes sur moi ; et ce serait encore moi qui, en fin de compte, aurais subi une injustice.	raison, — aussitôt — griffe — se rendre maître — je — une — griffe, — cependant — pas — avoir — quel — quoi — dépenses — affaire ; — arriver — bout — bout (*extrémité*) — *m. p. d.* — garçon (*c. s. ou* explétif), — retourner (*encore*) — être — je — recevoir (*subir*) — *m. p. d.* — injustice — tortueux.
1. A quelle heure vous levez-vous le matin ?	1. Toi — de bonne heure — commencement — combien (*quel*) — temps — se lever — venir — ? —
2. Je me lève aussitôt que le soleil a paru, et je me dirige vers la ville pour voir des amis.	2. Soleil — tête — sortir — venir, — aussitôt — se lever (*lever*) — corps, — arriver (*vers*) — cité — dedans — voir — ami — camarade.
3. Vous devez	3. Toi — avec —

chose de mauvais ont toujours pour *radical* le mot *femme*.

97. Le caractère *k'i* n'est pas ici un verbe, mais un substantif et signifie : *commencement*, le point de départ de quelque chose.

98. Ici, au contraire, ce même caractère *k'i* est un verbe, complété par le substantif *chenn*, corps, et il signifie, *se lever*.

99. *Ki*, combien, — remplace constammen t *to-chao*, surtout lorsqu'il s'agit des objets vivants. Très-souvent aussi, on s'en sert dans le sens de : *quel, lequel*.

100. *Tch'ou-laï*, sortir, paraître ; *k'i-laï*, se lever, apparaître ; — deux verbes complétés, l'un et l'autre, par le verbe auxiliaire *laï*, venir. Donc : je ne sors pas, *ouo-tch'ou-pou-laï* ; — je ne me lève pas, *ouo-k'i-pou-laï*. Je ne suis pas sorti : *ouo-me-yéou-tch'ou-laï*, etc., etc.

101. *Tao*, arriver, — doit être rendu dans cette phrase par : *se diriger vers*.

102. *Tch'eng-li*, locution qui veut dire : *à la ville*, — le caractère *li*, dedans, étant une postposition qui sert en outre de complément au substantif *tch'eng*, cité.

城 tch'eng	頭 t'éou	起 k'i 97	我 ouo	到 tao 95	也 yé	理 li
裏 li 102	出 t'chou	幾 ki 99	受 chéou	末 mo 95	没 me	就 tsiéou
見 kienn	來 laï 100	時 ché	了 léao	末 mo 95	有 yéou	抓 tchöa
朋 p'eung	就 tsiéou	起 k'i 98	委 oueï 96	了 léao 95	什 ché	住 tchou 92
友 yéou	起 k'i	來 laï	曲 k'iu 96	兒 eurr 95	麼 mo 93	我 ouo
你 ni	身 chenn	呢 ni	你 ni	還 hann-haï	費 feï 94	一 y
同 t'ong	到 tao 101	日 jé	早 tsao	是 ché	事 ché 94	抓 tchöa

92. *Tchoa-tchou*, se saisir, — expression applicable aux bêtes féroces ; il est vrai que, comme il a été dit plus haut, les *ya-y*, sbires, n'en diffèrent pas au moral ; — *tchoa-tchou-y-tchoa*, jeter la griffe (le grapin) sur quelqu'un, — locution dans le genre de : marcher une marche, mesurer une mesure, — sorte d'idiotisme très-commun en chinois.

93. *Ché-mo* veut dire encore ici *aucune*, parce qu'il est précédé d'une négation.

94. *Feï* signifie : dépenser, gâcher. Réuni à *ché*, affaire, objet, il indique quelque chose qui entraîne des dépenses, — *difficile* par conséquent. De là, *feï-ché*, difficultés, ennuis, peines, embarras, perte de temps et d'argent, — *affaire* (de) *dépenses*.

95. *Tao-mo-mo-léao-eurr*, locution correspondant à celles-ci : *tout compte fait*, *en fin de compte*, *au bout du compte*. Elle est composée d'un verbe et d'un substantif, l'un et l'autre dédoublés ; car *léao* fait partie de *tao*, et le caractère *eurr* — ici simplement explétif — appartient à *mo-mo ;* fin, fin, pour dire *la fin*.

Il importe de remarquer comment ce caractère *mo* est écrit et de ne pas le confondre avec *oueï*, pas encore, — auquel il ressemble tout à fait, sauf plus ou moins de longueur dans l'étendue horizontale du *premier* trait *houa*.

96. *Oueï-kiu*, injustice, — substantif composé de deux synonymes.

Une des particularités de la langue chinoise, c'est que tous les caractères indiquant quelque

Traduction française.

chez monsieur *Ou?*

1. J'y suis allé, mais il était en visite chez le magistrat, et j'ai eu peur d'y aller.

2. Vous êtes poltron; que craignez-vous donc? assurément, les sbires ne peuvent se saisir de vous.

3. Je crains qu'ils n'aient été subornés par quelqu'un et, alors, avec ou sans raison,

Traduction littérale.

Ou (*vociférer*) — avant — naître — celui-là — lieu — ? —

1. Aller — *m. p. d.* — mais (*seulement*) — lui — aller — voir — fonctionnaire — palais (*c. s.*), — je — avoir peur — aller — celui-là — lieu.

2. Toi — courage — produit (*c. s.*) — petit, — craindre — quoi — *c. p.* — ? — ; prétoire — valetaille (*sbire*) — cependant — pas — pouvoir — prendre — toi.

3. Craindre — redouter — lui — *m. p.* — recevoir — *m. p. d.* — gens — de — présents suborneurs, — pas — considérer — avoir — raison — pas — avoir —

mieux mieux. C'est la véritable peste des populations chinoises. Aussi, leur nom est-il en opprobre parmi tous ceux qui ont le moindre sentiment de la dignité humaine.

91. *K'ong-p'a*, craindre-redouter, — *avoir peur*, verbe composé de deux synonymes. Très-souvent, il est pris adverbialement et signifie : *peut-être*.

吳 ou 先 sienn 生 cheng 那 na 裏 li 85 麼 mo ○ 去 k'iu

了 léao 88 但 tann 他 t'a 去 k'iu 86 見 kienn 86 83 官 kouann 87 府 fou 87

我 ouo 怕 p'a 88 去 k'iu 那 na 裏 li ○ 你 ni 膽 tann 89

子 tseu 89 小 siao 怕 p'a 什 ché 麼 mo 呢 ni 衙 ya 90

役 y 90 也 yé 不 pou 能 neng 拿 na 你 ni ○ 恐 k'ong 91

怕 p'a 91 他 t'a 們 meunn 受 chéou 了 léao 人 jenn 的 ti

賄 houei 不 pou 論 louenn 有 yéou 理 li 沒 me 有 yéou

85. *Na-li*, ce lieu-là, — répond ici à notre expression *chez*.

86. *K'iu-kienn*, aller voir, — signifie ici : *rendre visite*.

87. *Kouann-fou*, désigne en général les fonctionnaires. Le caractère *fou* n'est ici que le complément du substantif *kouann*.

88. Le caractère *léao*, employé dans le premier membre de cette phrase, exige que les deux autres membres soient mis au passé. Il faut donc traduire : *il était*, et non pas *il est* en visite; *j'ai eu*, et non pas *j'ai* peur d'y aller.

89. *Tann-tseu*, courage, vaillance. *Tseu*, simple complément.

90. *Ya-y*, locution désignant tous ceux qui, à un titre quelconque, sont attachés à un prétoire : agents de police, sbires, bourreaux, guichetiers, geôliers, valets, porteurs d'insignes, porteurs de chaises, portiers, licteurs, scribes, copistes. Comme ils ne sont payés, ni par le prétoire, ni par le magistrat et qu'il leur faut trouver le moyen de vivre, il ne se nourrissent à la lettre que de la substance du peuple, qu'ils oppriment, vexent, volent et pressurent à qu

Traduction française.

vos tantes, paternelle et maternelle?

1. Elles sont allées toutes les deux pour servir comme soldats, l'une fait sentinelle au prétoire, l'autre fait la croisière à bord d'un bâtiment de guerre, sans avoir le mal de mer.

2. C'est extraordinaire (*c'est étonnant*), — je n'ai pas vu de femmes remplir les fonctions d'officiers militaires.

3. Êtes vous allé

Traduction littérale.

aller (*se diriger vers*) — lequel — lieu — aller — *m. p. d.*

1. Lui — *marque du pluriel des pronoms* — tous deux — *p. n. g.* — homme — falloir (*avoir pour tâche*) — soldat — aller — *m. p. d;* — un — *p. n. g.* — être placé à — prétoire — porte — lieu (*dedans*) — gardez — nuit, — celui-là — un — *p. n. g.* — monter —. soldat (*guerre*) — navire — faire la ronde — mer — aussi (*cependant*) — pas — craindre — flots.

2. Ancien (*antiquité*) — extraordinaire (*s'étonner*) — nullement — avoir — voir — passer — femme — créature humaine (*c. s.*) — faire — militaire — fonctionnaire.

3. Toi — aller — passer —

---

la dernière. Elle est entourée le plus souvent d'un jardin, protégé par de hautes murailles. L'entrée du prétoire a toujours trois portes. Celle du milieu ne s'ouvre qu'au magistrat du lieu ou à ses égaux, — jamais à ses inférieurs, encore moins à ses subordonnés.

81. *Kou-kouaï,* étonnant, extraordinaire, — c'est-à-dire, qu'on n'a rien vu de pareil depuis l'*antiquité*.

82. *Me-yéou-kienn-kouo*, la forme la plus régulière qui réponde à notre passé indéfini *au négatif*, — l'auxiliaire *me-yéou*, pas avoir, se mettant avant le verbe et l'auxiliaire *kouo*, passer, se mettant après.

83. *Vou-kouann*, locution qui est l'opposé de *ouenn-kouann,* fonctionnaires (*de*) littérature, fonctionnaires civils. Pour désigner les fonctionnaires civils *et* militaires, on dit : *ouenn-vou-kouann* et non *ouenn-kouann, vou-kouann*. Comme on le voit, en Chine *arma cedunt togæ*.

84. On voit encore ici le caractère *kouo*, passer, — mettre au passé indéfini le verbe qui le précède.

往 ouang 77 那 na 裏 li 去 k'iu 了 léao 他 t'a 78 們 meunn

兩 léang 個 ko 人 jenn 當 tang 79 兵 pīng 去 k'iu 了 léao

一 y 個 ko 在 tsaï 衙 ya 80 門 meunn 裏 li 守 chéou

夜 yé 那 na 一 y 個 ko 上 chang 兵 pīng 船 tch'ouann

巡 siunn 海 haï 也 yé 不 pou 怕 p'a 浪 lang

古 kou 81 怪 kouaï 没 me 82 有 yéou 82 見 kienn 82 過 kouo 82 女 niu

人 jenn 作 tso 武 vou 官 kouann 83 你 ni 去 k'iu 過 kouo 84

77. Comme il a été déjà dit, le verbe *ouang*, aller, *se diriger vers*, — ne signifie le plus souvent que *vers*, *à*, et n'est par suite qu'une préposition. On s'en sert pour indiquer le *départ*, comme on se sert du caractère *tao*, (arriver), pour désigner le *retour*.

78. *Meunn*, obèse, — employé surtout comme marque du pluriel des pronoms personnels et des titres. Je, *ouo*, nous, *ouo-meunn;* il, *t'a*, eux, *t'a-meunn*. — Excellence, *ta-jenn*, Excellences, *Ta-jenn-meunn*. — Prince, *ouang-yé*, princes, *ouang-yé-meunn*.

79. *Tang*, falloir, devoir, remplir le devoir, la tâche assignée. Voilà pourquoi *tang-pīng*, signifie *être soldat*. Ce caractère a encore d'autres significations, parmi lesquelles la plus importante est celle de *mont-de-piété*. Et comme, en Chine, il n'est si petit village où ne se trouve un établissement de ce genre; comme en outre la façade des monts-de-piété est ornée de ce caractère peint en rouge ou en noir, c'est celui qu'on oublie le moins.

80. *Ya-meunn*, porte (*de*) prétoire, c'est-à-dire *prétoire, tribunal*, demeure des fonctionnaires civils ou militaires *à sceaux*. Les autres n'ont pas de prétoires. Ce sont, avec les temples, les édifices les plus considérables en Chine. Toutefois, ils n'ont qu un rez-de-chaussée et se divisent en plusieurs parties ou *cours*. C'est dans la principale que le vice-roi ou les simples magistrats rendent la justice, assis sur une estrade et derrière une table recouverte d'un drap rouge. La partie où l'on habite est

Traduction française.

de personne; de telles gens, (*gens de telle sorte*) avee une si mauvaise éducation, ne deviennent jamais des hommes.

1. Lorsqu'il fait quoi que ce soit de mauvais, allez immédiatement le dire à ses parents, (*pour*) qu'ils lui donnent une volée de coups à l'en faire souffrir durant trois jours; il aura bien vite changé.

2. Où sont donc allées

Traduction littérale.

homme; — ceci — un — sorte (*série*) — homme — pas — recevoir — doctrine — instruction, — pas — devenir — homme.

1. Lui — faire — quoi — que ce soit — pas — raison — de — affaire — chose, — vite (*gaiement*) — aller — accuser — relater — lui — de — père — mère, — prendre (*marque de l'accusatif*) — lui — frapper — un — volée, — appeler (*faire faire*) — lui — avoir douleur — avec (*durant*) — trois — jours, — aussitôt — changer — passer — *m. p. d.*

2. Toi — tante paternelle — tante paternelle — tante maternelle — tante maternelle —

soucis, *les affaires*, qui trop souvent sont l'unique résultat de nos passions, bonnes ou mauvaises. Il doit alors être rangé parmi les substantifs auxiliaires comme *t'éou*, tête, — *tseu*, fils ou produit, — *eurr*, garçon, — *kienn*, objet, — *jenn*, créature humaine, — *ts'aï*, capacité, — *fou*, individu, etc. etc.

70. *Fou-mou*, un seul mot, qui signifie *parents*, auteurs de nos jours. (*Voir la note II de ce chapitre.*)

71. *Pa*, prendre, saisir, — s'emploie le plus souvent, dans la langue parlée, comme marque du régime direct, parfois du régime indirect. Inutile alors de traduire ce mot, car il indique seulement, comme ici par exemple, qu'il faut mettre à l'accusatif le pronom *il*, dont il est immédiatement suivi.

72. *Touënn*, accumulation d'unités. Ici c'est une *volée* de *coups*.

73. *Kiao*, signifie aussi fréquemment *faire faire* qu'*appeler*.

74. *Lienn* est une liaison et peut souvent se traduire par le mot *avec*. Mais il a aussi le sens de : *pendant*, *durant*, *l'espace de*.

75. Les verbes auxiliaires *kouo-léao*, placés à la suite d'un autre verbe, indiquent notre futur antérieur.

76. *Kou-kou*, tante du côté du père, *y-y*, tante du côté de la mère, — substantifs formés par la répétition du caractère simple. Il y a beaucoup de substantifs de ce genre. Mais, encore une fois, il ne faut pas s'imaginer qu'un étranger ni même un Chinois puisse en créer à plaisir.

過 kouo 75	他 t'a	母 mou 70	快 k'ouaï	什 ché	教 kiao 65	人 jenn 62
了 léao 75	疼 t'eng	把 pa 71	去 k'iu	麼 mo	訓 chiunn	這 tché 63
你 ni	連 lienn 74	他 t'a	告 kao	非 feï 68	不 pou	一 y 63
姑 kou 76	三 sann	打 ta	訴 sou	理 li 68	成 tch'eng	等 teng 64
姑 kou	天 t'ienn	一 y	他 t'a	的 ti 68	人 jenn 66	人 jenn
姨 y 76	就 tsiéou	頓 touenn 72	的 ti	事 ché 69	他 t'a 67	不 pou 65
姨 y	改 kaï	叫 kiao 73	父 fou 70	情 ts'ing	作 tso	受 chéou 65

63. *Tché-y*, de tel, *un tel.*

64. *Teng*, qui signifiait précédemment *attendre*, a ici le sens de : *sorte*, *espèce*, *série*.

La chose la plus difficile pour les étrangers qui étudient le chinois, c'est de comprendre par quelle suite d'idées tel ou tel caractère peut signifier des choses entièrement différentes. Il leur semble impossible qu'il puisse y avoir entre ces différences le moindre rapprochement. Et pourtant, le rapprochement existe, mais il est difficilement appréciable.

Le caractère *teng* est aussi la marque du pluriel dans bien des cas.

65. *Pou-chéou-kiao-chiunn*, ne pas recevoir instruction (*et*) éducation, c'est-à-dire, ne pas être malléable à l'éducation, *être mal élevé.*

66. *Tch'eng-jenn*, devenir homme, — atteindre le but assigné à l'homme sur cette terre.

67. Le commencement de cette phrase indique que la conjonction *si* est sous-entendue. On a déjà vu précédemment un exemple de cette forme. Il s'agissait de *balayer*. C'est une tournure extrêmement fréquente, et l'élève fera bien d'y appliquer son attention.

68. *Feï-li-ti*, déraisonnable, n'ayant pas pour soi la raison.

69. *Ché-ts'ing*, affaire *ou* chose, — substantif composé d'un substantif et d'un complément de substantif. *Ts'ing* signifie par lui-même : *sentiment*, *passion*, mais indique aussi *les*

Traduction française.

à l'école et aussitôt qu'il a fini d'étudier, retourne à la maison.

1. Eh bien, mon neveu désobéit (*à tout moment, à tout instant*) constamment, ne fait que commérer sur le compte des autres toute la journée, — court dehors, se liant à droite à gauche, et ne s'applique pas à travailler; c'est un suffisant qui ne se soucie

Traduction littérale.

étude — maison, — penser (*réfléchir*) — finir — *m. p. d.* — écriture (*livre*), — debout — quart d'heure — retourner — foyer (*famille*).

1. Aussitôt — être — je — enfant de sœur ou de frère — garçon — temps — temps — quart d'heure — quart d'heure, — pas — écouter — ordre, — un — ciel (*jour*) — dire — gens — famille — de — être (*oui*) — pas — long — court; — sortir — dehors — tête (*complément de substantif*) — communiquer — ami — attirer — camarade, — pas — se servir — cœur — faire — ouvrage — individu (*travailleur*), *c.s.* — soi-même — grand, — pas — raison (*donner raison*) —

55. *Jenn-kia*, est évidemment un seul mot, *kia* étant le complément de *jenn*. Cette expression répond très-bien aux nôtres : *on*, *gens*, ou *monde*.

56. Débiter le *oui* et le *non*, — en d'autres termes : le *pour* et le *contre*, le *long* et le *court*, sur le compte de quelqu'un, c'est s'occuper de lui, de ses faits et de ses gestes, — plutôt en mal qu'en bien. Locution très-usuelle, mais très-familière.

57. *Ouaï-t'éou*, le dehors, — substantif formé de deux subtantifs, dont le second est auxiliaire.

58. Locution composée de deux verbes et de deux substantifs entremêlés. Il y a, dans la langue chinoise, beaucoup d'exemples de cette forme de parler, qui est considérée comme belle et expressive. *Kiao-kéou* est un verbe, et *p'eung-yéou* un substantif. C'est comme si l'on disait : *s'adjoindre des amis, attirer des camarades;* — en d'autres termes : *faire des liaisons à tout bout de champ.*

59. *Yong-sinn*, s'appliquer à, *se servir de son cœur* (pour).

60. *Tso-kong-fou*, travailler, *faire œuvre.*

61. *Tseu-ta*, plein (*de*) soi-même.

62. *Li-jenn*, rendre aux gens leur dû. Verbe et substantif composant un verbe.

作 tso 60	交 kiao 58	是 ché 56	命 ming 52	兒 eurr	刻 k'é 48	學 chio 45
工 kong	朋 p'eung 58	非 feï	一 y 53	時 ché 51	回 houei	房 fang
夫 fou 60	勾 kéou 58	長 tch'ang	天 t'ienn	時 ché	家 kia 49	念 nienn 46
自 tseu 61	友 yéou 58	短 touann 56	說 cho 54	刻 k'é 51	就 tsiéou	完 ouann
大 ta 61	不 pou	出 tch'ou	人 jenn 55	刻 k'é	是 ché 50	了 léao
不 pou	用 yong 59	外 ouaï 57	家 kia	不 pou	我 ouo	書 chou
理 li 62	心 sinn 59	頭 t'éou	的 ti	聽 t'ing 52	姪 tché	立 li 47

45. *Chio-fang*, maison (*d*)'étude, *école*.

46. *Nienn* signifie avant tout : *penser*, *méditer;* suivi du caractère *chou*, *livre*, il exprime l'idée de : méditer un livre, c'est-à-dire, *étudier*. C'est alors un verbe composé d'un verbe et d'un substantif. Au passé défini, il faut mettre le caractère *léao* après *nienn* et avant *chou*.

47. *Li*, veut d'abord dire : être, rester *ou* mettre *debout;* — puis : établir quelque chose, *instituer*, — en dernier lieu : faire quoi que ce soit *instantanément*, *immédiatement*.

48. *K'é*, quart d'heure, peu de temps, — sert ici de complément au caractère *li*, dont il est en outre le synonyme.

49. *Kia*, famille, — répond très-souvent à l'idée que nous attachons au mot *foyer* et que les Anglais donnent à *home*.

50. *Tsiéou-ché*, locution par où commencent certaines phrases familières, — se traduit volontiers par : *Eh bien !*

51. *Ché-ché-k'o-k'o*, locution très-expressive signifiant : *à tout instant*, *sans cesse*.

52. *T'ing-ming*, écouter (*les*) ordres, — *obéir*.

53. Ici, le caractère *y*, un, signifie *tout un*, mais c'est seulement le sens général de la phrase qui l'indique.

54. Dans cette phrase, *cho* a le sens de *débiter*, *exposer*, *développer*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
pas balayer, le maître de la maison aura à vous gronder aussitôt qu'il sera arrivé.	hommes (*gens*) — balayer — terre, — attendre — orient — famille — un — venir, — aussitôt — s'entendre à — dire (*gronder*) — toi.
1. Lequel vaut mieux, du temps clair ou du temps couvert?	1. Nébuleux (*principe femelle*) — ciel — clair (*azur*) — ciel, — celui-là (*lequel*) — espèce (*genre*) — bon — comment (?)
2. J'ai froid aussitôt que le ciel se couvre.	2. Nébuleux — *m. p. d.* — ciel, — je — aussitôt — froid.
3. En général, tous les enfants aiment à jouer, mais mon cousin germain (*fils de tante*) n'a pas l'habitude de jouer, il se rend directement	3. Tout — être — petit — enfant mâle — produit (*c. s.*) bon (*aimer*) — jouer — garçon (*se conduire en garçon*) — arrivé — au fond — je — — de — habit extérieur (*montrer*) — frère aîné — pas — s'entendre à — jouer — garçon, — lui, — en droite ligne — en droite ligne — de — monter —

40. *Faun-ché*, en général, — en d'autres termes : *quiconque-est.*

46. *Haï* signifie plutôt : enfants *mâles*; car, pour qu'il désigne des petites filles, il faut le faire précéder de *niu*, femme, femelle. A Pékin, on dit *Ha-eurr* pour *Haï-tseu.*

42. *Eurr*, garçon, — est pris ici dans le sens de *jouer*, — occupation spéciale des enfants, — et sert de complément au verbe *ouann.*

43. *Piao*, veut d'abord dire : *habit extérieur*, c'est-à-dire, *quelque chose qu'on a dehors, qu'on montre.* Par conséquent, ce caractère signifie aussi : *montrer*, *montre* et désigne, par suite, les cousins du côté des femmes.

Il est utile de remarquer la forme de ce caractère. Il est composé du radical *habit* et du radical *terre;* le premier se dédouble, ses deux premiers traits occupent le haut, le radical *terre* vient ensuite et le reste du radical *habit*, finit le caractère. La même combinaison a lieu avec d'autres caractères chinois, mais jamais aussi fréquemment qu'avec le radical *habit.*

44. *Tché-tché-ti*, adverbe, composé d'un même mot répété et de la marque de l'adverbe *ti*, — en droite ligne, tout droit, *droite*-MENT.



人 jenn	掃 sao [33]	地 ti	等 teng	東 tong [34]	家 kia [34]	一 y [35]
來 laï [35]	就 tsiéou [36]	會 houeï [37]	說 cho	你 ni	陰 inn	天 t'ienn
晴 ts'ing	天 t'ienn	那 na [38]	樣 yang	好 hao	呢 ni	陰 ynn [39]
了 léao	天 t'ienn	我 ouo	就 tsiéou	冷 leng	凡 fann [40]	是 ché [40]
小 siao	孩 haï [41]	子 tseu	好 hao	玩 ouann	兒 eurr [42]	到 tao
底 ti	我 ouo	的 ti	表 piao [43]	兄 chiong	不 pou	會 houeï
玩 ouann	兒 eurr	他 t'a	直 tché [44]	直 tché [44]	的 ti	上 chang

33. *Sao-ti*, balayer — (*la*) — terre. Évidemment, *ti* n'a ici d'autre emploi que de déterminer pour l'*oreille* la signification du caractère *sao*. C'est donc un verbe, ayant pour complément un substantif.

34. *Tong-kia*, famille ou maison *d'Est*, — locution qui désigne toujours le chef de la famille, de la maison, sans préjudice de ses autres titres, — parce qu'il a *le droit* de pénétrer dans la partie orientale, réservée généralement aux femmes et aux enfants. Néanmoins, on se sert peu de cette locution dans le monde officiel, où le maître de la maison se nomme avant tout : Sa Grâce, son Excellence, sa Grandeur ou son Honneur. Appeler un fonctionnaire chinois quelconque, fût-il le plus grand personnage de l'empire, *par son* SEUL *titre* EXCLUSIVEMENT, sans le faire précéder de son nom de famille, *c'est se mettre*, vis-à-vis de ce personnage, *en état de sujétion*. Que nos interprètes en Chine ne l'oublient pas !

35. *Y-laï*, une fois venu, à peine arrivé, *que — vienne*.

36. *Tsiéou*, aussitôt, — indique presque toujours notre futur.

37. Ici, le caractère *houeï* peut se traduire par : *savoir*, *avoir à* ; — saura vous gronder, aura à vous gronder.

38. *Na* veut dire ici *laquelle*. Il a très-fréquemment cette signification et c'est l'intonation qui la lui donne.

39. Voilà un verbe qui tout à l'heure était un adjectif. C'est le caractère *léao*, marque du passé défini, qui donne à *ynn*, sombre, le sens du verbe.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
des lettres par des gens arrivés de Pékin (*par des pékinois qui sont arrivés*) ; mais en vérité, il n'y a rien là-dedans, si ce n'est que l'évêque a excommunié le nommé *Lou*, étudiant, qui, relâché dans ses mœurs, n'observait pas ses devoirs.	homme — venir, — je — recevoir — *m. p. d.* — écriture — confiance, — là — lieu (*dedans*) — origine — venir — pas — avoir — quel — quoi — affaire, — seulement — être — famille (*le nommé*) — chemin par terre — le (*de*) — celui-là — *p. n. g.* — étudier — naître — lâcher — relâché dans ses mœurs — pas — observer — devoir, — maître — religion — rejeter — couper en deux — *m. p. d.* — lui.
1. Qui est venu ?	1. Qui — venir — *m. p. d.*
2. Un jeune homme, le nommé *Ou*.	2. Famille (*le nommé*) — criailler — le (*de*) — celui-là — *p. n. g.* — après — naître.
3. Si vous ne faites	3. Toi. — pas — appeler

28. Dans cette phrase, les deux caractères *ché-mo* signifient : *nulle* (chose), par conséquent, *rien*.

29. *Sing-lou-ti*, — nommé — *Lou* — le, — *le nommé* Lou. On voit que le nom de famille se met entre *nommé* et *le;* c'est une manière de désigner les gens du commun, ou ceux avec lesquels on est très-familier. Comme il a été dit plus haut, le caractère qui suit celui de *sing*, famille, indique le plus souvent un nom. Il faut donc se borner à le prononcer, sans le traduire. En lui-même, ce caractère *lou* signifie : *chemin sec*, mais alors il se prononce *léou*. Il sert aussi, dans des documents commerciaux, à désigner le chiffre *six*, car il est plus difficile à falsifier que celui dont on se sert ordinairement.

30. *Fang-sseu*, adjectif composé de deux verbes, dont le premier signifie, comme on l'a vu, *lâcher*. Le caractère *sseu* signifie, aussi, *quatre* dans les documents de commerce.

31. *Tchou-kiao*, locution admise pour dire : *Evêque*. C'est un substantif dont la formation ressemble à celle de *tché-fou*, préfet. *Tchou-kiao*, diriger (celui qui dirige) la doctrine, comme *tché-fou*, connaître (celui qui connaît) le département.

32. *Héou-cheng*, adolescent, c'est-à-dire *né après* (les autres), en opposition avec *sienn-cheng*, né avant (*les autres*), — mon aîné, Monsieur, adulte.

On voit que ce terme *héou-cheng* est placé après un nom propre. C'est ce qui se fait toujours en chinois. Au lieu de dire : — M. l'intendant Moreau, — on doit dire : Moreau, l'intendant, — ou plutôt : *Mo* (reau), intendant, — les noms de famille étant toujours monosyllabiques.

Il est bon de faire observer qu'en Chine, on ne se sert *de petits noms*, — qui suivent toujours le nom de famille sur les cartes de visite, — qu'envers ses propres enfants ou ses domestiques. Il en résulte qu'à ces deux exceptions près, on ne désigne et encore moins on n'adresse personne en Chine que par son *surnom*, auquel on ajoute un titre quelconque, celui d'*Excellence*, *Grandeur*, *Honneur*, ou tout simplement de : *mon aîné*, ou enfin de *félicité*.

人 jenn 來 laï ˊ 我 ouo 接 tsié 了 léao 書 chou 25 信 sinn ˊ
那 na 裏 li 26 本 peunn 27 來 laï 没 me 有 yéou 什 ché 28
麽 mo 28 事 ché ˊ 只 tché 是 ché 姓 sīng 29 陸 lou 29 的 ti 29
那 na 個 ko 學 chio 生 cheng ˊ 放 fang 30 肆 sseu 30 不 pou
守 chéou 分 feunn ˊ 主 tchou 31 教 kiao 31 棄 k'i 絶 tsiuĕ 了 léao
他 t'a ° 誰 chouei 來 laï 了 léao ° 姓 sīng 吳 ou 的 ti
那 na 個 ko 後 héou 32 生 cheng ° 你 ni 不 pou 叫 kiao

du verbe auxiliaire *ta* et d'un substantif, la marque du passé, *kouo*, est ici placée entre les deux.

23. *T'i-k'i-laï*, découvrir, *dénicher*, *soulever comme un voile*, — est un verbe d'une formation identique à celle de *transpirer* (20). Mis au négatif, il veut dire : (*c'est une chose*) *qu'on ne soulève pas impunément*. Ou, *on ne doit pas en parler*. Il est composé de trois verbes. Les deux derniers sont auxiliaires. La négation se met donc, *au présent*, après le premier verbe et précède les deux autres.

24. *Peï-king*, capitale du Nord, expression dont les Chinois ne se servent jamais, car elle impliquerait l'existence d'une capitale du Sud. La capitale du Sud était *jadis Nann-king* (Nankin). Les Chinois disent tout simplement *King*, ou *King-tou*, capitale *et* cour, pour *capitale*. Pékin est situé dans la province de *Tché-li* et s'appelle en réalité *Chouenn t'ienn-fou*, ville (*instituée* conformément (*aux décrets*) du ciel. Il est à remarquer que cette capitale ne forme pas en outre le chef-lieu de la province où elle se trouve.

25. *Chou-sinn*, lettre, *écriture* (pour faire) *foi*. Substantif composé de deux synonymes.

26 *Li*, lieu, — placé après le caractère *na*, celui-là, signifie : *là ;* — après le caractère *tché*, celui-ci, *ici*. On s'en sert fort souvent pour dire *dedans*, *en dedans*, par opposition au mot, *dehors*. Mais alors il est suivi, comme on le verra plus loin, d'un complément de substantif.

27. *Peunn-laï* locution répondant à nos expressions : *en réalité*, *vraiment*, *de tout temps*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
me, mes enfants et mon grand-père paternel sont tous chrétiens catholiques; je les ai dénoncés au préfet, qui ne m'a pas donné raison.	fils (*c. s.*) — garçon — femme (*fille*) — aïeul — père, — entièrement — être — ciel — seigneur — doctrine (*religion*); — je — adresser supplique — *m. p. d.* — connaître — département (*palais*), — lui — pas — raison — je.
1. Ce secret-là a transpiré.	1. Cela — objet (*particule numérale des objets en général et des affaires*) — secret — affaire — rosée (*transpirer en perles de rosée*) — sortir — venir — *m. p. d.*
2. Quel secret?	2. Quel — ? — secret — affaire.
3. (*Que*) les troupes du gouvernement se sont battues avec les rebelles et qu'elles ont subi une défaite.	3. Fonctionnaire public (*gouvernement*) — soldat — avec — voleurs — frapper — passer (*m. p. ind.*) — arme — défaite (*en subir une*) — *m. p. d.*
4. Ceci ne se dit pas.	4. Ceci — *p. n. g.* — lever avec la main — pas — se lever (*commencer*) — venir.
5. J'ai reçu	5. Avoir — nord — capitale —

lant employer, pour désigner *Dieu*, le caractère *chenn*, qui s'applique à une foule de divinités chinoises, les autres préférant le terme *chang-ti*, qui, en effet, signifie quelquefois l'*Etre suprême*, mais qui ne saurait être plus satisfaisant, car la secte de « la raison suprême » a plusieurs *chang-ti* dans son Olympe. Cette scission donna lieu à un long débat qui n'a pas encore abouti, et les choses en restent là, les Anglais préférant en général le caractère *chenn*, les Américains opinant plutôt pour *chang-ti*.

16. *Pinn*, supplique, adresser (*une*) supplique, ou même *parler à un supérieur*.

Tout procès commence par une *supplique*. C'est un terme d'infériorité positive, — de dépendance, — de sujétion, et ce fut un des principaux motifs de la première guerre des Anglais avec la Chine, — 1839, — 1842, le vice-roi de Canton se refusant à recevoir de lord Napier, commissaire anglais, des dépêches ou lettres et exigeant *des suppliques*. C'est donc un terme inadmissible entre égaux et même entre fonctionnaires de différents grades, s'ils appartiennent à diverses nationalités.

17. *Tché*, savoir, — sert à désigner les magistrats des départements, des arrondissements et des districts, lorsqu'il est placé devant les caractères qui désignent ces divisions administratives. Il veut dire alors : celui qui *connaît* à fond le *département* ou le *district*. *Tché-fou* est donc un seul mot et un substantif.

18. *Li*, raison, puis : — raisonner, discuter le droit, plaider, et enfin *avoir* ou *ne pas avoir raison*, — *donner* ou *ne pas donner raison*.

19. *Kienn*, objet, ballot, — sert de complément à un autre caractère signifiant *objet*, et de particule numérale spéciale, d'abord *aux affaires* en général et puis aux choses qui se peuvent porter. Ici c'est un complément de pronom.

20. *Lou-tch'ou-laï*, venir *et* sortir (*en*) rosée, *transpirer*, — verbe composé de trois verbes, dont les deux derniers jouent le rôle d'auxiliaires.

21. *Kouann*, indique aussi très-souvent ce que nous désignons par les mots : *Etat*, *chose publique*, *quelque chose hors ligne*.

22. *Ta-tchang*, étant un verbe composé

子 tseu 兒 eurr [11] 女 niu [11] 祖 tsou [12] 父 fou [12] 全 ts'iuënn [13] 是 ché [14]

天 t'ienn [15] 主 tchou 教 kiao [15] 我 ouo 稟 pinn [16] 了 léao 知 tché [17]

府 fou 他 t'a 不 pou 理 li [18] 我 ouo 那 na 件 kienn [19]

密 mi 事 ché 露 lou [20] 出 tch'ou 來 laï [20] 了 léao 什 ché

麼 mo 密 mi 事 ché 官 kouann [21] 兵 pïng 同 t'ong 賊 tseï

打 ta [22] 過 kouo [22] 仗 tchang [22] 敗 paï 了 léao 這 tché 個 ko

提 t'i [23] 不 pou 起 k'i [23] 來 laï [23] 有 yéou 北 peï [24] 京 kïng [24]

11. *Eurr-niu*, garçon *et* fille, pour dire *enfants*. Substantif composé de deux substantifs simples, comme père *et* mère, pour *parents*, ciel *et* terre, pour *univers*. Dans ces sortes de mots, c'est précisément la valeur opposée de deux caractères simples qui en fait un mot unique et le rend sensible à l'oreille et intelligible à l'esprit.

12. *Tsou*, ancêtres *de qui l'on tient son nom*. Aussi *tsou-fou* désigne-t-il le grand-père paternel et non maternel. Le caractère *fou*, père, n'est ici que le complément de *tsou*.

13. *Ts'iuënn*, entièrement, — marque le pluriel lorsqu'il est placé après plusieurs substantifs.

14. *Ché*, être, — surtout dans la langue orale. Dans la langue écrite, il signifie le plus souvent *tout autre chose*. On fera bien de ne pas l'oublier.

15. *Tienn-tchou-kiao*, religion (*du*) Seigneur (*du*) ciel, — désigne toujours les chrétiens *catholiques romains*.

La langue chinoise n'ayant pas, *maintenant*, de caractère qui, employé *seul*, puisse donner aux Chinois l'idée de *Dieu*, nos anciens missionnaires se sont entendus avec les savants chinois eux-mêmes pour créer cette expression de « *Seigneur du ciel,* » qui est en effet exclusive de la pluralité des dieux. Tout le monde est du même avis là-dessus. Mais les ministres protestants, à leur arrivée en Chine, n'ont pas trouvé qu'il fût dans l'intérêt de leur œuvre de se laisser confondre avec *nos* Missionnaires. Ils se sont donc mis à chercher d'autres expressions. Bientôt une scission se déclara parmi eux, — les uns vou-

Traduction française.

CHAPITRE IV

1. Je ne le peux déjà pas moi-même, — comment le pourriez-vous? C'est que je vous dépasse en pouvoir; premièrement, j'ai beaucoup d'amis; deuxièmement, je suis riche aussi, (*tandis que*) vous avez un mauvais caractère et vous vous mettez facilement en colère.

2. Je me mets en colère, parce que ma fem-

Traduction littérale.

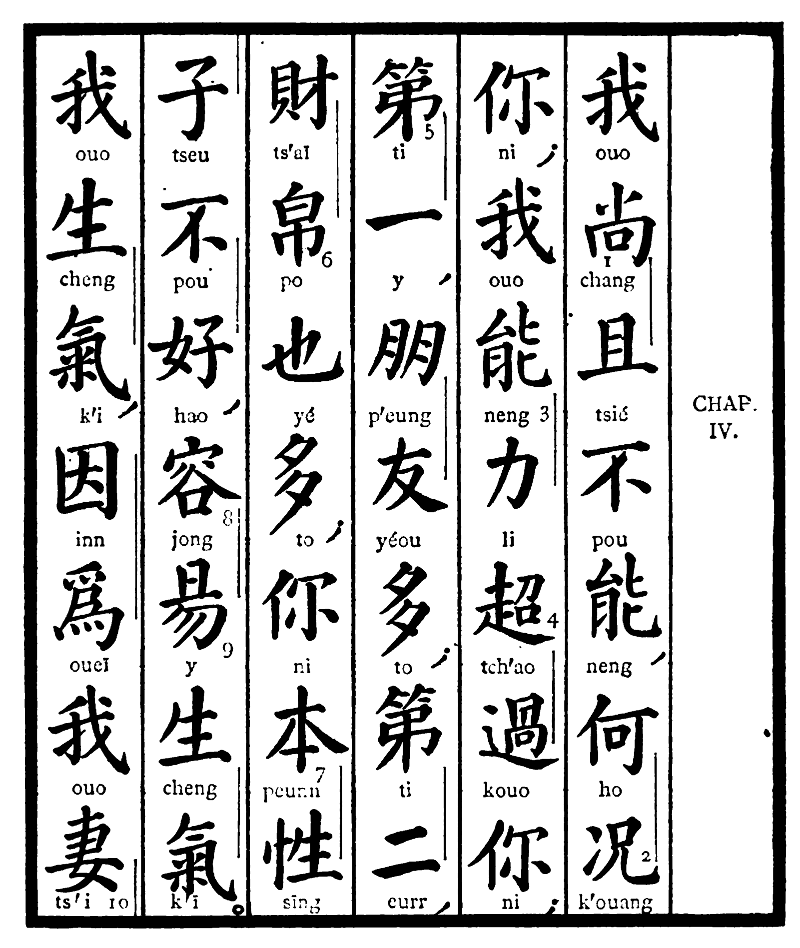
CHAPITRE IV

1. Je — encore — au reste — pas — pouvoir, — comment — davantage (*parvenir à*) — toi; — je — pouvoir — force — excéder — passer — toi; — série — un, — ami — camarade — beaucoup; série — deux, — richesse — soie — aussi — beaucoup; — toi — origine — naturel — produit (*c. s.*) — pas — bon, — aisément (*visage*) — variabilité — donner naissance — vapeurs.

2. Je — donner naissance — vapeurs (*air*), — parce que — il est de fait que — je — femme (*épouse*) —

commerce, ***négoce***. Mais toute chose qui change constamment est ***facile*** à manier. Voilà pourquoi *y* signifie aussi ***aisément***, ***sans peine***.

10. *Ts'i*, *Ts'i-tseu*, femme (épouse); mais dans la bouche de tout autre que le mari, cette expression serait une grossièreté. Le terme usité en dehors de cette exception est *fou-jenn*, compagne *et* créature humaine, — dont on verra plus loin les caractères chinois. En général, les qualificatifs diffèrent selon qu'ils se rapportent à celui qui parle ou à ceux à qui il parle, — le possesseur parlant de tout ce qu'il possède avec une ***humilité*** presque toujours excessive, — ses interlocuteurs avec une extravagance d'***éloges*** ou d'***admiration***. C'est une règle invariable de politesse chinoise. En voici un exemple : Comment se portent les futurs grands ***dignitaires***? Mes petits ***chiens*** se portent bien. On devine qu'il s'agit des ***enfants*** dont on demande des nouvelles à leur père.



CHAPITRE IV

1. *Chang-tsié*, signifient l'un et l'autre : *encore;* mais *tsié* a surtout le sens de : *à part cela*. Cette locution peut tout aussi bien se traduire ici par le mot *encore* que par *déjà;* mais l'un et l'autre exigent l'adjonction du mot *même*.

2. *K'ouang* répond exactement à notre expression d'*autant*, sauf à y ajouter *plus* ou *moins*, selon le sens général de la phrase.

3. *Neng-li*, substantif composé d'un verbe et d'un substantif ayant tous deux à peu près la même signification.

4. *Tch'ao kouo*, verbe accompagné d'un complément de verbe : *dépasser*, *passer*.

5. Ce caractère *ti* sert à former les nombres ordinaux. *Ti-y*, premier *ou* premièrement, *ti-pa*, huitième *ou* huitièmement. Pour les adjectifs du nombre, il faut ajouter une particule numérale quelconque et dire *ti-y-ko*, premier, *ti-eurr-ko*, second, et ainsi de suite.

6. *Po*, richesse. Ce caractère n'a cette signification que parce qu'il indique surtout les étoffes de soie et par suite les présents, lesquels consistent presque toujours en soieries, notamment à la cour impériale. Voilà pourquoi, à la prise *du palais d'été*, on y a trouvé tant de pièces de soie de toute sorte.

7. *Peunn-sing* est la disposition, pour le bien ou le mal, que nous apportons en naissant, d'*origine*. De là *peunn-sing*, le naturel.

8. *Iong* signifie, avant tout, le *visage humain*. On lui a attribué l'idée de *facilité*, parce que rien ne change comme l'expression du visage.

9. La première signification de *y* est : *échange*, *mutation*. De là aussi l'idée de

Traduction française.

les rebelles.

1. Il a trouvé le moyen de s'échapper.

2. Il n'est pas bon de faire traîner des chars par des bœufs qui ont des vices ; il vaut mieux employer pour cela des chèvres.

3. Comment appelle-t-on ceci ?

4. Gouvernail.

5. Et cela ?
6. Cela s'appelle de la chaux.

Traduction littérale.

qui (*marque du participe présent*) — voleur.

1. Lui — se servir — moyen (*loi*) — produit (*c. s.*) — ôter — corps — aller — *m. p. d.*

2. Avoir — poil — maladie — de (*qui*) — bœuf — traîner — char — pas — pénétrer au centre — usage; — davantage — bon — se servir — montagne — moutons.

3. Ceci — *p. n. g.* — appeler — quel — ? — nom — produit (*c. s.*).

4. Appeler — navire — gouvernail.

5. Cela — *p. n. g.* — comment.
6. Cela — *p. n. g.* — appeler — pierre — cendres.

---

66. *Chann-yang*, brebis (*des*) montagnes, *chèvres.*

67. *Ming*, nom, est pris, le plus souvent, dans le sens de réputation, — jamais toutefois lorsqu'il est suivi de *tseu*, fils, complément de substantif.

68. *Tch'ouann-to*, gouvernail (*de*) navire. Le premier caractère ne sert ici qu'à indiquer le genre du gouvernail.

69. *Ni*, est un signe d'interrogation parce qu'il suit les deux caractères *na-ko*. Mais, en général, son emploi principal est de terminer les phrases. C'est une sorte de *point final*.

的 ti 賊 tseï ○ 他 t'a 用 yong[63] 法 fa 子 tseu[63] 脫 t'o[64]

身 chenn[64] 去 k'iu 了 léao ○ 有 yéou[65] 毛 mao 病 pïng[65] 的 ti

牛 niéou 拉 la 車 tch'ée 不 pou 中 tchong 用 yong ↗ 更 keng

好 hao 用 yong 山 chann[66] 羊 yang ○ 這 tché 個 ko 叫 kiao

什 ché 麼 mo 名 mïng[67] 子 tseu ○ 叫 kiao 船 tch'ouänn[68] 柁 to ○

那 na 個 ko 呢 ni[69] ○ 那 na 個 ko 叫 kiao 石 ché

灰 houei ○

63. *Yong-fa-tseu*, littéralement : se servir d'un moyen, — répond exactement à notre expression : *trouver le moyen*.

64. *T'o-chenn*, s'échapper, — verbe composé d'un verbe et d'un substantif. Au passé, le caractère qui l'indique doit se mettre après le verbe et avant le substantif : — *t'o-léao-chenn*, il s'est échappé.

65 *Yéou-mao-pïng-ti*, vicieux, mot à mot : *qui ont des vices*. Voilà un exemple de *ti*, servant à faire un participe présent : *yéou* (mao-pïng) *ti*, — *ay* (des vices) *ant*. Le substantif composé *mao-ping* signifie littéralement : maladie des poils, des cheveux. Mais l'usage immémorial en a fait *défaut*, quel qu'il soit.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
inconvénient que les porteurs d'eau s'asseyent au milieu du sentier, car on ne peut pas y passer.	de — homme — être placé à — étroit — chemin — s'asseoir — grand — pas — pouvoir — afin de (*c. v.*) — parce que — il est de fait que — homme — passer — pas — aller.
1. Il importe peu qu'on fasse, le matin, un ou deux *li* de trop, on n'en est pas fatigué.	1. De bonne heure — temps depuis 7 à 9 heures du matin, — beaucoup — marcher — un — deux — lieue de Chine — chemin, — cependant — pas — fatiguer.
2. Il est évident que cet homme n'a pas de conscience, puisqu'il calomnie les gens de propos délibéré.	2. Lui — patience — cœur — à faux — accuser — gens, — pouvoir — voir — nullement — avoir — paisible — cœur.
3. Il y a, à terre, des soldats en garnison qui peuvent repousser	3. Avoir — soldat — prendre — garder — terre — carré, — pouvoir — repousser — faire — troubles —

à nos quarts d'heure. *K'o* se divise en quinze *feunn* (division), qui représentent nos minutes. La journée chinoise, d'après la supputation occidentale, commence à onze heures du soir.

60. *To*, beaucoup, signifie ici *trop*, parce qu'il précède *tséou*, marcher. Pour signifier *beaucoup*, il faut qu'il suive le substantif auquel il se rattache. Par exemple : *tséou-léao li-lou-to*, — j'ai fait (*marché*) beaucoup de lieues (*de Chine*). Dans cette dernière phrase, le caractère *lou*, chemin, sert de complément au substantif *li*, lieue.

61. *Li* indique une lieue de Chine. Il en faut *à peu près* dix pour une lieue de France. Il est vrai que la longueur de ces *li*, ou lieues, *de Chine*, varie selon les provinces.

62. *Yéou-pīng-pa-chéou-ti-fang*, — il y des soldats *pour* garder (ou *protéger*) le pays, — le mot *pour*, *afin de*, étant sous-entendu, en chinois, entre les caractères *pīng* et *pa*, — comme si l'on disait : *yéou-pīng* (y) *pa-chéou-ti-fang*.

的 ti 55 人 jenn 在 tsaï 56 窄 tchaï 路 lou 坐 tso 56 大 ta

不 pou 57 可 k'o 57 以 y 因 inn 爲 oueï 人 jenn 過 kouo 58

不 pou 去 k'iu 58° 早 tsao 59 辰 tchenn 多 to 60 走 tséou 一 y

二 eurr 61 里 li 路 lou 也 yé 不 pou 乏 fa ° 他 t'a

忍 jenn 心 sinn 妄 ouang 告 kao 人 jenn 可 k'o 見 kienn

没 me 有 yéou 良 léang 心 sinn ° 有 yéou 62 兵 pïng 62 把 pa

守 chéou 62 地 ti 62 方 fang 可 k'o 退 t'oeï 作 tso 亂 loüann

55. Locution où *ti* est encore la marque du participe présent : hommes *qui* portent de l'eau ; — seulement *hommes* est à la fin, parce qu'il est déterminé par les trois caractères qui le précèdent. *T'iao-jenn* est un seul mot, quoique divisible ici et divisé. Il indique tout individu portant quoi que ce soit sur les épaules. On dit indistinctement *T'iao-jenn* ou *t'iao-fou*, les deux caractères *jenn* et *fou*, homme *et* individu, étant le plus souvent synonymes, en leur qualité de substantifs auxiliaires, c'est-à-dire de compléments.

56. *Tsaï-tso* est un seul verbe en deux parties, la première faisant la fonction de notre préposition *à* (*sur*) — et exigeant que le mot auquel elle se rattache la suive immédiatement.

57. *Pou-k'o-y*, substantif composé d'une négation et d'un verbe. Il répond à notre idée de : *inconvénient* causé par quelque chose qu'on ne devrait pas tolérer, qui n'est pas *permise*.

58. *Kouo-k'iu*, passer *et* aller, pour *passer*, — verbe composé de deux verbes, dont le dernier est auxiliaire et qui, au négatif présent, exige, comme il a été dit plus haut, que la négation le précède immédiatement.

59. *Tsao-tchenn*, matin, — locution composée du caractère qui signifie : *de bonne heure* et d'un des douze caractères qui désignent les douze heures de la journée chinoise, dont chacune comprend *deux heures de la nôtre*. Chacune de ces heures se divise d'abord en trois parties, le commencement, *peunn*, le milieu, *tchong*, et la fin, *mo;* puis en huit autres parties appelées *k'o* et correspondant

Traduction française.	*Traduction littérale.*
plus vite sur des terrains sablonneux.	bœuf — marcher — de (*qui*) — davantage — vite.
1. Les vieillards marchent dans des plaines, et ne montent pas les collines.	1. Vieux — homme — marcher — égal — terre, — pas — monter — colline — produit (*c. s.*).
2. C'est la bonne conscience qui fait le bon peuple.	2. Paisible — population — certainement — déterminer — avoir — paisible — cœur.
3. Le temps change à tout instant.	3. Ciel — air — temps — temps — changer — modifier.
4. Mon frère cadet a passé, l'année dernière, son examen de bachelier ès lettres.	4. Il — frère aîné — frère cadet — aller — année — examen — pénétrer au centre — *m. p. d.* — élégant — capacité.
5. Je ne puis pas supporter qu'il me gronde.	5. Lui – dire (*gronder*) — je, cause — ceci — je — patience — supporter — pas — demeurer (*s'arrêter*).
6. C'est un grand	6. Porter sur les épaules — eau —

compatriotes qui s'étaient aventurés dans l'intérieur des terres, à plus de soixante lieues de Chang-Haï.

45. *Minn*, veut plutôt dire *population*. Les Chinois divisent la leur en quatre classes : lettrés, laboureurs, artisans et marchands.

46. *Ché-ché*, temps, temps, pour dire *de moment en moment, à chaque instant*, — adverbe de continuité.

47. *Kaï*, changer du tout au tout ; *pienn*, modifier sans changer de nature ; — *kaï-pienn* changer, — verbe composé de deux synonymes.

48. *Ouo* est ici au génitif, tout simplement parce qu'il précède l'expression *chiong-ti*, frère cadet *de* moi, c'est-à-dire *mon*.

49. *K'iu-nienn*, année passée, c'est-à-dire, année qui n'est plus, qui s'en est *allée*.

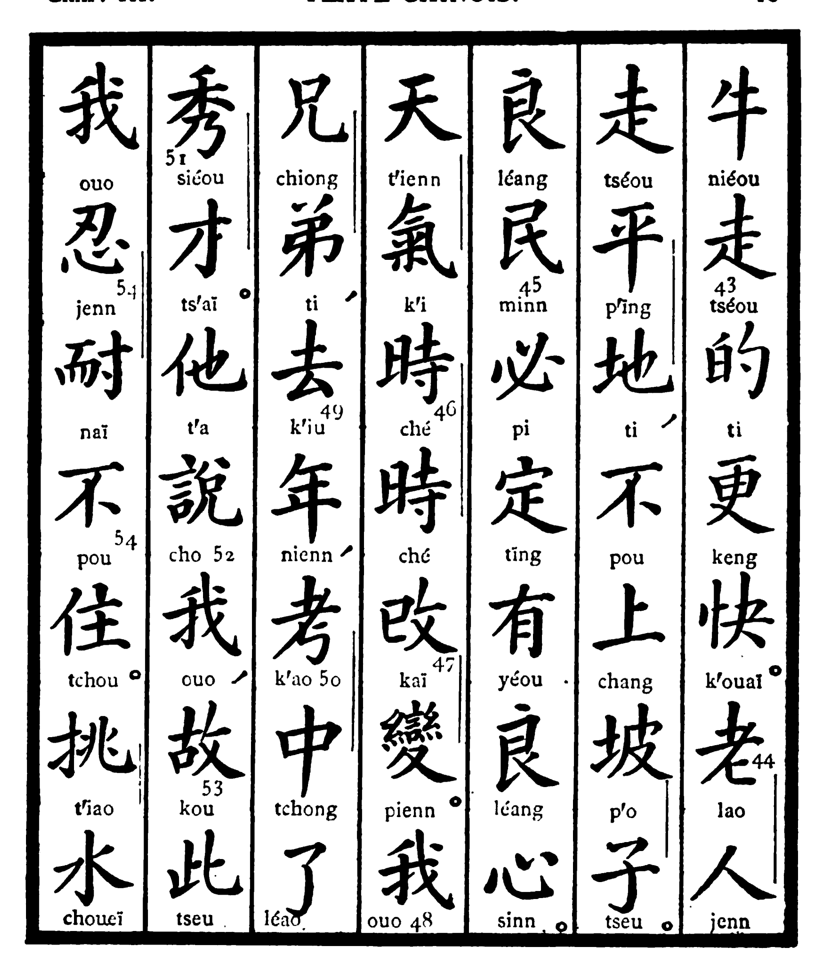
50. *K'ao-tchong*, verbe composé de deux verbes : *être examiné* et *pénétrer* au *centre* de la perfection exigée pour le *grade*.

51. *Siéou-ts'aï*, élégante capacité, *ce qui suffit* en fait de littérature, *en fait de savoir*, — terme désignant le premier des quatre grades littéraires, qui, d'*après la loi*, mais non, hélas! d'*après l'usage*, donnent seuls droit à des positions officielles.

52. *Cho*, dire, signifie ici *gronder*, car il est suivi, comme on l'a vu plus haut, d'un pronom personnel.

53. *Kou-tseu*, voilà pourquoi, pour ces causes, par ce motif, — variante de *inn-tseu* employé précédemment.

54. *Jenn-naï-pou-tchou*, ne *pas s'arrêter* à la *patience*, — ne pas laisser la *patience* au *repos;* en d'autres termes : *s'impatienter*. La patience est une des parties essentielles de l'*éducation chinoise*. La nature n'y est presque pour rien.


牛 niéou 走 tséou [43] 的 ti 更 keng 快 k'ouaï ° 老 [44] lao 人 jenn
走 tséou 平 p'ing 地 ti 不 pou 上 chang 坡 p'o 子 tseu °
良 léang 民 [45] minn 必 pi 定 ting 有 yéou · 良 léang 心 sinn °
天 t'ienn 氣 k'i 時 [46] ché 時 ché 改 [47] kaï 變 pienn ° 我 ouo [48]
兄 chiong 弟 ti 去 [49] k'iu 年 nienn 考 k'ao [50] 中 tchong 了 léao.
秀 [51] siéou 才 ts'aï ° 他 t'a 說 cho [52] 我 ouo 故 [53] kou 此 tseu
我 ouo 忍 [54] jenn 耐 naï 不 [54] pou 住 tchou ° 挑 t'iao 水 chouei

43. Dans cette phrase, le caractère *ti* est évidemment la marque du participe présent et indique les bœufs *qui* marchent, qui marchent plus vite *en marchant* sur des terrains sablonneux. C'est le mot *marchent* qui est sous-entendu dans la phrase chinoise.

44. *Lao-jenn*, vieille *et* créature humaine pour *vieillard*, — locution appliquée et acceptée toujours comme un compliment, comme une sorte de titre honorifique, à tel point que ceux à qui on l'adresse ne manquent jamais d'y répondre par un salut. Rien en effet n'est plus respecté en Chine que la vieillesse, l'ancienneté. C'est le gouvernement qui pourvoit aux besoins de tout homme de plus de soixante-dix ans, veuf et sans enfants. A cet âge, on ne subit plus le châtiment du crime qu'on commettrait. Les vieillards de quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans reçoivent, par le seul fait et dans la proportion de leur âge, des grades hiérarchiques; et, lorsque l'empereur fait une tournée selon les anciennes lois, « il s'informe auprès des seigneurs qui accourent le visiter, s'il y a *des centenaires* dans le pays, *et il va les voir.* » En 1722 et 1785, les empereurs *K'ang-chi* et *K'ienn-long* donnèrent chacun une fête, restée célèbre, en l'honneur de *tous les vieillards* de l'empire.

Aussi, en Chine, quand on ne sait quel titre, quelle appellation adresser à une personne que l'on rencontre à l'improviste, on ne court jamais le risque d'être impoli envers elle en l'appelant *lao-jenn*, vieillard, — ou ce qui vaut encore mieux, *lao-fou*, vieux père. L'emploi opportun de cette dernière expression a sauvé la vie, en 1849, à plusieurs de nos

Traduction française.	*Traduction littérale.*
ont livré une bataille et se sont bien battus.	de — voleurs — frapper — passer, (*marque du passé indéfini* — un — fois (*particule numérale des combats*) — arme, — frapper – de – bon.
1. Ce sont les moutons qui produisent la laine. (*La laine croît sur le dos des moutons*).	1. Mouton — poil — sortir — être placé — mouton — corps — dessus.
2. Montez tout seul.	2. Toi — un — *p. n. g.* — homme — monter — aller.
3. Je porte des habits doublés en hiver.	3. Je — hiver — temps, — jour — jour — endosser — doublé — vêtement.
4. Homme ou femme, chacun a eu au moins une pièce de toile.	4. Pas — s'attacher à quelque chose particulièrement - homme — femme — chaque — individu — souverainement — peu, — partager — un — pièce (*particule numérale des étoffes*) — toile.
5. Les bœufs marchent	5. Avoir — sable — produit (*c. s.*) — de — terre - carré —

39. La différence entre *meī*, chaque, et *ko*, chaque, est celle-ci : que *meī* sert à désigner les parties d'une partie, les unités d'une division, et *ko*, les individus d'une espèce.

40. *Tché*, souverainement, — sert à former le superlatif des adverbes. On dira donc : *tché-to*, au plus, comme on dit ici : *tché-chao*, au moins. Placé devant *yu*, à, le caractère *tché* signifie : *quant à*, ou *arriver à*.

41. *Feunn*, division, part, — est ici un verbe signifiant *avoir en partage*, *avoir pour part*.

42. Voilà encore un adjectif composé de quatre caractères.

的 ti	賊 tseï [36]	打 ta	過 kouo	一 y	次 tseu	仗 tchang
打 ta	的 ti	好 hao	羊 yang	毛 mao	出 tch'ou [37]	在 tsaï
羊 yang	身 chenn	上 chang	你 ni	一 y	個 ko	人 jenn [38]
上 chang	去 k'iu	我 ouo	冬 tong	天 t'ienn	日 jé	日 jé
穿 tch'ouann	夾 kia	衣 y	不 pou	拘 kiu	男 nann	女 niu
每 meï [39]	人 jenn	至 tché [40]	少 chao	分 feunn [41]	一 y	疋 p'i
布 pou	有 yéou [42]	沙 cha	子 tseu	的 ti [42]	地 ti	方 fang

36. Il est d'usage en Chine de ne jamais se servir des mots : *insurgés* ou *rebelles*, pour aucune sorte de révolutionnaires. On ne les désigne que sous le nom de *voleurs*, *bandits*, *brigands*, *canailles*, etc. etc.,et certes, en Chine au moins, on n'a pas tort.

37. *Tch'ou-tsaï*, croître, se produire, — verbe composé de deux verbes, bien que *tsaï* puisse tout aussi bien se rattacher ici à la post-position *chang*, dessus, sur.

38. *Y-ko-jenn*, un homme, c'est-à-dire *tout seul*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
partout.	de — homme.
1. Que faites-vous ordinairement ?	1. Toi — égal (*uni*) — temps — faire — quoi — ?.
2. J'écris tous les jours à la fenêtre.	2. Je — jour — jour — être placé à — fenêtre — ouverture de maison — dessus — écrire — caractères.
3. Savez-vous la menuiserie ?	3. Toi — s'entendre à — faire — bois — ouvrier — ?.
4. Je fais le métier de voleur, mais je ne tue personne.	4. Je — faire — voleur, — arriver à — fond — pas — égorger — gens.
5. Cet étudiant-là a-t-il du savoir ?	5. Celui-là — *p. n. g.* — étudier — naître — avoir — étudier — littérature.
6. Il en a ; il cherche tous les jours des caractères à la bibliothèque.	6. Avoir ; — lui — ciel — ciel — être placé à — livre — maison — chercher — caractères.
7. Les rebelles	7. Faire — troubles —

33. Le caractère *houeï* a de nombreuses significations, — qui toutes, cependant, se rapportent, directement ou indirectement, à la principale : *percevoir, s'entendre à faire quelque chose.* De là : *se réunir.*

34. Voilà deux substantifs *chio-cheng*, à peine né à l'étude et *chio-ouenn*, littérature d'étude, c'est-à-dire, *acquise*, qui indiquent bien la simplicité de la formation des mots chinois.

35. Le caractère *tchao*, chercher, — signifie aussi très-souvent *trouver ;* — mais il faut alors le faire suivre d'un verbe auxiliaire, comme *léao*, achever, *laï*, venir, *tch'ou*, sortir, ou *yéou*, avoir.

的 ti 人 jenn ° 你 ni 平 p'ing 29 時 ché 30 作 tso 什 ché

麼 mo ° 我 ouo 日 jé 31 日 jé 在 tsaï 32 窗 tch'ouang 戶 hou

上 chang 寫 sié 字 dzeu ° 你 ni 會 houeï 33 作 tso 木 mou

匠 tsiang 麼 mo ° 我 ouo 作 tso 賊 tseï ´ 到 tao 底 ti

不 pou 殺 cha 人 jenn ° 那 na 個 ko 學 chio 34 生 cheng

有 yéou 學 chio 34 文 ouenn ° 有 yéou ´ 他 t'a 天 t'ienn 31 天 t'ienn

在 tsaï 書 chou 房 fang 找 tchao 35 字 dzeu ° 作 tso 亂 lòann

29. *P'ing-ché*, égal-temps, pour dire *ordinairement*, adverbe composé d'un adjectif et d'un substantif.

30. *Ché*, temps, la durée, l'heure, — non la température.

31. En répétant un substantif, on en fait souvent un pluriel, comme ici *jé-jé* et plus loin *t'ienn-t'ienn*, tous les jours. Mais ce n'est pas une règle générale.

32. *Tsaï*, être, *être placé à*, — verbe auxiliaire. Il a cela de particulier qu'il a presque toujours besoin d'être complété par une postposition, et ce complément se met après le substantif que ce verbe auxiliaire précède. On peut donc fort bien le traduire par notre préposition *à*.

Traduction française.

1. Je n'ai pas le temps d'aller avec vous, (*car*) je vis de mon travail; d'ailleurs, les pieds me font mal: que je marche un peu, j'en souffrirais davantage; il serait bon également que vous-même n'y allassiez pas non plus, parce qu'il y a des voleurs, sur le chemin, et ils pourraient vous tuer.

2. Il y a de braves gens

Traduction littérale.

1. Je — faire — vivre — passer — soleil (*jour*) — produit (*c. s.*), — pas — avoir — ouvrage — individu (*c.s.*) — avec — toi — aller; — pied — encore — avoir douleur, — un — marcher — chemin — davantage — pas — bon; — toi — soi-même — soi-même — aussi — pas — utile (*certainement*) — aller, — parce que — il est de fait que — chemin — dessus — avoir — voleurs, — frapper — mourir — toi — aussi — pas — déterminer.

2. Chaque — lieu — chaque — terre — carré, — avoir — droit — livre canonique (*expérimenter*) —

25. On a vu précédemment la locution négative *pou-pi* traduite par : *il est inutile.* Ici, elle signifie : *il vaut mieux que cela ne soit pas*, et c'est le caractère *yé*, aussi, qui lui donne ce sens.

26. *Pou-ting*, pas déterminer, — conséquemment on peut le traduire par : *possible, probable, ce qu'on ne saurait garantir.*

27. Voilà cinq caractères qu'on peut très-bien rendre par notre adverbe *partout*, et qui, par cela même, forment un seul mot.

28. *Tcheng-king*, correct *et* livres canoniques, — c'est-à-dire *honnête*, *probe;* en d'autres termes : *correct*, suivant les préceptes des *livres canoniques* (lesquels sont au nombre de cinq). Cet adjectif, on le voit, est composé de deux synonymes.

我 ouo 作 tso [19] 活 ho 過 kouo [20] 日 jé [20] 子 tseu 没 me

有 yéou 工 kong [21] 夫 fou 同 t'ong 你 ni 去 k'iu 脚 kiao

又 yéou 疼 t'eng 一 y [22] 走 tséou [22] 路 lou 更 keng [23] 不 pou

好 hao 你 ni 自 tseu [24] 己 ki 也 yé 不 pou [25] 必 pi

去 k'iu 因 inn 爲 oueï 路 lou 上 chang 有 yéou 賊 tseï

打 ta 死 sseu 你 ni 也 yé 不 pou [26] 定 tïng 各 ko [27]

處 tch'ou [27] 各 ko [27] 地 ti [27] 方 fang [27] 有 yéou 正 tcheng [28] 經 kïng

19. *Tso-ho*, faire (*le*) vivre, être actif, *travailler*, verbe composé de deux verbes, dont le second est employé ici substantivement.

20. *Kouo-jé-tseu*, passer les jours, — locution qui répond exactement à la nôtre : *passer sa vie à*.

21. *Kong-fou*, voir la note n° 55 du premier chapitre.

22. *Y-tséou*, marcher un pas, comme *y-cho*, dire un mot, — locutions qui expriment l'idée rendue chez nous par les mots : *à peine*, — *que*.

23. *Keng*, davantage, est un adverbe qui sert à indiquer une des formes de notre comparatif.

24. *Tseu-ki*, soi-même, pronom composé de deux synonymes.

Il faut faire bien attention à la manière dont on écrit le caractère *ki*, car il a trois significations toutes différentes, suivant le plus ou moins de hauteur du dernier trait *y*. Lorsque celui-ci dépasse un peu le trait *houa*, le caractère signifie *déjà* et se prononce *y*; — si ce même trait arrive presque à joindre le trait *kéou*, le caractère se prononce *sseu* et signifie *dix heures du matin*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
fesseur?	maître — ? —
1. Je l'ai entendu dire, mais je n'y ajoute pas foi.	1. Ecouter — voir — *m. p. d*, — mais — je — croirc (*confiance*) — pas — atteindre.
2. Il ne parle pas, il ne dit mot.	2. Il — pas — parler — paroles, — pas — faire — son.
3. Je ne vous crois pas.	3. Je — pas — croire — convenir — toi.
4. Pourquoi?	4. Faire — quoi — ? —
5. Parce que vous ne me protégez pas, lorsqu'on me bat.	5. Parce que — faire (*il est de fait*) — avoir — homme — frapper — je, — toi — pas — aider — assister — je.
6. Asseyez-vous, je vais vous dire pourquoi (*je ne vous protége pas*).	6. Asseoir (*s'asseoir*) — en bas, — je — dénoncer — exposer — toi — faire — quoi — ? —
7. Dites, je vous écoute.	7. Toi — dire — je — écouter.

15. On a déjà vu le mot *chia*, en bas, dessous, — servir de complément au verbe *fang*, placer, mettre, et *chéou*, recevoir. Ici, il remplit la même fonction auprès du verbe *tso*, s'asseoir pour *rester*.

16. *Kao-sou*, dire quelque chose non absolument, mais relativement, *dire* quelque chose *à quelqu'un*. Verbe composé de deux synonymes.

17. *Cho*, signifie *dire*, mais on ne s'en sert jamais avec un pronom, excepté dans le sens de *gronder*. Exemple: *T'a-cho-ouo*, il me gronde.

18. Locution dont on se sert souvent dans le sens de notre expression : *parlons*.

生麼。聽見了、但我
cheng mo t'ing kienn léao tann ouo

信不及。他不言語、
sinn pou ki t'a pou yenn you

不作聲。我不信服
pou tso cheng ouo pou sinn fou

你。為什麼。因為有
ni ouei ché mo inn ouei yéou

人打我、你不帮助
jenn ta ouo ni pou pang tchou

我。坐下、我告訴你
ouo tso chia ouo kao sou ni

為什麼。你説、我聽。
ouei ché mo ni cho ouo t'ing

11. *Sinn-ki*, ajouter foi à quelque chose, — ce quelque chose pouvant *atteindre* notre faculté de *croire*. C'est un seul verbe, *ki*, auxiliaire, comme *k'iu*, aller, *kienn*, voir, prendre effet, etc. etc. : voilà pourquoi la négation *pou* est entre les deux mots.

12. *Sinn-fou*, croire, la chose qu'on entend *s'accommodant* avec la faculté de *croire*, *Fou* s'adapter, est, ici, un complément.

13. *Ouei-ché-mo*, un seul mot composé de trois caractères : *faire-quoi-le*, pour dire *pourquoi*.

14. *Inn-ouei*, locution qui signifie littéralement : *parce qu'il est de fait que*, (par ce que)

Traduction française.	*Traduction littérale.*
est mort également, — me voici maintenant bien à l'étroit (*sur un sentier bien étroit*).	aussi — mourir — *m. p. d*, — comme — à présent, — je — arriver — un — *p. n. g.* — étroit — *m. ad.* — terre — passage (*pas*).
1. Ces deux hommes sont allés ailleurs; cependant, ils n'ont pas pris congé.	1. Celui-là — deux (*tous les deux*) — *p. n. g.* — homme — arriver (*à, vers*) — différent — *m. ad* — terre — carré — aller — *m. p. d*, — cependant — nullement — avoir — exprimer — séparation.
2. Il y a peu d'hommes polis, (*ayant de bonnes manières*).	2. Avoir — politesse — visage (*forme*) — *m. ad* — homme — peu.
3. Avez-vous entendu dire qu'un élève a tué son pro-	3. Vous — écouter — voir — dire, — avoir — un — *p. n. g.* — disciple — frère cadet — égorger — *m. p. d* — lui — *m. ad* — antérieur —

8. *Tseu-pié*, exprimer-séparation, — répond très-bien à notre terme : *prendre congé*.

9. Le caractère *Ting*, tout seul, ne veut jamais dire *entendre*, mais simplement *écouter*. Il faut donc y ajouter le caractère *voir*, *obtenir effet*, pour exprimer l'idée d'*entendre*. Et, comme le verbe *kienn*, voir, est ici un auxiliaire, quand on voudra parler au *négatif présent*, on mettra la négation entre les deux et on dira : *t'ing-pou-kienn*, ne pas entendre, je n'entends pas.

10. *Ti*, frère cadet, n'est ici que le complément du substantif *t'ou*, élève. Il n'y a donc pas lieu de l'accentuer.

也 yé 死 sseu 了 léao 如 jou 今 kinn 我 ouo 到 tao 5

一 y 個 ko 窄 tchaî 的 ti 地 ti 步 pou 6 ° 那 na

兩 léang 個 ko 人 jenn 到 tao 7 別 pié 的 ti 地 ti

方 fang 去 k'iu 了 léao 也 yé 没 me 有 yéou 辭 tseu 8

別 8 pié ° 有 yéou 禮 li 貌 mao 的 ti 人 jenn 少 chao °

你 ni 聽 t'ing 9 見 kienn 說 cho 有 yéou 一 y 個 ko

徒 t'ou 弟 ti 10 殺 cha 了 léao 他 t'a 的 ti 先 sienn

5. Le caractère *tao* signifie *arriver*; mais, très-souvent, surtout lorsqu'il est au présent, il ne fait qu'indiquer la direction. On doit alors le traduire par : *à*, *vers;* quelquefois même, comme ici, par *dans* ou *sur*, qui impliquent l'idée d'*être réduit à*.

6. *Ti-pou*, passage (*de*) terre est évidemment un *sentier*.

7. Dans cette phrase, il eût été peut-être, d'après *notre* logique grammaticale, plus correct de dire : OUANG-*pié-ti-ti-fang*, au lieu de TAO-*pié-ti-ti-fang*, puisqu'il s'agit d'*aller* et non pas de *revenir*. Mais la langue chinoise ne se pique pas de logique. Par là se démontre l'inanité des efforts que l'on peut faire pour établir des règles générales de cette langue si peu réductible aux principes de *nos* idiomes

Traduction française.	*Traduction littérale.*
se fier.	celui à qui.
1. Il a beaucoup d'ennemis.	1. Lui — de — inimitié — homme — pas — peu.
2. Le peuple ne s'accommode pas de sa princesse.	2. Cent — famille — pas — s'accommoder de — prince ou roi tributaire — épouse de prince, de roi ou d'empereur.
3. Personne n'est tranquille à l'approche de la mort.	3. Tout — homme — à l'approche (*prendre*, *saisir*) — mourir — pas — paix — tranquillité.

CHAPITRE III.

4. Votre oncle paternel va-t-il mieux?	4. Toi — frère cadet du père — frère cadet du père — de — maladie — bon — *m. p. d.* — nullement — avoir.
5. Il ne saurait vivre, — mes parents sont décédés; — mon frère cadet	5. Lui — vivre — pas — accomplir; — je — père — mère — trépasser — défunt — *m. p. d.*; — frère aîné — frère cadet —

CHAPITRE III.

1. Il arrive souvent que, pour rendre perceptible à l'oreille un mot *simple*, il suffit de le répéter, comme ici *chou-chou*, oncle, oncle, pour dire : oncle (*paternel*). Mais il faut que cela soit autorisé par l'usage. On se tromperait fort, si l'on croyait pouvoir appliquer cette règle soi-même.

2. Superposition de génitifs. *Ni*, toi, tu, est le génitif de *chou*, oncle; — et celui-ci, le génitif de *ping*, maladie. *Hao*, bon, est ici un verbe, comme l'indique suffisamment le caractère *léao* qui le suit et qui est la marque du passé défini. Ainsi : — la maladie de votre oncle s'est-elle *bonifiée?* — est-elle devenue *bonne?*

3. *Kou*, complément, ici, du verbe *ouang*, mourir, ou plutôt *passer* (dans l'autre monde). Mais sa principale signification est : *cause*, *motif*, *raison d'être*. Comme complément du verbe *ouang*, il a le sens de : *ancien*, *passé*, *délabré* et surtout celui d'*absent*.

4. Bien que le caractère *chiong* signifie en lui-même *frère aîné*, tandis que celui de *ti* a le sens de : *frère cadet*, l'usage veut que, *dans la langue parlée*, la réunion de ces deux caractères, comme ils se présentent ici, signifie : *frère cadet*. En revanche, pour dire *les frères*, il faut dire : *ti-chiong-meunn*, et non pas *chiong-ti-meunn*.

CHAP. III

的 (ti [53]) 他 (t'a) 的 (ti) 仇 (tch'éou [54]) 人 (jenn) 不 (pou) 少 (chao)。

百 (po [55]) 姓 (sing) 不 (pou) 服 (fou [56]) 王 (ouang) 后 (héou [57])。凡 (fann [58])

人 (jenn) 將 (tsiang [59]) 死 (sseu) 不 (pou) 平 (p'ing) 安 (ngann)。

你 (ni) 叔 (chou [1]) 叔 (chou) 的 (ti [2]) 病 (p'ing [2]) 好 (hao) 了 (léao [2])

沒 (me) 有 (yéou)。他 (t'a) 活 (ho) 不 (pou) 了 (léao)。我 (ouo)

父 (fou) 母 (mou) 亡 (ouang) 故 (kou [3]) 了 (léao)。兄 (chiong [4]) 弟 (ti)

53. Dans cette phrase, le caractère *ti* est encore un pronom; *celui à qui*, quelqu'un à qui on peut *donner*, *communiquer*, et qui *gardera;* — à qui on peut *se fier*.

54. *Tch'éou-jenn*, hommes d'inimitié, *ennemis*, — substantif où le caractère *jenn*, homme, ou plutôt, *créature humaine*, est le complément d'un substantif.

55. *Po-sing*, cent familles, *peuple*. Le caractère *po*, cent, est employé ici comme indiquant une généralité, et a le sens de *toutes*. Il n'en est pas mois constant que jadis toute la Chine ne contenait pas plus de *cent* familles. Il est vrai que c'étaient autant de *clans*, ou de *tribus*. Aujourd'hui même, elle n'en a pas plus de six cents.

56. On a vu plus haut le caractère *fou*, convenir, — servir de complément au substantif *y*, vêtement. Ici, c'est un verbe gardant sa signification principale : *s'adapter*, *s'accommoder*, *être content de*, *être satisfait de*, *être soumis*.

57. *Héou*, veut dire *épouse* du chef de l'Etat, que ce chef soit *empereur*, *roi* ou *prince*,

58. On a vu plus haut le caractère *ko*, chaque. Le caractère *fann* a, à peu près, la même signification, si ce n'est que le premier spécifie davantage et que celui-ci est plus général, dans le sens de : *n'importe qui*.

59. *Tsiang*, prendre en main, se saisir fermement de quelque chose, ou, *en être saisi*. Dans la langue parlée, ce caractère est souvent la marque du futur; dans la langue écrite, du régime direct. Les mots *en être saisi* indiquent suffisamment que ce caractère est pris dans le sens passif.

Traduction française.

1. Les marins ne viennent pas à l'appel, (*car*) il y en a peu.
2. Il y a beaucoup d'herbe cette année; aussi ne manque-t-on pas d'agneaux.
3. Tout le monde peut se servir des caractères qui sont dans les livres.
4. La viande de bœuf est pleine de vers.
5. Ses parents étaient déjà dans l'île, à l'arrivée du bateau.
6. C'est un homme à qui on peut

Traduction littérale.

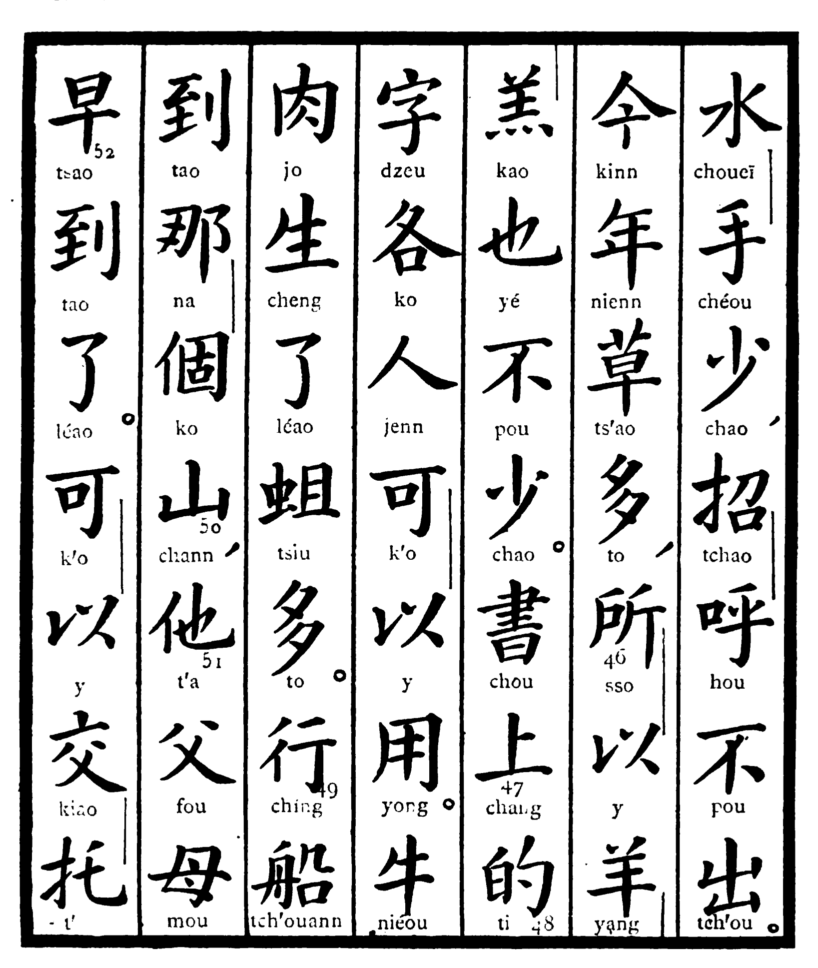
1. Eau — main — peu, — appeler — crier — pas — sortir.
2. A présent — année — herbe — beaucoup, — ce qui — prendre (*se servir*) — mouton — agneau — aussi — pas — peu.
3. Livre — dessus — de — caractère — chaque — homme — pouvoir — se servir (*prendre*) — faire usage.
4. Bœuf — chair — donner naissance — ***m. p. d.*** — vers de viande — beaucoup.
5. Se mettre en mouvement — navire — arriver — celui-là — ***p. n. g.*** — montagne, — lui — père — mère — de bonne heure — arriver — *m. p. d.*
6. pouvoir — prendre (*se servir*) — communiquer (*donner*) — tenir en main —

---

50. Le mot français : *île*, se traduit en chinois par *Haï-chann*, montagne (*de la*) mer, montagne *sur* mer. Ici le mot *Haï*, mer, est omis, car la locution *ching-tch'ouann* indique suffisamment qu'il s'agit d'une île et non d'une montagne.

51. La position du caractère *t'a*, lui, marque que c'est un génitif, ou encore, le pronom possessif *son*, *sa*.

52. Comme il a été dit précédemment, le caractère *tsao*, de bonne heure, — sert souvent à indiquer notre *plus-que-parfait*, ou *le passé antérieur*. En voilà un exemple.


水手少招呼不出
chouei chéou chao tchao hou pou tch'ou

今年草多所以羊
kinn nienn ts'ao to sso y yang

羔也不少書上的
kao yé pou chao chou chang ti

字各人可以用牛
dzeu ko jenn k'o y yong niéou

肉生了蛆多行船
jo cheng léao tsiu to ching tch'ouann

到那個山他父母
tao na ko chann t'a fou mou

早到了可以交托
tsao tao léao k'o y kiao t'

46. *Sso-y*, — ce qui, servir à, — locution que les Chinois emploient beaucoup, en parlant ou en écrivant et qui signifie : *c'est pourquoi, voilà pourquoi, en conséquence, aussi, il s'ensuit.*

Le caractère *y*, pour, afin de, par, conforme à, — est une conjonction qui sert véritablement *à toute fin.* C'est aussi, fréquemment, la marque du régime direct ou indirect. Mais, le plus souvent, ce caractère indique le sens de : *se servir, être instrument d'une action quelconque.* Parfois, c'est un simple complément de verbe.

47. Ici, le caractère *chang*, dessus, sur, — signifie plutôt : *dans.*

48. On voit, par cet exemple, comment le caractère *ti*, est quelquefois un pronom. Dans cette phrase, le caractère *yéou*, avoir, est sous-entendu entre le caractère *chang*, dans, et celui de *ti*, qui, — la traduction complète étant : — tout le monde peut se servir des caractères *qu'il y a* (qui sont) dans les livres.

49 Bien que le caractère *ching* signifie : *se mettre en mouvement,* — on doit ici le traduire par les mots : *par, en.* Donc, *ching — tch'ouann*, par bateau, en montant un bateau.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
la même chose que de remplir son devoir ou d'accomplir une obligation.	épuiser — origine — part, — nullement — avoir — grand — part (*division*) — séparation.
1. Sa nièce est allée l'an dernier en Portugal.	1. Lui — de — enfant de frère ou sœur — femme, — aller — année, — aller — *m. p. d.* — grand — occident — océan.
2. Il s'est jeté à la rivière dans un moment de colère, parce qu'il n'avait pas reçu son présent.	2. Nullement — avoir — recevoir — dessous (*bas*) — lui — de — politesse — objet, — parce que — ceci — donner naissance — *m. p. d.* — vapeur (*air*) — soi-même — jeter en bas — rivière — dedans.
3. Il n'est pas sympathique.	3. pas — centre (*pénétrer, être au centre*) — cœur.
4. Il ne convient pas (*il n'est pas propre à cela.*)	4. pas — harmoniser — règle (*modèle*) — de (*m. adj.*).
5. Le ciel et la terre comprennent toute la nature. (*La nature consiste dans le ciel et la terre*).	5.. Ciel — terre — envelopper — contenir — dix mille — objet.

37. *Chéou-chia*, recevoir, recueillir, — est un verbe composé d'un verbe et d'un adverbe. Ce dernier, comme dans le verbe *fang-chia*, signifie ici *rester*, c'est-à-dire que l'objet qu'on a reçu dans la main y *reste*.

38. *Li-vou*, objet de politesse, objet offert par la politesse, indique nécessairement un *présent*.

39. *Cheng-k'i*, (faire) naître (des) vapeurs, *se mettre en colère*, — verbe composé d'un verbe et d'un substantif. Il est ici scindé en deux par le caractère *léao*, qui indique le passé défini. Mais, au négatif, ce verbe composé s'en tient à ses deux éléments primitifs. Ainsi on dira *pou-cheng-k'i*, je ne me fâche pas ; — *me-yéou-cheng-k'i* je ne me suis pas fâché.

40. *Ho-neï* et non pas *neï-ho*. Le caractère *neï* étant une postposition et non une préposition.

41. *Tchong-sinn ;* — sympathique, — adjectif composé d'un verbe et d'un substantif. Ce vocable désigne quelqu'un qui ne sait se mettre au centre du cœur de personne, pour le faire vibrer en sa faveur.

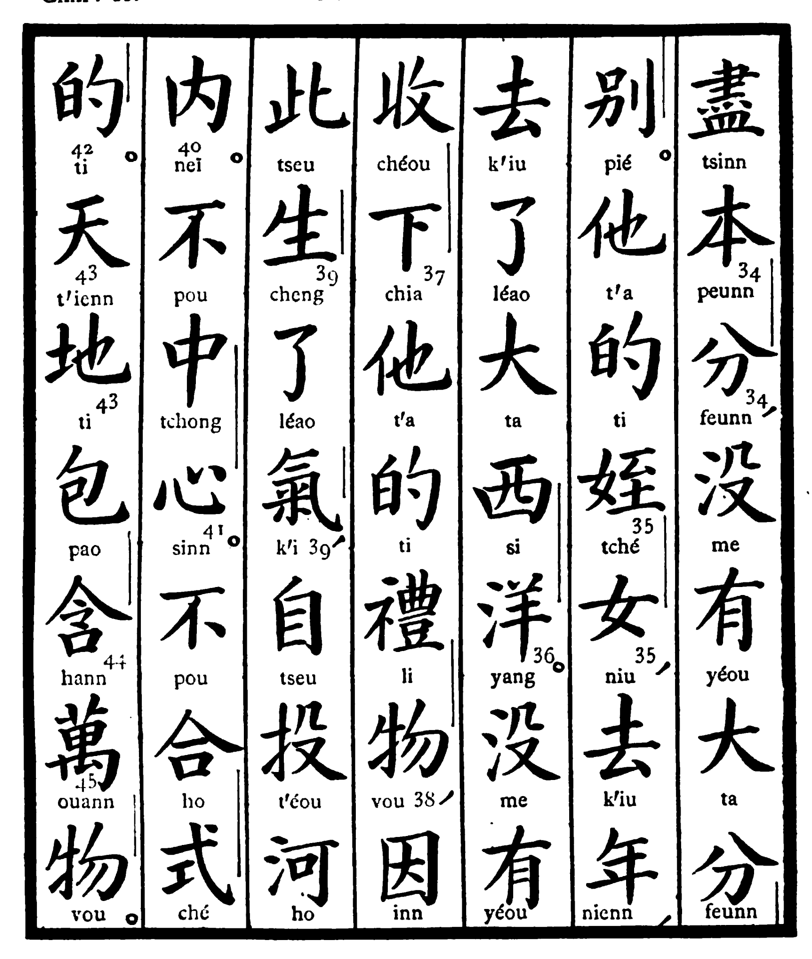
42. *Pou-ho-ché-ti*, autre adjectif composé d'un verbe et d'un substantif et désignant quelqu'un qui ne répond pas à l'échantillon, au modèle que l'on se propose.

43. Quoique simples, ces deux caractères sont parfaitement perceptibles à l'oreille, parce que leur signification respective établit un contraste, une dualité qui fait unité ; le *ciel* et la *terre*, principe *mâle* et principe *femelle*, créant le monde, — comme le *père* et la *mère*, sont désignés par ce seul mot *parents*.

44. Verbe composé de deux synonymes.

45. Dix mille objets (*de la création*), — pour dire *la nature*. Locution des plus anciennes.




盡 tsinn 本 peunn 34 分 feunn 34 沒 me 有 yéou 大 ta 分 feunn
別 pié 他 t'a 的 ti 姪 tché 35 女 niu 35 去 k'iu 年 nienn
去 k'iu 了 léao 大 ta 西 si 洋 yang 36 沒 me 有 yéou
收 chéou 下 chia 37 他 t'a 的 ti 禮 li 物 vou 38 因 inn
此 tseu 生 cheng 39 了 léao 氣 k'i 39 自 tseu 投 t'éou 河 ho
内 nei 40 不 pou 中 tchong 心 sinn 41 不 pou 合 ho 式 ché
的 ti 42 天 t'ienn 43 地 ti 43 包 pao 含 hann 44 萬 ouann 45 物 vou

32. *Yé*, aussi, — signifie *pas même*, lorsqu'il est suivi de la négation *me-yéou*, il n'y a pas.

33. *Chéou-feunn*, garder *et* devoir, pour : *faire son devoir*, — locution composée d'un verbe et d'un substantif, employés tous les deux sous forme de *monosyllabes* et cependant perceptibles à l'oreille. C'est, en effet, une locution puisée dans les livres et consacrée par l'usage. Il y en a un très-grand nombre dans la langue parlée, — ce qui confirme peu cette belle théorie, inventée en Europe, que le chinois parlé est une langue absolument *polysyllabique*.

34. *Peunn-feunn*, part *d'*origine, — part assignée à tout être par le ciel, *devoir*, quelque chose d'inséparable de nous-mêmes.

35. Pour désigner un neveu, on dira *tché-eurr*, enfant mâle de frère ou de sœur.

36. *Ta-si-yang*, signifie le Portugal, parce que ce pays est nécessairement le point extrême à l'occident de Canton. Mais, en même temps, le caractère *ta*, grand, indique ici que le Portugal est l'égal de la Chine, c'est-à-dire de l'Empire de la Dynastie des *Ts'ing*, qui règne sur la Chine depuis plus de deux cents ans. Il est, en effet, d'usage en Chine de mettre toujours le caractère *ta*, grand, *puissant*, — devant le caractère qui désigne spécialement la Dynastie régnante. Or, le soin de la dignité des puissances occidentales veut qu'il en soit de même pour les caractères qui les désignent. Voilà pourquoi le Portugal est appelé *Ta-si-yang-kouo*, la France *Ta-fa-kouo*, l'Angleterre *Ta-yng-kouo*, etc., etc.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
mais il n'y a point de lettres, j'en suis inquiet.	— arriver — fond — nullement — avoir — écriture — *c. s*, — placer — cœur, — pas — en bas (*rester en place*).
1. Il s'habille un jour et reste un mois sans s'habiller.	1. Un — jour — endosser — vêtement — convenir, (*c.s.*) — un — *p. n. g.* — lune — pas — endosser.
2. On a laissé partir en secret ce criminel, ce qui dépasse toutes les bornes.	2. Soi-même — en secret — lâcher — *m. p. d.* — celui-là — *p. n. g.* — commettre — homme, — dix — division — pas — bon.
3. Il y a beaucoup de jeunes gens impolis.	3. Jeune — année — de — homme — pas — connaître — rites — de — beaucoup.
4. Il n'y a même pas une seule fleur.	4. Un — pédoncule (*p. n. des fleurs*) — fleur — aussi (*même*) — nullement — avoir.
5. C'est à peu près,	5. Garder (*observer*) — part (*ce qui revient à chacun en fait de devoirs ou de droits*),

Mais, ordinairement, on dit simplement, pour exprimer le même sens, *fang-sinn*, en opposition avec *siao-sinn*, rapetisser le cœur, — qu'on a vu plus haut. Dans cette expression, le caractère *fang* est le même que dans celle de *fang-chia*, mais, n'ayant plus pour complément le caractère *chia*, en bas, rester, — il a le sens de : *lâcher*, *laisser aller*, *mettre en liberté*.

24. *Tch'ouann-y-fou*, — s'habiller, — verbe composé de trois caractères : *endosser* — *habits* — (qui) *s'adaptent;* — mais le premier est le seul verbe véritable, *y-fou* étant un substantif, dont *fou* est le complément.

25. Encore un exemple de la concision chinoise. *Pou-tch'ouann* ne serait pas intelligible sans le membre de phrase qui précède. Par suite, il y aurait pléonasme si, cette fois, on ajoutait *y-fou*, habits.

26. *Tseu-sseu*, deux synonymes faisant un seul mot : *d'autorité privée*, *secrètement*.

27. *Fann-jenn*, homme (*de*) violation (*des lois*), c'est-à-dire : *criminel, coupable*. Le deuxième caractère n'est ici qu'un substantif auxiliaire, comme *tseu*, fils, *t'éou*, tête, etc., etc.

28. *Ché-feunn*, dix-parts, — idiotisme créé par l'usage du système décimal et indiquant quelque chose de tout à fait parfait, de tout à fait complet. On dira donc : *ché-feunn-hao*, pour : tout à fait bon, excellent : *ou-feunn-hao*, *ou-feunn-pou-hao*, cinq fois bon, cinq fois mauvais, pour : ni bon, ni mauvais ; *pa-feunn-hao*, *eurr-feunn-pou-hao*, huit fois bon, deux fois pas bon, pour : presque tout à fait bon. Et ainsi de suite, selon le nombre simple que l'on mettra devant le substantif *feunn* et l'adjectif employé affirmativement ou négativement.

29. Voilà un substantif et un adjectif composés chacun de quatre caractères.

30. *Li*, rite, — veut dire aussi *politesse*. Elle ne consiste en Chine que dans les convenances et les cérémonies prescrites par les *rites*. Mais ces rites sont d'une telle importance qu'il leur faut un *ministère spécial* pareil à celui des *finances* ou de la *justice*. Les Chinois n'admettent pas que *le naturel* soit *bon*. Les qualités, selon eux, sont toujours le fruit d'une bonne éducation, et des principes puisés dans *les livres canoniques* où les *rites* jouent un rôle des plus considérables.

31. *To*, pédoncule, — n'est ici qu'une particule numérale appliquée aux fleurs. Elle n'a du reste aucune signification.



朶 31 to	人 29 jenn	十 ché	私 26 sseu	服 24 fou	心 sinn	到 tao
花 houa	不 pou	分 28 feunn	放 fang	一 y	不 pou	底 ti 21
也 32 yé	知 tché	不 pou	了 léao	個 ko	下 23 chia	沒 me
沒 me	禮 li 30	好 hao	那 na	月 youé	一 y	有 yéou
有 yéou	的 ti 29	幼 yéou	個 ko	不 pou	日 jé	書 chou 22
守 33 chéou	多 to	年 nienn	犯 27 fann	穿 25 tch'ouann	穿 24 tch'ouann	子 tseu
分 33 feunn	一 y	的 ti	人 27 jenn	自 tseu	衣 y 24	放 fang 23

l'habitude parmi eux de désigner personnellement les étrangers par les jolis noms suivants : M. Brute, M. Loup, M. Féroce, M. Crochu, M. Saleté, M. Menteur, M. Boue, etc., etc. Les étrangers, qui ne savaient pas le chinois, s'appliquaient ces noms dont ils ne connaissaient pas le sens et se les donnaient entr'eux, à la grande hilarité *des civilisés* qui les entouraient et qui même les servaient.

Les Anglais ont choisi de même, pour désigner leur pays, le caractère *Yng*, excellent, que l'on verra plus loin.

20. *Yang* veut dire *Océan*. Mais, employé comme adjectif, il signifie *occidental* ou *étranger*. C'est en effet par la route de l'Océan que les Portugais, les Anglais, les Français et les Américains sont *d'abord* arrivés à Canton, qui pour eux alors était toute la Chine. *Yang* est d'ailleurs un terme honnête pour nous désigner.

21. Les deux caractères *Tao-ti*, littéralement : arrivé *au* fond (*des choses*), forment un seul mot qui répond à nos expressions *mais*, *cependant*. Il appartient exclusivement à la langue parlée.

22. *Chou*, livre, — signifie *lettre*, *missive*, lorsqu'il est suivi du substantif auxiliaire *tseu*, fils, ou du mot *sinn*, croire, confiance.

23. *Fang-chia*, — littéralement : *mettre* un objet quelque part pour qu'il y *reste*; — verbe composé d'un verbe principal et d'un verbe auxiliaire. Au négatif *présent*, on met la négation *pou*, pas, entre les deux verbes. A l'affirmatif, on ne les sépare pas. On dira donc : *fang-chia-ni-ti-sinn*, mettez votre cœur en place, c'est-à-dire, *tranquillisez-vous*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
sier (*charpentier*) coupe du bois, le tailleur de pierres taille les pierres.	ouvrier — couper — bois — tête (*c. s*), — pierre — ouvrier (*c. s*) — frapper (*tailler*) — pierre — tête (*c. s*).
1. Cet ouvrage-là est-il achevé?	1. Celui-là — le (*complément d'un pronom*) — ouvrage — individualité (*c. s*) — achever — *m. p. d* — pas — avoir.
2. Il est achevé depuis longtemps.	2. De bonne heure — achever — *m. p. d.*
3. Le premier courant, une femme a tué son mari; quel remède y a-t-il, maintenant?	3. Origine — lune — commencement — un, — avoir — un — *p. n. g* — femme — créature humaine (*c. s*) — frapper — mourir — il (*elle*) — de — mesure de dix pieds (*vieillard*) — individualité (*mari*), — comme — à présent, — avoir — quel — le (*c. p*) — moyen — fils (*c. s*).
4. Il est arrivé un navire étranger,	4. Avoir — un — *p. n. g.* — océan (*européen*) — navire — arriver — *m. p. d.*,

C'est aussi un terme *général* pour désigner le *mari*, mais non le mot dont se sert une femme pour parler *à* ou *de son mari*. Ce même caractère *fou*, suivi de celui de *fou*, compagne, que l'on verra plus loin, constitue le substantif double qui signifie : *les époux*. — Ordinairement, ce caractère *fou*, individu, — est une sorte de substantif auxiliaire, qui sert de complément, comme *tseu*, fils, *t'éou*, tète, *tsiang*, ouvrier, *jenn*, créature humaine. Comme tel, il n'a pas d'accent.

19. *Fa-tseu*, substantif composé de deux substantifs, l'un principal, l'autre auxiliaire qui, ici, n'a aucun sens. Ce caractère *fa*, suivi de *tseu* , ne veut dire que *moyen*, mais sa première signification est *loi*, *règle*, *principe*. C'est dans cette acception qu'il sert aujourd'hui à désigner *la France*. Voici pourquoi. La Chine n'étant connue, *dans le style officiel*, que sous le nom de la dynastie régnante, *Ts'ing*, pureté, *Ta Ts'ing*, grande pureté, *Ta-Ts'ing-Kouo*, empire de grande pureté, ou grand empire des *Ts'ing*, il était de toute nécessité que la France fût désignée aussi par *un seul* caractère, quand ce n'eût été que pour éviter la longueur du mot *Fou-lang-si*, qui était, comme on le voit, l'imitation en caractères chinois de notre mot *France*. Car il fallait que, dans les documents officiels et surtout dans les proclamations, les caractères désignant les deux pays fussent imprimés *côte à côte*, *à une égale hauteur*. Autrement, c'eût été jouer le jeu des Chinois, qui nous traitent volontiers de « *barbares*. » D'un autre côté, il n'importait pas moins que le caractère employé pour désigner notre pays eût une bonne signification. De là, *Fa-kouo*, empire des *Fa* ou *Francs*, — autrement dit : empire des lois ; *Ta-fa-kouo*, grand empire de France, et, en même temps, *Empire de grands principes*. Aujourd'hui, c'est une expression consacrée par l'usage et admise presque universellement. *Ce n'a pas été sans peine*.

Jadis, on se servait, à cet effet, du caractère *Fou*, qui convenait davantage à la malice chinoise, car il signifie, entre autres choses, *déraisonnable*, et il indique surtout le Dieu *Fou* des Bouddhistes, pour lesquels *les lettrés* de Chine ne sauraient avoir un grand respect. Les interprètes devront toujours veiller à ce qu'il n'y ait plus de changement dans le caractère qui désigne la France. Car la tendance des Chinois est de rendre ridicule tout ce qui est étranger à leur pays. A Canton, ce fut longtemps

匠 tsiang[11] 砍 k'ann 木 mou 頭 t'éou[12] 石 ché 匠 tsiang[11] 打 ta

石 ché 頭 t'éou 那 na 個 ko 工 kong 夫 fou 完 ouann

了 léao 没 me 有 yéou[13] 早 tsao[14] 完 ouann 了 léao 本 peunn[15]

月 youé[15] 初 tch'ou[16] 一 y[16] 有 yéou 一 y 個 ko 女 n'u

人 jenn 打 ta 死 sseu[17] 他 t'a 的 ti 丈 tchang 夫 fou[18]

如 jou 令 kinn 有 yéou 什 ché 麼 mo 法 fa 子 tseu[19]

有 yéou 一 y 個 ko 洋 yang[20] 船 tch'ouann 到 tao 了 léao

courant. Ce caractère a le même sens lorsqu'il précède les mots de *jour* ou *année*.

16. Les Chinois divisent leurs lunes ou mois en trois parties ou *décades*. Lorsqu'ils veulent dater, ils mettent, devant les jours de la première décade, le caractère *tch'ou*, commencement, et ils disent : *tch'ou-y*, le premier, *tch'ou-sann*, le troisième, *tch'ou-ché*, le dixième. Il est bon d'ajouter qu'en Chine, les choses étant, pour la plupart, au rebours de ce qu'elles sont chez nous, il faut dire : telle année, tel mois, tel jour, — et non pas, comme chez nous, — tel jour de tel mois et de telle année.

17. *Ta-sseu*, frapper *à en faire* mourir, — c'est-à-dire, *tuer*, verbe composé de deux verbes, dont le premier, *ta*, sert à en former beaucoup d'autres impliquant l'idée de coups qu'on aura eu à frapper, d'un mouvement qu'on aura eu à faire, avant de produire le résultat exprimé. Ce verbe *auxiliaire* précède le verbe *principal*, au lieu de le suivre, comme cela a lieu pour d'autres verbes composés. Exemples : *ta-sseu* tuer, *ta-p'o*, briser, *ta-kié*, nouer, *ta-chouei*, puiser de l'eau, etc. etc.

18. *Tchang-fou*, mesure de dix pieds de longueur *et* individu, pour *mari*. On a vu, précédemment, le même caractère *tchang* entrer dans la composition du mot qui signifie *beau-père*, — c'est qu'il exprime l'autorité, l'importance — et surtout la protection sur laquelle on a droit de compter. Ici, il est suivi et complété par le caractère *fou*, dont les premières significations sont : homme (*mâle*) *et* travailleur. Voilà pourquoi on lui donne le sens de *mari* surtout lorsqu'il est joint au caractère *tchang*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
1. Cent quatre-vingt-quatorze.	1. Un — cent — neuf — dix — quatre.
2. Cent mille.	2. Dix — dix mille.
3. Un million.	3. Un — cent — dix mille.
4. Neuf millions trois mille.	4. Neuf — cent — dix mille — trois — mille.
5. Dix millions.	5. Un — mille — dix mille.
6. Cent millions.	6. Un — dix mille — dix mille.
7. Comment s'appelle ce monsieur-là?	7. Cela (*celui-là*) — un — personne (*particule numérale s'appliquant aux personnages*) — antérieur — maître — famille (*nom de famille*) — quel — ?
8. Il s'appelle *Linn.*	8. Famille (*Nom de famille*) — *Linn.*
9. Un tigre lui a donné un coup de griffe et le voilà maintenant malade.	9. Vieux — tigre — saisir (*avec ongles*) — se rendre maître — *m. p. d.* — lui, — comme — à présent — avoir — maladie.
10. Le menui-	10. Bois —

mage rendu aux vertus, au savoir ou à l'expérience de celui à qui on l'adresse. Mais ce titre exclut l'idée *de position officielle*, sauf toutefois quand il s'applique au précepteur, *sienn-cheng*, du prince impérial.

5. *Sing* famille, — de là *nom de famille.* Mais, en chinois, le mot de *famille* a plutôt le sens de *clan* et presque de *tribu.* La Chine compte en effet *des millions* d'individus qui portent exactement le même nom de famille, *sing*, bien que n'ayant entre eux aucun degré de parenté. Cependant, la loi chinoise défend le mariage entre l'homme et la femme qui ont le même surnom ou nom de famille.

6. Il va sans dire qu'on ne doit point traduire le caractère qui suit immédiatement celui de *sing*, nom de famille, — car c'est presque toujours un nom, comme ici par exemple, M. *Linn*, le nommé *Linn* et non pas le nommé *Forêt.* — Cette réponse en deux caractères, *sing-linn*, — n'est à ce point concise que parce que c'est une réponse, — la question qui l'a précédée en ayant déjà précisé le sens.

7. *Lao-hou*, vieux tigre, — substantif composé, qui ne signifie que *tigre.*

8. *Tchoa-tchou*, saisir (*avec la*) griffe, — verbe qui veut dire simplement *saisir.* Cependant on ne saurait se servir de ce terme, si ce n'est pour exprimer que *celui qui a saisi* avait le cœur d'un tigre, d'une bête féroce.

9. *Jou-kinn*, comme *et* à présent, — c'est-à-dire *maintenant, à la minute même.*

10. En Chine, on n'*est* jamais malade, mais on *a* maladie. Donc *yéou ping* signifie toujours *être malade*, être *pris* de maladie.

11. *Mou-tsiang*, ouvrier *en* bois. Le caractère *tsiang*, artisan, faiseur, travailleur, — sert à composer une foule de mots indiquant toutes les variétés d'industriels. Comme il ne joue que le rôle de complément, il n'a pas d'accent.

12. *Mou-t'éou*, — substantif du même genre que *ché-t'éou*, pierre, *tao-tseu*, couteau, etc., etc.

13. Le terme *me-yéou*, — pas — avoir, — sert ordinairement à former, *au négatif*, notre passé indéfini. Mais placé tout à fait, comme ici, à la fin de la phrase, il indique un point d'interrogation.

14. *Tsao*, de bonne heure, matin, — marque souvent que la phrase doit être mise à notre *plus-que-parfait.* Ici, il signifie : *il y a longtemps.*

15. Comme il a été dit précédemment, le caractère *peunn*, origine, — indique toujours le point de départ pour celui qui parle, et s'étend aux choses qui l'entourent, au milieu desquelles il se trouve. *Peunn-youé*, désigne donc *la lune* où l'on est, c'est-à-dire *le mois*

CHAP. II

一 y 百 po 九 kiéou 十 ché 四 sseu ○ 十 che 萬 ouann ○

一 y 百 po 萬 ouann ○ 九 kiéou 百 po 萬 ouann 三 sann

千 ts'ienn [1] ○ 一 y 千 ts'ienn 萬 ouann ○ 一 y 萬 ouann 萬 ouann ○

那 na [2] 一 y 位 ouei [3] 先 sienn 生 cheng [4] 姓 sing [5] 什 ché

麼 mo ○ 姓 sing 林 linn [6] ○ 老 lao 虎 hou [7] 抓 tchoa 住 tchou [8]

了 léao 他 t'a 如 jou 今 kinn [9] 有 yéou 病 pïng [10] ○ 木 mou

CHAPITRE II.

1. Voilà tous les caractères qui servent à la numération. Comme on l'a vu, ils se réduisent à treize : *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, *cent*, *mille*, *dix mille*. Il faut cependant y ajouter le caractère *ling*, qui signifie *le reste*. Il correspond parfois à notre *zéro* et sert à séparer les unités des centaines, des millièmes et des millionnièmes. Ainsi on dira *y-po-ling-y*, cent et un, et non pas *y-po-y*, cent un.

2. *Na*, celui-là. Très-souvent il signifie *quel*, *lequel*.

3. *Oueï*, personne, — n'est ici que la particule numérale spéciale qui s'applique aux personnages.

4. *Sienn-cheng*, antérieurement-naître, pour *mon aîné*, — titre honorifique correspondant à celui de *Mon-sieur*. Les Chinois, comme les Italiens, ne se servent du tutoiement (*ni*, tu, toi, qu'en parlant à leurs enfants, à leurs domestiques, aux derniers de leurs subordonnés, ou à leurs amis les plus intimes. Les titres ou appellations sont en Chine ce que l'emploi de la troisième personne au singulier est en Italie. Le titre *Sienn-cheng*, mon aîné, est le deuxième de la série de ces titres et se donne, généralement, à tout Chinois bien mis, notamment à ceux dont le chapeau est surmonté d'un bouton en cuivre doré, mais spécialement aux bacheliers ès lettres, aux maîtres d'écoles, aux médecins et aux secrétaires particuliers des magistrats ou des dignitaires de tout rang, dont aucun ne peut se passer d'un *conseiller*, c'est-à-dire d'un *sienn-cheng*, lequel exerce presque toujours une grande influence. Entre égaux, c'est un terme de grande politesse, un hom-

Traduction française.	*Traduction littérale.*
vante de jeter des pierres, la servante a fait un faux geste et a frappé le maître.	— tête (*c. s.*), — lancer — pierre — tête (*c. s.*), — servante — tête (*c. s.*) — perdre — main – frapper — ***m. p. d.*** — maître — homme (*c. s.*).
1. Chargez le d'appeler cinq *ou* six hommes.	1. Engager — livrer — lui — appeler — cinq — six — ***p. n. g.*** — homme.
2. La plus grande partie des gens de ce monde ne sont pas bons.	2. Monde — confins — dessus — de — homme, — grand — un — moitié — pas — bon.
3. Quel merveilleux ouvrage!	3. Ingénieux — admirable — de (*m. adj.*) — ouvrage — individu (*c.s*).
4. L'assassin a laissé tomber le mouchoir.	4. Cruauté — main — laisser tomber — ***m. p. d.*** — main — toile (*linge*).
5. On ne doit pas (*à quoi bon*) se tracasser.	5. Gens (*on*) — pas — pouvoir (*au sens prohibitif*) — tracasser.

50. *Ya-t'éou*, servante, — *t'éou*, tête, simple complément.

51. *Ché-chéou*, perdre (*la*) main, — *faire un faux mouvement*.

52. *T'o fou*, engager, charger quelqu'un de quelque chose, se fier à, — verbe composé de deux synonymes.

53. *Ché-kié*, monde *et* confins, pour *monde*, — substantif composé de deux synonymes, *kié* signifiant aussi *confins du monde*. Dans cette phrase, c'est *ta-y-pann* qui joue le rôle du nominatif, *jenn*, du génitif par position, et *ché-kié-chang*, du génitif à cause du caractère *ti*.

54. *K'iao-miao-ti*, un seul mot, *ingénieux*. Deux synonymes et le caractère *ti* qui indique que c'est un adjectif ou un adverbe.

55. *Kong-fou*, substantif où *fou* n'est que le complément, comme *tseu*, fils, *t'éou*, tète, qu'on a déjà vus plus haut, — signifie : *ouvrage*, *œuvre*, *tâche*. Mais, fort souvent, avec la négation *me-yéou*, pas avoir, — il a le sens de loisir. C'est comme si l'on disait : je n'ai pas de tâche, — ce n'est pas ma tâche (*de ne rien faire*), ces derniers mots sous-entendus.

56. *Chiong-chéou*, main *de* cruauté, — *assassin*, *meurtrier*.

57. *Mang*, signifie avant tout, *être surchargé de besogne;* le sens de *tracasser être tracassé*, n'en est qu'une dérivation.

頭 t'éou [50] 尥 léao 石 ché 頭 t'éou 丫 ya 頭 t'éou 失 ché

手 chéou [51] 打 ta 了 léao 主 tchou 人 jenn ° 托 t'o 付 fou [52]

他 t'a 叫 kiao 五 ou 六 léou 個 ko 人 jenn ° 世 ché

界 kié [53] 上 chang 的 ti 人 jenn 大 ta 一 y 半 pann [53]

不 pou 好 hao ° 巧 k'iao 妙 miao 的 ti [54] 工 kong 夫 fou [55] °

凶 chiong 手 chéou [56] 弔 tiao 了 léao 手 chéou 巾 kinn ° 人 jenn

不 pou 可 k'o 忙 mang [57] °

40. *Kiunn-yunn* et *Kong-p'ing*, deux mots, — substantifs, adjectifs ou adverbes — composés chacun de deux synonymes *ayant leur intonation propre.*

41. *Kann-sinn*, — cœur *de* douceur, — d'un cœur doux, — *spontanément.*

42. *Houei K'iu*, retournez *et* aller, c'est à-dire *s'en retourner*, — verbe composé d'un verbe principal et d'un auxiliaire. On dira donc *Houei-pou-k'iu*, il ne s'en retourne pas.

43. *Tong-t'ienn*, ciel *d'*hiver, c'est-à-dire *hiver.*

44. C'est le caractère *pïng*, glace, qui est ici au nominatif, *ti* qui le précède marquant le génitif.

45. *Yong-pou*, (à Pékin *Jong-pou*), éternellement pas, pour *jamais.*

46. *Houa*, annihiler, mais, le plus souvent, *transformer.* Quand ce verbe devient substantif, il signifie *chance.*

47. Cette expression *Ling-chiong*, frère *de* commandement, c'est-à-dire, *le frère à vous qui a le droit de me commander à moi*, répond exactement à la notre : *Mon-sieur* (seigneur) *votre frère.* Formule de politesse dont on ne peut pas s'affranchir.

48. *Tchou-jenn*, maitre (*de maison*) Le caractère *jenn* n'est ici qu'un complément de substantif.

49. *Kiao*, — appeler, ou, faire faire. — Bien que ce verbe ne soit suivi ici d'aucune marque du passé, c'est par le passé qu'il doit être traduit, *parce que*, dans le deuxième membre de la phrase, il y a le caractère *léao* qui exige que toute la phrase soit au *passé.*

Traduction française.	*Traduction littérale.*
jour plus mal.	— bon.
1. Les indigènes ne sauraient se passer de nourrices.	1. Origine — terre — homme — peu (*diminuer*) — pas — achever — lait — mère.
2. C'est avec la hache (*en se servant de*) qu'on abat des forêts.	2. Se servir — hache — fils (*produit, complément d'un substantif*) — couper — montagne — bosquet (*forêt*).
3. On ne sue pas quand on descend de la montagne.	3. Homme (*on*) — bas (*descendre*) — montagne — pas — sortir — sueur.
4. Partagez avec équité et justice.	4. Diviser — égalité — proportion — justice — uniformité.
5. Il s'en est retourné spontanément.	5. Lui — doux — cœur — retourner (*fois*) — aller — *m. p. d.*
6. La glace qui est sur les montagnes ne fond jamais en hiver.	6. Hiver — ciel — montagne — dessus — de — glace — éternellement — pas — se modifier.
7. Monsieur votre frère va-t-il bien?	7. Commander — frère aîné — bien — ?
8 Le maître a chargé la ser-	8. Maître — homme (*c. s.*) — appeler — servante —

31. *Tchang-jenn*, mesure de 10 pieds de ongueur *et* créature humaine, — pour *beau-père*. Le caractère *jenn* est ici une sorte de complément et n'a pas d'accent.

32. Le caractère *pi*, comparer, — placé entre deux substantifs ou deux pronoms, d'un égal degré, met au comparatif l'adjectif ou l'adverbe qui le suit. C'est une des formes du comparatif.

33. *Peunn*, racine, origine, — est le point de départ de toute chose pour celui qui parle ou qui agit. Voilà pourquoi *peunn-jenn*, homme d'origine, signifie *je, moi;* voilà pourquoi *peunn-kia*, maison ou famille d'origine, signifie *ma* maison, *ma* famille. Ce caractère remplace donc souvent le pronom *je*, surtout dans la correspondance officielle. Ainsi, un préfet de département, ayant à parler de lui-même, dira *peunn-fou*, département d'origine, c'est-à-dire *moi, préfet*. Le magistrat dira *moi district*, c'est-à-dire *moi, magistrat*. Le général dira : armée d'origine, c'est-à-dire *moi, général*. Pour parler de son pays, il faut dire : *pays d'origine*, — à moins qu'on ne veuille mettre de l'emphase, auquel cas, on dira : pays *de* moi, c'est-à-dire *mon pays à moi*.

34. Voilà trois caractères ne formant qu'un seul mot, dont le premier, par sa seule position, est au génitif relativement au second caractère. Il en est de même de celui-ci relativement au troisième. Ce dernier, toujours en vertu du même principe, est au nominatif. Gens *du* pays *d'*origine, — c'est-à-dire : *indigènes*.

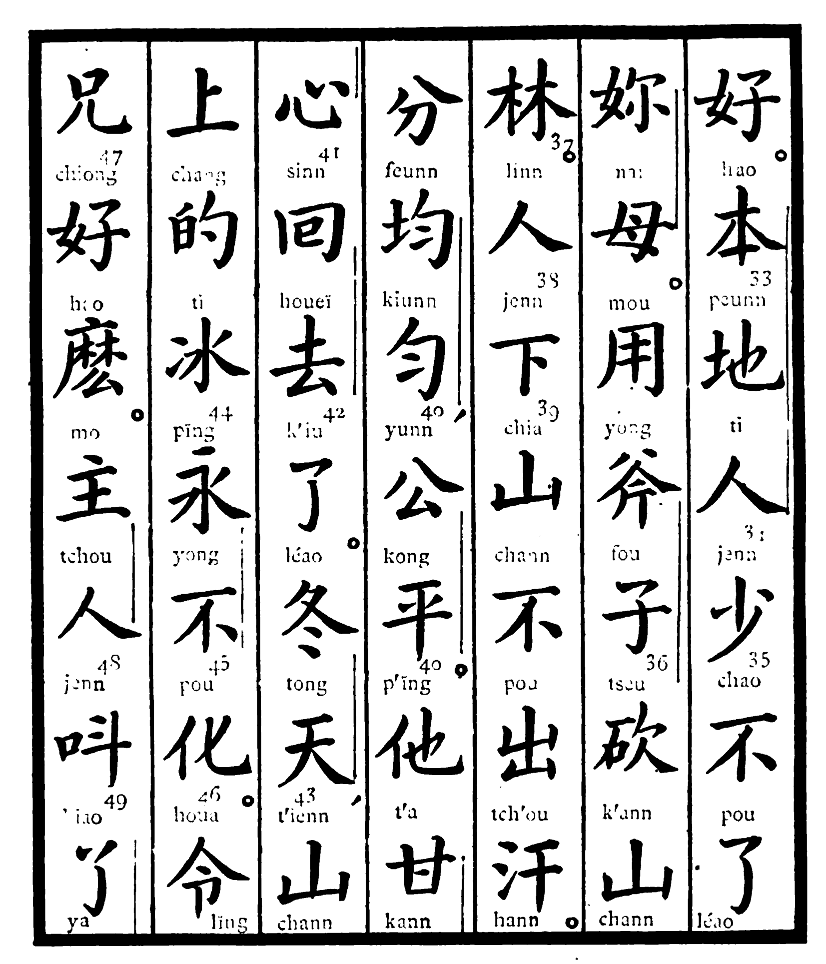
35. Bien que, dans cette phrase, il faille traduire le caractère *chao*, peu, par notre verbe *se passer de*, il n'en signifie pas moins *diminuer, rendre petit*, c'est-à-dire : — les indigènes ne sauraient souffrir qu'on leur *diminuât* le nombre de leurs nourrices.

36. *Fou-tseu*, hache, — substantif de formation semblable à celle de *tao-tseu*, couteau, de *ché-t'éou*, pierre, etc., etc. L'accent sur *fou*.

37. *Chann-linn*, forêt *de* montagne, pour *forêt*. En Chine, où l'immensité de la population exige que la moindre parcelle de terre soit cultivée, il n'y a plus de forêts ou bosquets que sur les collines ou les montagnes. De là, ce substantif de deux caractères qui ne signifie que bosquet.

38. C'est la manière de rendre en chinois notre pronom indéterminé *on*, — lequel est ici précédé de la conjonction *quand*. Mais il arrive très-fréquemment, et en voilà un exemple, que cette expression est sous-entendue.

39. *Chia*, en bas, — devant un substantif devient verbe et signifie *descendre*.


好 hao 本 peunn 地 ti 人 jenn 少 chao 不 pou 了 léao
妳 na 母 mou 用 yong 斧 fou 子 tseu 砍 k'ann 山 chann
林 linn 人 jenn 下 chia 山 chann 不 pou 出 tch'ou 汗 hann
分 feunn 均 kiunn 勻 yunn 公 kong 平 p'ing 他 t'a 甘 kann
心 sinn 回 houeï 去 k'iu 了 léao 冬 tong 天 t'ienn 山 chann
上 chang 的 ti 冰 pîng 永 yong 不 pou 化 houa 令 ling
兄 chiong 好 hao 麽 mo 主 tchou 人 jenn 吽 'iao 了 ya

pour *couteau*. Rien à dire au sujet du caractère *tao*, sauf qu'il signifie tout aussi bien *épée* ou *sabre* que couteau. — Mais il est important d'observer l'usage auquel sert ici le caractère *tseu*, dont la signification *la plus commune* est *fils*, c'est-à-dire *un produit* quelconque ; dans ce substantif composé, il joue purement et simplement le rôle de complément. Il est donc, comme d'autres substantifs monographiques de ce genre, une sorte de *substantif auxiliaire*, n'ayant ici aucune signification, et indiquant seulement que le caractère qui le précède doit être pris *substantivement*. On trouvera plus loin quelques autres de ces substantifs auxiliaires. Nous les appellerons *compléments de substantifs*, et on se souviendra que ces *compléments* n'ont jamais d'accent.

27. Le caractère *léao*, achever, parfaire, — qu'on a déjà vu comme *marque du passé défini*, — garde *ici* sa véritable signification et, comme il est précédé de la négation *pou*, pas, il peut très-bien se traduire par notre mot français *saurait*. On dira donc : *on ne saurait couper*, — comme on dirait : — on a beau couper, l'action de couper *ne s'achève pas*.

28. *K'ouaï*, morceau, fragment, — ne signifie rien ici, n'étant qu'une particule numérale spéciale des objets qu'on peut casser.

29. *Ché-t'éou*, — substantif pareil à celui de *tao-tseu*, couteau. Le caractère *t'éou*, tête, n'est ici que le complément du substantif *ché*, pierre. Il n'a donc pas d'accent, pas plus que *tseu* dans *tao-tseu*, couteau.

30. Ici, le caractère *ti* marque le génitif et fait du caractère précédent le pronom possessif *son*, *sa*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
gauche.	— servir. (*se servir*).
1. Prenez garde, le temps est mauvais.	1. Petit (*rapetisser*) — cœur, — ciel — air — pas — bon.
2. Aujourd'hui, il en a manqué un.	2. A présent — soleil (*jour*), — peu (*diminuer*) — ***m. p. d.*** — un — ***p. n. g.***
3. (*Il* ou *on*) s'est fatigué pour rien.	3. Blanc — blanc — de (***marque d'adjectif, d'adverbe, surtout de génitif***) — fatiguer — ***m. p. d.***
4. (*Il* ou *on*) a frappé inutilement.	4. Blanc — frapper.
5. Il y a beaucoup de canons à la forteresse. (*Les canons de la forteresse sont nombreux*).	5. Canon — élévation (*terrasse*) — dessus — de — canon — pas — peu.
6. Un grand couteau ne saurait couper une pierre.	6. Un — saisir (*particule numérale spéciale des objets à manche*) — grand — couteau — fils (*employé ici comme complément de substantif*) — couper (*tailler*) — pas — achever — un — fragment (*particule numérale spéciale de ce qu'on peut casser*) — pierre — tête (*employé ici comme complément de substantif*).
7. Son beau-père va de jour en	7. Lui — de — mesure de dix pieds de longueur — créature humaine (c. s.), — un — jour — comparer — un — jour, — pas —

fonction dans la langue parlée est d'être d'abord, comme ici, la marque d'un adjectif, puis aussi d'un génitif, d'un adverbe, d'un participe présent et même d'un participe passé. Très-souvent aussi, il se traduit fort bien par notre article *le*.

23. Cette phrase *po-ta*, frapper inutilement, n'est intelligible que parce qu'elle suit la phrase ci-dessus et qu'elle en est une sorte d'explication. L'idiome chinois n'admet pas le verbiage.

24. *P'ao-t'ai*, terrasse à canons, batterie, forteresse. Ce substantif, étant placé *avant* le caractère simple de *p'ao*, canon, et étant suivi du caractère *chang*, dessus, sur, ainsi que du caractère *ti*, de, qui indique *la possession*, est évidemment au génitif. Mais il est bon de remarquer qu'*ici* le caractère *ti* peut tout aussi bien, sinon mieux, être traduit par notre pronom *qui*, en sous-entendant le verbe *être*. En effet, ce membre de phrase signifie tout aussi bien : — les canons *de* la forteresse, — que — les canons *qui* (sont) sur la forteresse. Seulement, lorsqu'on arrive au deuxième membre de la phrase, on s'aperçoit que peu importe comment le premier est traduit, si c'est par *de* ou par *qui*; car la phrase entière doit être traduite comme elle l'est ci-dessus à gauche, sous le n° 5.

25. *Pa*. saisir, prendre, — verbe qui, le plus souvent, marque l'accusatif, c'est-à-dire le régime direct. Mais, ici, il n'est qu'une particule numérale spéciale des objets à manche, des objets qu'on saisit. Il se confond avec le caractère *y*, un.

26. *Tao-tseu*, couteau *et* fils (*produit*),

用 yong ° 小 siao 心 sinn[18] 天 t'ienn 氣 k'i[19] 不 pou 好 hao °

今 kinn 日 jé[20] 少 chao 了 léao[21] 一 y 個 ko ° 白 po-paï

白 po-paï[22] 的 ti 乏 fa 了 léao ° 白 po-paï 打 ta[23] ° 砲 p'ao

台 t'aï[24] 上 chang 的 ti 砲 p'ao 不 pou 少 chao ° 一 y

把 pa[25] 大 ta 刀 tao 子 tseu[26] 砍 k'ann 不 pou 了 léao[27]

一 y 塊 k'öaï[28] 石 ché 頭 t'éou[29] ° 他 t'a 的 ti[30] 丈 tchang

人 jenn[31] 一 y 日 jé 比 pi[32] 一 y 日 jé 不 pou

18. *Siao-sinn*, petit-cœur, et, comme *siao* est employé ici comme verbe, *rapetisser le cœur*, — terme usité constamment dans le sens de *faire attention*, *prendre garde*. Le terme opposé est l'expression de *lâcher le cœur*, que l'on verra plus loin.

19. *T'ienn-k'i*, ciel *et* air, pour *température*, le *temps*. Le caractère *t'ienn* a une multitude de significations. La principale, — mais elle se perd dans la nuit des temps, — est celle de *Dieu unique*. La deuxième est celle de *ciel visible*, et, dans ce sens, ce caractère est prix pour *jour*.

Le caractère *k'i* signifiant *air* indique en outre toute sorte de *vapeurs*, entre autres *la colère*.

20. *Kinn-jé*, maintenant *et* jour, jour d'à-présent, pour *aujourd'hui*. Le caractère *jé* signifie *soleil* et par suite *jour*. La réunion de ces deux caractères, *kinn-jé*, en fait un adverbe.

21. Si dans cette phrase, on avait dit *hier* au lieu d'*aujourd'hui*, il eût fallu supprimer, comme un pléonasme, le caractère *léao*, qui signifie en lui-même *achever*, *parfaire* et donne aux verbes *la marque du passé défini*, comme ici, par exemple, au verbe *chao* (peu), diminuer. La concision est encore un trait distinctif de l'idiome chinois.

22. Le caractère *po*, blanc, se prononce souvent *paï*, surtout lorsqu'il ne signifie que *blanc* et qu'il est joint à un substantif. Ici, il a le sens de *rien*, *vide*, *inutile*. Le terme *po-po-ti* répond à notre expression *un coup d'épée dans l'eau*. Il est formé, comme on le voit, du caractère *po* répété et du caractère *ti* qui, en lui-même, signifie *clair*, *net*, mais dont la

Traduction française.	*Traduction littérale.*
certain que cela soit bon (*peut être ne sera-ce pas bon*).	— certainement — bon.
1. Son excellence est sortie.	1. Grand — homme — sortir — aller — achever (*employé ici comme marque du passé défini*).
2. Il n'est bon à rien.	2. Lui — pas — centre (*être au centre*) — se servir (*usage*).
3. On lui a donné trois coups.	3. Frapper — *marque du passé défini* — lui — trois — en bas (*coup*).
4. C'est peu que quatre hommes.	4. Quatre — *p. n. g.* — gens (*homme*) — peu.
5. Douze hommes ont battu vingt femmes.	5. Dix — deux — *p. n. g.* — homme — frapper — *m. p. d.* — deux — dix — *p. n. g.* — femme — homme (*employé ici comme un complément de substantif*).
6. Il (*elle* ou *on*) s'est fatigué en gravissant la montagne.	6. Dessus (*monter*) — montagne — fatiguer — *m. p. d.*
7. Il y a peu de monde sur la montagne.	7. Montagne — dessus (*sur*) — gens — peu.
8. On peut aller au bas de la montagne.	8. Montagne — fond — en bas — pouvoir — afin de (*employé ici comme un complément de verbe*) — aller.
9. Il n'est pas commode de se servir de sa main	9. Gauche — main — pas — bon —

13. Le caractère *chia* signifie d'abord *en bas, dessous*, en opposition avec le caractère *chang*, en haut, dessus, sur, — qui passera sous nos yeux tout à l'heure. C'est par le développement de ce sens *en bas*, qu'il veut dire, comme ici, *coup*, surtout lorsqu'il est précédé d'un caractère de nombre. Il signifie aussi *rester* et, à ce titre, sert de complément à plusieurs verbes, comme *s'asseoir*, *poser*, etc., etc.

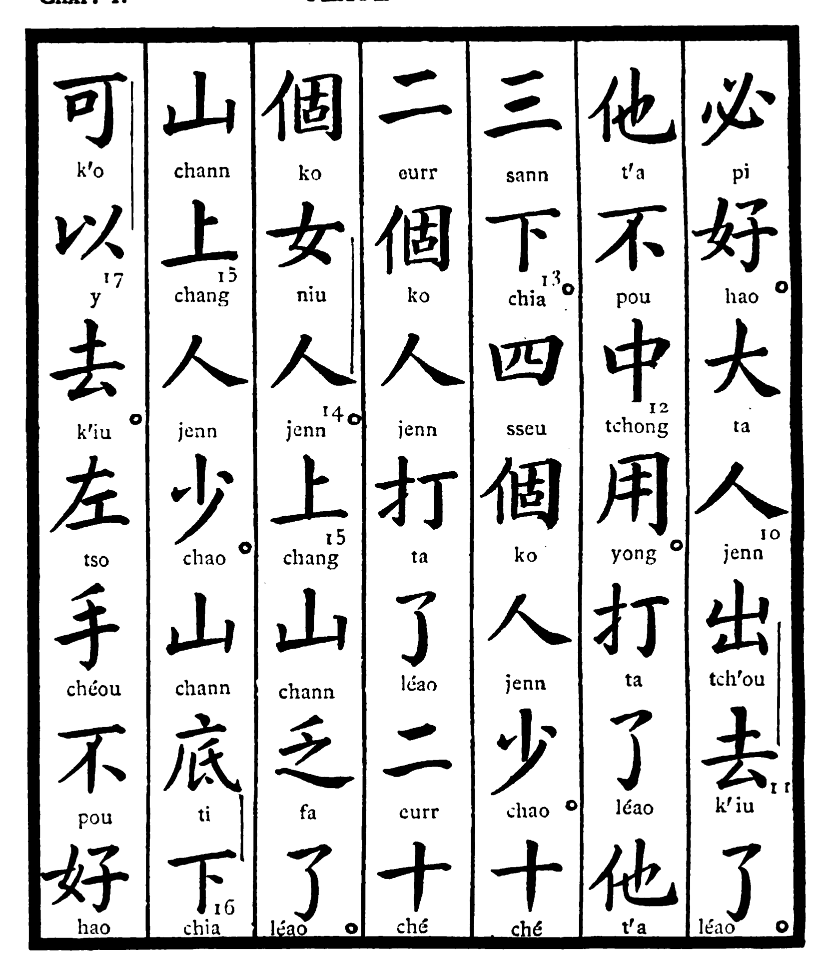
14. *Niu-jenn*, femme *et* créature humaine, pour *femme*,— c'est-à-dire créature humaine du genre féminin. *Jenn* est ici le simple complément de *niu*. L'accent est tout entier sur *niu*.

15. *Chang*, en haut, dessus, — comme tout à l'heure *chia*, en bas, dessous. *Chang-chia*, haut *ou* bas. Deux adverbes, mais employés très-souvent comme verbes, ou même comme substantifs ou adjectifs. Ici, c'est un verbe qui signifie *monter*, parce qu'il précède le substantif *chann*, montagne. — Dans l'exemple suivant, il signifiera *sur* et sera une postposition, parce qu'il suivra le substantif, au lieu de le précéder.

16. *Ti-chia*, fond *et* bas, pour *le bas*, — substantif composé de deux synonymes, où le second n'est cependant employé que comme complément.

17. *K'o-y*, pouvoir *et* afin de, pour *pouvoir*, mais dans le sens *d'être permis*, *être licite*. Il en résulte que *pou-k'o-y*, signifiant très-souvent *il ne faut pas*, *on ne doit pas*, le terme ou plutôt le verbe *K'o-y* se prend fréquemment dans le sens de : *je vous y autorise*, *cela est autorisé*, *permis*.

Le caractère *y*, qui sert ici de complément au verbe *k'o*, est fort important, et on s'y arrêtera spécialement plus loin.



10. Ces deux caractères *ta-jenn*, grand homme, forment un titre honorifique correspondant à celui d'*Excellence*. On en fait usage pour parler d'abord à son père, puis aux fonctionnaires ayant le rang de *Dignitaires*, c'est-à-dire à ceux dont la nomination est toujours l'objet d'un décret impérial. Ce sont les *Intendants de cercles*, en chinois les *Tao-taï*, qui commencent la série des Dignitaires. Cependant, on donne aussi le titre de *ta-jenn* aux préfets de départements, mais seulement par courtoisie.

11. *Tch'ou-K'iu*, sortir *et* aller, pour *sortir*, — verbe composé d'un verbe principal et d'un verbe auxiliaire. Les verbes composés de cette manière ont cela de particulier que, dans l'emploi du présent, *au négatif*, la négation *pou*, pas, se met toujours entre les deux verbes. On dira donc : *tch'ou-pou-k'iu*, je ne sors pas. — La langue chinoise compte plusieurs de ces verbes auxiliaires. On en trouvera l'énumération plus loin.

12. L'idée que représente le caractère *tchong* centre, milieu, — et qui est ici employé comme *verbe*, — a une importance capitale dans l'esprit des Chinois. On n'est parfait en quoi que ce soit qu'autant qu'on est *le centre* de toutes les parties d'un ensemble, la cheville ouvrière d'un tout, le maître du point qui, mis en mouvement, fait marcher le tout. Voilà aussi pourquoi ils appellent leur pays *Tchong-Kouo*, empire du Milieu, centre du monde. Etre *pou-tchong-yong*, c'est n'être au centre de quoi que ce soit, d'aucun usage, d'aucun emploi, d'aucune utilité, — c'est, en un mot, *n'être bon à rien*.

Traduction française.	*Traduction littérale.*
1. Trois *ou* quatre.	1. Trois — quatre — ***particule numérale générale.***
2. Quatorze *ou* quinze.	2. Dix—quatre—cinq—***p n. g.***
3. Cinquante *ou* soixante.	3. Cinq — six — dix — ***p. n. g.***
4. Six *ou* sept mille.	4. Six — sept — mille.
5. Soixante-dix *ou* quatre-vingt mille.	5. Sept — huit — dix mille.
6. Trop grand.	6. Trop — grand.
7. Trop peu.	7. Trop -- peu.
8. Quoi ?	8. Quoi (*lequel*) — ***point d'interrogation.***
9. Quel esclave ?	9. Lequel — ? (***complément de pronom***) — esclave — capacité (***employé ici comme complément de substantif***).
10. Va-t-il *ou* non ?	10. Lui — aller — pas — aller.
11. Il ne va pas.	11. Pas — aller.
12. Où (*à quel endroit*) va-t-il ?	12. Aller — lequel — ? (***compl. pr.***) — terre — carré (*monde*).
13. N'importe, grand *ou* petit, bon *ou* mauvais.	13. Pas — diviser, —grand —petit — bon — mauvais.
14 Il est inutile de l'appeler.	14. Pas — certainement (*utile*) — appeler (*faire faire*) — lui.
15. Il n'est pas	15. Pas encore

traduction française par le deuxième membre de phrase. C'est une règle pour ainsi dire vitale de la langue chinoise. Si on l'oublie, on ne saura jamais ni bien parler, ni bien traduire le chinois. Encore moins saura-t-on l'écrire. En un mot, l'*inversion* est la forme dominante de l'idiome chinois.

Ici, par exemple, les caractères *ou* cinq et *léou* six, déterminent celui de *ché* dix et en font cinquante *ou* soixante.

4. Le caractère *ouann*, dix mille, a très-souvent aussi le sens de *jamais* ou *éternellement.*

5. Deux caractères ne faisant qu'un seul mot, bien que le second soit en même temps une interrogation. Quand les mots doubles, ou même triples, sont composés, non de deux synonymes, mais d'un mot principal et d'un *complément*, comme ici, — qu'il s'agisse de substantifs, de verbes, de pronoms, d'adjectifs ou d'adverbes, — c'est toujours le mot principal qui porte l'accent tonique; en d'autres termes, *les compléments de mots n'ont jamais d'accent* et sont toujours brefs, tandis qu'il faut appuyer sur les substantifs ou sur les verbes, etc., qui les précèdent.

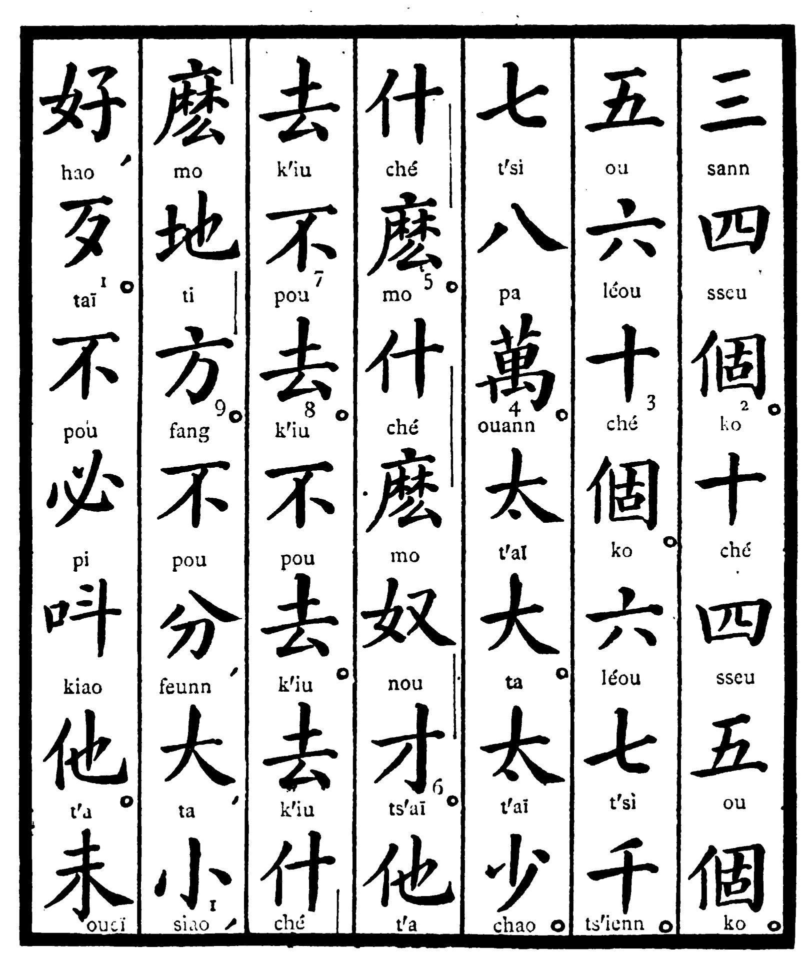
Cette règle bien simple, pourvu qu'on ne la perde pas de vue, aidera beaucoup à saisir *les tons chinois*, qui en réalité jouent le même rôle que *l'accent italien*, dont la translation d'une syllabe sur une autre change souvent la signification du mot.

6. *Nou-ts'ai*, esclave *et* capacité, pour *esclave*. Dans ce mot, le deuxième caractère n'est que le complément du premier. C'est une sorte de *substantif auxiliaire* qui sert à former d'autres substantifs, tout en gardant sa signification générale de *qualité*, *état*, *matériaux*. Comme *complément* il n'a pas d'accent.

7. La négation *pou*, pas, indique toujours que le caractère dont elle est suivie doit être considéré comme un verbe ou comme un adjectif. Cette négation ne s'emploie qu'*au présent* et ne s'allie jamais au caractère *yéou*, avoir.

8. Une affirmation répétée, mais dont le second terme est précédé d'une négation, sert fort souvent d'interrogation. Exemple : *aller pas aller*, signifie : est-ce qu'on ne va pas ? *vouloir pas vouloir*, est-ce que vous voulez ?

9. *Ti-fang*, substantif composé de deux synonymes; car, *fang*, tout en signifiant *carré* par opposition avec ce qui est *rond*, a aussi le sens de *terre*, *monde*.



三 sann 四 sseu 個 ko 十 ché 四 sseu 五 ou 個 ko
五 ou 六 léou 十 ché 個 ko 六 léou 七 t'sì 千 ts'ienn
七 t'si 八 pa 萬 ouann 太 t'aï 大 ta 太 t'aï 少 chao
什 ché 麼 mo 什 ché 麼 mo 奴 nou 才 ts'aï 他 t'a
去 k'iu 不 pou 去 k'iu 不 pou 去 k'iu 去 k'iu 什 ché
麼 mo 地 ti 方 fang 不 pou 分 feunn 大 ta 小 siao
好 hao 歹 taï 不 poù 必 pi 叫 kiao 他 t'a 未 oueï

Notes sur la grammaire et sur la syntaxe.

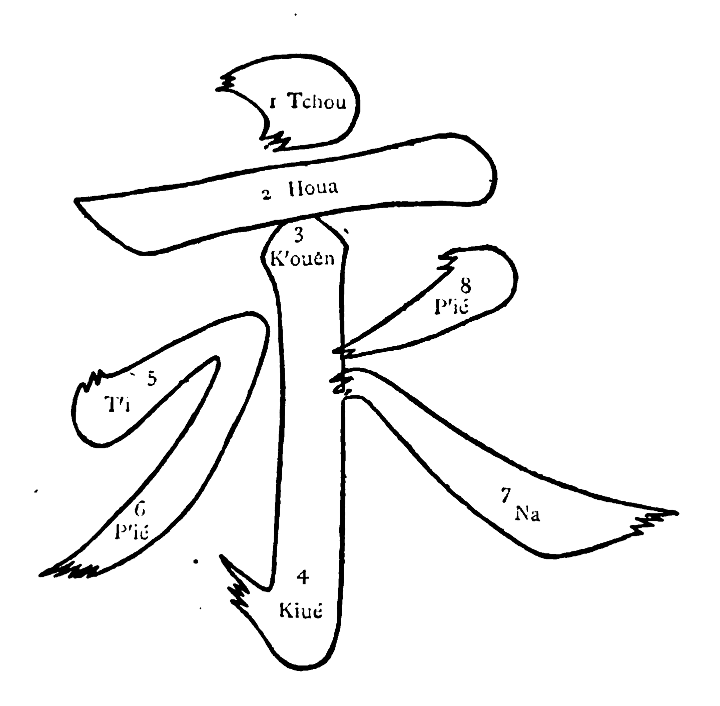
1. Deux caractères de nombre, simples, placés l'un après l'autre, impliquent toujours l'idée de la conjonction alternative *ou*. Il en est de même de tous les caractères, qui, placés l'un après l'autre, ont des significations diamétralement opposées. Par exemple : bon *ou* mauvais, — blanc *ou* noir.

2. Particule numérale, sorte de substantif auxiliaire, servant à la fois à compter et à déterminer chaque série d'objets, au moral comme au physique. Ainsi, la particule *p'i* sert à compter les chevaux, — celle de *kienn* les vêtements, — *tché* les pinceaux, — *oueï* les personnes, etc. etc. Il y a une expression française qui en approche : tant de *têtes* de bétail. La particule *ko*, employée ici dans un sens particulier, peut l'être dans un sens général. Ces particules sont représentées par environ 100 à 110 caractères qui, nécessairement, ont chacun leur signification propre, en dehors de l'usage que nous venons d'indiquer.

3. *En thèse générale*, de deux caractères placés l'un après l'autre, — à moins qu'ils n'aient une signification diamétralement opposée, et, dans ce cas, il y a énumération, — c'est toujours le premier qui, directement ou indirectement, détermine et qualifie le second. Il s'en suit qu'en chinois, le génitif précède le nominatif, l'adverbe le verbe, l'adjectif le substantif. Quand une phrase a deux membres, c'est, *le plus souvent*, le premier qui détermine le second. Il convient donc de commencer la

CARACTÈRE *YONG*

qui réunit le plus grand nombre des traits énumérés ci-à droite.



Note. Les calligraphes chinois ne sont pas d'accord sur le nombre, ni sur la forme des traits dont se compose l'écriture chinoise. Quelques-uns soutiennent qu'il n'y en a que *huit* et ils indiquent le caractère *yong*, éternel, — comme les réunissant à lui seul. Ayant adopté l'avis de ceux qui décomposent l'écriture chinoise en *neuf* traits énumérés et décrits ci-à droite, nous ne donnons le caractère ci-dessus qu'afin de montrer la manière d'employer les *traits* pour en composer un *caractère*.

Ainsi on remarquera d'abord l'ordre dans lequel les différents traits sont tracés, — ce qui est essentiel pour la beauté du caractère, — puis, une sorte de fusion dans le caractère ci-dessus, entre les traits nos 5 et 6. qui sont les traits *p'ié* et *t'i*, nos 4 et 8, du tableau de droite. Cette fusion a lieu *constamment* et diminue d'un trait, *en apparence*, le nombre de ceux qu'il faut compter, en dehors du radical, pour trouver le caractère dans le dictionnaire, tandis qu'*en réalité*, il existe toujours *deux* traits. On fera bien de ne pas l'oublier.

Le caractère ci-dessus sert aussi à indiquer que le trait *na* doit précéder et non pas suivre le trait *p'ié*, qui se trouve à la droite du trait perpendiculaire. Ce dernier, à son tour, est composé *ici*, de deux traits *k'ouenn* et *kiué*, tandis que le bon sens démontre qu'il est plus naturel de le tracer *d'un seul mouvement* et de le considérer comme *un seul* et *unique* trait, *kiué*, qui, dans le tableau de droite, porte le n° 7.

LES NEUF TRAITS

dont se compose l'écriture chinoise,

AVEC LEURS VARIANTES.

tchou			
houa			
keou	keou	keou	keou
p'ié	p'ié		
y	y	y	y
k'ouen			
kiué	kiué		
t'i			
na	na		

COURS
GRADUEL ET COMPLET
DE CHINOIS
PARLÉ ET ÉCRIT

PAR

Le comte KLECZKOWSKI

Ancien Chargé d'affaires de France à Pékin
Professeur de Chinois
à l'Ecole nationale, spéciale, des langues orientales vivantes

---

VOLUME I.

PHRASES DE LA LANGUE PARLÉE

Tirées de l'*Arte China* du P. Gonçalves

PARIS
LIBRAIRIE DE MAISONNEUVE ET Cie
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1876

PARIS

IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET Cie
Rue Cassette, 29.

HÉLIOGRAVURE PAUL DUJARDIN
Rue Vavin, 28.



